Claire Martin

DANS UN GANT DE FER

ÉDITION CRITIQUE
PAR PATRICIA SMART

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

DANS UN GANT DE FER

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

directeur

Jean-Louis Major

comité éditorial

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada : le CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Claire Martin

DANS UN GANT DE FER

Édition critique
par
PATRICIA SMART
Université Carleton

2005
Les Presses de l'Université de Montréal

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada

Claire Martin (1914-)

Dans un gant de fer

Éd. critique / par Patricia Smart

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Éd. originale: Montréal: Cercle du livre de France, c1965-1966.

Autobiographie.
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7606- 1979-6

1. Martin, Claire, 1914- 2. Écrivains québécois – 20e siècle – Biographies. I. Smart, Patricia, 1940- II. Titre. III. Collection.

PS8511.A84D3 2005 C843'.54 C2005-940873-1
PQ9511.A84D3 2005

Typographie et montage: Marie-Andrée Donovan

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1979-6
Dépôt légal, 3e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2005

Introduction

DANS UN GANT DE FER de Claire Martin est le premier ouvrage explicitement féministe en littérature québécoise. L'œuvre, qui vaut à son auteure le prix de la Province de Québec, le prix France-Québec et le prix du Gouverneur général, connaît un succès de librairie exceptionnel: le premier tome (*La Joue gauche*, publié en décembre 1965) atteint six tirages et le second (*La Joue droite*, publié en septembre 1966), trois tirages avant la fin de la décennie.

Ce retentissement s'explique en partie par la controverse que suscite le livre: Claire Martin y raconte son enfance dans une famille dominée par un père violent et sadique; elle stigmatise l'éducation qu'elle a reçue de religieuses dont la médiocrité et la bêtise n'ont d'égal que la cruauté. L'impact de ces mémoires est dû à la présentation, apparemment dépouillée de tout artifice, d'une expérience personnelle, et à la résonance collective, voire symbolique, du récit. Participant du courant de libération de la Révolution tranquille, l'ouvrage de Claire Martin exorcise un passé encore frais dans la mémoire collective et dénonce un système dont plusieurs avaient le sentiment d'avoir été les victimes.

En prenant la parole en son nom propre pour dire la réalité de ce qu'elle a vécu, Claire Martin rompt avec une tradition de silence et de conformisme qui englobait même les formes littéraires. Non seulement y avait-il très peu d'écrits autobiographiques dans les lettres québécoises, mais, à une époque où il

était encore de mise de parler du « matriarcat » canadien-français, ses mémoires décrivent la figure puissante du père : force tyrannique qui, dans une alliance avec le clergé et avec l'Église catholique, écrasait toute possibilité de vie normale et d'expression spontanée chez les enfants placés sous sa tutelle. Témoignage sur un milieu et une époque, donc ; mais surtout œuvre d'art où, par la puissance de l'écriture, un drame individuel atteint à une dimension universelle.

Esquisse biographique

Dans ses mémoires, Claire Martin évoque beaucoup de faits concernant son enfance et son adolescence mais, comme on peut le penser, elle en omet. Née le 18 avril 1914, elle est le quatrième enfant d'Ovila Montreuil et d'Alice Martin, qui s'étaient épousés le 12 mars 1908 en l'église Saint-Jean-Baptiste, à Québec. Pour Ovila Montreuil, il s'agissait d'un deuxième mariage. Fils de Philias Montreuil et d'Elmire Carpentier, il était né le 31 août 1874 à Sainte-Anne-de-la-Pérade. Ingénieur civil, il avait dirigé au début du siècle la construction de nouvelles routes dans l'île d'Anticosti, qui était alors un lieu de chasse et de pêche appartenant au chocolatier français Henri Menier. Ovila y avait épousé sa première femme, Laura Malouin, le 24 juillet 1901 en l'église Notre-Dame-de-l'Assomption ; c'est là également que naît leur fils Gérard, le 5 novembre 1902. En 1907, Laura meurt de tuberculose, à l'âge de vingt-deux ans.

C'est donc un veuf avec un fils âgé de six ans qu'épouse la jeune Alice Martin, apparemment influencée par les conseils de son confesseur. Très tôt, elle se découvre non seulement liée à un homme tyrannique et extrêmement violent, mais aussi mère d'une famille grandissante. Une première fille, Gérardine (Dine), naît dix mois après le mariage, le 12 janvier 1909 ; une deuxième, Françoise, le 17 juin 1910, et un garçon, André, le 9 mars 1912. Après la naissance de Claire, deux ans plus tard, sa

mère, alors âgée de trente ans, prend la décision de rompre avec son mari et rentre chez ses parents avec ses quatre enfants. La séparation ne dure cependant que deux ans: en 1916, la jeune femme accepte de retourner auprès de son mari. Trois autres enfants naissent dans les années qui suivent la réconciliation: Benoît, le 15 avril 1917, Marguerite (Margot), le 13 mars 1919, et Thérèse, le 11 janvier 1921.

En 1916, peu après la reprise de la vie familiale, Ovila Montreuil achète une grande maison isolée sur une immense propriété boisée au bord du fleuve Saint-Laurent, à Everell, quelques milles au nord-est de Québec. Accessible seulement par chemin de fer à cette époque, la propriété se situe sur ce qui est maintenant le boulevard Sainte-Anne, à Beauport. Cette maison où Claire Martin a vécu jusqu'à l'âge de vingt-trois ans sera vendue par son père au gouvernement du Québec en 1941. Le 6 août 1971, elle sera détruite par un incendie. Si l'on en juge par les photos publiées dans l'ouvrage de Robert Vigneault, *Claire Martin: son œuvre, les réactions de la critique* (p. 128), c'était une belle maison. Pourtant, dans une lettre à Claire Martin, Gabrielle Roy indique que, longtemps après les événements racontés dans *Dans un gant de fer*, la maison gardait un aspect sinistre: «Je connaissais la triste maison dont vous parlez, écrit Gabrielle Roy. Elle se trouve sur notre chemin lorsque nous roulons, mon mari et moi, vers notre petite maison d'été. Longtemps avant de savoir à qui cela avait appartenu, je lui trouvais un air d'avoir abrité mille malheurs et surtout d'avoir été la demeure d'un homme dur... et peut-être un peu fou» (lettre du 27 décembre 1965, BNC).

Bien que les premiers souvenirs évoqués par Claire Martin remontent à l'âge de trois ans, soit à la période qui suit la réconciliation de ses parents, la petite fille spontanée, joyeuse et d'esprit indépendant qu'elle présente dans ses mémoires ne peut se comprendre qu'à partir des deux premières années de sa vie, passées dans le bonheur et la sécurité de la maison de ses

grands-parents, située à ce qui est maintenant le 151, rue Saint-Jean à Québec. Même après le retour à la maison paternelle, Claire effectuera de longs séjours chez ses grands-parents, surtout pendant les grossesses et les périodes de maladie de sa mère. L'amour et l'intelligence qui règnent dans cette maison l'aideront à survivre pendant les années pénibles de sa jeunesse et laisseront une empreinte ineffaçable sur sa vie et sur son œuvre.

En réalité, le «grand-papa» adoré de Claire était le beau-père de sa mère et le deuxième mari de sa grand-mère. Son vrai grand-père, l'avocat Joseph Martin, avait épousé Oliérie Douaire de Bondy à Sorel, en 1883, et le couple avait élu domicile à Québec, où leur fille Alice, la mère de Claire, était née en 1884. Un peu moins de deux ans après la mort de son mari (le 20 avril 1896), Oliérie Douaire de Bondy épousait le pharmacien François Chavigny de La Chevrotière, le 31 janvier 1898, en l'église Saint-Jean-Baptiste, à Québec. C'est dans leur maison, à Québec, que Claire apprend à lire et à écrire et qu'elle acquiert un amour indéfectible de la langue française. Dans une entrevue en 1979, elle attribue son sentiment aigu du raffinement de la langue et son amour du mot juste à l'enseignement et à l'exemple de sa grand-mère:

> J'ai eu une grand-mère maternelle qui était une déesse, qui parlait un français admirable, qui écrivait d'ailleurs un français tout aussi admirable, qui était grande liseuse, qui avait toujours Chateaubriand sur sa table de chevet, qui me faisait des reproches chaque fois que je parlais mal, que j'employais un terme fautif. Ma mère, sa fille, était pareille. Mais ma mère, toujours malade, était moins sévère. Grand-maman m'a toujours longuement expliqué qu'il fallait apprendre à bien parler, à bien écrire, quand on était petit (Françoise Iqbal et Gilles Dorion, «Claire Martin: une interview», *Canadian Literature*, p. 61).

En mai 1920, Claire rejoint ses sœurs aînées au pensionnat des Ursulines à Québec. Elle y reste jusqu'à l'âge de onze ans, y faisant sa communion solennelle le 18 mai 1924, selon un document conservé aux archives des Ursulines. Malgré l'image

négative de son séjour chez les Ursulines présentée dans ses mémoires, elle insistera plus tard sur la haute qualité de l'enseignement dispensé par les religieuses:

> On a eu souvent l'impression que j'avais bien mal parlé des Ursulines, dans *Un Gant de fer*. Je crois que j'en ai très bien parlé par moments. Les reproches que j'ai faits ne concernaient pas les études. Ordinairement, les cours étaient excellents et, surtout, les cours de français qui étaient donnés par des spécialistes (*ibid.*).

Un aspect important de l'éducation offerte par les Ursulines avait trait aux représentations théâtrales auxquelles participaient les élèves. Souvent, il s'agissait de sujets historiques, comme c'était le cas d'une saynète tirée d'une œuvre de Lionel Groulx, *Lendemains de conquête*, que l'on monte en 1921. Mais on montait aussi parfois des œuvres du répertoire classique. Ainsi, Claire se souviendra de son ravissement devant une représentation d'*Esther* de Racine:

> J'étais bien jeune, aussi, quand [grand-maman] me donna à lire un autre de ses petits classiques, *Esther* de Racine. [...] On avait joué *Esther* au pensionnat et c'est même la première pièce de théâtre que j'ai vue, pour quoi grand-maman voulut que ce soit aussi la première que j'aie lue. J'étais arrivée encore fort excitée par cet événement, la tête pleine d'images («La petite fille lit», dans *Toute la vie*, p. 105).

En 1925, les trois sœurs Montreuil changent de pensionnat. Pour Claire, les années chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame à Beauport, où elle restera jusqu'à la fin de ses études en 1930, seront des années de deuils cruels. En septembre 1925, elle apprend la mort de sa maîtresse de français adorée, mère Marie-du-Bon-Conseil, O.S.U. Sa mère, atteinte de tuberculose, meurt en 1927, et à cet arrachement brutal s'en ajoute un autre: l'interdiction paternelle de rester en contact désormais avec ses grands-parents maternels. L'année suivante meurt non seulement son cher «grand-papa» de La Chevrotière, mais aussi son demi-frère Gérard. En mars 1930, sa grand-mère, Oliérie Douaire de Bondy, mourra, elle aussi, de tuberculose.

En 1937, à l'âge de vingt-trois ans, Claire quitte enfin la maison paternelle, pour travailler comme secrétaire dans un bureau d'avocats à Québec. En septembre 1938, elle fait la connaissance de son futur mari, Roland Faucher, diplômé en chimie de l'Université Laval: c'est le début d'une relation enrichissante et sereine qui la comblera pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à la mort de Roland en 1986. De 1941 à 1945, elle est annonceure à la radio, à Québec, d'abord à la station CKCV, puis à Radio-Canada. En janvier 1945, elle est mutée à Montréal. C'est à l'occasion de ses débuts à la radio qu'elle adopte le nom de famille de sa mère comme nom professionnel. «J'ai commencé à vivre en commençant à faire ce travail que j'aimais», dira-t-elle. «C'était le temps où régnait une belle sévérité aux micros québécois et où le bon langage était non seulement supporté, mais nécessaire» (lettre à Robert Vigneault, 21 avril 1975, citée dans *Claire Martin*, p. 25). Cette «belle diction», si souvent remarquée, est pourtant le produit d'un travail assidu:

> J'étais venue à cette carrière tout à fait par hasard... Je m'intéressai très vite à ce travail, cependant; je pris des cours de pose de la voix et m'efforçai — j'aime à bien faire ce que je fais ! — d'éviter toute faute de français et de m'exprimer le plus correctement possible. À ce moment-là, d'ailleurs, l'annonceur était tenu de connaître sa grammaire... Cette carrière me plaisait beaucoup et je pense qu'à cette époque la radio offrait à des femmes la possibilité de se produire avec avantage... (Georgette Lamoureux, «Entretien avec Claire Martin», *Le Droit*, 14 octobre 1972).

Le 8 mai 1945, Claire Martin est la première à annoncer, sur le réseau national de Radio-Canada, la fin des hostilités en Europe. Moment délirant dont le souvenir sera évoqué plus tard par Roger Baulu et Jacques Normand: «Comment oublier la voix claironnante (c'est le cas de le dire !), joyeuse, de Claire Martin en ce matin de printemps 45, qui lançait la première sur les ondes: "La guerre est terminée, c'est officiel !"» (cité dans *Claire Martin*, p. 27). Ce sera un des derniers actes de sa carrière radiophonique, car, les femmes mariées n'ayant pas le droit de travailler à Radio-Canada à l'époque, elle doit quitter son travail lorsqu'elle épouse Roland

Faucher, le 13 août 1945, en l'église Notre-Dame-de-la Miséricorde à Beauport. Le couple s'installe à Ottawa, où Roland travaille à la Direction générale de la protection de la santé, au ministère de la Santé. Ils habitent au 156 de la rue Goulburn, dans le quartier de la Côte-de-Sable.

Débuts littéraires (1957-1965)

Ce n'est qu'en 1957, à l'âge de quarante-trois ans, que Claire Martin songe sérieusement pour la première fois à l'idée d'une vocation littéraire. Venue relativement tardive à l'écriture, qui peut s'expliquer par le simple bonheur de vivre, rendu encore plus précieux par le contraste avec les années mornes de son enfance, ou encore par le fait que pour une femme mariée, dans le milieu canadien-français de l'époque, le choix de se consacrer sérieusement à l'écriture n'allait pas de soi. Pour Claire Martin, de telles contraintes ne font cependant qu'ajouter au plaisir de sa nouvelle vocation:

> Annonceur à la radio, c'était déjà le choc pour ma famille. Écrire, imaginez... Les femmes, chez nous, c'était à la maison, dans la cuisine, avec une sortie par semaine, le dimanche. Ça ne fait rien. Quand on en sort, on est aguerrie. Il y avait une satisfaction à faire enfin ce que je voulais et d'horrifier toutes ces bonnes gens qui pensaient que mon mari allait me répudier (Rémy Charest, «Claire Martin: Écrire sans attaches», *Le Devoir*, 20-21 mars 1999).

Elle-même expliquera le fait d'avoir attendu la quarantaine avant de commencer à écrire par les ravages intellectuels et psychologiques infligés par ses expériences de jeunesse:

> Je n'ai pas commencé à écrire plus tôt parce que j'attendais, pour ce faire, la maturité. Elle m'est venue tard. À cause de l'éducation que j'ai reçue, je pense. Ou plutôt celle que je n'ai pas reçue. Quand je suis sortie des mains de ceux qui se sont occupés de ma jeunesse, tout restait à faire. Cela prend du temps toute seule et on n'y arrive qu'à peu près. J'ai voulu attendre aussi que la sérénité me vienne (Jean-Guy Pilon, «Portraits d'écrivains», *La Presse*, BNC).

Dans un gant de fer fournit toutefois de nombreux indices de la présence d'une écrivaine en herbe chez la jeune Claire Martin. L'ironie qui caractérisera plus tard son écriture romanesque a sans doute ses origines dans la capacité de distanciation qui lui servit de mécanisme de survivance pendant son enfance: l'«œil aigu», le «vif sentiment d'anomalie, de monstruosité» (*infra*, p. 76), l'«attention [qui] s'affûte» quand «on a, chaque heure qui vient, raison de craindre que les malheurs d'aujourd'hui soient encore plus grands et plus nombreux que ceux d'hier» (*infra*, p. 77). L'art de raconter naît de la nécessité de mentir pour se protéger des coups du père et d'inventer des histoires extravagantes afin de cacher la honte de sa situation familiale à ses compagnes du pensionnat. À douze ans, elle commence à écrire plusieurs romans inspirés par son admiration pour Napoléon et peuplés de jeunes filles courageuses, romans qu'elle abandonne après quelques pages. En outre, confiera-t-elle dans une entrevue, elle a tenu des journaux intimes qu'elle détruisait de peur que son père ne les découvrît. Très tôt, dira-t-elle dans le récit autobiographique «La petite fille lit», la littérature lui apparut comme l'occasion d'être «transportée [...] dans un monde où tout est possible, un monde où la vie n'est pas celle que nous vivons, mais celle que nous lisons» (*Toute la vie*, p. 103).

Dès son premier texte publié, un essai sur Colette qui lui valut le premier prix du concours de la Société d'étude et de conférences en 1958, elle aborde des thèmes et des préoccupations qui seront des constantes de son œuvre entière, et dont elle révélera la source autobiographique dans les deux tomes de ses mémoires: l'amour et ses empêchements, l'échec du couple, les aspirations des femmes dans un monde dominé par les hommes, les prétentions et hypocrisies de la bourgeoisie catholique. On devine une forme d'identification dans les phrases où elle évoque le peu d'éducation formelle de Colette et la

situation contraignante de sa vie avec son mari Willy : « Quel atelier qu'une geôle ! Je parle de ce que je connais : la vraie geôle et le bruit de la clé tournée dans la serrure et la liberté rendue quatre heures après » (« Colette », *Bulletin de la Société d'étude et de conférences*, mars 1954, p. 79-84). Et les mots qu'elle emploie pour exprimer son admiration du style de Colette pourraient servir de description de l'élégance langagière qui sera l'un des traits les plus remarqués de sa propre écriture :

> Une des caractéristiques du style de Colette, c'est l'inexorable justesse de l'emploi du temps des verbes. J'admire qu'en ces jours de dégénérescence grammaticale où l'on improvise froidement des futurs du subjonctif, elle n'emploie jamais un verbe qu'au temps strictement indiqué, et j'admire encore plus que cela ne nous soit sensible qu'à l'étude. Chez Colette, jamais un plus-que-parfait du subjonctif ne nous donne une impression de purisme. Il ne nous donne qu'une impression de pureté et de clarté (*ibid.*, p. 84).

Au cours des huit années qui séparent son essai sur Colette de la parution de ses mémoires, Claire Martin s'impose comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération. Son recueil de nouvelles *Avec ou sans amour*, exploration sous le mode ironique d'une multitude de variations sur le rapport amoureux, reçoit le prix du Cercle du Livre de France en 1958 : c'est la première fois qu'on attribue ce prix à une œuvre écrite par une femme. Deux ans plus tard, dans *Doux-Amer* (1960), un roman, elle poussera plus loin l'analyse de l'amour en utilisant une perspective narrative rétrospective à la première personne : celle d'un éditeur qui rappelle les péripéties de son amour pour une romancière qui, après l'avoir aimé quelque temps, s'éprend d'un autre homme avec lequel elle s'engage dans un rapport destructeur. Grâce à l'étendue temporelle plus vaste et à la plus grande complexité psychologique offerte par la forme romanesque, l'œuvre nous offre une vision de l'amour à la fois tendre, lyrique et ironique, qui révèle ses possibilités destructrices et même tragiques, l'usure que subissent les relations amoureuses

dans le temps, et la cohabitation de l'amour avec des sentiments plus égoïstes et mesquins. Dans son deuxième roman, *Quand j'aurai payé ton visage* (1962), Claire Martin élargit la focalisation, nous présentant une histoire narrée successivement par trois personnages différents. Ici encore, la passion amoureuse et l'égoïsme se côtoient, et l'ironie du sort des êtres touchés par l'amour est au rendez-vous. Plus que les œuvres précédentes, ce deuxième roman offre le portrait critique d'un milieu bourgeois hypocrite et bourré de préjugés, et de la famille, prison à l'intérieur de laquelle croissent la haine, la vanité et des enjeux de pouvoir destructeurs.

Ces œuvres publiées entre 1958 et 1962 sont, en général, très bien accueillies par la critique. De la diversité des comptes rendus se dégage un consensus sur l'importance du thème de l'amour, sur la finesse de la peinture psychologique des personnages, sur l'ironie qui caractérise la vision de l'auteure et sur l'élégance de son style. En octobre 1962, la place importante que Claire Martin occupe dans l'institution littéraire est consacrée par son élection à la présidence de la Société des écrivains canadiens.

Pourtant, ces œuvres ne sont pas sans éveiller la méfiance de certains critiques bien-pensants. Claire Martin apporte à la littérature de son époque une vision résolument moderne et laïque, et son regard aigu sur les relations entre les êtres jette une lumière crue sur la réalité de l'existence quotidienne à l'intérieur d'institutions familiales et sociales longtemps acceptées comme inébranlables. Un incident révélateur, dont témoignent les documents relatifs à son recueil *Avec ou sans amour*, dans le fonds Claire-Martin de la Bibliothèque nationale du Canada, donne une idée de l'atmosphère de censure qui était la règle dans les lettres québécoises de l'époque. Il s'agit de la correspondance entre Claire Martin et son éditeur Pierre Tisseyre, à

l'occasion du prix du Cercle de Livre de France attribué à *Avec ou sans amour* en 1958.

Dans une lettre du 20 octobre 1958, Pierre Tisseyre, qui doit publier l'œuvre couronnée par le prix, apprend à Claire Martin que l'un des membres du jury — le père Paul Gay — a demandé qu'elle supprime deux des nouvelles du recueil, «La portion congrue» et «Confession», dont la première, à son avis, est «trop sensuelle» et la deuxième, «invraisemblable». En outre, ajoute Pierre Tisseyre, les Frères de Sainte-Croix, propriétaires de l'Imprimerie Saint-Joseph, sans doute avertis par le père Gay, refusent d'imprimer le livre, qui donc sera imprimé chez Thérien Frères, mais avec moins de temps que prévu pour la correction des épreuves. Le 22 octobre, un autre membre du jury, Pierre Daviault, ayant appris par Claire Martin qu'on exige des modifications substantielles au manuscrit, menace de démissionner publiquement du jury en donnant les raisons suivantes:

> 1. Comme la majorité des membres du jury, je me suis prononcé pour un certain manuscrit, que je rejetterais peut-être s'il subissait des modifications essentielles.
>
> 2. Je ne puis me soumettre à la dictature occulte d'un membre du jury. Si cette dictature devait s'exercer, je démissionnerais du jury en faisant connaître mes raisons au public.
>
> 3. Je n'admets pas que, implicitement, on ternisse ma réputation d'honnête homme en faisant croire que j'ai approuvé un manuscrit pornographique.
>
> 4. Je n'admets pas non plus qu'on ternisse à la légère la réputation d'une dame (lettre de Pierre Daviault à Pierre Tisseyre, 22 octobre 1958, BNC).

Le lendemain, Pierre Tisseyre écrit à Claire Martin en se disant «désolé» de cette situation et en l'assurant qu'il respectera entièrement ses vœux à elle quant au contenu de son manuscrit. «J'ai pensé, lui dit-il, que si ces deux ecclésiastiques [le père Gay et le responsable de l'Imprimerie Saint-Joseph] si différents d'esprit et de point de vue prenaient cette attitude, il était

vraisemblable de penser que vous seriez en butte à ce genre de critique de la part de tous les milieux ecclésiastiques et je n'ai pas voulu que vous puissiez me dire, après, que j'aurais dû vous prévenir...». Au fond, conclut-il, c'est elle qui doit décider si elle veut risquer d'attirer les foudres des autorités:

> Tout dépend de ce que *vous* désirez éviter. Si vous n'avez pas envie d'être en butte à certaines attaques vous aurez raison de faire des concessions. Si cela vous est égal, vous auriez bien tort de retirer un seul adjectif qui vous plaît (lettre de Pierre Tisseyre, 23 octobre 1958, BNC).

Claire Martin refusa de se plier à ce genre de pressions, et le livre parut en novembre 1958, avec les deux nouvelles qui avaient scandalisé le père Gay bien en évidence: l'une au début et l'autre à la fin du recueil.

Genèse du projet autobiographique

Lorsqu'il paraît en 1965 — année faste pour la littérature québécoise, qui a vu aussi la parution d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais et de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin —, *Dans un gant de fer* est perçu comme une expression éloquente de la sensibilité de la Révolution tranquille. Mais pour Claire Martin il s'agit d'un projet beaucoup plus ancien, dont la longue période de gestation est due à des facteurs personnels aussi bien qu'au climat de l'époque.

Plus d'une fois, Claire Martin a affirmé que sa décision d'écrire *Dans un gant de fer* venait de sa conscience qu'il y avait, dans ses souvenirs d'enfance, «une bonne histoire» à raconter: «J'ai toujours eu le sentiment d'avoir été entourée par des personnages de roman et d'un caractère très marqué: les bons et les mauvais. Au reste, chaque fois que je parlais de mon père à mon mari, il me disait: "Mais c'est un personnage de roman!"» (lettre à Sabine Tamm, 16 février 1989, CRCCF). Selon un passage du deuxième tome des mémoires, *La joue droite*, l'idée d'un récit qui raconterait ce qu'elle était en train de vivre était déjà

présente à son esprit dès l'âge de douze ans, au moment où, après la mort de sa mère, son père lui interdit de revoir ses grands-parents maternels:

> Toute ma mémoire était occupée à retrouver les détails, mêmes infimes, d'une époque de ma vie aussi révolue qu'elle l'eût été si grand-papa et grand-maman avaient été morts. Je prenais sans cesse de petites notes et, ce faisant, je m'apercevais déjà que mon enfance pourrait se raconter comme une histoire, si bien qu'à la fin de ces mémoires je pourrais écrire: Beauport 1927 — Ottawa 1966 (*infra*, p. 282).

Une note à la fin du premier tome de la version publiée, «Ottawa, avril 1957 — août 1965», correspond à la période de gestation des mémoires, et non pas à la période de rédaction en tant que telle. Bien que l'idée d'un tel récit commence à se préciser vers 1957, à la même époque où elle entreprend ses premiers écrits pour la publication (Gilles Marcotte, «Claire Martin, le "vieux démon ironique" et les surprises de la mémoire», *La Presse*, 11 décembre 1965), Claire Martin choisit, pour diverses raisons, de se consacrer d'abord à l'élaboration d'une œuvre romanesque. Dans une lettre à une étudiante allemande écrite plus de vingt ans après la publication des mémoires, elle explique qu'elle a consciemment choisi de perfectionner les outils de son métier en écrivant d'abord des œuvres de fiction, parce qu'elle pressentait l'importance du récit autobiographique qu'elle portait en elle:

> J'ai d'abord eu envie de faire une œuvre romanesque (les nouvelles, puis deux romans) et puis je me suis sentie prête à écrire mes mémoires d'enfance, ce à quoi je pensais depuis le moment où j'avais commencé à écrire, c'est-à-dire en 1957. Je voulais d'abord me sentir prête «littérairement». Comme c'était une chose à quoi je tenais beaucoup, je voulais avoir mon métier en mains le plus possible. Car il faut d'abord considérer que ce qui compte le plus pour moi, c'est le travail littéraire (lettre à Sabine Tamm, 6 décembre 1988, CRCCF).

Outre ces raisons littéraires, il y avait le climat intellectuel et idéologique de l'époque à prendre en compte. Dans une entrevue accordée en 1979, Claire Martin affirme avoir différé le

moment de la rédaction de ses mémoires parce qu'elle sentait bien, dans les années précédant la Révolution tranquille, que le temps n'était pas propice pour le genre de révélations qu'elle s'apprêtait à faire :

> ... c'était le moment pour moi de les écrire. J'étais mûre pour les écrire. Cela faisait des années que je les préparais. D'ailleurs, je ne voulais pas les écrire avant de me sentir prête à les publier et avant que je sente les gens prêts à les accepter. Or, si je les avais publiés en 1959-60, ç'aurait été un peu tôt. Ils auraient tellement déplu qu'ils seraient tombés à plat. Si je les avais publiés plus tard, ç'eût été trop tard. Il ne faut pas arriver en dernier avec un livre de ce genre. Il faut être un peu en tête de file, sinon on a l'impression de faire comme tout le monde (Françoise Iqbal et Gilles Dorion, «Claire Martin: une interview», p. 76).

Enfin, il est probable qu'un autre facteur entre en ligne de compte pour expliquer la période de gestation relativement longue que Claire Martin s'est imposée avant d'écrire ses mémoires : le risque, inhérent à tout récit autobiographique, d'impliquer des personnes vivantes. Bien qu'il soit raisonnable de supposer qu'elle commence à travailler à *Dans un gant de fer* à l'été ou à l'automne1962, suivant la parution de *Quand j'aurai payé ton visage* en avril et un séjour à Paris en mai-juin de la même année, le seul document permettant une datation précise est une lettre qu'elle envoie à sa sœur Françoise le 19 janvier 1963, disant qu'elle cherche des renseignements sur les ancêtres de leur grand-père La Chevrotière (BNC). Entre cette lettre et la publication du premier tome des mémoires en décembre 1965 s'écoule une période de presque trois ans, beaucoup plus longue que celle qui a précédé ses autres livres. Par une coïncidence on ne peut plus ironique, le père de Claire Martin — le protagoniste monstrueux de ses mémoires — meurt deux jours après la parution du livre, soit le 7 décembre 1965. C'est en arrivant à Québec le soir du 7 décembre, en vue d'un lancement prévu pour le lendemain, qu'elle aurait appris la nouvelle de sa mort (conversation avec l'auteure, le 24 août 2003).

Pourtant, certains indices dans le texte donnent clairement l'impression qu'au moment de la rédaction du livre Ovila Montreuil était déjà mort. En exergue, on lit cet aphorisme de Voltaire : « On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts, que la vérité.» Ces mots furent ajoutés à la main au manuscrit original, donc, au plus tard, en juillet-août 1965 (voir *infra*, p. 53-59 pour la datation des diffférents manuscrits). En outre, le passage décrivant le père au début du livre semble clairement suggérer qu'il s'agit d'une personne décédée :

> Les dernières années, il était sans défense, fragile et pitoyable, à la merci d'autrui autant que peut l'être un enfant [...] De sa violence et de sa tyrannie, il avait perdu jusqu'au souvenir et il eût été bien étonné d'apprendre que nous ne l'avions pas toujours aimé. Il est parti comme un bon père de famille, content de lui et content de sa progéniture (*infra*, p. 75).

Les souvenirs de Claire Martin à propos de la période précédant la publication du livre n'éclairent pas tout à fait cette anomalie dans le texte. Elle affirme avoir beaucoup hésité devant l'idée de publier le livre du vivant de son père, même si l'état de santé de celui-ci était tel que, depuis plusieurs mois, il était à peine conscient de ce qui se passait autour de lui. Selon elle, c'est son éditeur, Pierre Tisseyre, qui l'aurait convaincue de procéder à la publication, en insistant sur le fait que, vu l'état d'affaiblissement de son père, il n'y avait aucun risque qu'il ait connaissance du contenu de son livre. On devine donc que cette transformation, somme toute minime, des faits bruts est le résultat d'un choix à caractère littéraire.

Influences littéraires et culturelles

Lectrice fervente depuis la petite enfance — c'est à cinq ans, selon son propre témoignage, qu'elle s'est aventurée dans *Don Quichotte*, trouvé sur les rayons de la bibliothèque de son grand-père —, Claire Martin insiste sur le fait que toute écriture, même autobiographique, prend sa source dans d'autres œuvres littéraires : « Mon principe, c'est que les livres viennent des

livres. Pour écrire, il faut lire beaucoup» (André Ricard, «Entretien avec Claire Martin», *Voix et images*, automne 2003, p. 19). Les pages de *Dans un gant de fer* témoignent d'une culture immense: une familiarité de longue date avec la Bible et avec la culture de l'antiquité classique, ainsi qu'avec la littérature et l'histoire françaises, pour ne parler que des allusions les plus fréquentes. Culture parfaitement intégrée, qui revient sous la plume de l'auteure comme une nourriture vitale, pour illustrer même les plus anodins ou les plus humoristiques de ses propos. Les titres des deux tomes, *La Joue gauche* et *La Joue droite*, avec leur évocation des paroles du Christ sur la soumission, offrent un commentaire ironique sur la famille et la société prétendument chrétiennes que nous présenteront les mémoires. La petite Claire, ses cheveux indomptables coiffés en boudins par une des religieuses, est comparée au personnage biblique d'Absalon, révolté retenu dans sa fuite lorsque sa chevelure se prend aux branches d'un chêne: «En hauteur, en largeur, en épaisseur, Absalon n'était pas mon cousin» (*infra*, p. 242). Lorsqu'elle voit une de ses compagnes de couvent qui ose porter les cheveux coupés à la garçonne, elle éprouve «un sentiment extraordinaire, une sorte de ravissement, une joie confuse, comme si j'avais vu, ainsi qu'il est dit dans la Bible, mes ennemis réduits à me servir de marchepied» (*infra*, p. 229). Non moins présente sont les cultures française et, plus généralement, européenne des dix-septième et dix-huitième siècles. Claire sort de sa première confession «fière comme Artaban» (*infra*, p. 126); une religieuse qui a des attachements excessifs à différentes élèves est la «Ninon de Lenclos de son institution» (*infra*, p. 243); une autre fait «une petite grimace qui ressemblait à la moue des Habsbourg» (*infra*, p. 345). Et quand une des religieuses, en encourageant Claire à songer à la vocation religieuse, lui dit, «Vous savez, nous acceptons des repenties», la

narratrice observe: «À la duchesse de la Vallière, elle n'eût pas parlé autrement» (*infra*, p. 344).

Parmi ses lectures, Claire Martin affectionne en particulier les maîtres de l'écriture à la première personne, surtout Gide, Proust et Colette, dont elle a lu les œuvres en entier, ou presque. Dans un court article publié en 2000, à un moment où elle avait récemment repris l'écriture romanesque après un silence de plus de vingt-cinq ans, elle fait l'éloge de ce «Je, miroir pathétique, miroir trompeur, miroir habile, miroir [...] littéraire, seul intéressant, car il ne reflète pas ce qu'il peut — comme celui de ma chambre — mais ce que je veux, tout en laissant dépasser de petits secrets que je n'ai pas réussi à cacher, peut-être» («La première personne du singulier», *Les Écrits*, août 2000, p. 61). C'est Gide qui, le premier, lui a révélé les prestiges de la première personne du singulier, surtout dans *Paludes*, «le livre le plus fou, le plus impossible à raconter, le plus tentateur pour les relectures de toute une vie, le plus indépendant de toute tendance, de tout engagement». Quant à Proust, c'est avec lui que «nous ferons le tour, et le tour de la première personne du singulier, comme jamais il n'a été fait et jamais ne se refera» (*ibid.*, p. 64-65). Toutefois, en tant qu'autobiographe aussi bien que romancière, elle fait la distinction entre la liberté de ce «je» romanesque, par lequel l'écrivain peut se métamorphoser à son gré en un autre, ou en plusieurs autres, et le «je» plus contraignant de l'autobiographie. «Quand on veut écrire des mémoires d'enfance, la première personne du singulier, c'est quelque chose et c'est même tout autre chose. Plus question de la conjuguer au présent. Dans des mémoires, tout est passé, tout est vrai, plus moyen d'inventer, de suivre la fantaisie. Cette personne-là, c'est la première dans mon temps, c'est celle que j'ai employée en apprenant à parler» (*ibid.*, p. 63).

Parmi les influences plus directes qui se sont exercées sur *Dans un gant de fer*, on pourrait s'attendre à voir les *Mémoires*

d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, autobiographie de femme très remarquée lors de sa parution en octobre1958, au moment où Claire Martin commençait à envisager l'idée d'un ouvrage où elle raconterait ses expériences d'enfance. Bien qu'elle affirme avoir lu ce livre, Claire Martin en minimise l'influence sur ses propres mémoires: «J'ai lu Simone de Beauvoir autrefois: ses mémoires. J'ai toujours aimé les autobiographies, les correspondances, les biographies. Ce n'est pourtant pas un écrivain qui a beaucoup compté pour moi» (lettre à Sabine Tamm, 6 décembre 1988, CRCCF). Plus important est le goût marqué qu'elle affiche pour toutes les formes de la littérature intime: correspondances, journaux et récits autobiographiques. Pendant longtemps, Julien Green fut un de ses écrivains de choix. De George Sand, elle a lu non seulement *L'Histoire de ma vie*, mais aussi «toute sa correspondance. C'est fascinant, vous savez, de voir cette femme qui écrivait jusqu'à quatre heures du matin. Elle commençait par écrire trois ou quatre lettres. Après elle écrivait du roman. Il faut dire qu'elle avait de grands besoins financiers parce qu'elle avait une fille qui lui était chère, puis un fils qui lui coûtait passablement d'argent». Enfin, elle a dévoré toute la correspondance volumineuse de Gide avec d'autres écrivains, tels Roger Martin du Gard, Paul Claudel et Henri Ghéon, aussi bien que les lettres échangées avec sa mère: «C'est assez surprenant parce que la mère de Gide passait son temps, comme on dit vulgairement, à "chiquer la guenille". Elle n'était jamais contente. [...] Elle le surveillait, mais elle n'a jamais rien compris» (André Ricard, «Entretien avec Claire Martin», p. 17).

En somme, la vie des écrivains intéresse Claire Martin tout autant que leurs écrits. Elle est particulièrement sensible au travail exigé par le métier d'écrivain, et exprime une admiration sans bornes pour ceux et celles qui savent s'y plier. Par exemple, malgré le fait que l'œuvre de Henri Troyat l'intéresse peu, elle

loue l'obstination avec laquelle il a poursuivi son métier: «Troyat, à sa table de travail à 7 heures le matin. Il se lève pour dîner le soir. On vient lui porter un petit plateau de temps à autre. [...] C'est ça le vrai métier!» (André Ricard, «Entretien avec Claire Martin», p. 17). Les grands obstacles qu'ont dû surmonter plusieurs des femmes qui se sont frayé un chemin dans le monde littéraire ne lui échappent pas: c'est le cas, non seulement de George Sand et de Colette, mais aussi de Laure Conan, qu'elle a lue à onze ans et n'a jamais cessé d'admirer. «Je n'ai jamais éprouvé envers Laure Conan l'espèce de dédain dans quoi on la tient maintenant», écrit-elle en 1973:

> Voilà une femme qui, vers 1880, veut travailler. Au lieu de devenir institutrice ou professeur de piano, elle choisit le difficile métier d'écrire, ce qui la faisait probablement passer pour une détraquée et ne lui apportait que de faibles moyens. Je trouve cela admirable. À mes onze ans, ses romans, avec ce qu'ils ont d'étouffant, d'inacceptable, d'exaspérant, mais de fatal aussi, apparurent comme une assez bonne image d'une certaine partie de ce que je connaissais de la vie, celle où grand-maman et grand-papa étaient absents («La petite fille lit», dans *Toute la vie*, p. 109-110).

Autobiographie, mémoires

Quelques précisions sont nécessaires sur les termes «autobiographie» et «mémoires», qu'on utilise, de façon plus ou moins interchangeable, pour désigner *Dans un gant de fer*. Est-ce une autobiographie, cette histoire de jeunesse dont l'étendue temporelle s'arrête au début de la vingtaine de l'auteure? Ou faudrait-il plutôt appeler «mémoires» ces deux tomes qui situent l'expérience de l'auteure, de sa mère et de ses sœurs dans le contexte de la situation des femmes au début du vingtième siècle au Québec? Par plusieurs aspects, l'œuvre de Claire Martin appartient à chacune de ces catégories génériques, dont les significations ont d'ailleurs évolué au cours des siècles.

Le mot «mémoires» est plus vieux: on l'emploie, toujours au masculin pluriel, dès le seizième siècle pour désigner la

«relation écrite qu'une personne fait des événements auxquels elle a participé ou dont elle a été témoin» (*Le Nouveau Petit Robert*, 1995). Quant au mot «autobiographie», il ne fait son apparition qu'au dix-neuvième siècle, à l'époque des révolutions et du mouvement romantique, où des récits reflétant l'importance accrue accordée au moi individuel commencent à voir le jour. En France, le mot apparaît vers 1850 comme un synonyme de «mémoires», auquel il se substitue progressivement, selon Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, «parce qu'il [rend] compte d'un certain nombre de "mémoires" dépourvus d'intérêt historique, n'apprenant rien sur le siècle, mais beaucoup sur la personne du mémorialiste» (*L'Autobiographie*, p. 7). Les théoriciens des écrits personnels au vingtième siècle ont maintenu cette distinction entre l'autobiographie, centrée sur la vie individuelle, et les mémoires, écrits pour témoigner d'événements historiques. Selon la définition de Philippe Lejeune, l'autobiographie est un «récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité» (*Le Pacte autobiographique*, p. 14); dans les mémoires, au contraire, «l'auteur se comporte comme un témoin: ce qu'il a de personnel, c'est le point de vue individuel, mais l'objet du discours [...] dépasse de beaucoup l'individu, c'est l'histoire des groupes sociaux et historiques auxquels il appartient» (*L'Autobiographie en France*, p. 15).

Dans un gant de fer possède les traits habituels des œuvres appartenant à la sous-catégorie de l'autobiographie qu'est le récit d'enfance et d'adolescence: la généalogie des ancêtres, le portrait de famille, les apprentissages divers (lecture, écriture, études), le rapport à la religion, la découverte de la sexualité, les amitiés, les premières amours. Cependant, ni le mot «autobiographie» ni celui de «mémoires» ne rend compte de façon adéquate de ce livre dans lequel la lente accession de

l'héroïne à la liberté est inimaginable sans le regard critique jeté sur les obstacles à cette liberté que sont la famille, les pensionnats et la société plus large. L'évolution de la jeune Claire face à la violence et au sadisme qui l'entourent, depuis sa première réaction de terreur et d'étonnement à travers toute une série d'états émotifs et de stratégies employées pour survivre — cynisme, ruses, mensonges, paralysie émotive et, surtout, révolte — confère au récit sa puissance narrative et une force émotive remarquable. Mais, loin de vouloir donner l'impression que sa situation est unique, Claire Martin insiste sur la valeur représentative de ses expériences, inscrivant sa propre histoire dans l'histoire de son époque : « ... il ne faut pas croire que j'étais la seule à être persécutée. Nous l'étions à peu près toutes chacune à notre tour et pour des raisons qui nous étaient propres » (*ibid.*, p. 140) ; « Nous sommes plusieurs, ici, à nous plaindre de ce qu'on nous ait laissé l'esprit en friche. Et le cœur donc, le cœur ! » (*ibid.*, p. 142).

Selon les théories de l'autobiographie féminine qui se sont développées depuis les années 1980, un tel « flottement » entre autobiographie et mémoires est caractéristique de l'écriture de beaucoup de femmes, chez qui le sentiment de l'identité est souvent plus relationnel et moins fortement individualisé que chez les hommes. Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone notent par exemple qu'« au XIX^e siècle, les femmes sont plus souvent mémorialistes qu'autobiographes » et que dans leurs mémoires « la personnalité de l'auteur se manifeste [souvent] uniquement dans la subjectivité du regard et du témoignage ». Quand il s'agit d'« autobiographies proprement dites », « les femmes accordent une importance plus grande à l'autre, tant dans la définition de leur identité que sur le plan affectif » (*L'Autobiographie*, p. 119). Il s'agit souvent d'une sorte d'« intersubjectivité », bien résumée dans cette observation de Françoise Kaye à propos de *Dans un gant de fer* :

> Le «je» n'est pas aboli dans les Mémoires, il s'est en quelque sorte fondu dans une collectivité. L'histoire de Claire, c'est aussi celle de ses sœurs que l'on voit moins souvent, que l'on entend moins mais qui ont autant de présence que la narratrice («Claire Martin ou le "je" aboli», p. 49).

Une histoire «vraie»?

Les écrits autobiographiques sont par définition problématiques: à la fois vérité et fiction, référentiels et construits, ce sont des textes hybrides, qui contiennent souvent à l'intérieur d'eux-mêmes d'autres sortes de textes: entrées de journal, bribes de correspondances, ou documents historiques. Paradoxalement, l'autobiographie s'est imposée comme genre littéraire alors même que la théorie critique remettait en question ses deux fondements: la cohérence du moi et la valeur représentative du langage. Même Philippe Lejeune, dont la définition de l'autobiographie repose sur la présence d'un «pacte» garantissant l'authenticité référentielle, reconnaît la présence simultanée de la vérité et de la fiction au sein de tout texte autobiographique: «Dire la vérité sur soi, se constituer comme sujet plein — c'est un imaginaire. L'autobiographie a beau être impossible, ça ne l'empêche nullement d'exister» («Le pacte autobiographique (*bis*)», *Poétique*, novembre 1983, p. 426-427, repris dans *Moi aussi*, p. 30-31). Et certains autobiographes — Vladimir Nabokov, Jean-Paul Sartre et Nathalie Sarraute, notamment — mettent eux-mêmes en relief les pièges de la mémoire et la naïveté de toute prétention à la vérité ou à l'objectivité.

Tout récit autobiographique est une construction de la «vérité», a-t-on pris l'habitude d'affirmer. De là à accuser le livre de «mensonge», il n'y a qu'un pas, qui fut vite franchi par certains critiques hostiles au portrait de la société présenté dans *Dans un gant de fer*. Le fait même que le livre reçut plusieurs prix littéraires habituellement décernés à des œuvres de fiction fut invoqué comme argument à l'appui du caractère mensonger de l'œuvre. Pour Romain Légaré, par exemple, si le prix de la

Province de Québec fut accordé au livre dans la catégorie des œuvres d'imagination (plutôt que dans celle «moins fantaisiste» de l'histoire et la biographie), c'est bien la preuve que «dans le cas de Claire Martin l'imagination et le sentiment l'emportent de beaucoup sur l'impartiale sérénité de l'histoire» («Martin, Claire, *La Joue droite*», *Culture*, mai 1967, p. 485). Dans une lettre au père Légaré provoquée par son compte rendu, Claire Martin riposte que ce prix, ainsi que celui du Gouverneur général, constitue une reconnaissance de la valeur littéraire de l'œuvre, non un désir de mettre en évidence un quelconque aspect mensonger:

> En effet, j'ai eu le prix de la Province de Québec. À cette occasion, lors de la proclamation, on a ajouté le mot «récits» à «romans et nouvelles». Pour la simple raison qu'il n'y avait pas de catégorie prévue pour les mémoires et qu'on ne voulait pas défavoriser mon livre en l'opposant à des ouvrages historiques comportant tout un appareil de critique et de recherche. C'est aussi ce qui est arrivé pour le prix du Gouverneur général que je viens d'obtenir... (lettre du 13 mai 1967, BNC).

Même s'il n'affiche aucun des signes paratextuels de ce que Philippe Lejeune désigne comme le «pacte autobiographique» (c'est-à-dire le sous-titre, la «prière d'insérer», la dédicace ou un préambule déclarant l'intention autobiographique de l'auteur), *Dans un gant de fer* se présente sans ambiguïté comme un document vrai et référentiel: la généalogie détaillée des ancêtres de l'auteure, les lieux et les dates précises, ainsi que les allusions à toute une gamme de personnes et d'événements réels, ancrent le récit solidement dans la réalité historique. Claire Martin insiste, tout au long de son récit, sur la précision de sa mémoire et sur la vérité de ce qu'elle raconte: «servie par une mémoire impitoyable, je n'ai rien oublié» (*infra*, p. 76); «Je n'invente rien» (*infra*, p. 274). En outre, une lettre qu'elle reçut après la parution de *La Joue droite*, en 1966, apporte une preuve supplémentaire de l'authenticité de son récit. Dans cette lettre, Berthe Nadeau, la nièce de la première femme d'Ovila Montreuil, confie à Claire

Martin que, orpheline à six ans, elle fut envoyée vivre chez sa tante, et qu'elle fut souvent battue par le mari de celle-ci: «Ce que nous avons eu de fessées Gérard et moi, et pour des bagatelles, j'avais toujours des bleus partout car il n'y allait pas de main morte quand il s'y mettait. [...] Lorsqu'il venait me chercher pour les vacances de Noël ou de Pâques je suppliais les sœurs de me garder parce que j'avais trop peur de lui». Berthe Nadeau révèle que «la parente de la pauvre Laura» dont il est question dans les mémoires (*infra*, p. 79) — celle qui était allée voir les grands-parents de Claire Martin pour essayer d'empêcher le mariage de leur fille avec Ovila — est une autre sœur de sa tante Laura: «C'est cette tante qui était allée chez votre grand-mère afin d'empêcher le mariage de votre mère, mais elle l'avait su à la dernière minute, cela faisait à peine 6 mois que tante Laura était morte» (lettre de Berthe Nadeau, le 11 octobre 1966, BNC).

Est-ce à dire que Claire Martin dit tout sur son enfance ou qu'elle donne une représentation «photographique» de la réalité? Au contraire, elle affirme que la réalité de son enfance était *pire* que la représentation qu'elle en a donnée: «Tout ne pouvait pas être raconté, parce que trop gros, parce que trop cru, parce qu'il y a des moments dans la vie où la vérité dépasse aisément les limites du vraisemblable» (Alain Pontaut, «Claire Martin et l'exorcisme d'une adolescence», *La Presse*, 10 septembre 1966). Le manuscrit contient en effet plus d'un exemple de scènes supprimées par l'auteure parce que trop pénibles, ou trop violentes pour être vraisemblables: par exemple, le passage évoquant la première fois qu'elle est battue par son père (voir appendice I) et l'ajout non retenu concernant la violence du père envers son fils Benoît (*infra*, p. 655-656). Au début de la partie de *La Joue droite* où il sera question de sa belle-mère, la narratrice intervient directement dans le texte pour prévenir le

lecteur de façon humoristique de l'invraisemblance des faits qu'elle se prépare à raconter:

> Ici, je m'arrête pour parler au lecteur. C'est tout ce qu'il y a d'anti-littéraire, je le sais, mais je vous entends d'ici, cher, et je ne peux me retenir de faire un sort à notre dialogue.
>
> — Vous n'allez pas, en plus, nous raconter une histoire de marâtre?
>
> — Je m'excuse, cher, je me doute fort bien que par moment vous vous dites que je charrie un peu. Je n'y peux rien. La vérité est parfois... Je vais, en effet, vous raconter une histoire de marâtre (*infra*, p. 407).

Ailleurs, en réponse à une question fréquemment posée dans les entrevues («Pourquoi n'avez-vous pas transposé vos souvenirs en roman?»), Claire Martin revient à la distinction fondamentale entre les concepts de vérité et de vraisemblance: «Il y a des choses qu'on peut dire dans un roman et d'autres qu'on ne peut pas dire [...] Voyez-vous, le vrai n'est pas le vraisemblable. Ce vrai, souvent invraisemblable, il faut le mettre dans un livre comme celui que je viens de publier. Dans un roman, ça n'aurait pas collé [...] et je l'aurais couvert du voile de la pudeur» (Blois, «Quelques propos de Claire Martin: "Les souvenirs d'enfance ne sont pas tous affreux"», *Le Petit Journal*, 19 décembre 1965). D'après des notes que Claire Martin a rédigées le lendemain d'une entrevue avec des représentants de la maison Gallimard à propos d'une éventuelle publication de *Dans un gant de fer* en France, on lui aurait proposé non seulement d'y supprimer les références canadiennes, mais de songer à la possibilité de transformer ses mémoires en roman. À quoi elle réplique: «Cette idée d'en faire un roman est insensée. Cela aurait fait le plus mauvais roman qui soit jamais sorti des presses canadiennes» (BNC).

Pour celle qui, adolescente, s'est trouvée obligée de mentir pour cacher la situation honteuse de la violence dans sa famille, il est impensable de brouiller les frontières qui séparent la vérité de la fiction. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas consciente du caractère «romanesque» des expériences de son enfance. Ainsi, elle

dira de son livre: «C'est une autobiographie peut-être, mais mon enfance a quelque chose de romanesque qui a plu à la romancière que je suis» (Jean Basile, «Autour de *Un gant de fer*, tome premier de la biographie précoce de Claire Martin. Pardon et souvenirs» *Le Devoir*, 11 décembre 1965).

Aspects littéraires: l'organisation du récit

La «vérité» des mémoires de Claire Martin dépasse cependant de loin la simple dimension référentielle. Il s'agit bel et bien d'une œuvre littéraire, dans laquelle — tout comme dans un roman — le réel est transposé et doté d'une cohérence et d'une signification qui portent l'empreinte de la vision unique de l'auteure. Claire Martin sait raconter: avec humour, même dans les situations les plus pénibles; avec une grande tendresse quand elle parle de personnes qu'elle aime et qui l'aiment; avec une singulière vigueur lorsqu'il s'agit de cruauté physique ou mentale. Et elle écrit dans une langue limpide et souple qu'on n'avait pas l'habitude de trouver même chez les meilleurs écrivains de son époque. À la différence de beaucoup d'autres autobiographies, la sienne mérite le statut d'œuvre littéraire, parce que Claire Martin a réussi, à travers sa propre histoire, à parler aux autres d'eux-mêmes.

L'œuvre obéit dans son ensemble à un ordre chronologique, les deux tomes traitant, respectivement, de l'enfance et de l'adolescence de l'auteure. Le premier tome couvre la période entre la naissance de Claire et la mort de sa mère, un mois avant le treizième anniversaire de sa fille. Le deuxième poursuit, sans transition ou récapitulation des événements du premier, les étapes de son aventure douloureuse, surtout au pensionnat, jusqu'à l'âge de vingt ans, se terminant sur le moment de libération représenté par le mariage de sa sœur Françoise. Malgré quelques mentions de dates précises, le temps y est surtout marqué par la succession des années scolaires: «La rentrée avait

lieu entre le premier et le sept septembre» (*infra*, p. 132); «Cette première année de pensionnat tirait peu à peu vers sa fin» (*infra*, p. 142); «Maman revint peu avant les grandes vacances» (*infra*, p. 180). Entre ces années, d'interminables périodes de vacances passées sous la férule du père, en proie non seulement à sa violence, mais aussi à ses bizarres obsessions alimentaires et vestimentaires et à ses tentatives fantaisistes et toujours ratées de culture de ses terres.

À cette structure chronologique s'en superposent d'autres, thématiques ou littéraires, dont la principale est celle créée par la dynamique du rapport entre Claire et son père. Souvent l'autobiographie peut, par le processus même de l'écriture, opérer un renversement des rapports de pouvoir qui ont autrefois existé entre l'autobiographe et ceux ou celles qui ont pu brimer son accès à la liberté. Tel est certainement le cas ici. Suivant l'incipit «J'ai tout pardonné» et le constat de la pitié qu'elle ressent maintenant pour le «petit être ridé, fondu de moitié, tremblant [...] dépossédé de la force cruelle qui avait été à la fois son orgueil et son maître» qu'est devenu son père dans sa vieillesse (*infra*, p. 175), la narratrice annonce qu'elle doit «remiser cette pitié» pour «raconter les choses telles qu'elles furent» (*infra*, p. 75). À partir de ce moment, se déploie une lutte épique, mais inégale, entre le père — gigantesque, menaçant et pourtant ridicule dans sa tyrannie — et la petite fille innocente, au «fou rire irrépressible» (*infra*, p. 96), qui n'a d'armes que l'intelligence, la ruse et la connaissance de l'amour acquise pendant les longs séjours passés chez ses grands-parents maternels. Dans le premier tome, bien que Claire se révèle dès le début comme foncièrement indépendante et qu'elle apprenne peu à peu à encaisser les coups sans s'effondrer, l'emprise du père reste inébranlée. Le volume se termine sur le récit bouleversant de la mort de la mère, rendue encore plus déchirante par le fait que le père interdit à Claire et à ses frères et sœurs toute expression d'émotion.

Les tout derniers mots du livre, dans lesquels le père, le soir même des funérailles de sa femme, contraint ses enfants à travailler comme si c'était «un jour ordinaire», captent l'inégalité du rapport entre l'oppresseur et ses victimes réduites au silence:

> — On dirait que tu es dans la lune, ma parole. Que peux-tu bien avoir pour être aussi distrait?
>
> — Oh rien! étions-nous bien forcés de répondre (*infra*, p. 265).

Dans le deuxième tome, si la tyrannie du père et les brimades au pensionnat se poursuivent, Claire évolue peu à peu vers une indépendance morale et intellectuelle vis-à-vis de ses persécuteurs. Privée maintenant de tous les êtres qu'elle a aimés, elle traverse une longue période d'endurcissement et de sécheresse, dont elle ne sortira que grâce à la solidarité de plus en plus efficace qui se développe parmi les frères et les sœurs. Quant au père, dénué de l'intelligence requise pour déjouer les ruses de ses enfants maintenant adolescents ou jeunes adultes, il apparaît de plus en plus comme une figure d'impuissance et un objet de mépris. Les derniers mots du livre constituent à la fois un reflet inversé des mots de la fin du premier tome et un retour vers l'image du père évoquée dans les premières pages des mémoires: «Il parla longtemps, mais personne ne l'écoutait» (*infra*, p. 439).

D'autres dimensions littéraires sont présentes, qui élèvent le récit de Claire Martin bien au-dessus de la simple chronique historique. Parmi les plus importantes est la thématique de l'amour et de son absence, qui structure le récit en profondeur, colorant non seulement les étapes de l'évolution de Claire mais aussi l'analyse du milieu que nous offre la narratrice: «À cette époque, il était bien difficile d'aimer, ici. Cela faisait trop rire ou trop grincer des dents» (*infra*, p. 200).

La tension entre l'amour et son contraire (la honte, le mépris, l'humiliation) se résume, pour Claire, dans le contraste entre ses grands-parents maternels et paternels. Chez les

grands-parents maternels règne un climat d'amour dans lequel il n'y a «pas de honte à laisser parler son cœur, à pleurer abondamment si ce qu'on disait était triste et à roucouler si c'était gai» (*infra*, p. 110), tandis que chez les grands-parents paternels il n'y a que «grimaces embarrassées» devant toutes les expressions d'amour, surtout corporel. C'est ce deuxième couple de grands-parents, suggère la narratrice, qui est le plus typique du milieu canadien-français de son enfance, dont elle résume la mentalité avec une remarquable précision: «pas de corps, pas de cœur, et aucun des mots qui les nomment» (*infra*, p. 111).

C'est cette mentalité janséniste que Claire rencontrera partout jusqu'à la fin de son adolescence, notamment au pensionnat. La plupart des religieuses exercent leur autorité par l'humiliation des élèves, craignent et détestent le corps, surtout féminin, et ont perfectionné des punitions sadiques telles que la «torture minutieuse» de visages brossés au savon de ménage (*infra*, p. 121). «Quand je revois toutes ces vilaines années, je m'aperçois que ce qui manquait le plus, dans ces pensionnats, c'était la bonté» (*infra*, p. 172). En observant les attachements mesquins et inconstants de certaines religieuses pour leurs «chouchoutes», Claire fait une première expérience de la vanité des jeux de l'amour, dont elle se montrera fine analyste plus tard dans ses romans et ses nouvelles: «Le monde des sentiments m'apparut comme un vaste jeu mené par l'insincérité et l'habileté, un jeu dont il faut connaître les astuces» (*infra*, p. 321).

Devant les quelques exceptions qu'elle rencontre, telle que la bien-nommée Mère Marie-du-Bon-Conseil, sa maîtresse de français, Claire est prise d'étonnement et de reconnaissance: «C'était la première fois que je rencontrais, dans cette institution, un sentiment humain, la présence du cœur. J'en fus émerveillée. Une chaude ferveur me poussait au travail» (*infra*, p. 156); «Ce qui venait de se produire était-il vraiment possible? Y avait-il des religieuses capables de comprendre ce qu'est un cœur de petite fille, ses choix,

son goût pour la réciprocité? Je ne l'aurais pas cru» (*infra*, p. 199). Usée par ses malheurs et par la cruauté qui l'entoure, elle-même connaîtra la paralysie émotive: «je n'étais presque plus capable d'avoir de la peine, je n'étais plus que cicatrices mal innervées» (*infra*, p. 235). En montrant ainsi, à travers l'intériorité de son héroïne, les effets de tout un climat spirituel et idéologique, Claire Martin dépasse évidemment le simple portrait satirique d'une société. Comme l'a noté Jean-Louis Major dans une lettre à l'auteure, ses mémoires sont d'abord et avant tout un appel à l'amour et un témoignage de ses possibilités réparatrices:

> Chaque instant, si pénible, si sordide, si douloureux soit-il, devient transparent, de cette belle transparence qu'est l'amour lucide. Car ce récit, fait surtout de malheurs et de douleurs, est, en fin de compte, un acte d'amour; c'est ce qui transparaît dans toutes vos phrases, c'est ce qui donne à chaque ligne sa qualité d'émotion contenue, à chaque événement sa force exemplaire, à l'ensemble du récit sa netteté d'évocation. [...] *Dans un gant de fer* est tout entier marqué par l'amour de la vie. Un amour qui n'exclut ni les splendides flambées de la colère, ni la joyeuse ironie (lettre de Jean-Louis Major, 10 décembre 1965, BNC).

La narratrice, le personnage

L'intérêt de l'autobiographie réside autant dans la perspective que dans l'histoire racontée. Non seulement ce regard de l'auteure — ou plutôt de son porte-parole, la narratrice — colore-t-il l'ensemble du récit et la façon dont il sera reçu par le lecteur, mais il donne un aperçu sur l'auteure au moment où elle écrit. Le «J'ai tout pardonné» du début détermine l'optique et le style de l'ensemble de *Dans un gant de fer*, transformant une matière qui aurait pu donner lieu au mélodrame ou à un mauvais roman en une grande œuvre, vibrante de sagesse et de sérénité. Presqu'à chaque phrase ou chaque paragraphe, grâce au sourire ironique de la narratrice, le passé terrorisant de l'enfant est racheté par un présent où règnent le bon sens, la justice et la raison.

Pour le lecteur, la focalisation sera de prime abord sur le moi plus jeune de l'auteure, puisque ce sont les péripéties de son histoire qui constituent le récit. Avec son grand talent de romancière, Claire Martin fait revivre l'enfant qu'elle était, restituant ses expériences, ses perceptions et ses sentiments selon le point de vue qui fut autrefois le sien. Rarement a-t-on vu en littérature des évocations aussi précises de la terreur d'un enfant littéralement pétrifié par le pouvoir d'un adulte qui cherche à l'humilier, comme dans ce passage où Claire doit répondre à une religieuse qui veut savoir pourquoi elle n'est pas allée communier : « J'avais les mains moites et le sang me tintait aux oreilles... J'étais incapable d'articuler un mot... Juste celui de rester debout, hors du monde, un peu comme il arrive quand on commence à s'évanouir. Une seule pensée : cela ne pouvait pas durer toujours, il n'y a qu'à attendre » (*infra*, p. 149). Souvent l'humour du texte provient de la naïveté de la petite Claire, incapable de concevoir ce qu'elle a pu faire de mal pour s'attirer les foudres de son père ou des religieuses ; mais cette même innocence a aussi une résonance tragique, comme dans la scène bouleversante où, pendant la confession, elle apprend avec horreur, de la bouche même du prêtre, l'existence de perversions sexuelles qu'elle n'aurait pas pu imaginer. La narratrice respecte le regard du personnage, souriant parfois à son endroit et montrant l'humour de sa situation (« Avec ma voix de stentor on ne courait pas de risques : je serais entendue jusqu'au fond du jubé » [*infra*, p. 177]). Parfois, aussi, elle juge la petite fille qu'elle était : « Ce n'est pas sans remords que je songe à ces vacances. Je n'étais pas endurable » (*infra*, p. 180). Mais jamais elle ne s'apitoie sur elle, de sorte que le lecteur éprouve pour elle non pas de la pitié, mais plutôt de l'admiration pour sa révolte.

En plus de jouer ce rôle de médiatrice du récit, la narratrice est très présente dans le texte en tant que porte-parole de l'auteure au moment de l'écriture. Sa sérénité et sa joie de vivre apparaissent

non seulement dans l'humour de son regard sur le passé, mais aussi dans ce qu'elle dit de sa situation actuelle : « Le sort [...] m'aura bien dédommagée de tout ! » (*infra*, p. 99) ; « La colère, cela se corrige, je le sais, car j'avais, en naissant, touché une bonne part de l'héritage paternel » (*infra*, p. 107) ; « La vie tiendra autrement ses promesses et bien au-delà de ce que je lui demandais » (*infra*, p. 435). Parfois, en utilisant des expressions telles que « je compris plus tard que.. » ou « Si j'avais su.. », elle rend le lecteur conscient du décalage temporel entre son présent et son passé, et de la plus grande compréhension qu'elle a maintenant des événements de son enfance. Particulièrement émouvante à cet égard est la description de sa dernière visite à sa mère mourante, dont elle avoue avoir oublié de grands pans : « Si j'avais su, au moment de la vivre, que c'était la dernière, il me semble que je pourrais la raconter seconde par seconde » (*infra*, p. 254). Par moments, elle s'interroge sur les motivations ou les perceptions de son moi plus jeune, se deman-dant, par exemple, comment elle a pu ne pas comprendre que sa mère était proche de la mort : « Est-il normal qu'une fille sur le point d'avoir treize ans ne se rende pas mieux compte de ce qui se passe, surtout quand il s'agit de la maladie et de la mort prochaine de sa propre mère ? [...] Je pense que je ne voulais rien savoir » (*infra*, p. 253).

En somme, l'écriture de ses mémoires lui offre la possibilité d'examiner son passé à partir de sa situation actuelle et même de corriger des perceptions qu'elle a longtemps eues sur certains événements ou certaines personnes. Ainsi, par exemple, en songeant à la période où elle et ses frères et sœurs formaient un « clan », unis dans leur opposition au père, elle perçoit la situation de son père d'un œil neuf : « Et je me prends, parfois, à trouver pitoyable la solitude de cet homme » (*infra*, p. 297). Et, à propos d'une religieuse qui l'a longtemps persécutée : « Pauvre fille, avec son lac sud-américain, ses évangiles malpropres, son orthographe bien personnelle, sa méconnaissance des Templiers, elle me fait un chapitre que j'aime bien et je lui par-

donne, en retour, toutes les gifles qu'elle m'a données» (*infra*, p. 233). Tout en constituant le lien principal entre l'héroïne et la narratrice, le processus de l'écriture achève la transformation de l'une à l'autre — transformation qui est aussi une guérison. C'est en écrivant que la narratrice découvre, par exemple, que, contrairement aux souvenirs qu'elle avait gardés de ses années de pensionnat, toutes les religieuses n'étaient pas cruelles: «Il faudra que bien des années passent et que j'écrive ce livre pour m'apercevoir que, de temps à autre, il en surgissait une qui n'était pas mégère, qui était même très bien, il faut le dire. Et je suis heureuse de le dire. Cela me fait chaud au cœur de constater que je n'étais pas toujours aussi malheureuse que j'en avais conservé le souvenir» (*infra*, p. 319). Pendant son enfance et son adolescence, Claire Martin a vécu de longues années où, brisée par ses douleurs et sa colère, elle était incapable de pleurer; maintenant, en revoyant certaines scènes de ces mêmes années, des larmes réparatrices lui viennent aux yeux. Se rappelant la lettre qu'elle écrivit à sa grand-mère à l'occasion de la mort de son grand-père, elle constate: «Aujourd'hui, après trente-cinq années, j'ai les larmes aux yeux en écrivant cette page. Ce soir-là, j'en écrivis trois ou quatre les yeux secs comme un vieux désert» (*infra*, p. 301). En se remémorant les humiliations infligées sur elle et ses frères et sœurs par leur belle-mère, elle pleure pour leurs souffrances d'autrefois: «J'essaie d'imaginer ce spectacle et les larmes m'aveuglent» (*infra*, p. 429).

Enfin, certaines réflexions de la narratrice, surtout sur l'enfance, confèrent aux mémoires une portée universelle: «L'enfant naît juste et il y a des complaisances qui l'humilient bien plus qu'elles ne le réjouissent. Petit, il essaie de profiter à fond jusqu'au jour où il comprend ce qu'est la laideur» (*infra*, p. 279); «L'illusion est tenace au cœur de l'enfant» (*infra*, p. 422); «Imposer à des enfants une complicité avilissante, quel péché irrémissible!» (*infra*, p. 244); «Ce dont l'enfant est assoiffé, ce n'est pas seulement de tendresse, de

caresses, de cadeaux, mais de justice. J'ai eu soif!» (*infra*, p. 360). Parfois ses observations ajoutent aux mémoires une dimension proche de l'essai, faisant de ceux-ci un document important sur l'époque. Notons à cet égard l'aveu courageux de la narratrice qu'elle était «fasciste et antisémite» à vingt-cinq ans (*infra*, p. 374), mentalité qu'elle analyse en profondeur comme le résultat presque inévitable d'une éducation qui n'a pas doté les élèves de la capacité de penser pour eux-mêmes: «Nous étions plusieurs à ne pas bien savoir où nous allions. À droite, à gauche, dans tous les sens [...] Moutons, le dernier qui nous appelait était celui qui avait raison» (*infra*, p. 374-375). Cet état d'ignorance, montre-t-elle éloquemment, était dans la logique même d'un système de pensée axé sur l'au-delà au détriment de l'humain: «En marche vers l'éternité, face à Dieu, personne autour, petit objet en transit, je n'avais vraiment pas besoin de rien savoir, je n'avais besoin que d'être bigote» (*infra*, p. 377). Tout aussi percutants sont ses aperçus sur la situation des femmes à l'intérieur de ce système: les tristes vies de femmes étalées dans les lettres écrites aux Annales de la Bonne Sainte Anne, la résistance féroce à leur entrée à l'université, les pressions énormes exercées sur elles pour devenir épouses et mères. «Nous n'avions pas droit à la culture, ni la spécialisée, ni la générale. Mais les maternités annuelles, les nuits blanches, les jours noirs, les allaitements, les lessives, la cuisine et pour finir l'éclampsie ou les fièvres puerpérales, rien à dire. Vocation féminine» (*infra*, p. 378).

Réception critique

Dès sa parution, *Dans un gant de fer* est accueilli avec enthousiasme par la plupart des critiques, qui y reconnaissent, non sans émotion, le portrait-choc d'un passé ainsi que les qualités littéraires évidentes du livre. Pour Gilles Marcotte, «C'est un livre vrai; et terrible. Sans autres enjolivements que ceux du style — il est ici, aussi vif, net, coloré que dans ses romans —,

avec une précision qui ne laisse rien au hasard, Claire Martin nous fait pénétrer dans un monde où la cruauté la plus nue s'exerce sans frein» («*Dans un gant de fer* ou l'histoire d'un combat», *La Presse*, 24 décembre 1965). Roger Duhamel, quant à lui, s'extasie devant la beauté du livre, tout en félicitant l'auteure du courage de son portrait du milieu: «Quel écrivain intelligent, souple, direct, d'une tournure d'esprit ironique ! [...] Il ne fait pas de doute que Claire Martin appartient au peloton de nos meilleurs écrivains» («Claire Martin, vipère au poing», *Le Droit*, 31 décembre 1965). Jean Éthier-Blais, pour sa part, remarque avec justesse qu'on trouve dans les mémoires la source du besoin féroce d'amour présent dans les romans de Claire Martin, et exprime son admiration pour la puissance du portrait qu'elle donne de l'éducation qu'elle a reçue: «Ce sont des anecdotes de couvent, mais Claire Martin les raconte avec tant de bonheur dans l'expression, tant de haine rentrée, tant d'amour qui ne peut s'exprimer, que ce sont des petits chefs-d'œuvre de sensibilité et de larmes» («*Dans un gant de fer* de Claire Martin», *Le Devoir*, 30 décembre 1965).

L'accueil favorable est loin d'être unanime, cependant. Très tôt s'élèvent des voix hostiles aux mémoires, dont celles de critiques qui sont aussi membres du clergé ou frères enseignants et celles de certaines femmes éduquées dans les mêmes couvents que Claire Martin — ceux qu'Alain Pontaut appelle «les bonnes consciences ou les indirectement mis en cause» («L'enfant devant les monstres», *La Presse*, 17 septembre 1966). Ce n'est pas autour de la véracité du livre que le débat s'engage, car — à part quelques exceptions, dont Romain Légaré, qui le déclare «fantaisiste» en se basant sur «de rapides vérifications personnelles» qu'il aurait faites («*La Joue droite*», *Culture*, mai 1967, p. 485) — tous reconnaissent, parfois bien malgré eux, la note d'authenticité incontestable du récit. Faute de pouvoir contester les faits, ils reprochent à Claire Martin le ton de son livre: sa «cruauté»,

sa «rancune», sa «froideur». Le père Légaré l'accuse d'avoir succombé «aux périls de l'ironie: cette compagne de l'esprit [qui] a des accointances avec l'orgueil; cet aspect négatif de l'esprit [qui] va dans le sens du mépris» (article cité); tandis que Clément Lockquell lui reproche ce qu'il appelle sa «sécheresse de chirurgien» et prétend ressentir «une immense pitié» pour elle. *Dans un gant de fer* «nous force à songer que la cruauté pourrait bien être héréditaire», conclut-il perfidement («Un livre de Claire Martin: *Dans un gant de fer*», *Le Soleil*, 8 janvier 1966). Une fiche bibliographique anonyme de la maison Fides note que «Le ton est d'une froideur à l'épreuve de toute émotion. Le lecteur aura parfois l'impression d'assister à une savante dissection où ne compte que la précision de chaque coup de scalpel» (Fiches bibliographiques de la littérature canadienne, novembre 1966). Le livre déplaît aussi à Paul Gay, qui le déclare «discutable» parce que «Claire Martin ne s'est pas haussée à cette sorte de pardon plus pur que le simple acte d'humanité... De son nom chrétien, cette miséricorde s'appelle charité ou amour du prochain en Dieu» («*Dans un gant de fer*», *Le Droit*, 24 décembre 1965).

Plusieurs sont scandalisés par le manque de respect pour la figure du père: en osant ainsi décrire son bourreau, Claire Martin a évidemment touché une corde sensible de la culture canadienne-française traditionnelle. Pour le frère Lockquell, le livre se réduit à «un règlement de comptes» dans lequel «la haine du père [est] dépassée par la vengeance "littéraire" de sa fille». «Le père qu'elle a assassiné dans son cœur, elle le tue ausssi chez son interlocuteur. Ce n'est pas un type qu'elle exécute, c'est une personne concrète» (article cité). Même Gilles Marcotte, malgré son admiration pour le livre, et tout en précisant qu'il ne «porte pas de jugement moral, [mais] tente de décrire un cheminement», constate qu'elle a «tué» le père, et se dit sceptique devant son affirmation d'avoir «tout pardonné». «Peut-on pardonner à celui que l'on rejette dans

l'inexistence? [...] L'enfant ne fait pas que souhaiter la mort du père; elle la réalise psychologiquement, l'accomplit par son désir même» (article cité).

Les révélations de Claire Martin en ce qui concerne ses expériences de pensionnat soulèvent une tempête de réactions pour ou contre les mémoires. Fernande Saint-Martin, alors rédactrice en chef de la revue *Châtelaine* et ancienne élève des Ursulines comme Claire Martin, s'en prend dans un éditorial à la «rancune évidente» de l'auteure («même si elle la prétend surmontée»), mais elle ne met pas en question la véracité du récit: «Que l'auteur ait vraiment vécu les expériences pénibles qu'elle nous raconte, nous ne voulons pas le nier. Mais elle aime trop s'y attarder...» («On ne peut prêter aux autres ses souvenirs d'enfance», *Châtelaine*, février 1966). Dans les numéros suivants de *Châtelaine* (de mars à septembre 1966), dix lettres prennent position pour ou contre le livre: sept en faveur et trois contre. Presque toutes les lectrices qui défendent Claire Martin disent avoir vécu des expériences similaires. «Si j'étais écrivain, j'aurais plusieurs chapitres à couvrir de mes souvenirs. Et je ne suis pas la seule de ma dernière classe à l'École Normale à avoir d'aigres souvenirs. Il ne s'agit que d'une rencontre au hasard pour que les mêmes remarques s'élèvent en chœur», dit l'une d'elles. «L'atmosphère de "gant de fer" qui y régnait dans le temps de M^me^ Martin, dit une autre, je l'ai subie il n'y a pas tellement longtemps car je n'ai que 25 ans.» «Je pourrais ajouter tout un livre épais à son récit et le mien serait tout aussi authentique que le sien, je vous le jure.» Presque toutes terminent en assurant que leurs filles n'auront pas à subir les mêmes humiliations: «Aucun de mes enfants n'ira en pension...»; «jamais je n'enverrai mes enfants au pensionnat...»; «J'ai tant souffert au pensionnat dans ma jeunesse. De grâce, mères de famille, ne placez pas vos jeunes chez les sœurs. Nous avons tant souffert de leur bigoterie.» Des trois lettres qui appuient

l'éditorial de Fernande Saint-Martin, une seule vient d'une femme qui affirme avoir été heureuse au pensionnat; une autre est d'un ancien religieux enseignant. La troisième, signée «Une lectrice, Val d'Or», montre à quel point la critique que fait Claire Martin des couvents et des autres institutions traditionnelles pouvait être perçue comme une menace:

> Vous et vos semblables vous n'êtes que des gâtées et des indisciplinées pour saborder ainsi les autorités religieuses. Ce que vous dites est calomniateur et archifaux ! [...] Mères de famille, sauvez vos jeunes, prenez la relève, préparez-les à devenir de futurs chefs d'état! Placez-les dans de bons pensionnats et exigez de la discipline. C'est ainsi qu'on sauvera notre jeunesse.

Comme les critiques hostiles, les très nombreux comptes rendus favorables se préoccupent surtout de l'aspect référentiel des mémoires. Une ancienne du couvent des Ursulines, Francion (pseudonyme de Lisette Morin), est l'une des premières à faire l'éloge du livre et à témoigner de sa valeur documentaire: «Autobiographie, certes, que ce livre, mais en même temps récit d'une époque, d'une enfance, de la soumission féminine québécoise aux années vingt» («Claire Martin et le "livre noir" de son père», *Le Progrès du golfe*, 24 décembre 1965). Céline Légaré note: «C'est un livre dur, à la fois passionné et lucide, qui dévoile l'immense, l'irréparable gâchis de l'éducation de toute une génération de femmes» («Claire Martin ou le procès de l'éducation des femmes», *La Patrie*, 18 septembre 1966). Pour Jean-Guy Pilon, enfin, le livre de Claire Martin, avec ses «portraits des religieuses [...] précis, complets, vivants et réalistes [...] est le plus dur témoignage qui ait été apporté contre les pensionnats, les bonnes sœurs et l'éducation religieuse en cette "terre-Québec". Je pense, ajoute-t-il, qu'aucun document de cette force n'a été déposé devant la Commission Parent, et c'est dommage, car ce témoignage est vrai: c'est celui, écrit par un auteur de talent, d'un enfant comme beaucoup d'autres qui a été la proie des religieuses, et elles sont voraces» («*Dans un gant de fer*», *Liberté*, janvier-février 1966, p. 68-69). Souvent ces

critiques ajoutent leur propre témoignage à celui de l'auteure, créant une sorte de dénonciation collective des injustices du passé et du présent, bien résumée par la réaction d'Alain Pontaut:

> Cette expérience n'est pas unique: dans combien de villages, dans combien de maisons... Elle est donc communicable. Elle s'adresse à bien d'autres femmes, d'autres sœurs, considérant que son devoir est de plaider pour elles, de dire, de dénoncer pour elles les raisons de leur enfance saccagée, de leur intelligence mutilée, de leurs sens traumatisés, de leurs vies détruites. Détruites, ce qui est bien le pire, au nom d'une religion d'amour («L'enfant devant les monstres», *La Presse*, 17 septembre 1966).

La réaction des lecteurs

En dehors de la critique officielle, les nombreux témoignages offerts à Claire Martin dans des lettres conservées dans le fonds Claire-Martin de la Bibliothèque nationale du Canada constituent un autre indice de la valeur représentative de ses mémoires. La réponse des lecteurs fut énorme — on la soupçonne même sans précédent dans l'histoire des lettres québécoises — et à chacun des correspondants Claire Martin a adressé une réponse. C'était comme si, dans l'échange personnel avec elle, s'opérait une sorte de thérapie collective.

Plusieurs de ces lettres viennent de gens «ordinaires», qui se montrent touchés comme ils ne l'ont jamais été auparavant par une œuvre littéraire. «C'est la première fois que j'écris à un auteur pour le féliciter et l'encourager à continuer [...] Je me propose de lire tout ce que vous avez écrit», dit l'un de ses correspondants. Alcide Gagnon de Saint-Jean, ayant appris par sa bibliothécaire municipale que Claire Martin allait bientôt venir dans sa ville, lui écrit: «C'est un homme de 42 ans marié et père de quatre enfants qui se présente à vous. Il se présente parce qu'il admire tellement votre style qu'il veut vous dire toute son admiration. Il a lu tout (*sic*) vos volumes au moins une fois mais par trois fois *La Joue Gauche* et *La Joue Droite*.» Il termine sa lettre

en disant: «Je ne suis pas riche madame et me sens un peu confus de vous demander ceci mais mon épouse et moi aimerions tant vous recevoir chez nous. Vous ne seriez pas reçue comme au Château Laurier mais j'espère que tout de même vous accepterez de venir prendre un repas chez nous. Si vous acceptez je vous promets que je n'aborderai pas le sujet de votre père.» Une lettre délirante dénonçant les méfaits de l'Église, écrite en trois couleurs d'encre par un ouvrier, commence ainsi: «Madame Claire Martin, je suis un ouvrier qui a passé toute sa vie à travailler dans les grandes usines du grand Montréal. Vos deux livres *Dans un gant de fer* et *La Joue droite* se lisent beaucoup aux usines et les ouvriers en sont ravis et nous en discutons ensemble aux usines.» L'enveloppe contient aussi une publicité de *La Joue droite* avec une photo de l'auteure, sur laquelle le correspondant a écrit: «Claire Martin les ouvriers vous aiment». Une dame montréalaise qui a rencontré Claire Martin au Salon du livre de Montréal quelques jours plus tôt lui envoie un long poème en alexandrins:

> Oui je retournerai vous serrer la main,
> J'ose même espérer, ô madame Martin,
> Que vous ressentirez combien je suis émue
> Et combien je vous loue en mon for ingénu.

Souvent Claire Martin ajoute une remarque (et parfois une correction de langue) dans la marge des lettres qu'elle reçoit. À côté de ces vers, elle a écrit: «C'est charmant!»

La grande majorité des lettres viennent de femmes; presque toutes disent à Claire Martin à quel point elles se sont reconnues dans l'évocation de son enfance et surtout de ses années au couvent. Émanant de toutes les générations qui se sont succédées depuis le début du siècle, ces lettres constituent à elles seules un document important sur l'éducation au Québec. «J'ai commencé mes études primaires quelque vingt ans après l'époque dont vous faites le réquisitoire, mais je vous assure que

les choses n'avaient pas évolué ; je crois même qu'elles avaient empiré », dit une correspondante. Une autre, qui affirme avoir dix ans de moins que l'auteure, écrit : « *Dans un gant de fer* a ravivé chez moi les cendres d'un passé que je croyais à jamais éteint, car, à l'instar des gens de ma génération (40 ans) j'ai connu et côtoyé les "sœurs" (telles que vous les décrivez). Je les ai observées accusatrices, méchantes, sournoises. » Une jeune femme de vingt-six ans se dit bouleversée par la lecture de *Dans un gant de fer*, parce qu'elle y a trouvé « le mystère et certaine réponse à la vie de ma propre mère, vie qui est demeurée, elle, inemployée, malheureuse, même dans son mariage ». Parmi les témoignages les plus émouvants sont ceux de femmes qui se souviennent d'avoir été traitées de « méchantes » au couvent, comme Claire Martin. L'une d'elles, née cinq ans avant l'auteure, réfléchit à « nos pensionnats aux péchés mortels, aux crimes et aux petites filles pas bonnes » en ajoutant : « j'étais de ces dernières, et j'ai fait une bonne femme ».

Certaines lettres évoquent des enfances aussi pénibles que celle de Claire Martin : « J'étais l'aînée des treize ! Mon père était petit, pauvre, ivrogne, ignorant. Ma mère ressemblait à la vôtre. Elle a 62 ans. Mon père est interné depuis dix ans. » Un patient de l'hôpital Jeanne-d'Arc écrit : « J'étais, depuis l'âge qui se situe entre 2 ans et 2 1/2 ans, désespéré et désespérant. Puis en janvier dernier, j'ai lu *Dans un gant de fer*. Je me suis senti, comme Sisyphe aurait pu se sentir, s'il avait souffert de pousser son rocher, comme d'un lourd poids dégagé. Dégagé car vous avez osé dire ce que moi, j'aurais voulu dire, mais n'osai jamais. » Parfois les lettres sont franchement des exercices de thérapie ou une sorte de courrier du cœur, où des lectrices exposent leurs problèmes et demandent des conseils. Une célibataire de quarante-neuf ans, élevée par un père « qui par bien des points ressemble au vôtre croyez-moi », écrit : « J'habite en fin de semaine avec un homme marié de 70 ans qui me domine et ne

me rend pas heureuse. Je sais que je devrais le quitter mais j'ai peur de vivre seule. Que dois-je faire?»

D'autres lettres proviennent de parents que la lecture de *Dans un gant de fer* a amenés à regarder d'un œil nouveau leur propre comportement à l'égard de leurs enfants. Ainsi, une jeune mère qui a eu quatre enfants en six ans écrit à Claire Martin: «Ma sérénité s'est envolée depuis que je vous ai lue. Je m'interroge sur chacun de mes actes, chacune de mes paroles. Je vous crois le plus efficace missionnaire — comme Thérèse de Lisieux et sans jamais quitter votre appartement — d'Amour.» L'amour a été le message du livre aussi pour cette femme qui a vécu au couvent des expériences semblables à celles de l'auteure: «Vos livres m'ont aidé à leur pardonner, à m'enlever l'impulsion presque irrésistible de dire ma façon de penser à la première religieuse venue.» Outre les lettres qu'elle a reçues, Claire Martin a noté le contenu de nombreux appels téléphoniques du même genre. «Un père de famille. Depuis qu'il a lu mon livre, bouleversé. Il battait ses enfants. Il pensait qu'ils oublieraient». «Une lectrice: "J'essaie de donner à mes enfants ce que je n'ai pas reçu. Il faut tout inventer. Il faut partir de rien"». «Une lectrice: "Jamais je ne pardonnerai"».

Il est clair que, pour ces lectrices et ces lecteurs, il n'y a aucune confusion quant au genre du livre: ils savent bien qu'ils ont lu une «histoire vraie», et non pas une œuvre d'imagination. Toutefois, la puissance évocatrice de l'œuvre est si grande que certains lecteurs ont réagi comme ils l'auraient fait devant un bon roman. Une lectrice écrit pour demander une suite: «Vite, écrivez-nous la suite de ce récit captivant; j'aimerais connaître le sort de votre demi-frère Gérard, les deux autres mariages de votre père, enfin, tous vos personnages si sympathiques.» Une autre se montre avide de détails supplémentaires sur les différents «acteurs» du drame: «Comme je m'en voudrais d'ignorer quoi que ce soit sur votre dernier ouvrage, et même au risque de passer pour indiscrète, je

vous prie de bien vouloir me dire re: page 31, pourquoi votre père a projeté votre mère en bas de l'escalier et comment s'en est tiré le bébé? Gérard, votre demi-frère a-t-il été élevé par votre mère? Étiez-vous sept avec ou sans lui? Êtes-vous retournée à la maison paternelle longtemps après le grand départ? Votre père a-t-il fini ses jours dans une institution?»

«C'est pour en venir à écrire ce livre que je suis devenue écrivain»

Peu après la parution du premier tome de *Dans un gant de fer*, Claire Martin confie sa crainte qu'une fois les mémoires achevés, elle n'ait plus rien à dire en littérature: «Au fond, je pense que j'aurais pu n'écrire que ça. Je ne suis pas éloignée de croire que c'est pour en venir à écrire ce livre que je suis devenue écrivain. Il y a même des moments où il me semble que, ces Mémoires terminés, j'aurai asséché ma source» (Jean-Guy Pilon, «Portraits d'écrivains», *La Presse*, BNC). Pressentiment qui se révélera vrai, du moins pour un certain temps, car si les années qui suivent la parution des mémoires voient l'auteure et son œuvre comblés d'honneurs, elles l'amèneront aussi à la décision d'abandonner l'écriture.

En 1966, *Dans un gant de fer* reçoit le prix de la Province de Québec ainsi que le prix France-Québec, partagé *ex æquo* avec *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. En 1967, *La Joue droite* obtient le prix du Gouverneur général. Une traduction des deux tomes des mémoires par Philip Stratford, *In An Iron Glove*, publiée en novembre 1968 par The Ryerson Press, est saluée par les critiques anglophones comme «*unrivalled in world literature*» (Madeline Maeder, «Tale of paternal terrorism is worth world-wide acclaim», *Sherbrooke Daily Record*, 28 février 1969); «*an important Canadian book*» (Jacqueline Hooper, «Important book from French Canada: Unhappily, it's true», *The Vancouver Sun*, 20 décembre 1968); «*a horrible story, yet always restrained, always reaching for some little episode that was funny, always courageous*» (Helen Tench, «Girl's spirit unbroken by a father's brutality»,

The Ottawa Citizen, 15 février 1969). Avant la fin de 1968, les ventes de chacun des deux tomes de *Dans un gant de fer* atteignent plus de 20 000 exemplaires. Cette même année, Claire Martin est élue à la Société royale du Canada.

Dans une note de l'auteure qui sert de préface à la traduction anglaise de ses mémoires, Claire Martin affirme qu'en les rédigeant elle avait cru son histoire «particulière au Canada français», mais que, depuis, elle en est venue à comprendre sa portée plus universelle: «Dès que quelqu'un est assez fort, assez mâle, assez riche ou assez blanc pour persécuter les faibles, il le fera volontiers. Mais ce genre de personnes a toujours quelque chose de ridicule. Et les faibles le regardent et rient» (*In An Iron Glove*, p. vii; c'est moi qui traduis). Dans plusieurs entrevues de cette période, elle exprime ses convictions politiques et langagières avec passion et franchise, qu'il s'agisse de la place du Québec dans le Canada, de son aversion pour le «joual», ou de la situation des femmes. En 1970, elle démissionne de la Société royale du Canada, expliquant dans une lettre au président que, pendant les années où elle était membre, on a persisté à lui envoyer des lettres adressées à «monsieur Martin», et des invitations où on lui demandait d'indiquer si elle serait accompagnée par son épouse. «En tout cela, écrit-elle, ce n'est pas le symptôme qui est tellement important — je peux souffrir qu'on m'appelle monsieur de temps en temps — c'est la maladie qu'il révèle» (lettre du 6 mars 1970; voir appendice III).

Au cours de ces mêmes années elle continue d'écrire, mais avec un sentiment de malaise dû, au moins en partie, à la popularité croissante du «joual» dans le milieu littéraire. En décembre 1970, paraît au Cercle du Livre de France son roman *Les morts*, un dialogue entre une femme, écrivaine de métier, et un interlocuteur ou une interlocutrice non identifié(e) qui lui sert d'écran ou de miroir. L'accueil critique de l'œuvre est mitigé. Réginald Martel observe avec acuité que c'est un livre «grave et

beau, [...] en quelque sorte le contrepoint des récits autobiographiques» («Écrire: entre le + et le –», *La Presse*, 16 janvier 1971), tandis qu'André Renaud y voit «la psychanalyse de la MORT elle-même et partant l'appel lyrique à la vie puis à l'amour» («Un roman de Claire Martin: *Les Morts*», *Le Droit*, 26 décembre 1970). Mais presque tous les critiques émettent quelques réserves, que ce soit sur «la lenteur du récit», son contenu «intellectuel» ou même sa «paresse». Un critique se demande si le roman représente un relais dans l'œuvre de Claire Martin, «un palier intermédiaire où reprendre haleine avant d'entreprendre la prochaine étape» (Roger Duhamel, «Une passion d'hier et une passion d'aujourd'hui», *Le Droit*, 2 janvier 1971). Ce roman-essai, que Claire Martin décrit comme celle de ses œuvres de fiction qu'elle préfère, contient sa réflexion la plus mûre et la plus soutenue sur le thème qui était au cœur des mémoires: l'amour et le déchirement de se faire arracher les êtres qu'on aime par la mort. Cinq mois après sa parution, Claire Martin devait perdre sa sœur adorée, Dine, décédée le 12 mai 1971.

Une transposition théâtrale des *Morts* par Yvette Brind'Amour et Danielle Suissa, sous le titre *Moi, je n'étais qu'espoir*, tiendra l'affiche au Théâtre du Rideau-Vert à Montréal du 17 mars au 15 avril 1972. En 1973, les Presses de l'Université d'Ottawa publieront le court récit *La petite fille lit*, écrit pendant un séjour comme écrivaine en résidence à l'Université en 1970. Mais Claire sera déjà partie avec Roland s'établir dans le sud de la France, et — à part plusieurs traductions littéraires d'œuvres canadiennes-anglaises importantes — elle n'écrira plus pendant plus d'un quart de siècle.

Le 18 avril 2004, au Salon du Livre de Québec, on fêtait, par une séance d'hommages réunissant plus de deux cent cinquante personnes, le 90e anniversaire de Claire Martin et la parution de *L'inconnu parle encore*, son cinquième ouvrage de fiction en cinq ans.

En 1982, Claire et Roland étaient revenus de France et s'étaient installés à Québec. Quatre ans plus tard, avec la mort de son mari, le 30 novembre 1986, commence pour elle une longue période de deuil. Un peu pour la divertir, son ami Jean-Guy Pilon, directeur de la revue *Les Écrits*, l'encouragera à reprendre l'écriture; ce qu'elle fera pendant la décennie 1990. Entre 1995 et 1999, trois de ses textes («Combien j'ai douce souvenance», «Un fleuve» et «Histoire enveloppée») paraîtront dans *Les Écrits*. En 1999 paraît aussi le recueil *Toute la vie* (L'Instant même), où sont rassemblés ces écrits et plusieurs autres, quelques-uns anciens (comme le récit autobiographique «La petite fille lit») et d'autres plus récents. Le livre est accueilli avec enthousiasme par un public qui y retrouve un de ses grands écrivains, la voix aussi fraîche, le regard aussi subtil et le style aussi vif qu'ils l'avaient été autrefois. Depuis ce succès, Claire Martin continue d'écrire, au rythme presque d'un roman par année: *L'Amour impuni* (2000); *La brigande* (2001); *Il s'appelait Thomas* (2003); et *L'inconnu parle encore* (2004), tous publiés chez L'Instant même. En outre, ces mêmes années ont vu la réédition de *Dans un gant de fer* en format de poche dans la collection «Bibliothèque québécoise», le premier tome paraissant en 1999 et le deuxième en 2000. À l'automne 2003, la revue *Voix et images* consacrait un dossier à Claire Martin et à son œuvre. Faisant, dans ce numéro de la revue, le bilan de sa vie depuis son retour au Québec, elle parlait de son bonheur: «... je vis mon veuvage de façon calme, quand même, paisible. Je suis une femme heureuse. Si on a une disposition au bonheur, je pense qu'on la traîne avec soi toute la vie» (André Ricard, «Entretien avec Claire Martin», p. 15). Ailleurs, à propos de son plaisir d'avoir repris l'écriture, elle confiait à un journaliste: «J'espère maintenant en avoir pour jusqu'à cent ans au moins!» (Robert Chartrand, «Et pourquoi pas le bonheur? Claire Martin», *Le Devoir*, 8 avril 2000). C'est un souhait que partagent un très grand nombre de lecteurs.

Note sur l'établissement du texte

Il existe deux manuscrits complets de *Dans un gant de fer*. Le premier, une dactylographie à double interligne sur 233 feuillets à laquelle s'ajoutent plusieurs fragments, est conservé dans le fonds Claire-Martin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa. Le deuxième, constitué de deux dactylographies séparées correspondant aux deux tomes *La joue gauche* et *La joue droite*, chacune avec sa page de titre, fait partie du fonds Claire-Martin de la Bibliothèque nationale du Canada.

Le premier manuscrit (I), dactylographié sur de grandes feuilles à lignes bleues au verso avec corrections et ajouts à l'encre bleue, est accompagné de trois fragments écrits à l'encre bleue (I^a, I^b et I^c), de deux fragments dactylographiés (I^d et I^e) qui ont été renumérotés par l'auteure et placés plus avant dans le manuscrit, et de quatorze pages dactylographiées sur papier pelure (dont deux sont elles-mêmes reprises et retravaillées par l'auteure) qui reprennent le début du texte (II). En outre, un feuillet à part, qui n'a pas été retenu dans la version publiée, évoque le premier souvenir qu'a gardé Claire Martin de la brutalité de son père (appendice I). Cette page semble faire partie d'un fragment non retenu dont les autres feuillets n'ont pas été retrouvés. Trois feuillets manquent au manuscrit, dont la page 122, qui deviendra la première du deuxième tome, *La Joue droite*.

À la page 112 de ce premier manuscrit, au début d'une scène où Claire voit sa mère mourante pour la dernière fois, se trouve une note raturée : « Terminer le tome I ici ». Cependant, le tome I

de la version publiée se termine à un endroit qui se situe onze pages plus loin dans le manuscrit, après les funérailles de la mère. L'idée d'effectuer la coupure à ce deuxième endroit fut suggérée à Claire Martin par Réjean Robidoux, en août 1965. Il lui écrit: «j'ai [...] lu votre manuscrit. En dehors des remarques de petits détails que je puis faire et que vous trouverez dans le texte même, en voici une que je vous soumets tout de suite au cas où vous aimeriez y cogiter. Elle concerne la fin ou plutôt le point de coupure entre ce premier tome et la suite promise. Ne vaudrait-il pas mieux achever dans ce premier volume le récit de la mort de votre mère? Il me semble qu'alors votre livre, sans être complet et sans conclure, serait quand même mieux "organisé". Non? Je sais qu'on doit trouver la "suite au prochain numéro", mais cela n'empêche pas, je pense, de finir en pointe le présent tome» (lettre du 13 août 1965, BNC).

Le manuscrit (III) qui se trouve à la Bibliothèque nationale du Canada est la version finale, légèrement retravaillée et maintenant divisée en deux volumes, que Claire Martin a soumise à Pierre Tisseyre pour publication. Grâce à la coupure située après la mort de la mère et non pas avant, nous savons que ce manuscrit date d'après août 1965.

Les deux volumes publiés par le Cercle du Livre de France, *Dans un gant de fer* (La Première partie: *La Joue gauche*), paru en décembre 1965, et *La Joue droite*, paru en septembre 1966, constituent le texte de base (IV). Une édition subséquente, publiée dans la collection «Bibliothèque québécoise» en 1999 et 2000, parut après que le travail sur la présente édition était déjà amorcé; de toute façon, elle ne diffère pas de façon substantielle de l'édition du CLF et Claire Martin n'y a pas participé.

Selon le témoignage de Claire Martin, il n'existe pas d'état du texte qui soit antérieur au manuscrit conservé à l'Université d'Ottawa, qu'elle a elle-même dactylographié. Cette affirmation semble contredire un souvenir que l'éditeur Pierre Tisseyre confiait

à Jean-Pierre Guay quelque vingt ans après les événements en question. Pierre Tisseyre affirme avoir reçu un premier manuscrit de «70 pages tapées à la machine à double interligne», dont il aurait jugé trop timides les scènes évoquant la violence du père. Selon lui, le fait d'écrire ce livre représentait pour Claire Martin un acte de «lèse-paternité, comme on dit lèse-majesté», et elle ressentait «une certaine pudeur, tout à fait normale [..] pour aller jusqu'au bout de ses souvenirs». «Vous racontez, vous ne montrez pas. Je veux voir des scènes affreuses! Vous évoquez votre père, vous évoquez sa brutalité [...] mais vous ne me la faites pas voir. Il faut absolument que vous nous la fassiez voir», prétend-il lui avoir dit (Jean-Pierre Guay, *Quand notre littérature était jeune: entretiens avec Pierre Tisseyre*, CLF/Pierre Tisseyre, 1983, p. 210).

Malheureusement, la correspondance entre Claire Martin et Pierre Tisseyre à propos de *Dans un gant de fer* n'a pas été conservée. Il se peut fort bien qu'il y ait eu des conversations téléphoniques entre les deux à propos du manuscrit; il se peut aussi que Claire Martin ait envoyé à l'éditeur une première partie d'environ soixante-dix pages du manuscrit qu'elle était en train de rédiger. Cependant, elle réfute son éditeur, allant jusqu'à écrire dans la marge de son propre exemplaire de *Quand notre littérature était jeune*: «Tout cela, c'est le travail d'une mémoire qui se souvient mal.» Elle insiste pour dire qu'elle a rédigé le manuscrit sans intervention substantielle de la part de Pierre Tisseyre, affirmation qui est d'ailleurs confirmée par les scènes de violence dans le manuscrit. Loin d'être retravaillées plus que d'autres passages, celles-ci semblent au contraire couler de source, comme si elles étaient gravées à jamais dans la mémoire de l'auteure. Au début de la scène évoquant la première fois qu'elle fut battue par son père, Claire Martin écrit en effet que cet épisode de violence qu'elle s'apprête à décrire «commence, en ma mémoire, la longue série d'horreurs qui l'encombre et dont rien ne me défera

jamais» (appendice I). De façon similaire, au début d'une autre scène de violence, elle écrit «Pour moi, c'est comme si cela s'est passé hier» (*infra*, p. 93).

Pour ce qui est du contenu, ni l'un ni l'autre des deux manuscrits ne diffèrent substantiellement de la version publiée, à l'exception des premières pages (*infra*, p. 75-77), dont le premier manuscrit contient trois versions, qui permettent de retracer l'évolution de l'attitude de Claire Martin face à l'histoire qu'elle s'apprête à raconter. Il s'agit du début de *Dans un gant de fer*, dans lequel l'auteure annonce: «J'ai tout pardonné», et où l'on retrouve la métaphore du gant de velours cachant une main de fer, qui a fourni le titre des mémoires.

Or, ni la phrase du début ni l'image du gant de fer ne sont présentes dans le manuscrit. La première version (I) ébauche l'idée du pardon et la nécessité de «remiser cette pitié» en deux courts paragraphes qui deviendront les quatrième et cinquième paragraphes de la version publiée (*infra*, l. 38-47). La deuxième version (II) débute par le titre, dactylographié en lettres majuscules, «DANS UN GANT DE FER», précédé d'un ajout à l'encre bleue: «Aux vivants on doit des égards, aux morts on ne doit que la vérité», la citation de Voltaire qui sert d'exergue à la version publiée. Cette deuxième version du texte développe beaucoup plus longuement que la première le thème du pardon, y ajoutant une réflexion sur le temps, sur les changements survenus pour l'auteure et pour son père depuis l'époque de la violence, et sur la sérénité qui accompagne le vrai pardon. Elle contient aussi l'expression «tends la joue gauche et la droite et tais-toi. Tu es heureux», qui fournira les titres des deux tomes de l'œuvre publiée. Enfin, une troisième version du texte (II^a), copie carbone des pages 2 et 3 de la version II, contient deux autres ajouts importants, écrits à l'encre bleue. Le premier, au verso de la page 3, est le paragraphe où l'auteure défend la vérité de son récit contre ceux qui prétendent que les souvenirs

d'enfance ne sont pas fiables, en insistant sur le fait que les enfants qui souffrent enregistrent chaque détail de leur expérience avec précision (*infra*, l. 55-65). Le deuxième, à l'endroit où l'image de la main de fer et du gant de velours apparaît dans le texte (*infra*, l. 80-82), est marqué d'un «x», utilisé partout ailleurs par Claire Martin pour signaler un ajout qui nécessite une page supplémentaire. On n'a pas retrouvé cet ajout, mais il s'agit évidemment du passage sur le gant de fer qui apparaît dans la version publiée. Le texte contient toutefois un autre ajout, très court, écrit à la main dans l'interligne: «Deux petits coups de gant», qui, dans la version publiée, deviendra «Deux coups de gant» (*infra*, l. 84-85).

À part ce début de texte hésitant, Claire Martin écrit d'un jet soutenu. Les différents fragments et les ajouts dans ce premier manuscrit complet jettent toutefois une lumière intéressante sur le travail de mémoire et de réflexion auquel elle s'est astreinte au cours de la rédaction. Ainsi, le premier fragment (I^a), trois feuillets à l'encre bleue insérés entre les pages 2 et 3 du manuscrit, ajoute aux faits racontés une réflexion historique sur les femmes de la génération de la mère de l'auteure. Le long fragment (I^b) de dix feuillets à l'encre bleue inséré entre les pages 5 et 6 du manuscrit résume l'histoire des ancêtres de Bondy, Martin et de La Chevrotière depuis leur arrivée en Nouvelle-France. Ce texte peut être daté de façon approximative, grâce à une lettre de Claire Martin à sa sœur Françoise, du 19 janvier 1963, dans laquelle elle dit chercher un livre sur la famille de La Chevrotière (BNC). Deux livres, tous deux mentionnés dans le texte, ont été utilisés comme sources pour ce fragment sur les ancêtres de l'auteure (*infra*, p. 82-88): Pierre-Georges Roy, *La Famille de Chavigny de La Chevrotière* (Lévis, L'Action sociale limitée, 1916) et le *Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, mœurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du*

Canada par le Père Louis Le Jeune, o.m.i., publié en deux tomes par l'Université d'Ottawa en 1931. Grâce à un feuillet non daté contenu dans le fonds Claire-Martin de la Bibliothèque nationale du Canada, de la main de Réjean Robidoux et reproduisant les deux entrées du dictionnaire du père Le Jeune qui portent sur Abraham Martin, nous savons que c'est Réjean Robidoux qui a attiré l'attention de l'auteure sur l'ouvrage du père Le Jeune. En tête de la page, de la main de Claire Martin, on lit: «Pour "Dans un gant de fer"». Le troisième fragment, deux feuillets à l'encre bleue insérés après la page 22 du manuscrit et numérotés 22bis, contient une description de la maison des grands-parents maternels à Québec. Ici, comme c'est le cas pour plusieurs autres ajouts, la relecture du manuscrit a déclenché de nouveaux souvenirs que l'auteure a voulu intégrer à son texte.

Les deux derniers fragments (I^d et I^e), renumérotés et placés plus avant dans le manuscrit, illustrent le souci de précision de Claire Martin en ce qui concerne les dates des événements de son enfance. Le premier, quatre feuillets dactylographiés décrivant des expériences de pensionnat, est précédé de la note: «Erreur de dates jusqu'à la page 74. Tout ceci à 8 ans — (1922) c'est-à-dire au milieu de l'année prochaine». Les cinq feuillets renumérotés du fragment I^e portent une note, griffonnée dans la marge: «Attention: nous étions au printemps 23». Dans le même fragment, à côté d'une allusion à la mort de la mère «cinq ans plus tard», le mot «cinq» est rayé et remplacé par «quatre» (*infra*, p. 180 et 533).

Le deuxième manuscrit complet, celui envoyé à Pierre Tisseyre, constitue un état du texte proche du premier, mais non identique. Claire Martin a retravaillé son texte, parfois pour amplifier un souvenir en y ajoutant plus de précision ou des détails supplémentaires, parfois pour des raisons stylistiques. En outre, tandis que la dactylographie du premier tome est presque

intouchée, celle du deuxième contient plusieurs ajouts ou corrections à l'encre bleue: la publication du deuxième tome n'étant prévue que pour l'année suivante, Claire Martin disposait de plus de temps pour en retravailler le texte.

Les différents états du texte font preuve du remarquable souci de l'écriture de Claire Martin. Il s'agit d'un travail de précision, de concision et de rigueur grammaticale. Toutes les variantes améliorent le texte, souvent en simplifiant la phrase ou en changeant le rythme, ou encore en vivifiant la description d'une scène par un choix de verbes judicieux. Quant au contenu, les ratures et les ajouts permettent d'apprécier les choix inhérents à la production d'une œuvre de grande qualité. Quand Claire Martin rature un passage, cela peut être pour des raisons d'économie narrative (le passage raturé sur la biographie de Marie Stuart, [*infra*, p. 515]), de pudeur (la scène qu'elle ne retient pas sur la violence de son père à l'égard de son fils Benoît, [*infra*, p. 655-656]), de précision (la mention de l'anthologie de textes choisis de Des Granges, suivie de la note «Ce n'était peut-être pas Des Grange», [*infra*, p. 616]) ou encore de ton (la réécriture de la scène du premier Noël après la mort de sa mère, dont elle enlève le ton de sentimentalité ou d'apitoiement sur soi, [*infra*, p. 284 et 589]). Quand elle fait des ajouts, c'est parfois parce que de nouveaux détails ou de nouvelles dimensions d'une scène qu'elle raconte lui reviennent en mémoire, comme par exemple dans les ajouts sur sa «lâcheté» face à son père pendant l'adolescence, due à sa crainte qu'il ne la défigure (*infra*, p. 340 et 620), sur les maisons de correction pour jeunes filles (*infra*, p. 400 et 656), ou sur les «pèlerinages» de son frère André à Sainte-Anne-de-Beaupré (*infra*, p. 405-406 et 659). Souvent, aussi, les ajouts contiennent une réflexion ou une interrogation face aux événements racontés, que ce soit sur l'attitude de son père à l'égard de l'amour (*infra*, p. 369 et 635-636) ou encore sur le mystère du fait qu'elle ait pu apprendre à aimer et à «trouver la chair bonne» malgré l'exemple paternel (*infra*, p. 353 et 627).

En général, on peut lire à travers les différents états du texte l'accès graduel, sans doute grâce à l'écriture, à un état d'esprit plus serein par rapport aux événements présentés dans le récit. Les passages suivants, présents dans le manuscrit envoyé à Pierre Tisseyre mais absents du premier manuscrit, en sont des exemples typiques: «J'aime à croire que mère Sainte-Aimée, qui n'était que douceur et bon sens, avait été l'instigatrice de cette petite rébellion» (*infra*, p. 346 et 623); «J'aurais dû lui en être reconnaissante, d'autant que c'est un sentiment qu'il m'est fort agréable d'éprouver, non pas que j'aie une meilleure nature que certains ingrats, mais parce que j'aime bien le plaisir, vif, que je ressens au moindre bienfait» (*infra*, p. 348 et 624).

Bien que Claire Martin ait légèrement changé le nom de plusieurs des religieuses mentionnées dans son livre, le manuscrit donne leur vrai nom. La version publiée de *Dans un gant de fer* contient une note de l'auteure: «Son véritable nom n'était pas aussi doux. Au reste, j'ai changé le nom de tous les méchants parce qu'ils sont peut-être devenus bons, qui sait?» (*infra*, p. 133). Cette note ne figure pas dans le manuscrit du tome I, qui contient les vrais noms des religieuses. Dans le manuscrit du deuxième tome, par contre, les noms des religieuses sont changés à l'encre bleue jusqu'à la page 17, après quoi Claire Martin dactylographie directement les noms fictifs. La décision de changer les noms aurait été prise au cours de l'automne 1965, après l'envoi du manuscrit du premier tome à Pierre Tisseyre et peut-être après discussion avec celui-ci, mais pendant que Claire Martin était encore en train de dactylographier le manuscrit du deuxième tome. Grâce à ces indications dans le manuscrit, nous avons pu avoir accès à certains renseignements sur ces religieuses.

Les titres des deux tomes publiés par le Cercle du Livre de France — *Dans un gant de fer* (avec le sous-titre «Première partie: *La joue gauche*») pour le premier tome et *La joue droite* pour le

second — furent sans doute choisis pour des raisons de marketing (la nécessité d'avoir des titres bien distincts pour les deux livres, publiés à neuf mois d'intervalle). Ces titres ont toutefois créé une certaine confusion pour les lecteurs, en plus de gommer la symétrie entre les titres originaux des deux volumes. L'erreur fut rectifiée dans l'édition de la collection «Bibliothèque québécoise», publiée sous les titres *Dans un gant de fer: La joue gauche* (1999) et *Dans un gant de fer: La joue droite* (2000). Nous suivons cet exemple pour la présente édition.

Nous avons corrigé de nombreuses coquilles, ainsi que des fautes d'orthographe, de grammaire et de ponctuation dans l'édition publiée par le Cercle du Livre de France, erreurs qui n'ont pas toutes été corrigées dans l'édition de la «Bibliothèque québécoise».

Nous donnons en appendice la page où Claire Martin décrit sa première expérience de la brutalité paternelle, deux lettres de Berthe Nadeau, la nièce de la première femme d'Ovila Montreuil, et la lettre de démission de Claire Martin de la Société royale du Canada.

*

J'aimerais exprimer ma gratitude aux personnes qui m'ont assistée dans la préparation de l'édition critique de *Dans un gant de fer*: mon assistante de recherche Stéfanie Janssens, qui a collaboré étroitement avec moi à l'établissement des différents états du premier manuscrit; Françoise Kaye et Michel Gaulin, qui ont lu et commenté l'introduction; sœur Marie Marchand, O.S.U., archiviste des Ursulines, et sœur Florence Bertrand, C.N.D., archiviste des Sœurs de Notre-Dame, qui m'ont fourni des renseignements sur les religieuses mentionnées dans les mémoires. Le travail parfois ardu qu'exige la préparation d'une édition critique fut transformé en plaisir grâce au privilège d'avoir pu

travailler avec Claire Martin. Je lui offre mes vifs remerciements pour ses réponses rapides et généreuses à mes nombreuses questions, pour sa bonne humeur constante, pour sa mémoire prodigieuse et surtout pour son portrait inoubliable d'une enfant courageuse et vulnérable dans les premières décennies du vingtième siècle.

Chronologie

1848 *16 août*: Mariage d'Agapit Douaire de Bondy (médecin) et d'Adéline Franchère, à Berthier.

1850 *4 juillet*: Naissance de J.-Ovide Douaire de Bondy, fils d'Agapit Douaire de Bondy et d'Adéline Franchère, à Lavaltrie.

1855 Naissance de Joseph-A. Martin, à Québec.

1864 *31 janvier*: Naissance de Marguerite Oliérie de Bondy, fille d'Agapit Douaire de Bondy et d'Adéline Franchère, à Lavaltrie.

1865 *30 juin*: Naissance de François-Jérôme de Chavigny de la Chevrotière, fils aîné de l'ancien seigneur de Deschambault, à Lotbinière.

1874 *31 août*: Naissance d'Ovila Montreuil, fils de Philias Montreuil et Elmire Carpentier, à Saint-Anne-de-la-Pérade.

1876 *31 mars*: Naissance de Lorenzo Montreuil à Saint-Anne-de-la-Pérade.

1883 *9 mai*: Mariage de Joseph Martin et Marguerite Oliérie Douaire de Bondy à l'église Saint-Pierre-de-Sorel à Sorel.

1884 *26 mars*: Naissance d'Alice Martin à Québec.

1887 *30 mars*: Naissance d'Eugène Martin à Québec.

1896 *20 avril*: Mort de Joseph Martin à 41 ans.

1898 *31 janvier*: Remariage d'Oliérie Douaire de Bondy avec François Chavigny de la Chevrotière (pharmacien), à l'église Saint-Jean-Baptiste à Québec.

1901 *24 juillet*: Mariage d'Ovila Montreuil et de Laura Malouin à l'église Notre-Dame-de-l'Assomption à l'Île d'Anticosti.

1902 *5 novembre*: Naissance de Gérard Montreuil.

1908 *12 mars*: Mariage d'Alice Martin et d' Ovila Montreuil à l'église Saint-Jean-Baptiste à Québec.

1909 *12 janvier*: Naissance de Gérardine (Dine) Montreuil à Québec.

1910 *17 juin*: Naissance de Françoise Montreuil à Québec.

1912 *9 mars*: Naissance d'André Montreuil à Québec.

1914 *18 avril*: Naissance de Claire Montreuil à Québec.

Séparation des parents.

1916 Réconciliation des parents.

1917 *15 avril*: Naissance de Benoît Montreuil à Everell.

1919 *13 mars*: Naissance de Marguerite Montreuil (Margot) à Everell.

1920 *Mai*: Entrée de Claire au pensionnat des Ursulines à Québec.

1921 *11 janvier*: Naissance de Thérèse Montreuil à Everell.

1922 *Décembre*: Alice Montreuil est atteinte de pleurésie.

1924 *18 mai*: Communion solennelle chez les Ursulines.

Décembre: Mort de Philias Montreuil, à Québec.

1925 *Septembre*: Pensionnaire chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame à Beauport.

1927 *13 mars*: Mort d'Alice Montreuil à Québec.

1928 *5 avril*: Mort de Gérard Montreuil (âgé de 25 ans) à Everell.

Octobre: Mort de François Chavigny de La Chevrotière à Québec.

1930 *2 mars*: Mort d'Oliérie Douaire de Bondy Chavigny de La Chevrotière à Québec.

Juin: Sortie du pensionnat.

1933 *27 novembre*: Mariage d'Ovila Montreuil et d'Évangéline (Éva) Leblanc, à l'église Saint-Dominique à Québec.

1934 *20 octobre*: Mariage de Françoise.

1937 Départ de la maison paternelle. Secrétaire dans un cabinet d'avocat à Québec.

3 novembre: Mariage de Dine.

Mariage d'André.

1938 *1er septembre*: Rencontre de Claire et de Roland Faucher.

1941 *2 janvier*: Mort de Lorenzo Montreuil à Québec.

Septembre: Entre à la radio (poste CKCV à Québec) comme annonceure.

1943 *20 février*: Mariage d'Ovila Montreuil et de Germaine Jolicoeur à l'église Notre-Dame à Québec.

1944 *Février*: Entre à Radio-Canada (CBV à Québec).

15 juillet: Mariage de Thérèse.

1945 *Janvier*: Mutation à CBF, Radio-Canada, Montréal.

8 mai: Annonce la fin de la guerre en Europe sur les ondes de Radio-Canada.

13 août: Épouse Roland Faucher à l'église Notre-Dame-de-la-Miséricorde à Beauport.

Emménagement à Ottawa.

1958 *Mai*: Son essai «Colette» est primé au concours littéraire de la Société d'étude et de conférences.

15 octobre: Prix du Cercle de Livre de France pour *Avec ou sans amour.*

Novembre: Publication de *Avec ou sans amour* au Cercle du Livre de France.

1959 *Janvier*: Publication de *Avec ou sans amour* à Paris, chez Robert Laffont.

Octobre – décembre: Séjour à Paris.

1960 *Septembre*: Publication de *Doux-Amer* au Cercle du Livre de France à Montréal et chez Robert Laffont à Paris.

Août – décembre: Séjour à Paris et dans le Midi.

1962 *Avril*: Publication de *Quand j'aurai payé ton visage* à Montréal et à Paris.

Avril – juin: Séjour à Paris.

Octobre: Élue présidente générale de la Société des écrivains canadiens.

1965 *5 décembre*: Publication de *Dans un gant de fer.*

7 décembre: Mort d'Ovila Montreuil (âgé de 91 ans).

1966 Prix de la Province de Québec pour *Dans un gant de fer.*

Prix France-Québec pour *Dans un gant de fer* (partagé avec *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais).

Septembre: Publication de *La Joue droite* au Cercle du Livre de France.

1967 Prix du Gouverneur général pour *La Joue droite.*

1968 Élection à la Société royale du Canada.

Novembre: Publication de *In An Iron Glove* (traduction des deux tomes de *Dans un gant de fer* par Philip Stratford) à The Ryerson Press.

1970 *6 mars*: Démission de la Société royale du Canada.

Décembre: Publication des *Morts* au Cercle du Livre de France.

1971 *12 mai*: Mort de Dine.

Publication de *Le Harpon du chasseur* (traduction de *The Harpoon of the Hunter*, de Markoosie) au Cercle du Livre de France.

1972 *Janvier- avril*: Écrivaine en résidence au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.

17 mars – 15 avril: *Moi, je n'étais qu'espoir* est joué au Théâtre du Rideau Vert à Montréal.

12 novembre: Départ de Claire et Roland Faucher pour Cannes.

Publication de *Le Livre d'images de ma vie* (traduction de *Pictures Out of My Life*, de Pitseokak) au Cercle du Livre de France.

1973 Publication de *La petite fille lit* (récit) aux Presses de l'Université d'Ottawa.

1975 *Avril*: Déménagement à Cabris (Alpes-Maritimes).

Août: Publication de *In An Iron Glove* et *The Right Cheek* (réédition de la traduction de Philip Stratford, en deux tomes) chez Harvest House à Montréal.

1976 Publication de *L'Ange de pierre* (traduction de *The Stone Angel*, de Margaret Laurence) au Cercle du Livre de France.

Publication de *Le Violon* (traduction de *The Violin*, de Robert Thomas Allen) au Cercle du Livre de France.

1978 Publication de *Le Lion avait un visage d'homme* (traduction de *The Manticore*, de Robertson Davies) au Cercle du Livre de France.

1979 Publication de *Le Monde des merveilles* (traduction de *World of Wonders*, de Robertson Davies) au Cercle du Livre de France.

1982 Retour de France; Claire et Roland s'installent à Québec.

1983 Publication de *Best Man* (traduction de *Doux-Amer* par David Lobell) chez Oberon (Ottawa).

1984 Nommée Officier de l'Ordre du Canada.

1985 Publication de *La Justice tribale* (traduction de *Tribal Justice*, de Clark Blaise) au Cercle du Livre de France.

1986 *30 novembre*: Mort de Roland Faucher à Québec.

Publication de *The Legacy* (traduction de *Quand j'aurai payé ton visage* par David Lobell), chez Oberon.

1987 Publication de *Love Me, Love Me Not* (traduction de *Avec ou sans amour* par David Lobell), chez Oberon.

1995 *Septembre*: Publication de «Combien j'ai douce souvenance» dans *Les Écrits*, vol. 84.

1997 *Septembre*: Publication de «Un fleuve» dans *Les Écrits*, vol. 90.

1999 *Janvier*: Publication de «Histoire enveloppée» dans *Les Écrits*, vol. 94.

Avril: Publication de *Toute la vie*, à L'Instant même.

Septembre: Publication de *Dans un gant de fer: La Joue gauche* dans la collection « Bibliothèque québécoise ».

2000 *Janvier*: Publication de *Dans un gant de fer: La Joue droite* dans la collection « Bibliothèque québécoise ».

Avril: Médaille des gens de lettres du Québec.

Avril: Publication de *L'Amour impuni*, à L'Instant même.

2001 *Octobre*: Publication de *La Brigande*, à L'Instant même.

Octobre: Promue au rang de Compagnon de l'Ordre du Canada.

2003 *Mars*: Publication de *Il s'appelait Thomas*, à L'Instant même.

Octobre: Publication du dossier consacré à l'œuvre de Claire Martin dans la revue *Voix et images*.

2004 *Mars*: Publication de *L'inconnu parle encore*, à L'Instant même.

Page laissée blanche

DANS UN GANT DE FER

°On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts, que la vérité.

VOLTAIRE
™82

Page laissée blanche

PREMIÈRE PARTIE

LA JOUE GAUCHE

Page laissée blanche

°J'AI TOUT PARDONNÉ. Pourtant, quand j'avais vingt ans, si l'on m'eût dit que je pardonnerais, et facilement encore, mon dépit eût été grand. J'y tenais à ma haine. Il ne se passait pas de jour que je ne la secoue. Non pas pour m'en défaire. Pour m'assurer de sa vigueur. Pour réentendre le tintement des vieilles chaînes. Pour me convaincre qu'il ne fallait jamais arriver où j'en suis. Mais la haine et la rancœur sont choses si inutiles qu'une aération quotidienne ne les empêche pas de se vermouler. De tous les lieux communs, le plus commun c'est, je pense, que le temps est le plus grand des remèdes.

Le temps... Et pour moi, et °pour LUI. Les dernières années, il était sans défense, fragile et pitoyable, à la merci d'autrui autant que peut l'être un enfant. C'est trop difficile de refuser le pardon à un enfant. De sa violence et de sa tyrannie, il avait perdu jusqu'au souvenir et il eût été bien étonné d'apprendre que nous ne l'avions pas toujours aimé. Il est parti comme un bon père de famille, content de lui et content de sa °progéniture. Tout semble ainsi fort bien. L'époque où je n'imaginais ce passage que précédé de dramatiques reproches me paraît bien lointaine. Des reproches? Et à qui? À ce petit être ridé, fondu de moitié, tremblant, démuni de tout ce qui fait l'homme — la vue, l'ouïe, le muscle, l'entendement? À ce petit être dépossédé de la force cruelle qui avait été à la fois son orgueil et son maître? °Il ne nous inspirait plus que douceur, la douceur qu'à l'autre bout de ses quatre-vingt-dix années il avait dû inspirer à sa mère, comme si la filiation, entre lui et nous, avait rebroussé chemin. J'avais toujours su qu'il vivrait très vieux, °bâti comme il était à chaux

et à sable, mais je n'avais pas prévu que sa longévité donnerait à ma pitié le temps °de survenir.

Quand on a vraiment pardonné, quand on l'a fait après réflexion et non parce qu'on a oublié — servie par une mémoire °impitoyable, je n'ai rien oublié —, quand on s'y est résolu sans °affadir le pardon par des considérations °morales — je veux dire quand on a pardonné à son père non pas parce qu'il est le père mais comme à n'importe quel être humain qui vous eût °offensé, et c'est tout cela que j'entends par avoir vraiment °pardonné — on ressent une paix intérieure que rien d'autre ne peut apporter.

À première vue, l'idée de pardon se marie mal °avec la décision que j'ai prise de raconter mon enfance. Ceci n'a rien à voir avec °cela. Non, mon père est bien à sa °place ici car il était vraiment de ces personnages dont on dit qu'ils sont «comme on en trouve dans les livres».

Et maintenant, si je veux raconter les choses telles qu'elles furent, il me faut remiser cette °pitié, à moi venue comme une °visiteuse tardive qui sonne à la porte au milieu de la nuit, une visiteuse à qui il faut dresser un lit, faire une place, avec qui il faudra compter demain matin.

Je ne sais °pas à quel °âge j'ai compris que, là où j'étais née, le bonheur ne serait pas mon °lot. Mais je peux dire, certes, que je n'étais pas bien °grande. Je me suis aperçue un jour que c'était raté et que je le savais depuis longtemps: j'étais °de l'espèce enfant-martyr °et, de ma catégorie, il y en avait plein la maison. Aussi est-ce °d'un œil aigu que j'ai regardé passer mon enfance, avec un vif sentiment d'anomalie, de °monstruosité.

On me dit, parfois, quand je parle de ce livre que j'écris: «C'est votre folklore. La mémoire n'y est pour rien. On n'a pas de sa petite enfance de souvenirs aussi précis.» Avec une pointe

d'envie, je me dis que mon interlocuteur a vécu une enfance heureuse. L'enfance heureuse laisse peu de souvenirs. C'est un flot égal où flottent de menus objets: une partie de campagne, un jouet préféré, un déjeuner d'anniversaire. Mais quand on a, chaque heure qui vient, raison de craindre que les malheurs d'aujourd'hui soient encore plus grands et plus nombreux que ceux d'hier, l'attention s'affûte et se révèle scandaleusement précoce. La mémoire aussi, par voie de conséquence.

L'espoir s'aiguise tout autant. «Quand je serai °grande...» Mais ces lendemains se situent si loin et l'enfance est si longue que je me suis demandé bien souvent où je trouverais la force °d'attendre.

On nous °disait, pourtant, que nous vivions les plus belles années de notre °vie mais que nous étions °trop sots °pour apprécier notre bonheur. Ritournelle connue que nous avions le bon sens de ne pas prendre au °sérieux. Si sots que nous fussions, nous ne l'étions pas tant que de ne pas espérer mieux de la vie. °L'espoir, si éloignées qu'en puissent être les réalisations, l'espoir, que l'enfant serait bien empêché d'expliquer avec des mots, l'espoir est non seulement précoce, il est inexpugnable.

De toutes façons, nous n'avions pas la °parole. C'était nos plus belles °années, et cela restait entendu une fois pour °toutes. Les plus cruels châtiments n'étaient que partie de notre bonheur. Qui aime bien châtie bien et les enfants doivent être guidés par une main de fer dans un gant de velours. Ceci dit, on enfilait sur la main de fer un gant de fer et on châtiait bien. De velours, point. Lève-toi, °marche, agenouille-toi, tends la joue gauche et la °droite. Deux coups de gant. Tais-toi, tu es heureux.

Je suis née, le 18 avril 1914, du mariage d'un tigre et d'une colombe. Vous me direz qu'un tigre et une tigresse eussent fait

une paire plus dangereuse. Je n'ai pas d'opinion là-dessus. Tout ce que je °sais, c'est que j'eusse préféré que la colombe se mariât au sein de son °espèce.

À vingt-trois ans, maman était encore célibataire et j'imagine qu'autour d'elle on s'inquiétait. Elle avait été plusieurs fois demandée par des jeunes gens de Montréal où elle allait souvent, chez sa cousine Antoinette Lafontaine[1], mais elle ne voulait pas quitter la ville où vivaient ses parents. C'est ce que mon oncle[2] °m'a raconté. Cela est plausible et correspond fort bien au caractère de la jeune fille qu'elle fut certainement.

Je les connais °bien, les femmes de cette génération. Il semble que ce fut chez elles que la timidité, la crainte, l'incapacité de vivre, la peur du siècle et celle de l'au-delà atteignirent leur culminance[3]. Auparavant, les femmes — celles des villes en tout cas — respiraient encore un peu de cet air libre qui avait soufflé avant l'époque victorienne. Grand-maman, ses sœurs, ses belles-sœurs, quoique fort éloignées de l'esprit voltairien, étaient plus audacieuses que maman. Les grands-mères de maman, si j'en crois les quelques anecdotes qu'on m'a rapportées, l'étaient encore plus. À l'autre extrémité, dès ma génération, nous avons commencé à rejeter le carcan. Ma pauvre mère et ses contemporaines ont vraiment vécu l'étape la plus étouffante de l'aventure féminine.

Aventure, je crois, plus pénible ici qu'ailleurs car, si à l'écart que nous soyons, nous avons été au point de croisée de toutes les réactions, au carrefour le plus battu qui se vît jamais sur le chemin de la cagoterie. J'ai parlé d'ère °victorienne. Nous savons tous ce que le monde doit à Victoria[4]. Nous étions fort bien placés pour sentir tout le poids de la chose. Ajoutons à cela le «*puritan way of life*» des Américains et l'influence non négligeable des clercs bretons et autres que nous valut l'anticléricalisme français et qui nous arrivèrent bien résolus à lutter contre tout ce qui pourrait les amener à déménager encore un °coup. Et voilà les Québécois,

mais combien plus les Québécoises, parqués dans un espace assez mal oxygéné où le romanesque n'avait pas cours.

Maman était une femme intelligente. Cela ne l'empêcha pas d'être chroniquement terrifiée par ces croquemitaineries et même de les tenir pour justes. Le piège où la vie la précipita, je la vois le tendre elle-même sous ses pas. Je la vois nourrissant envers ses parents un amour plus enfantin que filial. Je la vois point trop disposée aux bouleversements de la passion et pas du tout convaincue que la recherche du bonheur terrestre est légitime. Je la vois aussi, toute persuadée qu'aucune femme n'a le droit de se soustraire à la tâche que le ciel exige de son dévouement. Les femmes sacrifiées ne seront jamais si nombreuses qu'à son époque. Par exemple, presque chaque famille comptait «une fille qui ne s'était pas mariée», pour prendre soin d'une vieille mère impotente ou de jeunes neveux orphelins, et cela se prenait comme un dû.

Mon père était veuf d'une pauvre °fille, morte à vingt-deux ans, qui s'appelait Laura et qui avait laissé un garçonnet, Gérard[5]. L'enfant venait d'être malade. Un Jésuite, qui se trouvait être le confesseur de maman, fut chargé de trouver une mère pour l'enfant et une femme pour le °père. Que maman ait vu en tout cela — la perspective de vivre près des siens, l'enfant malade, la recommandation du confesseur — des manifestations °providentielles, rien n'est plus certain. Bref, mon père fut agréé.

On m'a répété qu'une parente de la pauvre °Laura était venue voir grand-maman, la veille de la cérémonie, et qu'elle l'avait suppliée de renvoyer mon père pendant qu'il en était encore temps[6]. Ces sortes de démarches sont toujours trop tardives pour être efficaces. En 1908, il devait être encore plus difficile qu'aujourd'hui de rompre un mariage la veille de sa célébration. Il se célébra et les époux partirent pour leur voyage de noces. Le lendemain, ils étaient de retour sans que personne sache pourquoi et maman avait, m'a-t-on dit, «la mort sur le visage».

Il ne m'est pas difficile d'imaginer toute l'époque qui précéda ma naissance. L'invariabilité est le propre de ces situations. Je n'ignore pas, par exemple, que maman savait déjà à quoi s'en tenir lorsque naquit ma sœur aînée[7] après dix mois de mariage, qu'elle avait été cruellement battue, que mon père essayait déjà de l'empêcher le plus possible de voir grand-papa et grand-maman.

Au bout de °six ans, le tigre et la colombe avaient quatre rejetons[8], dont j'étais le plus jeune.

Le plus lointain de mes souvenirs, j'avais deux ans, °est charmant. Fort vague, mais charmant. C'est une veine. Un peu moins de mémoire et le deuxième passait au premier °rang, ce qui eût été pour moi un assez grand malheur.

J'ai toujours eu les cheveux °crépus. Cette chevelure, au reste, aura été mon affliction. Elle m'a valu les persécutions des bonnes sœurs, l'envie des fillettes aux cheveux raides et le mépris des °coiffeurs. La °démêler, quand elle avait ce vaporeux d'avant les premiers coups de ciseaux, n'était pas une mince affaire. Aussi n'ai-je pas oublié la salle de bains aux murs d'un vert frais, le haut tabouret, moi °dessus, et grand-maman[9] chantant pour me faire croire que je n'avais pas °mal. Je me souviens même de la chanson car elle chantait encore la même, en me peignant, plusieurs années plus tard, alors que j'étais arrivée à l'âge de la mémoire véritable, celle qui apprend.

«En mon jeune temps, me disait grand-mère

«Tout était bien mieux qu'au temps °d'aujourd'hui.»

Ça, c'était le couplet.

«Nous jouions à °pigeon-vole...»

C'était le refrain. Il finissait — j'ai oublié les paroles °exactes — en insinuant que «votre grand-père me trouvait sans chercher bien

loin». Elle chantait à la mode de ce temps, la voix sombrée. Je croyais, bien sûr, que c'était d'elle et de grand-papa qu'il °s'agissait dans la chanson. Il n'est pas °nécessaire de compter beaucoup d'années pour comprendre qu'un homme et une femme s'aiment. Les petits sentent cela tout de suite à la paix dans laquelle ils vivent. C'était trop beau pour durer.

Ce long séjour °chez grand-papa, nous le devions à la séparation de nos parents. Un jour, maman n'avait plus pu tenir et elle °était partie avec les quatres enfants qu'elle avait à °l'époque. J'ai entendu raconter ce seul exploit de la °vie conjugale de maman au moins vingt fois par mon oncle, son frère[10]. Avec grand-papa, il avait été voir le patron de mon père — par bonheur, ce ministre[11] se trouvait être de leurs amis — et l'avait supplié d'éloigner le °tigre quelques °jours pour que nous puissions partir en paix. Le ministre n'y alla pas de main morte : mon père fut envoyé à la baie d'Hudson pour six mois. Il n'eut pas sitôt tourné le dos que nous partîmes tous les cinq, avec armes et bagages. Armes, c'est une façon de parler. Nous étions plutôt de l'espèce désarmée. Maman écrivit une petite lettre de rupture et grand-papa nous garda deux ans.

Il ne faut pas manquer de dire, ici, que grand-papa était le beau-père de maman. °Mon véritable grand-père maternel, Joseph °Martin[12], mourut alors que °maman était encore °fillette (elle s'appelait donc °Martin; j'ai pris son nom de famille dès que j'eus trouvé prétexte à me choisir un pseudonyme, c'est-à-dire °lorsque je °devins speakerine à la °radio). Ce Joseph Martin °était un brillant jeune avocat à qui la politique commençait à °sourire. Il a écrit un «Code municipal de la Province de Québec[13]», ce qui ne m'autorise pas à dire que je tiens de lui le goût d'écrire. Il n'avait pas rendu sa femme °heureuse. À sa mort, ses affaires étaient fort embrouillées et grand-maman dut donner des leçons de piano °pour gonfler son budget trop mince.

J'ai eu la curiosité de chercher un peu du côté de ce grand-père Martin qui — son fils n'ayant pas eu d'enfants — n'a °laissé que moi de Martin, en °somme. De toutes façons, le nom ne me semblait pas destiné à se léguer régulièrement si l'on en juge par cette gentillesse qui a perlé sous °la plume du Père Le Jeune: «Le nom des Martin ne s'est pas perpétué par les mâles mais seulement par les Plaines d'Abraham.» °Je comprends mal cette généalogie, mais je sens bien que je suis ici, et tous nos Martin avec moi, par un hasard °étrange*.

D'où qu'il vînt, Joseph Martin rejoignit, en 1885, beaucoup d'autres Canadiens français. 1885: exécution de Louis °Riel[15]. Mon grand-père fut l'un de ceux qui, à l'occasion de ces événements, °abandonnèrent avec fracas le parti conservateur. Lorsque, à Québec, on brûla Sir John A. Macdonald[16] en effigie, il °prononça des «paroles historiques» dont le souvenir a été conservé: «Je romps avec mon parti, avec le parti de Sir John, esclave d'une poignée °d'orangistes[17].» Puis il se présenta, aux élections fédérales de 1887, contre le Ministre de la Milice, Sir Adolphe Caron[18], qui fut réélu de justesse. Après ces événements et la position prise par les évêques aux côtés °des Anglais, Joseph Martin abandonna la pratique °religieuse, ce °qui fut une cause

* Dans le *Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, mœurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada* par le R. P. Louis Le Jeune, tome second, p. 248, on peut lire:

«MARTIN (Abraham) (1664), dit l'Écossais, pilote, cultivateur, commis de la compagnie des Marchands.»

Sont ensuite donnés les principaux détails, certains ou hypothétiques, de sa vie. L'article énumère alors la liste de ses enfants. Seules ses filles, au nombre de sept, se marièrent. Sur l'aîné de ses deux fils, on ne nous indique rien d'autre que la date de son baptême à Québec en 1621. Le second fils, devenu prêtre, fut le premier curé de Sainte-Foy.

«Ainsi, ajoute la notice, le nom de Martin, comme celui d'Hébert, ne s'est point perpétué par les mâles, mais seulement par les Plaines d'Abraham.»

À la réflexion, tout cela est encore plus catastrophique pour les Hébert qui n'ont même pas d'Abraham, eux. Le R. P. Le Jeune était breton. Il était né à Pleyber-Christ, dans le département du Finistère, en France. Il est mort à Ottawa en 1935[14].

de mésentente grave entre lui et ma pieuse grand-maman. Il mourut le 20 avril °1896, trois jours avant le triomphe de Wilfrid Laurier[19] contre qui les mêmes évêques avaient fait campagne. Il avait quarante et un ans et il mourait tôt à tous égards.

Au demeurant, l'affaire Riel eut beaucoup de retentissement dans ma famille maternelle et l'on n'en parlait pas sans réticences. Nous nous représentons de mieux en mieux, maintenant, les bouleversements qui en résultèrent. Des familles d'allégeance conservatrice °voyaient avec horreur certains de leurs membres °passer dans le nouveau parti. De pieux jeunes hommes, scandalisés par la trahison des clercs, devenaient ce que l'on appelait, derrière la main, «des voltairiens» et quelques-uns de ceux qui étaient déjà d'esprit libéral devenaient «libres-penseurs». Tous ces mots n'étaient pas facilement prononcés et je me souviens que maman nous °parlait, parfois, en termes hésitants et mystérieux, du mari de sa cousine. Cet homme, Alfred °Pelland[20], s'était occupé du fils de Louis Riel[21] jusqu'à ce que l'orphelin eût atteint l'âge °d'homme.

J'ignore jusqu'où l'affaire Riel avait influencé Alfred Pelland, mais je sais bien que lui non plus «n'était pas pieux», pour °employer l'euphémisme de °maman quand elle en parlait. Au reste, il ne fut jamais du parti de la soumission : avec l'aide de deux °camarades — Honoré Mercier[22] et Paul de Martigny[23] — il avait tenté de faire sauter la colonne Nelson[24], à Montréal, ce qui causa quelque remous dans l'empire de la reine Victoria. Il mourut subitement, sans avoir le °temps (et je reviens au vocabulaire maternel) de se reconnaître et de recevoir les secours de notre sainte mère l'Église, de quoi sa femme ne se consola °jamais.

Grand-maman, après deux années de veuvage, rencontra un jeune pharmacien, François Chavigny de la Chevrotière (grand-

maman s'appelait Oliérie Douaire de Bondy; avec ces noms à tiroirs, ils °étaient prédestinés à s'entendre). Ils s'épousèrent par amour, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à la famille Martin. Il semble que l'amour, en 1898, était un sentiment bien déconsidéré °au pays du Québec.

— Oliérie, dit un jour ma grand-tante Martin[25], n'avait aucune raison de se remarier car nous pouvions l'aider pécuniairement.

Tous les commentaires dont je pourrais tirer parti sur cette énonciation nuiraient à sa pure beauté. Aussi n'en ferai-je °pas.

La famille de grand-papa de la Chevrotière était bien °différente de la famille Martin. La politique et le droit, qui vont si souvent ensemble en ce pays, n'avaient attiré ni grand-papa ni son père, qui fut arpenteur-géomètre, et il faut remonter à la génération précédente pour trouver le notaire. La famille vivait, depuis 1672, sur son fief de Deschambault et grand-papa était le °premier aîné à quitter le manoir familial pour faire carrière à la °ville.

J'ai en main l'histoire de cette famille et je ne résiste pas au plaisir de la raconter un peu. Le premier du nom, originaire de °Créancey en Champagne, arriva ici en 1641. Il avait épousé Éléonore de Grandmaison qui, à dix-neuf ans, en était déjà à son deuxième mariage et qui devait, par la suite, se marier deux autres fois. J'ai toujours trouvé l'histoire d'Éléonore, avec tous °ces veuvages et ces remariages, un peu °trop meublée et trop romanesque pour °être édifiante. M. Pierre-Georges Roy se demande: «Qui inspira à M. de Chavigny l'idée de passer dans la Nouvelle-France?» Et °il se livre tout de suite à de pieuses hypothèses: M. de Chavigny était parent de Madame de la Peltrie[26] qui vint ici avec la Mère Marie de l'Incarnation[27], il lisait les Relations des Jésuites[28]. Je veux bien. Mais quand on considère que ce M. de Chavigny retournera °mourir seul en France[29] °après «avoir abandonné tout ce qu'il possédait en ce pays», que sa femme prit °un troisième mari, le sieur de Beaulieu[30], assassiné plus tard par un de ses valets, puis °un quatrième, M. de la Tesserie[31], moins de cinq mois après le meurtre de M. de

Beaulieu, on commence à se demander, en effet, si M. de Chavigny n'avait pas eu, en son temps, de bonnes raisons pour °s'exiler.

Quoi qu'il en soit, il avait laissé six enfants en Nouvelle-France °et l'une de ses filles, Marguerite, épousa Thomas Douaire de °Bondy[32]. De telle sorte que, si grand-papa n'était pas mon grand-père, °il se trouvait du moins, par cette lointaine union, mon cousin à la je-ne-sais-combientième génération, et cela me °ravit. Ce petit cousin est le seul grand-père dont je me réclame et le seul homme que j'ai aimé d'un profond amour °filial.

J'ai toujours vu, °chez lui, une photo ou un portrait, je ne sais plus bien, d'André-Hospice-Télesphore, l'arpenteur-géomètre, qui était mort subitement alors qu'il travaillait loin de Deschambault. On avait apporté son cadavre au manoir, un soir de décembre et, bien des années après, grand-papa parlait de cet événement avec beaucoup de tristesse. Cependant, ironique comme il l'était, j'imagine qu'il ne °pouvait se reporter sans rire à l'article nécrologique qu'écrivit à cette occasion un certain abbé Thibaudeau. Cela pourrait s'intituler «Exercice sur les lieux communs» °et une telle raison suffit, je pense, à motiver une citation:

> «Nous avons appris avec la plus vive douleur la mort de T.-C. de la Chevrotière, écuyer, arpenteur, de Deschambault, décédé le 6 courant dans le canton Peterborough où il était en arpentage pour le gouvernement. Cette mort arrivée dans des circonstances aussi étonnantes qu'inattendues a jeté le deuil non seulement dans sa famille mais encore dans toute la paroisse de Deschambault, où il ne comptait que des amis.
>
> Parti depuis trois semaines avec ses hommes pour remplir ses instructions, il était sur le point de mettre la dernière main à l'œuvre pour revenir parmi les siens, quand lundi soir, après une rude journée de travail à travers bois, à deux milles des habitations, il fut pris d'indigestion qui le fit passer de vie à trépas en moins d'un quart d'heure. Il mourut entouré de quelques hommes qui l'aidaient dans son travail et que le râlement de l'agonie avait

rassemblés sous sa tente. Ceux-ci lui prodiguèrent tous les soins possibles mais tout fut inutile.

Hélas! Il est bien vrai de dire que la mort ne choisit pas ses victimes! Elle frappe parfois d'une manière si étrange et si subite qu'elle bouleverse tous ceux qui sont témoins des coups qu'elle porte: telle a été la fin tragique de M. de la Chevrotière. Cependant, et c'est ce qui doit faire la consolation des parents et des amis, la Providence ne pouvait pas appeler à Elle une âme mieux disposée dans des circonstances aussi précipitées.

Père de famille modèle, citoyen honnête, respectable et respecté de tous, chrétien sincère et fervent, M. de la Chevrotière a passé sur la terre en faisant le bien. Comme chef de famille, il éleva ses enfants avec toute la bonté, la prudence et la sévérité d'un homme de devoir: il leur donna durant sa vie entière, les exemples de la Foi la plus vive et de l'amour de Dieu le plus parfait. Comme citoyen, il était en relation avec la plus haute société: estimé dans sa paroisse, on ne lui connaissait pas un seul ennemi; bien connu à Québec où il comptait un grand nombre d'amis, sa mort a été apprise avec le plus vif regret.»

Je m'arrête sur cette jolie anacoluthe, bien avant l'abbé Thibaudeau qui continue son exercice sur plusieurs pages[33] et qui termine comme il se doit par une citation latine de la Bible: «*Paratus sum et non sum turbatus*[34].»

Puisque j'en suis °aux origines, je veux noter les rares indications que je possède sur celles de grand-maman. Sa mère s'appelait Adeline °Franchère[35]. Elle était de la même famille que Gabriel Franchère[36] qui fit la traite des fourrures dans l'ouest du pays, participa à la fondation d'Astoria à l'embouchure du fleuve Columbia et écrivit là-dessus une «Relation d'un Voyage à la Côte du Nord-ouest de l'Amérique septentrionale dans les années 1810, 12, 13 et 14». Si ma mémoire est °fidèle, grand-maman en avait un exemplaire dans sa bibliothèque. Mais que sont devenus les livres de mes grand-parents?

Du côté Douaire de Bondy, le premier du °nom, au Canada, fut ce Thomas qui épousa Marguerite de Chavigny. Il était de

St-Germain d'Auxerre. °Il se noya près de l'île d'Orléans en juillet 1667 et voici ce qu'en dit le Journal des Jésuites aux dates des 19 et 22 °juillet:

«Le 19. Le sieur Bondy étant ivre, noyé vers l'île d'Orléans.

«Le 22. On trouve le corps de Bondy on l'enterre comme un chien vers notre moulin[37].»

En effet, pour inciter nos ancêtres à l'abstinence, on n'avait pas trouvé mieux que de leur refuser la sépulture chrétienne s'ils mouraient en état d'ivresse. Il semble que l'ennui, qui devait être assez effroyable en ce jeune pays si l'on en juge par celui qui s'y distille encore après trois siècles, pouvait parfois être plus fort que la peur. Je note en passant un curieux mépris des chiens chez ce charitable Jésuite.

Le père de °grand-maman, Agapit Douaire de Bondy, était médecin à Sorel[38]. Il venait de Lavaltrie où il est enterré près de sa femme. L'histoire de sa mort, que grand-maman me racontait souvent, me terrifiait. Il revenait de visiter ses malades par un jour de grand froid. La place de l'Église était glacée comme une patinoire. Les °chevaux s'y affolèrent, tournèrent trop court et firent verser le °traîneau. Le docteur de Bondy donna violemment de la tête sur la glace mais il put rétablir la voiture et continuer sa route. Seulement — °et c'est ici que l'histoire me donnait le frisson — il entra chez lui en disant: «Qu'on aille chercher le prêtre et le notaire. Je viens de me tuer.» Il eut le temps °de dicter son testament, de recevoir les derniers sacrements, puis il mourut. Ce récit me stupéfiait et je demandais sans cesse à grand-maman de me le redire.

— Il a dit ça, grand-maman? «Je me suis tué»?

— Oui, il a dit ça. Il s'était fracturé le crâne et il le savait.

Je n'étais pas éloignée de croire que je descendais d'un prophète.

J'aimais bien aussi me faire raconter l'histoire du zouave °pontifical, plus mystérieuse encore et plus tragique. Il s'agissait

d'un frère de grand-maman, Agapit — ce prénom, chez les de Bondy, se conservait d'une génération à l'autre tout comme celui de François se retrouve sans cesse dans la généalogie de grand-papa de la °Chevrotière. En 1868 — il devait être l'un des aînés de la famille car grand-maman n'avait alors que six ou sept ans —, il s'en fut défendre Pie IX[39], comme plusieurs Canadiens français et, comme la °plupart de ceux-là, je crois bien, il n'eut pas l'occasion de se battre. Sain et sauf et près de revenir au pays, il sortit seul le dernier jour. Le lendemain, à l'aube, on retrouva son cadavre, un poignard entre les épaules. Il s'était traîné jusque dans la °cour de la maison ou de la caserne qu'il habitait.

— Pourquoi l'avait-on °tué, grand-maman?

— Je ne le sais pas. C'était une époque troublée. Peut-être l'avait-on pris pour un autre ou voulait-on le voler.

— Peut-être qu'un mari jaloux... insinuait grand-papa en riant un peu — ce deuil avait plus de cinquante ans.

L'histoire du mari jaloux ne me semblait pas bien romanesque. Je préférais l'autre explication. °Être assassiné par erreur sans que personne ne puisse jamais savoir à la place de qui, cela m'ouvrait un tel champ de suppositions que la tête me tournait. Il ne me venait pas à l'idée qu'il avait été pris, tout simplement, pour ce qu'il était: un zouave[40]. Pendant deux ou trois jours, je cherchais de nouvelles solutions dont je faisais part à grand-maman.

— °Comment! Tu penses encore °à lui?

Eh oui! j'y pensais et j'y pense encore quelquefois. Dans la Cathédrale de Montréal, à main gauche en entrant, il a son nom gravé, °avec celui des autres zouaves, «A. Bondy». Ironie du sort... Sa mort et celle de l'ancêtre Thomas ont probablement la même cause profonde, l'ennui.

Que je les aimais, même ceux que je n'avais jamais vus, tous ces Bondy. Il leur suffisait d'être apparentés à grand-maman. Pendant les longs séjours que je fis chez elle, durant mon enfance,

une de mes occupations préférées était de chercher leurs photos dans l'album : ma grande-tante Éloïse, si belle et si mince, et son mari le docteur de Pontbriand[41] (lequel épousera, en seconde noces, la grand-mère de mon ami le romancier Jean Filiatrault[42]) ; ma grand-tante Marie-Louise, que j'aimais particulièrement et qui fut ma marraine de confirmation, et ses enfants les cousins Paulet[43] ; mon grand-oncle Ovide[44], le musicien, qui habitait les États-Unis.

Parfois, en dépouillant le courrier, grand-maman s'écriait :

— Voilà ta tante Marie-Louise qui arrive la semaine prochaine.

Je téléphonais vite à grand-papa pour lui annoncer la nouvelle. Téléphoner n'était pas difficile, même à une bambine. D'abord, il y avait la demoiselle du téléphone à qui l'on confiait le numéro désiré et puis, ce numéro, il n'était que de trois chiffres. °Aussi résistais-je °mal à la tentation de téléphoner sans cesse.

Quand il se passait quelque grand événement à Québec, tante Marie-Louise venait avec toute la °famille y compris sa sœur Éloïse dont la santé fragile ne favorisait guère les déplacements. Grand-maman sortait ses plus belles toiles, dressait des menus, passait chez le fleuriste. Comme, chez mon père, nous ne recevions jamais âme qui vive, ces préparatifs — surtout la course chez le fleuriste — me plongeaient dans l'allégresse.

L'allégresse était, au surplus, mon état le plus constant lorsque je me trouvais chez mes grands-parents. Un état toujours menacé — mais dans la petite enfance les °menaces au bonheur sont facilement négligées. La semaine prochaine, c'est le bout du monde, et l'heure du départ est inimaginable. De plus, j'étais toujours secrètement bercée de la merveilleuse °illusion qu'un événement finirait bien par arriver qui me fixerait là d'où personne ne pourrait plus venir m'enlever.

La vie me °réservait, en fait, tout le contraire d'une réalisation de cet espoir. Un jour, nous avons été brutalement et haineusement séparés. Nous ne pouvions plus que nous écrire : « Nous nous

retrouverons, nous ne nous quitterons plus», mais nous ne nous sommes jamais °revus. Plusieurs nuits par année, je rêve qu'une porte devant laquelle je passe par hasard s'ouvre d'un fil, prudemment. On m'appelle à voix basse. J'entre et je tombe entre leurs bras. Ils me racontent en m'embrassant que, depuis tout ce temps, ils vivent °là cachés en attendant que je sorte de ma prison et °que la chance m'amène devant leur porte. Notre amour n'a pas changé et, quand je m'éveille, je mets toujours bien du temps à comprendre que j'ai rêvé.

Si °grand-maman était pieuse, elle n'était pas cagote. °Elle aimait rire, car elle était jolie, intelligente et fort cultivée, toutes choses qui rendent les femmes gaies. Les lettres qu'elle m'adressa, quand il ne nous fut plus permis de nous voir, étaient ravissantes, pleines d'humour. Et pourtant, à cette époque, les raisons d'être gaie lui manqueront °singulièrement. Une autre chose qui me plaisait bien en elle, c'était qu'elle ne croyait °pas qu'il y eût conflit entre intellectualité et habileté manuelle. Dans ma famille paternelle, on maintenait que les «cérébrales» (ne prononcez ça que la bouche très très pincée) ne savent rien faire de leur dix doigts. J'ai souvent vérifié, après l'avoir d'abord expérimenté auprès de grand-maman, °que ce sont elles, et non les autres, qui font les plus fines reprises, les meilleurs plats et les robes dont les manches s'entournent bien. Grand-maman pouvait parler de tout et faire tout ce qu'il est humainement possible de faire avec deux mains humaines. °Ainsi, quand son fils se maria, faute d'avoir pu dénicher un tailleur dont les capacités répondissent à ce °qu'elle requérait chez celui qui coudrait le vêtement nuptial, elle le confectionna elle-même.

— Il était si bien fait, me dit souvent mon oncle, que je le portai jusqu'à ce °qu'il montre la corde.

Envers elle, grand-papa fut toujours attentif, tendre, débordant d'admiration. Il était gai lui aussi, jamais à court de bons mots. Jamais à court de générosité non °plus. Son commerce était prospère et pourtant il n'a presque rien laissé. Il n'est pas difficile d'imaginer où passaient ses économies. Nous nous aimions, lui et moi, d'un amour sans °pareil, une passion. J'en suis restée marquée pour ma vie. On n'a jamais pu me séduire si on n'était pas de son espèce.

Quand nous arrivâmes chez lui, je venais de naître, aussi resterai-je toujours, en cette maison, et sans égard à ceux qui naîtront plus tard, la dernière-née avec tout ce que cela comporte de privilèges et je pense surtout à ces escales heureuses, à toutes ces vacances douces que je fus la seule à connaître.

Au bout de deux ans, mon père en eut assez de vivre en célibataire. Il s'en fut mijoter une réconciliation avec le confesseur de °maman — le même Jésuite toujours — qui arriva chez mes grands-parents chargé de serments et de promesses de la part de mon père. Chargé de menaces de sa propre part, aussi. À l'entendre, une femme séparée de son mari était responsable de tous les péchés que cette solitude pouvait °entraîner et cela seulement comptait. Il y avait de quoi terrifier la pauvre femme, d'autant plus que mon père avait pris la précaution de lui écrire quelquefois pour lui faire savoir «qu'il avait toutes les femmes dont il avait besoin». D'autre part, il y avait les promesses: elle ne serait plus battue, ne manquerait de rien et pourrait voir ses parents souvent.

Nous partîmes donc. La séparation dut être cruelle °car je sais que grand-maman n'accordait guère de créance à tous ces beaux serments.

Pour nous loger, mon père acheta °une grande maison, belle mais redoutablement glaciale en hiver. Il la choisit située dans une banlieue peu fréquentée l'été et déserte le reste du temps. Elle était construite au milieu d'un vaste terrain inculte et l'avait été, sans doute, pour abriter quelque schizophrène ou quelque criminel fuyant la justice. Juste ce qu'il nous fallait. Nulle route n'y conduisait. Il fallait, pour s'y rendre, emprunter le petit chemin de fer desservant les riverains de Québec à la Malbaie. De la maison au quai de ce que je ne peux guère appeler la gare — il n'y avait que ce quai et un chétif abri empestant l'urine — un sentier boueux. Le voisin le plus rapproché habitait à un quart d'heure de marche, à peu près. En tout cas, il n'était pas °à la portée de la voix. On pouvait bien crier «au secours» ça n'irait pas bien loin. Le piège avait joué et la trappe tiendra pendant plus de vingt ans.

Je n'ai gardé aucun souvenir de cet emménagement, mais les °trois aînés m'ont souvent raconté que l'ancien propriétaire avait laissé dans le grenier un petit voilier qu'ils mirent à l'eau dans le ruisseau voisin et que le courant emporta, une nuit. En ai-je rêvé de ce °voilier pendant les interminables journées de mon enfance sans jouets! J'enrageais de ne pas pouvoir m'en souvenir et je ne comprenais pas que les autres °le pussent. Maman m'expliqua, à ce sujet, ce qu'était la mémoire et nous découvrîmes, au cours de °cette conversation que, si je n'avais pas oublié la salle de bains où grand-maman °me coiffait alors que j'avais deux ans, ma sœur Dine se rappelait la cuisine d'une °maison qu'au même âge, elle avait quittée pour n'y plus revenir. Dans les deux cas, les murs étaient verts. De la couleur verte et de la mémoire enfantine? Qui sait?

Outre le voilier, °il se trouvait dans le grenier quatre ou cinq énormes cartons qui contenaient de monstrueuses couronnes mortuaires faites de fleurs de toile mauve et violette. Madame Gagnon, de qui nous avions acheté la maison, était toujours °censée les envoyer prendre. Il était bien défendu d'entrouvrir,

même, les cartons. Cependant, les fleurs se laissaient arracher avec tant de facilité, elles faisaient de si jolis bouquets, que ce n'était pas une mince tentation. Madame Gagnon, qui semblait avoir quitté nos parages pour n'y plus jamais revenir, ce dont je ne saurais la blâmer, ne réclamant toujours pas son bien, maman, lassée de nous réprimander à ce sujet, °expédia les couronnes à la veuve. J'imagine un peu quelle fut sa surprise en recevant ce colis au bout de sept ou huit ans. Il serait drôle de pouvoir ajouter qu'elle s'était entre-temps remariée, mais je n'en sais vraiment rien.

Mes parents s'étaient réconciliés en juin. En juillet, maman devint enceinte de son cinquième °enfant. Quel pouvait être l'état d'esprit de cette pauvre douce et faible femme en se retrouvant, comme devant, productrice de petits malheureux dont elle savait bien qu'une partie de leur vie, au moins, serait abominable?

En tout cas, elle les faisait solides. Celui-là eut l'occasion de le prouver dès les langes[45].

°Si les adultes s'arrêtaient pour réfléchir un peu, en passant, au phénomène de la mémoire chez l'enfant, combien elle est fidèle, combien précocement elle emmagasine ses souvenirs, tout leur comportement s'en trouverait peut-être changé, par crainte d'avoir honte devant cet autre adulte que deviendra l'enfant. Accueillir une pensée qui aurait pu le conduire à se refuser le plaisir de la colère? Mon père? Pas question.

Pour moi, c'est comme si cela s'était passé hier. Maman °monte pour coucher le bébé. Mon père la suit. Quelques instants plus tard, nous entendons des cris et des bruits terrifiants. Le bébé dégringole l'escalier jusqu'en °bas, suivi de maman °qui, faute d'être emmaillotée comme son fils, y met plus de temps. Beaucoup plus. Interminablement. Nous, les enfants, nous serrions les uns contre les autres sans oser sortir de la cuisine où nous étions. Tout petits, nous apprenions, je ne sais comment mais nous l'apprenions, qu'en ces sortes de circonstances il fallait

feindre de ne rien voir, de ne rien entendre, ne pas pleurer, ne pas crier. Mais les tyrans souffrent tous, dans leurs systèmes, de cette même faiblesse : ils ne peuvent empêcher les tyrannisés de penser. J'avais trois ans et demi. C'est bien peu pour choisir la haine et le mépris.

Dans la soirée, le frère de mon père qui, par chance, était un habile oto-rhino-laryngologiste[46], °vint soigner maman. Elle avait — je la vois — le visage noir. Le nez, cassé, était énorme. Mon oncle faisait une drôle de tête. C'est qu'il connaissait son grand frère et la fable que maman, dans sa bonté et sa frayeur, choisit de raconter, ne trouva pas chez lui de crédulité.

C'était la première fois que je voyais cet oncle. Je ne l'ai guère revu °et presque seulement lorsque j'eus besoin de soins gratuits : lors de mes deux otites, à cinq ans et à onze ans, et pour un examen des yeux à dix-neuf ans. (Je compte pour rien nos rares rencontres chez sa mère : il s'y tenait aussi silencieux que nous.)

Je le connaissais si peu que, lorsqu'il vint me soigner, au pensionnat, au début de ma seconde otite, je n'osai pas l'appeler «mon oncle». Je voyais bien que cet homme ressemblait à celui qui m'avait déjà soignée, mais je n'en étais pas assez sûre. Au surplus, mon père était là, ne disant rien, mon oncle non plus et la bonne sœur se taisait aussi. Mais mon enfance est pleine d'histoires de ce genre : des gens qui se taisent et des enfants qui n'osent questionner.

Et pourtant, il me plaisait °bien, cet oncle. Il ressemblait à mon père par les traits, les couleurs, mais un je ne sais quoi faisait que ces deux frères étaient totalement différents tant il est vrai °que le corps cache mal la vérité intérieure. Mon oncle, c'était mon père civilisé, pastellisé, comme poudré de bienséance. Il avait la parole douce et rare, l'allure aristocratique. Il me semblait une

sorte de seigneur et je l'aurais bien volontiers échangé, si peu que je le connusse, contre l'auteur de mes jours. Mais il n'était pas question de le fréquenter car il n'était, ni lui ni sa famille, de notre espèce. Nous étions de la bonne espèce. Eux, de la mauvaise. Ils voyaient des gens, ils °sortaient, ils avaient d'autres propos que pieux. Ils fleuraient terriblement la vie heureuse et normale. Très peu pour nous!

Au fond, mon père ne détestait pas son frère. Mais celui-ci menait, comme tout le monde, au reste, comme tout le monde, une vie que mon père n'approuvait pas. Seul, dans tout l'Univers, mon père menait une vie que mon père approuvait.

Je n'oublierai jamais les longs, les °patients interrogatoires qu'il me fit subir quand j'allai faire soigner mes otites. Surtout lors de la deuxième. N'avais-je eu connaissance de rien de mal? Ne m'avait-on rien offert à boire? ou n'avait-on rien bu devant moi? Si. Ma tante et moi avions pris de la citronnade.

— Mais... un verre de vin?

Non, ni un ni deux. Mais, n'étais-je pas assez menteuse pour m'en cacher? Alors, ne m'avait-on pas tenu de propos subversifs? Ne m'avait-on rien dit que... qui... dont...? Bien sûr qu'on ne m'avait rien °dit de tel et m'eût-on raconté les choses les plus effarantes du monde que je me serais bien gardée de les répéter. Cachés derrière un air cruche à décourager un saint, bouche cousue, c'est comme ça que nous avons grandi.

Cependant, ce n'était pas de frayeur que nous souffrions le plus. °C'était, d'abord, d'ennui. Tout était défendu: courir, crier, s'éloigner si peu que ce fût de la maison. Nous n'avions pas de jouets. Ceux que grand-papa et grand-maman s'étaient, au début, risqués à nous donner, avaient attiré à maman des reproches sans fin. Pourquoi n'avoir pas employé cet argent à nous offrir des vêtements? Aussi fallait-il nous voir déballer nos étrennes: des pantoufles, des gants, des culottes, des bas, des °souliers. Quand nous avions fini d'ouvrir les cartons, mon père faisait toujours

une colère parce qu'il y avait des papiers et des rubans sur le parquet. Il fallait se hâter de tout ranger. C'était d'autant plus facile qu'on ne faisait pas, chez nous, d'arbre de Noël. Les cadeaux étaient disposés sur les fauteuils du salon. À huit heures du matin, tout était redevenu comme les jours ordinaires où les rires étaient °défendus.

Le moindre rire, d'ailleurs, pouvait nous mener loin. Mon père ne voyait dans le rire qu'un symptôme de lubricité. Et, de lubricité, nous avons tous été soupçonnés dès le berceau. Pourtant, nous ne riions guère, mais c'était encore trop quand on °considère à quoi cela nous exposait. Un dimanche matin — je devais avoir à peu près trois ans et demi puisque mon frère aîné avec qui j'avais deux ans d'écart n'allait pas encore à la messe et que la règle, chez nous, était de s'y rendre à partir de six ans — mon frère et moi étions à la maison avec mon père pendant que maman et mes sœurs assistaient à l'office et que le bébé dormait au premier étage. Nous étions °assis, les deux enfants, sur la dernière marche de l'escalier. Mon père travaillait dans son bureau. Je ne sais pas, assurément, ce que nous disions, André et moi, mais je me rappelle fort bien qu'il prononça le mot «individu». Ce mot nouveau pour °moi me sembla si cocasse que je sombrai dans un fou rire irrépressible. J'ai du reste observé que ce mot provoque souvent l'hilarité des enfants. André tenta de me faire taire mais il semble que j'avais, déjà, le fou rire catastrophique.

Au reste, il fut tout de suite trop tard. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous avions été empoignés et conduits l'un dans le cabinet de travail, l'autre dans la salle à manger. Si petit qu'on soit, on sort d'une telle aventure avec °une idée fort juste, et toute prête à servir au moment où on étudiera l'histoire, de ce qu'était la question, et je n'entends pas simple interrogatoire. Pour celui-ci, mon père employa d'abord les ruses d'usage : ton frère m'a tout avoué ; et à celui-ci, ta sœur m'a tout avoué.

Pour ma part, je n'imaginais pas le moins du monde le genre d'aveu que l'on attendait. Je cherchais.

Je ne compris que lorsque les interrogations, ponctuées de taloches, se firent vraiment très précises. Je devinai que le moment était venu d'ouvrir la bouche et je racontai qu'André avait °dit «individu». Je n'eus pas de succès avec mon histoire. Je me méritai une double punition (dit mon père car nous, les punis, ne vîmes jamais la différence qu'il mettait entre la simple et la double). D'abord pour avoir fait ce que l'on sait, car il n'était pas question que je pusse ne pas l'avoir fait, ensuite pour avoir menti. Quelle punition? Mais toujours la même. Cela commençait pas quelques °gifles mais tout de suite des grosses, puis, l'entrain venant, cela se continuait par des coups de poings et, si l'entrain tenait, cela finissait par des coups de pied qui nous transbordaient d'une pièce à l'autre sur tous les parquets du rez-de-chaussée. Quand on songe qu'il mesurait six pieds, qu'il pesait deux cent trente livres, qu'il avait accompli dans sa jeunesse des exploits à la Jean Valjean[47] dont toute l'île d'Anticosti — où il avait commencé sa carrière d'ingénieur — parlait encore, c'est quand même étonnant qu'il n'ait tué aucun de nous. Cela me donne à penser qu'il devait se refréner quelque peu, qu'il ne prenait pas tout son plaisir et, vu de si loin, je trouve cela un peu mélancolique.

Petite, j'ai souvent souhaité, je l'avoue, qu'il arrive quelque accident de ce genre. Je regardais mes frères et sœurs et je me demandais qui d'entre eux j'aurais le moins difficilement sacrifié si j'avais pu choisir. Je les aimais tous tendrement. °Il aurait fallu que ce soit moi. Mais, me résigner à ne pas assister à la punition? Jamais. Je me voyais témoignant devant un juge et, ne craignant plus rien, accablant l'accusé de toutes mes forces. J'en rêvais.

Ce genre d'histoires se produisait à tout bout de champ. Je ne sais pourquoi car il me semble bien que nous n'étions pas, sexuellement, plus éveillés qu'il ne faut. Mais les soupçons, eux,

ne °dormaient jamais, sans égard à l'âge ni au rapport des sexes. Quand Margot naquit, j'avais cinq ans. On la mit dans ma chambre aussitôt qu'elle fut sevrée (à l'époque, il n'y avait pas encore de chambres au dernier étage et cela ne sera aménagé que plus tard). Margot s'éveillait à l'aube tous les matins, trempée jusqu'aux os, comme il se doit, et faisait trembler la maison de ses cris. Maman se levait, venait la changer et, bien entendu, ne dormait plus jusqu'à l'heure du °lever. Cela me peinait. Aussi, un matin, je voulus faire une bonne action. Dès le premier cri, je sautai de mon lit, enlevai la couche mouillée de ma sœur et, ne sachant comment en attacher une sèche, je me contentai de lui talquer les fesses copieusement. Hélas! les bonnes actions ne payaient pas, chez nous. Je le savais pourtant. J'avais dû l'oublier. Je me recouchais à peine quand mon père entra en coup de vent. Il s'en fut droit au berceau de Margot et souleva les couvertures.

— Ah! Je m'en doutais, cria-t-il.

Inutile d'aller plus loin, le reste de l'histoire se termine comme la précédente. Mais j'étais assez grande, maintenant, pour vouloir m'en expliquer avec °maman et, quand mon père fut parti pour son travail, je racontai ce que j'avais voulu faire. Elle me prit sur ses genoux et me fit cette recommandation étonnante :

— Quand ton père est °ici, ne fais rien, jamais rien.

— Tu veux dire rester là dans mon coin?

— Oui.

— Tu sais, maman, je ne l'aime pas. Je voudrais bien qu'il meure.

Elle me ferma la bouche de sa petite main abîmée et m'expliqua qu'il ne fallait jamais souhaiter la mort de qui que ce soit et encore moins celle de son père, °que c'était une mauvaise pensée et que, au surplus, c'était inutile.

Je ne sais pas si je comprenais ce qu'est la mort mais le mot m'était bien familier °comme il l'est à tous les enfants qui vivent leurs premières années au cours d'une guerre. La guerre... À

cette époque, il n'y avait, assurément, que les journaux pour nous en donner des nouvelles mais il semble que, ces nouvelles, on les commentait bien longuement. Pour moi, tout ce que j'en savais de façon certaine c'était que cela fait beaucoup de bruit la guerre. Dans un almanach, j'avais trouvé un dessin humoristique où l'on voyait une mère qui tentait de calmer son bébé braillard en lui disant: «Chut! écoute le bombardement!»

Je savais aussi que cela allait bientôt se terminer et je m'étais imaginée que, ce jour-là, il y aurait, même chez nous, de grandes réjouissances. Un soir — je me vois encore très bien debout près de la porte d'entrée — mon °père arriva en disant:

— La guerre est terminée.

Ce fut tout. Nous dînâmes lugubrement, comme d'habitude. (Le sort me dédommagera en 1945 lorsqu'il me donnera la joie de prononcer ces mêmes paroles au micro de Radio-Canada. Au reste, il m'aura bien dédommagée de tout!)

Naturellement, c'était ce qu'il y avait de plus pénible chez nous, les repas. Je n'ai jamais eu connaissance qu'un seul se terminât avant qu'il ne se produisît quelque drame. Nous avions beau ne pas bouger, ne pas parler, ne pas lever les yeux, rien n'y faisait. Le drame naissait comme de lui-même. C'était peut-être notre peur qui l'engendrait. Peut-être mon père sentait-il mieux sa puissance à nous voir tous, tremblants, autour de lui et ne résistait-il pas au plaisir de vérifier si «cela» fonctionnait toujours aussi bien. Tout à coup, les cris s'élevaient, les couteaux volaient, le bébé du moment, pas encore rompu aux usages de la °maison — mais ça lui viendrait vite — se mettait à °pleurer.

Ma place à table était à côté de maman. Si c'était moi l'attrapée, elle me caressait les genoux sous la nappe tant que

durait l'accès. Il pouvait bien m'arriver n'importe quoi, je me sentais fondre d'amour.

Les °toquades de mon père ne contribuaient pas peu à rendre les repas odieux. Qu'est-ce qu'il nous faisait ingurgiter! Toute sa vie, il a été entiché de théories alimentaires naturistes. Il était abonné à toutes les revues et à tous les journaux qui promettent, moyennant fidélité à des régimes impossibles, longue vie — ça c'était pour lui — et sans recours aux médecins — ça c'était pour nous. D'après ce que je °comprends, les adeptes de ces systèmes ont un désir irrépressible de manger ce que les autres jettent. Puisque les gens meurent d'habitude avant cent ans, il faut qu'il y ait dans ce qu'ils jettent le petit quelque chose qui fait les centenaires. Cela semble irréfutable. Aussi notre régime suivait-il les dernières élucubrations des charlatans les plus dans le vent, de sorte que nous nous trouvions, par exemple, un beau matin, attablés devant des oranges tranchées sans avoir été pelées, saupoudrées de cassonade non raffinée, presque noire, d'un goût affreux et que mon père, à grands frais, faisait venir en barils directement des Barbades. Quand nous avions des pommes, il fallait avaler et la pelure et les pépins et ce qu'on appelait dans mon manuel de sciences naturelles «les parois cornées des loges carpellaires» — vous pensez si j'ai tout de suite reconnu de quoi il s'agissait: j'avais passé un grand nombre de journées de ma courte vie une paroi cornée coincée en travers de la gorge — pour ne laisser sur l'assiette que le pédoncule.

— C'est dans la pelure et dans le cœur que se trouvent les meilleurs éléments de la pomme.

En vertu de ce principe et au nom de la longévité, nous risquions tous les jours de mourir étouffés. Toutes les pelures nous étaient bonnes. Si nous n'avons jamais consommé les œufs avec leurs coquilles c'est parce que jamais un seul naturiste ne l'avait recommandé. Nous ingurgitions, aussi, d'innommables bouillies faites de céréales en grains. La bouillie de blé rond, d'allure

spermatique, °sucrée elle aussi de cassonade noire, était bien de nature à dégoûter n'importe quel humain de l'envie de se nourrir et même du désir de vivre si c'était à ce prix. En grandissant, nous avions droit au café sucré de miel brun et autres fantaisies de même farine — non blutée, comme de juste. N'importe ! Nous étions tous en marche vers nos centenaires respectifs et le médecin, que nous fussions malades ou non, ne mettait les pieds chez nous que pour les accouchements de maman.

Pour moi, °c'était les vacances. Aussitôt que maman devenait fatiguée de sa grossesse, ce qui arrivait vite car elle était délicate et elle travaillait toujours bien au-dessus de ses forces, elle mettait dans un carton toutes mes petites affaires — mes étrennes du dernier Jour de l'An — et elle m'expédiait chez mes °grands-parents.

Je me souviens bien de la maison — rue Saint-Jean, le 151 depuis qu'on a changé les numéros des portes. Même s'ils la quittèrent l'année où j'eus dix ans, j'en pourrais dessiner le plan fort exactement avec les fenêtres, les portes, les placards.

Derrière la maison, il y avait une sombre cour où grand-maman s'obstinait à semer des fleurs. Quelques zinnias °venaient petitement sous l'ombre de gros arbres. Cette cour servait surtout de refuge aux chats du voisinage, à leurs inexpiables rivalités et à leurs stridentes amours. Une nuit, un vieux mâle poursuivi par son jeune vainqueur tenta de se soustraire à la fin de la querelle en s'engouffrant dans la maison par une fenêtre ouverte et l'affaire se fût probablement terminée sur le carrelage, dans notre cuisine, sous l'œil évaluateur de la chatte qui attendait, l'air de se trouver là tout à fait par hasard, si grand-papa ne les eût chassés tous les trois à grands coups de serviette-éponge. Ils laissèrent, en partant, d'énormes flocons de poil et quelques traînées de sang.

Au fond de la °cour, il y avait de mystérieuses dépendances dont mes grands-parents ne se servaient pas et où il m'était défendu de mettre le pied. Il paraît qu'on y pouvait encore voir d'anciens boxes avec, au-dessus de chacun, le nom du cheval en lettres d'argent. Deux garçonnets des alentours, deux petits rouquins, m'en avaient parlé.

— Oh! grand-maman, comme j'aimerais voir ça! Il paraît que ce sont d'anciennes écuries de millionnaires.

— Et si ce n'était pas aussi intéressant que tu le °crois, pourquoi y aller voir? En tout cas, c'est sûrement fort sale et dangereux.

Je n'étais pas persuadée. Je le fus lorsque l'un des rouquins dégringola en criant comme un brûlé d'un échafaudage de vieilles caisses. Je n'ai jamais vu les noms, en lettres d'argent, de ces chevaux de millionnaires.

Dans la maison, j'avais — quelle merveille — une chambre pour moi toute seule, une chambre qui m'attendait d'un bout de l'année à l'autre, une chambre où jamais personne n'entrait la menace à la bouche et au poing.

Le matin, quand je me levais, il y °avait sur ma table de nuit un cadeau que grand-papa avait déposé sans bruit pendant mon sommeil : des sucettes, une tablette de chocolat, des fruits confits. Grand-maman m'avait demandé, une fois pour toutes, de n'y pas toucher avant le petit déjeuner «pour lui faire plaisir». Quoiqu'il m'en °coûtât, je lui obéissais parce que ce motif d'obéir me laissait toujours émerveillée. Diana, la bonne, que je préférerais appeler «la bonne Diana que j'aimais de tout mon cœur», me donnait à manger. Rien que de la nourriture, pas de pelures, pas de cassonade à odeur de jute. Puis, je me baignais dans une salle de bains qui n'était jamais glaciale, dans de l'eau qui était toujours chaude et parfumée. Personne, ici, ne posait au Spartiate. Diana m'habillait, me brossait les cheveux avec des gestes tendres, et j'allais retrouver grand-maman dans la petite salle de couture où

elle °s'affairait, tous les matins, à confectionner des vêtements pour l'un ou l'autre de ses petits-enfants, pour moi quand j'étais là. Comme elle était soigneuse, ne se contentant que de la perfection, ne souffrant autour d'elle ni mauvais tissu, ni grosses épingles, ni aiguilles ni fils trop forts, ni rien de laid, ni rien de rêche, ni coton là où il fallait de la soie, ni toutes ces choses dont on dit, en général, «qu'elles sont bien assez bonnes»!

Elle commençait par épingler sur moi un bruissant papier de soie dont le chatouillis me plongeait dans une sorte d'engourdissement heureux. Cela durait, durait, j'ai sommeil rien que d'y penser. Lève le bras. Tourne-toi. J'obéissais sans savoir comment, par habitude. Puis, je la regardais couper le tissu, les lèvres serrées sur ses °épingles et je m'éveillais peu à peu. Elle bâtissait à faufils et l'impatience me prenait... jusqu'à ce que le prochain essayage, qui ne pouvait tarder, me plongeât à nouveau dans l'engourdissement. La machine à coudre faisait entendre un grêle bruit de mouture. J'aurais bientôt ma robe!

Quand je fus assez grande pour connaître les couleurs, grand-maman me permit d'ouvrir la boîte au trésor. Je veux dire la boîte aux boutons. Comme toutes les °femmes de son espèce, elle savait qu'un beau vêtement mérite de beaux boutons. Plusieurs de ceux qu'elle possédait avaient été achetés à Paris — ah! les petites boutiques de boutons, à Paris! comme elles me font penser à toi, chère! — et ils étaient irremplaçables. Aussi faisaient-ils boîte à part et n'avais-je le droit que de les regarder sans y toucher. Nacre, corne, cristal, ivoire, j'apprenais que seules les matières authentiques sont valables et qu'un bouton de vraie nacre vaut mieux qu'un bouton façon-or. Plus facilement, j'apprenais à °compter et nommer les couleurs.

— Trouve-moi huit petits boutons de la grandeur d'une pièce de cinq sous...

Car les pièces de cinq sous étaient toutes petites à cette époque. Si je me le rappelle, c'est que °grand-papa en remplissait

ma tirelire. Autrement, je n'en aurais rien su car mon père ne nous donnait pas d'argent (je n'oublierai jamais la honte qui me rougit la face, le jour où Marguerite, déjà âgée de huit ans, exhiba fièrement devant mes compagnes ricanantes, une pauvre petite pièce de dix sous, sa première de tout évidence).

Ma tirelire, je la laissais chez mes grands-parents quand je retournais chez mon père. Elle m'attendait sur la table de toilette de ma chambre, °comme m'attendaient dans le placard mes poupées, mon jeu de cubes, mes livres d'images. Il m'est arrivé, une seule fois, d'apporter une poupée chez mon père. Il la donna à Margot (ce devait être quelques années après le moment où j'en suis puisqu'elle avait deux ou trois ans) sans même m'en parler, et je ne recommençai plus. Comme je m'en plaignais à maman:

— Il faut apprendre à être généreuse, me dit-elle.

— J'ai pas appris, c'est lui qui l'a donnée, lui répondis-je.

Quelques jours plus tard, je l'entendis rapporter cette réponse à grand-maman venue nous faire visite.

— Cette enfant m'inquiète, conclut-elle. Elle n'aime pas son père.

Grand-maman °répondit en anglais. Ah! les réflexions en anglais! On s'en sert encore. Les enfants ne s'y trompent pas. Ils savent bien qu'il est question soit de leur beauté ou de leur intelligence, soit de leur donner raison alors qu'il n'est pas décent de le faire ouvertement, soit de fomenter contre °eux de noirs desseins comme de les envoyer au lit, par exemple, et que tout ce qui n'entre pas dans l'une ou l'autre de ces catégories concerne le sexe.

Quand maman et grand-maman causaient ensemble, je me couchais sur le divan et je feignais de dormir. C'était une façon que j'avais trouvée de surprendre les propos qu'elles tenaient sur mon père. Avec les années, les sujets de plainte s'accroissaient sans cesse et à qui maman se serait-elle plainte si ce n'est à sa mère?

J'ai souvenir d'une °autre de ces confidences et qui me ramène, celle-là, à l'époque où j'en étais arrivée. Sur ce jeu de cubes dont j'ai parlé, toutes les lettres de l'alphabet étaient gravées. Quand je les sus par cœur, grand-maman m'enseigna comment former des mots simples. «Maman» d'abord, bien sûr. Puis, elle voulut passer à «papa».

— Non. Je ne veux pas écrire papa. Je veux écrire grand-papa.

Maman n'aima pas cela du tout. Quand elle se mit °à s'interroger sur °l'opportunité de supprimer les séjours prolongés que je faisais chez mes grands-parents, je commençai de m'agiter sur mon divan. Puis, j'éclatai en sanglots en criant que j'aimais mieux mourir. Je dus les convainvre car, jusqu'à la mort de maman, j'y retournai plusieurs fois.

Pourtant, ces vacances ne me facilitaient guère la vie à la maison paternelle. Quand j'y revenais, j'étais guettée. Chacun de mes battements de cils m'attirait taloches et réprimandes. J'avais, semblait-il, toujours pris des façons insupportables.

Je devais surtout être d'un morne à faire peur car, au sortir de mon paradis, l'atmosphère familiale ne m'apparaissait pas autrement que le septième enfer. Les premiers soirs, lorsque je me retrouvais au fond de mon lit glacé, je ne pouvais m'empêcher de sangloter, ce qui me valait d'être placée en situation «de ne pas pleurnicher pour rien».

— Je vais te faire pleurer pour quelque chose.

Une manière d'homéopathie. J'ai déjà dit que nous avions tous, très tôt, développé une prudente impassibilité mais il nous arrivait bien, quand même, de pleurer de temps en temps. Nous n'avons jamais été consolés autrement. Je ne parle pas, bien entendu, des larmes qui se devaient d'accompagner les corrections. La promptitude à les verser était de rigueur, autrement nous aurions pris des risques supérieurs à nos forces. Non, je

parle de ce que j'appellerais nos larmes intimes et personnelles. Pas question. Rengainez.

Parfois, quand l'état de santé de maman était vraiment mauvais, mes vacances se prolongeaient pendant plusieurs mois, jusqu'à sept ou huit, et cela finissait par inquiéter mon père. Comme il ne se gênait pas pour parler, devant nous, contre nos grands-parents maternels, il croyait tout naturellement qu'ils en usaient ainsi de leur côté, en quoi il se trompait fort. De concert avec sa famille, il décidait de me soustraire à cette pernicieuse influence. Par un coup de téléphone impérieux, j'étais invitée à passer quelques jours chez mon grand-père paternel[48]. Je partais l'oreille basse.

J'avais horreur de cette maison. Je n'y trouvais que froideur, incapacité d'aimer et de se faire aimer, que persiflage dès qu'il s'agissait des mouvements du cœur. De plus, mon père venait faire sa petite visite tous les midis. Dès mon arrivée, c'était immanquable, je subissais une foule de questions perfides parmi lesquelles mon jeune âge ne me permettait pas toujours de bien naviguer. Souvent, elles semblaient bénignes ces °questions.

— Que manges-tu, le soir, chez ta grand-mère de la Chevrotière? demandait ma tante[49].

Je pouvais bien répondre n'importe quoi, une houle °soulevait incontinent toute la cuisine.

— Le soir?

J'avais beau pointer mes antennes, je ne °savais jamais si l'on critiquait le trop ou le trop peu, le léger ou l'indigeste et comme, à la vérité, je n'avais jamais remarqué ce qu'on me servait au dîner plutôt qu'au déjeuner, je pataugeais, l'air inintelligent. Au lieu d'essayer de nommer un plat qu'il m'arrivait de manger réellement, le soir, je tentais de deviner celui pour quoi grand-maman ne serait pas blâmée. Peine perdue.

— Le soir? Vous entendez cela, maman?

Ma grand-mère paternelle soulevait ses épaules massives. Elle n'avait pas °d'opinion précise sur l'alimentation vespérale des mioches et, de plus, il y avait longtemps qu'elle avait passé la main pour tout ce qui concernait le courant de pensée de la maison. (C'était une bonne personne à qui je ne reproche que de n'avoir pas su élever son fils aîné. La colère, cela se °corrige, je le sais, car j'avais, en naissant, touché une bonne part de l'héritage paternel. Non seulement elle ne l'avait pas redressé mais elle exigeait que nous le trouvions doux. Sur son lit de mort, elle m'a presque maudite parce qu'elle m'avait entendu dire «Il est °enragé aujourd'hui». Il n'avait que battu l'une de mes sœurs au point de lui fendre les lèvres et de lui bleuir tout le visage, mais c'était moi qu'on maudissait. La logique n'encombrait guère les adultes, dans mon enfance. Si nous la réclamions, on nous appelait «raisonneurs». Pour eux, ce beau mot «raison» ne pouvait être qu'injurieux.)

L'affaire du dîner réglée, les questions glissaient vers d'autres sujets. Quand cela devenait trop difficile, je recourais à la stupidité : je ne savais rien, je n'avais rien vu, rien compris et rien entendu.

Ce qui me blessait le plus, c'était les remarques °désobligeantes que l'on faisait sur mes vêtements. Comme ils me venaient tous de grand-maman, ils étaient laids, ils ne me convenaient pas, ils n'étaient pas pratiques, leur couleur n'était pas jolie.

— Ton ruban de cheveux est bien passé. Comment se fait-il que ta grand-mère t'ait mis cela sur la tête ?

Or le ruban était °neuf, et cela se voyait, mais le rose, horreur ! en était discret.

— Je vais te le teindre.

Pendant les préparatifs à cette opération, je °m'emparai hypocritement de la teinture et la vidai d'un coup dans l'évier. Puis, passé l'orage que mon geste suscita, j'allai sans bruit

ramasser toutes mes petites affaires et filai par la porte arrière. Grand-maman habitait tout près et je savais comment m'y rendre. Seulement, une fois sortie du jardin, il me °fallait rejoindre la rue et passer devant la fenêtre du petit boudoir. Ma tante et sa mère, quand elles n'étaient pas occupées à teindre mes rubans, s'y tenaient en permanence. Pas un passant ne leur échappait. Je ne leur échappai pas non plus. À leurs signes impérieux, je répondis en tirant une langue outrageuse. Grand-maman, prévenue par un coup de fil, °m'attendait en haut de l'escalier, la mine sévère. Je fus fort grondée et privée de dessert. J'aurais bien accepté de ne plus jamais de ma vie manger de dessert pour ne plus bouger de chez elle.

Je n'avais °pas gardé de cette aventure un gros complexe de culpabilité. Il paraît que j'aurais dû en nourrir un bien profond: lorsque mon père se remaria, quatorze années plus tard, ce fut la première chose que ma tante raconta de moi à la marâtre. Pour bien lui montrer de quoi, toute petite, j'étais capable et pour l'avertir de ce qu'on pouvait attendre de moi.

Il était écrit que mes séjours chez mes grands-parents paternels ne pouvaient durer longtemps. Le °deuxième ne fut que de quatre jours. Dès le lendemain de mon arrivée, je me sentis malade. Le jour suivant, qui était un dimanche, cela n'allait vraiment plus du tout. Mais il me fallut quand même aller à l'église. Je n'ai jamais bien compris pourquoi, dans mon jeune âge, les enfants malades le dimanche étaient tout de suite soupçonnés de vouloir sécher la messe. Il fallait que les adultes se doutent que nous la trouvions fort ennuyeuse, nous aussi.

Nous n'étions pas là depuis dix minutes que je m'évanouissais. C'était mon premier évanouissement. Il me vint lentement et j'eus le temps de croire que j'étais en train de mourir. Je n'osais pas m'asseoir, car c'était, comme je l'expliquai plus tard à grand-maman — ce pourquoi je fus taquinée bien souvent par grand-papa — «un bout à genoux» de la cérémonie. Ah! ces fameux

bouts à genoux, ils auront raison de °moi plus d'une fois. Il fallut me sortir et me ramener à la maison grand-paternelle où je me traînai lamentablement tout le reste de la °journée.

— Cela ne sera rien, répétait-on sans cesse.

Sur la foi de quoi, il ne fut pas question de me mettre au lit. Je n'y allai qu'à l'heure réglementaire.

Le lendemain, j'avais une bonne otite. L'oreille me coulait comme une source et l'oreiller sur quoi j'avais dormi était gâché. Mon oncle fut appelé à mon chevet où on lui parla surtout de °cet oreiller «irrécupérable, vraiment». Si bien qu'il finit par s'impatienter et déclarer qu'il allait s'occuper de mon oreille d'abord. Puis, je fus enveloppée dans une couverture et ramenée chez mon père. Une fois guérie, j'allai faire ma convalescence chez grand-maman.

Cela se °passait à l'automne 1919. J'avais eu cinq ans en avril. C'est à cette époque que grand-papa fut atteint de diabète. Je l'appris un jour que je passais la bonbonnière à la ronde. Comme il refusait et que j'insistais, il m'expliqua pourquoi il ne pouvait plus °manger de sucreries. Ne plus jamais manger ni chocolats? ni fruits confis? ni gâteaux? Cela me parut un sort si horrible que je me mis à pleurer. Et puis, il y avait autre chose. Quelque chose que je n'aurais pu expliquer avec des mots mais qui me bouleversait. Jamais plus de °bonbons? Cette maladie ne se guérissait donc pas? Je savais depuis longtemps ce qu'est l'angoisse, mais jamais je ne l'avais ressentie pour un tel motif. En découvrant que ce que j'aimais était menacé, je découvris du même coup que j'aimais. Tout petits, nous aimons sans y faire attention et l'amour, pour nous, c'est surtout celui que les autres nous portent. Ce jour-là, je ressentis un sentiment qui me poussait à dire « je t'aime » et à ouvrir les bras. Tout cela finit, bien entendu, dans les larmes générales.

Quand je m'interroge, je m'aperçois que ce climat d'amour °comptait bien plus, pour moi, que toutes les gâteries, dont il ne

faut pas, cependant, minimiser l'importance. Un bout de chocolat, à cet âge, c'est important. Mais il faut pouvoir le manger autrement que la gorge serrée. Oui, c'est ce climat que j'adorais dans cette maison où il n'y avait pas de honte à laisser parler son °cœur, à pleurer abondamment si ce qu'on disait était triste et à roucouler si c'était gai. Chez mes grands-parents paternels, la plus lointaine allusion à des sentiments tant soit peu affectueux, même les plus purs, amenait des grimaces embarrassées. Qu'on juge de l'attitude adoptée envers ceux où le °corps intervenait. De jeunes époux se tenant par la main suscitaient des: «Ils ont l'air tellement bêtes!» L'amour physique, la vraie bouffonnerie, et sale en plus. Seule la procréation venait sauver et excuser cette abomination. Aussi, les couples sans enfants étaient-ils mal vus. Ceux-là ne faisaient pas leur devoir car «faire son devoir» ne pouvait en aucun cas signifier bien exécuter son travail ou être bon et juste et courageux. Non, cela n'avait pas d'autre sens que d'avoir des enfants. Il fallait donc procéder de la seule façon connue, si damnable soit-elle et si humiliante pour les pauvres femmes! L'union des corps, l'union de ces guenilles, comme disaient les prédicateurs de retraite, quelle atroce nécessité!

Cela m'est resté un grand mystère que toutes ces pieuses gens disent: «Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance.» Tout pousse à croire qu'elles le considèrent comme bien fait, cet homme. Un corps fait par Dieu, ça n'est pas rien! Pensez-vous! Commencez donc par enlever les fesses, tenez, et les seins si c'est une dame. Le sexe, on n'en parle pas, à la lettre. Pendant qu'on y est, il ne serait pas mauvais d'enlever la peau dont °le seul nom révulse. On commence seulement à avoir une œuvre dont Dieu n'ait pas à rougir. Mais tout cela a été fait sans que l'on consulte les bien-pensants. C'est pourquoi ils sont obligés d'améliorer l'œuvre de leur créateur à grand renfort de gaines aplatissantes et de vêtements flous. Misère.

J'eusse mieux fait de m'habituer tout de suite à cette mentalité: pas de corps, pas de cœur, et aucun des mots qui les nomment, car c'est cette mentalité-là que j'ai rencontrée partout jusqu'à la fin de mon adolescence. La seule exception fut celle que j'ai dite. Exception °d'importance. Tellement qu'à ce moment l'exception était ma règle. Elle allait très tôt me manquer gravement.

Je savais mes lettres depuis un bon moment et le ba, be, bi, bo, bu. J'avais commencé par apprendre à les dire puis à les lire. Maintenant, je savais les écrire tant bien que mal. Mon otite guérie, j'appris vraiment à lire. Grand-maman tenait beaucoup à me l'apprendre °elle-même. Souvent, nous en parlions toutes les deux. Surtout depuis l'acquisition de ce jeu de cubes où toutes les lettres étaient gravées, même celles dont on ne fait jamais rien, comme le w, par exemple. Je n'ai jamais rencontré de professeur de cette qualité. Les leçons étaient si agréables que je poursuivais grand-maman, à la journée longue[50], mon abécédaire à la main. Je comprenais tout ce qu'elle m'expliquait et il m'est arrivé si souvent, par la suite, de ne rien comprendre à ce qu'on voulait m'enseigner que je peux rendre, en toute humilité, cet hommage, non pas à mon intelligence mais à la sienne.

J'ignore tout des méthodes actuelles pour enseigner aux petits à lire et à écrire. Je suis peut-être bien vieux jeu, mais je ne pourrai jamais croire à leur °efficacité. J'en vois trop les résultats.

— Si tu apportes tous tes soins à comprendre ce que °tu étudies, tu ne l'oublieras jamais, me répétait grand-maman qui était fort éloignée de considérer le cerveau comme un appareil photographique.

C'était une trop belle °promesse. Ce n'est pas elle, c'est moi qui ne l'ai pas tenue.

Quand je sus lire assez pour déchiffrer le journal (car, les premiers jours, c'était le journal, bien plus que les livres, qui excitait ma concupiscence), je m'aperçus que certains mots changeaient sans cesse d'orthographe : parlais, parlait, parlaient. En termes très clairs, elle me dit ce qu'était un verbe, les raisons pour lesquelles il variait ainsi, et que j'apprendrais tout cela le temps venu. Quelle chose inouïe et que de mystères ! Quand, à sept ans, j'abandonnai le pronom et que, tournant la page, je lus : « Le verbe est un mot qui exprime l'action ou l'état du sujet », j'eus l'impression d'être parvenue à la fin de mes études. Que pourrait-on m'enseigner de plus difficile que ce mot qui changeait tout le temps selon qu'il s'agissait de moi ou des °autres ? Quelque dix ans plus tard, j'ai retrouvé, en rangeant l'armoire aux livres de classe, ma petite grammaire toute crayonnée. À la page dont je parle, il y avait une douzaine de verbes écrits dans les marges : courir, manger, coudre, etc. Dessous, une sentencieuse conclusion : « C'est des verbes. »

Puis, grand-maman voulut passer aux chiffres. L'addition. Rien à faire. Je n'avais envie que de savoir lire. Le reste me semblait du temps °perdu. Plus tard, elle m'a raconté en riant — ce pourquoi je soupçonne qu'elle n'aimait pas beaucoup les chiffres — que je l'interrompais sans cesse pour demander : « Comment s'écrit sept ? plus ? égal ? » Je ne mordrai aux chiffres et toujours du bout des dents que lorsque je m'apercevrai, au pensionnat, qu'une bonne note pour l'arithmétique c'était aussi nécessaire, à la fin du mois, qu'une bonne note pour le français.

Le premier livre que je lus fut Don Quichotte[51]. C'est un peu °fou, mais c'est ainsi. Grand-papa gardait un embryon de bibliothèque dans l'arrière-boutique de la pharmacie. Aussitôt que je sus ânonner, je m'emparai du bouquin le moins haut placé et je me mis à lire dans mon coin. Je ne comprenais strictement rien, d'abord pour la raison évidente que Don Quichotte, à mon âge... ensuite parce que je lisais trop lentement pour me souvenir,

arrivée au bas de la page, de ce qu'il y avait en haut. Mais cela n'avait pas d'importance. Avec cette chaleur aux joues que la lecture m'a donnée jusqu'à l'âge adulte, je lisais. Grand-maman et grand-papa lisaient tous les °jours. Il eût fait beau voir que je n'en fisse pas autant.

Et puis, déjà, j'étais poussée par le désir incoercible de faire tout ce que mon père blâmait. Je l'entendais tout le temps injurier maman à propos de livres et de temps perdu à lire. (Dieu sait pourtant que les livres, chez lui, n'étaient pas nombreux: une centaine de petites choses insignifiantes que maman reprenait sans cesse plutôt que d'être complètement sevrée.) C'eût été suffisant pour éveiller mon désir si je ne l'avais déjà porté en moi. En tout cas, cela m'aiguillonnait singulièrement.

Don Quichotte, j'en tournais probablement plusieurs pages à la °fois car, un après-midi, j'arrivai au bout de ma peine et de mon plaisir. Pendant que je replaçais le livre sur le rayon, grand-papa riait beaucoup.

— C'était beau, mon Ti-Claire?

— ...Ouuuui...

Grand-maman m'acheta « La Semaine de Suzette » et tout alla mieux par la suite.

Cette arrière-boutique de ma petite enfance où je jouissais d'un bonheur immense mais jamais parfait parce que toujours °menacé d'un possible retour à la maison paternelle, cette arrière-boutique, je ferme les yeux et je la vois. D'abord, avec ses balances, ses flacons, ses mortiers, l'officine où grand-papa exécute de mystérieuses ordonnances; au-delà, une grande pièce un peu sombre, un peu austère.

J'entre.

À gauche, il y a un escalier condamné qui date du temps où le °pharmacien (pas grand-papa, un autre avant lui) habitait à l'étage. Au fond, une table de travail. À droite, un divan où je fais la sieste l'après-midi. Au-dessus du divan, grand-papa a posé un petit

crochet au plafond. Quand je m'éveille, il y a toujours un bonbon qui se balance au bout d'une cordelette fixée au crochet. Encore mi-sommeillante, j'étends le bras et grand-papa rit, chaque fois, à en perdre le souffle comme s'il venait d'inventer ce bon tour qu'il me joue pour la centième fois.

À cause de cette otite, et parce que maman attendait la naissance de Marguerite, je passai les fêtes de fin d'année °chez mes grands-parents. Je n'oublierai jamais ce seul Noël vécu dans le bonheur, les rires et la paix. Grand-maman avait dressé un sapin dans un coin de la salle à manger. Le salon était tout décoré de cloches rouges et vertes et de feuilles de gui sous lesquelles nous nous embrassions sans cesse tous les trois. Au petit déjeuner, nous eûmes des pamplemousses, fruits rares à l'époque. Au déjeuner, de grandes assiettes d'huîtres qui me donnèrent un mal fou et qui me valurent d'être enveloppée dans un vaste tablier appartenant à Diana. L'après-midi, un cocher vint nous prendre dans un traîneau tintinnabulant pour faire une promenade par les rues enneigées. Le soir, au dîner, il y eut des invités. À condition de ne parler que si l'on m'interrogeait, je fus admise à table.

J'étais à peine revenue de tous ces bonheurs que le Jour de l'An arriva et cela recommença. Je me souviens de tout et je fis bien d'être aussi attentive car vingt ans s'écouleront avant que la Noël et le Jour de l'An soient autre chose, pour moi, que des journées affreusement pénibles dont je n'arrivais plus à voir le bout.

Puis, °grand-maman, de plus en plus souvent, se mit à passer ses journées auprès de maman. Elle partait très tôt le matin et me laissait aux bons soins de Diana qui s'occupait de moi avec douceur. Vint enfin le 13 mars, jour où Marguerite entreprit sa course. Dans huit ans, tout juste, maman aura fini la sienne.

Ce matin-là, grand-maman m'avait amenée °à l'église, comme elle le faisait trop souvent à mon gré. Je ne suis pas née pieuse et ces interminables cérémonies m'ennuyaient beaucoup. Grand-maman alla communier avant la messe, fit une courte action de grâces, puis elle se pencha à mon oreille.

— Je dois partir tout de suite. Quand la messe sera terminée, tu devras retourner toute seule à la maison. Demande à une grande personne de t'aider à traverser la rue.

Elle n'avait pas plus °tôt disparu que je me précipitai hors de l'église, traversai la rue sans rien demander à personne et fis irruption dans la cuisine de Diana.

— La messe n'est pas finie?

— Je ne sais pas... En tout cas, le prêtre était au pied de l'autel.

— Mais il y est aussi au début!

— Ah oui?

Je me souviens fort bien de ce court dialogue car je revois le sourire sceptique de Diana comme si elle était devant moi et je pense bien que ce fut là que, pour la première fois, je pris conscience de mon indifférence. Grand-maman revint le soir et m'annonça que j'avais une nouvelle petite sœur, ce qui m'apparut comme une histoire à peine croyable. D'où sortait-elle celle-là? Pas une seconde il ne me vint à l'esprit qu'il pût s'agir d'un bébé.

— Quel âge a-t-elle?

Ce °qui provoqua un fou rire général et, pour des années à venir, les taquineries de grand-papa.

— Dis-moi un peu l'âge d'un bébé d'un jour, me demandait-il quand il voulait me faire monter la moutarde au nez.

Il n'était pas d'usage, à cette époque, d'expliquer aux enfants les mystères de la vie. Au reste, nous posions peu de questions. Nous sentions très bien que les adultes n'avaient pas l'intention de nous éclairer, qu'il y avait là une sorte de frontière qui ne se °franchissait ni dans notre sens ni dans le leur. Je restai donc à

me demander comment un enfant d'un jour avait pu se rendre chez mon père.

Ces péripéties n'empêchèrent pas grand-maman °de s'informer de mon retour à la maison après la messe du matin. Je fus grondée. Mais elle ne le faisait jamais qu'avec tant de mesure...

Quelques jours plus tard eut lieu le baptême. Il était si difficile de sortir de °notre désert familial, surtout en hiver, que les trois derniers-nés furent baptisés à domicile, dans la chambre de maman. Cela se passait rarement sans que mon père en profitât pour se manifester. Je fus, cette fois-là, attrapée dès mon entrée dans la pièce. Depuis tant de mois que je vivais normalement, je m'étais habituée, je le suppose, à une liberté de paroles dont c'est peu de dire qu'elle n'avait aucune place au foyer paternel.

— Moi je voudrais qu'elle s'appelle Madeleine, dis-je avec ce qui fut °qualifié d'incroyable aplomb.

Le plus ennuyeux fut qu'après en avoir fini avec moi, mon père se tourna vers grand-maman et l'accusa de m'avoir suggéré cette intervention. Enfin, le vicaire °sonna, mon père descendit pour le recevoir et tout rentra dans le calme. La cérémonie terminée, nous repartîmes, grand-maman et moi, comme nous étions venues.

De toute évidence, mon père ne savait pas et il ne sut jamais, je pense, que si Marguerite fut ainsi prénommée ce fut justement, et secrètement, en l'honneur de grand-maman qui s'appelait Marguerite en plus d'Oliérie qu'on ne pouvait guère infliger à une deuxième victime, même si cet étrange prénom rendait hommage à Olier de Verneuil[52], le fondateur des Sulpiciens au Canada.

Pendant les semaines qui suivirent, grand-maman travailla °à ma toilette de première communion. Entre les essayages, je restais près d'elle et je la regardais faire. Si bien qu'un matin, l'envie me prit de coudre moi aussi.

— Je voudrais faire une robe à ma poupée.

Grand-maman me regarda comme si je venais de lui annoncer °la nouvelle du siècle. Après des oh! et des ah! elle me donna un bout de tissu blanc quadrillé de rose qu'elle était prête à me laisser couper moi-même si je l'eusse voulu mais, vraiment, je ne m'en sentais pas l'audace. Je lui expliquai ce que je voulais, un corsage uni, une jupe froncée, et ce fut elle qui se chargea de la coupe. Puis elle enfila une aiguille et me la tendit.

Je m'assis près de la fenêtre et me mis à coudre avec ardeur. Plusieurs fois, je rapportai mon aiguille pour y faire remettre du fil. Au bout d'une petite heure, je poussai un cri de triomphe.

— J'ai fini, grand-maman.

— Comment? Déjà?

Je crus °deviner un peu de blâme dans sa voix. Pourtant, la robe était là m'encapuchonnant le poing et ne ressemblait à rien d'autre qu'une robe.

— Mais cela n'a pas l'air mal du tout.

J'étais ravie. Pas pour longtemps. Retournant °prestement l'objet à l'envers, grand-maman se trouva face à une jungle de bouts de fils et d'effilochures.

— Mon Dieu! Cette enfant ne saura jamais coudre!

À la façon dont elle disait cela, °je sentis bien qu'il eût mieux valu pour moi d'être morte que de vivre sans savoir coudre. Aussi n'ai-je pas vécu sans savoir coudre.

Je repris la robe °et me mis à couper tout ce qui en déshonorait l'envers si bien que, lorsque je tentai d'en revêtir ma poupée, tous les morceaux se séparèrent les uns des autres. Mais grand-maman n'était pas femme à me laisser sur une déconvenue. Aiguille en main, elle m'enseigna comment faire une couture et comment l'arrêter. Puis, surtout, elle m'expliqua qu'apprendre à coudre demandait une très longue patience et elle émit, à mon endroit, de pieux souhaits à propos de cette patience.

Même si j'adorais grand-maman, je n'aimais pas beaucoup qu'elle me fasse ce que nous appelions, entre nous les enfants, un

speech. Le dialogue entre enfants et adultes n'était pas très bien porté en ces temps-là. Le plus souvent, les adultes parlaient seuls, les enfants feignaient d'écouter, tremblant si l'adulte était mauvais, s'ennuyant seulement si l'adulte était bon. Pour ma part, en fille de mon père que je restais toujours, j'entretenais un bon petit blocage maison contre le *speech* et je n'aidais guère grand-maman à le tourner en dialogue. Je pense qu'elle savait très bien ce qui se passait en moi. Aussi ne parlait-elle pas longtemps.

Vers la fin de la matinée, elle rangeait sa couture et passait à la cuisine où Diana avait déjà mis le déjeuner en °train. Grand-maman cuisinait comme elle cousait: de façon exquise. Les repas étaient toujours fins et variés à l'infini. Pour tous ces plats, elle connaissait par cœur la série des assaisonnements, des herbes aromatiques qui, en petits pots, remplissaient toute une tablette d'armoire. La tresse de têtes d'ail pendait tout près. Si un plat demandait des tomates, elle les pelait et les épépinait. L'oignon était émincé assez fin pour fondre et se perdre en cours de cuisson. Au bout de peu de °temps, les arômes imprégnaient la cuisine.

— Comment sais-tu ce qu'il faut mettre, grand-maman? lui demandais-je.

— Cela s'apprend, me répondait-elle invariablement.

Tout s'apprenait donc? J'en avais du travail devant moi! Rien que d'entendre le ton sur lequel elle me répondait, je comprenais bien que cette femme exigeante aurait fort mal vu que je n'apprisse pas.

Enfin, un jeudi, après avoir été visiter °mes sœurs aînées qui se trouvaient déjà au pensionnat, nous arrêtâmes, grand-maman, maman et moi, à la Procure afin d'arranger mon entrée pour le

début de mai. Je me souviens que j'étais très désireuse de faire admirer mon manteau neuf par la religieuse.

— C'est grand-maman qui l'a fait. Le col est brodé à la main.

— Mais on est déjà °mondaine, déclara la bonne sœur.

Elle me disait cela comme si j'avais souffert d'une petite maladie point trop grave mais à surveiller toutefois. Elle plissait la bouche. Elle ne me plut pas.

Puis, ce fut le premier jour de mai. La veille, grand-maman avait procédé au grand essayage de ma toilette de première communiante: la longue robe °de mousseline et l'aumônière attachée à la taille, les dessous de broderies, le voile de tulle, les gants, les souliers. J'emportai le souvenir de ces blancheurs comme une promesse.

J'emportais aussi tout un petit trousseau de pensionnaire où me plaisaient surtout les choses que je n'avais jamais eues à moi seule auparavant, les savonnettes, le talc. Personne avec qui partager mon tube de dentifrice. Je pourrais le manger tranquillement, j'adorais cela. J'avais toujours été peignée avec le peigne de maman ou celui de grand-maman. J'eus droit à un robuste démêloir que je possède encore, à qui il manque trois dents cassées l'année suivante dans un geste de colère.

— Pour que tu n'oublies jamais la laideur de la colère, tu garderas ton peigne aux dents cassées, me dit maman.

La laideur de la colère... La pauvre femme savait de quoi elle parlait.

J'emportais aussi des choses qui me semblaient fort étranges: un voile de tulle blanc pour la messe et un voile de tulle noir pour les saluts, les vêpres et autres cérémonies du soir.

C'était encore un jeudi, jour de parloir. Je connaissais bien l'endroit pour y être allée souvent visiter mes sœurs. Les pensionnaires s'asseyaient d'un côté de la °grille et les parents de l'autre: le côté du monde. À l'arrivée et au départ, les baisers se donnaient entre les barreaux. J'avais tant de hâte d'être embrassée

de cette façon que je voulus passer tout de suite de l'autre côté et la mère Saint-Henri[53] vint m'ouvrir la porte pratiquée dans la grille, au fond de la salle. Seulement, quand je vis maman et grand-maman partir, le désespoir m'envahit et je me mis à crier. Heureusement, il y avait des sucettes toutes prêtes à remplir leur office. Ce n'est pas tellement que cela console, mais on ne peut sucer et hurler en même temps.

°J'eus, dès la première journée, à souffrir de mon nouvel état. Il semble qu'il ne soit pas venu à l'esprit des bonnes sœurs que je pusse ignorer tout des usages de la maison. C'est une façon que j'ai souvent remarquée dans les couvents de femmes. Ce qui s'y passe semble si important aux yeux des pauvres filles qui s'y sont retranchées de tout contact avec la réalité, qu'elles n'arrivent pas à comprendre qu'on puisse ignorer à quoi elles s'occupent chaque minute de leur vie. On attendait que je fasse ce que je devais faire sans m'expliquer en quoi cela consistait. Les autres petites filles, déjà au courant du règlement depuis le mois de septembre, avaient l'air de penser de même. Les religieuses donnaient parfois des instructions à quoi je ne comprenais rien faute de connaître le vocabulaire conventuel. Je passai tout de suite pour une désobéissante et, en deux jours, je m'attirai plusieurs réprimandes. Le sort des dix prochaines années de ma vie fut tout de suite fixé.

Bien veinarde, encore, de ne subir que des réprimandes. Les sévices, s'ils n'étaient pas aussi fréquents qu'à la maison paternelle, n'étaient pas ignorés cependant. Peu de jours avant mon arrivée, il y avait eu sévices collectifs et on en parlait encore dans les coins. Voici l'histoire: à la fin de chacun des trois cours du matin — catéchisme, français, anglais — chaque élève recevait une note: très bien, bien ou médiocre. Ce matin-là, la première

maîtresse °de la division annonça que celles qui n'auraient pas leurs trois «très bien» subiraient un châtiment exemplaire. À onze heures, on sépara l'ivraie du bon grain. Les ivraies furent amenées au dortoir où on leur fit enlever leurs robes. Puis, s'armant d'une brosse dure, la sœur leur brossa le visage au savon de ménage. Un savon décapant qui, même employé sans brosse, vous mettait la peau à vif en un rien de temps. Les brunes résistèrent un peu mieux que les autres, mais les pauvres blondinettes — et les rousses donc! — sortirent de cette épreuve le visage pelé et suintant le sang. Je fus assez secouée par cette histoire, d'autant plus que ma sœur Françoise figurait au nombre des écorchées. Les sévices administrés sous l'effet de la colère, je connaissais bien cela. Mais la torture minutieuse et patiente, je n'en avais pas encore entendu parler. Décidément, les adultes, sauf maman, grand-maman et grand-papa, on n'en avait que faire.

Dès la troisième ou quatrième journée, je dus faire face à mon premier drame. Si notre climat familial fut toujours d'un °puritanisme bien serré, nous avions quand même été habitués à désigner certaines fonctions par leur nom. Nous n'avons jamais employé, chez nous, de ces mots ridicules qui évitent l'emploi de pipi, par exemple, et qui, signifiant la même chose, ne sont pas plus distingués. — J'ai connu une famille où l'on disait «faire un mouillé» ce qui est bien le comble du ridicule. Mais comme dans le ridicule il n'y a jamais de véritable comble, on en vint à désigner l'organe du même mot que la fonction, ce qui m'apparaît comme assez répugnant —. L'importance d'un mot, c'est ce qu'il signifie, il me semble, et si chaise signifiait bordel il faudrait, à ce compte-là, remplacer chaise par un autre mot, lequel tomberait dans le discrédit et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ne puisse plus s'asseoir.

Bref, un jour que je souhaitais «aller en haut» — car c'était de cette façon que cela se °disait, même si bien souvent nous étions au même étage ou à l'étage au-dessus de l'endroit — je m'avisai de confier à ma voisine que j'avais grand besoin de faire

pipi. La petite porta la main à sa bouche et fit : « Ah dzou ! » Dzou, c'était dans cette institution l'expression par excellence de l'horreur. Moi, fraîche arrivée, j'ignorais ce que dzou signifiait. L'étude s'achevait, justement, et comme c'était le moment où, en groupe, nous allions toutes en haut, mon problème se trouva réglé et j'oubliai la confidence faite à ma voisine.

Pendant la °récréation, je fus appelée par la religieuse-brosseuse qui se mit en devoir de me faire avouer mon péché. Il se trouva que je l'avais complètement oublié. Il faut vraiment ignorer ce qu'est un enfant pour croire qu'il sait ce qu'il a dit une heure plus tôt. De plus, comme je n'avais aucune idée de la délation organisée régnant dans les couvents, je n'arrivais pas à comprendre de quoi il s'agissait : cette bonne sœur, je ne lui avais pas parlé.

— Vous avez dit une mauvaise parole.

À qui ? Quand ? Pleine de bonne volonté, je cherchais. Je ne trouvais rien.

— Vous ajoutez le mensonge à votre mauvaise parole ?

Oh oh ! j'avais °entendu cela quelque part et je devinai que je venais de mériter, après la simple, la double punition. Plus j'avançais dans la vie, plus c'était pareil. Pourtant, de guerre lasse, la sœur me renvoya. Je croyais que c'était fini. Je ne savais pas encore à qui j'avais affaire. Le soir, à l'heure du coucher, je fus amenée dans une pièce attenante au dortoir.

— Vous n'allez pas vous coucher sans avouer ? Songez que °vous pouvez mourir cette nuit.

Bon Dieu ! ça ne s'arrangerait pas mon histoire. Voilà que j'étais pour ainsi dire menacée de mort. Et je cherchais, je cherchais. Rien ! La sœur me fit °asseoir tête à tête avec mon crime pendant que les autres petites filles se couchaient. De temps à autre, elle venait s'enquérir de mes dispositions à l'aveu. Ce n'était pas de bonnes dispositions que je manquais, c'était de la matière même de l'aveu.

Je cherchais toujours, grelottante dans ma chemise de nuit. À la °fin — au bout d'une heure peut-être, mais à moi il me semblait que la moitié de la nuit était passée — elle me dit:

— Je comprends que cela vous gêne de répéter ce mot. Je vais vous aider. P...

C'était bien bon de sa part mais, affolée que j'étais °par l'inattendu, l'inextricable, le tâtillon et le démentiel de cette histoire, et par l'envie de dormir, p... c'était peu pour mettre sur la voie. Je cherchais toujours.

— Eh bien? P... Pi...

Pi...? Je n'étais guère brillante ce soir-là. Pi? Je ne voyais pas de quoi il s'agissait. Finalement, la bonne sœur, qui voulait s'aller coucher, je suppose, mais qui ne voulait pas pour autant me laisser risquer mon salut éternel, perdit patience.

— Vous avez dit °pipi.

Et elle mettait sa main sur sa bouche comme ma petite voisine. Elle me fit dire mon acte de contrition et je pus regagner mon lit.

Le jeudi suivant, au parloir, mes sœurs racontèrent °que je m'étais fait gronder, mais qu'elles ne savaient pas pourquoi. Maman voulut savoir. Eh bien! j'étais si persuadée d'avoir fait quelque chose, non pas d'affreux, mais de dérogatoire à l'esprit de l'institution, que je ne voulus pas raconter devant mes sœurs une chose qui, si elles l'eussent connue, les aurait plongées sans aucun doute dans le plus pénible embarras.

— J'ai dit que la nourriture était mauvaise, que ça ne valait pas de la crotte de chat.

Au °fond, ça n'était guère mieux, mais je sentais qu'il y avait entre les deux mots une différence énorme: dans le deuxième, il n'était pas question des besoins humains. C'était l'humain qui était rejeté. De toutes façons, maman riait aux larmes et mes sœurs aussi.

— N'y pense plus, dit maman. C'est oublié.

Voire.

Je n'aimais pas mentir à maman. Cela m'arrivait rarement. À grand-maman, cela ne m'arrivait jamais. C'est que, si celle-ci me grondait quand j'avais mal fait, elle ne me °punissait pas. Elle jugeait qu'une gronderie suffisait. Avec maman, c'était différent. Quand nous avions commis quelque faute trop apparente, brisé un objet par exemple — il faut dire que mon père ne faisait pas la part de la maladresse enfantine et qu'il nous punissait tout autant pour une faute délibérée que pour le bris accidentel d'un carreau —, il fallait bien qu'elle raconte l'incident. La première question que posait mon père c'était: «A-t-il été puni?» Maman n'aurait pas pu, décemment, répondre oui si nous ne l'avions pas été. Il n'est pas possible d'élever les enfants dans cette sorte de complicité. Il fallait répondre par de vigoureuses affirmations sans quoi il se serait chargé de la punition. Maman voulait éviter cela autant que faire se pouvait. Cela n'empêchait pas mon père, il faut le dire, de nous octroyer souvent une deuxième punition, et qui n'était jamais de la même espèce que la première. Maman nous envoyait au coin. Je n'ai pas mémoire d'y avoir été envoyée par mon père.

Ce n'est pas bien °méchant d'être envoyé au coin. Si j'avais cela en horreur, c'était par crainte que mon père n'arrivât pendant que j'y étais. Je n'oublierai jamais ma terreur le jour où, ayant été vraiment par trop insupportable, je fus laissée au coin jusqu'à ce que les pas de mon père ébranlassent l'escalier.

— °Maman! Pardon! Pardon! Je vais être bonne.

Prestement pardonnée et pénétrée de reconnaissance, je me montrai les jours suivants d'une sagesse sans précédent et d'une tendresse telle — je m'en souviens très nettement — que j'embrassais jusqu'à sa robe.

Mentir à mon père, c'était tout autre chose. Une sorte de nécessité °vitale. De sport aussi. Et de vengeance, tout compte fait. S'il avait fallu tenir l'état de tous les mensonges inventés par

chacun de nous, disons pendant vingt ans, cela aurait occupé un rude comptable. L'enfant ment non seulement quand il a peur, mais aussi quand il fait face à des personnes qu'il ne respecte pas. «Ceux-là ne méritent pas que je leur dise la vérité». Car la franchise, ce n'est pas seulement un devoir. C'est un cadeau. Pour encore tout aggraver, mon père n'avait aucune perspicacité. Il croyait que nous mentions quand nous disions la vérité et vice versa. Les pensées que semblable disposition inspire à un enfant ne sont pas indulgentes.

Je m'acheminais donc vers la première communion. Les jours précédant la cérémonie furent employés à des sortes de répétitions. On nous enseigna comment communier, °comment nous confesser. Ce fut à cette occasion que mon péché, ma mauvaise parole, revint sur le tapis. L'exercice-confession se passait à haute voix entre la bonne sœur et les cinq ou six petites filles qui marchaient au catéchisme[54]. La bonne sœur s'asseyait, l'une de nous s'agenouillait tout contre et accusait «des exemples de péchés». Quand vint mon tour, on passa brusquement de l'exemple à la réalité.

— Vous n'oublierez pas de vous accuser de... Enfin, vous me comprenez...

Patatras! J'avais, de nouveau, oublié mon crime. Je la regardai avec l'air d'une qui ne comprend pas.

— Vous savez bien? Ce pour quoi vous avez été punie dès votre arrivée.

Les petites filles s'agitaient et me regardaient d'un drôle d'œil.

Là, vraiment, je fus désespérée. Je ne connaissais peut-être pas le mot «ridicule» mais j'eus le sentiment très net que, si je me laissais faire, j'allais y plonger tête première.

°Pour tout compliquer, la surveillante en second, celle que l'on appelait la deuxième maîtresse de la division, se mit à vouloir, elle aussi, me préparer à une bonne communion. Elle avait su que j'avais dit une mauvaise parole, mais elle ignorait de quoi il retournait. Il y avait pourtant là une conversion à opérer et les conciliabules particuliers entre elle et moi devinrent interminables. Je fus, une fois de plus, sommée d'avouer. Je ne comprenais pas pourquoi, puisque j'avais déjà tout avoué à la première maîtresse et que, de toutes façons, j'étais censée le faire une fois pour toutes au confessionnal. Je dis «censée» car je n'étais pas persuadée de la nécessité de cet aveu. D'autre part, j'avais peut-être fait un véritable péché. Je ne m'y retrouvais plus.

Enfin, grâce au ciel, nous eûmes un cours de l'aumônier même qui devait nous °confesser. Il nous expliqua que, pour pécher, il fallait savoir que l'on faisait quelque chose de mal. Mon problème était résolu. Lors du conciliabule suivant, j'eus envie de faire part de ma découverte à la mère Sainte-Mathilda[55] mais, à la réflexion, je préférai m'abstenir. Avec les adultes, on parle toujours trop.

À cause de toutes ces histoires, je voyais venir le plus beau jour de ma vie sans grande ferveur. N'eût été le souvenir de la mousseline et du tulle, j'aurais été plus ennuyée qu'autre chose.

Le moment de la confession arrivé, la bonne sœur me fit un dernier petit signe — avec toutes ces messes basses, je commençais à prendre figure de pestifiérée parmi mes compagnes — et je disparus derrière le rideau. °L'aumônier, M. Larue[56], fut tout à fait mignon. Il me prit sur ses genoux, affirma qu'à mon âge on ne voulait pas offenser Dieu et dit que, de toutes façons, il me donnait l'absolution au cas où j'aurais fait quelque chose de mal. J'étais bien d'accord. Je récitai mon acte de contrition, il me donna une sucette, et je sortis de là fière comme Artaban[57], avec le vif sentiment que mes deux maîtresses de division avaient été roulées.

Le soir, au dortoir, je trouvai sur ma chaise la longue robe étendue, le voile, les dessous de broderie, l'aumônière. Grand-maman m'envoyait, en outre, une robe de mousseline brodée — que je possède encore, une robe toute cousue main à points si menus qu'ils font plaisir à voir — mais courte celle-là et destinée à être endossée après la °cérémonie, de façon que je ne sois pas, toute la journée, empêtrée dans mes jupes. Tout cela était bien expliqué dans une lettre accompagnant le colis. J'étais folle de joie.

Le lendemain matin, la religieuse vint m'aider à m'habiller. Elle me mit, malgré mes protestations, la combinaison courte, la robe °courte, puis la combinaison longue, la robe longue. Il n'y avait qu'une paire de souliers et ce fut heureux. J'avais peine à respirer et j'étais monumentale. Je descendis à la chapelle fort préoccupée de cette bévue et je ne crois pas avoir pensé à autre chose de toute la cérémonie.

Après la messe, maman, grand-maman et grand-papa °vinrent à la grande porte nous rencontrer, mes deux sœurs et moi, et nous passâmes la journée tous ensemble chez grand-maman. Diana dut repasser ma robe courte qui était sortie bien chiffonnée de cette aventure et tout redevint agréable. — Cette robe avait dû être la cible de quelque jettatura[58]: la dernière fois qu'elle servit, ce fut pour une distribution de prix. Ma sœur Margot[59] la portait. On la lui mit sens devant derrière, si bien que la pauvre, incapable de plier les bras, avait l'air semi-crucifiée et faisait peine à voir. De plus, comme les manches couvraient juste le coude, les religieuses se refusèrent à lui laisser montrer autant de peau. Elles lui confectionnèrent rapidement — et je pense que cet adverbe dit bien ce que je veux laisser entendre — de robustes manchettes d'un coton écru qui formait avec la mousseline suisse un contraste inattendu.

Quelques jours plus tard, je retournai chez mon père. Mon premier contact avec le pensionnat me laissait plutôt °dépitée — d'autant plus que je l'avais imaginé tout à fait rose — mais je le préférais sans aucun doute à la maison paternelle. Mes sœurs étaient du même avis. Quand arrivaient les derniers jours de l'année scolaire, nous étions les seules à ne pas être affolées d'impatience et de °bonheur.

Parfois, quand nous arrivions à la maison, nous avions la chance que mon père en soit absent. Il pratiquait son métier d'ingénieur pour le compte du gouvernement de la province et s'occupait de la construction des routes, ce qui l'amenait, l'été, à voyager souvent. Dans notre malheur, nous avions cette bonne fortune : quatre jours de répit ici, trois jours °là.

°Maman était douée d'une vive disposition à la gaieté. Malgré les conditions pénibles où elle vivait, cette disposition avait survécu. Au reste, la plupart de ses enfants en avaient hérité. Aussi, quand mon père partait, il tournait juste le dos et nous étions transformés. Je me souviens surtout de la différence de climat qui existait entre nos retours de la messe quand il était en voyage et ceux où il était présent. Nous empruntions pour ce faire, et jusqu'à ce que la route fût tracée, la voie ferrée. Les dimanches où nous étions entre nous, le retour s'effectuait dans une folle gaieté. Nous chantions

«J'ai trouvé le lit du lièvre
«Mais le lièvre n'y était pas
«Le matin quand il se lève
«Il emporte son lit, ses draps[60].

Ou bien

«Près de la fontaine, un oiseau chantait
«Un oiseau, à la volette[61]...
— Maman, chante-nous la chanson du fantôme.
«Un fantôme...
— Non, raconte d'abord l'histoire.

— Mais je vous l'ai déjà racontée cent fois.

— Ça ne fait rien, c'est toujours drôle.

Je l'ai oubliée cette histoire. Tout ce dont je me souviens c'est qu'il y avait une histoire, qu'il s'agissait d'une amie de maman, peut-être Louise de Grandpré[62], qui chantait cette chanson pour faire rire ses compagnes. Mais il y avait quelque chose autour de l'origine de la chanson que j'ai perdu. L'histoire racontée, maman pouvait enfin chanter

«Un fantôme brillant séduisit ma jeunesse.

«Mais enfin revenue de mes égarements...

Nous nous tordions de rire et cela recommençait chaque fois que nous rentrions de la messe seules avec elle. Autrement nous revenions dans le plus funèbre silence.

C'est à cause °de ces répits, je pense, que nous avons pu tenir. Cette petite espérance de pouvoir souffler nous portait d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre, jusqu'à ce que le pensionnat nous reprît en septembre.

Au milieu d'août, nous commencions à préparer les valises. Cela ne se passait pas sans drame. Il y avait toujours des objets à remplacer. Il fallait demander de l'argent. Saleté d'argent. Le jour où il devenait impossible de ne pas en demander, tous les enfants étaient prévenus. La veille, maman jetait avec une feinte négligence:

— Demain matin, il me faudra demander de l'argent à votre père.

Nul besoin d'en dire plus long. Cela valait toutes les recommandations. L'aurore nous trouvait furtifs. Nous ne marchions pas, nous glissions. Nous nous efforcions de °ne pas encombrer les salles de bains, tout en atteignant une propreté encore plus nécessaire ce matin-là que les autres. Nous nous précipitions vers la salle à manger, prêts à ingurgiter d'une cuiller imperturbable toutes les bouillies qui font les centenaires. Nous en redemandions. C'est bon, disions-nous avec une belle imprévoyance des

obligations que cela nous créait pour le lendemain où il faudrait en reprendre pour rien. Puis, le petit déjeuner s'achevait. Un vent de terreur nous poussait chacun là où nous pouvions être le moins encombrants.

Dans la cuisine, de son mouchoir roulé en boule, maman s'essuyait sans cesse °le visage et les mains. Je la vois encore — je pourrai tout oublier, cela je ne l'oublierai jamais — vêtue de l'éternelle robe de percale grise qu'elle portait dans la maison, ses cheveux trop longs, et qu'elle n'avait pas la permission de couper, noués en un lourd chignon qui la fatiguait et qu'elle soulevait machinalement, la tempe luisante de baume mentholé, car ces jours-là étaient jours de migraine, oui, je la vois facilement. Je l'ai vue si souvent.

Vers huit °heures vingt — son train passait à huit heures et demie —, mon père gagnait l'antichambre et se préparait à partir pour son travail. Comme tous les matins, il avait oublié de prendre un mouchoir, ou ses clefs, ou ses cigares. Lui seul avait droit à ce genre de faiblesse et il faut dire qu'il ne s'en privait pas. L'un de nous volait à l'étage et lui rapportait l'objet. C'était cet instant que maman attendait dans la cuisine. Elle l'attendait en priant tout bas. Je trouvais ce spectacle épouvantable. Elle remuait les lèvres, la tête inclinée, les mains jointes sur son mouchoir trempé. Elle s'arrêtait de prier et je croyais le moment venu. Mais non, elle recommençait et je savais bien que la tentation était forte d'attendre qu'il soit trop tard. Tout à coup, elle franchissait la distance qui la séparait de l'antichambre presque d'un seul bond, comme pour s'interdire la possibilité de reculer. Pressé par l'heure, mon père n'avait plus le temps de faire une scène de grande envergure. Mais, les plus mauvais matins, il préférait manquer le train plutôt que de rater l'occasion. D'abord, il savait bien que maman avait retardé sa demande dans l'espoir de limiter les dégâts et, comme c'étaient les questions d'argent qui le faisaient entrer dans ses plus belles transes, il se sentait

frustré. Et puis, n'allions-nous pas, s'il ne se mettait pas en colère, prendre l'habitude de quémander autant d'argent que nous en avions besoin?

Le train suivant ne passait qu'à neuf heures et °quart. Cela donnait trois quarts °d'heure pendant lesquels presque tout pouvait arriver. C'est long trois quarts d'heure.

Je me souviens, en particulier, d'un matin plus affreux que les autres. À la demande de maman, mon père avait répondu par une explosion vraiment exceptionnelle et pourtant, l'exceptionnel était difficile à atteindre. Après trois quarts d'heure, au cours desquels il s'était montré d'une brutalité inouïe envers ceux de nous qu'il put attraper, il sortit enfin de la maison. Ce jour-là, il partait en voyage. Maman, la pauvre chère, ne voulut pas le laisser partir — sait-on jamais ce qui adviendra en voyage et si l'on en reviendra — sans tenter une réconciliation. Elle le suivit sous la véranda et lui tendit la main. Puis, comme il ne faisait pas mine de la lui prendre:

— Tu ne vas pas refuser de me donner la main?

Pour toute réponse, il la lui fit voler d'un revers digne de la force dont il était si fier. La petite main vint s'écraser sur le mur de briques et se mit tout de suite à bleuir. Vers le soir, elle devint énorme et noire, un objet horrible et qui faisait mal à regarder. Mais maman n'eut pas un mot de °blâme. Je dois dire que cette pieuse disposition ne m'édifiait nullement, au contraire, au plus secret de moi-même, elle m'exaspérait.

Il avait toujours été et il fut toujours de règle que mon père, sa colère faite, rabattît la somme demandée d'une importante fraction. Cela fait, il entreprenait de se trouver des besoins.

— Tu m'achèteras, pendant que tu y seras, une chemise, deux cravates, etc.

Sans donner un sou de plus, va sans dire. Content de lui — mais le contentement ne le rendait °pas pour autant agréable —, il partait. Enfin!

Ma sœur aînée avait coutume de dire:

— On compte avoir besoin, au plus juste, de cinquante dollars. On se dit, j'en demanderai trente-cinq. Le moment venu, on en demande vingt-cinq. Et on en reçoit quinze, sur quoi il °faut en distraire sept pour la chemise ou les °cravates.

Mon père faisait, en effet, grande consommation de cravates. Il les salissait beaucoup et ne se fiait qu'à lui pour les nettoyer: ammoniaque ou eau de Javel non étendues, poudres abrasives, tout y passait. Les cravates aussi. Le premier résultat, comme bien on pense, était une tache décolorée. Pour y remédier, il se servait d'encre, de cirage, de peinture. En séchant, tout cela cassait et emportait le tissu dans sa chute. Un ingénieur n'est pas un chimiste, bien sûr, mais il me semble que cela devrait avoir des lueurs sur les propriétés du chlore. J'ai toujours pensé que s'il n'avait été, pour notre malheur, qu'avocat ou notaire, c'est-à-dire plus éloigné encore des propriétés du chlore et du reste, il serait arrivé à pulvériser la maison pendant l'un ou l'autre de ces nettoyages. En attendant, il devait disposer en cachette d'un grand nombre de cravates trouées mais rien au monde ne l'aurait poussé à demander conseil. Il savait tout.

La rentrée avait lieu entre le premier et le sept septembre. J'eus le soulagement, en arrivant au pensionnat pour cette première année complète, de constater que la religieuse-brosseuse avait été °promue à la surveillance de la troisième division. Cette année-là, ce furent mes sœurs aînées qui bénéficièrent des qualités d'éducatrice de cette sainte fille dont je voudrais raconter, avant de la quitter, comment elle accueillit la nouvelle de la naissance de ma sœur Thérèse[63], la dernière-née.

— Maman a eu une belle petite fille, s'écria Dine en revenant du parloir.

À °sa surprise, elle fut, du coup, envoyée au coin pour apprendre, quand elle vint demander pardon, qu'elle aurait dû dire:

— J'ai eu une belle petite sœur.

Nuance. Il va de soi que la naissance d'une sœur est un °événement décent où la chair n'a pas de place tandis que celle d'une fille, même pour une maman chrétienne et tout, implique un enfer charnel qu'on se doit d'ignorer — en paroles tout au moins car les pensées de ces obsédés, ça doit être quelque chose! Celle-là se serait bien entendue avec mon père et pour les silences et pour les pensées. Elle craignait tellement les propos impurs entre fillettes et l'occasion qu'en donnent les récréations, qu'elle faisait tenir toute sa division en un bloc solide au milieu de quoi elle pivotait, tout yeux et tout oreilles. Parodiant le principe bien connu «jamais deux, toujours trois», elle allait dans la vie, très fière de sa trouvaille, en répétant: «Jamais deux, jamais trois, toujours toute la division.» Il fallait voir ces malheureuses, une bonne quarantaine d'élèves, ne pouvant jouer ni courir, agglutinées autour de cette poule noire comme des poussins °malades.

Moi, j'étais pour longtemps encore dans la division des petites. La nouvelle première maîtresse, la mère Saint-Chérubin*, ne m'aimait pas beaucoup. Elle avait commencé par vouloir me défriser les cheveux en les lissant avec de l'eau, ce qui les fit friser deux fois plus et ce pour quoi, je pense, elle perdit toute confiance en ma docilité. D'autre part, j'ai toujours eu le sentiment qu'on lui avait raconté l'histoire de ma mauvaise parole et qu'elle m'en tenait rigueur. Et puis, j'étais raisonneuse. J'ai toujours été raisonneuse. Quand arriva l'époque de Noël, elle eut l'occasion

* Son véritable nom[64] n'était pas aussi doux. Au reste, j'ai changé les noms de tous les méchants parce qu'ils sont peut-être devenus bons, qui sait?

de me prouver son aversion et moi, celle de bien rire dans mes jeunes barbes.

Nos allées et venues, à ce moment de l'année, tenaient du ballet : avancez, reculez, °tournez... Nous assistions à la messe de minuit au couvent, nous allions passer la journée de Noël dans nos familles, nous en revenions le soir, le lendemain nous assistions à la lecture des notes du premier trimestre, après quoi nous retournions dans nos familles pour les vacances. Les pauvres parents voyaient ces jours de réjouissances gâchés par toutes ces conduites et ces reconduites. Là, je m'apitoie sur le sort des autres car, chez nous, les réjouissances... Bref, il était d'usage, le soir de la Noël, de faire dans chacune des quatre divisions une petite fête que nous préparions longuement.

Je chantais fort mal, paraît-il, me servant de mon nez plus que de °raison, mais je le faisais sans aucune confusion. On m'avait donc choisie pour chanter avec deux autres petites filles qui avaient de jolies voix mais qui souffraient de timidité. Elles fournissaient la qualité et moi l'aplomb. Nous avions préparé «Trois anges sont venus ce soir[65]» par quoi la représentation commençait. Pour la circonstance, nous devions endosser des ailes blanches et froufroutantes. J'aimais me costumer. J'étais ravie.

— Celles qui arriveront après quatre heures ne joueront pas ce soir, dit la bonne sœur en nous offrant ses °vœux.

Or, pour sortir de notre désert familial, il n'y avait, surtout les dimanches et fêtes, que peu de trains. Nous avions le choix entre un train qui nous aurait ramenées à Québec deux ou trois heures trop tôt et un autre, un petit quart d'heure trop °tard.

— Tu ne me feras pas croire que la religieuse n'est pas assez intelligente pour comprendre ça, dit maman.

Pauvre maman!

Je °fus accueillie par un:

— Vous êtes en retard d'un quart d'heure, vous ne jouerez pas ce soir.

La représentation avait été montée par la deuxième °maîtresse, l'artiste des deux. Elle eut beau supplier, rien n'y fit. Après le dîner, toutes les fillettes commencèrent à se préparer, sauf les quelques parias qu'on ne choisissait jamais pour ce genre de choses et moi, la punie. Les invitées, une vingtaine de novices et de postulantes, prirent place.

Les deux anges non °punis « qui venaient ce soir » semblaient dans leurs petits souliers. Ils s'amenaient à pas hésitants. Le piano préluda. Le moment d'attaquer passa sans qu'ils ouvrissent la bouche. L'accompagnatrice improvisa une petite fantaisie et recommença le prélude. Rien ne se produisit. Finalement, elle donna fortement la note. Deux faibles cris de souris enrouées sortirent et rentrèrent aussitôt. Une des fillettes se mit à pleurer. L'autre ne voulut pas négliger une si bonne façon de s'en tirer et l'imita sans tarder. Il fallut aller les chercher et les conduire à l'écart.

On voulut passer au deuxième numéro. Mais la panique avait fait son œuvre. Toutes les petites gorges étaient °nouées et tous les yeux se noyaient. Assurance, mémoire, feu sacré s'en allaient en fumée. Les invitées s'agitaient et maudissaient, je suppose, la tradition qui voulait que les novices assistassent à la fête des petites. Il fallut interrompre ce que je n'ose plus appeler la représentation. Et qui fut blâmée? Vous pensez bien que ce fut moi. D'autant plus que, si sotte qu'elle fût, la bonne sœur ne laissait pas de deviner que je me °moquais d'elle dans mon petit for intérieur.

Eh °oui! Je chantais du nez de façon pénible. Malgré tout, on me donnait souvent l'occasion de le démontrer. C'était à cause de mes cheveux. Toute l'année, on essayait de me les défriser mais, advenant le cas où l'on avait besoin d'un saint Jean-Baptiste, par exemple, on était trop content que je sois affublée de ce que l'on

considérait, autrement, comme mondain. J'avais la chevelure mondaine. Mais, à la messe de minuit, je pénétrais la première dans la chapelle, ma robe blanche en partie recouverte d'une imitation de peau de mouton, houlette en main, la tête mi-voilée de ce que j'appellerais un moyen terme — je jouais le rôle d'un garçon mais je restais une fille; d'autre part, il fallait bien que l'on voie mes cheveux puisque c'était pour ça que j'étais choisie — j'entrais donc dans la chapelle en chantant. Ma sœur Françoise prétend que je chantais

«Petit °Jésus si humble dans la crèche

«Ah! rendez-moi bien sage comme vous[66].

Moi je pense que c'est à un autre moment que ce cantique était chanté et qu'au moment dont je parle je chantais

«Ça bergers, assemblons-nous

«Allons voir le Messie[67].

Bref!

— Ne chantez pas trop du nez, me soufflait la sœur au dernier moment.

J'aurais bien °voulu répondre à ce vœu, mais il semble que je ne m'entendais pas. Pour la fête de l'aumônier, cette année-là, on me confia, toujours en raison de ma chevelure, le rôle d'un petit Italien dans une manière d'opérette à deux personnages. Le texte était truffé de mots tels que « lazzaroni, macaroni », que nous lancions en faisant rouler les r. Si j'ai oublié toutes les paroles sauf «N'éveillez pas le chat qui dort», je peux encore fredonner le grand air. Mon costume causa bien des incertitudes. On ne voulait pas, est-il nécessaire de le souligner, me faire porter la culotte, mais on aurait bien voulu, également, ne pas m'affubler d'une jupe. On aurait pu changer le rôle, en faire une fille, mais c'était vraiment un personnage trop déluré pour ça. À la fin, on me mit une grosse culotte bouffante recouverte d'une jupe à plis un rien plus courte, des bas blancs qui représentaient bien fictivement la peau de mes jambes et, par-dessus, des chaussettes s'arrêtant aux genoux.

Comme corsage, deux tricots superposés, un rouge et un jaune, pour faire voyant et italien. Sur le chef, un coquin de petit chapeau qui, cette fois, me cachait entièrement les cheveux. Ça ne faisait rien. Ils étaient là, en-dessous, et tout le monde savait qu'ils étaient °frisés.

Dans les coulisses — en l'espèce le corridor — l'autre comédienne, une grande prénommée Blanche, tremblait comme la feuille.

— Tu n'as pas le °trac? me demandait-elle sans cesse.

Je ne savais pas ce que cela voulait dire au juste et, de toutes façons, je n'étais préoccupée que de ne pas chanter du °nez. La mère Saint-Joseph[68], qui avait monté ce spectacle, me mit des gouttes dans les narines, me fit moucher une bonne dernière fois et me poussa en scène où je devais faire quelques pas hésitants, bâiller, et me coucher sur le parquet comme font, on le sait, les Italiens. À chaque entracte, la mère Saint-Joseph me bouchonnait un peu car, sous mes lainages, je tournais en eau, me remettait des gouttes et me faisait moucher.

— Bon, tâchez de ne pas chanter du nez.

Tous ces soins ne changeaient rien à l'affaire. Si je chantais ainsi, ce n'était pas que j'eusse le nez bouché, c'était que ma voix avait choisi de sortir par là.

J'apprenais donc le catéchisme, l'arithmétique, l'histoire sainte, un peu °d'anglais — Tiens! Il me revient subitement qu'un jour sur deux nous disions toutes nos prières en anglais: «*Our Father*», «*Hail Mary*» et tout... — et peut-être de la géographie, mais j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne me souviens bien que des cours de français: la grammaire, la lecture à haute voix, la dictée.

À propos de dictée, il y avait un cahier que nous °appelions le cahier d'honneur, où chaque petite qui avait pris, sans fautes, une dictée de concours, la recopiait de sa plus belle écriture. Quoique la mienne fût encore fort mauvaise, je rêvais de mériter cet honneur. Le jour où je pourrais annoncer cette bonne nouvelle à grand-maman dans ma lessive — j'envoyais mon linge à lessiver chez elle et c'est par cette valise diplomatique que nous correspondions —, ce jour m'apparaissait, de loin, comme le plus beau de ma vie. Enfin, cela m'advint. Je copiai ma dictée, la langue sortie d'une aune. J'étais folle de °joie.

Mon travail terminé, j'allai reporter le cahier d'honneur à la mère Saint-Chérubin qui me rappela aussitôt.

— Vous n'avez pas honte de votre écriture? Regardez celle de Cécile à côté de la vôtre.

Or, si Cécile était dans ma classe, elle avait trois ans de plus que nous toutes. Tant d'injustice °me chavira le cœur.

— Cécile a trois ans de plus que moi.

Je n'avais pas encore fermé la bouche qu'un énorme soufflet me ramena à une plus juste notion de la partialité. Je ne fus pas peu étonnée, les jours suivants, d'apprendre °que la mère Saint-Chérubin répandait le bruit que je me rajeunissais. On aurait tort de croire que ces histoires de rajeunissement n'ont cours que chez les actrices et les mondaines mûrissantes. Dans les pensionnats que je connais, ceux que j'ai fréquentés et ceux que mes sœurs ont fréquentés, dès qu'une enfant est le moins du monde plus avancée qu'une autre, on chuchote qu'elle se rajeunit. Il arrive, ce fut mon cas, qu'on en soit accusé avant même de savoir ce que rajeunir veut dire.

Après ce soufflet, la mère Saint-Chérubin me prit tout à fait en haine. Je ne l'aimais guère non plus mais mes sentiments n'avaient rien de comparable aux siens. Ce n'était pas surprenant. J'ai souvent remarqué qu'après les coups, le frappeur hait plus que le frappé.

Tous les jours, maintenant, m'apportaient quelque vexation.

Par le truchement du paquet de °linge propre, grand-maman nous envoyait souvent des bonbons. Déjà, à cette époque, les pharmacies étaient bien fournies de gâteries de toutes sortes. Comme il arrivait souvent que les cartons soient endommagés, que des chocolats à l'étalage soient blanchis par le soleil et que, d'autre part, nous formions, mes sœurs et moi, une clientèle toute prête à disposer de ces invendus, il se trouvait que nous recevions, parfois, des colis hors de proportion avec ce que les enfants recevaient ordinairement en bonbons. La mère Saint-Chérubin en conçut de l'irritation. En temps normal, elle n'y pouvait guère plus que de parler sans cesse de ma gourmandise mais elle m'attendait au carême. Semaine après semaine, elle me força à tout donner aux pauvres. Quels pauvres? Voilà ce que je n'ai jamais su. Elle partait, la boîte sous le bras, et je n'entendais plus parler de rien. J'étais sûre qu'elle s'empiffrait, le soir, dans sa cellule et il eût été difficile de me persuader du contraire. Je n'osais pas raconter cela à grand-maman, car je craignais qu'elle en ait du chagrin. Long carême.

Il se produisit à peu près la même chose le jour °où cette religieuse découvrit que grand-papa me donnait des billets de vingt-cinq cents que nous appelions des vingt-cinq cents de papier et qui étaient considérés un peu comme de l'argent destiné aux enfants, des bébés-dollars. Je les conservais amoureusement comme tout ce qui me venait de grand-papa.

Un jour, après la prière du °matin, la mère Saint-Chérubin se lança dans une harangue en faveur de l'œuvre de la Sainte-Enfance[69]. Brandissant la tirelire où nous devions verser nos dons, elle nous fit remarquer que cela ne faisait pas beaucoup de bruit, ce dont tout le monde convenait et chacune, je pense, était prête à verser une petite pièce. Mais elle enchaîna avec perfidie :

— Évidemment, l'argent ne fait pas °toujours de bruit. Si l'une de vous, par exemple, décidait de donner les vingt-cinq

cents de papier qu'elle ramasse avaricieusement, cela ne sonnerait pas beaucoup dans la tirelire, mais songez au nombre de petits Chinois dont elle pourrait racheter l'âme.

Tout le monde me regardait. Je n'en croyais pas mes oreilles. Donner ce qui me venait de grand-papa? Ah °non! Jamais! Je faisais la sourde et l'aveugle. D'autant plus que je savais bien n'être pas la seule à posséder quelque argent et que certaines petites filles avaient des économies beaucoup plus considérables que les miennes. Pendant que je faisais la sourde, le temps des insinuations avait passé.

— Vous n'êtes qu'une avare, °dit la mère Saint-Chérubin en pointant vers moi un index infamant, un cœur dur, bla, bla, bla.

Si bien qu'à la fin, je sortis un billet et m'en fus l'introduire dans la fente de la tirelire.

— C'est tout? C'est bien peu.

J'en mis °un second.

— Deux? Le sort des âmes des petits Chinois ne vous importe guère.

Elle ne me lâcha que lorsque j'eus tout mis dans cette maudite fente. Il n'y avait peut-être, en tout, qu'une dizaine de billets mais il me semble que cette opération dura des heures tant j'ai conservé vif le souvenir du mal que j'éprouvais. Eh bien! je le déclare en vérité (on peut bien employer ce langage quand on a racheté des âmes), après quarante ans passés, cet argent je ne l'ai pas encore °donné vraiment au fond de mon cœur, ce qui m'apparaît comme assez ennuyeux pour certaines âmes même jaunes et ne valant, la paire, que vingt-cinq cents.

J'ai l'air de souffrir du délire de la persécution. Il y aurait de quoi. Mais il ne faut pas croire que j'étais la seule à être persécutée. Nous l'étions à peu près toutes chacune à notre tour et chacune pour des raisons qui nous étaient °propres. Ainsi, je me souviens d'une petite toujours soupçonnée d'avoir jeté ses croûtes de pain derrière le calorifère, ce qui amenait des scènes

fort émouvantes : « le pain du bon Dieu », avec larmes dans la voix et tout, et tout.

— C'est encore vous, Pauline ?

Pauline avait beau s'en défendre, elle finissait habituellement par être forcée de manger les croûtes °sèches, aggravées de rouleaux de poussière. Il arrivait, parfois, qu'elle s'en défendît avec tant de sincérité que la mère Saint-Chérubin restait avec sa trouvaille sur les bras.

— Puisque personne ne veut avouer sa culpabilité, je vais les apporter et ce sera mon °dîner ce soir.

Cela ne trompait personne et moins que les autres, moi qui avais vu de mes yeux la mère Saint-Chérubin entrer furtivement dans les cabinets avec son petit paquet de croûtes et en ressortir les mains vides. Mais, le plus souvent, la pauvre Pauline, secouée de nausées, sanglotante, insensible à la notion « pain du bon Dieu », devait manger jusqu'à la dernière miette. C'était pitié de la voir épousseter ses croûtes.

Pour ma part, je sais bien que °les lettres que grand-maman — et parfois grand-papa qui, homme, n'aimait guère écrire — glissait dans mes paquets de linge irritaient la bonne sœur. Ces billets — elle les lisait : c'était elle qui ouvrait les colis — commençaient la plupart du temps par « Ma belle chérie ». Cela avait le don de rouler en boule la sécheresse janséniste de la mère Saint-Chérubin. Surtout, comme bien on pense, le mot belle.

Est-il constant que l'amour porté aux enfants par les uns suscite les mauvais traitements des autres ? J'inclinerais à le croire. Chaque fois que j'ai été °aimée, pendant mon enfance, cela m'a été lourdement facturé. Ainsi, la profonde affection d'une religieuse, la mère Marie-du-Bon-Conseil[70], m'attira l'animosité de deux ou trois autres sans compter celle des petites filles pour qui amour voulait toujours dire injustice, ce qui n'est pourtant pas toujours le cas. Ce qui °entraîne l'injustice, c'est le caprice. J'ai connu, bien plus tard, une sœur qui allait, comme ça, de caprice en caprice et,

mon tour venu, j'ai bénéficié pendant quelques mois de plusieurs injustices. Mais le sort de celle dont le tour était passé n'était pas rose.

Nous sommes plusieurs, ici, à nous plaindre de ce qu'on °nous ait laissé l'esprit en friche. Et le cœur, donc, le cœur! Le mot seul faisait rougir. De honte. Et de colère, aussi, souvent.

Cette première année de pensionnat tirait peu à peu vers sa °fin. Le printemps venu, on laissa les fenêtres du dortoir ouvertes pendant la nuit et j'entendis, un matin où je m'étais éveillée avant la cloche, la sonnette lointaine d'un tramway. C'était sûrement celui qui, arrivant par l'Avenue des Érables, parcourait la Grande-Allée, la rue Saint-Louis, la Côte de la Fabrique, puis la rue Saint-Jean où habitaient grand-papa et grand-maman. Peut-être les vacances prochaines me permettraient-elles de passer quelques semaines avec eux. Cela se paierait par d'autres semaines passées chez mon père. J'étais bien prête à payer puisque, même en mon petit âge, rien ne m'était gratuit. En attendant, le cœur tout retourné, j'écoutais cette sonnette et j'apprenais ce qu'est la nostalgie du bonheur.

Entre-temps, ma sœur Thérèse était née. La cérémonie du baptême avait eu lieu, comme les deux °précédentes, dans la chambre de maman. Bien échaudée, je n'apportai, cette fois, aucune suggestion sur le prénom qu'il convenait de donner à l'enfant. Il n'en était pas besoin. La vogue naissante de Thérèse de Lisieux[71] suscitait de par le monde d'innombrables Thérèse et beaucoup de statues de plâtre.

Le seul souvenir désagréable que me rappelle cette cérémonie de baptême, c'est que la petite Marguerite faillit être écrasée sous le gros abbé Chouinard[72]. Elle avait vingt-deux mois maintenant et ne pensait qu'à se servir de ses deux jambes comme tous les enfants de cet âge. Au moment du sel et de l'eau bénite,

elle voulut profiter de l'immobilité générale pour trottiner, faillit tomber et s'accrocha résolument à l'abbé que son poids portait à chavirer sur lui-même au lieu de le fixer au sol comme on eût pu le présumer. Tout le monde se précipita, les uns pour raffermir l'abbé, les autres pour soustraire Margot à l'avalanche. Il y en avait bien trois cents livres et pour un peu nous retrouvions la petite comme une feuille de papier.

Pour nous, les trois pensionnaires, ce nouveau bébé ne nous intéressait guère. Tout ce que nous en savions, c'est que maman ne venait plus nous voir et que, d'un jeudi à l'autre, les semaines étaient longues. Enfin, la très solennelle — et interminable — distribution des prix arriva après quelques jours consacrés à la pagaille et à la préparation des valises.

Des vacances qui suivirent j'ai peu retenu sauf que je les passai dans la certitude de ne plus °retrouver la mère Saint-Chérubin à la rentrée. Sur la foi de mon expérience précédente, je m'étais imaginé que la première maîtresse changeait tous les ans. Ma déception en retrouvant son long nez fureteur, ses mains sèches et promptes à la calotte, ne fut pas mince. Je commençai l'année d'ores et déjà découragée, et rien n'est plus triste que d'être découragée à sept ans.

Il y avait à peine quelques semaines de °passées, quand survint le premier avaro, comme nous disions mes sœurs et moi. Ce fut l'histoire de la lettre à Billy.

Billy était le mari d'une nièce de grand-maman, la fille de son °frère Ovide de Bondy. Le grand-oncle Ovide habitait les États-Unis où il était organiste. Sa fille, Antoinette, avait épousé un adorable garçon qui, je dois le dire, portait le nom de famille de Connery[73]. Mais en anglais cela n'avait pas d'importance.

Je l'avais °connu, peut-être au cours des dernières vacances, peut-être des précédentes, alors qu'il était venu, avec sa femme et sa belle-mère, passer quelques semaines chez grand-maman. Il

m'était apparu comme une sorte de héros. Il avait fait la guerre et parlait de la France avec enthousiasme. Le soir, je m'asseyais sur ses genoux et il me chantait des chansons américaines qu'il traduisait, comme ça, au pied levé. Des chansons où il était question de cette guerre qui m'apparaissait, maintenant, puisqu'on chantait, comme une longue partie de plaisir.

« Je ne veux pas guérir[74], je ne veux pas guérir,
« Car j'adore ma jolie infirmière.
« Chaque matin et chaque soir
« Elle m'apporte °mon médecine...
— Ma médecine, corrigeait Antoinette de sa grosse voix.
« ...ma médecine
« Avec un peu d'espoir
« Le docteur dit qu'il craint pour ma condition
« Mais grâce à Dieu j'ai encore des ambitions.

Cette idée de ne pas vouloir guérir me semblait °assez cocasse.

— Tu vois, si j'étais malade et que tu me soignerais...

— Soignais, disait Antoinette.

— ...soignais, je ne voudrais pas guérir pour rester avec toi.

Devant de si gentils sentiments, je décidai que je l'épouserais quand je serais grande et je le lui dis. Jusqu'à son départ, nous ne parlâmes °guère, tous les deux, que de nos fiançailles. Je savais bien, au fond de moi, que c'était une blague, mais j'essayais d'y croire, tant j'étais éprise de ce beau cousin.

Or, Billy était membre du Congrès américain. C'est à cause de cela qu'arriva l'histoire de la lettre. Il y eut des élections, il fut réélu — il le fut, au reste, jusqu'à sa mort vers 1937 — et grand-maman me °suggéra d'écrire un mot de félicitations. Après avoir pondu un brouillon que je conservai soigneusement, je fis ma lettre et la remis à grand-maman. Deux semaines après, elle m'apporta la réponse de Billy. Je la rangeai, avec mon brouillon, au plus profond de mon pupitre, bien décidée à ne jamais me séparer d'un bien aussi précieux.

Comme bien on pense, nos pupitres étaient secrètement visités. Je le savais, aussi avais-je caché les lettres entre la couverture de ma géographie et le gros papier brun qui la protégeait. Peine perdue.

Le dimanche matin, il y avait lecture des notes de la semaine. Nous nous levions à tour de rôle pour nous entendre dire nos quatre vérités. Quand ce fut mon °tour, ce dimanche-là, la mère Saint-Chérubin observa un long silence. Enfin, je la vis sortir deux feuilles de papier que je reconnus de loin. J'étais plus morte que vive. Sans préambule, elle se mit à lire ma lettre où je rappelais à Billy sa promesse de m'épouser. En retour, je lui promettais de n'avoir jamais d'autre soupirant que lui. Puis, je le félicitais chaudement d'avoir été réélu °«congressman».

Je me mourais de honte. Non pas parce que mes sentiments me semblaient ridicules, mais parce qu'on les déballait devant tout le monde et que je sentais, déjà, que tout le puéril babillage de l'amour doit rester secret, qu'il faut, pour l'accueillir comme il se doit, la grâce d'état, la grâce d'être l'autre.

On passa à la réponse de Billy. Il avait appris à parler le français en prenant la taille et le menton de Madelon[75] et ne connaissait guère notre grammaire. La °mère Saint-Chérubin ne savait rien de cette façon d'apprendre une langue étrangère. Chaque faute fut soulignée de grands éclats de rire, même quand il s'agissait d'erreur de genre comme en font, en français, les anglophones.

— Il °est Américain, tentai-je de dire à diverses reprises.

Mais, chaque fois, mon explication était couverte d'un «Taisez-vous» fort dommageable pour l'honneur de Billy. Ce qui me vexait le plus c'était que mes fiançailles semblaient considérées comme de vrais projets, tandis que la réélection de Billy fut regardée comme une vaste blague.

— Congressman! Pourquoi pas président des États-Unis pendant que vous y êtes? Congressman? Avec toutes ces fautes d'orthographe!

C'est peu de dire que j'étais stupéfaite. Je cherchais à comprendre où commençait la bêtise, où continuait la °méchanceté, où finissait la mauvaise foi et vice versa, mais je ne pouvais y arriver. Je ne respectais déjà pas la mère Saint-Chérubin. Après cela, mon mépris fut sans bornes. Cette truqueuse avait le toupet de nous dire tous les jours qu'elle était l'épouse du Christ. Pauvre Christ, il n'avait sûrement pas choisi ça librement, on avait dû lui forcer la main. Mariage de raison, à tout le moins. Pour tout dire, parmi ces épouses du Christ je n'en ai connues que sept ou huit dont un simple humain eût voulu. Je pense bien que le Christ n'en voulait pas non plus. Faute de le savoir, elles restaient là et c'était nous qui faisions les frais de ces mésalliances.

Cette histoire se termina, comme tout se terminait au couvent, où rien n'était jamais vraiment terminé. On la ramenait donc sur le tapis deux ou trois fois par semaine et, aussi longtemps que la mère Saint-Chérubin et moi fûmes face à face, on continua d'en parler à tort et à travers. Pour moi, j'en retins surtout que je ne remis jamais la main sur la lettre de Billy et je ne m'en consolai pas.

Ce qu'il y avait d'ennuyeux avec la mère Saint-Chérubin, c'était son inintelligence. C'est bien, de tous, le pire des ennuis. Pour en donner une juste idée, il faut raconter l'histoire des serpents. Il était défendu de se brosser les cheveux quand nous étions assises dans nos lits. Comme °personne ne pense à faire ça, nous étions bien d'accord et respections la consigne, sans qu'il nous en coûtât beaucoup et sans poser de questions. Cependant, cette défense revenait souvent (les bonnes sœurs sont portées à faire de ces défenses qui ne correspondent à rien: dans mon deuxième pensionnat, on nous défendit, un jour, et avec une perverse insistance, d'emporter nos miroirs au bain. Personne ne

l'avait jamais fait... mais cela se fit après). Il arriva donc ce qui devait arriver. Juste pour voir, ma voisine Adrienne, déjà assise dans son lit, en attendant «le cœur à Dieu[76]», attrapa sa brosse et se mit à se brosser les cheveux avec la dernière vigueur. La mère Saint-Chérubin, toute pâle, arriva au galop. Elle fit lever Adrienne et lui fit secouer draps et oreillers.

— Mais pourquoi? demanda la petite.

— Malheureuse! Ignorez-vous que les cheveux, dans la chaleur du lit, se changent en serpents? Vous aimeriez, demain matin, vous réveiller au milieu des serpents?

Il ne fut pas dit pourquoi les cheveux encore bien plantés sur la tête n'étaient °pas, aussi, changés en serpents dans cette même chaleur du lit. Personne ne le demanda. Nous savions que mieux valait ne pas trop poser de questions fines. L'air cafard, la mère Saint-Chérubin s'excusa de devoir partager avec nous un secret aussi terrifiant: nécessité fait loi. Nous étions quelques-unes que cette histoire fit bien rire, mais beaucoup la crurent: la mère l'avait dit.

Toutes les anciennes couventines s'entendront pour vous dire que les nuits, au pensionnat, sont toujours trop courtes d'un bout et trop longues de l'autre. On nous mettait au lit quand nous n'avions pas encore sommeil et l'on nous faisait lever bien avant que nous eussions assez dormi. Il semble que jamais personne n'ait songé à rétablir le juste équilibre. Un décalage d'une heure eût suffi. °Pensez-vous! les fillettes de 1660 avaient suivi ce règlement et les archives du monastère ne rapportaient pas qu'elles en eussent souffert. Évidemment, quand on a sans cesse les Iroquois aux trousses, à l'aube on n'en peut plus. On ne désire rien tant que la position verticale. Mais nous, qui n'étions menacées que d'ordinaires serpents de lit, aurions bien aimé n'être pas sorties du sommeil à grand renfort de cloche. Une cloche qui n'était peut-être qu'une clochette mais qui, dans ma mémoire, reste une énorme °chose.

La première année de mon internat, les enfants de la division des petites n'allaient à la messe qu'un matin sur deux. Moi, je trouvais l'autre matin appréciable. Toutes n'étaient pas de mon avis. La mère Saint-Chérubin avait deux chouchoutes : Cécile — la Cécile de la dictée et du cahier d'honneur — et Marie-Jeanne, qui était et qui est encore la cousine d'un de nos plus brillants journalistes, cela arrive dans les familles. Ces deux petites pestes n'imaginèrent-elles pas de demander l'assistance quotidienne à la messe. La mère Saint-Chérubin fut émue aux larmes. D'autant plus que les chouchoutes, perdant tout sens de la mesure, allèrent jusqu'à se rouler à terre devant tout le monde, mais oui, pour obtenir cette faveur. Il y eut une manière de référendum. Le lendemain, nous avions perdu notre heure de sommeil. Le vote s'était fait à main levée et toutes les mains s'étaient levées. Il n'aurait pas fait bon d'être dans l'opposition et nous le savions. Quelques menottes manquaient de vigueur dans le mouvement, mais on n'y regarda pas de si près.

La messe, cela pouvait toujours aller. Une fois le fait acquis, il n'y avait rien à °dire sauf que le peu de piété que je m'efforçais d'avoir s'en allait en envie de dormir. Mais ce vent de ferveur entraîna bientôt chez la mère Saint-Chérubin des outrances ennuyeuses, c'est le moins qu'on en peut dire. Comme de raison, nous étions toujours encouragées à la communion fréquente, mais cela n'avait jamais été jusqu'à la vraie persécution. Maintenant, on y venait. Un matin, après la messe, la sœur nous fit placer en demi-cercle. Puis, elle sortit son carnet.

— Une telle, une telle...

Et moi, bien sûr.

— °Avancez. Pourquoi n'êtes-vous pas allée communier?

Cette question. Cette abominable question que j'ai entendue toute ma vie d'enfant, à la maison, au pensionnat. Je ne savais pas pourquoi les autres s'étaient abstenues et je n'avais pas de curiosité à ce sujet. Moi, je n'y allais pas, parce que je n'aimais pas cela. Je n'étais pas née fervente et rien de ce que j'avais rencontré dans ma courte vie n'avait été de nature à me prouver que j'aurais dû l'être. La piété de ma mère me semblait bien mal récompensée. Celle de la mère Saint-Chérubin, insensée. Aujourd'hui, vraiment, c'était le bouquet.

— J'ai avalé de l'eau en me brossant les dents, répondit la première.

Toutes °les têtes se tournèrent vers la prochaine interrogée: la meilleure excuse venait d'être choisie. Voyons ce que celle-ci serait.

— J'avais mal au cœur.

— J'avais bu pendant la nuit, je ne sais pas à quelle heure.

Cela serait magnifique si j'avais assez de courage pour dire: «Parce que je n'en avais pas envie.» J'essayais de me persuader que c'était faisable. J'avais les mains moites et le sang me tintait aux °oreilles.

— Et vous?

Je ne répondis rien.

— Eh bien?

Trop tard. J'étais incapable d'articuler un mot. Cet état, je le connaissais bien: quand je laissais passer la première question sans y répondre, tout de suite je me pétrifiais. On m'aurait tuée de coups que je n'aurais pas ouvert la bouche.

— Eh bien?

Je n'avais plus le courage ni de dire la vérité ni de mentir. Juste celui de rester °debout, hors du monde, un peu comme il arrive quand on commence à s'évanouir. Une seule pensée: cela ne pouvait pas durer toujours, il n'y a qu'à attendre.

L'heure du petit déjeuner arriva sans que j'aie parlé. Les petites filles, même celles qui avaient avalé de l'eau par

inadvertance, me regardaient d'un drôle d'air. Elle pinçaient la bouche et c'est tout juste si elles ne refusèrent pas °de me garder dans leurs rangs pour descendre au réfectoire. Je savais bien ce qu'elles pensaient, elles et la bonne sœur. J'avais fait un péché. Quel péché? Mais... notre péché! Au Québec, nous n'avons jamais eu qu'un seul péché.

Au reste, cette °inquisition, c'était seulement contre le péché d'impureté qu'elle était toujours menée. Il n'était pas besoin de nous le dire. Les fautes que l'on peut commettre contre la justice, ou le courage, ou la tolérance, nous n'en entendions jamais parler. Mais en constatant que cinq ou six d'entre nous n'allaient pas communier, la mère Saint-Chérubin s'était dit que celles-là faisaient des choses et qu'il fallait les plonger dans la honte jusqu'au cou. Qui veut la fin veut les moyens.

Je ne sais pas ce que les autres pensaient de ces moyens. — Il n'était pas d'usage que nous échangeassions nos opinions sur ce genre d'histoires. La méfiance régnait car nous étions toutes dressées à la délation. Quand on a affaire à des filles, cela est toujours facile à instaurer, la °délation. — En ce qui me regarde, c'est peu de dire que ces moyens m'horrifiaient. Bien sûr, je les connaissais: mon père pratiquait allègrement ce genre d'interrogatoires. Mais j'avais pris l'habitude de considérer tout ce qui venait de lui comme anormal, comme n'existant pas, des trucs qui n'avaient rien à voir avec la vie réelle. Cela me semblait diablement réel, tout à coup.

Je n'étais pas pieuse, mais °j'étais encore croyante. Ce qu'on m'avait enseigné, la présence de Dieu dans l'hostie, j'y croyais. Si je n'aimais pas communier, c'était justement parce que j'y croyais et que non seulement communier ne me transportait pas de ferveur, mais que cela m'ennuyait beaucoup. Cette promenade aller-retour sous l'œil critique de la surveillante, le goût de l'hostie, l'horreur de sentir se poser sur ma lèvre inférieure — et parfois s'appuyer lourdement quand le prêtre était vieux — un

doigt mouillé du mélange des salives des quatre ou cinq petites filles qui m'avaient précédée à la distribution, tout cela me glaçait et je n'arrivais jamais à l'oublier, fût-ce une minute. Il me semblait donc bien préférable de m'abstenir puisque les transes pieuses n'étaient pas pour moi.

Assise devant le nauséabond café au lait — c'était, disait-on, une décoction faite au moyen de croûtes de pain grillées —, la gorge nouée, je réfléchissais. Si la présence réelle était vraie, comment cette épouse du Christ pouvait-elle nous pousser à °recevoir son Dieu dans un cœur qui n'y était pas préparé? Ou bien la communion n'était qu'une occasion de chantage et de surveillance, ou bien la mère Saint-Chérubin était un démon. Je la regardais trôner au bout de la table. Elle avait l'air bien godiche pour un démon.

Le lendemain matin, toutes les petites filles, moi comprise, allèrent communier.

Au bout de la semaine, nous allions à °confesse. J'avais décidé d'avertir l'abbé de ce qui se passait. Je préparai soigneusement mes aveux.

— Je m'accuse d'avoir communié sans préparation suffisante, dis-je à l'abbé qui releva la tête brusquement.

— Comment cela?

— Je ne me sentais pas bien préparée, mais la religieuse, après la messe, nous demande devant tout le monde pourquoi °on n'est pas allé communier. Alors on est obligé d'y aller.

C'était un peu confus, mais l'essentiel était dit. L'abbé garda un long silence. Il semblait ennuyé et il soupira bruyamment. À la fin, il choisit de me parler de la question préparation et négligea la question obligation.

— Que voulez-vous dire par «pas assez bien préparée»?

— Je veux dire que je ne me sentais pas assez pieuse.

J'attrapai un autre regard étonné et fus renvoyée «en paix». J'étais °sûre que quelque chose se produirait. Je laissai passer

deux ou trois jours puis, un matin, je restai dans mon banc au moment de la communion. Le cœur me cognait. Nous sortîmes de la chapelle et montâmes à la division. Le cœur me cognait de plus en plus fort. Il n'y eut pas d'interrogatoire.

À la lecture des notes, le dimanche suivant, la mère Saint-Chérubin nous tint un long discours sur le scrupule. Elle était contre, bien entendu, mais elle n'en parlait pas sans une certaine gourmandise.

Elle s'abstint, désormais, de faire inquisition. °On lui avait secoué les puces. Mais dès que je changeai de pensionnat, cela recommença. Seulement, j'avais perdu tout intérêt. Le métier de redresseur de torts ne me séduisait plus. J'avais, moi aussi, avalé de l'eau en me brossant les dents. Maintenant que le jeûne eucharistique n'existe pour ainsi dire plus, je me demande ce que répondent les petites filles aux bonnes sœurs, ce que répondent les enfants aux parents, ce que répondent à leurs femmes jalouses les maris soupçonnés d'adultère, car je sais que ce genre de surveillance sévit dans certains ménages.

°À partir du moment où le pensionnat m'imposa la vie commune avec des fillettes dont j'avais toutes raisons de croire qu'elles étaient issues de pères normaux, qu'elles menaient d'agréables vies de famille et qu'elles profitaient bien de tous ces privilèges — et quoique je connusse le goût du bonheur, celui des petits soins et du bien-être —, à compter de ce moment, dis-je, je me mis à nourrir une sorte de complexe de dénûment. Comme la plupart des enfants, je luttai contre ce malheur par l'invention, la mythomanie, et comme les mensonges ne coûtent rien j'arrivais très vite à ne plus discerner entre l'incroyable et le vraisemblable. Je me faisais presque toujours pincer car les

autres, les heureuses, connaissaient ce que je ne connaissais pas: les frontières du possible.

Je me souviens d'une rédaction française °qui, cette année-là, me fut source d'ennuis et d'humiliations: «Racontez vos vacances, en particulier la journée du premier de l'an, et décrivez les étrennes que vous avez reçues.» Comme d'habitude — sauf à l'occasion des merveilleuses fêtes de fin d'année que j'ai racontées où j'avais reçu des jouets magnifiques — mes étrennes avaient été de l'espèce «bas-souliers-culottes», mes vacances de l'espèce claustrale et la journée du premier de l'an d'une espèce inconnue à tous ceux qui ne sont pas les enfants de mon père. Je n'allais pas raconter °ça.

Les bonnes sœurs croyaient-elles que nous jouissions toutes d'un bonheur identique? Que nous avions toutes vécu des vacances dont on pouvait extraire la matière d'une aimable rédaction? Étaient-elles à ce point éloignées des réalités de l'existence? Je le crois. Et pourtant, elles auraient dû savoir ce qu'est le malheur puisque, à l'occasion, elles le dispensaient si facilement. Après tant d'années, je me souviens nettement de l'espèce de cafard qui me tint aussi longtemps que ma rédaction ne fut pas écrite. Je ressens le même, aujourd'hui, quand j'accepte de faire un travail qui me déplaît.

Les petites religieuses qui se consument pieusement dans les monastères sont, fort souvent, de remarquables sadiques. Notre maîtresse de français décida de lire nos rédactions à haute voix. Cela ne se faisait °jamais, mais elle ne put résister, je pense, à nous faire toucher du doigt les différences qui, connues, pouvaient nous opposer les unes aux autres. Tous les travaux furent lus. Nous étions entre quinze et vingt élèves. Nous eûmes droit à l'interminable nomenclature des poupées, des berceaux et des landaus d'icelles, des damiers, parchésis, ballons, nécessaires de couture (toujours en or, ou du moins en argent, les nécessaires de couture), puis à celle des réceptions diverses avec descriptions de toutes les

robes, de tous les menus — avec champagne parfois —, des sorties, les sportives commes les mondaines, et tout, et tout, et tout.

« J'ai eu beaucoup de beaux cadeaux, lut la mère quand elle en fut à mon travail, dont le plus beau est une montre en or pur qu'il ne faut pas porter au soleil °car elle fondrait. » Toute la classe se roulait. Sauf moi. Cela se continuait par le tableau vivement tracé des fêtes que nous avions données. « Maman portait une robe de satin qui vient de France et ma sœur Dine (elle n'avait que cinq ans de plus que moi, c'est-à-dire douze ans, mais je la trouvais assez vieille pour porter des robes de dames si mon père avait été assez généreux pour lui en offrir) une robe de soirée de velours noir. » Et cela continuait. Velours, satin, dentelles, or pur, diamants et perles, je pouvais y aller sans scrupules, personne ne paierait la facture. Sauf moi. Car les fillettes se mouraient de rire et la mère pleurait de joyeuses larmes qui lui baignaient les joues et venaient détremper l'empois de sa guimpe.

En ce qui touchait l'immatériel : le bonheur familial, les sentiments filiaux, c'était pareil. Il fallait inventer. Mais en ce domaine, mes véritables difficultés ne viendront que plus tard. À sept ans, le bonheur est matériel. À tout le moins pour ce qu'on en raconte.

°Par chance, ces disgrâces ne semblaient pas provoquer d'inhibitions néfastes à mes études. Je travaillais bien, parce que j'aimais cela et aussi parce que j'aimais par-dessus tout faire part de mes succès à grand-maman et à grand-papa. « Je suis la première et je vous embrasse tous les deux. » C'était une lettre d'amour. Avec ferveur, je la glissais dans mon colis de linge sale.

Le cours de français conservait mes préférences mais, pour avoir souvent entendu grand-maman parler l'anglais tout à fait couramment, je me sentais saisie d'émulation et je voulais arriver à en faire autant. Je me scandalise, maintenant, que les heures consacrées à l'étude de cette langue fussent si nombreuses, presque aussi nombreuses que les heures de français. De plus,

nous avions deux journées anglaises par semaine: prières et bavardages dans l'idiome de D. H. °Lawrence[77].

— Allons! allons! parlez anglais, °nous répétait la mère Saint-Chérubin en passant d'un groupe à l'autre.

Seules Ruth et Loretta, qui étaient new-yorkaises, pouvaient le faire vraiment. Pour les autres, leur jeune science se bornait à d'inutiles exercices de vocabulaire: «*The cat is black. I drink water. We are three sisters*», dont nous n'avions que °faire et à des règles de grammaire pour lesquelles nous n'avions pas encore d'emploi.

Cette mode dura peu. Prières et conversations anglaises furent délaissées dès l'année suivante. La supérieure colonialiste avait été remplacée, probablement, par une supérieure nationaliste. Seules les heures de cours demeurèrent inchangées. C'était bien suffisant. Ce l'était même au point qu'on supposa tout de suite, lorsque j'arrivai dans un autre pensionnat quelques années plus tard, que ma mère ou ma grand-mère étaient anglaises, tant ma façon de lire l'anglais à haute voix sentait le porridge. Cette supposition m'horrifia. Personne n'avait jamais cru, dans ma famille, qu'il fallait faire à l'ambition le sacrifice du mariage anglais qui, en somme, est bien loin d'être nécessaire à la réussite matérielle, mais reste infaillible, si c'est la morosité que l'on recherche.

Autour de cette fin d'année scolaire, je ne vois bien que ces souvenirs britanniques. À la lecture des résultats d'examens, j'appris avec fierté que j'étais la seule «à passer» en anglais. Toutes les autres restaient en cinquième. C'est dire si j'y avais mis de l'ardeur. Quand, à la rentrée, je me présentai au premier cours, j'étais si petite à côté des autres que tout le monde éclata de rire. J'en fus, et j'en restai, glacée au point qu'il fallut me ramener en cinquième (en ce couvent-là, les plus petites étaient en septième et la logique je ne sais où). Ma carrière de prodige dans le plum-pudding était terminée, je rentrai dans le rang et n'en sortis plus °jamais.

C'était ma troisième rentrée si j'excepte le mois que j'avais passé au pensionnat pour y faire ma première communion. Cette année-là, j'allais pénétrer, la première fois de ma vie, dans le monde insoupçonné des affections extra-familiales. J'allais apprendre que, tant au pensionnat qu'à la maison, aimer n'était pas simple.

En changeant de classe, j'échangeais toutes mes vieilles institutrices pour des nouvelles, mais je conservais mes deux surveillantes de division. Le français me serait dispensé par une jeune religieuse mince et jolie, la mère Marie-du-Bon-Conseil. C'est d'elle qu'il s'agit.

J'étais la plus jeune de sa classe et cela se manisfestait à l'heure de la dictée. J'écrivais trop lentement. Je commençais par être en retard d'un mot ou deux, puis d'une phrase tout °entière, et bientôt je ne savais plus où j'en étais et je m'arrêtais en pleurnichant. La mère du Bon-Conseil, qui voyait bien l'intérêt que je portais à son cours, décida qu'à l'avenir je m'assoirais auprès d'elle et que j'y resterais tant que je n'aurais pas appris à écrire plus rapidement. Avec mes cahiers, mes crayons, je m'installai à la même table qu'elle sur un des petits côtés. Elle me couvait, elle corrigeait mon maintien, elle m'enseignait à me défaire de cette habitude que j'avais de me contracter et qui finissait par agglutiner mes doigts, mon crayon, mon cahier à mon nez, mes yeux, mes cheveux, dans un espace étroit d'où il ne sortait plus rien de bon, sorte de nœud dans lequel je me ligotais.

Entre elle et moi, s'installa tout de suite une affection qui m'apportera bonheur et peine. C'était la première fois que je rencontrais, dans cette institution, un sentiment humain, la présence du cœur[78]. J'en fus émerveillée. Une chaude ferveur me poussait au travail, puisque c'était tout ce que j'avais à offrir.

Mes progrès furent rapides tant en écriture qu'en grammaire. Il n'empêche que je gardai ma place auprès d'elle toute l'année. °Quand je commençai à me classer première, mes compagnes la

trouvèrent mauvaise. Les deux surveillantes de la division, qui avaient leurs chouchoutes dans cette classe de français, s'émurent. Chacune de mes bonnes notes m'attirait des allusions empoisonnées. Il n'y avait donc pas moyen d'être tranquille? Cependant, dans les autres classes, anglais, histoire, géographie et même arithmétique, j'arrivais quelquefois première aussi car, d'une part, j'aimais l'étude et, d'autre part, j'étais vaniteuse et j'éprouvais un plaisir infini à écouter les «excellents» se succéder quand la mère Supérieure lisait mon bulletin. Mais seules les bonnes notes que me décernait la mère du Bon-Conseil m'attiraient des ennuis. J'aurais bien voulu oser le faire remarquer à la mère Saint-Chérubin mais, si j'en eusse eu l'audace, je savais que je n'aurais même pas le temps de terminer ma phrase. Un prompt soufflet m'eût interrompue avant que je ne prouve mes avancés. J'ai gardé un souvenir pénible de tout cet illogisme.

— Ne raisonnez pas!

Raisonner n'avait, chez les bonnes sœurs, que ce sens péjoratif et rien d'autre. Je ne les ai jamais entendues employer ce mot dans son beau sens originel. Souvent, la nuit, cela me gardait éveillée de longues heures où je tenais avec les sœurs des conversations imaginaires, des conversations où j'avais tout le loisir de m'expliquer sensément et où je finissais, bien entendu, par les réduire au silence et à la confusion.

Quelques mois passèrent tant bien que mal. Toute prise par mon sentiment pour la mère du Bon-Conseil, j'endurais les autres religieuses sans trop me plaindre. L'amour me tenait lieu de tout.

La lecture des bulletins avait lieu tous les premiers dimanches du mois. Quelques jours auparavant, la première maîtresse de division faisait °circuler, parmi les sœurs institutrices, une sorte de tablette de bois où elle avait collé une feuille quadrillée. Au bout du nom de chaque élève, une vingtaine de carreaux attendaient les notes de français, d'anglais, d'arithmétique, etc. Chaque sœur

remplissait sa colonne. Elle pouvait, du même coup, lire les notes déjà inscrites par ses collègues ainsi que les notes de bonne conduite, de politesse, de piété, données, celles-là, par la maîtresse de °division.

Un matin, la mère du Bon-Conseil m'accueillit avec un visage sévère.

— Je vois avec peine que, si vous avez de bonnes notes pour vos matières, vous n'en avez pas d'aussi bonnes pour votre conduite, me dit-elle à haute voix. Ne vous étonnez pas si je n'assiste pas à la lecture des bulletins.

— Quelles notes ai-je?

— Mal.

Suffoquée — c'était une note rarement donnée et qu'on ne méritait pas, si je puis ainsi dire, facilement —, je pris ma place sans souffler mot.

J'ai souvent réfléchi à ce qui se passa ensuite, non que °cela ait de l'importance, mais le seul motif par quoi je puisse l'expliquer me stupéfie : je pense que la mère Saint-Chérubin avait escompté du plaisir à m'asséner cette note par surprise, devant tout le monde, et qu'elle ne put se résigner à la privation de ce plaisir. Quand mes compagnes lui rapportèrent ce qui s'était passé, elle entra dans une étonnante fureur.

— C'est faux, criait-elle comme une hystérique. Vos notes de conduite ne sont pas encore inscrites.

Bon. Elle continua de crier encore quelques minutes et nous nous assîmes pour l'étude. Puis, à la fin de l'heure, elle m'appela.

— Regardez. Vous pouvez juger vous-même.

N'était-ce pas bizarre de m'apporter cette preuve au bout d'une heure? Je me penchai. Si je suis myope — ou plutôt parce que je suis myope —, j'y vois terriblement bien de °près. Aussi bien qu'avec une loupe. Le mot «mal» avait été gommé mais le crayon avait creusé le papier et je la voyais, cette note consternante, comme le nez dans le visage. En sus — la mère Saint-Chérubin

étant paresseuse en plus du reste — j'étais la seule dont les carreaux conduite-politesse-piété fussent vides. Enfin, presque vides.

Je dus lever sur la bonne sœur un regard chargé de pensées qui ne lui plurent °pas, car elle se mit, à l'instant, à me souffleter avec une frénésie que je n'avais pas encore rencontrée hors du foyer paternel. Elle ne s'arrêta que lorsque je me mis à saigner du nez.

C'était une occurrence qui ne troublait guère l'auteur de mes misérables jours et qui ne l'empêchait jamais d'aller jusqu'au bout de son plaisir. Si bien que, le sang suivant docilement la trajectoire imposée par les coups qui nous faisaient aller la tête d'un côté, puis de l'autre, la pièce où se passait la chose ressemblait rapidement «aux lieux du crime». Tout devait être nettoyé: le bourreau, la victime, les murs. Celui qui s'en chargeait se trouvait en situation précaire. Le moindre mouvement des traits pouvait être interprété comme un blâme et il arrivait souvent que tout recommençât avec une deuxième victime. Il fallait aussi essuyer le parquet, car il arrive, en ces sortes de choses, que la vessie se relâche. Si je prodigue ici les détails, c'est que peu nous était alors épargné.

À la vue du °sang, la mère Saint-Chérubin, elle, n'avait pu se retenir de flancher. J'apprenais qu'il y a des degrés en tout.

Pendant la récréation qui suivit, personne ne m'adressa la parole. À celle du soir non plus. Le lendemain, après la classe de français, je °m'attardai afin de parler avec la mère du Bon-Conseil. Je commençai de lui raconter ce qui s'était passé.

— Je vous jure, dit-elle, que la note «mal» était écrite.

— Je sais. Je l'ai vue.

Et je terminai mon histoire. Quand j'eus tout dit, nous °nous regardâmes bien dans les yeux, longtemps. Tout ce que nous pensions de la mère Saint-Chérubin et que nous ne pouvions pas dire, parce qu'une religieuse ne dit ni n'entend de telles choses, passa dans ce regard.

— Je ne vous demanderai pas de ne pas la juger. Il y a des pardons qui sont difficiles. Essayez °d'oublier.

Oublier, ne pas haïr, ne pas mépriser. N'était-il pas bien insolite que l'on ait sans cesse à me le recommander? Maman, grand-maman et celle-ci maintenant, tout le monde trouvait donc que les raisons de haïr ne me manquaient pas? Je courus à la division où j'arrivai en retard. Pour ma punition, je fus privée de récréation. Cela ne changeait pas grand-chose à ce qu'étaient mes heures de récréation depuis l'événement.

°Vint le jour de la lecture des bulletins. Je n'avais pas dormi pendant la nuit du samedi au dimanche et, tout le temps de la grand-messe, je me sentis sur le bord de l'évanouissement, car je n'avais pu déjeuner non plus. Je n'arrivais pas à respirer, l'eau me coulait dans les mains, les muscles de mes jambes tressaillaient sans que je puisse arrêter cela. Je ne savais plus si le temps passait trop vite ou trop lentement. Quand l'aumônier commença son sermon, je ne pus rien entendre. Ce qu'il disait m'arrivait transformé en sortes d'aboiements, tant les oreilles me tintaient. Tout a une fin. La messe terminée, nous remontâmes à la division.

Même pour étayer son °mensonge, le mère Saint-Chérubin n'avait pas eu le courage de renoncer à me donner cette mauvaise note. La mère du Bon-Conseil n'avait pas la même obstination. Elle était là et elle me regarda avec une ombre de sourire sur les lèvres lorsque, dans le silence effaré, la mère Supérieure lut, avec de longues pauses: «Conduite, mal; politesse, mal; piété, mal.» Puis, la mère Supérieure passa au reste. «Français, excellent; anglais, excellent; histoire, très bien.» Et cela continuait jusqu'au bas de la damnée petite feuille qui se mit, quand on me l'eut donnée, à trembler entre mes doigts d'une façon tout à fait ridicule.

— Drôle de bulletin, °dit la mère Supérieure. Que se passe-t-il?

Que pouvais-je répondre?

— Je ne sais pas, murmurai-je comme une idiote.

— Elle a un mauvais esprit, expliqua la mère Saint-Chérubin.

Sur cet éclaircissement, je fis une révérence qui, dans mon trouble, faillit me précipiter tête première sur le parquet ciré et je regagnai ma place, la dernière.

À l'arrivée et au départ des religieuses qui venaient assister à la cérémonie, nous chantions un cantique et c'était moi qui étais chargée de l'entonner. Secouée par tout ce qui venait de se passer, je l'attaquai si aigu que nous dûmes l'abandonner en cours de route. Du coup, je perdis cette charge qu'on avait oublié de m'enlever.

Mauvais esprit. Cette accusation, je l'ai traînée tout au long de mes études. J'ai vécu, il faut dire, toutes ces années dans un état d'exaspération constante. Je ne me souviens pas de délits bien précis engendrés par cette exaspération. C'était plutôt une attitude qui déplaisait et qui m'attirait la haine. Les bonnes sœurs changeaient, mais la haine demeurait. Je la retrouvais, fidèle comme un bon °chien, tous les septembres. Si j'avais été très laide, ou infirme, ou de parents pauvres — les fillettes de l'une ou l'autre de ces catégories étaient traitées comme des paillassons — l'explication eût été facile. C'était autre chose. Une précoce odeur de soufre, °peut-être.

Le lendemain de cette mémorable lecture des °bulletins, la mère Saint-Chérubin me fit copier, à l'usage de mon père, une lettre qu'elle avait composée et où j'avouvais tous les péchés d'Israël. Cela se présentait presque comme des vantardises : « Je suis la plus méchante de la division et personne ne peut venir à bout de moi. » La sœur glissa mon bulletin avec la lettre et attendit joyeusement la catastrophe.

Il n'était pas d'usage que nos bulletins fussent envoyés aux parents. Ceux-ci, à l'époque où j'étais pensionnaire, n'avaient qu'à se taire, tout comme nous, les enfants. Ils n'étaient pas consultés. Ce premier envoi prit mon père au dépourvu. Il vit bien les « mal » mais il vit surtout les « excellent » et il répondit par

trois lignes indifférentes. Ce qui me valut, pour longtemps, des «quand les parents ne comprennent pas leur °devoir».

Un dimanche matin, au moment du sermon, l'aumônier °nous dit qu'il avait un long mandement à nous lire et, d'un geste auguste, il déroula un papier craquant. C'était le mandement, les gens de mon âge ne l'ont pas oublié, qui défendait la danse dans le diocèse de Québec[79]. Quel coup de tonnerre dans la chapelle! Les grandes se regardaient avec des mines atterrées et même les bambines étaient stupéfaites. Il faut bien comprendre que nous étions, en général, les rejetonnes de tout ce que la ville de Québec comptait de «mondain», comme disaient les sœurs, et que les histoires de réceptions, bals, robes du soir, etc. nous fournissaient le plus clair de nos °parlotes.

— Dorénavant, et sous peine de péché mortel, la valse, le tango, le fox-trot, le one-step, le two-step, le shimmy...

La liste me parut interminable. L'aumônier donnait un peu à rire avec tous ces vocables, anglais pour la plupart, dont il avait la bouche pleine. On sentait que de véritables experts — et le vertige vous prenait rien qu'à penser où ils avaient été trouvés — avaient fait le compte de tout ce qui portait un nom dans le domaine du trémoussement en musique. Pas question d'oublier une manière de polka ou de bourrée que de mauvais esprits auraient tout de suite découverte et pratiquée.

L'émoi suscité par ce décret rendit le moment du parloir, l'après-midi de ce dimanche, bruissant de chuchotis. Quelle histoire! non mais, quelle histoire!

— Peuh! maman a dit que °nous irions danser à Montréal, dit Bérangère d'un ton infiniment méprisant.

Et c'est en effet ce que les gens firent pendant quelque temps. Puis, comme le Château Frontenac — hôtel qui appartient à la

Canadian Pacific[80] et qui s'était adjugé, de ce fait, une sorte d'extra-territorialité — gardait sa salle de bal ouverte «pour les touristes», les Québécois s'y faufilèrent peu à peu et, moins de cinq ans après l'ukase, presque personne n'en tint plus compte, ce qui peut sembler, à première vue, surprenant de la part d'une population aussi docile que la nôtre. Toutefois il m'apparaît, à la réflexion, que la danse est un si bon exutoire pour les gens de notre espèce qu'il eût été impossible de nous l'interdire longtemps. Il reste que, sauf erreur, °cette ordonnance ne fut jamais rapportée[81]. Je le signale, en passant, aux populations québécoises.

Un matin de cette année, en °décembre, j'appris que maman était gravement malade. La religieuse m'appela et me dit: «Votre mère est malade et votre sœur aînée est partie.» Aussi sec. Elle tenait un papier qu'elle me donna sans autres explications. C'était une lettre de maman où elle disait qu'elle devait quitter la maison pour aller se soigner chez grand-maman et où elle demandait à Dine de venir prendre soin des trois petits.

Je lisais et relisais cette lettre d'une écriture tremblée et je ne parvenais pas à y croire. Je me souviens de l'effort pénible que je dus faire pour tout comprendre. Maman malade, Dine partie, c'était vraiment trop à la fois. J'allai frapper à la porte de la division des moyennes et demandai Françoise qui arriva en pleurant. Elle aussi avait lu la lettre de maman. Nous nous blottîmes dans les bras l'une de l'autre en nous disant mutuellement: «Ne pleure pas, ne pleure pas.» Jusqu'à ce que la mère Saint-Chérubin survienne et nous désenlace. Les enlacements n'étaient pas permis par le règlement.

La nuit qui vint, je ne dormis guère. Il fallait que maman fût bien malade pour °imposer un sort aussi pénible à sa fille aînée

dont elle était si fière. C'était, en effet, le début d'une maladie qui durera un peu moins de cinq ans et dont l'issue sera fatale. Maman avait contracté une pleurésie que son organisme, affaibli par les maternités, par l'état de désillusion constant où elle vivait, ne put pas surmonter. La pleurésie sembla d'abord guérir, mais presque tout de suite la tuberculose s'établit. Heureusement, je n'en savais pas tant.

Quant à Dine, je ne pouvais °penser qu'avec terreur à ce qui l'attendait. Je l'imaginais seule avec mon père et les trois petits (ils avaient entre un et cinq ans) dans cette immense maison glaciale et je me disais qu'à sa place, j'aurais aimé autant mourir.

Raconter ce que seront, pour Dine, les six mois à venir n'est pas facile. °Cela semble tenir du mauvais roman. Si peu que j'en dise, j'aurai toujours l'air d'en remettre. Et je ne sais peut-être pas tout.

Elle avait quatorze ans. L'étude lui était merveilleusement facile, aussi était-elle fort avancée pour son âge. Tant °pis. Il n'était plus question d'étude, c'était le rôle de la bête de somme qui l'attendait — l'expression semble forte, pourtant accomplir un travail que l'on n'a pas choisi, qui est au-dessus de ses forces, pour lequel on ne reçoit ni rétribution, ni gratitude, cela ne se formule pas autrement. Elle arriva chez mon père juste à temps pour prendre soin d'une maisonnée où sévissait la coqueluche.

Nous avions, depuis plus de cinq ans, une vieille bonne, Adèle, sur qui maman comptait pour épargner à Dine les travaux les plus durs. Mais Adèle partit presque tout de suite : mon père, profitant de ce que maman n'était pas là pour lui rappeler qu'il °est convenable de payer les bonnes, s'était empressé d'oublier ces futilités. Surtout, et tel que je le connaissais, il avait dû se dire que la bonne n'était pas indispensable. Un matin, elle décida que c'en était assez.

— Moi, je ne suis pas obligée de rester dans cet enfer, avait-elle dit en claquant la porte.

Il y a des moments où ça doit être merveilleux d'être domestique et de pouvoir claquer les portes.

Pourtant, elle nous aimait bien, Adèle. Elle vivait chez nous depuis la naissance de mon frère °cadet pour qui elle nourrissait une passion farouche. Son plus vif plaisir était de le prendre avec elle, ses jours de sortie, et de l'emmener chez le photographe. Elle eut bientôt des douzaines de photos qu'elle étalait, souvent, sur la grande table de la cuisine et qu'elle considérait amoureusement, perdue dans une sorte d'extase.

Adèle était une grande bringue, disgraciée, hommasse, assez sourde pour n'avoir pu apprendre à parler que de façon informe, mais elle était d'une force peu commune qu'elle devait, je pense, à son ascendance semi-algonquine. La mère, pure Indienne celle-là, venait parfois visiter sa fille. Les premières années, je ne comprenais pas bien qui était cette grande femme qui avait tout à fait l'air d'être la fille de sa fille avec ses cheveux aile de corbeau, alors qu'Adèle était toute grise. Je la regardais de fort loin. Toujours silencieuse, elle s'asseyait dans un coin de la cuisine, les yeux baissés, le visage immobile. Au bout de quelques jours, elle partait comme elle était venue, sans avoir ouvert la bouche.

Adèle détestait mon père — je le lui ai entendu dire bien souvent à maman qui répondait «chut, chut» — et je me °souviens qu'un jour, ils faillirent en venir aux mains à mon propos. Elle savonnait des chaussettes et, comme je l'ennuyais de quelque façon, elle m'en lança une par la tête. Mon père sentit sa fibre paternelle qui se rebiffait. Ah! il n'allait pas permettre que l'on traitât ainsi la chair de sa chair. Il saisit Adèle par le bras et l'entraîna à l'extérieur où il se mit à l'injurier et à la menacer de représailles. Puis, perdant tout sens de la réalité, il finit pas lui dire:

— Vous n'avez pas honte de traiter ainsi un enfant sans défense?

— Vous les °battez, vous. Y sont sans défense aussi quand vous les battez.

Mon père en °resta tout ébaubi. Il lança quelques cris additionnels et rentra, l'air assez quinaud. Les fenêtres étaient grandes ouvertes et nous n'avions pas perdu un mot de ce dialogue, il le savait. Bien des années plus tard — mon père a toujours eu l'air de croire, ou d'espérer, qu'aucun de nous n'avait pour un petit sou de mémoire — il nous racontait l'histoire à sa façon chaque fois qu'il était question d'Adèle.

— Ne s'était-elle pas aventuré à frapper un de mes enfants? Je ne sais plus trop lequel...

— C'était moi, °disais-je.. Je n'ai rien oublié...

— Ah oui? Hum... Je n'ai jamais souffert que les bonnes frappent mes enfants.

Cela se comprenait. Quand une chose vous donne tellement de plaisir, on aime bien en garder le monopole. Au reste, les autres s'y prenaient si mal, ils y manifestaient tant de faiblesse et si peu d'obstination que c'était pitié à voir.

Une fois maman partie, Adèle sentit bien dans son âme algonquine que mon père °allait profiter de la situation pour se conduire en véritable Iroquois. Elle fit sa valise, attrapa, pour se faire conduire en ville, un homme qui passait en traîneau sur la piste de neige durcie (assez ironiquement, cette piste nous donnait, l'hiver, la route que nous n'avions pas l'été), claqua la porte comme je l'ai dit et retourna à Saint-Pamphile, son village. Je ne crois pas qu'elle l'ait fait de gaieté de cœur. Elle savait bien que maman avait compté sur sa force et sur son dévouement pour faciliter la tâche de Dine. Et puis, n'y avait-il pas toujours eu, entre elle et nous, une sorte de pacte : elle était rustre et guère susceptible d'apprendre l'usage mais, d'autre part, notre vie était si lugubre, le climat de notre maison tellement irrespirable que nous n'aurions pu la remplacer facilement. Elle souffrait nos défauts, nous acceptions les siens. Mais il est trop difficile de rester

en enfer, ainsi qu'elle l'avait dit, quand on sait que l'on peut s'en évader.

Donc, il y avait la coqueluche. C'est peut-être le moment de dire que les trois derniers-nés profitèrent, en leur petite enfance, de traitements de faveur que nous, les quatre aînés, n'avons jamais connus. Nous les appelions, en secret, ceux du deuxième lit. L'explication de cette préférence n'allait pas chercher bien loin: comme mon père, ils étaient blonds aux yeux bleus. On pouvait croire qu'ils lui ressembleraient, promesse qui fut, dans l'ensemble, assez mal °tenue. C'est pourquoi les chouchous passèrent dans l'autre clan au fur et à mesure qu'ils grandirent. Pour le plus vieux des trois, cela se fit assez vite car c'était un garçon et, quelle qu'en soit la couleur, mon père n'aimait pas que maman ait des garçons. Non pas qu'il préférât les filles — il avait, bien entendu, pour l'espèce femelle un mépris musulman — mais il voyait dans cette condition, assez intime quoi! entre sa femme et un autre mâle, quelque chose de malsain et il portait sans cesse à maman des accusations assez troubles à ce sujet. En fin de compte, seule ma sœur Thérèse conserva quelques traits d'origine paternelle — le nez, la bouche —, ce dont nous ne lui avons pas gardé rancune et qui lui valut l'appréciable avantage d'être, de loin, la moins martyrisée de la famille. Quant à Marguerite, avec l'adolescence, elle se mit à ressembler merveilleusement à maman, en blond. Son sort s'en trouva bouleversé.

Dine fut mise au service °des coqueluchards. Elle passa, dès son arrivée, ses jours et ses nuits à courir de l'un à l'autre. Dans une ronde infernale qui ne semblait pas pouvoir finir, les quintes se succédaient, entraînant des vomissements qu'il fallait essuyer, des saignements de nez qu'il fallait étancher. Un médecin aurait probablement ordonné quelque calmant, mais mon père, qui

n'avait pas confiance en la Faculté — mais ses préventions tombaient quand c'était lui le malade —, nous a toujours soignés lui-même. Il avait deux grands chevaux de bataille doués selon lui d'un pouvoir infini : la diète et les bains chauds. Deux ou trois fois par jour, Dine devait plonger tout ce petit monde dans l'eau brûlante, ce qui faisait de six à neuf bains d'une grosse demi-heure chacun, le temps que la coqueluche chauffe. Puis, pour que l'enfant ne se refroidisse pas dans les corridors glacés, elle le roulait dans une couverture et le portait dans son lit. Mais les lits étaient glacés, eux aussi, et la coqueluche refroidissait, le petit se mettait à tousser, à vomir, à saigner du nez. Lavage, essuyage, étanchage. Au second. Au troisième. Et cela recommençait. Et re-recommençait.

Le soir, quand mon °père revenait, autre ronde infernale : la maison n'était pas bien tenue, le dîner n'était pas prêt, les enfants avaient été mal soignés, puisqu'ils n'étaient pas mieux que la veille. La dernière bouchée prise, Dine était renvoyée à l'opération-étuve. Au milieu de quoi il arrivait parfois que mon père fît irruption dans la salle de bains en criant que cela ne pouvait pas durer, que la vaisselle du dîner n'était pas faite, que la cuisine n'était pas rangée et qu'il fallait que cela changeât. Le tout accompagné d'une série de taloches.

Après semblable journée, quel pouvait être l'état d'esprit d'une fille de quatorze ans qui regagnait sa chambre où le froid l'empêcherait de dormir ? On aime autant n'y pas penser.

Il n'était pas étonnant que la maison fût si froide. Chauffer, cela coûte cher. Pour y arriver aux moindres frais, mon père avait eu une idée de °génie : il avait acquis (à prix d'or, peut-être, mais c'était bien le genre d'économies qu'il aimait faire) un bout de forêt où Pit, le fermier, allait couper du bois qu'il rapportait incessamment et qu'il fallait employer tel quel, tout dégoulinant de sève ou recouvert d'une épaisse couche de glace suivant les saisons. Ce... combustible était destiné tant à la cuisine qu'au

chauffage central. Quand, d'aventure, on parvenait à l'allumer, il n'y avait guère de quoi se réjouir. On savait que, le moment venu d'ajouter une autre pièce de bois, la glace dont elle était recouverte éteindrait, en fondant, le feu acquis. Bien des pauvres n'ont jamais connu semblable détresse. Mais nous étions fort loin d'être pauvres. Nous ne nous en doutions guère.

Le printemps trouva les coqueluchards et leur infirmière squelettiques. La diète, pour les uns, et °l'opération-étuve, pour tous, avaient eu plein effet. Il fallait ouvrir l'œil pour les voir passer. Dine put venir nous visiter au parloir. Je n'ai jamais revu de mains dans cet état: fendillées, saigneuses, gonflées et d'un beau rouge homard, on aurait dit que des nazis avant la lettre étaient passés par là avec leurs tenailles et leurs mégots.

Et elle était gaie.

Bien plus tard, quand je fus en âge de recevoir ses confidences, elle m'avoua qu'elle s'était °fait un honneur de cacher à tous, pour que maman ne l'apprenne pas, la vie menée pendant ces dix mois. Chapeau!

Le tableau ne serait pas complet si °j'omettais ceci: mon père qui, en décembre, avait promis une petite fourrure à sa fille «si elle se conduisait bien», déclara tout net, le printemps venu et venu la moment de délier la bourse, qu'elle n'avait rien mérité du tout.

Du reste, au contraire de ce qui se passe dans la plupart des familles, la fourrure chez nous, était parure masculine. Que dis-je? Masculine... J'oublie que j'avais des frères. Paternelle, parure paternelle. Mon père seul possédait un manteau de fourrure. Une somptueuse chose, en castor, dans lequel il y aurait eu assez pour habiller deux femmes. Il l'avait acheté en 1917 et il le porta presque tout le reste de sa vie. Chaque année, en le ressortant, il retrouvait des rancœurs aussi durables °que l'objet.

— J'ai été blâmé quand j'ai acheté ce manteau. N'empêche que je le porte depuis vingt-cinq ans, et je ne l'avais payé que...

(Nous n'avons jamais su combien il l'avait payé car ce chiffre diminuait d'année en année et se trouva, à la fin, réduit à presque rien.)

Personne d'entre nous ne possédait de ces choses de qualité suffisante pour durer vingt-cinq ans et plus. Nous ne connaissions que l'habileté à faire durer trois ans ce qui n'était bon que pour six mois. Je suppose que maman, qui devait toujours compter sur sa mère pour ne pas être nue, avait laissé échapper un petit mot en ce sens.

Mon père, °jusqu'à cette année, s'était abstenu presque complètement de venir au parloir. Nous n'en souffrions pas outre mesure. Les visites hebdomadaires qu'il fit à maman pendant cette pleurésie allaient changer tout cela. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il avait trouvé là une bonne excuse pour ne pas rester, au chevet de sa femme, plus que les vingt minutes réglementaires d'une visite de cérémonie.

De la grande fenêtre de leur salle de récréation, °les élèves de la troisième division voyaient arriver les parents. Dans les autres divisions, nous n'avions pas cet avantage. Jusqu'alors, comme les autres, j'avais toujours été heureuse de m'entendre appeler par la petite fille qui répondait au porte-voix. Ce dimanche-là, je partis en courant. Françoise, qui était en troisième division et bénéficiait de la fenêtre, m'attendait près de l'escalier.

— C'est lui.

Nous descendîmes les degrés d'un pas morne.

— Vous êtes bien pâles, dit mon père pour tout bonjour.

Je regardai Françoise. Elle était verte, en effet. Dans notre °trouble, celui-là même qui nous faisait verdir, nous avions oublié de nous pincer les joues.

Notre pâleur avait le don de mettre mon père en colère. Il craignait toujours la note du médecin, ce qui était assez incompréhensible puisqu'il ne le demandait jamais, mais c'était ainsi. Comme nous pâlissions rien que d'entendre le bruit de ses pas, il avait souvent l'occasion de nous reprocher notre mauvaise mine.

— Vous êtes encore constipées, cria-t-il de sa voix perçante à quoi j'ai dû tant d'humiliations °car, s'il est mortifiant d'être injurié, il n'y a pas de mots pour désigner ce que l'on ressent quand on est injurié à tue-tête, et par son père encore.

Les groupes voisins se retournèrent. Ça y était. Quand il attaquait le sujet de la constipation, il en avait pour un petit moment. Avec la diète et les bains chauds, le bon fonctionnement des intestins constituait la base de ses principes médicaux. °Tout ennui de santé était causé par la constipation: ma myopie, la pleurésie de maman, le retard qu'une égratignure mettait à guérir. Il avait trouvé une formule dont il n'était pas peu fier.

— Si tu étais faite de cristal, ça serait joli à voir.

Pour ma °part, j'ose le dire, je n'avais rien à me reprocher de ce côté. Mais nos dénégations n'étaient pas entendues. Ses prémisses posées, rien ne l'arrêtait dans le chemin des conclusions. Il disait: «Tu prétends que non, mais si c'était oui» et il continuait ainsi qu'il l'avait décidé.

Dans mes premiers âges, cela me mettait en rage. Puis, je pris peu à peu l'habitude de considérer qu'il était toujours dans °l'erreur, pour cela comme pour le reste, et qu'il ne fallait jamais attacher la moindre importance à ce qu'il disait. Tout de même, en plein parloir, je la trouvais saumâtre. J'en verrais bien d'autres. Heureusement, à chaque parloir suffit sa peine.

Toutefois, la peine ne finissait pas avec l'heure du parloir. L'enfant humilié devant d'autres enfants ne voit plus °la fin de ses ennuis. Quand nous revenions, la nouvelle de notre disgrâce

nous avait précédées dans la salle de récréation et nous recevions un accueil méprisant. Au lieu de nous plaindre d'avoir un tel père, les filles nous en tenaient rigueur. Elles se moquaient.

— Dis, il a une bonne voix, ton père. On l'entend de loin.

Les rires fusaient. Je m'en allais dans mon coin pendant que celles qui avaient assisté à l'incident mettaient les autres au courant. Tout en chuchotant, elles me regardaient à distance et je ne savais que devenir, comme si d'avoir ce père-là eût été une sorte de mauvaise action.

Quand je revois toutes ces vilaines années, je m'aperçois que ce qui manquait le plus, dans ces pensionnats, c'était la bonté. Personne ne la pratiquait, ni les sœurs ni les enfants, et personne ne nous disait °jamais que la bonté existait. Si d'aventure nous la rencontrions, nous ne pouvions la reconnaître faute d'usage et faute de l'entendre nommer justement. Elle s'appelait préférence, caprice, chatteries, amitié particulière, mais jamais bonté.

Le dimanche suivant, nous eûmes soin de nous pincer les joues. C'est ma sœur Dine qui nous avait enseigné ce subterfuge. Il fallait procéder à la fois avec vigueur et délicatesse. La première fois qu'elle s'y était essayée, elle y avait mis tant de fougue que deux immenses ecchymoses, fort difficiles à justifier, lui paraient les joues le lendemain.

Ce fut pour nous tous une mauvaise année. Il est déjà désastreux, dans une famille normale, que la mère soit malade. Nous n'étions pas d'une famille normale et les désastres nous venaient rarement seuls. Pour nous, les pensionnaires, rien n'était comparable au malheur de notre sœur aînée, mais il n'empêche que notre vie subissait de tristes changements: maman alitée, grand-maman occupée à la soigner, Dine prise par ses coqueluchards, nous ne voyions plus personne de ceux que nous aimions et les jours de parloir où nous étions appelées nous étaient bien plus pénibles que ceux où nous ne l'étions pas. Nous avions coutume, dix mois par année, d'enkyster notre abcès dans

l'oubli — le pensionnat apportait ses blessures, lui aussi, mais l'enfant sent bien, lui pour qui la vie coule pourtant si lentement, que cela n'est qu'un moment à passer, que cela n'appartient pas à son vrai destin — et voilà que l'oubli ne nous était plus possible. Les dimanches se suivaient avec une fréquence terrifiante. Mon père nous redevenait presque aussi obsédant que pendant les vacances.

C'est une funeste situation que d'avoir un père dont l'existence physique est aussi abusive, mais qui, à l'intérieur du cœur de l'enfant, là où se nourrit le sentiment filial, n'a aucune espèce °d'existence. J'étais à la fois terriblement concernée et monstrueusement détachée. C'est un dualisme destructeur. Mon père n'était rien, que force physique qu'il fallait éviter de déchaîner. Mais cela, il l'était bien. Je n'ai jamais, de toute ma vie, rencontré un être aussi unanimement rejeté par sa famille. Il semble qu'il ne le sentît pas. Comme il ne souhaitait pas s'imposer autrement que par la violence, comme il ne croyait pas que l'on puisse s'imposer autrement, il était satisfait de la situation. Il sentait bien, parfois, que notre amour filial n'avait rien du délire. Par exemple, il disait après ce que nous appelions «une séance de battage» (séance: temps que l'on passe à une occupation non interrompue — Larousse —):

— Tu n'as pas le droit de me haïr.

Il avait de ces intuitions... Pour notre part, nous eussions bien préféré n'avoir jamais eu de raisons ni l'occasion de nourrir de la haine. Mon père s'en tenait à nos droits. Dans l'ensemble, à part ces intuitions, il était content de soi. Bien entendu, il avait sa façon à lui d'être satisfait. D'un bout de l'année à l'autre, il ne décolérait JAMAIS. Il n'aimait que cela, la colère. Il jouissait de notre silence apeuré. Il nous voulait chroniquement terrifiés. Nous l'étions. Il ne pouvait que s'en féliciter.

On dit toujours que la paresse est la mère de tous les °vices. J'incline à croire que c'est la mère des vices gaillards. La mère des

vices lugubres, c'est la colère. Le succès de ses colères avait inspiré à mon père un orgueil éperdu. L'orgueil avait suscité l'égoïsme, rien ne comptait que lui-même. L'égoïsme est frère de l'avarice. Et l'avarice avait engendré cette insociabilité sans exemple qui lui fit, surtout après la mort de maman, fermer sa porte à quiconque.

Cette insociabilité, je dois dire, n'était pas nourrie que de la seule avarice. Épargner l'argent °que coûtent du thé, des petits gâteaux, une robe convenable pour recevoir ou sortir, c'était, il va de soi, bien important. Mais il y avait autre chose.

Quoi donc?

Quoi donc! À Québec! Mais oui, mais oui, vous avez mis le doigt dessus, si j'ose ainsi dire. Le sexe! Il y pensait sans cesse, notre pauvre père, et en mal, bien sûr, sauf quand il s'agissait de ses mariages, quatre en tout, mais ce qui le concernait, lui, faisait partie d'un monde à part. Il y pensait sans cesse et il nous poursuivait, sur ce point, jusque dans nos derniers retranchements. Nous qui n'avions pourtant pas trop de temps pour penser à marcher droit, étions sans répit soupçonnés, accusés et, finalement, convaincus de culpabilité. Il avait donc bien assez de difficultés avec nous sans introduire des étrangers dans le bercail. D'autant plus que «tous les enfants étrangers ont de mauvais parents qui ne surveillent pas leur progéniture et la laissent pousser dans le vice».

C'était là deux bons motifs de nous garder prisonniers. Il en avait un °autre plus important. Un puissant motif, celui-là même qui pousse les gouvernements dictatoriaux à interdire les voyages outre-frontière: la crainte que nous découvrissions que notre famille n'était pas la famille, que notre maison n'était pas la maison, que notre vie n'était pas la vie.

°L'année scolaire se termina moins lugubrement si je ne considère que mes rapports avec les sœurs et les petites filles. Elle

prit fin, même, de façon assez comique. Tous les ans, le 31 mai, °nous fêtions le dernier jour du mois de Marie par une procession. C'était un événement très excitant. Profitant, ce jour-là, d'une permission spéciale, nous pénétrions dans une partie du monastère où les laïcs n'avaient pas le droit de poser même le bout du pied. Nous parcourions ensuite, d'un bout à l'autre, l'immense jardin où, là non plus, nous n'allions jamais. Un jardin plein d'arbres fruitiers, de fleurs, d'allées ratissées, et dont j'ai gardé un souvenir ravi. Pour finir, après avoir traversé le petit cimetière, nous entrions dans la chapelle par une porte mystérieuse, de partout cachée aux regards et dont nous oubliions, d'une année à l'autre, la situation exacte. C'était quelque chose.

J'étais robuste pour mon âge. L'hérédité paternelle, sans aucun doute. Seule, dans notre division, une autre fillette pouvait me battre sur ce °point (nous nous battîmes, en effet, l'année suivante et j'eus le dessous, mais non sans lui avoir arraché une pleine poignée de cheveux, ce qui lui laissa pour longtemps une manière de tonsure mal centrée, un peu eczémateuse, et dont la vue me poursuivait partout). L'année précédente, elle avait porté la bannière à la procession. Cette année-ci, quelque chose l'en empêchait, un poignet foulé peut-être. Je pense que l'on me voit venir avec mes gros sabots. Quand il fut manifeste que ce poignet ne serait pas guéri à temps, un vent d'oubli se mit à souffler sur mes péchés. On s'aperçut, tout à coup, que je ne parlais plus pendant les heures d'étude — je n'avais même plus à qui parler pendant les heures de récréation —, que je ne continuais plus à jouer après la cloche. Avec qui aurais-je joué ? Je récoltai quelques compliments.

Deux ou trois jours avant la procession, il fallut se rendre à °l'évidence : si cette bannière devait être portée, c'était moi qui la porterais. À la fin de la classe de catéchisme, la mère Saint-Chérubin me fit lever et me tint le discours du père de l'enfant prodigue. J'étais pardonnée et de tout cœur. Et comme en ces

sortes de choses rien ne vaut une preuve éclatante, on me faisait l'honneur de me confier la bannière. Je n'en revenais pas, j'avais la larme à l'œil et le cœur tout fondant. À la récréation suivante, on se battait pour jouer avec moi.

— Je pensais que ce serait Marie-Jeanne qui serait choisie, dit innocemment une petite fille.

— Elle est pas assez forte, °répondit une non moins innocente. Elle a les bras comme des allumettes.

— Si Marthe avait pu...

Je ressentis, soudain, une sale impression. Je ramassai mes petites affaires et fus porter ma jeune gloire dans un autre groupe.

La coutume de distribuer en récompense les emplois qui demandent beaucoup de vitalité et peu de timidité était assurément pour les religieuses une profonde source d'ennuis. La docilité se rencontrait ailleurs et si °les honneurs, comme on disait, avaient été distribués en châtiment, tout eût été plus facile.

J'ai déjà dit que j'étais aussi dénuée de timidité que faire se peut. Une enfance comme la mienne aboutit soit à un précoce durcissement de l'épiderme, soit à un complet écorchement. Je n'étais pas une trembleuse. Cela me valut, l'année suivante, une autre aventure cocasse qui ressemble tellement °à celle de la bannière que j'ai envie de la raconter tout de suite.

La plus haute récompense que nous pouvions mériter par notre bonne conduite était un ruban qui changeait de couleur et de dédicataire selon les divisions et qu'on ne recevait qu'une fois quel que soit le nombre d'années passées dans une même division. Dans celle des petites, c'était le ruban rose, dit de l'Enfant Jésus. En même temps que les rouges et les bleus, il se donnait en grande pompe, à la chapelle, devant tout le couvent réuni, après que l'une des récipiendaires de chaque couleur eût lu un acte de consécration. Je n'en étais jamais.

Vint cette année où seules quelques timides se méritèrent le ruban rose. En principe, pour le recevoir, il fallait avoir été bonne

depuis septembre. Quand arriva la fin d'avril, il semble que l'on s'avisa de l'impasse où l'on s'engageait. La religieuse m'appela, me fit un long discours d'où il ressortait que je n'avais pas été aussi méchante que les autres années. Si je voulais être bonne pendant un mois, je recevrais le ruban. De plus, ce serait moi °qui aurais l'honneur de lire l'acte de consécration. Je fus un peu surprise, sans plus. Je me mis à la tâche. Mais deux jours ne s'étaient pas écoulés que j'avais oublié mes résolutions. On me fit un °deuxième prêche : j'avais été étourdie, mais je n'avais pas encore démérité, je ferais mieux à l'avenir, on n'en doutait pas. Bref, de sermon en prêche et d'amnistie en coup d'éponge, je parvins au moment des répétitions. Elles se faisaient à la chapelle. Avec ma voix de stentor, on ne courait pas de risques : je serais entendue jusqu'au fond du jubé.

Un jour, en revenant de la chapelle, je m'attardai dans le vestiaire où il faisait toujours noir comme chez le diable. Tout à coup, j'entendis entrer les deux maîtresses de la division.

— Elle ne mérite pas le ruban, disait l'une.

— Que voulez-vous ? Je n'ai personne d'autre pour lire l'acte de consécration. Toutes celles qui le pourraient sont °déjà « reçues du ruban », répondit l'autre.

On est bon quand on est petit. Il aurait pu me sembler normal de pousser mes avantages à °fond pour voir, peut-être, se recommencer la mémorable panique du soir de Noël. Je n'y pensai même pas. Je sortis de mon vestiaire sitôt la voie libre et je fus, jusqu'au grand jour, sage comme un ange. Il ne restait qu'une journée ou deux, c'était faisable. Je ne voudrais pas trop m'avancer, mais je pense que j'obéis à une sorte de pitié. Cet âge en ressent, souvent.

Je pense bien que ce fut cette année-là que nous priâmes °tellement, jour et nuit, pour le miracle, et que nous fîmes des sacrifices et des offrandes à Dieu. De septembre à juin, ce fut sans cesse notre préoccupation principale. Le miracle n'eut pas lieu.

Il s'agissait d'obtenir la béatification de notre vénérable fondatrice et nous n'avions pas, pour cela, un nombre suffisant de °miracles. La communauté avait décidé que cette année-là serait la bonne. Coïncidence inespérée, il nous arriva, en septembre, une petite fille demeurée infirme à la suite d'un accident survenu dans un autre pensionnat. Faute de soins — ces bonnes sœurs-là n'avaient même pas demandé le médecin après la fracture —, la petite Jeanne avait une jambe atrophiée. Elle boitait très bas. C'était le ciel qui nous l'envoyait car, s'il est vrai que les maux à guérir ne manquent pas dans ce triste monde, il est toujours mieux d'avoir sous la main le miraculé en puissance. On ne risque pas, ainsi, qu'il obtienne sa guérison de quelque autre thaumaturge. Cela s'était produit peu d'années auparavant: une mère d'élève avait été guérie par sainte Anne, ce dont on ne se consolait pas.

Nous n'avions pas encore fini de déballer nos effets °que la mère Saint-Chérubin avait obtenu que Jeanne posât sa candidature au miracle. La petite rayonnait. Un matin, elle s'éveillerait avec deux jambes égales, cela ne faisait pas de doute. Les prières commencèrent tout de suite. Depuis le «cœur à Dieu[82]» du matin jusqu'à celui du soir, en passant par toutes les oraisons de la journée, il n'était plus question, entre nous, entre nous et Dieu, entre nous et la vénérable fondatrice, que de la jambe de Jeanne. Au saut du lit, c'était notre première pensée. Prévoyant le cas où la miraculée eût été trop émue pour crier «miracle, miracle», nous allongions toutes le cou pour voir de nos yeux si Jeanne marchait droit. Car il était bien entendu que «cela» ne pourrait se passer que la nuit. Quoique nous fussions confiantes en la puissance de la fondatrice, il nous semblait que la chose s'opérerait dans le secret du lit et le mystère de l'obscurité. L'entreprise

présentait assez de difficulté sans que nous exigeassions qu'elle advînt en plein jour. Il faut savoir être discret.

Les matins se succédaient sans que la °jambe s'allongeât. Jeanne grandissait et c'était plutôt l'autre jambe, celle pour qui nous ne priions pas, qui s'allongeait. Nous avions beau multiplier les prières et les promesses, rien n'y faisait. La vénérable fondatrice restait insensible et Jeanne perdait peu à peu son sourire. Juin la trouva comme septembre nous l'avait amenée. Tout ce qu'elle avait gagné c'était de n'avoir passé aucune journée sans entendre parler de son infirmité. Il ne lui fut pas permis de l'oublier une seconde. Chaque pas qu'elle faisait se trouvait être, pour elle et pour tout le pensionnat, une déception sans cesse renouvelée.

— Peut-être ne méritez-vous pas d'être miraculée, lui disait °parfois la mère Saint-Chérubin qui avait provision de bonnes paroles.

Jeanne se mettait à pleurer et nous nous demandions avec quelque ennui si nous n'avions pas, tout ce temps, prié et fait des sacrifices pour une jambe condamnée à rester courte.

Il faut dire que °nous étions rien moins qu'habiles dans l'obtention des prodiges. Ainsi, on nous disait souvent que l'extrême docilité en suscitait et qu'il était arrivé, on ne savait trop ni quand ni où, qu'un enfant, pour avoir fermé son cahier de devoirs au son de la cloche sans même finir le mot commencé, trouvât son travail terminé par son ange gardien. Les anges ne se servent que d'encre d'or à quoi on reconnaît leurs interventions. Combien d'entre nous fermaient leurs cahiers sans même prendre le temps de se servir du papier-buvard! Non seulement nos anges gardiens se tenaient-ils oisifs, mais nous étions, par surcroît, grondées pour des pâtés d'encre causés par notre parfaite docilité.

Et Jeanne qui boitait toujours... De deux choses l'une: nous °étions trop méchantes pour être exaucées ou bien les °miracles étaient passés de mode. De part et d'autre, l'hypothèse était déprimante. On avouera que l'indifférence, pour ne pas dire la

désinvolture, d'une bonne quarantaine d'anges gardiens, plus celle d'une vénérable fondatrice, avait de quoi nous donner à penser.

Maman revint peu avant les grandes vacances. Jusqu'à sa °mort, quatre ans plus tard, elle obéit à un rythme particulier, toujours le même : avec le printemps et l'été, son état s'améliorait et elle passait ces saisons à peu près normalement ; en octobre, quand le froid infernal — oui, l'enfer, c'est le froid — venait s'ajouter aux fatigues accumulées pendant les vacances, elle s'alitait jusqu'à la fin de l'hiver. Ce n'est pas sans remords que je songe à ces vacances. Je n'étais pas endurable. Pourtant, chez grand-maman, j'étais bien sage. Mais, semble-t-il, à la maison, sitôt mon père parti à son travail, je ne savais quoi inventer. Bien que je l'adorasse, je crois que j'en voulais à maman d'avoir épousé cet homme, de me l'avoir donné pour père, d'être trop faible pour le réduire. Cela, bien entendu, tout au fond de moi, dans l'informulé.

Elle s'alitait tous les hivers, mais elle ne retourna °chez grand-maman que pour mourir. Elle avait compris, je pense, et dès sa première rechute, que les jeux étaient faits. Il devenait, dès lors, inutile de laisser Dine seule, face à ce forcené. Aussi longtemps que maman avait eu l'espoir de guérir et, partant, celui de pouvoir nous protéger plus tard, son abandon momentané avait un sens. Maintenant, elle préférait refuser une chance de guérison très aléatoire et ne nous abandonner qu'en mourant. Cette décision qu'elle avait prise, je l'entendis en faire part à grand-maman, un jour que celle-ci était venue nous visiter — ce qui n'arrivait pas souvent, car ces visites mettaient mon père en fureur. J'allais passer devant la fenêtre ouverte du salon quand je fus arrêtée par la voix lamentable de grand-maman. Je l'entends. Elle pouvait — les larmes ne la suffoquant pas comme elles me

suffoquent, moi, par exemple — tenir une longue conversation sanglotante et cela me plongeait — nous eûmes par la suite, elle et moi, plusieurs de ces entretiens — dans une douleur sans nom.

Je ne comprenais pas bien tout ce dont il était question. J'entendais °qu'elles parlaient de mort et de la mort de maman, mais, à cet âge, l'enfant imagine aisément que la mort de ceux qu'il aime est improbable, que l'on n'en parle que par manière de menace, de doux °chantage — «Tu vas me faire mourir» —, et qu'il suffit d'être sage pour éloigner ce danger. Je demeurai cependant très troublée durant quelques jours puis, comme rien ne se produisait et que je ne savais pas bien ce que c'était que l'avenir et ce que c'était que de le prévoir, je n'y pensai plus.

°Ce fut probablement cette année-là qu'en arrivant à la maison pour les grandes vacances, nous trouvâmes mon père engagé à fond dans son entreprise agricole.

Depuis longtemps, nous avions des poules. Nous avions aussi une °vache que la vieille bonne, Adèle, trayait matin et soir, en son °temps. L'absence de route rendait tout ravitaillement malaisé (Adèle faisait le pain et, quand nous eûmes deux vaches, le beurre) et ces bêtes nous étaient fort utiles. Mais il ne s'agissait plus, maintenant, d'une aussi petite exploitation. Mon père était devenu *gentleman-farmer*. Il avait acquis les terres avoisinantes, pris un fermier, acheté deux juments — Belle et Maggie —, d'autres poules, des abeilles, des pigeons qui retournaient sans cesse à leur ancien pigeonnier et qu'il fallait aller réclamer à leur premier propriétaire. En sus, l'outillage congru.

— As-tu une robe neuve pour l'été, maman? demandai-je en arrivant.

— Non, ma chérie, je n'ai pas de robe neuve. Mais nous avons une faucheuse, une moissonneuse-lieuse, une épandeuse, et que sais-je...

°Je ne l'avais jamais entendue parler de la conduite de mon père sur ce ton ironique. J'en fus étonnée et je me dis que cette idée paternelle devait être une bien mauvaise idée. C'en était une. Quand, une douzaine d'années plus tard, il eut la subite inspiration de tenir des comptes, il s'aperçut que les profits n'équivalaient pas au dixième des dépenses. Entre-temps, nous avions perdu tous les veaux que les vaches avaient eu l'imprudence de nous donner, les poules mouraient sans dire pourquoi, les abeilles périssaient pendant leur hibernation. Quant aux pigeons, ils se révélaient fidèles comme au premier jour et c'était l'ancien maître qu'ils aimaient d'amour tendre.

Devenu *gentleman-farmer*, mon père, fort heureusement, était demeuré ingénieur. Le soin de l'exploitation retombait sur nos épaules. Il y avait bien le fermier, nous en eûmes même plusieurs l'un après l'autre, mais il semble qu'ils étaient toujours recrutés parmi la race des porteurs de poil dans la main. Ou bien étaient-ils si mal payés que leur conscience les laissait libres de faire dimanche tous les jours?

Le matin, avant de partir pour son bureau, mon père distribuait le °travail: sarclage, arrosage, repiquage, tuteurage, bêchage et râtissage. Mais rien de tout cela n'était comparable à la corvée des doryphores, rien n'était plus répugnant. Presque tous les jours, nous devions arpenter le champ de pommes de terre, nantis d'une boîte de conserves vide qu'il fallait remplir de «bibites».

Pour l'enfant affecté à cette capture °et qui n'est pas au courant des métamorphoses des insectes, il y a deux sortes de doryphores: les durs et les mous. Les mous sont plutôt inertes, roses et ronds. Ils cèdent un peu sous les doigts. Les durs gigotent, s'accrochent à la peau des mains de toutes leurs petites pattes et cherchent sans cesse à prendre la poudre d'escampette. Il faut

d'une chiquenaude les faire retomber dans la boîte et, quand celle-ci est presque pleine, que les «bibites» sont près du bord, on a fort à faire.

La boîte remplie, nous allions jeter notre cueillette dans un feu de branches allumé à cette fin. Cela répandait une odeur indicible. Après quoi nous allions remplir la boîte de nouveau. Ainsi de suite toute la journée. Je n'ai jamais vu de bêtes manifester autant de courageuse obstination dans le désir de se reproduire: en cueillir une semblait en susciter mille.

Nous °étions censés réclamer un sou par boîte remplie, à la fin de la journée, mais il arrivait toujours quelque anicroche pour nous priver de notre salaire. Nous avions commis des sottises ou bien nous n'avions pas rempli autant de boîtes que nous le prétendions et nous étions donc de vils menteurs qui ne méritaient rien du tout, etc. Après peu de temps, nous avions compris: dans cette opération, seuls les doryphores étaient réels et l'obligation où nous étions de les cueillir. Je perdrais ma salive à tenter d'établir que nous étions en voie, filles ou garçons, de développer un fervent amour de la terre. Au reste, nous étions déjà, tous les sept, citadins dans l'âme — l'affirmation «les Canadiens français sont tous très près de la terre» m'a toujours fait sourire. Il en est chez nous comme partout ailleurs: certains sont près de la terre, d'autres en sont éloignés depuis fort longtemps —, fils, petits-fils, arrière-petits-fils de citadins, et cette initiation forcée aux charmes de la campagne ne faisait qu'aviver nos tendances.

L'un de nos fermiers, Pit, accumulait bévue sur bévue. Mais il avait une telle façon de flatter mon père qu'en fin de compte, quelle que soit °la faute, il était toujours, et facilement, pardonné. Pit aimait la bouteille. Mon père a toujours tenu l'ingurgitation d'une seule lampée de vin comme péché mortel, mais il donnait

l'absolution quand c'était Pit qui se soûlait, ce qui arrivait assez souvent et avec des conséquences catastrophiques la plupart du temps. Ainsi, une veille de Jour de l'An, mon père l'avait chargé d'aller faire, en ville, la tournée de nos parents et de ramasser les étrennes que ceux-ci nous destinaient. C'était, en effet, toujours affreusement compliqué de venir nous porter les étrennes au bout du monde, puisque nous y habitions. Pit était là, il y avait les chevaux, le traîneau. Cela devenait tout simple.

En fait de tournée, aussitôt celle des parents terminée, il commença celle des °bars. Ramené par l'alcool à l'ingénuité native de l'homme, il abandonnait, sans méfiance, le traîneau rempli de cartons enrubannés chaque fois qu'il pénétrait dans une «buvette», comme disait mon père. Il ne songea à rentrer que lorsqu'il s'aperçut que le traîneau avait été complètement vidé par les passants. Il ne fut pas très bien reçu par mon père, mais pas tellement mal non plus.

Je me vois encore écrivant à ma °marraine, le lendemain, une lettre de remerciements pour des gants que je n'avais jamais vus. Des gants, cela s'imagine assez bien. Il s'agit d'éviter de parler de leur couleur. Voire. Toutes les phrases que je concoctais portaient un trou là où il aurait fallu écrire blanc, bleu ou marron.

Quand grand-maman apprit ce qui s'était produit, elle vint elle-même nous porter d'autres étrennes. Le Jour de l'An était passé, il est vrai, mais de toutes façons, le Jour de l'An, pour nous, cela ne comptait guère. C'était, d'abord et avant tout, une journée où mon père restait à la maison. Parlez-moi d'un °bon lundi ouvrable! Un lundi tout ordinaire entre nous, les enfants, et maman!

Ce fut Pit et sa femme — un vrai pruneau prénommé Blanche — qui restèrent le plus longtemps à notre service. Avant eux, nous avions Richard et Victoire — des Acadiens qui parlaient une sorte de musique — et après eux nous eûmes un nommé Lachance dont il n'y a rien à dire. D'autres aussi que j'ai oubliés.

Originaires de lointaines campagnes, tous ces gens parlaient des langages qui nous étaient fort étrangers. Pas d'anglicismes, non, mais des archaïsmes, des glissements de sens. L'un d'eux, cela me revient, disait toujours « quitter faire » au lieu de « laisser faire ». Ils étaient, d'habitude, chargés d'enfants qui doivent avoir nos âges maintenant, et qui se souviennent peut-être qu'ils jouaient, eux, pendant que les enfants de mon père passaient leurs vacances à ramasser des « bibites ».

La cueillette des doryphores, c'est bien utile, mais il fallait °s'en arracher pour retourner au pensionnat. Je ne reverrais plus mère du Bon-Conseil qu'au hasard des corridors. J'allais, pour le français, tomber — c'est bien le cas de le dire — entre les mains de la mère de l'Ange-Gabriel[83].

J'ai parlé, plus haut, de la mémoire enfantine... Sans elle, j'aurais terminé l'année qui commençait dans l'état d'analphabétisme d'un bébé naissant. Nous avions, en principe, cinq heures de français par semaine. Sous le règne de la mère de l'Ange-Gabriel, nous n'en eûmes pas dix minutes.

C'était une grosse °laide aux joues rouges, à la démarche bruyante. Elle arrivait, tous les matins, l'air pressé de qui ne peut attendre pour dispenser le savoir.

— Allons! allons! la prière, la prière.

Tout ce qu'elle °disait était si important qu'elle le répétait deux fois. La prière récitée, elle s'asseyait précautionneusement, car il n'y avait pas de commune mesure entre la chaise et ce qu'elle avait à poser dessus, et elle nous regardait d'un ait navré, toujours le même.

— Oui, nous avons bien besoin de prier, nous avons bien besoin de prier. À notre °époque, on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Ni qui meurt. Tout d'abord, les médecins ne valent plus rien, plus rien. Quand on est entre leurs mains, on peut faire son testament. Oui, on peut faire son testament. Imaginez-vous qu'ils viennent d'inventer de soigner les malades avec de l'iode. Avec de l'iode!

Elle nous considérait d'un œil satisfait. Celui de la femme assez courageuse pour oser dénoncer un forfait bien caché et qui compromet la survivance du genre humain. Grand coup de poing sur la table :

— De l'iode ! À l'autopsie, °on leur trouve l'intérieur tout pourri. Mais les médecins continuent !

Parfois, elle poussait la condescendance jusqu'à dire :

— Je ne parle pas de votre père, Une Telle. Son nom n'était pas parmi ceux qu'on nous a communiqués.

Mais, la plupart du °temps, elle ne s'arrêtait pas à de semblables scrupules. Une fois appareillée, elle allait grand erre jusqu'à la fin de la classe. Elle °ne s'embarrassait ni du temps ni de l'espace. La Faculté venait à peine d'imaginer la thérapeutique iodée, que l'on donnait déjà dans les autopsies jusqu'aux coudes. Les chrétiens mouraient comme des mouches « autant que de la grippe espagnole[84] » et, cette fois, non seulement on avait le temps de les enterrer — ce qui avait parfois manqué durant l'épidémie — mais on possédait celui de les disséquer. Et allez donc !

Cela recommençait un jour sur °trois car elle n'avait que trois dadas seulement et elles les montait à tour de rôle. Il ne s'agissait jamais que de révélations mystérieuses jetées toutes chaudes, par un ténébreux messager, dans le sein du chapitre réuni à cet effet.

Deuxième jour :

— Oui, nous avons bien besoin de prier. Bien besoin en vérité. Nous avons su, hier, que les Juifs et les francs-maçons °s'étaient rencontrés il y a deux jours (nous admirions, en passant, l'état de fraîcheur où nous parvenaient ces renseignements) et qu'ils ont pris de terribles décisions. Terribles !

S'ensuivait un savant silence qui devait nous plonger dans les affres de la peur. Nous mourions de rire dans nos mouchoirs. Lentement, la bonne sœur nous balayait de l'œil : elle se croyait le phare dont la lumière sauve les marins en péril. Le plus pressant

des périls qui nous menaçaient était bien celui où nous étions de ne pas apprendre la grammaire, mais ce n'était pas à celui-là qu'elle en avait.

— Et qu'ont-ils décidé?

Deuxième °silence, plus prolongé que le premier.

— Que, cette année, la mode sera plus indécente encore que l'an dernier. Nous allons anéantir le catholicisme par la femme, voilà ce qu'ils ont dit. Ce sont leurs paroles textuelles.

Elle relevait un menton intrépide.

— Ils ne se doutent pas que leurs desseins nous sont déjà °connus. Et pourtant, ce que je vous raconte est arrivé pas plus tôt qu'avant-hier soir, à New York. Vous n'ignorez pas que New York n'est peuplé que de Juifs et de francs-maçons... bla, bla, bla...

Tous les trois jours, ces bandits avaient décidé et redécidé cela à neuf l'avant-veille. À coup sûr, ils souffraient d'une sorte d'amnésie tierce. Il ne fallait rien moins que la cloche de dix heures pour interrompre la description du sombre univers judéo-maçonnique et du non moins sombre univers féminin, toujours habité par le démon, c'est connu.

Troisième jour:

— Oui, nous avons bien besoin... bis et etc.

Ces jours-là, c'était plus °drôle, car il s'agissait de l'état d'innocence où se trouvait sa nièce en entrant au pensionnat. Cette innocence, maintenant, on l'aurait cherchée en vain. La nièce l'avait perdue à notre contact. L'une d'entre nous ne s'était-elle pas avisée de lui faire part d'un prochain événement: «Maman attend un bébé.» Depuis ce jour, la nièce était devenue nerveuse. Elle pleurait souvent et ne dormait pas bien la nuit. Bien entendu, cette innocence-là était la seule qu'il eût valu la peine de conserver. Les nôtres, pftt! Cela n'avait rien d'étonnant si l'on considérait qu'il y avait dans la classe des petites filles dont

la mère se fardait et nous nous penchions toutes pour regarder les petites Landry car c'était d'elles que l'on parlait.

Grosse, le teint pâle, le cheveu raide et gras, la nièce semblait bien, de nous toutes, la °moins nerveuse, mais on s'épuisait à nous persuader qu'elle avait des effarouchements de biche. Elle cachait ça sous des dehors de bovidé. L'air cafard, elle écoutait l'oraison funèbre de sa candeur et ne paraissait pas souffrir de voir ses pudeurs les plus intimes déballées en public. Comme nous, elle attendait la cloche. Parfois, à la récréation, il s'en trouvait pour aller la regarder sous le nez.

— C'est drôle, je couche pas loin de toi et je t'entends pas pleurer la nuit.

— Je °vais dire à ma tante que tu m'as dit ça, s'écriait la biche, sa graisse toute secouée par les sanglots.

Aussi les voyait-on sans cesse, la tante et la nièce, dans les encoignures, occupées à des parlotes dont nous savions bien de quoi il retournait.

Encore que l'on nous mît tout le temps la puce à l'oreille, pour ma part je ne savais d'où venaient les enfants. Ma candeur était plus solide que celle de la biche. Je pressentais bien, à tous ces mystères, qu'ils devaient venir d'un endroit pas très catholique et, dame! un endroit pas très catholique, je n'en connaissais qu'un, mais cela me semblait bien impossible. Ça ne résistait pas à l'analyse. Qui aurait été porter les mioches, et pourquoi, en ce recoin minuscule? Je n'en avais aucune idée et je dois dire que je m'en fichais pas mal. J'admire mon ignorance quand je considère tous les soupçons auxquels j'étais en butte, aussi bien à la maison qu'au pensionnat, car cette ignorance restait profonde et inentamable. Ainsi, je m'étais souvent demandé par quelle étrange combinaison mon père et maman partageaient le même lit. Nous, les filles, n'avions pas le droit de nous approcher de nos frères plus qu'il n'était indispensable et mes parents, qui n'étaient pourtant pas du même sexe, couchaient dans le même lit. Je trouvais que

maman avait des goûts inexplicables. Pour ma part, je n'aurais pas voulu coucher dans le lit de mon père pour tout l'or du Pérou. C'est ça qui devait être désagréable! (Quand maman revint à la maison après sa pleurésie, mes parents firent, dès lors, chambre à part, et cela me fut d'un grand °soulagement.)

Pourtant, toute petite, j'avais déjà le pressentiment que le lit n'est pas fait que pour dormir. C'était une notion informulée °mais, si je m'arrête à deux rêves dont je me souviens fort bien, je ne peux que conclure à la présence de cette notion dans mon subconscient. Le premier de ces rêves m'advint aux alentours de mes six ans. J'avais une sorte de conversation affectueuse avec quelqu'un que je n'identifiais pas bien et, tout à coup, je comprenais que c'était le démon. Mais cela ne me faisait pas peur. Au contraire, j'en profitais pour lui faire la leçon et lui expliquer qu'il devait bien, depuis le temps, demander son pardon et je l'assurais que, de mon côté, je prierais Dieu de lui pardonner. Après quoi il se couchait auprès de moi et se blottissait dans mes bras. Je m'éveillai émue de façon assez érotique, me semble-t-il bien. Le second rêve ressemble au premier et se situe quelques années plus tard. Les Iroquois envahissaient le monastère. Toutes les religieuses (hum!) et toutes les fillettes étaient mortes. Moi, j'étais cachée sous une table recouverte de feutrine verte et j'allais subir le même sort que les autres, puisque je venais d'être débusquée par un jeune Iroquois — beau, il va sans dire, et fort joliment emplumé. À lui aussi je fis un petit *speech* et je dus le convaincre, puisque je lui ouvris, également, mon lit. Ce goût pour les «mauvais garçons» — et quels! — ainsi que pour le sermonnage me stupéfie assez.

Ainsi donc, tout ce temps, la grammaire et l'orthographe s'enfonçaient dans une brume lointaine. De ci de là, certains jours

arides où la muse de la mère de l'Ange-Gabriel se taisait, nous attrapions une dictée, mais neuf fois sur dix cela n'allait pas jusqu'à la remise de nos copies.

— Nous corrigerons cela demain, nous corrigerons cela demain.

Le °lendemain, foin des dictées! Il ne s'agissait plus, à nouveau, que de robes collantes, d'hosties profanées, d'iode et de bas transparents. Parfois, une zélée demandait, au moment où sonnait la cloche :

— Avons-nous une leçon pour demain?

— Vous m'apprendrez les pages 50 et 51.

— Mais nous sommes rendues à la °page 75.

La mère de l'Ange-Gabriel haussait des épaules lasses. Que venait-on lui parler de grammaire, quand elle était occupée à sauver la chrétienté corps et âmes?

Je ne lui en veux pas. Grâce à elle, j'ai acquis, cette année-là, une belle °confiance dans la médecine et les médecins, ainsi qu'une durable indifférence aux méfaits des francs-maçons. De plus, j'ai pris pour l'Histoire de France une passion qui ne m'a jamais quittée. Pendant les vacances, je m'étais approprié le manuel de ma sœur Dine. Dès que je sus par cœur (au début, j'écoutais car c'était réjouissant) les ritournelles de la mère de l'Ange-Gabriel, j'employai cette heure, autrement perdue, à étudier l'histoire de ce pays que j'idôlatrais déjà pour toutes sortes de raisons, dont la moindre n'était pas que mon père, qui avait la politique du petit père Combes[85] sur le cœur, le détestait furieusement.

Heureusement, les autres sciences nous étaient mieux dispensées. J'ai bon souvenir, par exemple, °de la mère de la Trinité[86] qui nous enseignait la géographie de façon divine. Au lieu de se précipiter au noviciat dès la fin de ses études, elle avait fait le tour du monde. Elle arrivait au cours les mains remplies de photos, de cartes, d'échantilllons minéralogiques et la mémoire garnie d'anecdotes. Elle savait toujours où nous en étions arrivées en

histoire, et elle ne manquait jamais de souligner que cela s'était passé ici ou là, qu'il y restait tel monument, telles ruines. Subitement, il n'y avait plus seulement Québec au monde. Tous ces pays, ces villes, illusoires jusque-là, quelqu'un les avait vus, en avait rapporté des objets que l'on pouvait °toucher.

Néanmoins, privée de ce que je °préférais — une vraie classe de français —, je traînais une année médiocre. Au surplus, ce fut celle de ma communion solennelle[87]. On ne la faisait pas, en ce temps-là, à tel moment des études mais à dix ans, où qu'on soit. Malheureusement pour moi, j'étais la seule de mon âge et toutes mes compagnes avaient «marché au catéchisme[88]» l'année précédente. C'est dire qu'on tenait peu compte de mon absence et que personne ne songea, passé la communion, que je pouvais avoir besoin de rattrapage. Il m'arriva même d'être grondée :

— Comment? Vous n'avez pas fait telle chose? Vous n'avez pas recopié ceci? Vous n'avez pas noté cela?

— J'étais au catéchisme.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas fait votre communion solennelle l'année dernière avec les autres?

— Je n'avais pas encore dix ans...

Sur quoi j'étais sommée de me taire et de me rasseoir. À ce refus d'avoir dix ans en même temps que tout le monde, on reconnaissait bien mon mauvais °esprit.

Depuis que je fréquentais le pensionnat, j'avais toujours passé la semaine sainte chez grand-maman. Si ma mémoire est bonne, seules les petites de la quatrième division — à cause des offices trop fatigants, je pense — rentraient dans leurs familles où les plus grandes ne venaient les rejoindre que le samedi saint. D'habitude, je ne me rendais donc chez mon père que le samedi midi, en même temps que Françoise. Cette année-là, parce que

grand-maman n'était pas bien, je °passai la semaine sainte au couvent en compagnie de Loretta, qui habitait New York, et de Marthe, qui venait de loin elle aussi, mais je ne sais plus d'où. Ce fut même pendant ces jours-là que je lui arrachai cette chaude poignée de cheveux qui me brûle encore les doigts et la conscience. Bref, le samedi vers midi grand-maman vint nous chercher, Françoise et moi, et nous amena chez mon père. C'était congé pour lui °aussi.

Grand-maman venait rarement chez nous quand mon père s'y trouvait. Lorsque cela se produisait, le climat familial devenait encore plus pénible qu'à l'accoutumée. Mon père s'ingéniait à lui prouver qu'il n'avait peur ni d'elle ni de personne. Il faisait le bravache. Nous étions tous attrapés à tour de rôle. Il savait bien que grand-maman était prête, pour éviter de grands drames dont maman serait la première victime, à en supporter de petits. Et les petits drames de se multiplier!

En arrivant à la maison, nous trouvâmes un nouveau venu: le chien Dano qui °était, astuce, danois de son espèce. Jeune et fou, il se jetait sans cesse de tous côtés, si bien qu'en me levant de ma chaise je trouvai sous mes pieds une patte molle qui s'agitait frénétiquement. Puis, l'air s'emplit de cris, ceux du chien, les miens, ceux de mon père. N'arrivant plus à m'éloigner de ce derviche à quatre pattes, je trébuchais partout. Je fus remise d'aplomb avec promptitude. Dans une fureur hors de proportion avec l'incident, mon père m'attrapa par l'épaule et abattit de tout son poids son gros pied sur le mien en disant que j'avais besoin d'une leçon. Le chien, qui n'en exigeait pas tant, courait déjà sur ses quatres pattes. Moi, je pensais mourir de douleur et, à travers mes larmes, je regardais mon soulier de toile blanche se tremper de sang. Je pense bien que tout le monde le voyait aussi, mais personne n'osait remuer. Grand-maman, plus pâle qu'une morte, gardait les yeux baissés sur son ouvrage et l'aiguille tremblait tellement dans ses

doigts qu'elle dut défaire, en fin d'après-midi, tout l'ourlet qu'elle cousait au moment de l'incident.

C'est une chose que de blesser un enfant. C'en est une autre que de regarder le sang couler, °surtout lorsqu'il y a de l'assistance. Au bout de peu de minutes, mon père °eut, de façon subite, affaire au verger. Il se leva violemment et, bien sûr, atterrit lui aussi sur une patte du chien, lequel ne reçut pour toute compensation, cette fois-ci, qu'un énergique coup de pied dans les côtes.

Aussitôt mon père parti, je fus étendue, déchaussée, pansée — j'avais un ongle arraché jusqu'à la racine et °il poussera, dès lors, toujours de travers — et consolée. Mais «consolée» est-il le juste terme? Maman me couvrit le pied de baisers. C'était bien plus qu'une consolation. C'était une prise de parti.

Hélas! maman était si petite, si fragile, et mon père si gros, si fort et si méchant qu'elle ne pouvait prendre parti qu'une fois le mal fait et le malfaiteur disparu. Il pourrait nous tuer tous, pensais-je, et personne ne pourrait l'empêcher. Le moment n'allait pas tarder où je °m'apercevrais que la présence de maman nous protégeait plus que je ne le croyais.

Je n'ai jamais aimé Dano. Cela °avait mal commencé entre nous. Je n'aimerai pas, non plus, les deux autres chiens que nous aurons: le terre-neuve Trim et l'épagneul Miro — au reste, je mettrai trente-huit ans avant de me réconcilier avec l'espèce canine, et le blond Nicou de Saint-Cézaire-sur-Siagne (Alpes-Maritimes), le chien de mon ami André Serval[89], sera le premier pour qui cette réconciliation jouera.

Quand il s'agissait de les acquérir, mon père voulait °toujours de coûteux chiens de race. Arrivé le moment de les nourrir, les cordons de la bourse se nouaient. Il leur donnait des pâtées à cochons que les pauvres bêtes mangeaient pour ne pas

mourir. Jamais un bout de viande, jamais un os. Ils devenaient tout de suite laids, hargneux, le poil rude, les yeux chassieux. Ils étaient relégués à l'extérieur, quelle que fût la saison. Quand nous faisions cuire de la viande, si c'était l'été et que les fenêtres étaient ouvertes, ils devenaient fous. Sauf sur mon père dont ils avaient eux aussi une peur panique, ils se ° jetaient sur l'imprudent qui se risquait dehors et lacéraient ses vêtements. Et, les vêtements, dame, nous n'en avions pas à donner aux chiens. C'est Dano, je crois, qui, exaspéré, se jeta dans la vitre d'une fenêtre par où il apercevait un jambon refroidissant sur un plat.

Pour les chevaux, c'était la même chose. Chevaux de race. °Mais traités si mal qu'ils devinrent tous deux, Belle et Maggie, des bêtes dangereuses qui ne cherchaient qu'à mordre et à piétiner. L'une d'elles voulut, un jour, mordre mon père. S'ensuivit une scène homérique. Fou de colère, l'outragé saisit un fouet et battit le cheval jusqu'à le faire tomber au sol, roulé en boule comme une souris sous les griffes d'un chat. Puis, les vêtements trempés de sueur, le regard jupitérien, la bouche prodigue d'imprécations, mon père fit une entrée fracassante dans la maison.

— Essayer de mordre son maître! De mordre la main qui le °nourrit! Ce damné cheval! Son maître!

Belle, dans son gros cœur de cheval, n'avait peut-être pas cette conception du mot maître et de là était venu tout le malheur. Comme nous vivions aussi éloignés de la Société protectrice des animaux que de celle de l'Aide à l'enfance, mon père en fut quitte pour être haï de son cheval aussi.

Sitôt qu'il avait à se plaindre °de nous, bêtes ou enfants, il se qualifiait tout de suite de main qui nourrit. Cela ne nous bouleversait pas. Il était surtout la main qui frappe et, comme il passait incontinent à cette plus importante fonction, les allusions à son extrémité nourricière nous coupaient plutôt l'appétit. Mais on pense bien qu'il nous était défendu de manquer d'appétit.

— Vide ton assiette.

Seuls les os pouvaient être laissés. Avant que l'on ne desserve, il jetait sur nos assiettes un regard circulaire et nous étions souvent invités à déplacer notre fourchette pour qu'il puisse bien voir ce que nous laissions. Il nous servait abondamment de tout ce qu'il aimait le moins et gardait pour lui les meilleurs morceaux. S'il °restait quelque belle tranche dans le plat, il s'en emparait rapidement aussitôt que l'un de nous faisait mine de demander une deuxième portion. Il achetait du foie de veau °pour lui, du foie de porc pour nous, et nous le faisait remarquer sans respect humain: «Le foie de veau, c'est pour moi», disait-il simplement. Quand nous avions un gros gâteau glacé, il grattait le glaçage pour en surgarnir sa part. Ce sont de petites choses que nous aurions facilement acceptées si elles avaient été permises à d'autres que lui. Seulement, nous savions fort bien que s'il avait surpris l'un d'entre nous à gratter le gâteau...

Tous les matins, au petit déjeuner, il y avait l'histoire de la pelle à sucre. Nous °avions renoncé à sucrer le café au miel brun — je ne sais d'ailleurs pourquoi: l'opinion contraire d'un autre naturiste ou, plus probablement, une énorme hausse dans les prix du miel — et, maintenant, nous avions droit au sucre semoule. Comme il arrive partout, la vapeur du café chaud se condensait sur la pelle froide et un peu de sucre y adhérait. En hiver, avec la température sibérienne qui sévissait chez nous, le phénomène prenait des proportions beaucoup plus importantes, des proportions à notre échelle. Eh bien! tous les matins que Dieu faisait, cela engendrait des scènes à ne pas croire. L'un de nous avait trempé la pelle à sucre dans sa tasse et l'avait remise mouillée dans le sucrier. Qui? Ah! ce matin-ci, il allait tirer cela au clair. Il ne quitterait pas cette table sans savoir qui avait saucé la pelle à sucre dans le café. La bonté et l'indulgence ont leurs limites. Puisque la douceur n'avait donné aucun résultat, force lui était bien d'employer la rigueur. Ce choix entre la douceur et la

rigueur, il le refaisait tous les matins et, douceur ou pas, l'un de nous — un ou plusieurs — attrapait des gnons dans la bagarre.

°Je ne veux pas laisser entendre que mon père ignorait ce qu'est la condensation de la vapeur. Ce n'est pas d'ignorance ou de savoir qu'il s'agissait, mais de jouissance. Ce sucre collé à la pelle à sucre, ce n'était qu'un prétexte à se mettre en colère, un prétexte assuré, journalier, et qui n'exigeait aucun effort d'imagination. La colère, pour lui, c'était comme la morphine pour le drogué. Et, tout comme on n'a jamais entendu parler de morphinomanes qui se piquent quand cela se trouve, de temps en temps, ici et là, il lui fallait sa drogue au saut du lit et tous les jours. La pelle à sucre, c'était sa seringue de Pravaz[90].

Quand on envisage la colère de cette façon, je veux dire quand on la considère comme une drogue, il °n'est plus difficile d'éclairer en partie le comportement de mon père. Autrement, le mode d'éducation — si j'ose dire — qu'il pratiquait reste impossible à comprendre. Nous n'avions, à la lettre, ni le droit de faire quelque chose, ni celui de ne rien faire. On n'a pas de peine à se figurer le nombre de colères qu'un tel programme permet dans une maisonnée comme la nôtre. Si on multiplie notre nombre, sept enfants plus ma mère et la bonne, par celui des choses qu'il était défendu de faire — sans compter celles qui sans être défendues d'office le devenaient à brûle-pourpoint pour les besoins de sa cause —, on peut arriver à des résultats assez potelés. Il y atteignait. Nous avions beau être précautionneux à l'extrême... Quand nous l'étions trop et que les prétextes se réduisaient à la portion congrue, il en trouvait de ce genre-ci:

— Pourquoi me regardes-tu? Tu trouves que je mange trop? Je te dégoûte?

Aucun de nous n'avait la voix assez puissante pour faire entendre ses dénégations au milieu des cris et du remue-ménage de vaisselle qui s'ensuivaient. Ce sujet épuisé, il prenait juste le temps de retrouver son souffle, et:

— Pourquoi as-tu l'air aussi idiot? Pourquoi te crois-tu obligé de prendre l'air aussi crétin quand je °te parle? Pourquoi? Réponds!

Réponds... Chaque fois qu'il posait une de ces questions à quoi il n'y a pas de réponse possible, il se mettait à hurler comme un maniaque: «Réponds! Réponds!» Autrement il se moquait bien des réponses. De toutes façons, il n'en obtenait guère. Avoir la gorge serrée, cela n'est pas seulement une figure de style. Nous tentions péniblement d'y faire passer quelque chose, un oui ou un non suivant l'inspiration, mais nous n'émettions jamais que de faibles gargouillis. Parfois, les matins de haut sadisme, il allait jusqu'à demander:

— As-tu peur de moi?

Question machiavélique. Chacun sait que l'amour filial ne laisse pas de place à la peur. Il ne fallait donc °pas dire oui. D'autre part, il n'aurait peut-être pas fait bon de répondre: «Non, je n'ai pas peur de vous.» Nouveaux gargouillis.

— Veux-tu me faire croire que je suis un ogre?

°Enfin! Une question honnête! Nous poussions un «Oh non!» convaincu à l'extrême, et chacun reprenait son souffle pour la prochaine. Les entractes n'étaient pas gais. J'ai connu des individus soupe au lait qui n'étaient pas désagréables entre les crises. Plût à Dieu... Chez mon père il ne s'agissait, en somme, tout au long de la journée, que d'une seule et même colère, une colère d'une quinzaine d'heures, avec des montées en flèche à intervalles plus ou moins réguliers.

À la rentrée, je changeai de °division. Il n'y avait, pour cela, que le corridor à traverser. Pourtant, malgré cette proximité, je n'allais plus avoir avec la mère Saint-Chérubin d'autres rapports que de brèves inclinations de tête. Nous en semblions aussi

satisfaites l'une que l'autre. Souvent, quand je sortais de ma nouvelle salle, je voyais une petite fille, toujours la même, en pénitence près de la porte. J'étais aussi remplacée que la première femme d'un veuf remarié. (Quand on est fille d'un homme qui se mariera quatre fois, ce sont des comparaisons qui viennent toutes seules.) Ce que c'est que de nous!

Je n'ai pas gardé un souvenir bien vif de cette dernière année dans °ce couvent-là. Les deux maîtresses de la division étaient gentilles. Nous disposions d'une bonne bibliothèque et, pourvu que nos devoirs fussent faits et nos leçons sues, nous pouvions lire autant que nous le désirions. Je n'en demandais pas plus. Depuis l'année précédente et les classes de français que je passais à lire l'Histoire de France, je nourrissais, à l'égard de Napoléon Bonaparte[91], une passion incandescente, de l'amour vraiment. Je dévorai tout ce que la bibliothèque comptait de livres à son propos. Mes nuits étaient remplies de rêves héroïques.

J'adorais, aussi, lire des °histoires qui se passaient dans des châteaux munis de souterrains, oubliettes, escaliers dérobés, couloirs secrets. J'aurais donné je ne sais quoi pour découvrir, quelque part, un mystérieux passage et je trouvais fort sot qu'on ait perdu l'habitude d'en creuser sous les maisons. Il me semblait qu'on avait ainsi sacrifié, bien légèrement, la meilleure raison de vivre et que, s'il m'avait été possible d'aller tâter, de temps en temps, de vieux murs qui se seraient °ouverts lorsque j'aurais appuyé le doigt là où se cachait le mystérieux mécanisme, tous mes malheurs m'eussent été indifférents.

En décembre, mon grand-père paternel mourut. À part «bonjour, bonsoir», il ne m'avait pour ainsi dire parlé qu'une seule fois: pendant l'un de mes deux séjours chez lui, il °m'avait appelée dans son cabinet de travail.

— Veux-tu une pastille de menthe?

Il avait enlevé le couvercle d'un gros bocal bien rempli et m'avait donné une pastille. °Une. Pendant une bonne partie de l'après-midi, j'avais attendu d'être rappelée. Vainement.

Or, ce matin de décembre, la première surveillante m'appela à l'écart. Ce genre de nouvelles s'annonçaient toujours de la même façon.

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu votre grand-père?

Précaution qui partait d'un bon naturel mais précaution perdue: à notre âge, l'idée de la mort ne nous venait pas facilement. La pauvre bonne sœur devait °insister de plus en plus lourdement, prendre des mines désolées pour qu'enfin l'on s'inquiétât. Quand, après de multiples circonlocutions, elle m'eut dit l'événement, je sentis tout mon univers sentimental basculer.

— Grand-papa de la Chevrotière?

— Non. Votre °grand-père paternel.

Je m'abattis sur la guimpe de toile blanche en sanglotant.

— J'ai eu peur... J'ai eu peur... J'ai eu peur.

J'avais eu si peur, en effet, que je ne pouvais plus m'arrêter de le dire. La mère Marie-Jean[92] me laissa pleurer tout mon soûl puis elle me remit sur pied. Elle me regardait curieusement. J'étais fort confuse de mon comportement. Habituée à l'inhumanité de la mère Saint-Chérubin, je croyais indispensable de me rattraper. Je cherchais quelque chose à dire en ce sens-là, sans rien trouver.

— Eh bien! il faut remercier Dieu et lui demander de vous conserver longtemps votre grand-père de la Chevrotière.

Réponse pleine de tendresse, de tolérance et de présence d'esprit qui m'émerveille encore. Je retournai à la division fort perplexe. Ce qui venait de se produire était-il vraiment possible? Y avait-il des religieuses capables de comprendre ce qu'est un cœur de petite fille, ses choix, son goût pour la réciprocité? Je ne l'aurais pas cru. Bien sûr, il y avait eu la mère du Bon-Conseil,

mais je la croyais seule de son espèce, fourvoyée parmi une centaine de sœurs Saint-Chérubin.

Je ne la voyais °plus, la mère du Bon-Conseil. On m'avait dit qu'elle n'était pas bien et qu'elle se °reposait. Je n'osais guère m'informer d'elle. Nous avions eu tellement °d'ennuis l'une par l'autre. D'un commun accord, nous avions commencé par nous éviter puis, tout à coup, je m'étais aperçue que cela n'était plus nécessaire. Elle n'était plus nulle part. Elle n'enseignait plus le français ni rien à personne. Même les jours de grande cérémonie religieuse, les prises de voile, les vêtures, elle n'était pas là avec les autres religieuses pour °chanter le *Veni creator*[93].

Plusieurs d'entre nous avaient été ses élèves et °il aurait été normal que l'on nous parlât d'elle de temps en temps, que l'on nous fît prier pour elle, puisqu'elle était malade. Jamais. Il aurait été normal, aussi, que je ne ressentisse pas d'embarras à m'enquérir d'elle. Mais, comment n'en aurais-je pas ressenti? Mes questions, je le savais bien, n'auraient provoqué que moqueries. À cette époque, il était bien difficile d'aimer, ici. Cela faisait trop rire ou trop grincer des dents.

Puis, un jour, elle vint me demander à la °porte de la division. Malgré ses énormes jupes, elle paraissait mince à n'y pas croire. Mais elle avait les joues si rouges qu'elle semblait fardée. Elle entrait à l'infirmerie le lendemain, pour prendre le lit, et elle était venue me dire adieu. Enfin, je compris plus tard qu'elle était venue me dire adieu.

— Qu'est-ce que vous avez, mère?

— Des ganglions.

— Où ça?

— Partout.

— Mais c'est rien ça, des ganglions. Vous allez guérir vite.

— Oui...

Dans l'ombre du corridor, il me sembla que ses yeux °brillaient de façon bien singulière.

— Vous pleurez, mère?

— Mais non.

Et pour me le prouver, elle se mit à rire d'une façon qui me parut un peu forcée, un peu misérable.

— Vous guérirez au printemps, vous °verrez.

C'était une phrase que j'entendais souvent. Chacun la disait à maman quand elle reprenait le lit à l'automne.

La mère du Bon-Conseil ne guérit pas et je ne la revis jamais. Elle mourut en septembre[94]. La nouvelle m'en parvint à mon nouveau pensionnat. Ainsi, elle avait eu son service funèbre dans cette chapelle que je connaissais si bien? La boîte de sapin blanc posée près de la grille du chœur devait être petite, petite... Je n'étais pas là. Je n'avais rien vu. Je n'y croyais pas. Au reste, c'était une externe de mon premier couvent et qui habitait tout près du deuxième qui m'avait jeté, en courant, cette nouvelle. C'était une erreur. Que connaissaient les externes aux affaires des pensionnaires? Et pendant des années, chaque fois que je rencontrai quelque ancienne compagne, je lui demandai s'il était vrai que la mère du Bon-Conseil fût morte.

En juin, je quittai le couvent sans savoir que je n'y reviendrais pas. Plus je grandissais, plus je °voyais avec terreur venir les vacances. Les dernières nuits, au dortoir, personne ne dormait. Le bonheur rendait les fillettes nerveuses. Moi, c'était la peur qui m'empêchait de dormir. À compter de cette année-là, j'ai toujours souffert d'indigestion, de nausées ou d'entérite pendant les derniers jours avant les vacances. J'ignorais tout de l'influence du psychisme sur le physique et je me disais que ce n'était vraiment pas de chance d'être malade en plus d'être tellement ennuyée. Cette fois-ci, je dus quitter la grande salle de réception où avait lieu la distribution des prix avant la fin de la cérémonie. Je parvins

tout juste à franchir la porte et je m'évanouis dans le corridor désert. Quand je revins à moi, j'étais étendue, et dans ma belle robe de mousseline blanche encore! sur le parquet poussiéreux de tous les pieds qui l'avaient foulé ce matin-là. Je trouvai étrange de me retrouver par terre sans savoir pourquoi ni comment, sans personne pour me relever ni me dire ce qui m'était arrivé. Pour un enfant, l'évanouissement est mystérieux. Il est important aussi. D'autant plus que les adultes refusent toujours de tenir compte de cette horrible chose qui lui a fait craindre de mourir. «Ce n'est rien, un petit évanouissement.»

Rien n'était comparable à la sensation de °légèreté qui m'envahissait quand je reprenais connaissance. J'étais comme délestée de la moitié de mon poids. Plus rien ne demeurait des malaises qui m'avaient conduite jusque-là: cette clameur aux oreilles comme si j'avais été entourée d'une multitude de cigales géantes, cet obscurcissement de la vue qui survenait bien avant la perte de la connaissance — combien de fois suis-je sortie de la chapelle les deux mains devant comme une aveugle? —, ce désir de mourir plutôt que de subir ce marasme plus longtemps, tout cela disparaissait en même temps que le sentiment de la pesanteur. Il ne me restait plus qu'un vide délicieux et un peu de sueur au °front.

Je ne pus profiter longtemps de ce délice. Ma robe m'inspirait trop d'inquiétudes: j'avais un peu vomi, j'étais empoussiérée du haut en bas, un de mes prix Mame et Fils[95] perdait sa couleur sous mes mains mouillées et rougissait tout. J'allai me laver le visage et les mains à l'évier de la salle des petites, je nettoyai ma robe avec mon mouchoir que je jetai derrière le calorifère aux croûtes. La distribution des prix s'acheva, enfin, et ma sœur Françoise finit de réparer ce qui était °réparable.

Puis, je coiffai le merveilleux chapeau que grand-maman m'avait envoyé — il était d'usage que nos parents °nous fissent tenir, la veille de la distribution des prix, un «chapeau du monde»

comme nous disions. Ces chapeaux étaient disposés sur la grande table comme des cadeaux de noces d'une jeune épousée. Pour ma part, j'avais reçu une capeline de paille dont le rebord ajouré laissait voir une soie rose finement plissée. «C'est le plus beau» avaient décidé mes compagnes — et nous partîmes toutes les deux par la grande porte. Adieu!

Nous trouvâmes °la pseudo-ferme paternelle considérablement agrandie: porcherie, clapiers, bâtiments divers, instruments aratoires non moins divers. De nouveaux lopins de terre nous appartenaient. Ce régime durait depuis pas mal de temps et ne rapportait presque °rien. Au contraire, il coûtait des sommes folles. On ne s'improvise pas agriculteur, surtout quand on passe ses journées dans un bureau et qu'il faut se reposer pour l'exploitation sur des gens qui ne vous aiment pas et qui n'aiment pas ce que vous faites. Le cher homme partait de ce principe qu'on est toujours gagnant, si peu que ce soit, quand on trouve sur place presque toute l'alimentation de sa famille. Il n'arrivait pas à croire que les taxes, les instruments, les engrais, les salaires et tout et tout gonflaient le coût d'une tomate venue sur nos terres jusqu'à celui d'une précieuse mangue pieusement emballée sous les tropiques pour être mangée en Islande. En somme, ce détracteur de l'imagination et de ses méfaits fut un rêveur qui aura passé sa vie à serrer sur son cœur toutes les illusions qui erraient à sa °portée.

Donc, l'argent filait vite. Pour aveugler les fuites, mon père avait imaginé de ne °pas payer de toute l'année notre pension au couvent. Déterminé à ne pas nous sacrifier un seul veau, il prit le parti de nous envoyer dans une autre institution, quitte à solder ses dettes envers la première lorsque la ferme nous apporterait la fortune. Tout cela pour quelques centaines de dollars qu'il eût été

facile de débourser. Mais, mon père chérissait ces petits drames. Il n'aimait rien tant que d'arpenter tout le rez-de-chaussée — cabinet de travail, antichambre, salon, salle à manger, cuisine, antichambre — comme un fauve en vitupérant cette famille, si coûteuse qu'il n'arrivait plus à joindre les deux bouts, à preuve cette dette dont il ne savait pas quand il pourrait l'éteindre. Le lendemain, il achetait pour cinq cents dollars de je ne sais plus quoi que lui réclamait le fermier.

J'étais à l'âge où tout changement est attirant, où la plus grosse proie en échange de l'ombre la plus mince semble un arrangement équitable. Bref, nous demandâmes notre entrée dans un pensionnat beaucoup plus rapproché de la maison paternelle que le précédent. J'étais contente.

Ce changement m'aurait fort déplu au temps où °grand-maman venait au parloir toutes les semaines. Mais, de cela, il n'était plus question. De toute la dernière année, elle n'était pas venue une seule fois. Grand-papa avait vendu la pharmacie de la rue Saint-Jean. Il s'occupait maintenant de celle de la rue de la Canardière acquise plusieurs années auparavant afin de créer une situation à mon oncle, le frère de maman. Mon oncle était un garçon charmant, mais léger, qui s'était contenté de crever d'ennui derrière son comptoir. Il avait laissé péricliter son commerce que grand-papa avait dû reprendre. Pour cette raison, grand-maman et lui vivaient maintenant très loin du couvent. Et puis, grand-maman était malade : hypertension grave causée, on est justifié de le croire, par la détresse où la plongeait le destin de sa fille. De plus, Diana l'ayant quittée pour se marier, toutes les bonnes, en regard de cette perle unique, semblaient inacceptables. Grand-maman passait donc de longues périodes sans domestique. Pour tant de raisons, il ne lui était plus possible de venir nous voir.

À cette époque, tout avait déjà commencé de s'écrouler °autour de mes grands-parents. Pendant les dernières années de

leur vie, les malheurs ne s'interrompirent jamais. Bon nombre leur viendront de mon père et c'est par lui aussi que leur en sera hâtée l'issue : la °mort.

À propos de malheur, maman en connut un, cette °année-là, qui l'affecta beaucoup. Sa meilleure amie, Claire[96], mourut sans qu'elles se soient revues depuis je ne sais combien de temps, probablement depuis ce que je n'ose appeler la réconciliation de mes parents. — Du côté maternel de ma famille il était bien évident que c'était de cette Claire que me venait mon prénom ; du côté paternel, on croyait qu'il me venait d'une grand-mère à eux ; en cela comme en presque tout, il y avait la version officielle et fausse, et la version secrète et vraie —.

Maman nous parlait souvent de cette amie. °Surtout la dernière année. Je ne sais de quelle façon elle avait de ses nouvelles, par grand-maman peut-être. En tout cas ces nouvelles-là étaient toujours fort extraordinaires. Il faut d'abord savoir que Claire avait perdu son mari une dizaine d'années auparavant. Il était mort presque subitement. Un soir, il s'était senti assez mal. Le médecin était venu, avait ordonné une potion. Claire veilla toute la nuit, mais au matin elle s'endormit et, lorsqu'elle reprit connaissance, son mari était mort ou mourant, je ne sais plus. De toutes façons, il était trop tard pour les derniers sacrements. Comme il était assez mécréant, Claire en conçut un vif remords.

— Si j'ai un jour la révélation que mon mari est sauvé, je ferai quelque chose, une bonne œuvre, avait-elle souvent répété à maman.

°Puis, elle était retournée dans sa petite ville natale avec son jeune fils. Les années avaient passé. Il semble que la révélation espérée lui était venue tout à coup, je ne sais comment. J'incline à croire que ç'avait été par personne interposée. Bref, on apprit

un jour qu'elle donnait sa maison à des sœurs qu'elle faisait venir de France. Il nous revint là-dessus des histoires édifiantes : le jour de l'arrivée, la supérieure de ces saintes filles tendit à Claire quelques petits sacs de jute à faire remplir de son.

— Tu ne sais pas pourquoi? Pour leur servir d'oreiller!

Malgré sa piété, ou peut-être à cause de sa piété, grand-maman n'aimait pas beaucoup l'ostentation. Elle ajouta un petit «hum!» accompagné d'un léger mouvement de la tête qui semblait dire : « Je n'aime pas beaucoup ces façons-là, mais cela ne me regarde pas. »

Cela se passait au début de l'été. En septembre, Claire mourut en trois °jours. D'une fièvre typhoïde, prétendit-on. De rage et de dépit, m'a dit son fils[97]. Il semble que la pauvre femme s'était fait tromper si affreusement qu'elle n'y avait pu survivre. À partir de sa générosité, on lui avait créé de lourdes obligations : « Vous n'allez pas me donner la bride sans me donner le cheval! » Surtout, on l'avait chassée de cette maison où il était bien entendu qu'elle se gardait deux pièces hors clôture mais à l'ombre du cloître. Quelle importance cela ne devait-il pas avoir pour cette femme mystique que de vivre ainsi dans sa propre maison devenue monastère! Mais les sœurs, aussitôt installées, lui avaient signifié son congé : leur sainte règle ne leur permettait pas de vivre sous le même toit que les laïcs. Sous l'œil narquois de toute la petite ville, Claire dut déménager. Elle ne s'en remit pas. Je pense bien que maman était un peu au courant de toutes ces catastrophes. « Pauvre Claire, soupirait-elle sans cesse, pauvre Claire, comme j'aurais voulu la revoir! »

De toutes ses amies d'enfance, maman ne °voyait personne. J'ai reçu, il y a peu, une lettre de l'une d'elles, Louise de Grandpré, qui me dit : « Après son mariage, nous ne nous sommes jamais revues[98]. » Même si maman avait eu la liberté de sortir ou de recevoir, je crois qu'elle s'y serait refusée dans la crainte

d'exposer, aux yeux des témoins de son enfance heureuse, la tristesse de sa vie.

De-ci de-là, néanmoins, l'un de ces témoins surgissait : Madame Lépine et ses enfants, tous si bruyants que maman devait s'aliter le lendemain de leur visite; Madame O'Leary[99] et sa sœur Cornélie Dostaler qui, bien avant les autres femmes, conduisait sa voiture «comme un homme» et tournait gaillardement la manivelle, tandis que ses deux neveux, Dostaler[100] et Walter[101], blonds comme des chérubins, se tenaient sagement sur la banquette arrière. En tout et pour tout, sept ou huit visites en dix ans.

Pour l'instant, nous changions de couvent. Je me souviens de mon état °d'esprit: follement optimiste. Il me semblait que j'échappais au danger de retomber sous la férule d'une quelconque sœur Saint-Chérubin. Françoise ne partageait pas mon enthousisme. De nous deux, c'est elle qui avait vu juste.

La première religieuse à qui j'eus affaire °s'appelait mère Saint-Protais[102] (nous n'employions pas l'article devant «mère» dans ce couvent-ci; dire la mère était même fort mal entendu; on prétendait que ça faisait vulgaire et cette opinion trouvait son origine, je pense, dans l'usage que l'on fait de l'article «la» devant des mots comme: Pompadour, Champmeslé, Brinvilliers[103], à moins que l'explication ne doive être cherchée du côté de la mère Michel qui avait perdu son chat[104]).

— J'avais une amie qui est entrée en religion dans la communauté dont vous venez, me dit mère Saint-Protais. Je ne sais si vous la connaissez: mère Saint-Chérubin.

Patatras! Cela s'annonçait bien. J'appris du même coup que mère Saint-Protais me ferait la classe. Dans ce petit pensionnat, il n'y avait pas de spécialistes. La même religieuse nous prenait

en main le matin avec le catéchisme et nous laissait le soir après la géographie. De plus, elle nous surveillait durant l'étude. De sorte que, si l'on se déplaisait mutuellement, on se déplaisait toute la journée.

Je m'aperçus tout de suite °que les religieuses que je quittais n'inspiraient aucune sympathie à celles chez qui j'arrivais. À priori, mère Saint-Protais décida qu'assurément je ne savais presque rien, que j'étais fort en retard pour mon âge et qu'elle aurait du mal à me faire entrer quelque chose dans la tête. Rien qu'à me regarder, elle voyait que je n'étais pas à la hauteur. C'est qu'elle avait toujours été d'une exigence peu commune, surtout quand il s'agissait du français. Ses classes avaient toujours été renommées pour la force des élèves, surtout quand il s'agissait du français. Bref.

La première journée fut employée à choisir les fillettes qui feraient partie de la section A de la classe et celles qui feraient partie de la section B — celles-ci n'étant pas aptes, en principe, à être promues l'année suivante. Je sentis tout de suite que mère Saint-Protais avait décidé de me placer dans la section B. J'avais avec moi ce que nous appelions pompeusement un diplôme: c'était une sorte de certificat attestant que j'avais terminé l'année précédente en bonne place. Mais qui pouvait se fier aux diplômes de la communauté d'où je venais?

Vers le milieu du jour, il ne restait à choisir qu'entre Fernande et moi. Pas question de nous prendre toutes les deux en section A, car on ne considérait pas le seul mérite. On considérait aussi le nombre: tant de fillettes en section A, tant d'autres en section B.

— Je vais vous faire passer un petit examen sur les verbes irréguliers. Celle des deux qui les sait le mieux sera en °section A.

J'avais appris les verbes irréguliers avec la mère du Bon-Conseil — c'est dire si je les savais par cœur — il y avait maintenant trois ans. Un tel choix me surprit. À cet âge, on est, devant

le savoir, comme le parvenu devant l'argent: «J'ai cela depuis longtemps.» Dans mon for intérieur, je décidai que j'étais tombée dans une pétaudière où l'ignorance sévissait.

On pense bien que cela commença tout de suite par les imparfaits du subjonctif.

— Fernande, l'imparfait du subjonctif du verbe fuir?

— Que je fuiye, que tu fuiyes...

— Claire?

Très °chère mère du Bon-Conseil, comme je sentais vivement, à ce moment, l'amour et la reconnaissance que je lui portais.

— Que je fuisse...

— Fernande, du verbe clore?

— Que je closisse...

— Il n'y en a pas, dis-je avec une belle assurance, car j'étais sûre maintenant que je n'en manquerais pas un: je les voyais tous, ces verbes irréguliers, je les entendais, avec les personnes, les nombres, les temps, les modes, les espèces et les formes; tous: les accessibles, les hasardeux, les farfelus.

— Du verbe mouvoir?

— Il n'y en a pas, dit Fernande °qui venait de se souvenir que, lorsque c'est trop difficile, il n'y a pas d'imparfait du subjonctif.

Il arrivait que mère Saint-Protais dût consulter son manuel pour décider qui de nous deux avait raison, ce qui me donnait à penser, quoique je fusse bien bousculée. Encore que ce tournoi fût commencé depuis le milieu de l'après-midi, la journée se termina sans verdict. Le lendemain, dès après le catéchisme:

— Fernande, l'imparfait du...

J'eus, tout à coup, le très vif pressentiment qu'une seule mauvaise réponse de ma part me vaudrait la section B. Mère Saint-Protais avait, maintenant, la voix fielleuse:

— Et vous, la savante?

Le verbe coudre, le verbe paître, le verbe équivaloir! J'étais toujours °questionnée en deuxième. Je sentais que si Fernande répondait une seule fois que je cousisse, que j'équivalusse, l'examen s'arrêtait et mon sort était réglé parce qu'elle les connaîtrait bien assez, ses verbes irréguliers. Enfin, il fallut mettre un terme à cette joute. J'étais épuisée, j'avais brûlé tout mon phosphore, mais je n'avais pas manqué une seule °réponse.

— Oh! mère du Bon-Conseil, mère du Bon-Conseil, me répétais-je intérieurement comme une pieuse et amoureuse litanie, sans savoir qu'elle était en train de vivre sa dernière semaine. J'avais, aigu, le sentiment de lui devoir quelque chose d'important et dont je venais juste de saisir l'importance.

Fernande, qui avait appris ses verbes irréguliers l'année précédente, avec mère Saint-Protais, n'était pas, je pense, occupée à ce genre de litanies.

— Vous serez donc en section A. Je le °regrette, car Fernande °est très forte en arithmétique.

Nous n'avions pas été questionnées sur l'arithmétique et je trouvais la réflexion bien digne de son auteur. J'étais dégoûtée. Quoi qu'il pût arriver, après cela, j'avais perdu confiance et dans le savoir de mon institutrice et dans sa justice, et dans toute parole qui pouvait sortir de sa bouche. Pour tout dire, j'avais retrouvé la mère Saint-Chérubin. Les serpents de lit ne pouvaient pas être loin.

°Mère Saint-Protais avait d'autres lubies. C'était surtout contre la nourriture qu'elle en avait. À l'entendre, tout aliment rendait l'esprit obtus. Il ne fallait pour ainsi dire pas manger. À onze ans, on a faim. Mais les besoins de la croissance ne la touchaient pas. Nous étions toutes accusées de nous empiffrer, de nous gorger, nous étions gavées. Si une enfant ne pouvait réciter sa leçon:

— Vous avez encore mangé comme un porc, vous avez l'esprit obtus, disait-elle avec une grimace qui semblait vouloir écarter son long nez du voisinage de sa bouche.

La honte submergeait °l'interpellée : elle avait le sentiment de se complaire bassement en des choses d'une matérialité dégoûtante. Au repas suivant, elle osait à peine grignoter. Pour ma part, même si je me souciais de mère Saint-Protais comme d'une guigne, je ne craignais rien tant que ces attaques proférées devant mes compagnes et dans un vocabulaire injurieux à n'en pas croire ses sens. Je me mis à fondre. Un matin sur deux, j'avais en me levant toutes sortes de malaises et, au moins une fois par semaine, je devais sortir de la chapelle à tâtons, les deux mains devant.

— Ce sont des indigestions, vous mangez trop, me disait-elle d'un air °écœuré.

Je commençais à °m'énerver. Quand nous allions à la chapelle, j'avais si peur de me trouver mal que je n'arrivais plus à respirer. Résultat : je me trouvais mal presque tout de suite.

— Mère Préfète sera avec nous pour la prière, ce soir, nous dit un jour mère Saint-Protais. J'interdis à quiconque, pour quelque raison que ce soit, de sortir de la chapelle. Celles qui ont l'habitude d'avoir des faiblesses feront bien de se le tenir pour dit.

Je me °le tins si bien pour dit qu'avant même d'être rendue à mon banc j'étais déjà écrasée par la fatigue et par le pressentiment d'un malheur. La plus grande partie des oraisons se passa tant bien que mal. Il n'en restait que pour dix minutes à peine, lorsque je ressentis les prodromes de ce que je craignais. Avec ce qu'on appelle à juste titre l'énergie du désespoir, je me cramponnai au prie-Dieu, les bras noués autour de l'accoudoir et tentai, pour y rétablir la circulation sanguine, de courber la tête autant que possible. Puis je perdis le sens. Quand je le retrouvai, j'étais toujours cramponnée à mon prie-Dieu mais j'avais fait pipi sur le saint parquet de la chapelle. Ce qui m'attira, on l'imagine, des injures bien plus graves que toutes celles que j'avais jusqu'alors connues.

Non, jamais je n'ai ressenti une fatigue chronique comparable à celle de cette année. Pourtant, j'étais forte et robuste au fond. Mais j'avais trop de combats à mener, et à jeun encore.

D'abord, maman était de plus en plus malade. Elle prétendait toujours être sur le point de se rétablir mais je commençais à écouter ces prédictions d'une oreille soupçonneuse. Ensuite, mon père avait acheté une voiture (je n'ai pas encore dit qu'en l'an de grâce 1925, au printemps, le ciel et le gouvernement nous avaient fait don d'une route qui nous reliait à la °civilisation; une petite route pas plus large que la main, mais qui m'apparaissait comme une audacieuse réalisation du génie humain) et tous les dimanches il venait au parloir avec Dine et les °trois plus petits. Nous nous installions tous dans un coin de la pièce, un même ennui mortel posé sur le visage. Les bonnes sœurs ne tardèrent pas à repérer mon père : c'était celui qui vociférait contre ses filles. Résultat: mépris des bonnes sœurs pour les filles. Et, puisqu'il faut bien le dire, il n'y avait pas de grilles dans ce parloir. Il est arrivé à mon père d'en profiter devant tout le monde, et sans vergogne encore. Enfin, pour tout finir, pendant plus de six mois, il refusa obstinément de payer la facture des manuels que nous avions dû acheter, ma sœur et moi.

— Vous avez eu °l'argent? demandait mère Saint-Protais à chaque retour de parloir.

Je portais la main à ma bouche comme le fait, au théâtre, l'ingénue qui vient d'être prise en flagrant délit d'étourderie.

— J'ai oublié...

D'autre part, ma sœur n'était pas plus appréciée que moi. Implicitement, on me faisait participer aux reproches qu'on lui faisait et vice versa. La religieuse qui l'avait prise °en main s'appelait mère Saint-Pamphile[105]. C'était la championne de l'insinuation. Elle nous grondait, en public, pour des crimes qu'elle ne désignait que par des «Vous savez ce dont je parle», des «Je n'ose le dire devant

vos compagnes, mais vous me comprenez...» qui laissaient place aux soupçons les plus abominables.

— J'ai trouvé près de votre lit, dit-elle un jour à Françoise, des bassesses inouïes que la bienséance m'empêche de nommer. Rien que d'en parler, le cœur me soulève. Il faut que vous soyez bien dégoûtante, etc.

Toutes celles qui étaient «au courant» supputaient l'âge de Françoise et croyaient, bien entendu, que c'était «ça» que la bonne sœur avait trouvé. La °pauvre Ti-Fan ne savait plus quelle contenance prendre. De larges taches violacées naissaient sur son visage et sur son cou, comme cela lui arrive encore quand elle est bouleversée.

Forte de sa bonne conscience, elle s'en fut, à la récréation suivante, demander à mère Saint-Pamphile de lui dire, une bonne fois, ce qu'on avait trouvé près de son lit.

— Des ongles de doigts de °pied, murmura la chère femme, dont ce fut le tour de rougir de façon intolérable. Enfin, par bonheur, elle n'avait tout de même pas été obligée de prononcer le mot orteil qui déshonore, nous savons tous cela, la bouche par où il passe.

Je fus fort secouée par cette histoire. Je tentai de la °raconter en sa vérité à quelques petites filles pour leur faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de ce qu'on pouvait croire, mais je fus mal reçue. Puisque mère Saint-Pamphile avait dit qu'il s'agissait de bassesses inouïes (dans notre famille, nous n'avons plus jamais désigné les rognures d'ongles autrement; chez moi, par besoin de raccourci, nous disons des inouïes) c'est que, bien qu'on ne s'en fût pas douté auparavant, les ongles d'orteils étaient quelque chose d'horrible. Et quand, dans un pensionnat, on tient quelque chose d'horrible, on ne lâche pas à la première secousse. Pour cela, il faudrait que les fillettes soient imperméables à l'ambiance. Ni mère Saint-Pamphile ni mère Saint-Protais n'avaient à déplorer un insuccès aussi cuisant.

J'ai fait allusion, tout à l'heure, °aux manifestations de la puberté. Elles préoccupaient tout le monde. Il y avait celles pour qui c'était arrivé et celles qui attendaient encore. Parmi ces dernières, il y avait celles qui savaient et celles qui, selon l'expression employée également dans mes deux pensionnats, ignoraient le mal. Moi, j'ignorais. Ou plutôt, je savais que j'ignorais quelque chose, ce qui me permettait de faire semblant de savoir. Cette attitude porta ses fruits: au bout d'une semaine dans ce nouveau pensionnat, je savais ce qui m'attendait. Malheureusement pour moi, j'avais surtout appris qu'il s'agissait là d'une chose honteuse dont on peut rire entre fillettes, mais qu'il est impossible de discuter avec les adultes. Ma condition femelle se mit à me sembler absurde, car je m'étais informée à propos des garçons pour savoir s'ils subissaient une sorte d'équivalence et j'avais appris qu'ils ne subissaient rien du tout. Encore une histoire bien mignonne! Voilà ce que me réservait l'avenir, tous ces ennuis avec, en sus, la perspective d'épouser un homme qui, à l'usage, serait probablement pour moi ce qu'était mon père pour ma mère. S'il y eut une époque de ma vie où j'ai ressenti de la haine pour les hommes, ce fut celle-là. Mais tout °passe...

Un matin, l'une de nous s'éveilla «avec du nouveau» et, ne sachant que faire, s'en fut se confier à mère Saint-Protais.

— C'est une punition de Dieu, s'exclama celle-ci en brandissant les poings.

Ce que la fillette vint me raconter durant la récréation. Je fus °bouleversée: au contraire de ce que j'avais compris, cela n'arrivait donc pas à toutes, puisque c'était une punition. D'autre part, pensai-je immédiatement, comme on est toujours puni par où on a péché, c'était vraiment pas rien quand ça vous °arrivait. Je ne trouvai rien là, cependant, d'illogique. Nous étions si habituées à avoir honte de notre corps, à penser que tout ce qui s'y passait était la punition de quelque crime inconnu que même

la pousse d'un poil nous bouleversait. Quand je m'aperçus qu'il m'en venait aux aisselles et au pubis, je fus désespérée. Qu'est-ce que j'avais bien pu faire? J'avais beau m'endormir les mains aussi éloignées du corps que la largeur de mon lit me le permettait, voilà que les punitions me tombaient de partout.

J'essayais de ne pas penser à °tout cela, car je savais que les mauvaises pensées sont aussi coupables que les mauvaises actions, et je marchais les fesses serrées, j'évitais de m'asseoir sur les calorifères chauds pour ne donner aucune chance à la PUNITION de s'égarer sur moi. J'avais bien assez de mes trois poils. À la fin, je finis par apprendre que cette flétrissure était inhérente au péché originel et qu'elle frappait toutes les femmes. Il aurait été même assez mauvais de n'en être pas frappée, car cela aurait signifié qu'on n'en avait pas pour longtemps à vivre. C'était la mort ou la souillure. Bon!

Si cela arrivait à toutes les °femmes, ça restait quand même une honte. Comment pourrais-je jamais me °décider à questionner maman sur un sujet aussi scabreux, maman si scrupuleuse, si timide en ces sortes de choses, si marquée, elle, aussi, par les sornettes de bonnes sœurs. Si d'aventure je me sentais le ventre douloureux, tout de suite l'angoisse me strangulait. Que ferai-je le moment venu? me demandais-je sans cesse, tout en essayant de chasser cette autre mauvaise pensée. Le moment venu, je ne trouvai pas le courage d'en parler. Cela m'advint pendant les vacances suivantes et il n'y eut que la bonne pour s'en apercevoir. Je caressai, pendant quelques jours, l'espérance qu'elle se chargerait de la confidence, mais il semble qu'elle n'avait pas plus de courage que moi. Je me tirai d'affaire en razziant les tiroirs de mes sœurs aînées qui avaient eu la veine de ne pas être mises au courant de la théorie de la punition. D'autre part, maman vivait ses derniers mois. Je pense qu'elle nourrissait, au sujet de ses enfants, de plus importantes inquiétudes. Peut-être, aussi, ne me

voyait-elle pas aussi grande que je l'étais. Ne doit-on pas trouver ses enfants bien petits quand on s'apprête à les quitter?

°Pour l'instant, j'avais encore presque un an devant moi avant que cela ne m'arrive. Je m'installais dans mon nouveau pensionnat et j'avais, chaque jour, d'amers motifs de regretter l'autre. Ma plus grande déception fut d'apprendre que l'Histoire de France n'était pas au programme. Je crus d'abord qu'elle n'était pas au programme de cette année, mais qu'elle y serait la suivante ou l'autre.

— Nous n'apprenons pas l'Histoire de France ici, me dit mère Saint-Protais en martelant chaque syllabe avec, toutefois, deux plus gros coups de marteau sur i-ci.

S'ensuivit un °long bla-bla sur ce pays infâme qui avait chassé ses prêtres et ses religieuses. Même qu'on avait dû en recueillir une bonne partie par pure charité. À l'entendre, on eût cru qu'elle nourrissait les proscrits de sa bourse et que, ces gens-là ne sachant pas que la nourriture obscurcit l'esprit, cela lui coûtait fort cher. Je me disais tous les jours que, si j'avais été le petit père Combes et qu'il m'avait fallu trancher le sort des sœurs Saint-Protais et Saint-Chérubin, la porte n'eût pas été assez large.

Je continuai donc de potasser, en cachette, ma vieille Histoire de °France, à quoi j'avais °arraché la couverture pour la remplacer par un cartonnage où j'avais écrit «Histoire du Canada». (Mère Saint-Protais faisait les pupitres, elle aussi, mais il semble qu'elle fut toujours abusée par ce subterfuge.) Seulement, depuis le temps, mon plaisir commençait à perdre de sa fraîcheur. Pour le renouveler, j'imaginai de chercher dans le dictionnaire les noms de mes héros favoris. Cela m'amenait à d'autres noms qui m'amenaient à d'autres, sans que je puisse en voir la fin. La fin vint autrement.

— Que cherchez-vous dans le dictionnaire? Des mots sales?

Je n'étais guère °éveillée, j'avoue, car je n'aurais pas trouvé ça toute seule. Au demeurant, les mots que je connaissais, je n'avais pas besoin d'en chercher la définition et ceux que j'ignorais, comment aurais-je pu les trouver? Maintenant, quand j'y repense, je comprends le tourment de la pauvre sœur. Les mots sales lui donnaient un mal du tonnerre de Dieu. Il s'en trouvait partout, jusque dans l'Évangile. Car il y avait cette différence parmi tant d'autres entre mon premier pensionnat et celui-ci, qu'on y apprenait l'Évangile du dimanche et qu'on le récitait le lundi matin. Décision prise sans réflexion suffisante. À la fin de novembre, arrivait, sans qu'on puisse rien faire là contre, le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte.

«Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront en ces jours-là», y est-il écrit en toutes lettres et en toute impudence. Et c'est, ma foi, Jésus lui-même qui parle. On peut croire qu'il n'eût pas employé ces mots °sales, s'il eût été canadien-français. Mais Jésus était juif et les Juifs, dame!

Cela ne se passera pas sans grabuge, me dis-je dans mon petit quant-à-moi.

Le lundi de la vingt-quatrième semaine après la Pentecôte, tout le monde était nerveux. Pourvu que cela ne tombe pas sur moi, pouvait-on lire clairement sur tous les visages. Je ne sais plus sur qui cela tomba, mais ce que je sais encore, c'est que les yeux de mère Saint-Protais n'arrivaient plus à bouger assez vite, à droite, à gauche, aux premiers rangs, aux derniers, pour être sûre, mais là sûre, de surprendre le moindre sourire.

— Une Telle, vous avez souri. Pourquoi?

Ce n'était pas que la pauvre Une Telle trouvât cela bien °drôle, ces menaces évangéliques mais, sous l'œil inquisiteur de ce Torquemada[106] en cornette, elle n'arrivait plus à contrôler ses grands zygomatiques, ni les petits, ni rien.

Cette alerte passée, on pouvait respirer jusqu'au troisième dimanche du Carême, alors que tout recommençait. «Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées.» Pouah!

Même la géographie réservait des surprises désagréables. L'île de °Sein[107]! Maudits Français, je vous demande un peu, toujours obsédés. Mais il y avait pire: les Américains du Sud n'étaient-ils pas assez malpropres pour appeler un de leurs lacs «Titicaca[108]»?

— Le lac TiticaNa, dit la bonne sœur à ma stupeur complète.

Et toutes les petites filles, soulagées d'un grand poids à °la pudeur, de répéter «TiticaNa». Personne n'était dupe, ni la bonne sœur ni les enfants. Mais il ne s'agissait pas d'être dupe ou non. Il s'agissait de ne pas °rougir. Et °peut-être, aussi, de manifester, de si loin que la distance rendait la chose fort platonique, mais de manifester, quand même, notre réprobation.

Je ne mentionne que pour mémoire Pie °le Septième[109] que tous les écoliers québécois de mon temps ont bien connu en étudiant l'Histoire de l'Église. (J'ai aussi entendu, au cours d'un sermon: «Le pape Pie, septième du nom...» et toute l'assistance pouffa.)

J'oubliais la lettre Q. Nous prononcions «que» partout, dans toutes les écoles, les garçons, les filles, et il a fallu que mon mari en soit aux mathématiques transcendantes pour apprendre qu'ailleurs dans le monde °on prononçait «cu». Moi, j'eus la chance d'être affranchie bien plus jeune que lui par une petite fille qui arrivait d'un autre pensionnat — tenu par des sœurs françaises, ça n'est pas possible autrement — où l'on disait par une sorte de pudeur sadique «lettre indécente».

— Pourquoi lettre indécente?

— Parce que la vraie °prononciation ce n'est pas «que», c'est «cu».

— Tu es sûre?

— Oui, j'en suis sûre. Mais ne le dis à personne.

Je n'étais pas habituée à beaucoup de largeur d'esprit mais tant d'étroitesse me consternait.

Pour me consoler, je me mis à écrire des romans. Des romans napoléoniens. J'en écrivais trois °pages puis j'avais une meilleure idée et j'en commençais un autre. Il s'agissait toujours de jeunes filles héroïques — habituellement nièces inconnues de Napoléon car, incapable dans mon ignorance des choses de la vie, d'inventer des filles naturelles, je me rabattais sur des nièces secrètes issues du mariage Jérôme-Élisa Paterson[110] — sans cesse en train de donner leur vie pour sauver leur oncle qui pourtant avait toujours refusé de les recevoir. Sœur Saint-Protais ne fut pas longue à mettre la main sur mes carnets. On pourrait penser qu'un être normal m'eût dit: «Vous aimez écrire, c'est fort bien, continuez, c'est en forgeant etc.» Pensez-vous! Elle me fit un long sermon d'où il ressortait: primo, que j'avais des goûts inquiétants; secundo, qu'il était impossible que j'aie trouvé ce que j'écrivais toute seule car j'étais bien trop sotte pour jamais pouvoir écrire un livre de ma vie; tertio, qu'il n'y avait jamais eu de rois au Canada et que mon Napoléon était une stupide invention. Sidérée, je perdis le fil de son discours et n'entendis pas s'il y avait un *quarto* ni un *quinto*.

Si °j'excepte la mère Saint-Chérubin, je n'avais jamais rencontré, à mon pensionnat premier, ce que l'on appelle si justement l'ignorance crasse et, là, on s'était bien gardé d'attribuer des cours à cette ignorante: sauf le catéchisme (mais le catéchisme ce n'était que des réponses apprises par cœur et régurgitées par de petites machines à paroles), plus — il faut être juste — quelques sermons sur l'importance de conserver notre pureté et l'importance égale de donner nos sous à la Sainte-Enfance. C'est dire si l'ignorance de mère Saint-Protais, et sur un sujet qui me passionnait tant, souleva mon mépris. À partir de ce moment, elle pouvait bien raconter n'importe quoi, rideau! cela ne

m'intéressait plus. Je n'étais plus concernée. Au cours de mes recherches dans le dictionnaire, j'avais trouvé le mot «autodidacte». Qui s'instruit sans professeur. C'était ça qu'il me fallait. J'allais devenir autodidacte. C'est une étrange décision à prendre, quand on est à l'école et qu'on a onze ans, mais avec cette bonne sœur-là il y avait vraiment trop de risques. Je ressentais envers elle la même suspicion qu'envers mon père : tout ce qu'elle disait ne pouvait être que faux.

J'improvisai, au gré de ma fantaisie, mon petit programme. Si °la matière me plaisait, j'essayais de la creuser le mieux possible — et j'en passais des heures dans le dictionnaire ! — sinon, je m'en tenais au minimum. Comme elle ne comprenait pas le sens de ce qu'elle enseignait, mère Saint-Protais exigeait le mot à mot et pour les leçons et pour les concours de fin de mois. Mon système ne menait pas au mot à mot et j'étais toujours parmi les dernières.

Les rédactions françaises me donnaient un plaisir sadique. Chaque fois que °je découvrais un mot dont l'orthographe prêtait à de possibles erreurs, je le notais. J'en avais de coquets que je refilais un à un. Imbécillité, par exemple. En me tortillant beaucoup, j'arrivais à placer imbécillité assez souvent. Ma copie me revenait chaque fois avec un trait rouge sur le deuxième l. Cela me faisait perdre un point, mais c'était bien le dernier de mes soucis. Car je ne récriminais pas. Toute cette débauche d'imagination ne me servait qu'à nourrir une sorte de délectation morose, qu'à me prouver combien j'avais raison contre cette sotte. La semaine suivante, je recommençais avec caparaçonner ou voire. Ma copie m'était rendue avec de rouges carapaçonner et voir. Ou bien, pratiquant une sèche rigueur, j'écrivais «il faisait soleil» ou «il faisait froid» pour me donner le plaisir d'être corrigée par «il faisait un soleil ardent» ou «il faisait un froid glacial» et d'attraper, en marge, le «Vous n'avez aucun style» que j'attendais. Au fond, c'était un assez triste amusement, et je pense

que ce fut le moment de ma vie où j'ai eu le plus besoin d'un psychiatre.

Mais le plus triste de tout, c'est que la chère femme s'était donné la réputation de former «pour le français» des élèves que, plus tard, on reconnaîtrait entre les °autres.

Un soir de décembre, je me sentis malade à la chapelle. Je dus sortir dans le corridor où mère Saint-Protais, qui m'avait suivie, me trouva assise par terre. Je n'avais pu faire un pas de plus.

— Levez-vous, me cria-t-elle, levez-vous. Si vous vous voyiez assise par °terre. De quoi avez-vous l'air?

Elle me traîna dans une salle d'étude, en me disant que je me conduisais comme un animal, vraiment, qu'elle m'avait trouvée vautrée sur le parquet et que, d'ailleurs, à manger comme un porc, je ne pouvais guère faire autrement.

— C'est encore une indigestion! Vous êtes toujours malade d'indigestion, c'est une honte!

Je tentai d'expliquai que je toussais beaucoup depuis un jour ou deux.

— Tout le monde peut faire semblant de °tousser.

Bon!

Le lendemain, quand sonna la cloche, je m'assis dans mon lit pour le cœur à Dieu, comme les autres. Mais ça n'allait pas fort. Tout à coup, je vis mère Saint-Protais qui se précipitait vers moi.

— Couchez-vous! Voulez-vous bien vous coucher! Et ne vous grattez pas.

J'avais donc quelque chose qui se voyait? Dès °qu'elle se fut éloignée, je saisis mon miroir. J'avais la rougeole. J'étais caparaçonnée de taches rouges et cela prouvait bien l'imbécillité de mère Saint-Protais. J'étais ravie. C'était la rougeole, bien sûr, qui me faisait tousser et la sœur serait bien obligée d'admettre

que je n'étais pas une simulatrice. Il est vrai qu'on peut faire semblant de tousser, mais on ne peut guère faire semblant d'avoir la rougeole. Je me disais que mère Saint-Protais ne pourrait s'exempter de m'offrir des excuses.

Des excuses?

— Hier, quand elle a dû sortir de la chapelle, j'ai tout de suite pensé qu'elle couvait quelque chose, °dit-elle d'une voix pleine de componction à la Supérieure qu'on avait mandée à mon chevet.

Elles me souriaient avec tendresse. Elles m'appelaient «pauvre petite».

— Pauvre petite, dit aussi mon père quand il vint me chercher, elle fait vraiment peine à voir. Te sens-tu bien mal?

Je n'avais jamais entendu cette voix de lait et de miel et je ne répondis pas. Bref, on me roula dans des couvertures, on me hissa dans la voiture de mon père et je partis.

— Voilà ce que c'est que de toujours être constipé, °on prend tout ce qui passe. Mais tu es comme ta mère, tu ne veux pas m'écouter. Réponds quand je te parle!

Enfin, nous arrivâmes. Je traversai une maison déserte. Dine m'avait dressé un lit dans la chambre de mon père, où personne d'autre que lui n'aurait le droit d'entrer. De cette façon il pourrait mieux m'avoir à l'œil que si j'étais dans ma chambre, et il espérait ainsi empêcher que je ne contamine les trois petits. Je me couchai. Puis, il partit à son travail.

— Il faut bien que quelqu'un te soigne, dit maman en ouvrant ma porte. Je ne vais pas te laisser seule toute la journée et puis, quand il y a la rougeole dans une maison...

En effet, quelques semaines plus tard, °les petits y passèrent tous les trois. Mais ils ne furent pas obligés de coucher dans la chambre paternelle, eux.

C'était une vaste chambre à larges fenêtres par où le soleil entrait à profusion et me venait tomber juste dans les yeux. Mais mon père professait qu'il était démodé de croire que le soleil fût

nuisible aux yeux des rougeoleux. De l'air, de la lumière. De la lumière, je n'en manquais jamais, car il lisait une partie de la nuit. Chaque fois qu'il s'éveillait, trois ou quatre fois par nuit, il rallumait et il lisait. Cela m'éveillait et, comme je m'ennuyais, je lisais aussi. Cela dura le temps d'une rougeole, après quoi, moi qui étais déjà un peu myope, je n'y voyais plus beaucoup mieux qu'une taupe. De plus, j'avais manqué de sommeil au point de me sentir aussi fatiguée que si j'avais été aux portes de la mort.

Car mon père lisait. Il lisait même beaucoup. Mais je ne lui ai jamais vu une œuvre de valeur entre les °mains — il avait pourtant dû, à un certain moment de sa vie, potasser quelques-uns des grands Anglais, car il citait parfois Shakespeare et même Milton[111]. Il achetait ce que les Américains désignent si bien du mot «*trash*» et qu'ils s'entendent également bien à publier: des histoires de meurtre ou des trucs de charlatans sur la santé et les mille horreurs qu'il faut manger pour la conserver. Tout cela présentait le double avantage de répondre à ses goûts — hélas! — et d'être toujours écrit dans une langue — l'anglais — que nous ne possédions pas encore trop bien.

Il lisait beaucoup, mais dès qu'il °surprenait l'une d'entre nous un livre à la main, il se fâchait tout rouge. Petite, je n'arrivais pas à concilier ces deux attitudes. J'ai fini par comprendre que les femmes ne doivent pas lire. C'est une occupation qui doit demeurer strictement masculine. Si on laisse les femmes lire, elles risquent, *primo*, de s'imaginer qu'elles comprennent et, *secundo*, d'en conclure qu'elles ont un cerveau dans la tête. Or, les femmes n'ont rien dans la tête.

— Au fond, tout ce que les femmes ont de plus que les °animaux, c'est qu'elles parlent, professait-il.

Il est bien entendu que rien ne saurait être plus pénible que la cohabitation avec des animaux parlants qui refusent leur condition et °se mêlent de vouloir lire comme les hommes. Si au moins son mépris des femmes l'avait poussé à se taire pour ne pas nous ressembler! D'autre part, car cet être était la contradiction incarnée, il exigeait que nous fussions bonnes premières en classe, tout comme si nous avions été pourvues d'un véritable cerveau en parfait état de fonctionnement, et tout et tout. Mais il ne s'agissait peut-être là que du désir de recevoir juste mesure pour son argent — de recevoir, que dis-je, plus que pour son argent: il ne rêvait que de nous voir faire deux ou trois années dans une. Au fond, il maudissait cette ridicule époque qui exigeait des filles qu'elles fussent instruites. Si nous parlions, entre nous, de telle ou telle matière que nous apprenions:

— Je me demande à quoi ça vous sera utile pour servir un homme, jetait-il d'un ton méprisant.

Servir un homme? C'était la moindre de mes envies et l'allusion suffisait à me révulser. Au couvent, il y avait des fillettes qui commençaient à rêver aux °garçons. Lorsque nous allions à l'église paroissiale, elles °jetaient, sur les élèves des chers frères, des regards qui me semblaient pure manifestation de démence précoce. Jamais je ne m'abaisserais à regarder un homme de cette façon.

Je restai à la maison jusqu'après les vacances de Noël. Pour mes étrennes, rompant avec la tradition bas-gants-culottes, je demandai à grand-maman de me donner un livre. Ce livre, naturellement, avait été édité en France car, à ce moment-là, l'édition canadienne...

— J'espère que tu seras assez raisonnable, si tu trouves quelque chose d'indécent dans ce livre, pour interrompre ta lecture toi-même. Tu sais, tout ce qui vient de France, ces années-ci, cela ne vaut pas cher.

Mon père jeta, ce disant, un regard lourd de °reproches vers ma mère, dont les parents, il n'en doutait pas, étaient capables de donner des livres indécents à ses enfants. Maman n'avait plus guère la force de répondre à ce genre °d'accusations.

La francophobie de mon père était d'abord une des ses phobies tout court. Il n'aimait pas mieux les Anglais ou les Américains. Il n'y avait qu'un peuple pour qui il éprouvait une nuance de respect, c'était les Allemands, parce que ce sont de bons donneurs de coups de pied au derrière. Mais, en général, il haïssait tous les peuples et tous les individus, avec double traitement pour les Français. Il avait passé avec eux une partie de sa jeunesse alors qu'il commençait sa carrière d'ingénieur à l'île d'Anticosti qui appartenait au chocolatier Menier[112]. Il était resté à jamais scandalisé par ces gens. Non qu'ils fissent une vie dévergondée, mais ils avaient une sorte de liberté dans la tête qui le mettait hors de lui. Cependant, sans qu'il s'en doutât, il avait été très francisé par eux dans ses façons de parler, de jurer (en colère, il disait merde assez facilement, et c'était une rareté à l'époque), de s'alimenter, surtout quand il voulait bien oublier son désir de vivre centenaire. Mais il eût été vexé qu'on le lui dît.

À la rentrée de janvier, j'emportai mon livre au couvent où il ne fut pas mieux vu qu'à la maison. °Mère Saint-Protais, comme tous les sots que j'ai connus, employait couramment l'expression «perdre son temps à lire». On pouvait voir, dans notre classe, une manière de bibliothèque — en tout cas, c'est le nom qu'on lui donnait; il s'agissait d'une bonne douzaine de volumes placés sur un rayon d'un meuble qui contenait surtout des encriers, de la craie, des chiffons pour l'époussettage —, seulement, on n'avait pas prévu, à l'horaire, de temps perdu pour la lecture et, de toutes façons, nous n'avions pas la permission de toucher à ces livres qui étaient venus là le diable sait comment.

Je °continuais à m'adonner à ma délectation morose. Ainsi, je m'aperçus °que mère Saint-Protais ignorait ce qu'étaient les

Templiers[113] — et pourtant, tous les ans, en Histoire de l'Église, on les voyait passer discrètement sous le règne de Clément V, mais la sœur ne ressentait pas le besoin d'en connaître davantage et ce n'est que cela, au fond, l'ignorance —, ce qui me donna un curieux plaisir. Je passais la moitié de mon temps à la surveiller sans qu'elle s'en doutât et, si j'avais acquis, un de ces quatre matins, l'assurance qu'elle ne savait ni lire ni écrire — et je me flatte d'avoir, si jeune, vu là le comble de l'abjection — nul doute que j'en eusse été ravie.

Il faut dire à ma défense que j'étais assez mal portante. Je grandissais beaucoup et je le faisais dans l'inanition. Au demeurant, nous en étions toutes là. Que de visages livides, que de mains transparentes, que de bas vides de mollets! Il est déjà ennuyeux d'être sans cesse accusé de s'empiffrer comme un porc, mais le véritable ennui, c'est d'être nourri comme un porc. Je ne connais rien aux papilles porcines, mais je demeure persuadée qu'elles sont fort différentes des papilles humaines et que les menus doivent différer en conséquence. De tous les jours de la semaine, aucun n'était aussi pénible que le vendredi. D'autant que, du point de vue de l'odorat, le vendredi commençait le jeudi au moment où le camion de livraison apportait le poisson. Une odeur immonde s'insinuait sous chaque porte, jusque dans la chapelle où nos méditations se trouvaient, de ce fait, orientées sans effort vers l'esprit de mortification. Les externes — elles mangeaient dans leurs familles — fronçaient des nez incrédules. Le lendemain matin, au moment où nous commencions à nous habituer, la cuisson qui se perpétrait dans les cuisines remettait tout en question avec la recrudescence que l'on imagine. Nous n'avions pas besoin d'exhortation à la frugalité et mère Saint-Protais, qui le sentait aussi bien que nous, s'en abstenait.

Vers trois heures, l'après-midi, les relents de poisson qui °traînaient encore dans tous les coins subissaient un brusque assaut. Celui des petits pois en béchamelle. Pour cet autre plat

maigre, la sœur cuisinière avait sa recette maison : du lait en voie de surir — il y en avait toujours qu'on récupérait de cette façon chaque semaine —, de la farine et des pois de la grosseur et de la consistance d'honnêtes petites billes. Si la cuisinière était dans une de ses bonnes journées, le bras vigoureux et tout, le nombre de grumeaux ne dépassait pas celui des pois. Si, par malheur, il y avait coïncidence avec un moment d'accablement, les pois étaient nettement minoritaires. Cette mixture languissait et finissait de surir sur un coin du fourneau jusqu'à l'heure du dîner où nous nous rendions, le pas traînant et le mouchoir sur le nez.

Parfois, c'était dès le réveil que nous étions assaillies °olfactivement. Nous savions alors qu'on nous destinait, pour le petit déjeuner, de la bouillie de gruau d'avoine. La sœur cuisinière se servait, là aussi, d'une recette bien à elle : elle la laissait attacher au fond de la casserole. Non pas une fois sur cinq, ni même une fois sur deux, mais chaque fois, pieusement, sans y manquer. Cela puait à n'y pas croire.

Il y °avait parmi nous une fillette que les bonnes sœurs éduquaient par charité. Ce n'était un mystère pour personne, car on le lui rappelait devant nous toutes plusieurs fois par jour. En retour de cette charité, on lui faisait laver la vaisselle, celle des religieuses et celle des élèves. Elle y employait toutes les heures de récréation. Elle s'appelait Marie-Paule, avait l'air d'un petit chien battu et souffrait, d'un bout de l'année à l'autre, de panaris que les eaux grasses entretenaient et nourissaient. C'est elle qui nous raconta l'histoire de °l'épingle.

En préparant la purée, un jour, la sœur cuisinière s'aperçut soudain qu'il manquait une épingle à sa cornette. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que l'épingle soit dans la purée. Jeter la purée, pas question. Mettre en garde les soixante enfants qui s'apprêtaient à la manger, non plus. N'avouez jamais. Il ne restait qu'une solution, prier. Je ne sais si l'on osa s'adresser à Dieu lui-même ou s'il existe une sainte qui s'occupe de ces cas mais je

sais que les invocations allèrent bon train tout le temps du repas. On fit bien, car on ne retrouva l'épingle, ni dans la purée ni ailleurs.

Outre la sœur cuisinière et l'esclave Marie-Paule, le personnel comptait un °homme que nous appelions ingénument l'Homme des sœurs. Il sentait le fumier de manière copieuse et ininterrompue. Tous les jours, même le dimanche, on pouvait le suivre à la trace. Comme cette trace conduisait le plus souvent au réfectoire où il avait pour mission de placer le pain coupé en tranches — des monceaux de tranches naturellement — dans une armoire, cela ne nous mettait guère en °appétit. Ce fut dans l'encoignure de cette armoire que nous l'aperçûmes, deux de mes compagnes et moi, en train de tripoter les seins de la sœur cuisinière — les seins des sœurs... il faut être malin pour retrouver ça! — laquelle gloussait comme la première venue : « Vieux fou, va, vieux fou. » Cela nous mit en joie pour le reste de l'année. Nous n'avions qu'à nous murmurer l'une à l'autre « vieux fou » à l'oreille pour sombrer dans des abîmes de rire.

Dans °les couvents, la vie devient de plus en plus difficile au fur et à mesure que les semaines passent. L'exaspération s'accentue de jour en jour. Les défenses se multiplient et, partant, les punitions. Tous les matins apportent leur cargaison de « il sera interdit désormais de... », cargaison plus ou moins importante, suivant l'imagination des bonnes sœurs, et celles qui méprisent le plus cette faculté — la folle du logis — ne sont pas les plus malhabiles à inventer des interdictions. Il y avait dans notre classe une fillette qui suscitait notre admiration secrète. La mienne en tout cas. Elle était externe et s'appelait Simone. Elle laissait passer, l'œil distrait, tous les « il sera interdit de » et opposait aux algarades, engendrées par l'ignorance où elle les avait tenues, un

petit visage fermé de toutes parts sur quoi les injures glissaient sans le brouiller.

Surtout pendant le Carême, on exigeait des externes qu'elles assistent à la messe paroissiale en semaine. Au contraire des pensionnaires, elles choisissaient une place à leur gré, ce qui n'empêchait pas les sœurs de voir d'un coup d'œil qui était là et qui n'y était pas. Simone n'y était jamais. Comment l'aurait-elle pu? Elle n'arrivait toujours que la dernière en classe et, la plupart du temps, la robe pas tout à fait boutonnée, la dernière bouchée de sa tartine dans la main, levée, de toute évidence, depuis un quart d'heure à peine. Cela me faisait rêver! J'imaginais autour de cette enfant toute une vie familiale facile, relâchée, quelque chose de fascinant, le comble de l'étrangeté.

— Vous sortez à peine du lit, lui °disait mère Saint-Protais. La messe, ce n'était pas encore pour aujourd'hui.

La petite ne répondait rien, jamais rien. Elle n'avait pas d'excuses à offrir et elle n'en cherchait pas. Je me disais qu'elle avait assurément un père «qui prenait pour elle», sans quoi elle eût été plus craintive.

Après les vacances de Noël, le matin de la rentrée, elle apparut dans l'embrasure de la porte, ah! les cheveux coupés à la garçonne. Je ressentis en l'apercevant un sentiment extraordinaire, une sorte de ravissement, une joie confuse, comme si j'avais vu, ainsi qu'il est dit dans la Bible, mes ennemis réduits à me servir de marchepied[114]. Il faut dire, ici, qu'il n'y avait dans ce pensionnat qu'une seule façon permise, orthodoxe, de se coiffer: chaque côté de la tête, les cheveux retombaient sur les oreilles, pendant que toute la partie médiane, ramenée vers l'arrière, était retenue par un ruban de moire noire. Toute autre coiffure était considérée comme criminelle. Nous étions horribles là-dessous, mais c'était justement cela, je pense, qu'on cherchait.

À la vue de cette nuque °rasée, mère Saint-Protais verdit. Jamais une élève ne l'avait bafouée de cette façon et l'on put

craindre, un moment, qu'elle ne demeurât coite. Les mots ne lui revinrent que peu à peu, et par cris. Simone fut comparée à une poule équeutée et à toutes sortes d'animaux plus pelés les uns que les autres. Debout, la tête inclinée, elle semblait écouter, dans une paix qu'elle était bien la seule à éprouver au milieu de l'effervescence générale. Enfin, elle reçut l'ordre de se rasseoir, après quoi je dus m'étirer le cou — ce que je fis cent fois dans la journée — pour la regarder. Je trouvais cette coiffure de plus en plus jolie et je regrettais amèrement que Simone fût obligée de laisser repousser ses cheveux.

Pensez-vous! Jusqu'à la fin de l'année scolaire, pas une quinzaine ne passa sans qu'elle °les fît raser de frais. De guerre lasse — ce fut Simone qui me le raconta —, la bonne sœur téléphona aux parents qui répondirent que leur fille se faisait couper les cheveux pendant les heures où elle se trouvait sous leur autorité. Aussi sec. Moi, j'étais dans l'émerveillement.

Avec le °printemps, mère Saint-Protais se mit à battre de l'aile. De plus en plus souvent, elle dut se faire remplacer à la tribune. Puis elle tomba tout à fait malade. Rien ne fait plus plaisir aux enfants, il faut le reconnaître sans détour, que la maladie de ceux qu'ils détestent. Il en sont débarrassés pour un moment et, comme les instincts primitifs ne sont jamais loin, en imagination ils les envoient à la mort sans s'émouvoir. Aussi nous demandions-nous avec curiosité ce que mère Saint-Protais pouvait avoir et si c'était quelque chose dont elle se relèverait.

— Maman dit qu'à cet âge-là, les femmes qui n'ont pas eu d'homme sont toutes malades, me confia ma voisine.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles deviennent enragées, tiens! T'es bête, °toi!

Pour ce que je savais des hommes, il me semblait que j'aurais été plus enragée avec que sans. Et puis, la petite avait ri d'une certaine façon que je reconnaissais bien, en disant « qui n'ont pas eu d'homme ». Perplexe, je me dis qu'il restait encore des choses que je ne savais pas. Il y avait donc bien des chapitres à cette histoire ? Les bébés, les règles et, maintenant, les hommes. Que pouvait-il y avoir de « dérangeant » dans un homme ? Je ne posai pas de questions : ces choses ne s'apprenaient pas en posant des questions. Cela ne se faisait pas. La seule façon d'apprendre les réalités de l'existence, c'était d'attendre qu'une fillette vous glisse une information — fausse très souvent — et que, selon toutes les apparences, elle était devenue incapable de garder pour elle seule. Je n'attendis pas longtemps.

À la faveur de la maladie °de mère Saint-Protais, des dessins se mirent à circuler dans la classe. Nous étions parfois une heure ou deux sans surveillante et c'était bien le moment ou jamais de s'occuper de la chose. Celle-ci me fut révélée sans ménagement. Le premier dessin que je reçus représentait une horrible femme aggravée de seins énormes et qui recevait les hommages d'un partenaire non moins avantagé. Je devins tellement rouge que je sentais le sang me battre aux oreilles comme s'il se cherchait une issue. Ma voisine prit peur et m'arracha la feuille de papier.

— Tu vas pas rapporter ?

Dieu sait que je n'étais pas rapporteuse. J'aurais été plus °aimée des sœurs si je l'avais été. Mais j'étais d'une famille où le silence s'apprenait tôt.

Mère Saint-Protais se rétablit et ce furent, presque tout de suite, les grands examens de la fin de l'année. Nous n'en parlions que de façon solennelle. En cette occasion, notre institutrice ne nous servait plus que de surveillante. Les questions de concours n'étaient plus de son cru et nous arrivaient d'un autre couvent, dont nous dépendions, et où nos copies étaient expédiées pour

être corrigées. Ce procédé plongeait les petites filles dans une terreur respectueuse.

— C'était comme ça dans ton autre couvent?

— Non, ce n'était pas comme ça.

— Alors, c'est pas un couvent aussi important qu'on le dit.

J'avais beau expliquer que, dans mon premier couvent, nous ne dépendions de personne, que nous étions «la maison-mère», je ne parvenais pas °à me faire entendre. Pour ma part, je ne voyais pas l'intérêt de ce transbordement. Mes yeux allaient bientôt se dessiller.

Je n'attendais pas grand-chose de ces examens. Toute l'année, j'avais été presque à la queue et j'étais résignée à retourner chez mon père °avec, en poche, un piètre résultat.

— Vous aurez des surprises lors de la distribution des prix, nous dit mère Saint-Protais un des derniers jours de classe. Si je ne vous avais pas surveillées moi-même, je croirais que certaines ont °triché.

J'écoutais ces prédictions d'une oreille distraite. J'étais bien assez occupée avec mon entérite annuelle. Nous passâmes les derniers jours à faire le grand nettoyage du couvent: les fenêtres, les boiseries, les parquets même. Sous prétexte d'enseignement ménager. (Les années suivantes, sous ce prétexte, on nous fit tout faire; nous eûmes des leçons de lessive, de repassage, de reprisage et cela toutes les semaines; matière première: les effets des sœurs; bien pensé! c'est le moins qu'on puisse dire.) Nous allâmes recevoir nos prix avec des mains où les échardes et les crevasses venaient en concurrence, des mains de jeunes femmes de peine en leurs débuts, alors que la peau tendre ne peut résister à aucune injure.

Quand arriva le tour de ma classe, à cette fameuse distribution de prix, ce fut °Marie-Louise qui fut nommée la °première puis, avec quelques dixièmes de points en moins, moi, la deuxième. Marie-Louise, pendant toute l'année avait fréquenté la queue

encore plus que moi. Quand nous nous rencontrâmes, elle au retour, moi à °l'aller, nous échangâmes un incrédule regard. Revenues à nos places, le fou rire nous saisit et nous eûmes fort à faire pour le dissimuler dans nos mouchoirs. De ce moment jusqu'à la fin de la cérémonie, je n'entendis plus rien. La stupéfaction, le vif sentiment d'être vengée de tout ce que j'avais subi pendant l'année, la disparition de l'inquiétude que je nourrissais quant à l'accueil paternel, l'émerveillement que me donnait l'entrée en scène de la justice, alors que je ne l'attendais pas, la note — ma plus élevée — obtenue pour la rédaction française quand, pendant dix mois, j'avais voisiné le zéro, tout cela me plongea dans une sorte d'hypnose qui était le contentement. D'où l'impossibilité d'écouter ce qui concernait le reste des élèves.

Après la cérémonie, j'allai faire mes adieux °à mère Saint-Protais qui me répondit du bout des lèvres. Elle ne devait pas être à la noce et je lui donne bien raison. Je ne l'ai jamais revue. Pauvre fille, avec son lac sud-américain, ses évangiles malpropres, son orthographe bien personnelle, sa méconnaissance des Templiers, elle me fait un chapitre que j'aime bien et je lui pardonne, en retour, toutes les gifles qu'elle m'a données. Il faut dire que, pour moi, les gifles, surtout quand elles étaient distribuées une à une, car je n'avais pas l'habitude de cette parcimonie, ça n'avait pas beaucoup d'importance.

Les vacances qui °suivirent furent, dans ma vie, d'une valeur inestimable. Été 1926. Mais comme il arrive toujours, je les vécus sans savoir ce qu'elles étaient. Quand nous arrivâmes, ma sœur et moi, mon père était en voyage et j'en profitai pour demander à maman de m'envoyer pour quelques jours chez grand-maman dont l'état de santé — qui m'avait empêchée d'y aller les années précédentes — s'était amélioré. Depuis deux ans, elle et moi,

nous nous étions à peine vues et, quand j'entrai chez elle, nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre en pleurant. Nous n'arrivions plus à nous consoler. Si je pleurais de l'émotion de la retrouver et du regret d'avoir été si longtemps sans la voir, elle avait bien d'autres raisons. Je n'étais pas seulement sa petite-fille retrouvée, mais aussi la très prochaine orpheline. Je la trouvais maigrie, vieillie, triste. Grand-papa aussi avait vieilli et, s'il n'était pas triste, il était moins gai qu'autrefois. C'était déjà un changement énorme.

J'avais douze ans. La semaine se passa °en conversations de grandes personnes. Nous parlions de l'avenir, le mien. Grand-maman me demanda °si j'avais le désir de me marier plus tard, auquel cas il faudrait bien réfléchir avant de choisir. Je répondis que je n'épouserais qu'un homme comme grand-papa, paisible et de bon caractère (j'ai tenu ma promesse). Nous nous comprenions à mi-mots. Le nom de mon père ne fut pas prononcé une seule fois mais, quand nous parlions du genre de mari à éviter, nous savions bien que c'était de lui qu'il était question. Je dis que, si je ne trouvais pas un homme comme grand-papa, je resterais vieille fille et grand-maman me demanda si j'avais déjà pensé à devenir religieuse. Cette seule fois, dans ma vie d'enfant, je racontai à un adulte ce qui se passait dans les couvents, la méchanceté, l'injustice, la cruauté, toutes raisons qui ne m'incitaient pas à me faire bonne sœur. Puis, je parlai de la mère du Bon-Conseil, je dis qu'elle était morte et je pleurai encore un coup et grand-maman, que ce seul mot devait bouleverser, pleura encore elle aussi. Mais j'aimais bien pleurer avec grand-maman. On pouvait y aller avec tout son cœur et sangloter aussi longtemps qu'on avait des sanglots. Il n'y avait pas de honte ni de ridicule. Quand les mouchoirs étaient trempés, on allait en chercher des propres, on se rasseyait et on continuait à pleurer simplement. Moi, les larmes me coupent la parole, mais grand-maman parlait quand même, comme si de rien n'était. Seulement, pas une seule fois elle ne se permit de partager sa vraie

peine avec moi. Nous parlions souvent de maman, mais toujours comme si la seule issue à sa maladie ne pouvait être que la guérison. Elle me disait, par exemple:

— Depuis le temps qu'elle est malade, ta mère ne peut plus tarder à °guérir.

Et cela paraissait d'une logique rigoureuse parce que je voulais le croire. Qu'ils sont émouvants les mensonges inspirés par l'amour et qu'on en garde bon souvenir!

Le temps de mon °séjour écoulé, je partis avec répugnance. Si j'avais su... Si j'avais su, eh bien! j'aurais préféré mourir. Les malheurs qui nous attendaient, je n'aurais pas eu le courage de les envisager tous à la fois. Ils sont arrivés en série, l'un procédant de l'autre comme une famille de monstres. Une fois les premiers subis, je n'étais presque plus capable d'avoir de la peine, je n'étais plus que cicatrices mal innervées. Je dis: «j'aurais préféré mourir» et «je n'aurais pas eu le courage», mais on ne meurt pas quand le cœur est un muscle tout neuf, mais le manque de courage ne nous empêche pas de supporter le malheur.

Cet °été-là, maman fit une dernière tentative pour retrouver la santé. Il y avait à Québec un médecin français dont on racontait merveilles à l'époque et dont on dira, plus tard, qu'il n'était qu'un charlatan et que ses parchemins étaient faux. Quoi qu'il en soit, maman décida d'aller le consulter. Mon oncle, son frère, vint la chercher en voiture un matin. Nous avions entendu dire tant de bien de ce médecin que nous la croyions déjà guérie, rien que de la voir partir pour cette consultation. Une sorte de fièvre nous saisit. Nous nous mîmes tous à astiquer, à frotter, à mettre des fleurs dans les vases, comme si, tout devant être changé quand elle reviendrait, il faudrait, faute de pouvoir recommencer la vie dans une autre maison, au moins faire briller celle-ci presque autant qu'une neuve.

Enfin, la voiture de mon oncle parut au tournant °de l'allée. Nous nous précipitâmes à l'extérieur et, comme mon oncle était

pressé par ses occupations, il repartit tout de suite et nous eûmes maman à nous seuls. Sur la véranda, il y avait une table et des chaises. Avant de s'asseoir, elle s'appuya à la table, le temps de retrouver sa respiration. Elle portait, pour la dernière fois peut-être, le ravissant tailleur noir que grand-maman lui avait fait, un tailleur à la jaquette très longue, presque une redingote, et qui n'allait plus très bien, maintenant qu'elle flottait, tout à fait vide, à la hauteur de la poitrine.

— Maman, qu'est-ce qu'il a dit, le médecin?

— Eh bien! il a dit qu'il allait me guérir.

Ah! nous le savions bien. C'était bien impossible qu'il °en fût autrement.

— Il m'a longuement examinée. Il dit que j'ai une caverne au poumon gauche et une autre au poumon droit, mais qu'avec le traitement qu'il me donne elles se cicatriseront vite.

Elle sortit de son sac plusieurs feuilles de papier °où était expliqué, longuement, le merveilleux traitement qui la guérirait.

— Il faudra que je boive du vin rouge aux repas. Je ne sais pas ce que votre père en dira...

Comme par bonheur, il y avait du vin rouge dans la cave. Mon père °recevait souvent des cadeaux de ce genre, venant de constructeurs de routes qui apparemment ne le connaissaient pas bien: des caisses de champagne, des caisses de whisky. Il les conservait quelque temps, puis il finissait par les donner à de moins vertueux que lui. Ce dernier Noël, il avait reçu une caisse de vieux bordeaux rouge. Et, justement, sur l'ordonnance, le médecin avait écrit «bordeaux rouge ». On aurait dit un signe, un bon augure. L'un de nous courut chercher une bouteille. Nous nous sentions tous pleins d'audace.

Maman souriait. Jusqu'à quel point était-elle confiante? Je ne sais. Elle avait, aux joues, deux jolies taches roses.

— Tu as l'air déjà mieux, maman.

Mais elle était si fatiguée qu'elle dut finir la journée au °lit. Elle entreprit le traitement le lendemain. Un traitement épuisant — bains de moutarde, enveloppements, ventouses — qui n'avait, je pense, que l'avantage de donner à la malade l'impression qu'elle se soignait beaucoup et de l'occuper assez pour qu'elle n'ait pas de temps pour penser à son mal.

Mon père °accueillit cette thérapeutique sans enthousiasme. Non pas qu'il la trouvât éprouvante — ses oracles américains ne préconisaient-ils pas de traiter la tuberculose par l'exercice, les marches forcées, etc. — mais c'était son habitude de s'élever contre tout nouveau traitement. Il disait qu'il en connaissait de meilleurs, la diète par exemple, mais que maman n'avait jamais voulu l'écouter, qu'autrement elle serait guérie depuis longtemps. Le docteur avait prescrit un régime reconstituant. Chaque jour, il fallait demander à mon père d'acheter ceci ou cela et il en profitait pour recommencer ses histoires de diète. Puis, quand la provision de bordeaux fut épuisée, il refusa de la renouveler. Que maman boive du vin à table, cela donnait le mauvais exemple aux enfants. Il a peur que maman guérisse, me disais-je, il voudrait qu'elle meure. On aurait du mal à me persuader que j'avais tort. Enfin, grand-maman apporta du bordeaux et je pus rentrer au pensionnat rassurée. Aussitôt après notre départ, maman dut s'aliter et abandonner ce traitement exténuant. Moi, je ne le savais pas, je continuais à avoir confiance. Au surplus, j'ignorais ce que c'est que d'être malade pour mourir. Je souhaitais qu'elle guérisse, mais il ne m'arrivait jamais de penser qu'elle mourrait si elle ne guérissait pas. Cela durait depuis si longtemps que je n'envisageais pas d'issue fatale. Je croyais qu'au pire elle continuerait à être malade, à vivre malade. Il y avait bien cette conversation que j'avais surprise entre elle et grand-maman, tellement d'années, me semblait-il, auparavant... Tellement d'années qu'il ne fallait plus y attacher d'importance, il y avait prescription. Et cette accusation, qu'au fond de mon cœur je

portais contre mon père, je ne la rattachais à rien de réel. Je souhaitais bien qu'il meure, lui, et cela ne semblait pas changer grand-chose à sa santé.

Je rentrai donc au pensionnat avec ma petite puberté toute fraîche et bien secrète. La première chose que j'appris fut le départ °de mère Saint-Protais et son remplacement par une grosse sœur au nez retroussé, au visage rouge, genre un peu garçon boucher et qui s'appelait mère Saint-Jules[115]. Mère Saint-Pamphile aussi était partie. À sa place, nous trouvâmes une longue sœur qui sécrétait la bile par tous les pores de sa peau jaune: mère Saint-Fortunat[116]. Je repensai tout de suite à l'agréable année que j'avais vécue après être sortie des griffes de la mère Saint-Chérubin et cela me parut de bon augure. Après la pluie le beau temps, tout le monde dit ça, il faut que ce soit vrai. Mère Saint-Fortunat était jaune, mais elle avait de beaux yeux largement bistrés. Avec ces yeux-là, il fallait qu'elle soit bonne. D'autre part, mère Saint-Jules semblait être une bonne grosse, incapable de faire du mal à une mouche, ça aussi tout le monde le dit. Il est vrai que le gros Néron[117] leur arrachait les ailes, aux mouches.

Mère Saint-Fortunat faisait la classe aux plus grandes °et, de ce fait, se trouvait première maîtresse de la première division. Dès le deuxième jour, elle nous servit un long prêche sur toutes les choses qui seraient interdites sous son règne: écrire des lettres sans les lui soumettre, porter des robes qui découvriraient même le bas du mollet — elle s'arrangeait pour ne pas employer le mot mollet, bien °sûr; elle disait: «l'ourlet doit être à telle distance du sol» —, recevoir au parloir des gens qui ne seraient pas nos parents immédiats °et surtout, surtout, se friser les cheveux. Plusieurs fillettes étaient revenues de leurs vacances avec des ondulations.

De l'eau sur tout cela, et qu'on n'en parle plus. Les beaux yeux de mère Saint-Fortunat me semblaient perdre un peu de leur velours.

Le lendemain, alors que nous allions entrer au réfectoire, une main nerveuse me tira hors des rangs.

— Eh bien! on commence tout de suite l'année par la désobéissance?

Ce disant, elle me poussait la tête d'un °côté, puis de l'autre, à petits coups rageurs, d'un index perforant, sur la tempe droite, puis sur la tempe °gauche.

Je suis née avec une bonne conscience. Quand on m'accuse d'un crime que l'on ne précise pas immédiatement, je ne comprends jamais, je cherche et je reste là, l'œil rond et la bouche aussi. Au reste, les recommandations d'hier, je les avais déjà oubliées, puisqu'elles ne me concernaient pas. Il n'y avait qu'à regarder ma tignasse pour comprendre qu'elle ne devait rien au coiffeur.

— Vous n'avez pas défrisé vos cheveux?

— C'est naturel, mère.

— Comment naturel?

— Bien... naturel...

— Vous voulez me faire croire que vous ne vous frisez pas?

— Non. Je suis venue au monde avec ces cheveux-là.

— Entrez au réfectoire. J'aviserai.

De quelle façon, elle ne me le dit pas. Après tout, cela se passait °entre elle et mon Créateur et je n'avais pas à m'en préoccuper. C'était encore la même histoire: la bonne sœur croyait en Dieu mais en un Dieu pas trop futé, malhabile de ses mains et, en tout cas, ignorant des règlements du pensionnat.

Pour dormir, je m'encapuchonne de mes draps. Au soir de ce jour, j'allais sombrer doucement quand °l'index fouilleur de mère Saint-Fortunat me ramena d'un coup à la surface.

— Ah! je vous y prends. Découvrez-vous. Montrez-moi votre tête.

Je me décapuchonnai et elle passa dans mes cheveux une main farfouilleuse sans trouver, bien entendu, la moindre papillotte.

— Ne croyez pas vous en tirer comme ça. Je vous surveille.

Et elle fit comme elle l'avait dit. Plusieurs nuits de suite, j'eus mon sommeil interrompu par une longue °main sèche qui venait me fourrager la crinière à des heures machiavéliquement diverses. Je commençais à la trouver saumâtre, quand mère Saint-Fortunat, qui était affligée malgré son état religieux d'un fragile petit cœur d'une inflammabilité et, partant, d'une inconstance rares qui eût pu susciter dans le siècle une merveilleuse quantité de cocus, devint éperdument entichée de ma sœur. Par un bienheureux ricochet, j'obtins la pleine et entière autorisation d'avoir les cheveux naturellement frisés.

°Cependant, à l'instigation de mère Saint-Fortunat et tout le temps qu'avaient duré ses soupçons, les bonnes sœurs avaient tellement discuté de la chose que cela était devenu un problème à l'échelle conventuelle. Ça n'allait pas fort dans les petites consciences. Il y avait des remous. Chaque fois que je passais dans le corridor « de la communauté » il y en avait une pour me lancer un « Quelle chevelure ! » désobligeant. Sortilège ? Maléfice ?

Un matin, sur les cinq heures, je fus réveillée par une bonne sœur dont j'ai oublié le nom — assez jaune elle aussi. Elle °portait une bassine remplie d'eau chaude et un vieux barreau de chaise. Les fonctions de cette sœur n'étaient guère définies. Tout ce que j'en savais, c'est qu'elle occupait l'ancienne chambre de mère Saint-Georges[118] qui, en son temps, ne faisait pas grand-chose elle non plus, ce qui s'héritait avec la chambre, je suppose. Enfin, pour le moment celle-ci tenait un barreau de chaise. Elle s'était levée dès potron-minet, elle avait °gravi six étages, avec l'intention de me faire ce que nous appelons des boudins et que les enfants français appellent des saucisses, de toutes façons cela reste dans la charcuterie, tant il est vrai que nous sommes cousins.

— Au moins, cela vous fera la tête plus petite, me dit l'héritière de mère Saint-Georges.

Elle entreprit de me tremper la chevelure, de me la diviser en petites °mèches et d'enrouler ces mèches une à une, autour du barreau de chaise à l'aide de ma brosse trempée elle aussi. Elle se donnait diablement de mal. Le plus difficile, c'était de retirer le barreau sans qu'un seul poil ne bouge, auquel cas elle recommençait l'opération. Mon lit et ma chemise de nuit furent bientôt aussi ruisselants que mes cheveux et, comme personne n'avait encore imaginé de chauffer les dortoirs de couvents, je claquais frénétiquement des dents.

— Restez assise dans votre lit jusqu'à la cloche, me recommanda-t-elle, en me quittant l'œuvre faite.

Et même, dans son esprit, la bonne œuvre, sans aucun doute. Il restait une petite demi-heure. Je la passai assise, à sécher, pendant °que des têtes à cheveux réglementaires s'échappaient les souffles bruyants du sommeil. Pas longtemps. Je me mis soudain à éternuer de façon incoercible, ce qui m'attira des apostrophes désobligeantes venant des quatre coins du dortoir. Je fus, toute la journée, la risée du pensionnat avec mes boudins dont certains, mal venus, se tenaient tout droits, en dehors de l'étalage.

Le lendemain, cela recommença.

— Si vous êtes bonne fille, je viendrai °vous coiffer tous les matins, me souffla la bonne sœur avec un sourire angélique.

Imprudente bonne sœur! Elle nous surveillait, parfois, au réfectoire et je souhaitais fort qu'elle vienne dès aujourd'hui. Elle vint. Bien entendu, je ne sus qu'inventer pour me rendre désagréable. À ma première incartade, elle me jeta un douloureux regard qui me remplit de remords. Mais il n'était pas question d'écouter mon cœur. Il ne me fallait obéir qu'à ma tête, car, autrement, je me la faisais inonder tous les matins de l'année et, dame! l'hiver n'était pas loin qui me faisait redouter d'intermi-

nables séries de coryzas, fluxions, otites et refroidissements de toutes sortes.

— Je n'irai pas vous peigner °demain, me dit sœur Saint-Figaro, à la sortie du réfectoire.

Le lendemain, ce fut homérique. Dès que je mis le peigne dans cette chevelure qui avait été étroitement boudinée pendant deux jours, elle se mit à prendre des proportions démesurées. Cela débordait de toutes parts à n'en pas voir la fin. En hauteur, en largeur, en épaisseur, Absalon[119] n'était pas mon cousin. En voilà encore un qui n'était pas réglementaire. Enfin, moi, je n'y perdis pas la vie, mais tout le pensionnat y perdit son sérieux. Au surplus, les circonstances semblaient être de connivence pour donner tout le lustre possible à mon absalonisme. Ce matin-là, nous eûmes la messe à la chapelle comme il arrivait de temps en temps. Or, pour toutes les cérémonies qui avaient lieu à la chapelle, au lieu de porter un chapeau ainsi que nous le faisions pour aller à l'église paroissiale, nous nous couvrions la tête d'un voile de tulle. Le mien était neuf: le tulle en était raide. Bien avant que les couturiers songent à créer des lignes désignées par des lettres, je lançai, ce jour-là, la ligne O majuscule. Ou plutôt, j'avais l'air du rare spécimen d'une étrange espèce nomade qui, tout comme la tortue porte sa maison sur son dos, porterait son iglou sur la tête. Il me faudra attendre la messe de mon mariage pour tenir, au lieu saint, un rôle aussi considérable. Il y avait tout le temps, dans les premiers rangs, trois ou quatre fillettes de retournées. Et de pouffer. Et de jeter un œil sournois vers sœur Saint-Figaro toute rouge sous sa peau jaune, ce qui lui faisait un joli teint brique.

Comme il arrive d'étranges choses! Voilà une enfant que l'on punit et, comme résultat de cette punition, elle se trouve plus que jamais en contradiction avec le règlement.

— J'en arriverai à croire que c'est le diable qui vous frise les cheveux, me dit la Supérieure en sortant de la chapelle.

°Mère Saint-Fortunat riait. Quand le cœur lui battait, son indulgence n'avait pas de bornes. Elle ne savait pas résister à ses entraînements. C'était la Ninon de Lenclos[120] de son institution. Ce matin-là, elle prenait l'air de quelqu'un qui ne peut refréner sa gaieté, elle lançait à ma sœur des coups d'œil coquins, elle se tordait le nez d'un geste délicat, geste qui indiquait, chez elle, le comble de l'amusement. C'était un nez qui, dans le domaine des nez, n'avait rien à envier à ma chevelure. Chacun son championnat. Quand elle éprouvait un excès d'allégresse, il y avait donc beaucoup de remuement. Cela lui arrivait sans cesse, car tout l'égayait chez l'être aimé (ou chez la sœur de l'être aimé, c'est pareil), même les fredaines les plus flagrantes. Il arrivait qu'une autre fillette, forte du précédent, tentât d'en faire autant, mais les cris de Ninon la ramenaient vite à la réalité. À chacune son poids et sa mesure.

°La °mesure pouvait être fort petite. Autant mère Saint-Fortunat pouvait aimer, autant elle aimait haïr. Pour faire pendant à la favorite, il y avait toujours une persécutée à l'autre bout. J'ai connu les deux bouts. Si le premier rôle était assez divers, le second ne consistait qu'à prendre tous les méfaits du pensionnat sur ses épaules. Un graffite, dans les cabinets, tracé d'une main fort enfantine et se lisant comme suit: «Mère Saint-Fortunat la fole» me fut attribué sans hésitation. De penser que l'on pouvait me croire capable d'écrire folle avec un seul l faillit me faire mourir de rage. Cependant, je ne peux réclamer la plus belle palme du martyre. Elle revient à une petite dont j'ai oublié le nom, une blonde chétive, timide et un peu demeurée. Ses parents n'étaient pas riches et c'était un vice que mère Saint-Fortunat ne pardonnait jamais. Sitôt que la petite blonde remuait un cil, une avalanche d'injures s'abattait sur elle.

— Vous n'êtes qu'une pauvre. Vos parents sont des pauvres. Vous êtes gardée ici par charité. Vous n'avez pas, chez vous, de quoi manger à votre faim.

La petite avait la faculté de sécréter des larmes énormes qui lui sortaient des yeux en rebondissant. Ce phénomène me °surprenait beaucoup, bien que je pusse le considérer presque chaque jour. J'ignore quels étaient les sentiments des autres. Pour ma part, je me méprisais tellement de ne pas avoir le courage de me lever, de prendre la petite par les épaules et de la consoler que cela m'empêchait, parfois, de dormir. Rien que de me rappeler ce jeune visage rose de honte me noue la gorge. Imposer à des enfants une complicité avilissante, quel péché irrémissible!

Là où mère Saint-Fortunat était divine à observer, c'était quand l'infidélité s'emparait d'elle. Tout à coup, son attention était attirée par un nouvel objet, mais personne, pas même elle, ne pouvait démêler ni pourquoi ni comment. Cela se produisait, comme ça. Pendant quelques jours, elle se laissait flotter entre le vieil objet et le nouveau en se berçant, je pense, de l'illusion qu'elle pouvait choisir. Pas une d'entre nous n'avait assez d'expérience dans le domaine du cœur pour comprendre quoi que ce soit dans ces va-et-vient sentimentaux et jamais le vieil objet ne soupçonnait qu'il était menacé d'être remplacé par le nouveau. Mais c'était inévitable: le nouvel objet gagnait toujours. Jamais à ma connaissance — et Dieu sait qu'il eût été difficile de ne pas avoir connaissance de ces ravageuses passions — la chère femme ne réussit à rester fidèle à sa vieille flamme. Jamais elle ne put choisir. L'attrait de la nouveauté la fascinait au point de la priver de tout libre arbitre. Et allez donc! Cela finissait toujours de la même façon: un jour, excédée de ses vieux liens, elle les secouait violemment au premier prétexte. Une gifle, zéro de conduite, la récréation passée en pénitence dans le coin et la pauvre délaissée comprenait, tout à coup, qu'elle avait cessé de plaire et que ce serait, maintenant, pour une autre °que mère Saint-Fortunat se tripoterait le nez.

Qu'on ne se méprenne pas. Tout cela °était platonique. De plus, si les petites filles s'y prêtaient, c'était bien davantage par intérêt que par réciprocité. D'ailleurs, les amours de couvent, pour ce que j'en sais, sont platoniques. La plupart des fillettes ont des sens trop endormis pour qu'il en soit autrement. Si ça ne dort pas tout à fait, ça ne va pas plus loin que le quant-à-soi. D'abord, elles n'auraient confiance en aucune partenaire, car les filles de cet âge sont de terribles délatrices, et tout compte fait, c'est plutôt au cœur que ça les tiendrait. Quand, vers quinze ans, elles s'éveillent un peu, c'est vers les collégiens qu'elles se tournent, sauf exception.

Sauf exception... Il m'est arrivé de °surprendre un couple enlacé. On m'avait envoyé porter un livre dans la chambre d'une sœur et je n'avais même pas frappé, car c'était heure de cours et je croyais la sœur à sa tribune. Mais il paraît qu'elle s'était donné congé, car elle tenait dans ses bras une petite fille, nue jusqu'à la taille, et elle lui caressait le dos.

Encore que je me fusse retirée précipitamment en balbutiant un «pardonnez-moi» effaré, on ne m'avait pas prise pour une autre. Je m'en aperçus, le lendemain, à la lecture des notes. La religieuse commença par parler assez longuement de la calomnie, ce que nous écoutions d'une oreille sommeillante jusqu'au moment où elle nous réveilla par un cri qui m'était destiné.

— Levez-vous.

Un peu perdue, car je voyais mal ce que je venais faire là-dedans, je me levai. C'était encore une fois mon tour. Bon!

— Mes enfants, dit-elle avec de l'horreur mais de la décision dans la voix, vous avez devant vous la plus grande calomniatrice qu'on puisse trouver.

Je n'avais soufflé mot à qui que ce soit de ce que j'avais °vu, aussi mes compagnes me regardaient-elles sans comprendre comme on regarde, au cirque, le plus gros homme du monde ou bien la femme la plus à barbe. Je n'avais, ces derniers temps, rien

raconté d'extraordinaire et qu'on pût mettre en doute. La sœur — je n'ose plus dire la bonne sœur — tenait les yeux baissés sur ses mains jointes. Si, au moins, j'arrivais à capter son regard. Mais elle continuait, d'abondance.

— Mes enfants, je vous mets en garde, tout ce que dit cette élève lui est soufflé par le démon. Elle ment comme elle respire. Elle est capable des plus sales inventions. C'est l'âme la plus basse qu'il m'ait été donné de connaître.

Elle finit pourtant par lever les yeux. C'était le moment que j'attendais. Je lui décochai un pur regard que je tenais fin prêt, accompagné d'un triste demi-sourire, genre martyre de sainte Agnès[121].

— Asseyez-vous, cria-t-elle, toute sa contenance perdue.

Une fois assise, je me tournai vers la complice, une blonde et blanche °bien dodue, pour voir comment elle avait l'air de prendre la chose. Elle avait l'air de trouver ça bien. À mon coup d'œil ironique, elle répondit par un coup d'œil ironique. Elle était prête à payer ses plaisirs le prix que cela coûtait, ce qui est une heureuse disposition.

Après la lecture des notes, plusieurs fillettes vinrent me questionner sur les raisons °de cette histoire. Elles n'avaient jamais remarqué, chez moi, de tendances aussi sataniques et elles flairaient, là-dessous, quelque chose de pas catholique. Je n'eus pas le temps de décider si je parlais ou si je ne parlais pas, si je révélais ou si je ne révélais pas. La bonne sœur se précipita, m'empoigna et me mena jusqu'au coin le plus désert de la salle où, me dit-elle, je passerais mes récréations jusqu'à nouvel ordre. C'est-à-dire jusqu'au moment où s'émousserait la curiosité de mes compagnes, elle ne le dit pas, ce n'était pas nécessaire, car nous le savions toutes les deux. Moi et mon âme basse passâmes donc, une fois de plus, une couple de semaines au coin sans que cela nous ennuie beaucoup. La sœur, qui avait l'air de moins bien

s'arranger avec la sienne d'âme, devint après cela fort nerveuse. Elle criait, au moindre prétexte, comme une perdue.

Si la faveur dont jouissait ma sœur me valait de la protection d'un côté, elle ne me valait rien du tout de l'autre. La deuxième maîtresse de la division ne prisait guère ces °histoires sentimentales. Pour montrer sa désapprobation, elle prenait en grippe, l'une après l'autre, toutes °les chéries de mère Saint-Fortunat. Ce n'était pas une bonne grosse, comme je l'avais cru. C'était une grosse. Elle avait le bras fort, nous ne mîmes pas de temps à nous en apercevoir. Un peu comme mon père, elle °résistait mal à la tentation de sa force. Son coup de poing sur la tête — elle nous agenouillait devant elle avant de nous battre — nous faisait voir un assez complet assortiment de chandelles. Mais elle était bonne institutrice. Seulement, nous n'étions pas à l'âge où ceci fait pardonner cela. Je pense que, au fond, elle s'ennuyait à mourir en cet état où l'avaient peut-être poussée sa laideur et son obésité. Il m'est arrivé de converser avec elle dans un de ses bons jours — rares — et elle possédait, je dois le dire, un joli sens de l'humour. Impassible de visage, ce qui rend les bons mots toujours irrésistibles, elle en commettait de fort bien venus.

Nées trop tôt dans une société où les femmes se mariaient ou n'existaient pas, que de filles laides, à cette époque, prenaient le chemin du couvent où on les engluait dans la bêtise la plus plate et où leurs talents, souvent réels, ne leur servaient qu'à développer une bonne technique de la gifle ou du coup de poing. Nous ignorions que ces violences sont les soupapes de la sexualité contrariée. C'est dommage. La sexualité des sœurs, c'est ça qui nous aurait fait rire.

Sexualité ou pas, °cette sœur-là, emportée par une sorte de vitesse acquise, se prit à céder de plus en plus souvent à sa

violence. On racontait même qu'au cours d'une discussion elle avait giflé une autre religieuse, mais je n'y étais pas et, dans les couvents, ces ragots valent ce qu'ils valent. Seulement, j'étais bien là le matin du dernier drame. Une de ces journées de pure malchance comme il y en a quelques-unes dans la vie. Une de ces journées où c'est écrit dans votre horoscope: ne faites rien, n'entreprenez rien, tenez-vous bien tranquille, les astres sont contraires. Singulièrement dépourvue de science astrologique, la grosse sœur tomba dans les rets du destin.

Elle s'était levée, comme j'entendais dire en mon jeune °âge, «le gros bout le premier» et elle se mit tout de suite à houspiller celle-ci et celle-là. Nous n'avions pas offert, et elle avec nous, notre journée à Dieu depuis dix minutes que, déjà, les coups pleuvaient. Puis sa rage se cristallisa sur une petite Leblond après qui elle se mit à courir le poing levé, la petite trottant devant. Au bout du dortoir, il fallut bien s'arrêter. Mais il y avait là un escalier qui ouvrait une gueule tentatrice. La grosse sœur n'y put résister. Elle y précipita la petite Leblond qui, avec une magnifique présence d'esprit, se mit à crier des injures de choix. C'était d'un dramatique inouï et nous prenions toutes un plaisir extrême à entendre la sœur se faire appeler «grosse vache», si bien que nous pensions peu à l'infortune de notre compagne dont c'était le corps, pourtant, qui faisait ces affreux bruits de chute derrière les cris.

— Que se passe-t-il ici? tonna une voix venue des profondeurs.

Arrivée au bout de sa dégringolade, l'enfant était tombée dans les bras de la Supérieure et c'était la grosse voix asthmatique de l'autorité que nous entendions sans parvenir à y °croire, tellement c'était inespéré. De mémoire de pensionnaire, on n'avait jamais vu la Supérieure dans cet escalier à cette heure-là. La pure malchance. Sœur Saint-Jules était devenue d'un gros rouge apoplectique.

Quant à la petite Leblond, elle gravissait péniblement les degrés, aidée de la Supérieure.

— Vous passerez à mon bureau après la messe, dit celle-ci à sœur Saint-Jules.

Ces °choses-là, ce n'est pas juste, se passent toujours à huis clos. Après cette comparution, personne de nous ne revit jamais mère Saint-Jules. On ne nous en parla qu'une seule fois pour nous dire qu'elle était fatiguée. Il y avait de quoi. Ce fut, au reste, ce qu'on nous dit aussi, quand il fallut remplacer sa remplaçante, l'année suivante, vers la même époque.

Le temps était venu pour ma petite sœur Marguerite de communier. Il fut décidé que cela se ferait à Noël et, au début de décembre, elle vint nous rejoindre au pensionnat. Encore que les abords de son cœur commençassent à être noirs de monde, mère Saint-Fortunat accueillit cette deuxième sœur de l'objet aimé à bras ouverts. Elle était tellement ravie qu'elle organisa, le soir même de l'entrée de Margot, une représentation improvisée dans la seule intention de mettre toute la famille en °vedette et de prouver qu'elle savait placer ses affections. Je chantai, je dis des fables et, quand je fus à bout, on demanda à quelques petites filles de dire des broutilles. Pendant ce temps, Françoise et Marguerite, derrière un piano, se préparaient et s'habillaient pour ce qui serait le clou de la soirée, ce que les religieuses appelaient un tableau vivant. Marguerite y devait personnifier Sainte Thérèse de Lisieux enfant et ma sœur Françoise, la mère de Sainte Thérèse. À la petite sainte, on avait fait enfiler de longs bas blancs — qui n'avaient rien à voir avec son uniforme noir —, avec cette idée, je suppose, que c'est le meilleur endroit où porter le symbole de la pureté : quand les jambes résistent, tout tient. Seulement, on n'avait pas fixé les bas, croyant qu'ils se maintiendraient tout

seuls. Ah! ces symboles, toujours décevants! Cela se mit à dégringoler dès que Margot fut en scène. Comme elle était bien élevée et rompue à la nécessité de porter ses bas tirés, que d'une main elle offrait un bouquet de roses de papier destinées à pleuvoir leurs pétales sur la terre, elle crut ne rien pouvoir faire de mieux que d'empoigner le haut de ses deux bas avec sa main libre et d'essayer de les fixer l'un à l'autre par un vif mouvement de torsion, cependant que, de tout ce que son petit corps terrifié comptait d'inoccupé, elle tentait, si grande était sa confusion, d'entrer dans les jupes de Françoise.

Le propre d'un tableau vivant, c'est de durer aussi longtemps que l'auditoire — et le tableau — peuvent tenir. Personne n'osait rire parce que toutes les fillettes savaient d'expérience qu'on ne riait pas de la sœur de l'objet aimé. Alors, elles étaient là, contemplant Marguerite aux prises avec ses symboles et cela dura tant que mère Saint-Fortunat eut envie de regarder ses chéries.

Marguerite fit sa première °communion pendant la messe de minuit à Noël. Elle la fit sous un voile de tulle en lambeaux grâce à l'ingéniosité de sœur Saint-Arsène[122] qui s'occupait des petites et qui, insatisfaite de la façon dont ce voile était retenu, entreprit de découdre le ruban et de l'arranger à son idée. Cette initiative se solda par quatre ou cinq longues entailles comme si la sœur avait été prise de la danse de Saint-Guy[123], les ciseaux à la main.

Françoise et moi, juste avant la cérémonie, nous rendîmes au dortoir des petites pour jeter un œil sur la toilette de notre cadette.

— Tu as vu mon voile? demanda Margot, la lippe dégoûtée. Dis, tu as vu mon voile?

Et tout le temps de la messe, on put la voir ramassant un triangle de tulle qui flottait à l'abandon et se le °ramenant vers le milieu de la tête, puis un autre, puis le premier qui était retombé. Bref, encore une première communion de gâchée. Cela devenait tradition dans la famille. Toutes ces bonnes sœurs-là ne s'y seraient

pas prises autrement pour fomenter la damnation éternelle de la lignée au complet.

Le lendemain, nous quittâmes le °pensionnat pour les vacances de Noël. Maman était alitée et elle ne se leva que quelques minutes durant l'après-midi du premier de l'An. Mon demi-frère Gérard, déjà bien malade lui aussi, était venu nous visiter avec sa femme, Yvonne, et ce fut pour les recevoir que maman descendit. C'est tout ce dont je me souviens, cette heure unique. Le reste du temps, nous n'étions préoccupés que de silence et de calme. Nous, je veux dire les enfants. Quand Jupiter rentrait, le soir, c'était toujours le même tonnerre.

°Il y a cependant une autre chose dont je me souviens bien et c'est le mot tonnerre qui m'y fait penser. Cette année-là, mon père acheta son premier appareil de radio. Dès après le dîner, il s'installait devant les boutons, poussait celui du haut-parleur bien à fond et se mettait à tourner les autres, comme s'il eût attendu un message dont l'avenir du monde eût dépendu, mais sans savoir sur quelle longueur d'onde cela lui parviendrait. Il ne voulait pas écouter une émission, il voulait seulement savoir ce qui se donnait ici, et là, et ailleurs aussi. Fanfare, bon. Discours politique, bon, bon. Opéra, parfait. Orchestre symphonique. Bruits parasites, tiens, tiens. Ce devait être — hélas! — un très bon appareil pour l'époque car nous prenions tous les postes de notre continent et peut-être des autres. (Je dis nous simplement pour éviter l'amphigouri, car nous, les enfants et maman, ne touchions jamais à cet appareil dont le contact s'établissait au moyen d'une clef que mon père gardait toujours dans sa poche.) Vers huit heures et demie, les garçons et les filles montaient dans leurs chambres où pour chacun commençait la nuit blanche, car il y avait déjà des Américains pour avoir inventé, malédiction! de

diffuser jusqu'à quatre heures du matin. Nous nous retournions sans fin dans nos lits glacés. Au milieu des hurlements du soprano, des cris hystériques du prohibitionniste, nous entendions maman tousser, tousser. Puis, quand il n'avait pu, depuis une demi-heure, attraper autre chose que des bruits parasites, mon père se décidait à monter de ses gros pieds qui ont toujours ignoré la discrétion. Il claquait sa porte. Il lançait ses souliers. Nous aurions pu dormir, si la rage ne nous avait tous tenus éveillés jusqu'au jour. Rage intuile : un des droits que mon père avait acquis en naissant était de faire grand tapage dès que quelqu'un reposait.

Nous avions réintégré le pensionnat depuis une quinzaine quand Françoise fut rappelée à la °maison de la même façon que Dine l'avait été. Son départ fut si précipité qu'elle ne vint pas me dire adieu et qu'elle n'emporta aucun de ses effets. À la récréation, mère Saint-Fortunat, les yeux rouges et la mine défaite, vint m'annoncer la nouvelle.

— Votre mère est allée se reposer chez votre grand-mère, me dit-elle, et Françoise est partie pour que votre sœur aînée ne soit pas seule.

Ce qui était °arrivé, c'est que maman, sentant qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre, avait décidé d'aller les vivre dans la paix. Elle y avait été vivement poussée par ma sœur Dine qui, à dix-huit ans, avait assez de maturité pour comprendre que tout être humain a le droit de s'en aller en toute sérénité (mais ce ne fut qu'un an plus tard, quand mon frère Gérard viendra mourir à la maison paternelle, que Dine comprendra à quel ultime péril maman avait échappé). Maman, le matin de ce jour-là, avait donc téléphoné à grand-maman et lui avait fait part de son désir. Puis elle avait téléphoné à mon père. Je n'ai jamais su de quelle façon il lui répondit, s'il était d'accord ou non. Tout ce que je sais, c'est

que mon oncle vint chercher maman à la fin de la matinée. On l'habilla, on la roula dans des couvertures et elle quitta pour toujours cette maison maudite qui pourrait être, s'il était vrai que l'on vient après la mort hanter les lieux où l'on fut malheureux, visitée par un plus grand nombre de revenants que n'importe quel château d'Écosse.

Malgré tous ces bouleversements, il ne me vint pas à l'esprit que maman allait mourir. Est-il normal qu'une fille sur le point d'avoir treize ans ne se rende pas mieux compte de ce qui se passe, surtout quand il s'agit de la maladie et de la mort prochaine de sa propre mère? Rien n'arrivait à susciter mes soupçons. Ainsi, peu avant la Noël, une des compagnes de Françoise avait demandé devant moi:

— Comment se porte madame ta mère?

La formule, peu en usage chez les enfants, m'avait donné envie de rire.

— De quoi souffre-t-elle? poursuivit Rolande.

— De tuberculose, répondit Françoise.

Mon envie de rire disparut d'un °coup.

— Tu es folle, criai-je.

Mais la cloche annonçant l'heure de l'étude couvrit mon cri. Seule ma sœur l'avait entendu. Elle me jeta un curieux regard et me quitta pour prendre son rang. Je me souviens très bien de mon désarroi, mais je ne sais pas ce qu'il en advint. Je pense que je ne voulais rien savoir de tel et qu'avec la merveilleuse facilité que les enfants ont pour ce faire, je m'obligeais à l'ignorance. En tout cas, même après avoir constaté l'état où elle était pendant les vacances et m'en être inquiétée, quand j'appris que maman «avait été se reposer chez grand-maman» je n'y vis que motif à me réjouir et à me rassurer. Il semble que, tout ce temps, chacun autour de moi était au courant.

— Ton père ne te fait pas sortir en ville pour aller voir ta mère? me dit Hélène un jour de février.

Je rougis violemment. Bien que j'y pensasse sans cesse, je n'avais pas osé demander cela à mon père. Je savais bien qu'il ne °comprendrait rien à ce désir. Au fond, je n'étais pas censée aimer maman plus qu'il ne l'aimait. Seulement, si j'avais su qu'elle était mourante, j'aurais ramassé mon courage. Hélène avait un père malade qu'elle allait voir toutes les semaines. Je n'aimais pas faire, sur mon père, des confidences à mes compagnes, car je connaissais d'expérience la cruauté que suscite chez l'enfant le malheur d'un autre enfant, mais il me parut que celle-là était disposée à comprendre.

— Si tu voulais, tu parlerais à Mère Supérieure. J'aimerais mieux ça que de le demander à mon père.

Hélène rougit à son tour et les larmes °lui montèrent aux yeux, ce que voyant je me mis à pleurer aussi. Le jeudi suivant, au matin, Mère Supérieure me fit appeler et m'annonça qu'elle avait communiqué avec mon père et qu'il avait accepté que Françoise vienne me chercher pour me mener auprès de maman.

Je ne me souviens que d'un immense embarras. Celui que les enfants éprouvent à se tenir au chevet d'un malade qui ne peut presque pas parler. J'étais là, assise à gauche de maman, je ne savais pas quoi dire, j'avais l'impression de prendre de la place, de respirer l'air dont elle avait besoin, de la fatiguer. J'ai souvenir d'avoir dit quelque chose qui la fit rire et elle se mit à tousser. Grand-maman nous fit un petit signe, nous nous levâmes, Françoise et moi, et nous partîmes. Cette visite n'avait duré qu'une demi-heure et la preuve que je n'avais encore rien compris c'est que je m'en souvienne si mal de cette demi-heure. Si j'avais su, au moment de la vivre, que c'était la dernière, il me semble que je pourrais la raconter seconde par seconde.

J'avais congé pour tout °l'après-midi. Qu'allions-nous faire, maintenant? Nous décidâmes d'aller chez tante Berthe (tante Berthe, c'était la femme du frère de maman[124]) — ce que nous n'avions, pour ainsi dire jamais, la permission de faire — et d'en profiter pour lui annoncer que, depuis quelque temps, nous fumions la cigarette. À première vue, cette préoccupation semble trahir une certaine sécheresse de cœur. Mais je pense que Françoise se faisait, sur l'état de maman, illusion autant que moi. Je me souviens qu'elle me parla de guérison et de retour.

Mes sœurs et moi avions commencé à fumer pendant les vacances de Noël. En cachette, bien entendu, car si mon père nous avait surprises il nous aurait fait enfermer chez les filles repenties[125]. Au fond, pour nous, ce n'était pas de fumer qu'il s'agissait. Il s'agissait d'un début de libération. Un pas. Dine et Françoise avaient commencé ça sans moi, puis elles m'avaient admise dans leur clan le jour où je les avais trouvées la cigarette aux doigts.

— Tu ne parleras pas?

— Jamais!

Sur la foi de quoi elles m'avaient donné une cigarette qui m'avait rendue bien malade. °Après cette innovation, nous eûmes, toutes les trois, le sentiment vif que quelque chose était changé, que nous étions en train de rejeter de façon efficace la tyrannie de notre père. Un pas. Nous nous voyions déjà, de fil en aiguille, sorties de notre piège, mariées à de «chics types» qui nous feraient voyager, nous mèneraient au bal et au théâtre et nous laisseraient porter des robes décolletées. Nous en parlions dans les coins pendant des heures entières et nous rêvions de mettre oncle Eugène et tante Berthe au courant de notre évolution. Ils étaient jeunes, ils étaient à la page, nous étions sûres de trouver de l'appui de ce côté. Quand mes sœurs venaient me voir, au parloir, nous tenions des discours passionnés sur ces sacrées cigarettes et sur la nécessité de faire savoir à mon oncle

et à ma tante que nous n'étions plus des sottes. Mais, comme nous ne les voyions presque jamais, c'était difficile. Aussi, quand nous nous trouvâmes dehors, Françoise et moi, nous apparut-il tout de suite que c'était le moment de passer à l'action.

Dans le °tramway, nous répétions sans cesse:

— Pourvu qu'elle soit là!

— Comme elle sera surprise!

— Tu parles! Elle nous prend encore pour des saintes-nitouches.

C'est le cœur battant que nous sonnâmes à sa porte.

Après une demi-seconde d'attente, nous étions déjà prêtes à désespérer.

— Attendons encore un peu.

Enfin, la porte °s'ouvrit. Tante Berthe nous accueillit sans pouvoir dissimuler un peu d'ennui. Nous n'en fûmes pas embarrassées: nous apportions des révélations propres à dissiper cet ennui. Elle nous fit asseoir dans le boudoir dont je me souviens qu'il était très très 1925, ce que l'on appelait le style «flapper»: sombre comme l'antre du diable, tendu de papier marine à peine éclairé de rares motifs orangés, boursouflé de coussins où les couleurs traditionnelles n'avaient pas leur place et tout piqué de bibelots étranges. Tante Berthe, minuscule dans sa robe chemise, ses cheveux noirs plaqués sur une tête déjà petite, trônait au milieu de ce décor.

— Je vais vous faire une tasse de thé, dit-elle soudain.

Françoise ne tergiversa pas plus °longtemps.

— Nous pourrions d'abord fumer une cigarette, peut-être.

Tante Berthe faillit s'étrangler.

— Vous fumez?

Et comme si l'un n'allait pas sans l'autre:

— Dans ce cas, au lieu de thé, nous allons prendre du porto.

Pendant ce temps, Françoise avait °entrepris de sortir ses cigarettes qu'elle tenait bien cachées dans le haut de son bas. Tante Berthe se récria et s'en fut chercher les siennes.

— C'est mon oncle qui sera surpris quand il saura ça, dis ma tante? Il n'en reviendra pas.

J'aurais aimé qu'elle lui téléphonât pour lui raconter les choses extraordinaires qui se passaient chez lui, ce jour-là. Mais la surprise de ma tante n'allait pas jusque là.

Ce fut bientôt l'heure de °partir. Nous reprîmes, l'une le chemin de la maison, l'autre, celui du pensionnat. Tout mon destin me semblait changé. J'avais le sentiment d'avoir remporté sur mon père une victoire que suivraient beaucoup d'autres victoires.

En racontant ces faits, je m'aperçois combien vifs sont demeurés mes souvenirs dans un cas et comme ils sont inexistants dans l'autre. Je n'en ressens pas de culpabilité. Je sais que cela ne venait pas de mon cœur mais des circonstances.

Mon père °vint au parloir, le dimanche suivant.

— Sais-tu que c'est la Supérieure qui m'a téléphoné pour suggérer que tu ailles voir ta mère? me dit-il dès son arrivée. Qu'est-ce que c'est cette histoire? C'est toi qui lui as demandé de téléphoner?

— Non. C'est une petite fille dont le père est malade. Elle va le voir toutes les semaines et...

— Tu lui diras de se mêler de ce qui la regarde, répondit mon père. Quand je voudrai que tu ailles voir ta mère, j'en déciderai moi-même.

Aussi n'ai-je pas revu maman vivante.

C'est °arrivé le 13 mars 1927. Le murmure que fait la mémoire autour de ce premier irréparable malheur ne se tait jamais. Après

le petit déjeuner, je fus appelée au bureau de Mère Supérieure. Mère Saint-Fortunat était là. Elles me firent asseoir entre elles.

— Il y a longtemps que vous avez vu votre maman? demanda la Supérieure.

Je crus qu'encore une fois elle voulait m'envoyer la voir et je ne savais comment répondre. J'aurais préféré mourir °plutôt que de répéter ce que mon père m'avait ordonné, plutôt que d'avouer quel père j'avais.

— Un mois, balbutiai-je.

Elles me semblaient pleines de tristesse et de compassion toutes les deux mais, hypnotisée par ma peur d'être obligée d'avouer la défense de mon père, je ne voyais pas plus °loin.

— Vous allez être très courageuse, dit mère Saint-Fortunat.

— Oui... votre maman est morte ce matin.

Je ne sais plus bien. Il y eut d'abord ce sentiment d'incrédulité qui nous aide à traverser les premières secondes et puis les cris, les larmes, toute l'intempérance du désespoir innocent et, plus vague °encore, la sensation de la toile blanche des guimpes sous ma tête, du breuvage chaud et poivré, de la sueur qui me mouillait les cheveux.

Quoique j'eusse assisté à la basse messe, mon père avait décidé que je devrais entendre la grand-messe aussi. Mère Supérieure, une adorable grosse femme, humaine et juste, semblait trouver que c'était trop me °demander. Mais puisque mon père l'exigeait, elles choisirent de croire, toutes les deux, que cette piété était bien de mise et qu'une enfant qui venait de perdre sa mère ne pouvait mieux faire, en effet, qu'aller prier à l'église.

— Après la messe, je vous ferai reconduire en voiture, me dit la Supérieure. Votre père demande que vous apportiez le chapeau noir que Françoise a laissé ici.

Je n'avais guère l'habitude de la prière et ce qui °venait d'arriver n'était pas de nature à m'y pousser. Je passai le temps

de la grand-messe à maudire le sort, à maudire mon père et à souhaiter mourir.

En sortant de l'église, je vis de loin le cocher qui m'attendait avec son traîneau, devant la porte du couvent. J'allai chercher le chapeau de ma sœur, je dis adieu à mère Saint-Fortunat et je partis. Quand j'arrivai près de la maison de notre fermier, celui-ci sortit et me cria que tout le monde était parti pour la ville et que je devais me rendre chez ma grand-mère paternelle. Je ne comprenais plus rien. On ne m'avait pas dit que maman serait exposée chez ses parents, on ne m'avait pas dit à quelle heure le reste de la famille comptait partir pour la ville. De plus, je connaissais mal le quartier où demeurait, maintenant, ma grand-mère paternelle et je ne savais comment m'y rendre. En maugréant, le cocher fit demi-tour et me conduisit à la petite gare où passerait le train qui me mènerait à Québec, Dieu seul savait à quelle heure. Je n'avais pas assez d'argent pour payer la voiture et j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre au cocher qu'il devait se faire payer au couvent. Et je me mis à attendre. Il faisait froid. J'attendis presque une heure. Enfin, j'arrivai à la ville et, après avoir demandé mon chemin à je ne sais combien de gens, après avoir cru me perdre dix fois, je sonnai chez ma grand-mère paternelle. Ce fut ma tante qui m'ouvrit. Derrière elle surgit mon père.

— Peux-tu me dire ce que tu as fait? Crois-tu que je n'ai rien d'autre à faire qu'à t'attendre? As-tu apporté le chapeau de ta sœur?

Oui, j'avais le chapeau. Je le tendis à Françoise et je faillis éclater de rire à voir comme elle était fagotée. Au reste, Dine l'était de °même. C'était ma tante qui s'était chargée, pendant la dernière semaine, de préparer le deuil de mes sœurs. Elle partageait avec mon père la haine des vêtements qui laissent deviner les formes du corps. Aussi avait-elle acheté des robes deux fois trop grandes. Non seulement on ne pouvait pas

discerner la poitrine, qui était ce que l'on voulait d'abord cacher, mais on ne retrouvait même pas les épaules. Elles avaient l'air de deux pauvresses maigres à qui une grosse femme riche aurait donné ses robes.

— Eh bien! partons, dit mon père.

— Claire n'a pas mangé, dit timidement ma sœur Dine.

— Elle mangera ce soir.

Tante Maria me glissa une pomme et nous partîmes tous les huit, mon père devant et les sept enfants derrière. Encore un tramway. Mon père °eut avec le contrôleur une acerbe discussion. Les enfants de six ans étant admis gratuitement, il aurait voulu faire croire que nous avions presque tous six ans. Or, même la plus jeune, Thérèse, n'avait plus droit à cette gratuité depuis janvier. J'étais écœurée. Il vint s'asseoir près de moi et me fit raconter ce que j'avais fait depuis qu'il avait téléphoné. Quand il apprit l'histoire de la voiture, il entra en colère.

— Te rends-tu compte que je vais être obligé de payer une voiture pour °rien? Et je serais surpris que tu aies eu l'intelligence d'en profiter pour transporter ce que Françoise a laissé au couvent.

En effet, je n'avais pas eu cette présence d'esprit. Il le savait bien. S'il feignait de croire que j'aurais pu profiter ainsi de l'occasion c'était, en quelque sorte, pour me dénier tout droit au chagrin, pour affirmer qu'il n'y avait vraiment pas de quoi perdre de vue les petits problèmes quotidiens. Il parlait haut. Tout le monde regardait cette famille en deuil. Tout le monde écoutait cette histoire de voiture dont il aurait fallu profiter. Quand on a vécu cela, on sait qu'on ne peut pas mourir de honte.

Enfin, nous arrivâmes chez grand-maman. Sous l'œil de mon père, elle nous °embrassa tous, chacun à notre tour. Sept petits automates raidis par la peur de laisser voir quelque faiblesse dont il leur serait tenu compte. Durant les deux jours que maman fut exposée, il ne cessa pas un instant de nous surveiller, le visage

empreint d'une colère toute prête à éclater si l'un d'entre nous osait manifester sa peine. Et c'était un spectacle effrayant que de voir, autour du cercueil de leur mère, ces sept enfants aux yeux secs.

Elle était exposée au fond du salon. Sous la vitre du cercueil, son visage n'était pas paisible. Il était l'image même de l'inquiétude avec ses sourcils froncés et sa °bouche crispée. J'ai su, bien plus tard, qu'elle avait passé ses derniers jours à se tourmenter de notre sort à tous, bien sûr, mais spécialement du mien.

— C'est celle qui aime le moins son père, répétait-elle.

Aimer moins °n'était guère le juste terme, mais quand on va mourir, les justes termes de cet ordre…

Mon père partit enfin pour le presbytère de Beauport où il fallait arranger les funérailles et cela nous donna une heure de répit pendant laquelle nous pûmes accueillir notre peine comme un sentiment normal. Puis il revint.

— J'ai pris un service de deuxième °classe, annonça-t-il d'une voix claironnante.

Ce disant, il regarda grand-maman avec un sourire arrogant. Puis il crut bon d'ajouter :

— Ça sera bien suffisant.

— °Mais, bien sûr, murmura grand-maman.

Plus tard, la salle à manger étant envahie par les visiteurs qui refluaient du salon, elle nous fit manger, deux ou trois à la fois, sur la petite table de la cuisine. Je me mourais de faim, je n'y pouvais rien, c'était °ainsi.

Je regardais mes sœurs qui semblaient avoir du mal à grignoter quelques bouchées et j'aurais voulu n'avoir pas plus d'appétit qu'elles. Mais c'était la journée de la honte, il fallait bien que j'en prenne tout mon parti.

Vers huit heures, mon père décida que c'était suffisant. Il nous ramena à la maison et nous nous couchâmes tout de suite après la prière du soir. À cette époque, tous les membres de la

famille couchaient à l'étage, sauf moi qui occupais une des petites chambres que mon père avait fait aménager, à l'origine, pour loger les domestiques. En hiver, quand j'étais au pensionnat, une large trappe placée tout en haut de l'escalier retranchait cet étage de la maison, de façon à économiser le chauffage. Il y faisait donc presque aussi froid que dehors. Aussi, Dine voulut-elle me faire partager son lit. Mon père, qui avait de la colère en retard à cause de cette journée passée chez les autres, où il est toujours plus difficile de s'emporter, en profita pour éclater.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Pour quelle raison voulez-vous coucher dans le même lit? Mais vous n'avez donc que de mauvais °instincts!

Écœurée une fois de plus, je montai dans ma glacière. Je n'ai jamais eu, et je n'aurai de toute ma vie, je le sais, de nuit comparable à celle-là où la souffrance le dispute à l'abjection. N'eût été ce froid, j'aurais peut-être dormi et oublié, mais je ne dormis pas une seconde. Il n'y avait qu'une compensation: seule à mon étage, je pouvais pleurer en paix. En paix c'est, en l'occurrence, une bizarre expression. Depuis mes premiers souvenirs, je n'avais guère eu de paix, mais je connus, cette nuit-là, que je n'en aurais plus du tout et pour longtemps. À mon amour et à ma °peine, se mêlait, avec combien de raison, l'épouvante que m'inspirait l'avenir. Et ce mépris, et cette haine, et, toujours, ce froid cruel qui ne me laissait pas de répit. À la longue, il m'apparut impossible qu'un malheur exemplaire ne s'abattît pas sur mon père et ne nous en délivrât, mais après combien de mois, d'années? Malgré la détresse de cette nuit, quand je m'aperçus que le jour se levait je fus terrorisée. Où trouver la force nécessaire à vivre la journée qui venait?

Nous °passâmes la matinée à la maison et ne retournâmes chez grand-maman qu'après le déjeuner. Tout fut comme la veille. Intimement avertis qu'il ne fallait montrer ni notre chagrin ni notre tendresse envers nos grands-parents, nous étions là comme sept petites bêtes effarouchées. Je me souviens de chaque

visage, car je les scrutais sans cesse pour essayer d'y trouver un modèle, une sorte de juste terme où me tenir, tant j'étais terrifiée par le regard de mon père. Seules Marguerite et Thérèse avaient un air à peu près naturel, c'est-à-dire cet air profondément ennuyé qu'ont les petits quand le mystère de la mort surgit.

Dans le cours de l'après-midi, le prêtre qui avait assisté maman vint faire visite. Il ne dit qu'une courte prière après quoi il expliqua à mon père que maman n'avait certes pas besoin que l'on prie longuement pour °elle.

— Pendant toutes mes années de ministère, je n'ai jamais rencontré une âme aussi près de la sainteté. Je ne crois pas qu'elle connaissse les flammes du purgatoire.

Le brave homme parlait les yeux baissés en quoi il était bien inspiré car la physionomie de mon père faisait peur à voir. Je pense que, s'il avait été seul avec son interlocuteur, il se serait jeté sur lui et l'aurait étranglé. Pour comble de malheur, nous étions tous là, autour, à écouter les pieuses paroles et cela risquait de fausser tout ce que nous devions croire. N'était-il pas entendu que le futur canonisé c'était lui? Peu à peu, ne recevant pas de réponse, le prêtre perdit contenance et partit.

Maman devait être enterrée le lendemain °matin. Avant le départ, ce dernier soir, nous allâmes jeter sur elle ce que je ne peux guère appeler qu'un coup d'œil. Il n'était pas question de s'assurer, là, des souvenirs pour la vie. Pressez, pressez. Mais le suprême regard qu'un enfant pose sur sa mère n'a pas besoin d'être prolongé. Il embrassse tout, prestement, et ce souvenir est un trésor dont on ne le dépossédera pas.

Grand-papa et grand-maman nous embrassèrent et nous descendîmes l'escalier l'un derrière l'autre. Je quittai cette °maison dans la miséricordieuse ignorance de l'avenir: je ne devais jamais y retourner.

La maison paternelle était glacée, comme à l'accoutumée, et nous fîmes la prière du soir dans les courants d'air habituels. °Puis en se relevant :

— Vous irez aux funérailles de votre mère, dit mon père.

À cette époque, seuls les hommes de la famille se rendaient à l'église pour cette cérémonie. Mais mon père en avait décidé autrement. La voix un peu hésitante, malgré qu'il en eût, il ajouta :

— Il ne faut pas croire tout ce que les gens disent... Ce prêtre est probablement un bon prêtre, mais il a pu être trompé. Pour ma part, je ne suis pas sûr que ce qu'il a dit soit vrai.

Plus un seul d'entre nous ne respirait.

— J'aime autant dire les choses commes je les pense, continua-t-il. Je ne crois pas que votre mère soit sauvée.

Suivirent quelques phrases emberlificotées par quoi il tenta d'expliquer sa conviction. Il n'osait pas dire qu'il en avait reçu la révélation — le ridicule a des frontières qui se franchissent mal — mais il cherchait à le laisser entendre et, comme la subtilité n'était pas son fort, même les plus petits comprenaient. Seulement, pas un d'entre °nous ne croyait ce qu'il °disait, mais là non plus la subtilité n'était pas son fort. Dans sa triste vanité, il pensait qu'il n'avait qu'à parler pour nous convaincre, alors qu'au contraire il lui suffisait d'énoncer la chose la plus ordinaire pour que, tout de suite, nous nous disions : tiens, encore une chose qui n'est pas vraie.

°J'écoutais, avec une sorte de mauvaise satisfaction, son discours embarrassé. Il ne me déplaisait pas de trouver cet homme encore plus méprisable que je ne l'avais cru. Quant à l'amour que je portais à maman, chaque mot de ce discours m'y enfonçait davantage.

La trappe était restée °ouverte. Dine m'avait préparé une bouillotte. Je pus dormir. Le lendemain, mon père partit tôt avec les garçons. Nous, les filles, nous rendîmes à l'église directement.

Nous prîmes place un peu à l'écart de sorte que nous pouvions pleurer tranquillement. On entra le cercueil que suivaient d'abord mes deux frères, puis mon père, grand-papa, mon oncle Eugène, mon oncle Lorenzo. De tous ces hommes, je ne regardai que grand-papa. J'étais, je ne sais pourquoi, stupéfaite de le voir remonter l'allée centrale de cette église où je venais tous les jours et où je n'avais jamais imaginé le voir. Quand, le jour de mon mariage, bien des années plus tard, je remontai cette même allée au bras de mon père, ce souvenir presque oublié me revint brusquement: grand-papa et sa barbichette qui piquait si fort les joues, le seul homme à qui j'ai porté ce sentiment filial que sans lui je n'aurais pas connu, grand-papa, me semblait-il, remontait la grande allée pour me donner en mariage.

À la fin de la cérémonie, le chantre entonna un °cantique: «J'irai la voir un jour, au ciel dans ma patrie.» Je ne pus m'empêcher de trouver quelque ironie à ce choix et j'allongeai le cou pour regarder la tête que faisait mon père. Il marchait pesamment derrière le cercueil, le visage hargneux.

Dès le retour à la maison, il entreprit de nous démontrer que c'était un jour ordinaire en nous faisant exécuter toutes sortes de travaux. Si l'un d'entre nous paraissait un peu absent, il feignait de croire qu'il °n'y avait vraiment aucune raison pour cela.

— On dirait que tu es dans la lune, ma parole. Que peux-tu bien avoir pour être aussi distrait?

— Oh rien! étions-nous bien forcés de répondre.

Ottawa — avril 1957 – août 1965.

Page laissée blanche

DEUXIÈME PARTIE

LA JOUE DROITE

Page laissée blanche

JE N'AI PEUT-ÊTRE PAS DIT que j'avais, dans le petit cœur toujours entrouvert °de mère Saint-Fortunat, pris la suppléance après le départ de ma sœur Françoise. Quoique j'eusse le droit selon les règlements du couvent de passer, après mon deuil, une semaine dans ma famille, elle me téléphona dès le jeudi matin pour me demander de revenir. Le temps lui durait sans moi, me dit-elle. Trop contente de quitter la maison et l'atmosphère empoisonnée qui m'y étouffait, je partis pour le couvent sans plus attendre. J'y retrouvai des fillettes qui me parurent si différentes de ce que j'étais devenue que j'en fus agacée.

— C'est encore pour ton père que c'est le plus triste, me disaient-elles. Il doit être désespéré.

— Désespéré, oui, c'est bien ça.

— Je l'ai trouvé courageux. Il n'a pas pleuré pendant les funérailles.

— Oui, il est courageux.

Mais il n'y en avait donc pas une seule, sur tout le lot, qui venait d'une famille comme la mienne? Et tous les jours, cela recommençait.

— Mon oncle, lui, a fait faire un cœur avec l'alliance de ma tante quand elle est morte. Il le porte toujours sur lui. Et ton père, qu'est-ce qu'il va faire de l'alliance de ta mère?

— Mais... un cœur, lui aussi, bien sûr.

Je m'enfonçais dans un abrutissement complet. Mes nuits étaient peuplées de °cauchemars tels que je me retenais de dormir.

Heureusement, très peu de temps après mon retour, les sœurs décidèrent de monter une grande représentation théâtrale. On

allait donner *Le Rayon* de Reynès-Monlaur[1] (c'est un auteur que j'ai peu fréquenté depuis et, pour retrouver son nom, j'ai dû feuilleter mon vieil exemplaire — précieux — de *Romans à lire et romans à proscrire* de l'abbé Louis Bethléem et c'est bien, de toute ma bibliothèque, le livre le plus propre à me tirer de la tristesse où les événements que je viens de raconter °m'ont jetée). J'y tiendrais le rôle de Suzanne et ma cousine Louise, celui du Christ. Les répétitions commencèrent et les bonnes sœurs leur donnèrent tant d'importance que cela me sortit peu à peu de mon marasme. Tous mes moments libres y passaient. Mon rôle comprenait d'interminables répliques (si on peut ainsi dire quand on parle tout seul) de trois ou quatre pages où Suzanne, avec un vocabulaire incandescent, épanchait son âme dans le sein du Seigneur. Il y avait du travail.

°D'habitude, au contraire de ce que j'avais connu dans mon premier pensionnat, les pièces, ici, étaient montées le plus sottement qu'il était possible. °Ainsi, on nous en avait fait jouer une où il y avait une marquise de Verneuil — assez étrangement, dans ces pièces de patronage, toutes les marquises, et Dieu sait s'il y en avait, étaient Verneuil — et bien que tout le reste de la distribution fût vêtu de robes empruntées aux mamans ou aux sœurs aînées, on crut bien faire d'habiller la marquise d'une vaste robe à crinoline et de la coiffer d'un hennin. Cela me chiffonnait. J'eus beau insinuer que le hennin et la crinoline n'étaient pas de la même époque et que ce ne fut qu'au temps où toutes les femmes d'un certain rang s'habillaient en marquises que les marquises s'habillèrent, elles aussi, en marquises, rien n'y fit. Je réussis seulement à me faire accuser de jalousie sous prétexte que mon rôle était celui d'une simple bourgeoise. Je finis par comprendre que, pour ces bonnes sœurs, le marquisat ce n'était pas un titre mais une façon de s'habiller en grosses jupes et chapeau pointu.

Cette fois-ci, on fit les °choses sérieusement. Au surplus, rien à craindre pour les costumes. Depuis le temps qu'on recevait des

calendriers de par toute la province de Québec, on avait l'attirail biblique bien dans l'œil. Les répétitions me prenaient toutes les heures de récréation et j'en étais fort aise, car avec mère Saint-Alexis[2] qui nous servait de metteur en scène, j'étais sûre qu'il n'y aurait pas de ces questions irritantes sur l'affliction de mon père. C'était une femme °adorable, mère Saint-Alexis, intelligente et vive et gaie. Elle était menue, de teint foncé, et ressemblait à un petit chat noir. Elle n'avait, au pensionnat, que des partisanes.

Quand arriva le grand jour, tout était fin prêt. Je ne sais sur quel calendrier on avait pris le modèle de mon costume. Un marchand de tissus, °probablement. J'avais tellement de tuniques, sur-tuniques, draperies, voiles, etc., que je faisais une °Suzanne scandaleusement dodue. Agenouillée aux pieds de ma cousine Louise qui personnifiait un Christ assez jeunet, j'avais une importance physique un peu sacrilège. Quand elle me dit qu'il lui fallait mourir, les larmes me vinrent aux yeux, ce pour quoi tout le monde loua mon talent d'actrice sans penser que ce n'étaient que larmes d'orpheline.

Les derniers mois de l'année °passaient l'un après l'autre sans rien changer à ma peine. Pourtant, mère Saint-Fortunat avait reporté sur moi toute la passion qui l'avait entraînée vers ma sœur Françoise. Elle m'accordait les toutes grandes faveurs. En juin, elle accepta que grand-papa, grand-maman, mon oncle Eugène et ma tante Berthe viennent passer une soirée avec moi pendant que les autres pensionnaires étudiaient. Elle vint les recevoir au parloir. Elle leur dit la part que j'avais prise à la représentation du *Rayon* et elle m'invita à répéter pour eux mon morceau de bravoure, la réplique de quatre pages. Debout au milieu de la pièce, je m'exécutai, gestes et tout. Peu familier, je le présume, avec Reynès-Monlaur, l'oncle Eugène cachait derrière sa main, sous prétexte de pose méditative, une petite envie de rire.

Quand j'eus terminé, °grand-papa déclara que, décidément, cela méritait que l'on passât le chapeau et que, pour sa part, il y

mettait cinq dollars. Grand-maman en mit autant et mon oncle aussi. Je n'avais jamais eu un si fort montant rien qu'à moi et il se passera quelques années que je ne l'aie de nouveau. J'étais éblouie. Mère Saint-Fortunat, qui avait bien vif le respect de l'argent, le semblait encore plus que moi. Là-dessus, elle nous quitta discrètement en nous assurant que nous pouvions rester ensemble jusqu'à neuf heures. À neuf heures, toutes les filles étaient couchées. C'est dire si mon crédit était grand! Après que la porte du parloir se fut bien refermée sur nous seuls, j'allai m'asseoir sur les genoux de grand-papa jusqu'à ce qu'il demandât grâce — ce qui ne tarda guère car, à treize ans, j'avais atteint ma taille d'adulte, déjà.

— Comme tu es lourde, mon Ti-Claire!

Je retournais à ma chaise, mais ce n'était jamais pour bien longtemps. Je n'arrivais pas à me détacher de lui et, n'eussent été tous ces vêtements noirs que nous portions et qui tenaient, en quelque sorte, la place de la morte entre nous, j'aurais été heureuse comme je l'avais été peu souvent cette année-là.

— À bientôt!

— À bientôt!

À bientôt? À jamais. Je montai au dortoir sur le bout des pieds, le cœur plein d'amour et sans °pressentiments.

Puis ce fut juin, les ultimes leçons d'enseignement ménager et, pour finir, la distribution des prix. Les parents étaient invités. Déjà placées, nous les regardions arriver. Quand la cérémonie commença, il n'y avait personne de ma famille. J'étais la première de ma classe, cette année-là, et les gros livres à tranches dorées s'accumulaient sur mes genoux. De plus, comme mère Saint-Fortunat jouissait d'un véritable talent pour susciter les dons des bienfaiteurs, il y eut toutes sortes de prix spéciaux: la diction, les

belles manières, l'ardeur à l'étude. Comme chouchoute numéro un, j'en récoltai une bonne partie. Mes voisines me regardaient avec envie. Pour ma part, j'étais désespérée. Comment pourrais-je jamais arriver jusqu'à la maison, cette charge sur les bras? Cela prenait trois bons quarts d'heure de marche ordinaire. Je n'en verrais pas facilement le bout, fatiguée comme je l'étais par mon inévitable entérite de fin d'année.

Je partis donc, ma pile de livres commençant à bout de bras et finissant sous le menton. Comme je ne voyais pas où je mettais les pieds, je tombai plusieurs °fois. Le vrai calvaire! Les Vies des Saints s'égaillaient dans tous les sens, s'empoussiéraient, il fallait les rassembler, les épousseter, en rétablir l'équilibre et repartir d'un pas de plus en plus traînant. Dix fois, peut-être, des automobilistes m'offrirent de me déposer chez moi, mais je n'osais accepter. Si, par hasard, mon père se fût trouvé à la maison, il aurait trouvé mauvais que j'arrivasse dans la voiture d'un inconnu, toute écolière que j'étais. Pour que ce soit tout à fait pénible, il faisait une chaleur épouvantable qui, midi approchant, allait s'aggravant. Pour toute consolation, je ne pouvais que maudire mes sœurs pour n'être pas venues à la distribution des prix et mère Saint-Fortunat pour m'aimer trop. Tous ces livres, c'étaient des pavés d'ours, vraiment!

Enfin, j'atteignis la maison. J'étais en larmes. À cause de tous les repos que j'avais dû prendre, il y avait une heure et demie que j'étais sur la route.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venues? demandai-je à mes sœurs.

— Papa est en voyage. En partant, il nous a défendu de sortir de la °maison sous aucun prétexte.

La colère, une vraie colère comme la mauvaise moitié de mes chromosomes me permettaient d'en produire, m'étouffa. Je me mis à crier.

— Et si le feu y prenait à la maison, vous pourriez pas en sortir, hein?

Il n'empêche que, n'eût été cette °possibilité, mon père aurait fermé les portes et emporté les clefs avec lui. Je n'invente rien. Comme si cela allait de soi, il l'avait dit au moment des recommandations et il avait ordonné à mes sœurs de «faire tout comme si les portes étaient verrouillées». Enfin débarrassé de tout gênant regard d'adulte, il allait pouvoir se livrer pleinement à sa vocation de bourreau d'enfants. Cela ne faisait que commencer.

Cette première année après maman nous trouva apeurés et °sans audace. Cela n'allait pas durer longtemps. Pour le moment, nous nous contentions de fumer quand il n'était pas là, mais il nous défendra tant de choses l'une après l'autre que la désobéissance nous tiendra bientôt assidûment occupés.

Nous étions retenus, aussi, par la présence des deux plus petites de la famille. Elles ne faisaient pas partie de notre clan, nous restions en méfiance. La prédilection de mon père envers elles durait toujours et, comme il est bien naturel à cet âge, cela se soldait par des mouchardises. Thérèse, surtout, était assez redoutable. Elle n'avait que six ans. Mon père n'était pas homme à reculer devant ce petit crime des familles: dresser ses enfants les uns contre les autres pour mieux régner, et si nous nous aimons tous si tendrement ce n'est guère de sa faute. Il s'enfermait avec la petite dans son cabinet de travail, la prenait sur ses genoux, la caressait, puis il la questionnait. Plus elle avait à dire, plus mon père devenait caressant. Alors, naturellement, quand elle avait tout dit le vrai, elle inventait.

— J'ai entendu Claire parler toute seule cette nuit.

Il y a des gens qui parlent en rêve. Cela aurait pu °m'arriver. Mais, pour m'entendre, il eût fallu que Thérèse ne dormît pas. Or, entre huit heures du soir et six heures du matin, le canon ne l'aurait pas éveillée. D'autre part, pour mon père, ce n'était pas là une assez belle histoire. Avec le plus urgent désir du monde,

on ne peut guère en faire un drame. Il préféra s'imaginer que j'avais reçu mon frère dans ma chambre. C'était lui prêter beaucoup d'audace et de courage: pour me rejoindre, il lui aurait fallu parcourir un long corridor, passer devant la porte ouverte de la chambre paternelle, gravir un escalier aux marches particulièrement bruyantes, suivre, à mon étage, le corridor correspondant à celui du dessous, ouvrir ma porte et, finalement, pénétrer dans ma chambre qui se trouvait située juste au-dessus de celle de mon père. Et puis, refaire tout cela en sens inverse. Qu'à cela ne tienne! Quand on possède tout l'essentiel d'un aussi bon roman, on s'y accroche et pour longtemps. Tout l'été, nous fûmes, André et moi, l'objet d'une attentive surveillance. Si bien que, devant mon père, nous n'osions même plus nous dire: «Passe-moi le sel.»

Durant cet été-là, je crois bien que grand-maman ne vint nous voir qu'une seule °fois. En tout cas, je n'ai mémoire que de la visite qu'elle nous fit en compagnie des cousins de Sorel. De notre côté, nous n'allions pas chez elle, car il nous était interdit de mettre le pied hors de la maison hormis pour aller à la messe.

Toutefois, quand mon père n'était pas en voyage, il nous sortait tous les dimanches après le déjeuner. C'était notre divertissement hebdomadaire. Un divertissement comme mon père savait les agencer, c'est-à-dire une horrible corvée que nous aurions volontiers échangée contre l'astiquage des parquets ou la cueillette des doryphores. Notre voiture avait les dimensions de l'arche de Noé. Nous y tenions à l'aise tous les huit, mon père et les sept enfants. L'élément mâle prenait place sur la banquette avant et l'élément femelle se partageait celle de l'arrière et les strapontins. Là non plus, on ne mélangeait pas les sexes. Le jour où ma sœur Dine suggéra innocemment d'échanger un des

garçons contre une des filles, elle fut accusée des pires perversités qu'on puisse °imaginer.

Toutes questions de moralité réglées, nous partions. Dans le silence le plus parfait. Son rétroviseur placé non pas de façon à voir la route mais de façon à surveiller ses filles, mon père conduisait en fumant des cigares l'un après l'autre. Il conduisait fort mal. Il croyait consommer moins d'essence en n'appuyant sur l'accélérateur que par à coups. Pour économiser l'essence, je ne sais ce que vaut cette pratique, mais pour donner mal au cœur, elle est infaillible. L'odeur des cigares par là-dessus, nous n'y échappions pas. Pâles, les lèvres serrées sur nos nausées, les yeux clos, nous attendions que la promenade fût terminée et notre malaise ne devait pas nous faire oublier de remercier chaleureusement notre père pour cette partie de plaisir.

Parfois, il nous °obligeait à prendre avec nous un goûter que nous mangions, toujours trop tôt, sans appétit, les muqueuses empestées par la fumée de cigare. Il ne s'agissait pas du tout de goûter sur l'herbe. Obéissant à je ne sais quel impératif — ce devait être une question de jupes et du peu de jambe ou de genou qu'elles ne réussissent pas à cacher quand on est assise sur le sol —, mon père proscrivait les goûters sur l'herbe. Il fallait manger dans la voiture. En silence, et le plus vite possible comme s'il s'était agi d'expédier une besogne °odieuse.

En fin de journée, ces promenades nous amenaient, plus souvent qu'autrement, chez notre grand-mère paternelle. Mon père s'installait dans son fauteuil habituel et nous nous asseyions où nous pouvions. Le salon était trop petit pour dix personnes, nous étions les uns sur les autres et, au sortir de la bouche paternelle, la fumée du cigare nous entrait directement dans les narines.

— Il fait beau, disait ma tante.

— Oui, il fait beau.

— Mais un peu plus frais.

— Oui, plus frais.

— Hier, c'était plus chaud.

— Oui, c'était plus °chaud.

Seul le mauvais temps pouvait changer les termes de cette conversation. Là-dessus, s'installait un long silence meublé seulement par les «peuh, peuh» de mon père poussant la fumée de son cigare et par la bruyante respiration de mon frère André qui avait cette infirmité de souffler comme une forge. Il arrivait que le serin, dans sa cage, voulût bien faire sa part pour égayer la réunion et lançât quelques cuis-cuis. Docilement, nous tournions la tête de son côté.

— Tiens! le serin est content de °vous voir, minaudait ma tante.

— Oui...

Et cela durait, durait. L'embarras et l'ennui tordaient tous les visages sauf celui de mon père qui avait l'air de croire que c'est cela une visite. Au bout d'une heure:

— Bon, il est l'heure de rentrer.

— Vous n'êtes pas pressés.

Nous nous levions, tous les huit, et °nous sortions l'un derrière l'autre. Pendant le trajet du retour, mon père trouvait chaque fois quelque motif pour grogner. Si mince qu'eût été la conversation, il découvrait toujours, après coup, des sous-entendus et des intentions perfides dans les propos de ma tante. Aussi nous assurait-il qu'il ne remettrait pas les pieds dans cette maison quand notre grand-mère n'y serait plus. Pourtant, en plus de cette visite dominicale, il y allait tous les jours, après le déjeuner. Il s'y passa parfois des drames que nous connûmes bien plus tard, lorsque mon père fut devenu trop vieux pour retenir ses secrets.

— C'est cette fois-là que j'ai frappé ma mère, nous °dit-il, un jour, à la fin d'un rabâchage de vieilles rancunes.

On imagine au milieu de quel effarement tomba cette révélation.

— °C'est ma sœur que j'avais voulu frapper, mais maman s'est jetée entre nous.

Il haussa les épaules d'un geste fataliste comme quelqu'un qui, ayant voulu bien faire, voit ses bonnes intentions se retourner contre lui. Au fond, cette histoire n'a rien de surprenant. Mon pauvre père, jusqu'au seuil de la vieillesse, n'a jamais pensé qu'à cela : frapper, frapper, frapper. C'est comme écrire des milliers de °lettres : il s'en trouve toujours une pour arriver à la mauvaise adresse.

Même le plus interminable des dimanches finit par finir. Nous dînions en °silence, nous disions la prière du soir, nous montions nous coucher. Cela se faisait si tôt qu'en été nous pouvions lire dans nos lits à la clarté du jour. Nous ne nous en plaignions pas. Nous avions tous la passion de la lecture et il nous était défendu de nous y adonner ouvertement. Que lisions-nous ? Je me le demande. Les prix que nous recevions au couvent, les livres qui étaient parfois distribués aux fonctionnaires par le Secrétariat d'État et que mon père apportait à la maison non sans les avoir épluchés avec soin, les feuilletons de *L'Action catholique*[3] coupés et cousus ensemble (il y manquait toujours quelque épisode car mon père achetait un autre quotidien quand il nous soupçonnait de suivre le feuilleton). De plus, il y avait une centaine de bouquins dans la bibliothèque. °Ils se trouvaient là, je pense, pour la seule raison qu'ils étaient si ennuyeux. Je suppose que nous lisions et relisions sans cesse les mêmes choses. Pour ma part, faute de mieux, j'aurais bien lu les petites annonces des journaux.

Quand le soleil se couchait, nous glissions le fruit défendu sous notre matelas. Encore un dimanche de passé ! Le lendemain °matin, notre père partirait vers huit heures et demie. Nous pourrions souffler.

Les jours de semaine, Thérèse téléphonait parfois à mon père pour lui demander d'apporter des bonbons. Cette audace me stupéfiait. Il en apportait, ce qui me stupéfiait tout autant. Source

de drames s'il en fut. °Thérèse tenait des comptes parcimonieux, mais elle finissait toujours par se tromper dans ses calculs.

— Il me manque un bonbon.

— Qui a volé un °bonbon? criait mon père.

Des enquêtes à n'en plus finir commençaient. Nous étions rageusement interrogés et punis à tour de rôle, cinq ou six pour le même bonbon, et si l'un d'entre nous décidait de n'en plus accepter un seul pour éviter ce genre d'ennuis, il était accusé d'agir ainsi par rancune et qui sait? peut-être même à cause d'une mauvaise conscience. °Nous étions accusés d'ingratitude. La plus noire, bien entendu. Mon père retrouvait bien là notre façon de reconnaître ses bienfaits. Pour tout dire, nous retrouvions bien là sa façon d'empoisonner le moindre bonbon.

C'est vrai qu'à l'époque nous nourrissions tous °une certaine rancune contre Thérèse. Même Marguerite, qui partageait pourtant avec elle la faveur paternelle, commençait à regarder du côté du clan et à se demander si le confort moral n'était pas là. Margot n'occupait que la seconde place dans cette faveur et lorsque les deux méritaient quelque blâme, Thérèse recueillait toujours les avantages du doute et Marguerite les désavantages de la certitude. Seulement, il arriva que si Thérèse conserva toujours la faveur de mon père, mon père ne conserva pas longtemps la faveur de Thérèse. L'enfant naît juste et il y a des complaisances qui l'humilient bien plus qu'elles ne le réjouissent. Petit, il essaie de profiter à fond jusqu'au jour où il comprend ce qu'est la laideur.

Juste avant la fin des °vacances, nous vîmes arriver, un soir, un entrepreneur en menuiserie et travaux divers. Mon père l'avait convoqué sans nous en souffler mot et il n'en parla pas davantage par la suite. Seuls quelques propos perdus nous avertirent que notre maison allait subir d'importantes modifications. Puis, ce fut

la rentrée au pensionnat, non seulement pour Marguerite et moi, mais pour la petite Thérèse aussi.

Dès notre départ, les travaux °commencèrent. Ils durèrent longtemps car, en cela comme en tout, mon père avait sa manière bien à lui : il commençait par la fin. Cette fois-ci, il fit d'abord refaire, en érable blond presque blanc, tous les parquets du rez-de-chaussée, puis les plâtres, puis les peintures. Les ouvriers furent ensuite priés de monter à l'étage où ils abattirent des murs, installèrent une nouvelle salle de bains (je dois dire que mon père n'a jamais lésiné sur les salles de bains ; un peu plus tard, il en fit faire une autre au rez-de-chaussée, si bien qu'on pouvait se laver dans tous les coins de la maison : si seulement, dans ce patelin privilégié, l'eau n'avait pas été si rouillée qu'on eût dit de la sauce tomate). Puis, là aussi, ils refirent les peintures. C'est dire combien, tout ce temps, le parquet blond était menacé. Mais mon père veillait. Mes sœurs étaient chargées de cueillir le plus petit flocon de plâtre. Tous les soirs, après le départ des ouvriers, elles nettoyaient à l'essence et encaustiquaient de neuf le salon, la salle à manger, le cabinet de travail, l'antichambre et jusqu'à la cuisine — où mon père, incapable de résister à sa passion pour l'érable pâle, avait refusé de faire poser du carrelage —, toutes pièces de vastes dimensions. Ce n'était pas la première fois qu'il entreprenait de ces remue-ménages et ce ne sera pas la dernière. Je ne l'ai jamais vu procéder autrement, quitte à recommencer, à la fin, ce qu'il avait fait faire en premier. Cela tenait, je pense, à la rare impatience qui le tenaillait et à quoi il obéissait comme en une sorte d'esclavage. Ce parquetage serait la réfection la plus importante ? Il le voulait donc tout de suite. Les travaux du rez-de-chaussée se voyaient bien plus que ceux qu'on ferait à l'étage ? Il voulait donc les voir tout de suite. C'est pour satisfaire à la même impatience qu'il cueillait les fraises encore vertes, qu'il ouvrait les fleurs avec ses doigts, qu'il portait un manteau de printemps le jour même de son acquisition, par une fin de février glacial.

Pendant ces travaux, grand-maman vint passer une journée avec mes sœurs aînées.

— Vous vous y prenez de telle façon? dit-elle innocemment à l'un des ouvriers. De mon temps, on s'y prenait de telle autre.

Il n'y avait rien là de bien méchant et °je pense que le menuisier n'y aurait pas attaché d'importance si, le lendemain, mon père ne l'avait questionné.

— Ma belle-mère est venue, hier. Je suppose qu'elle a trouvé à redire sur tout?

Ces hommes craignaient mon père. Il avait, depuis le début des travaux, sous des prétextes divers, chassé plusieurs d'entre eux. Ceux qui restaient ne cherchaient qu'à le flatter: il y avait là de l'emploi pour tout l'hiver.

— Elle a dit que dans son temps on s'y prenait pas comme ça.

Mon père tenait, °enfin! l'occasion dont il rêvait depuis la mort de maman. Il entra dans une colère, dont une bonne moitié devait être artificielle tant il y avait longtemps qu'il cherchait à la placer, et il partit pour le bureau en criant que cela ne se passerait pas comme ça. Cela se passa fort mal, en effet. Dès le lendemain, grand-maman reçut de mon père une lettre affreuse. Il lui défendait de jamais nous revoir. Grand-papa, oncle Eugène et tante Berthe encouraient la même défense, bien entendu. Grand-maman était accablée et elle se reprochait amèrement son innocente remarque.

Mon père manquait souvent d'audace pour nous faire part de ses mauvaises °actions. On aurait dit que, tout à coup, la honte le prenait et qu'il ne parvenait plus à trouver les mots nécessaires pour nous présenter le pieux côté des choses. Il mit, cette fois-là, plusieurs jours à raconter sa prouesse à mes sœurs aînées. Quant aux autres de ses enfants, il ne leur en parla jamais. Sauf à moi et une seule fois: je le raconterai plus loin.

Pour ma part, j'appris la nouvelle au parloir, un jeudi. Dine me °la glissa avant que les petites ne nous rejoignent. Sur le coup, je fus effarée seulement. J'avais beau connaître bien mon père, à

la mort de maman j'avais eu beau voir jusqu'où pouvait aller sa cruauté, j'avais beau savoir au fond de moi qu'il n'attendait que l'occasion de nous séparer de nos grands-parents, je fus effarée. Les deux petites arrivèrent, et il fallut écouter leurs enfantillages et y répondre. Ni Dine ni moi ne nous en tirions bien.

Durant l'heure d'étude °qui suivit le parloir, je commençai à l'adresse de grand-maman une lettre désespérée que la peur m'empêcha de terminer. Non pas la peur que cette lettre arrivât jusqu'à mon père — c'est-à-dire saisie et remise à lui — mais celle qu'une religieuse pût la lire et que tout le couvent apprît les horreurs qui se passaient chez nous. Je connaissais mes bonnes sœurs et je savais que, pour elles, tout malheur était risible. Je connaissais leur indiscrétion et je savais que, de bonne sœur en chouchoute, un commérage aussi inespéré ferait vite le tour des bouches et des oreilles. Il y avait déjà bien assez des parloirs injurieux d'où je sortais remplie de honte. Je n'eus pas le courage de risquer davantage et grand-maman ne sut jamais ce que notre séparation avait suscité en moi de douleur, de rancune, de pessimisme. Pendant des semaines, je remâchai ma peine et mes souvenirs. Je n'étudiais plus. Toute ma mémoire était occupée à retrouver les détails, même infimes, d'une époque de ma vie aussi révolue qu'elle l'eût été si grand-papa et grand-maman avaient été morts. Je prenais sans cesse de petites notes et, ce faisant, je m'apercevais déjà que mon enfance pourrait se raconter comme une histoire, si bien qu'à la fin de ces mémoires je pourrais écrire : Beauport 1927 – Ottawa 1966.

Quand j'eus °pleuré pendant des °mois sur le passé et sur le présent, je me retrouvai, soudain, aussi desséchée qu'on peut l'être en son vieil âge, et les autres chagrins qui m'attendaient me trouveront, quelque honteuse que j'en sois, incapable de sécréter une demi-larme.

Pour tout aggraver, c'est à ce moment-là que je connus la défaveur de mère Saint-Fortunat. Les grandes vacances m'avaient

été funestes. Dès la rentrée, je m'étais avisée, à une certaine froideur, que d'être éloignée des yeux de ma don Juane m'avait éloignée de son cœur. Je n'étais pas encore remplacée, nous arrivions à peine, mais j'allais l'être, il n'y avait, pour en être sûre, qu'à la regarder °agir, comme elle faisait, en personne sans attache, une qui cherche. Il y avait force candidates. Elle me trouva des rivales déshonorantes aux mains de qui je perdis sans gloire. Une petite blonde effrontée et vulgaire, entre autres, et de la division des petites, ce qui était un comble.

Sacrée °Ninon! Sa passion lui dura quinze jours au cours desquels elle se laissa traiter avec une désinvolture sans exemple par cette blondinette qui n'hésitait pas à la tutoyer bruyamment. Plus tard, je verrai de cyniques jeunes femmes répondre sur ce ton aux sentiments de vieux beaux transis et je reconnaîtrai tout de suite la manière. La blondinette fut remplacée par une autre du même acabit. J'étais humiliée, ce qui n'était encore rien; j'eus bientôt toutes raisons d'être ulcérée. Mère Saint-Fortunat, comme je l'ai déjà raconté, ignorait l'apaisement. Elle sortait de l'amour pour entrer toute chaude dans la haine. Les passions, c'était son domaine. Ce qu'elle avait de singulier, c'était d'apporter dans la haine une constance à quoi l'amour ne la déterminait pas. Aussi restai-je son souffre-douleur élu jusqu'à son déplacement qui se fit attendre deux ans.

Il y eut des vacances à la Toussaint, cette année-là. Je ne sais s'il s'agissait d'un usage °nouveau, mais ce sont les premières dont je me souvienne et, si je m'en souviens, c'est que toutes nos vacances, maintenant, seront marquées de l'étiquette «Huile de foie de morue». Depuis la mort de maman, nous étions forcés d'en ingurgiter des quantités extravagantes, hiver comme été. Il y avait eu, tout de suite, les vacances de Pâques, ensuite les grandes vacances, puis celles-ci de la Toussaint. Et, répandue sur toutes, une couche épaisse d'huile de foie de morue. De sa dangereuse main, mon père nous la distribuait soir et matin. Il

l'achetait par grosses bonbonnes, choisissant la moins coûteuse, au goût le plus affreux. Quand nous manifestions quelque aversion, il nous expliquait que la tuberculose est une maladie onéreuse, qu'il avait suffisamment dépensé pour maman et qu'il avait décidé d'arrêter les frais. Pour la plupart, nous allions vomir notre huile aux cabinets ou aux éviers et il y avait toujours un surprenant concours de marmaille dans les petits coins à ces moments de la journée.

Les vacances de °Noël ne furent pas différentes. C'était notre premier Noël sans maman. Il ne fut pas question d'elle. Les rares fois où mon père se souvint de maman ce fut pour nous reparler de la révélation qu'il avait eue. Autrement, c'était comme si nous n'avions jamais eu de mère. Sauf au moment de l'huile de foie de morue.

Le premier de l'an nous réservait une mauvaise surprise : mon père avait concocté un nouveau cérémonial pour la °bénédiction qu'il nous donnait ce jour-là. Jusqu'alors cette ennuyeuse cérémonie se déroulait ainsi : nous nous agenouillions tous ensemble autour de mon père qui restait debout, solennel comme un patriarche, et c'était maman qui demandait la bénédiction. Forcément, cela se faisait sans trop d'histoires ressasseuses et c'était bien dommage car, avec un peu d'habileté, ça pouvait devenir fécond. Donc, le 31 décembre 1927, mon père nous avertit que, dorénavant, nous devrions demander la bénédiction un à un et chacun pour soi.

Le lendemain °matin, il fallait s'exécuter. Seulement, quand le plus courageux d'entre nous voulut rejoindre mon père dans le cabinet de travail, où il venait de le voir entrer, il trouva la pièce vide. Mon père était ressorti par l'autre porte, avait traversé l'antichambre et se trouvait, maintenant, dans le salon où le malheureux candidat à la bénédiction se précipita pour s'apercevoir que le bénisseur était déjà en train de passer de la salle à manger à la cuisine d'où °il était prêt à repartir pour le

circuit antichambre-cabinet de travail-reanti-chambre-salon-salle à manger, à moins que le poursuivant ne se résigne au rebroussement, ce qui contraignait mon père à en faire autant. Désormais, tous les ans, ce sera la même chose et quand on considère que nous étions sept enfants, on imagine le chassé-croisé qui s'ensuivait.

— Il est déjà dix heures, disait soudain mon père, et il y en a encore qui ne sont pas bénis.

Cédant au découragement, l'un ou l'autre, parfois, tombait à genoux au beau milieu de la cuisine parmi les préparatifs du repas que mon °père venait surveiller de quart d'heure en quart d'heure. Il relevait le découragé brutalement.

— Tu demanderas la bénédiction quand nous serons seuls.

La poursuite °recommençait. Quelquefois, nous avions la chance de le cueillir à la sortie du cabinet de °toilette que nous pouvions assiéger car il n'y avait qu'une porte... la seule pièce du rez-de-chaussée où il n'y avait qu'une porte! Je ne sais pas bien comment expliquer ces allées et venues si ce n'est par le plaisir sadique qu'il prenait à nous voir tournoyer d'une pièce à l'autre. L'explication de la bénédiction-solo était plus évidente. C'était le moment rêvé pour faire la revue générale des engueulades de l'année. Comme, en sus, il avait mauvaise mémoire, il lui arrivait de ne se rappeler que le méfait sans plus savoir qui l'avait commis et d'attraper l'innocent au lieu du coupable. Cela fait, il était censé nous donner les deux dollars de nos étrennes. Le temps des cartons enrubannés par grand-maman était fini. À chacun deux dollars de la main à la main, sans ruban. Si encore nous les avions toujours reçus.

— Tu n'as pas mérité d'étrennes cette année, nous entendions-nous dire parfois.

Après toutes ces °galopades, et quand on compte qu'avec le dollar de notre anniversaire c'était là tout notre argent de poche pour l'année, il y avait de quoi la trouver °saumâtre.

De tous les cauchemars que nous traînions d'une Saint-Sylvestre à l'autre, c'était un des plus irritants et le plus fatal. Le plus durable aussi. On me croira si l'on veut : après mon mariage, pendant des années, mon père me téléphonait de Québec à Ottawa pour que je lui demande sa bénédiction. Il ne me l'offrait pas. Après les souhaits d'usage, il se taisait et il attendait que j'y pense. C'était une transposition téléphonique de ses anciennes habitudes de courant d'air. La première fois, je mis du temps à comprendre. Je parlais, je parlais, température et tout, sans rien recevoir de l'autre extrémité qu'un silence boudeur. Ce qui me remit en mémoire, juste à temps, la bénédiction du jour de l'An. La plus émouvante, paraît-il, de nos traditions canadiennes-françaises. Ce n'est que lorsque mon père eut atteint le grand âge que nous fûmes dispensés de cette émotion-là.

Peu °avant les vacances de Noël, mon demi-frère Gérard dut cesser de travailler et s'aliter tout à fait. Puis, dans le courant de janvier, il voulut — et je me demanderai toujours par quelle aberration — être transporté chez nous pour y mourir. Depuis son mariage, il travaillait dans une ville du sud de la province où il vivait avec sa jeune femme, Yvonne, dont la famille habitait, comme la nôtre, aux environs de Québec. Je suppose qu'au moment de partir il ne voulut pas priver cette compagne qu'il chérissait de tout réconfort familial et qu'il faut chercher là, plausiblement, la raison de ce retour.

Si je n'ai pas parlé de Gérard jusqu'ici, ou si peu, c'est que je ne sais pas très bien où le placer dans mes souvenirs. Je °me le rappelle fort bien, mais je ne sais plus à quel propos. Il avait onze

ans de plus que moi. Ainsi, lorsque j'eus l'âge de la mémoire, il faisait ses études, probablement pensionnaire comme nous l'avons tous été. Puis, il devint malade et passa un assez long temps au Sanatorium du Lac Édouard[4]. Ensuite, il commença de travailler, il se maria. J'ai souvenir que mon père n'était guère plus tendre avec lui qu'avec nous et que, même grand, Gérard était souvent battu[5]. Aussi faisait-il des fugues qui duraient des semaines ou même des mois, tout comme en feront, plus tard, mes deux autres frères. Mon père a toujours accueilli ces révoltes comme pure déraison. Il semble que, pas une fois, sur un total d'une bonne douzaine de fugues pour les trois garçons, il ne lui soit venu à l'idée que ces enfants-là cherchaient à fuir quelque chose. Il préférait croire qu'ils s'enfuyaient pour être en posture de satisfaire à des instincts criminels. Il se jetait sur les journaux et dès qu'il y trouvait un entrefilet sur l'arrestation d'un galopin dont on ne donnait pas le nom, mais dont l'âge correspondait, si peu que ce soit, à celui de notre fugitif, il décidait qu'il s'agissait du nôtre. Il se levait lourdement de son fauteuil, la main crispée sur le journal, il prenait son visage et sa voix «premier prix de tragédie»:

— Mes pauvres enfants, votre frère est en °prison.

Bien que nous connussions toujours le lieu de leur retraite — car ils restaient en communication avec nous, nous lavions leurs effets, nous les aidions à traverser ces jours de liberté —, nous devions feindre de croire à ce malheur. Nous aussi prenions des mines tragiques. Que cela n'ait jamais été vrai lors des précédentes fugues ne changeait rien à la chose, il fallait chaque fois recommencer à neuf cette comédie. À première vue, sans doute pense-t-on que cela eût pu arriver, que c'est dans les familles comme la nôtre que surgissent les délinquants. Moi, j'ai ma théorie là-dessus. Je crois que le délinquant veut punir ses parents, il veut être le reproche vivant. Nous sentions tous, très fortement, que l'orgueil de mon père l'empêcherait toujours de se sentir puni. Nous aurions

bien pu tuer, voler, brigander, il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'il avait failli de quelque façon, qu'il ne nous avait pas donné ce qu'un père doit à ses enfants. Il se serait juste dit que nous ne tenions pas de lui.

Je sais que les fugues de Gérard furent nombreuses, mais je ne me souviens que d'une seule. J'étais assez petite. C'est mon oncle Eugène, le frère de maman, qui fut chargé de le ramener et je me rappelle les conciliabules qu'il y eut à la maison auparavant. Mon père avait fini par comprendre que mieux valait envoyer un émissaire humain que d'y aller lui-même. Il disait avec simplicité :

— Il est préférable que vous y alliez, Eugène, car il n'aura pas peur de vous.

Gérard bénéficiait quand même d'un traitement de faveur, car mon père n'a jamais fait °rechercher les fils de maman. Il attendait que les difficultés les ramènent.

Donc, en janvier, Gérard se fit transporter chez mon père. On l'installa dans l'ancienne chambre de maman où l'on dressa un petit lit pour Yvonne. Je pense que l'un et l'autre ne mirent pas de temps à regretter leur décision. N'importe quel arrangement eût été préférable à celui-là. Tous les matins, avant de partir pour le travail, et tous les soirs en revenant, mon père allait converser avec Gérard. Converser... C'était chaque fois la même chose. Il commençait par lui demander comment il allait, par lui donner des conseils médicaux. Puis, l'entrain lui venait : « Si tu m'avais écouté tu n'en serais pas là, mais tu n'en as jamais fait qu'à ta tête, je te l'avais bien dit, c'est ce qui vous arrive quand on ne veut pas écouter son père : le bon Dieu vous punit. » De fil en aiguille, le ton paternel montait. Gérard se mettait à tousser, mais cela n'avait pas d'importance, mon père pouvait parler plus fort que Gérard ne toussait. Cela finissait toujours de la même façon.

— Tu meurs par ta faute. Admets-le. Admets que tu meurs par ta faute.

Il le °secouait et ne partait, finalement, que lorsque Gérard avait admis qu'il mourait par sa faute. Yvonne, au milieu °de cette folie, ne savait où donner de la tête. Cela dura jusqu'au dernier jour. Gérard mourut le 5 avril 1928. Le 4, alors qu'il était semi-comateux, il dut encore subir ce supplice.

— Avoue que tu meurs par ta faute. Réponds!

Et le pauvre garçon interrompait son agonie pour souffler:

— Oui, oui.

Le dernier matin, en partant, mon °père ordonna à mes sœurs de lui téléphoner prestement si la fin s'annonçait. Au début de l'après-midi, il devint évident qu'elle s'annonçait. Tout en aimant beaucoup Yvonne, mes sœurs n'étaient pas avec elle sur le pied de la confidence mais, sans qu'il fût besoin de s'expliquer sur cette désobéissance aux ordres reçus, personne ne parla de prévenir mon père. Celui-ci revenait à la maison vers cinq heures et quart. À cinq heures cinq, Gérard n'attendit pas davantage. Il se hâta de mourir pendant qu'il pouvait encore le faire en paix.

Pendant des mois, à tout bout de champ, mon père °nous interrogea aux fins de savoir si Gérard ne l'avait pas demandé au dernier moment, s'il n'avait pas semblé avoir quelque chose à lui dire avant de partir. Le cher homme s'était mis dans la tête que son fils n'aurait pas voulu quitter la vie sans demander l'absolution paternelle. Pour quoi? Pour tout et pour rien. Mon père a toujours cru qu'il détenait les clefs du ciel.

Yvonne resta chez nous, la pauvre, jusqu'à l'été. On aurait dit qu'elle avait, elle aussi, si peur de mon père qu'elle n'osait °plus bouger. Le plus incroyable c'est que, très peu de semaines après son veuvage, elle fut demandée en mariage. Par mon père. Il avait décidé que cela arrangerait tout le monde. De plus, Yvonne n'ayant pas eu d'enfants de Gérard, il y avait peu de chances qu'elle

en eût de mon père qui, sur ce chapitre, avait fait son devoir de chrétien. Après avoir engendré neuf enfants, on a bien droit à une femme stérile. (Neuf enfants: Gérard avait eu une petite sœur, Andrée, morte à dix-huit mois.) °Yvonne, semble-t-il, n'y vit pas un motif suffisant d'épouser un vieux tortionnaire de cinquante-quatre ans alors qu'elle n'en avait que vingt-cinq. Au surplus, ce qu'elle désirait c'était justement des enfants. Plus tard, remariée, elle en adopta deux.

Ce ne fut pas °là, bien au contraire, la seule fois où mon père manifesta de l'originalité dans ses demandes en mariage. Jusqu'à la première maladie de notre grand-mère paternelle — il promit alors, pour qu'elle guérisse, de ne jamais se remarier, vœu dont il se fit, plus tard, doublement relever — il multiplia les tentatives. Aussitôt qu'il rencontrait une veuve ou une célibataire, il se mettait en tête de l'épouser. Il faisait sa demande sur-le-champ, dès la première entrevue, et annonçait son intention de passer devant le curé en moins de deux semaines. Il avait bien conscience d'avoir été, par deux fois, un très mauvais mari et il craignait les bavardages. Seulement, son empressement même mettait la puce à l'oreille de la convoitée. Pourquoi tant de hâte? À l'époque, trouver un Québécois qui en connaissait un autre, ça n'était guère difficile et l'intéressée finissait toujours par recueillir des renseignements inquiétants. Mon père recevait son congé. D'une source ou l'autre, nous tenions chaque fois toute l'histoire, mais nous en avions déjà deviné l'essentiel à l'humeur inqualifiable que l'évincé rapportait de ces barouds.

Il y °eut, ainsi, une veuve de Lachute, une célibataire qui vivait près de Beauport, à Giffard je pense, puis une vendeuse de grand magasin dont il avait entendu dire qu'elle ne refuserait pas un bon mari et à qui il alla acheter un peignoir pour ma sœur aînée. Sur le coup, en le voyant arriver son carton sous le bras, et dans l'ignorance de ses motifs, nous faillîmes nous évanouir d'étonnement. Mais tout ça n'était rien: trois jours après, nous le vîmes surgir

portant un second carton — cette fille était au comptoir des peignoirs, on n'y pouvait rien — et nous comprîmes, alors, ce qui nous valait ces surprises. Pourvues mes deux sœurs aînées, j'attendais mon tour. C'est ce moment que la vendeuse choisit pour mener sa petite enquête. °Résultat : jusqu'au mariage de ma sœur Françoise, celle-ci devra partager avec moi l'usage de son peignoir.

Ces tentatives de conquêtes n'étaient qu'un modeste début. Avec le temps qui passait, il semble que les °histoires tendaient à s'embellir. Il y avait, au couvent où nous étions pensionnaires, une religieuse grande, forte et rougeaude qui, °souvent le dimanche, recevait les parents à la porte du parloir. Mon père la vit, lui trouva l'air robuste qui annonce les centenaires et s'informa auprès de nous si mère Saint-Frumence[6] avait prononcé ses derniers vœux. Non, elle ne les avait pas prononcés puisqu'elle ne portait pas le grand chapelet au côté. Elle pouvait donc revenir dans le monde? Oui, elle le pouvait. C'était, cette fois, un projet délicat, difficile à mener. Malheureusement, la première conséquence de ce dessein nouveau fut qu'au lieu de recueillir des peignoirs, nous subissions des parloirs. Mon père n'en manquait plus un.

Après quelques °semaines d'hésitation et au moment d'entreprendre un de ses voyages, il décida de mettre fin à sa pénible incertitude. Juste avant de partir, il s'installa à sa table de travail, écrivit une lettre, puis une meilleure et, les arguments lui surgissant de partout et toujours plus persuasifs, une meilleure encore. Il s'énervait. À la fin, il cacheta une enveloppe qu'il confia à Dine avec mission de la remettre à mère Saint-Frumence. Et il partit, sûr de revenir fiancé.

Cela se passait un mercredi. Le lendemain, au moment de se rendre au parloir, Dine sortit l'enveloppe, la °trouva trop mince et trop légère, la regarda en pleine lumière : elle était vide. Dans son énervement et surtout dans sa crainte de ne pas détruire les lettres qu'il jugeait insuffisantes, il avait tout déchiré.

— As-tu remis ma lettre? fut la première question qu'il posa à son retour.

Dine, du mieux qu'elle put, expliqua ce qui s'était °passé mais mon père ne voulut pas la croire. Il examina l'enveloppe, déclara qu'elle avait été ouverte et recollée et battit mes deux sœurs comme du plâtre. Puis il sauta dans sa voiture et s'en fut demander sa belle au curé de la °paroisse.

Sachant combien j'aurais été embarrassée par les agissements de ce nouveau Noël de Chamilly[7] (justement, la bonne sœur, de son prénom de jeune fille, s'appelait Marianna: on l'inventerait que ça ne serait pas plus drôle), Dine et Françoise ne m'en dirent rien.

— Votre père a-t-il l'intention de se remarier? me °demandaient les sœurs à tout propos, l'une après l'autre.

Et d'échanger des sourires ironiques. Je me demandais si quelque bavardage sur ma famille ne s'était pas fait jour jusqu'au couvent. Je ne craignais rien tant.

— Oh non! Mon père a eu beaucoup trop de peine quand maman est morte.

Bref, mon père ne fut pas accepté. Il en conçut °contre mère Saint-Frumence, et d'autant plus, je suppose, qu'il sentait tout le ridicule de l'affaire, une rancune épouvantable.

— Elle s'est bien enlaidie! laissait-il °tomber, l'intonation méprisante. Elle a les yeux cernés!

Il remuait les épaules d'un geste de pitié. Il n'était pas éloigné de croire que toutes ces disgrâces étaient venues à la pauvre fille en punition de l'avoir écarté, lui. Pour finir, il prononçait l'anathème habituel:

— Elle a l'air d'une constipée.

Des intestins de sœur Saint-Frumence, nous nous moquions pas mal. Tout ce que nous voulions c'était que mon père ne passe pas tous ses dimanches au parloir, qu'il aille un peu aux °offices

du Père Lelièvre[8]. C'est ce qui advint après ce que je n'ose toutefois appeler ce chagrin d'amour.

°Au demeurant, mon père n'a jamais su ce que c'est que l'amour. Veuf, il voulait se remarier. Avec qui? Avec une femme. Dès la première minute, et souvent bien avant quand il s'agissait de rencontres arrangées depuis quelque temps, il devenait follement amoureux. Refusé, il suffoquait de colère durant deux jours, après quoi il était prêt à recommencer. Pour lui, l'amour, c'était comme un objet qu'on accroche au cou d'une femme. Si elle n'en veut pas, cela prouve que l'on s'est trompé sur la sagacité de la personne : on reprend l'objet et on l'accroche à un autre cou.

Quand notre grand-mère paternelle fut malade et en danger de mourir, à °l'automne 1929, elle fut sauvée de l'asphyxie par son fils, mon oncle Lorenzo. Comme beaucoup de comateux, grand-mère était suffoquée par sa propre langue. Au moyen d'un abaisse-langue qu'il maintint en place durant je ne sais combien de temps, mon oncle l'empêcha d'étouffer, si bien que notre grand-mère survécut de longues années à cette alerte. Il semblait bien que c'était l'oncle Lorenzo qui l'avait sauvée. C'est du moins ce que nous croyions dans la famille. °Quand il s'y tenait des propos émus à ce sujet, mon père faisait une tête épouvantable, une mine ulcérée de laissé-pour-compte. Puis, un jour, il nous annonça qu'il avait obtenu cette guérison contre la promesse de ne pas se remarier. Il ne fit pas allusion aux cinq ou six refus qui l'avaient gardé veuf aussi bien que n'importe quel vœu. Mais la logique...

Finissons-en avec ce vœu. Quelques années plus tard, les femmes de la famille de mon père se mirent en tête de le marier. Je n'ai jamais compris pourquoi. Pour mal faire, assurément. Elles prétendirent que c'était en vue de notre avenir, qu'une belle-mère nous trouverait des maris, et elles jetèrent leur dévolu sur une mégère qui ne connaissait personne au monde. Quoi qu'il en soit, pour l'épouser mon père dut se faire relever de sa

promesse. Il alla se confier à son confesseur qui la lui fit échanger contre celle de réciter trois chapelets tous les jours. À perpétuité. Nous disions déjà un chapelet, chaque soir, familialement. Nous en dirions trois, associés malgré nous à ce troc qui ne présenta jamais, pour nous, assez d'avantages pour mériter ce surplus de prières. Et, dans le cours des ans, il arriva cette chose inouïe que, sa troisième femme enterrée, mon père en prit une quatrième avec qui il disait toujours son rosaire quotidien sans qu'on puisse savoir si elle acceptait de payer la vieille rançon de la défunte ou si elle disait ses répons sans connaître l'origine de cette pratique.

Pour le moment, nous n'en étions qu'à la demande °d'Yvonne. Sa réponse donnée, elle profita du premier voyage de mon père pour retourner presto dans sa famille. Aussitôt seuls, notre premier geste fut de téléphoner à Oncle Eugène et à Tante Berthe pour les inviter à passer la soirée avec nous. Il ne pouvait être question d'inviter grand-papa et grand-maman: ils avaient quitté Québec depuis le mois de mai.

Après avoir reçu tant de °coups, ils n'avaient plus qu'un désir, partir, s'éloigner. Et puis, tous ces chagrins les avaient vieillis en peu de mois. Grand-papa n'arrivait plus à tenir la pharmacie. C'était, maintenant, au-dessus de ses forces. Il trouva un acheteur et, sur les entrefaites, on lui offrit une situation à Chicoutimi. Ainsi, nous serions si loin les uns des autres que, de toutes façons, il nous serait impossible de nous voir. C'était moins cruel que de vivre presque dans la même ville et de pouvoir, tout juste, se parler au téléphone.

De Chicoutimi, grand-maman m'avait écrit une courte °lettre bien discrète — dans les pensionnats, à l'époque dont je parle et peut-être même encore maintenant, nos lettres étaient ordinairement ouvertes et beaucoup de gens pouvaient les lire avant nous.

Elle me donnait son adresse et me demandait d'écrire de temps en temps si cela m'était possible. Elle avait inscrit son nom au dos de l'enveloppe, grâce à quoi Mère Supérieure[9] me la remit cachetée. Je suppose qu'elle seule possédait «le droit du coupe-papier».

— Vous avez une lettre, me dit mère Saint-Fortunat. Mère Supérieure ne l'a pas décachetée...

Elle ne se décidait pas à me la donner. L'air perplexe, elle la retournait.

— C'est de votre °grand-maman. Je vais aller demander s'il n'y a pas eu un oubli.

Cette supérieure était vraiment une brave femme tout imbue de justice et j'aurai souvent à m'en féliciter. Elle avait dû se dire qu'il y aurait quelque chose d'indécent à lire la lettre d'une grand-mère à sa petite-fille, qu'il ne saurait s'y trouver rien de répréhensible et que ce n'était pas le moment de se servir du coupe-papier. L'insistance de mère Saint-Fortunat l'empêcha peut-être, les autres fois, d'être distraite et d'en user machinalement de ce droit. Bien plus, elle savait bien que je répondais à grand-maman. Mais j'ai toujours confié mes réponses à des externes, bien que ce ne fût pas réglementaire, et je n'ai jamais été inquiétée à ce sujet.

Cette correspondance dura °jusqu'à la mort de grand-maman. Pendant les vacances, il eût été trop °dangereux qu'elle me répondît mais, de mon côté, je pouvais lui écrire toutes les semaines. Pensant qu'elle devait souffrir, et grand-papa aussi, d'être complètement coupés des plus jeunes de leurs petits-enfants, je demandai à Marguerite et à Thérèse d'écrire leur nom, un jour, au bas de ma lettre.

— Je sais bien pour qui, me dit tout bas Marguerite.

Et devant mon air terrifié, elle °ajouta:

— N'aie pas peur, je ne dirai rien.

Grand-maman fut bouleversée de recevoir ces pauvres griffonnages et il y eut peu de lettres, par la suite, où elle ne m'en parlât. Elle ne se consolait pas de ne pas les voir grandir et elle

me parlait comme de membres amputés de ces derniers petits-enfants que sa fille lui avait donnés.

Donc, quand nous fûmes de nouveau entre nous après le retour d'Yvonne dans sa famille, nous invitions mon oncle et ma tante aussitôt que mon père partait en voyage. Ils arrivaient, les poches bourrées de cigarettes, mon oncle nous apprenait à danser, ma tante nous racontait les derniers potins québécois, bref ils nous civilisaient un peu. Nous en avions grand besoin car notre idée du monde et de ses frivolités n'était pas très nette. Cependant, il fallait cacher ces visites-là aux deux petites. Cela s'entreprenait dès le matin. Nous avancions les pendules. À onze heures, nous annoncions qu'il était déjà une heure, que le temps passait bien vite, qu'il fallait déjeuner. Benoît faisait partie de notre complot et il était chargé de faire sauter et courir ses sœurs toute la journée. Pendant ce temps, nous avancions encore les pendules.

— Venez dîner, les enfants, étions-nous en mesure de crier vers les quatre heures et demie.

Nous faisions semblant de grignoter avec elles. Puis nous allions les coucher.

— Il fait encore bien clair, protestaient-elles.

— C'est que nous sommes dans les jours les plus longs de l'année.

Quand nos visiteurs arrivaient, elles étaient couchées depuis si longtemps et si fatiguées de leurs jeux, qu'elles dormaient comme à °minuit. Cela se payait le lendemain matin. À cinq heures, elles étaient debout.

Ce système ne valut que pour un été. Aux vacances suivantes, quand nous voulûmes recommencer, Marguerite et Thérèse déclarèrent qu'elles n'étaient plus des bébés, qu'elles savaient

pourquoi nous voulions les coucher si tôt et qu'elles pouvaient se taire comme des grandes.

Désormais, nous faisions tous partie du clan. Mon père aurait beau mener ses enquêtes, il ne trouverait plus personne pour lui répondre. Et je me prends, parfois, à trouver pitoyable la solitude de cet homme qui vivait séparé de nous par autant d'incompréhension que s'il fût descendu de Mars ou de Vénus, et même davantage encore car il ne nous inspirait aucune curiosité. Mais je suis sûre qu'il ne voyait pas sa solitude, qu'il ne s'interrogeait pas là-dessus. Cet homme-là n'a jamais eu d'ami, jamais personne ne venait le voir — sauf, à la fin de sa vie alors qu'il n'était plus lui-même, quelque voisin. Il ne connaissait rien du sentiment qui vous attache à un vieux camarade chez qui on va boire le café, fumer la pipe, le soir. Il était inhumain en tout. Peut-être craignait-il d'être distrait dans l'exercice de sa tyrannie. Ou, s'il recevait des amis, d'être en butte à leurs tentatives de dissuasion. Ou d'introduire des complices dans la place. Précaution inutile: nous avions déjà nos propres complices. Au fur et à mesure que les années passaient, notre résistance s'organisait. Nous l'avions toujours trompé chaque fois que nous avions dû sauver notre peau. À partir de cet été-là, ce fut autre chose. Désormais, notre père allait vivre, ignorant et sûr de lui, au milieu d'un complot permanent, intégral, et qui devenait, au temps où j'en suis, unanime. Nous n'avions, à tout prendre, que deux véritables occupations: lui mentir quand il était là et lui désobéir quand il n'y était pas. À mon sens, occupations morales entre toutes!

Faire partie du clan comportait bien autre chose que se taire, fumer, et recevoir des visites interdites. Quand on considère que, dans la seule catégorie du vêtement et de la toilette, il nous était défendu °de couper nos cheveux, de revêtir des robes si peu décolletées que ce fût ou qui laissaient voir la haute moitié du bras ou du mollet, de porter des bas transparents ou des souliers à talons, qu'il nous était interdit de nous poudrer, de nous farder,

de nous parfumer, d'avoir les ongles longs ou, encore moins, faits — et je ne sais plus où donner de l'énumération car j'ai oublié les couleurs vives, les soutiens-gorge à forme humaine, les aisselles et les jambes rases —, quand on considère tous ces *verboten*[10], et tous ceux qui ressortissaient à d'autres catégories, on pense bien que faire partie du clan, c'est-à-dire les enfreindre, c'était une occupation de tous les instants.

Par exemple, il nous fallait des °vêtements à la mode de l'année. Ceux que nous portions devant mon père ne pouvaient vraiment servir qu'à cela. C'était des manières de sacs qui pendouillaient de partout et que, je ne sais pourquoi, nous appelions des chapelles. Pour comble de malheur, nous devions les bâtir nous-mêmes, ces chapelles, et je ne sais rien de plus frustrant que se donner du mal pour confectionner un vêtement qui ne peut être qu'horrible. Si, par extraordinaire, mon père nous achetait un morceau tout fait, cela nous venait d'Eaton[11] et c'était commandé sur catalogue. C'était nous qui écrivions les commandes, mais c'était lui qui les déposait à la poste après les avoir révisées, c'est-à-dire après avoir agrandi les pointures de trois ou quatre numéros, dans l'intention, toujours, de noyer les nichons dans des flots de tissu. Je me souviens d'un manteau dont les emmanchures m'arrivaient au coude et le reste à l'avenant. Il fallut, en cachette, le défaire complètement et le recoudre à toute vitesse car Noël était presque là et je n'avais pas d'autre manteau.

Mais je ne veux pas médire d'Eaton. Grâce à ce magasin et à son catalogue, nous arrivions à récupérer quelques sous qui nous servaient à nous acheter des vêtements de clan. Mon père n'aimait guère °dépenser son argent pour le chauffage de la maison et il avait imaginé un système qui lui paraissait plus économique: il nous obligeait à porter, d'octobre à mai, d'effroyables dessous pelucheux qui nous couvraient du cou aux chevilles et qui moutonnaient sous nos bas. Tous les matins, avant de partir au travail, il venait regarder sous nos jupes. Les

dessous étaient là. Mais dès que mon père franchissait la porte nous commencions à les enlever. De la sorte, ils ne s'usaient guère, bien qu'à nous entendre ces objets fussent plus fragiles que des toiles °d'araignée.

— Ça n'est vraiment pas très durable, disions-nous sur un ton désolé. Il faudrait peut-être demander la qualité au-dessus.

De qualité au-dessus en qualité supérieure, nous arrivâmes à commander des machins assez coûteux. Mais pour ce genre d'achat, mon père était toujours d'accord ainsi que pour les gaines, que dis-je, pour les armures invincibles qu'il nous faisait porter. Quand les colis arrivaient, nous les déballions — juste pour remuer un peu les effets qu'ils contenaient —, nous les remballions, nous les retournions et nous demandions remboursement. Quand l'argent revenait, nous nous achetions autant de bouts de tissu que nous étions de filles. Nous y coupions, comme il faut s'y attendre, des robes sans le plus petit bout de manches, sans bien long de jupe, et beaucoup plus décolletées qu'il n'eût été indiqué. C'était une réaction fort normale, sans compter que ça prenait moins de tissu. D'autre part, Tante Berthe nous donnait ses vieilles robes et même, parfois, les vieilles robes de ses amies. Nous n'étions pas en situation de cultiver la fierté. De la plus fatiguée des pelures, nous pouvions encore tirer un petit corsage et de l'autre une courte jupe. Quand aux «chapelles», elles nous servaient pour aller à la messe. Bon! n'insistons pas.

Mon père, pour sa part, °ignorait ces extrémités. Bon an mal an, sa penderie était garnie d'une douzaine de luxueux costumes et d'autant de paires de souliers. Il répétait souvent que seul ce qu'il y a de mieux vaut la peine d'être acheté, mais c'était un principe à son usage exclusif. S'il avait conscience d'avoir été prodigue, il essayait de nous faire croire «qu'il avait eu ça pour une bouchée de pain», ce qui est assez curieux car, s'il agissait ainsi, ce n'était pas par crainte de nos reproches, ai-je besoin de le dire. Je me souviens d'un jour où, après nous avoir, le matin,

refusé quelques dollars pour des choses essentielles, il revint, le soir, chargé de cartons. Il avait acheté, d'un coup, quatre superbes costumes d'été qu'il tripotait d'un doigt dégoûté, comme on ferait de vieilles et sales guenilles.

— Ce sont des occasions. Le tailleur voulait absolument s'en débarrasser. À n'importe quel prix. Il m'a dit: «Donnez-moi ce que vous voulez.»

Par miracle, les occasions lui allaient comme des gants. Des gants Perrin[12]!

— Quelle chance! solfiions-nous sur tous les tons. Ç'aurait été coupé pour vous que ça n'irait pas mieux.

— Bah! ça °durera ce que ça durera.

Et pour bien montrer son indifférence, °il mit tous les costumes en tas sur un fauteuil en disant que ça ne valait pas la peine de les suspendre tout de suite.

Cette histoire nous amusa beaucoup et nous la jouions parfois, entre nous, comme une petite pièce de théâtre: «Le tailleur s'est jeté à genoux et il m'a dit...»

Une autre gentille saynète nous était fournie par les histoires de chaussures. Quand nous en demandions, tout ce que nous gagnions, d'habitude, c'était le deuxième ou le troisième ressemelage de nos vieux souliers. À cette occasion, mon père exhumait une paire de ses vieilles chaussures qu'il emportait, en même temps, chez le cordonnier. Comme quoi il prêchait d'exemple. Après, il se considérait comme un héros... durant une journée. Car, ces chaussures-là, il ne les remettait jamais plus.

Grand-papa mourut presque tout de suite °après la rentrée d'automne. Dès septembre, grand-maman s'était remise à m'écrire toutes les semaines. À la fin du mois, elle m'apprit que grand-papa n'était pas bien, qu'il n'avait pu surmonter ses chagrins et que sa

santé déclinait vite. Puis, il y eut une lettre un peu plus optimiste, puis une autre où elle me disait qu'il faisait des furoncles à la nuque. J'ignorais ce qu'est l'anthrax diabétique et je ne m'inquiétai pas. J'écrivis à grand-papa et lui énumérai tous les remèdes que les bonnes sœurs employaient contre les furoncles. Quelques jours passèrent puis, un soir, pendant la récréation, Mère Supérieure me fit appeler.

— Votre tante vous demande au téléphone, me dit-elle.

Je courus à la petite pièce où se trouvait l'appareil. En prenant l'écouteur, avant même de pouvoir dire «allô», j'entendis pleurer.

— °C'est Tante Berthe. Ton grand-papa est mort.

Je ne trouvai rien à répondre.

— Excuse-moi, dit-elle. J'aurais voulu t'annoncer ça plus doucement. Je n'en ai pas été capable.

Puis elle ajouta:

— Ne pleure pas, ma chérie.

Je ne pleurais pas. J'étais bouleversée par une sorte d'effroyable colère qui ne me poussait pas aux larmes. Ma tante m'expliqua que grand-papa serait exposé chez elle, à Québec, et que je devrais tenter d'obtenir des religieuses la permission de m'y rendre.

Mère Supérieure était dans son bureau, tout à côté. J'allai lui parler et, sans que j'eusse à le °demander — pour elle, cela allait de soi —, elle me permit d'aller chez ma tante dès que le corps de grand-papa y serait arrivé. Avant de me coucher, j'écrivis une longue lettre à grand-maman. Aujourd'hui, après trente-cinq années, j'ai les larmes aux yeux en écrivant cette page. Ce soir-là, j'en écrivis trois ou quatre les yeux secs comme un vieux désert.

Le surlendemain, Dine me téléphona, nous prîmes rendez-vous, et nous nous rendîmes chez ma tante ensemble. Nous étions inquiètes. Ce que nous faisions là pouvait nous coûter cher et j'éprouvais, une fois de plus, combien le malheur est plus lourd

quand on ne peut s'y abandonner tout entier et qu'il faut faire la part de la vigilance à l'endroit d'autres menaces. Dans la sorte d'existence qui nous était imposée, tout nous était °volé, et la peine et la joie. Mais je n'imaginais, comme restitution, que des vengeances inouïes qui ne se sont jamais produites et °qu'au reste, assez tôt dans la vie, j'ai cessé de désirer.

En si peu de mois, °je pénétrais donc pour la deuxième fois dans un salon aveuglé de tentures noires, au fond duquel reposait dans un cercueil un des trois seuls êtres pour qui j'eusse éprouvé des sentiments filiaux. Au contraire de maman, grand-papa avait un visage paisible. Trop paisible : ce repos lui convenait mal. Son air grave semblait emprunté et je ne reconnaissais pas le grand-papa joyeux que j'avais chéri. Il est vrai que je ne l'avais pas vu depuis dix-huit mois, depuis sa visite au pensionnat. Grand-maman survint et nous prit dans ses bras, Dine et moi. Elles pleuraient toutes les deux et, par contagion, je pleurai un peu. Mais mes larmes tarirent tout de suite. Je continuais d'être la proie d'une sorte de colère sèche.

Les visiteurs commencèrent d'arriver. Je °parlai avec une dame du nom — je ne l'oublierai pas — de Larivière. Dine fut obligée de partir vers quatre heures, de façon à se trouver déjà là quand mon père rentrerait à la maison. Pour ma part, je restai jusqu'à sept heures et mon oncle vint me reconduire en voiture.

J'avais passé ces trois heures presque toute seule avec grand-maman qui s'était lassée de recevoir autant de monde et avait abandonné ce soin à mon oncle et à ma tante. °Nous nous étions, toutes deux, retirées dans une petite pièce. Elle me raconta les derniers jours de grand-papa — dès le début de l'anthrax, il avait dit «Ça, c'est la fin», et il s'était vu, durant une semaine, s'acheminer vers cette fin; la veille de sa mort, on avait tenté une opération après quoi il n'avait pas repris connaissance — et tout ce qu'il avait dit à mon propos pendant ces jours-là.

— Tu es la dernière à l'avoir fait rire avec tes recettes de cataplasmes.

Moi, j'avais un peu honte d'avoir écrit de °telles plaisanteries à un homme qui allait mourir et il me semblait que grand-maman aurait dû m'en vouloir. Je tentai de m'excuser.

— Ne t'excuse pas. La gaieté lui était si nécessaire et, depuis des mois, il ne riait plus jamais. Le malheur l'a tué. Il n'avait que 63 ans.

Le nom de l'assassin ne fut pas prononcé. Grand-maman m'avait toujours °défendu de le juger à haute voix devant elle. Mais personne au monde ne pouvait m'empêcher de juger intérieurement. Après un silence pénible, grand-maman se mit à faire une sorte de revue de tous les souvenirs qui nous étaient si chers. Puis, timidement, sans véritable espoir, je parlai de l'avenir.

— Dans sept ans, je serai majeure. Je travaillerai et °j'irai vivre avec toi. D'ici là, nous nous verrons quelques fois. Quand il sera en voyage, pendant les vacances, je viendrai te voir puisque tu vas rester à Québec. Et pendant ces sept années, je t'écrirai toutes les semaines.

Écrire toutes les semaines... C'est le seul projet que je pus mettre à exécution. Avant de partir, je l'embrassai à n'en plus finir. Je fis bien. Je ne devais plus la revoir °ni vivante ni morte.

Peu de jours après ces événements, je reçus de Dine un appel téléphonique affolé. M^me^ Larivière connaissait mon père — elle travaillait au même ministère — et elle avait parlé. Par bonheur, la présence de Dine avait échappé à cette potinière. Autrement, je ne sais comment nous nous en serions tirées.

— Il va falloir que tu °prépares un mensonge. Si tu te °confiais à mère Sainte-Sylvie[13], elle pourrait peut-être t'aider.

Dine m'expliqua son plan. Je tremblais si fort que je claquais des dents et que je pouvais à peine répondre. En quelques secondes, j'eus le visage, les cheveux, tout le corps, aussi mouillés que si j'étais tombée dans l'eau. Je raccrochai et je montai,

atterrée, à la salle de récréation. Ce que j'avais essayé de cacher depuis si longtemps, il fallait donc que je le découvre et cela n'était pas pour rien dans mon épouvante.

À l'époque de ces confidences forcées, °j'étais le chouchou de mère Sainte-Sylvie. Après, je ne le fus plus. Je savais qu'il en serait ainsi et, de cela, je ne me préoccupais guère car si j'étais d'une certaine façon attirée vers elle, au fond je ne la respectais ni ne l'estimais. Comme mère Saint-Fortunat, c'était une fille à passions. Elle aimait et puis elle n'aimait plus et, quand elle n'aimait plus, c'était pas drôle! Elle était snob. Seuls les gens bien, c'est-à-dire les gens riches et heureux lui convenaient.

Quand j'arrivai à la salle de récréation, elle °était entourée. Je lui demandai un entretien, les petites nous quittèrent et nous nous mîmes à arpenter la salle. En silence.

— Eh bien! je vous écoute.

Pour ne pas me donner le temps de la réflexion, je m'étais précipitée vers elle en arrivant et, maintenant, je ne savais plus comment m'y prendre, je n'avais rien préparé, j'étais étranglée. Pendant le quart d'heure qui suivit, je commençai je ne sais combien de phrases que j'abandonnais sans les °terminer, car il me paraissait, soudain, impossible de procéder de cette façon, alors j'essayais une autre façon avec une autre phrase que °je ne pouvais mener à bien non plus. Le temps passait.

— Un peu de courage, disait mère Sainte-Sylvie. La récréation sera bientôt finie.

Enfin, je parvins à expliquer l'essentiel et je °demandai à mère Sainte-Sylvie de raconter les événements à Mère Supérieure et de la supplier de ne pas me démentir si mon père posait des questions. À celui-ci, je comptais répondre que les religieuses, ayant lu la notice nécrologique dans le journal et croyant bien faire, m'avaient dit: Votre grand-père est mort, il faut y aller.

— Mais votre père ne croira jamais cela, objecta mère Sainte-Sylvie.

— Oh oui! si on s'y prend bien, on peut lui faire croire n'importe quoi.

Cette imprudente réponse scandalisa la °bonne sœur. Mais j'avais déjà été obligée d'en dire assez. Je n'allais pas lui expliquer que l'infernal orgueil de mon père l'empêchait de croire que nous pouvions vraiment le tromper.

Je n'ai jamais su si Mère Supérieure accepta d'appuyer mon mensonge. Tout ce que je sais, c'est que les autres religieuses furent averties de mes malheurs familiaux. Je ne trouvai plus, après cela, que visages de glace et, maintes fois, je surpris des conversations excitées là-dessus. Ainsi, quelques semaines plus tard, je pris la grippe et dus m'aliter. Alors que je feignais de dormir — quand nous étions malades, mieux valait faire semblant de dormir lorsque les bonnes sœurs arrivaient, car elles avaient une terrible propension à nous entonner des litres d'huile de ricin dès que nous ouvrions l'œil, et ce genre de sollicitude m'avait fait m'évanouir sept fois de suite un jour de grippe —, donc, je feignais de dormir lorsque j'entendis la conversation suivante entre deux sœurs:

— Son père est une espèce de monstre.

— Elle est menteuse! Elle essaie de faire croire qu'il est parfait. Vous savez que la mère n'a eu qu'un service de deuxième classe et il paraît qu'il est riche. Quand le grand-père est mort...

Toute l'histoire que j'avais dû confier °à mère Sainte-Sylvie y passa. Pelotonnée au fond des draps, je respirais comme quand on dort et même je ronflottais de temps en temps. Je voulais tout entendre. Ce n'était pas très pénible. Ce qui l'est, c'est de subir ce genre d'affront le visage découvert et de perdre contenance et de souhaiter mourir plutôt que d'endurer cela, tandis qu'on est, malgré tout, vivante et pour un bon moment.

Lorsque je fus appelée au parloir, le dimanche suivant, je m'y rendis en traînant la jambe. Mon père avait le visage tordu de fureur.

— Tu as désobéi à mes ordres, commença-t-il tout de suite sans dire bonjour.

J'aurais pu lui répondre qu'à moi il n'avait jamais °donné d'ordre à ce propos. C'eût été beaucoup d'audace et je ne m'en sentais pas un brin.

— Je vous ai défendu de revoir vos grands-parents. Pourquoi es-tu allée là?

Nous étions assis tout près du bureau de Mère Supérieure. Par la porte ouverte, je la voyais. Elle avait la °tête un peu tournée de notre côté et j'étais sûre qu'elle entendait. Je dis le mensonge que j'avais préparé. Je craignais qu'il ne se levât pour aller vérifier mes dires. Mais il avait bien plus de courage avec nous qu'avec les étrangers. Je le savais pourtant, et seule ma terreur me l'avait fait oublier.

Il me gronda longuement, mais assez °bas. Quand j'eus compris qu'il ne ferait rien de ce que je redoutais, je cessai d'écouter, comme d'habitude. Je me contentai de prendre l'air cafard qui nous était, devant mon père, comme un deuxième air de famille.

Marguerite et Thérèse écoutaient sans rien dire. °De peur qu'elles °ne se trahissent, je n'avais pas osé leur annoncer la mort de grand-papa. Ce fut là qu'elles l'apprirent. Quand j'avais demandé la permission d'aller chez mon oncle, il n'avait pas été question qu'elles puissent m'accompagner, je ne sais plus pourquoi.

J'appris, plus tard, que mon père avait assisté aux funérailles de grand-papa comme il assistera à celles de °grand-maman. Cet homme craignait le qu'en-dira-t-on. À ces cérémonies, il occupa, sans broncher, le rang que lui valait sa qualité de gendre. Il eut son nom dans les comptes rendus, ce que nous vîmes dans les coupures que nous montra mon oncle puisque mon père feignit d'oublier les journaux, ces jours-là.

Tous les parloirs ont une fin. Je vivais de cette certitude depuis de longues années. Après celui-ci, je respirai à fond pour la

première fois depuis plusieurs jours. Pour la première fois, je pus penser que j'avais perdu grand-papa au lieu de penser sans cesse à toutes les °menaces qui, à cause de cette mort, s'étaient accumulées sur moi.

Au cours de l'étude qui suivit, je fus vivement rabrouée °par mère Sainte-Sylvie. Je n'en fus guère surprise. Depuis le jour des confidences, elle m'avait montré une froideur croissante. Peu à peu, cela ira jusqu'à la persécution.

Cette religieuse était arrivée l'année précédente, au printemps. Il avait fallu, de toute urgence, remplacer la °pauvre mère Saint-Léon[14] qui avait, subitement, un peu perdu la boule. Au demeurant, tous les printemps étaient éprouvants pour les bonnes sœurs. Quand arrivaient mars et avril, elles étaient toutes sur le point de flancher. C'est que les enfants devenaient de plus en plus difficiles. Seules, et combien rares, celles qui savaient se faire aimer échappaient à ce sort. Leur exemple ne portait pas fruit. D'habitude, presque toutes semaient le vent l'année durant et s'écroulaient quand elles récoltaient leurs tempêtes. Elles étaient toutes persuadées que l'amour et l'autorité sont incompatibles et elles continuaient de l'être devant notre rancuneuse indocilité.

Donc, cette °pauvre mère Saint-Léon, un matin de printemps, s'était mise tout à coup à hurler, à frapper sur sa table, à se lever, à tournoyer, à se rasseoir, à se relever, et avait fini par sortir de la classe en courant. S'ensuivit, chez les enfants, un chahut qui parvint jusqu'aux oreilles de Mère Supérieure dont le bureau, pourtant, était situé deux étages au-dessous. Malgré son asthme, elle monta vite voir ce qui se passait, nous fit taire et se mit à la recherche de mère Saint-Léon qu'elle trouva — l'une de

nous s'était mise à l'écoute au pied de l'escalier — riant, parlant et gesticulant, au dortoir. Ce qui nous valut mère Sainte-Sylvie.

Je devins sa préférée dès la première journée.

— Que veut dire insulaire? demanda-t-elle °après la lecture d'un texte où ce mot apparaissait.

Je fus la seule à lever la main. J'avais assez rêvé des paisibles îles du Pacifique, l'année où j'étudiais la géographie °avec la mère Marie-de-la-Trinité, pour ne plus jamais l'oublier, ce mot. Je donnai la définition, après quoi mère Sainte-Sylvie questionna, le ton sévère :

— Pourquoi celle-ci est-elle la seule à pouvoir répondre? Ne suivez-vous pas toutes le même cours?

Il se produisit, alors, cette chose inouïe : toutes les petites filles, en chœur, s'écrièrent :

— Elle n'est pas comme nous. Elle °vient d'un grand couvent.

La loyauté de mère Sainte-Sylvie à sa congrégation lui poussa le sang au visage. Avec force cris, elle nous assura que son ordre n'avait rien à envier à quiconque. Pour ma part, j'étais assez étonnée. Personne ne me parlait jamais de mon ancien pensionnat et, tout à coup, j'apprenais que si je donnais, d'aventure, une bonne réponse, c'était porté à son crédit. Au lieu d'être vexée, je me sentis infiniment flattée et plus près de pardonner à la mère Saint-Chérubin que je ne le fus jamais.

Comme toutes les pensionnaires du monde, tous les jours, à midi, nous allions, suivies d'une bonne sœur, faire promenade deux par deux.

— Voulez-vous marcher avec moi? me demanda mère Sainte-Sylvie.

Elle avait de jolis traits et, si la règle conventuelle lui eût permis d'étendre un peu de poudre sur sa rougeur, elle eût °été presque belle. De plus, elle n'était pas affligée, comme la plupart des sœurs, de cet affreux accent qui me révulsait. Elle

m'interrogea de façon fort précise sur ma famille, sur la situation de mon père — elle souffrait d'un snobisme phénoménal, snobisme d'argent, le pire de tous — et mes réponses durent lui paraître suffisantes puisque je fus agréée dès ce jour-là. Quand elle découvrit que j'étais, en sus, la cousine du maire[15], lequel était juge à la Cour Supérieure, ce fut de la passion. Avec le temps, avec la connaissance de mes disgrâces familiales, l'idée lui vint de transporter ses sentiments directement sur mes cousines, les filles du maire[16], envers qui j'eus l'impression d'avoir joué le rôle de doublure.

J'aimais bien faire la promenade avec °elle, au temps de nos amours, encore que les promenades me fussent souvent source d'embarras à cause des conversations qui roulaient presque toujours sur les familles, leur mode de vie, leurs mondanités, les réceptions, les sorties. Mais c'était encore plus pénible de marcher avec mes compagnes. Comme moi, elles avaient presque toutes des grandes sœurs. Les leurs commençaient à «sortir avec les garçons».

— Ta grande sœur sort-elle avec les garçons?

Il fallut bien dire oui. Autrement, plus personne ne m'eût adressé la parole. J'inventais des noms, des envois de fleurs, des sorties fabuleuses. Une fois partie, je ne savais °plus où m'arrêter. J'en remettais. Ces garçons étaient toujours beaux comme des dieux et leurs corbeilles ne comptaient pas moins de six douzaines de roses.

— Six douzaines?

— C'est un °garçon riche. Il habite à Montréal.

Avec un Montréalais, au moins, on ne pouvait pas vérifier.

— Avez-vous donné des réceptions pendant les vacances de Noël?

— Oui. Nous avons donné un grand bal.

— Un bal? Malgré votre deuil?

Patatras! Je ne savais plus comment rattraper ma bévue. J'entrais dans de tortueuses explications où mon père, partagé entre son cruel chagrin et le désir de ne pas nous faire la vie trop attristante, décidait, la mort dans l'âme, de ne songer qu'à nous.

— Il a dit: il faut vivre avec les vivants, il faut que je pense à votre avenir.

Là non plus je ne savais pas où m'arrêter et, de phrases émouvantes en pensées pieuses, °j'amenais mes compagnes au bord des larmes.

En septembre, c'était pis encore. Je ne sais si les autres étaient aussi menteuses que moi, mais il semble qu'elles voyageaient. Moi, je n'étais pas allée plus loin qu'à Sainte-Anne-de-Beaupré pour notre pèlerinage annuel, ce qui n'était pas, je vous prie de le croire, une partie de plaisir. Aussi m'enfonçais-je dans des récits de randonnées dont je ne savais plus par où revenir. Pourquoi, me disais-je, n'ai-je pas le droit de dire la vérité? Ce qui m'arrive n'est pourtant pas ma faute. Mais j'avais connu, dans mon premier pensionnat, une petite fille dont le père était assez pareil au mien. Comme le mien, il ne venait au parloir que pour gronder. C'était déjà humiliant. Or, Marie-Antoinette ajoutait à cette humiliation celle de la franchise.

— Mon père nous traite comme des chiens, disait-elle avec °innocence. Ma mère est une martyre.

Après de telles révélations, toutes les fillettes allaient jouer plus loin et je restais seule à écouter des confidences que j'aurais pu, mot à mot, répéter pour mon compte. Mais je n'osais pas m'attarder car Marie-Antoinette était considérée comme une pestiférée. Pourtant, je l'enviais un peu. Je la croyais courageuse. Elle n'était peut-être que naïve.

J'aimais mieux mentir. °Inventer des voyages et des bals, c'est faisable. Tout à coup, je me trouvai prise pour inventer des scénarios de films. Ça, c'était difficile.

Jusqu'à l'arrivée de Jeanne et °d'Olivine, il était peu question de cinéma au couvent. Puis, survinrent ces deux «fans» qui passaient toutes leurs vacances à regarder Garbo[17] recevoir, de John Gilbert, des baisers sur la bouche. Malheur!

Le goût du cinéma se répandit comme la rougeole. Je fus bientôt la seule à n'y avoir jamais mis les pieds. Quand je m'aperçus que l'on commençait à pincer les narines en me parlant, je décidai °qu'il me fallait porter un grand coup.

— Si tu voulais faire croire à Mère Supérieure que je dois aller chez le dentiste, dis-je à ma sœur Dine, je pourrais sortir jeudi prochain et passer l'après-midi à la maison. Je ne sors jamais.

Ainsi fut fait. Je revins en chuchotant que j'avais été au cinéma. J'avais pris un titre de film et des noms de comédiens dans un journal et, pour ne pas trop errer, j'avais écrit un scénario, les grandes lignes, me fiant pour le reste à l'inspiration. Mon histoire était si larmoyante que toutes mes auditrices se jurèrent d'aller voir ce film s'il se donnait encore à leur prochaine sortie.

L'existence de mes cousines n'arrangeait pas les °choses. D'une part, je tremblais sans cesse qu'elles ne démentissent mes histoires de bals ou de voyages et, de l'autre, je craignais que ma prétendue passion pour le cinéma ne vînt à être connue dans la famille. Nous ne les fréquentions pas — mon père était très anti-famille et nous ne voyions pas plus ses cousins que son frère, sauf quand il avait besoin d'un médecin comme celui-ci ou d'un notaire et d'un avocat comme ceux-là; c'est-à-dire que nous n'entretenions avec notre parenté que des relations d'affaire —, cependant leurs rapports avec ma grand-mère paternelle et ma tante étaient assez suivis. Une phrase tout innocente pouvait me plonger dans d'inextricables complications. Pourtant, cette menace ne m'empêchait pas d'inventer des histoires de plus en plus extraordinaires. J'étais comme l'enfant qui vole de l'argent

pour se gagner, au moyen de cadeaux, l'amitié de ses camarades. Moi, je leur offrais des fables.

Grand-maman continuait de m'écrire chaque semaine. Cette femme, qui avait vécu si confortablement, logeait maintenant dans une seule chambre. Grand-papa lui avait laissé un peu d'argent, mais elle était jeune encore, elle pouvait vivre de longues °années et elle craignait de °manquer alors du nécessaire. Cette sorte d'inquiétude lui eût été épargnée si nous ne leur avions pas coûté autant. Pour nous, ils avaient toujours dépensé beaucoup d'argent. Pendant trois ans, ils avaient hébergé maman et ses quatre premiers-nés, puis ils avaient payé les études de Dine, ils nous avaient vêtus, comme si nous avions été pauvres. Nous ne l'étions pas et ils le savaient mais ils continuaient de donner à pleines mains. Quand j'appris qu'elle vivait en chambre, je fus désolée et, ce que je viens de dire, je le lui écrivis. Elle me répondit par une lettre gaie. Elle y prétendait être plus heureuse ainsi. J'ai moins de tracas qu'en appartement, je suis comme à l'hôtel, je n'ai rien à faire, je peux sortir, me disait-elle.

Sortir? Un jour, peu de mois après la mort de grand-papa, elle dut bien m'avouer qu'elle était trop malade °pour sortir et qu'à l'entendre tousser sa logeuse avait pris peur et lui avait demandé de quitter la maison. Elle est un peu toquée cette logeuse, continuait-elle, je n'ai qu'une mauvaise bronchite. Elle finissait sa lettre en disant qu'il lui fallait chercher autre chose et qu'elle m'écrirait bientôt pour me donner sa nouvelle adresse. Quinze jours passèrent, après quoi je reçus enfin une lettre. Au dos de l'enveloppe, comme adresse de retour, il y avait: «Hôpital Laval».

Je savais que l'hôpital Laval[18] était un sanatorium pour tuberculeux. Mais, °comme à l'accoutumée, avec cette tendance qui m'est naturelle de refuser les malheurs quand ils me tombent

dessus, je ne compris pas. Quelle raison pouvait bien avoir grand-maman pour m'écrire de cet hôpital? Je décachetai l'enveloppe avec curiosité.

«Ma belle chérie, tu vois, me voici rendue au sanatorium. Je croyais ne faire qu'une bronchite persistante et je ne m'en préoccupais guère. Il a fallu les insinuations de cette logeuse et les conseils d'Eugène °pour que je me décide à me faire ausculter. Il paraît que j'ai aux poumons plusieurs cavernes. Le docteur prétend que j'étais affaiblie par un régime trop sévère lorsque j'ai soigné ta maman et que je n'ai pu résister à la contagion. Il aurait pu ajouter que j'ai perdu toute raison de vivre et qu'en ces cas-là, les bacilles ont beau jeu. J'ai beaucoup pleuré les premiers jours. Non pas parce que je vais mourir bientôt mais parce que je sais maintenant que je ne vous reverrai plus jamais ni toi, ni les autres. Et puisqu'il en est ainsi, j'aime autant mourir le plus tôt possible.»

Cette lettre, j'ai dû la détruire avant de retourner chez mon °père, mais avant je l'ai lue chaque jour, tant de fois que je serais surprise d'y avoir changé plus de trois ou quatre mots. Elle ne m'écrira une lettre triste qu'une seule autre fois. Ce fut lorsque tante Maria crut bon d'aller lui rendre visite et de lui apporter des photos de chacun d'entre nous. «Vous avez tous tellement changé, m'écrivit-elle, que j'ai peine à vous reconnaître. Je regarde ces photographies et j'ai l'impression d'être morte depuis déjà longtemps. J'aurais préféré garder mes souvenirs tels qu'ils étaient. Je suppose que Maria a cru bien faire. Au soir du jour de sa visite, j'ai eu ma première hémoptysie.» Autrement, ses lettres étaient amusantes. Au sana, il s'était toujours passé quelque histoire qu'elle commentait comme si elle n'eût eu que des raisons de rire. Parfois, elle me grondait un peu car il m'arrivait de lui raconter mes rancœurs et mes révoltes. «Il faut offrir tout cela à Dieu», me disait-elle et le jour où je lui répondis: «Je crois que Dieu se fiche bien de moi et je peux dire que c'est réciproque», j'eus droit à un long

sermon, mais sans rien d'horrifié : « C'est le malheur qui te fait dire cela et la résignation n'est pas donnée à tous. »

Je reçus sa dernière lettre en février 1930, vers la fin du mois. Elle m'y disait qu'elle se portait de plus en plus mal et qu'elle attendait la fin d'un jour à °l'autre. Comme on est bête quand on est jeune. Au lieu de lui répondre en lui disant ce qui me venait, je me mis à chercher ce qu'on peut bien écrire à quelqu'un qui va mourir et à déchirer tous mes brouillons. Ce n'était jamais ce qu'il aurait fallu. Les jours passaient sans que je trouve.

— Mère Supérieure veut te parler, vint-on me dire, un soir.

Elle se tenait au bout du corridor, un journal à la main.

— J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous avertir, me dit-elle, il faut bien que quelqu'un le fasse. Votre grand-mère est morte hier.

La honte me tenait le menton sur la poitrine.

— Je pense qu'il vaut mieux que vous n'y alliez pas, cette fois-ci.

La tête toujours inclinée, je balbutiais « oui, oui ».

— Vous vous aimiez beaucoup toutes les deux, je le sais, continua la Supérieure. Vous vous écriviez souvent. Là-dessus, vous pouvez compter sur ma °discrétion.

J'aurais voulu me voir à cent lieues de là et elle le comprit bien.

— Il ne faut pas avoir °honte. Il ne faut penser qu'à votre grand-maman.

Elle avait raison. Malheureusement, je n'arrivais à penser qu'à mon père. Je m'enfuis, pleine de larmes qui séchaient avant d'être versées.

Il vint au parloir le dimanche suivant. Marguerite et Thérèse étaient là, mais il ne s'adressa qu'à moi.

— Ta grand-mère de la Chevrotière est morte. Elle était à l'hôpital Laval depuis longtemps.

— Ah oui?

Une sorte de jouissance triste m'envahissait à l'entendre °me raconter des événements que je connaissais mieux que lui. Encore une fois, je l'avais bien trompé.

— Le bon Dieu l'a punie elle aussi, conclut-il. Je ne te dirai pas de prier pour elle. Là où ils sont, tous ces gens-là (c'était maman, grand-papa et grand-maman, ces gens-là) n'ont pas besoin de prières. Je pense que ce n'est pas juger témérairement que de croire qu'ils sont tous damnés. Si je dis cela, c'est que j'ai mes raisons.

Toujours les révélations du ciel. S'il avait osé, il m'aurait confié que l'ange Gabriel venait le visiter la nuit pour le tenir au courant du sort des °âmes. Ce qu'il ne dit pas, mais nous l'apprîmes plus tard, c'est que grand-maman lui avait fait demander de nous laisser la voir une dernière fois et qu'il avait refusé.

Le lendemain du jour où j'avais appris la mort de °grand-maman, la religieuse l'avait recommandée aux prières des élèves. Celles-ci, presque l'une après l'autre, vinrent me demander pourquoi je n'avais pas sollicité de sortie à cette occasion. Je répondais comme je pouvais. Je les voyais, ensuite, chuchoter derrière la main et je compris, alors, que mon histoire était connue.

J'imagine que mère Sainte-Sylvie ne s'était pas beaucoup retenue sur le chemin de l'indiscrétion. Après la mort de grand-papa et les confidences que j'avais °dû faire, elle était arrivée, en fort peu de semaines, à me haïr d'une façon qui me rendit la vie assez inconfortable. Elle me battait chaque fois qu'elle en trouvait prétexte. Mais, là-dessus, ce fut moi qui eus le dernier mot. Ce printemps-là, je souffris de saignements de nez fréquents et

considérables. Cela la mettait en fureur, elle prétendait que je le faisais exprès. De quelle façon? Elle ne le disait pas.

— Puis-je sortir? allai-je lui °demander, un jour que nous étions à l'église et que mon mouchoir était trempé de sang.

Impitoyable, elle me renvoya à ma place et je fus obligée de saigner dans mon fichu. Puis, quand nous fûmes revenues dans la cour de récréation, elle m'accusa de m'être mouchée.

— Il faut bien que je me mouche, quand même, une fois de temps en temps, lui °répondis-je.

Pour toute réponse, elle se mit à me frapper au visage à petits coups de poing secs et... je me remis à saigner du nez.

En passant près de Simone, qui était la nièce de la Supérieure, je lui glissai:

— Demande la permission d'aller voir ta tante et dis-lui de me faire appeler.

Cinq minutes après, j'étais °appelée. J'avais, tout ce temps, perdu beaucoup de sang. J'arrivai au bureau de la Supérieure, les jambes flageolantes, le visage et les mains barbouillés. En proie à une sorte de crise nerveuse, je tombai sur une chaise en criant et en sanglotant. Mère Supérieure s'en fut chercher une serviette et de l'eau, elle me lava. Puis, elle me fit boire un peu de cognac, ce qui m'apporta un bien-être immédiat, après quoi je pus raconter ce qui s'était passé.

Quand elle était en colère, °Mère Supérieure enflait la voix à faire tomber les murs.

— Battue? Au visage? C'est inadmissible, cria-t-elle, inadmissible. Allez me la chercher tout de suite.

Elle criait encore que °j'étais déjà en route.

— Mère Supérieure vous demande, annonçai-je à mère Sainte-Sylvie qui avait perdu toutes ses couleurs.

Quand, la récréation terminée, nous entrâmes dans le couvent, ce n'était pas fini là-haut.

— Vous vous conduisez de façon déshonorante. °Vous ne respectez pas le saint habit que vous portez...

Et allez donc! Pour une fois, je n'avais pas été battue impunément. C'était la première et la dernière, aussi en ai-je gardé un souvenir très vif.

Si, à l'avenir, elle se retint de me frapper, mère Sainte-Sylvie ne me traita pas, tout de même, avec ce que l'on pourrait appeler de la tendresse. Il m'était inutile de lui demander quoi que ce soit. Sans me laisser terminer ma phrase, elle criait: «Non, non», et je n'avais plus qu'à regagner ma place. Cela lui valut d'autres ennuis. Pour célébrer quelque fête, nous avions préparé une messe chantée. Nous étions trois solistes. Cette messe était si belle, semble-t-il, que les religieuses demandèrent qu'on la reprît le dimanche suivant. Seulement, Albertine passait ce dimanche-là dans sa famille. Mère Saint-Pascal[19], qui nous avait exercées, s'arrêta à mon lit, la veille, et me souffla:

— Vous chanterez le solo d'Albertine. Vous vous habillerez vite, demain matin, et vous viendrez répéter avant la messe.

C'était un solo fort difficile et qui n'était pas dans mon registre, car j'étais soprano, si étrange que cela puisse paraître à ceux qui me connaissent, alors qu'Albertine était contralto. C'est dire si j'avais le °trac. Le matin, je fus prête en cinq minutes et j'allai demander à mère Sainte-Sylvie la permission de descendre à la salle de musique.

— Non.

Je retournai à ma place et je descendis à la chapelle avec les autres. Françoise chanta son morceau. Je chantai celui qui m'était propre. Quand arriva celui d'Albertine, j'avais tout à fait oublié le peu que je pouvais en savoir pour l'avoir entendu trois ou quatre fois. Mère Saint-Pascal joua l'introduction et me donna la note de façon insistante. J'avais beau regarder les mots sur le cahier, ça ne me rappelait rien. Cela commençait, je me souviens, par «Seigneur, Seigneur», mais tout ce que j'aurais pu faire eût

été de chanter «sei» sur la note qui me vrillait les oreilles. Ça ne valait pas la peine de s'y mettre.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue répéter, °chuchota mère Saint-Pascal qui perdait la tête.

La colère me saisit.

— Mère Sainte-Sylvie n'a pas voulu, dis-je à haute voix.

Et, ce disant, je lançai le cahier de toute ma force. Les feuilles se répandirent un peu partout. Toutes les têtes s'étaient retournées et le vicaire s'était interrompu dans son orémus[20]. Mère Saint-Pascal pleurait tout en jouant un petit air improvisé sur quoi la messe s'acheva.

Mère Supérieure occupait le prie-dieu le plus rapproché du chœur de chant. Elle avait fort bien entendu ma réponse. Elle °nous attendit à la sortie.

— Que se passe-t-il encore? demanda-t-elle en marchant droit sur sœur Sainte-Sylvie qui se mit à bégayer.

Mère Saint-Pascal pleurait toujours. Là non plus l'élocution n'était pas très claire. °Enfin, mère Sainte-Sylvie fut sommée de se présenter au bureau de la Supérieure après le petit déjeuner, et les murs tremblèrent encore un bon coup. Après cet incident, j'eus l'impression d'être assez bien protégée contre mère Sainte-Sylvie et même si Mère Supérieure ne put m'épargner toutes les petites vexations dont il ne vaut pas la peine de se plaindre, au moins je n'eus plus à subir de vrais embêtements.

C'est à cette époque que mère Saint-Pascal se mit à m'aimer beaucoup. J'en ressentais bien plus d'ennui que de plaisir. Je n'avais plus envie d'aimer personne. Avec une joie qui aurait dû me toucher, celle-ci me comblait de cadeaux qu'elle quémandait à son frère. Cela ne me touchait pas. J'avais le cœur comme un caillou. Il se passera bien des années avant que j'en refasse un

cœur habitable. Ils m'exaspéraient, tous ces vivants, respirant et mangeant, alors que tout ce que j'avais aimé au monde pourrissait dans la terre. J'avais mes frères et sœurs, bien sûr, mais pour un enfant l'amour d'autres enfants ne suffit pas. Et puis, mère Saint-Pascal, c'était une bonne sœur. Encore une bonne sœur! Il faudra que bien des années passent et que j'écrive ce livre pour m'apercevoir que, de temps à autre, il en surgissait une qui n'était pas mégère, qui était même très bien, il faut le dire. Et je suis heureuse de le dire. Cela me fait chaud au cœur de constater que je n'étais pas toujours aussi malheureuse que j'en avais conservé le souvenir.

— Que ferez-vous plus tard, me °demandait mère Saint-Pascal.

— Sûrement pas une bonne sœur, lui répondais-je.

Le terme était déjà insultant. J'y ajoutais l'intonation. Mais elle n'accusait pas le coup.

— Vous n'avez pas la vocation?

— La vocation! Vous me faites rire. C'est sa vocation qui pousse mère Sainte-Sylvie à me frapper au visage?

La pauvre fille joignait les mains, soupirait et me suggérait d'offrir cela au bon Dieu. C'était une suggestion dont j'avais, depuis le temps, par-dessus la tête. Les mérites et les grâces que les coups pouvaient m'apporter, je préférais m'en passer. °C'est gentil de sauver son âme, mais il devait bien, pour cela, y avoir d'autres façons dont, tout occupée à me faire battre, je n'avais guère le loisir de me soucier. Au moyen des mots les plus susceptibles de l'horrifier, j'expliquais mon sentiment, là-dessus, à mère Saint-Pascal.

— N'essayez donc pas d'avoir l'air méchante, me répondait-elle. Au fond, vous êtes bonne.

— Être bonne ne m'intéresse pas. Je préférerais, de cent fois, être belle.

— La beauté vous semble préférable à la bonté? s'écriait douloureusement la pauvre sœur dont la laideur était affligeante.

— De cent fois, répétais-je, le ton rogue.

Elle en avait la larme à l'œil, ce dont je négligeais °de m'apercevoir. J'en tenais une qui était inoffensive. Je voulais pousser mon avantage à fond et la faire payer pour toutes les autres.

— Au reste, vous êtes loin d'être laide.

À quoi je répondais par des propos °qui paraissaient à mes quinze ans comme le comble du cynisme: «Ça servira, vous pouvez en être sûre» ou autres trouvailles du même genre, ce qui laissait mère Saint-Pascal pantoise.

Au demeurant, je n'avais pas °attendu ses éloges pour me croire belle. Depuis quelques années, mon père s'acharnait tellement à me persuader que j'étais laide et mal fichue que j'en avais, naturellement, conclu le contraire, mais un contraire hors de toute proportion avec la réalité.

— Tu peux toujours causer, mon bonhomme, j'ai des yeux pour voir, me °disais-je chaque fois que cela recommençait.

Persuadée qu'il ne pouvait dire vrai en cela comme en rien, je passais des heures à faire des singeries devant mon miroir. Je ne lui donnais raison que pour mes chevilles. Il est vrai qu'elles n'étaient pas assez fines, mais comme ce défaut me venait de son côté et non de ma famille maternelle où les attaches sont fort menues, je me disais qu'il aurait dû m'en faire des excuses plutôt que des reproches, et ce grief m'empêchait de trop me plaindre de mes malheureuses chevilles. Le bon sens et, partant, une juste appréciation de mes attraits qui n'ont jamais dépassé une agréable moyenne, me revint après l'adolescence.

Dans un pensionnat, quand une fille est la préférée d'une religieuse bien en place, ayant de l'autorité et son mot à dire sur toutes choses, cela peut lui valoir quelques °bénéfices... le temps que cela dure. Sœur Saint-Pascal ne jouissait d'aucune autorité.

Au milieu des autres, elle faisait plutôt figure de chien battu. Être l'objet de ses préférences ne me valait que le partage de l'inimitié dont on l'entourait. Si je l'avais aimée, j'aurais pu sentir, dans ce partage, une sorte de joie. Je n'y trouvais qu'irritation et j'apprenais que la plus grande exaspération nous vient de ceux qui nous aiment et que nous n'aimons pas — surtout quand on a tendance, comme je l'ai, à s'abandonner à la pitié jusqu'à feindre l'amour, à ne pas savoir être pitoyable avec constance, et à se retrouver, pour finir, doublement irrité pour ce qu'on a donné et pour ce qu'on doit retirer.

Après ma sortie du pensionnat, elle °m'écrira de longues lettres à quoi je ne répondrai pas toujours. Si je m'y décidais, ses lettres devenaient tout à fait interminables tant la chère femme avait à dire sur chaque mot que j'avais écrit. Le jour où elle m'envoya vingt-cinq pages couvertes d'un texte serré — elle avait, de plus, l'écriture décourageante —, je jetai tout ça au panier, sans lire, et je n'écrivis plus jamais malgré les appels désespérés qui s'ensuivirent. Bien que je n'aie pas accordé à cette histoire beaucoup de réflexion, je fus cependant frappée de la constance — je pensais: l'obstination — de mère Saint-Pascal. Pour que l'amour dure, il suffisait donc d'y répondre par l'indifférence? Le monde des sentiments m'apparut comme un vaste jeu mené par l'insincérité et l'habileté, un jeu dont il faut connaître les astuces. Et quand j'aimerai d'amour, la première fois, je me hâterai de tout gâcher par mes ruses maladroites.

Toutefois, ce que j'appris de vrai, c'est que l'amour accomplit des miracles. Ce n'est pas un on-dit. Mère Saint-Pascal accomplit ce miracle-ci: elle convainquit mon père de la nécessité de me faire apprendre le piano. C'est mal m'exprimer. Il ne fut pas convaincu du tout, mais elle le poussa °tellement, elle y mit une si douce obstination, qu'à la °fin, médusé par cette innocente qui continuait sans trembler de plaider après le premier refus, il consentit. Ce miracle advint le dimanche de la Quasimodo[21].

Cette année-là, nous avions eu une messe de Pâques si réussie qu'on avait décidé de la redonner pour les parents pendant l'heure du parloir. Nous avions préparé une sorte d'oratorio où je chantais le rôle de Marie-Madeleine. Je commençais par un «Raboni!» qui faisait trembler sur leurs socles toutes les statues de plâtre de la chapelle.

— Il faut que ce soit un °cri, me disait sans cesse mère Saint-Pascal pendant les répétitions.

Avec les poumons que j'ai, j'arrivais à pousser un cri qui donnait au «*Noli me tangere*» que me répondait la petite Françoise un air de grande urgence. Ce fut, je crois, ce qui impressionna mon père. En sortant de la chapelle, il me fit de si vifs éloges, à moi qui ne faisais jamais rien de bien et qui m'attendais encore une fois à des remarques acerbes, que je crus rêver. Mère Saint-Pascal en profita pour parler, de façon pathétique, «d'un talent qui se perdait». Bref, après une demi-heure de discussion, mon père, poussé à bout, donna son assentiment. Le lendemain matin, je commençais ma première gamme. Mère Saint-Pascal rayonnait.

°Pour °moi, ce qu'en secret je voulais c'était devenir chanteuse et non pas pianiste. Je voulais apprendre à lire la musique, à la déchiffrer, à m'accompagner ce qu'il faut pour étudier une pièce. Je me voyais déjà, en robe décolletée, donnant des concerts. Au grand dam de mon père. C'est ce que, la robe en moins, fera Robert dans mon dernier roman[23]. Comme lui, je voulais toujours passer au solfège. Hélas! je ne sais plus, sur une portée, distinguer un do d'un mi. C'est dire que mes études musicales furent brèves. Mon ignorance de la musique pèsera sur toute ma vie. J'ai besoin, pour marcher à fond, de connaître les prémisses des choses et je ne comprendrais la musique que si je pouvais jouer. Elle est restée pour moi un bonheur que je n'ai jamais appréhendé qu'à moitié, un plaisir que je comparerais à celui, vif mais primitif et sans explication, que je ressens au bruit d'une cascade, du vent, d'une voix harmonieuse, d'un bel éclat

de rire. Ce n'est pas assez. Toujours la friche. Mais, ma vie est pleine de ces regrets. Même chose pour la peinture pour quoi j'avais une certaine disposition. Pour le théâtre : j'aurais pu jouer un peu, je crois. J'aurais aimé pouvoir nager comme un poisson au lieu de m'asseoir, les pieds dans l'eau, au bord des piscines. Je ne sais que coudre et faire la cuisine. Je suis bien de l'époque où les femmes en savaient toujours trop.

Nous eûmes, cette année-là, une distribution de prix prestigieuse, toute pleine de chants et de poèmes. Prestigieuse et interminable pour la bonne raison qu'il y avait un invité d'honneur qui parlait beaucoup. Il récitait un petit boniment à chaque récipiendaire, il serrait des mains, il disait bravo et puis bravissimo. Tout ça prenait du temps. Cet invité, c'était Monseigneur Camille Roy[24] que, prétend un de mes amis, les étudiants de l'Université Laval appelaient irrespectueusement Camomille à cause de ses qualités soporifiques. C'était beaucoup d'outrecuidance si l'on considère qu'ils s'agissait d'une des gloires de notre littérature. Certains professent que, tout comme l'Abbé Casgrain[25], Monseigneur Camille Roy était un peu surfait. Ce sont là propos de méchants. Camille Roy était un homme extraordinaire. Peut-être pas en littérature, mais en joaillerie fort certainement. Il a laissé des perles d'un orient très pur : « La verge de Boileau, tour à tour molle ou cinglante, est maniée par un collaborateur assidu qui signe *Le spectateur tranquille.* » C'est à la page 65 de *Nos Origines littéraires*[26] et pour écrire ça, je pense qu'il est nécessaire de n'être pas comme les autres. C'est pas possible autrement.

Pour honorer ce héros, nous récitâmes *Le Cygne* de Sully Prudhomme sur la musique du *Cygne* de Saint-Saëns[27]. J'imagine que c'était d'un sentimentalisme affreux, mais nous trouvions cela émouvant. Il ne me souvient pas qu'il y eût d'anicroches.

Pourtant, l'anicroche était fréquente au cours des spectacles de couvent. Quand nous commençons à les raconter, mes sœurs et moi, c'est comme un flot. Il faut entendre ma sœur aînée dans l'histoire du pèlerin. C'était une pièce en vers. Une fillette n'avait à dire que celui-ci: «Il était donc bien bon ce pèlerin.» Elle devait parler juste après Dine. Elle avait bien retenu ça. Mais Dine avait un certain nombre de répliques. Émue, la petite perdit le souvenir du moment où elle devait intervenir et elle s'élança dès que ma sœur eût terminé sa première réplique:

— Il était donc bien bon ce pèlerin.

— Chut!

La petite, confuse, se cacha derrière ses compagnes et attendit, tout attention, que Dine parlât de nouveau.

— Il était donc bien bon ce pèlerin.

— Mais tais-toi donc. C'est pas ton tour.

Hélas! quand son tour vint, après deux ou trois autres tentatives malheureuses, elle se tint coite. On eut beau lui faire signe que c'était le moment, rien ne put la décider à réitérer sa déclaration sur le caractère de ce pèlerin. Sa voisine dut s'en charger au milieu du fou rire général.

Fou rire aussi le jour où Dine joua le rôle titre dans une pieuse chose qui s'appelait *Le Fils de la Veuve de Naïm*[28]. Cela se donna dans la grande salle de musique et, dame! la grande salle de musique contenait bien trois cents personnes. C'était intimidant. Les répétitions s'étaient toujours passées sans badinage, mais le jour de la représentation lorsque Dine s'avança sur le bord de la scène pour clamer: «J'étais mort et je suis ressuscité», toute l'assistance éclata de rire. Le vieux bon sens gaulois l'avait saisie. Il fallut, sans gloire, achever la pièce devant une salle tire-bouchonnée.

On avait un meilleur sens de l'humour en ce couvent-là que dans le deuxième où les anicroches prenaient tout de suite l'aspect de la calamité. Je me souviens d'un dimanche, en particulier...

Ce matin-là, avant la grand-messe, mère Sainte-Jeanne[29] vint me dire que c'était la fête de la Supérieure et qu'on préparait une petite célébration. On avait établi un programme de chants et de poèmes qu'il faudrait apprendre au cours de la journée. Pour ma part, je dirais une pièce en vers de je ne sais plus qui — un astucieux plein d'esprit. Cela s'appelait *L'Église de la Madeleine.*

«L'Église de la Madeleine,

«Presque déserte tous les jours,

«Le dimanche se trouve pleine

«De femmes aux brillants atours.

Je n'en sais pas plus long. Aujourd'hui, ma foi, tant pis! L'ennui, c'est qu'au moment de la représentation, je n'arrivai pas, non plus, à dépasser ce modeste début. J'ai la mémoire lente. Une journée ne m'a jamais suffi pour apprendre un sonnet. J'en avais prévenu mère Sainte-Jeanne qui avait tout de suite parlé de mauvaise volonté. Bonne ou mauvaise, le soir venu j'eus beau m'évertuer — à un moment, ce fut même la Supérieure qui me soufflait —, rien n'y fit. Je n'ai pas encore dit que je passais en premier. Après ça, personne ne put mener son numéro à terme. Si bien que Mère Supérieure, fatiguée de nos cafouillages, se leva pour nous remercier bien avant que nous eussions épuisé le programme. Et mère Sainte-Jeanne ne m'adressa plus jamais la parole. Pas le moindre petit mot jusqu'à la fin de l'année. Une vraie mule de pape.

Les vacances qui suivirent furent très importantes: ma sœur aînée se fit un amoureux. Trouver des amoureux ne nous fut jamais difficile. L'ardu, c'était de les °garder. Nous ne pouvions les recevoir que pendant les voyages de mon père, c'est-à-dire une semaine sur trois environ, pendant l'été, et pas du tout l'hiver. En général, le printemps nous trouvait assez démunies. Peu de

garçons résistaient à une si longue épreuve. Au début de cette espèce d'hibernation, ils téléphonaient bien un peu, pendant les heures de bureau de mon père. Puis, cela cessait assez vite. Là-dessus, venait assurément se greffer une sorte de méfiance. Nous étions, c'était évident, si malheureuses qu'il fallait bien que nous comptions sur le mariage pour nous sortir de là et, en vérité, °j'aurais, pour ma part, donné mes dix-huit ans au premier chien coiffé déguisé en mari. Or, à cette époque, les filles de ce continent n'étaient pas censées avoir envie de se marier. Rien ne faisait mieux fuir les garçons que les filles qui pensaient au mariage, si peu que ce fût. Aussi feignaient-elles toutes un grand détachement à cet égard et laissaient-elles entendre qu'elles ne se résigneraient à cette extrémité que si elles rencontraient un homme tout à fait extraordinaire. Cela n'arrangeait rien, car tous les garçons se croient extraordinaires.

Pourtant, on se mariait, je ne sais °comment. Parfois, cela se faisait après plusieurs années non pas de fiançailles mais de ce que l'on appelait «les fréquentations»; dix ans, douze ans de fréquentations et l'on avait quelquefois le sentiment que le garçon s'exécutait parce qu'il n'y a vraiment pas moyen de laisser tomber une fille que l'on a retenue si longtemps (mais certains en trouvaient le moyen et surtout le courage et ça faisait du bruit dans la ville). La crise économique a souvent été rendue responsable de ce phénomène. Responsable? Complice! La crise avait bon dos. Moi, je prétends que ces garçons ne voulaient épouser que des filles prêtes à longuement donner la preuve qu'elles ne voulaient pas se marier. On voit bien quelles diverses méfiances les conduisaient là.

Nos amoureux nous venaient par le truchement de quelques amies, anciennes compagnes de pensionnat, aussi clandestines qu'eux. Comme mon père nous interdisait toutes visites et toutes

sorties, nous n'avions pas plus droit aux amies qu'aux amis. Trois ou quatre fois, en sept ou huit ans, il nous permit de nous rendre, à l'heure du thé, chez nos °cousines, les filles du juge et maire.

— Je compte bien que Marie-Louise (c'était la femme du juge et maire, et la cousine germaine de mon père) ne laissera pas quelque freluquet se faufiler dans son salon, disait-il en nous donnant — après avoir hésité pendant des heures — son assentiment, mais si cela arrivait... pauvre Marie-Louise... vous vous lèverez et vous partirez sur l'heure.

Pour la vertu, mon père ne faisait confiance à aucune femme, même pas à la cousine Marie-Louise à qui la décence sortait par tous les pores de la peau. À ce compte-là, mieux valait cacher les jeunes filles qui n'étaient pas de notre famille. C'est ce que nous dûmes faire, à la lettre, le jour où il revint de voyage de façon inopinée alors que notre amie Aline était à la °maison. Nous dûmes la dissimuler dans une des glaciales chambrettes situées sous les combles. Elle passa là cinq ou six heures — nous lui apportions un sandwich de temps en temps — à écouter, bien malgré lui, mon père vilipender les bas couleur chair, aussi répréhensibles que les bas transparents. Quand il partit, enfin, Aline sortit de sa cachette bien persuadée que tous ces bas-là n'avaient pas été inventés pour rien.

Or donc, ma sœur se fit un amoureux. C'était le soir du 9 août. Je ne peux pas °l'oublier: ce fut ce soir-là que mes sœurs et moi reçûmes notre premier baiser. Car l'amoureux n'était pas seul, il avait un copain. Nous les avions rencontrés chez Annette. Ils étaient venus nous reconduire dans leur voiture et, avant de nous laisser descendre, les deux garçons avaient embrassé mes deux sœurs pendant que je restais dans mon coin comme un chaperon.

— Eh bien! et moi, alors? dis-je d'un ton rogue, car je trouvais assez inouï le rôle °que ces garçons me faisaient tenir.

Sans dire un mot, le copain se tourna vers moi et m'embrassa à mon tour. Comme ça, je n'avais plus rien à dire.

Nous nous retrouvâmes au salon, toutes les trois, comme des visiteuses. Assez perplexes, les visiteuses. Était-ce vraiment l'usage d'embrasser une jeune fille que l'on voit pour la première fois? Aurions-nous dû refuser? Et si nous avions refusé, n'aurions-nous pas eu l'air assez bécasses? Et l'amoureux qui avait déjà demandé, lui, la permission de revenir, n'aurait-il pas été rebuté à tout jamais par un refus si, vraiment, cela se faisait? Incapables de résoudre tous ces problèmes, nous dûmes les remettre au °lendemain.

Une fois seule dans ma chambre et quoique les environs de minuit fussent une heure bien tardive pour moi, je réfléchis longtemps avant de m'endormir. Ce qui me frappait surtout dans cette histoire, c'était la différence entre ce que j'éprouvais et ce que disaient mes sœurs. Je ne me sentais guère disposée à trouver ce que nous avions fait vilain ou dangereux. Ces baisers me semblaient très importants dans l'immédiat mais fort peu dans l'absolu. En fin de compte, ce qui prévalait en moi, à la suite de cette expérience, c'était la curiosité.

Le lendemain, autre affaire. N'était-ce pas °péché ce que nous avions fait? N'était-il pas urgent d'aller nous confesser? À cette perspective, je me sentis assez émoustillée au fond de moi. Plus j'y pensais, moins j'avais envie de sacrifier ce projet de confession. Mes sœurs n'étaient pas tout à fait convaincues, mais je poussais à la roue. D'habitude, mes confessions étaient de deux sortes, toujours les mêmes, et que j'employais à tour de rôle: celles où j'accusais trois désobéissances et quatre mensonges et celles où j'accusais quatre désobéissances et trois mensonges, à quoi j'ajoutais, parfois, quelques distractions dans mes prières. Aussi n'allais-je pas renoncer, aujourd'hui, à des aveux aussi stupéfiants. Nous partîmes donc, une de mes sœurs et moi, l'autre ayant décidé d'attendre le verdict du vicaire avant de s'imposer tout ce dérangement.

Je pénétrai dans le confessionnal en proie à une violente excitation. J'allais en ressortir stupéfiée. Tout ce que j'appris là, d'un seul coup, °ce n'est rien de le dire. Voilà un peu comment cela se passa:

— J'ai fait quelque chose, je ne sais pas si... je ne sais pas comment...

— Voulez-vous que je vous interroge? S'agit-il d'un jeune homme?

— Oui.

— Avez-vous des raisons de croire que vous êtes enceinte?

Je n'en avais guère et, de plus, je ne savais pas très bien pour quelles raisons on peut se croire enceinte. Tout cela était loin d'être élucidé dans ma tête.

— Vous a-t-il embrassé sur les seins ou sur les parties?

Les parties? Quelles parties? Je me hâtai de dire non °avant même d'avoir très bien compris, mais la compréhension s'acheminait peu à peu. Eh bien! il y avait des gens qui faisaient de drôles de choses! Ça prend de tout pour faire un monde! J'avais l'air fin avec mon petit baiser sur la bouche.

— A-t-il mis sa langue dans votre bouche?

Pouah! °Eh ben! même pas. J'avais le cœur qui se retournait. Le questionnaire terminé, et par où il aurait pu commencer, je me vis imposer trois *Ave* de pénitence et je reçus l'absolution. Ma sœur, qui attendait de l'autre côté du confessionnal, ne se fit poser que la dernière question. Le vicaire avait compris que cela s'était fait de compagnie et que, si elle avait fait plus que moi, ce ne pouvait être beaucoup plus.

En revenant à la maison, nous échangeâmes nos impressions, mais j'étais si horriblement gênée que je ne me décidai pas à tout raconter. Peut-être en fut-il de même pour ma sœur et est-ce pour cela qu'elle ne me confia que la question concernant la langue dans la bouche. Toujours est-il que mon autre sœur, à l'annonce des °trois *Ave* de pénitence, estima qu'il n'y avait pas matière

grave et qu'elle n'allait pas marcher trois quarts d'heure sous le soleil d'août pour si peu. En quoi elle eut grandement tort. Ce n'était pas si peu. En tout cas, pour ma part, j'étais comblée et j'en avais pour des années de réflexions.

Je retournai au pensionnat bien différente de ce que j'étais à la sortie de juin. Moi qui avais toujours accueilli avec la plus parfaite incompréhension les confidences des fillettes qui étaient amoureuses de leur cousin ou de leur petit voisin de palier, maintenant je °comprenais. Il n'était pas question que je revoie Jean-Marie (le copain s'appelait ainsi), mais comme je brûlais de raconter mon histoire — il y avait bien assez longtemps que j'étais la seule à ne pas avoir de cousin — et que je ne pouvais guère confesser qu'elle avait été sans lendemain, cette histoire, j'entrepris la narration d'un interminable roman: pendant les vacances, je l'avais vu tous les jours et, depuis la rentrée, j'avais des nouvelles, une lettre que ma sœur m'avait apportée au parloir, ou bien, profitant de l'absence de Mère Supérieure dont le bureau était contigu à la petite pièce où se trouvait l'appareil, j'avais pu téléphoner chez lui et j'avais d'abord parlé à sa sœur qui était si jolie et qui m'aimait tant, et bla-bla-bla.

Ma sœur ayant reçu de son amoureux un instantané où le copain apparaissait, j'obtins, pour mon médaillon, la tête de Jean-Marie en échange de l'aveu de ma passion (c'est qu'à force d'en parler, la passion m'était venue) et, munie d'une preuve aussi tangible qu'une photo, il s'en fallait de peu que je ne croie à mes mensonges. J'aimais, j'étais aimée, je n'étais plus la sainte-nitouche des autres années. Bientôt, je quitterais le pensionnat, je retrouverais Jean-Marie — ou un autre, plutôt un autre, je le savais bien au fond — et je me marierais en moins de temps qu'il ne faut pour le rêver.

Cette °année-là, je trouvai, en arrivant au pensionnat, je ne sais plus combien de religieuses nouvelles. Un vent de changement avait soufflé comme jamais : une nouvelle supérieure, une nouvelle maîtresse de musique et d'autres. Je pense que mère Sainte-Sylvie était partie, je n'en suis pas sûre, en tout cas mère Saint-Pascal l'était.

La religieuse qui me faisait la classe s'appelait mère Saint-Justinien[30]. Dieu ! qu'elle était laide, et hargneuse, et haineuse. Ce n'était pas un nez qu'elle avait, c'était un véritable attentat aux bons usages. Et les yeux ! On aurait dit °deux petits trous où bougeait, en place d'iris, un peu d'eau sale. Tout à fait décourageante.

Parfois, j'étais de corvée — de corvée, oui, de corvée — pour marcher avec elle pendant la promenade. Elle me racontait et me re-racontait sa haine des Filles de la Sagesse[31]. Elle avait une sœur qui était entrée dans cette communauté où on l'avait martyrisée, où on l'avait laissée presque mourir d'une appendicite. Il y avait, rattachée à cette appendicite, une sombre histoire de machine à écrire — dans ce temps-là les machines à écrire étaient lourdes comme des locomotives — que la sœur de mère Saint-Justinien avait été forcée de transporter sous la contrainte de l'ordre entier des Filles de la Sagesse, semblait-il, tant la rancune qui en résultait s'attachait à toute la communauté. J'eus droit à la narration de ce drame presque autant de fois que je fus de corvée, toujours avec les mêmes manifestations de colère : rougeur de la face, crispation des mains et grincement des dents, peut-être. Cela m'amusait d'entendre une religieuse déblatérer contre ses congénères. C'était assurément une faute grave et rien ne plaît plus aux enfants que de trouver en faute ceux qu'ils n'aiment pas. À mon âge, je suivais encore la loi de la jungle. Je n'aimais pas mère Saint-Justinien, je n'aurais pas aimé sa sœur, j'en étais certaine, et il ne me venait pas à l'esprit que ces deux pauvres filles aient pu s'aimer et chacune souffrir des malheurs de l'autre.

Quand elle ne me racontait pas l'histoire de la machine à °écrire, mère Saint-Justinien m'entretenait de la vocation religieuse. Je ne sais pas si on s'était mis à donner une prime pour le recrutement, double ration de dessert, mais c'est fou ce qu'on cherchait «les sujets» cette année-là. Ce qui devait arriver arriva. Avec mon goût pour le théâtre, l'inévitable idée me vint de feindre un vif intérêt. J'allais chercher, dans mon magasin d'accessoires, une grande paire d'yeux extasiés, je choisissais ma voix la plus chaude, après quoi j'étais prête à faire du boniment pendant une petite heure. Cela m'amusa un mois ou deux, puis j'eus envie d'autres divertissements. Sœur Saint-Justinien ne me le pardonnera °jamais.

La vérité m'oblige à dire que ces conversations avaient fini par entraîner des aveux assez confidentiels de part et d'autre, que les siens étaient sans doute sincères, mais que les miens sortaient tout droit, eux aussi, du magasin d'accessoires et comportaient, qui plus est, des histoires d'intervention probablement céleste tout à fait déterminantes. C'est assez dire que mon retournement fut ressenti comme une insulte. Je me souviens, par exemple, qu'elle me parlait souvent, avec de transparents sous-entendus, de l'horreur que lui inspirait le mariage et que je lui faisais là-dessus des réponses gratinées dans la manière «la mort plutôt que la souillure».

Tout à coup, très vite, les choses se mirent à se gâter. Quelqu'un rapporta que Simone, Olivine et moi avions tenu des conversations hérétiques. Nous avions °dit, d'abord, que l'histoire de Jonas[32] dans la baleine, c'était de la plaisanterie et que celle d'Élisée[33] faisant dévorer par des ours pas moins de quarante-deux enfants qui s'étaient moqués de sa calvitie, c'était la fin de l'abomination. Nous avions perdu la foi, c'était évident, et il devenait urgent de nous bouter dehors. Il me semble que, dès le début de décembre, l'on décida que nous serions chassées à Noël. À partir de ce moment-là, nos copies nous revenaient sans

corrections et sans notes, nous n'étions plus questionnées en classe et mère Saint-Justinien me laissa lire *Le Chemin des Larmes*[34].

°Ce roman faisait partie d'un petit lot de livres donnés par quelque bienfaiteur inconnu. Il était là, sur son rayon, et personne n'avait le droit d'y toucher.

— Vous pouvez le lire, °me dit un jour mère Saint-Justinien du ton que l'on prendra pour parler aux réprouvés si on les rencontre sur le chemin de l'éternité.

— Et moi, je pourrai le lire ensuite? demanda une de mes compagnes.

— Non, pas vous. Cela pourrait vous faire du mal.

— Pourquoi Claire peut-elle le lire?

— Rien ne peut plus lui faire de mal, répondit mère Saint-Justinien sur un ton augural.

Charmante femme!

°Je m'éloignai, *Le Chemin des Larmes* sous le bras. Jamais roman °osé (osé dans l'opinion de mère Saint-Justinien) ne poussa plus impérativement son lecteur vers les livres inoffensifs. Piquée de vanité, je ne me décidais pas à l'abandonner, et je m'ennuyais! Si c'était ça l'audace... Il y avait là-dedans une histoire d'adultère de village — disons une histoire d'infidélité, car je n'ai jamais surpris les complices au lit — qui m'apparut — et mon innocence aurait stupéfié mère Saint-Justinien — comme la chose la plus ridicule du monde. Ne fallait-il pas être bien sot pour s'éprendre d'une autre femme quand on en avait déjà une à la maison? Qui pouvait imaginer ça! Je poursuivais ma lecture dans l'espérance, toujours déçue, d'un paragraphe, au moins, où l'on raconterait de ces histoires «qui ne pouvaient plus me faire de mal». Je n'y trouvais qu'ennui, et ce n'était pas, je pense, ce genre de mal que la religieuse craignait pour ma compagne, car l'ennui était reconnu comme une chose sainte. Quant à ce que j'imaginais y trouver, je ne saurais m'en expliquer aujourd'hui. Fort probablement attendais-je la description de baisers — avec

la langue dans l'autre bouche, puisque cela se faisait selon monsieur le vicaire — qu'échangeraient une jeune fille et un garçon et non des partenaires dont l'un ou l'autre était déjà marié. À la fin, comme je comprenais de moins en moins à quels motifs obéissaient ces gens qui ne pouvaient pas s'épouser, j'abandonnai *Le Chemin des Larmes* en cours de route.

— Vous l'avez déjà terminé? Vous l'avez dévoré à ce que je vois, remarqua mère Saint-Justinien, perfide.

— Je n'en ai lu que la moitié. C'est trop mal écrit.

Et ran! C'était dit sur le ton de la supériorité dégoûtée. Point fâchée de laisser °entendre que, si j'étais assez perdue pour lire sans dommage des romans osés, j'exigeais au moins qu'ils fussent bien écrits, je retournai me plonger dans mon recueil de morceaux choisis dont la lecture m'ouvrait d'interminables avenues de rêve: un jour, je serais libre et je pourrais lire la suite de tous ces extraits qu'on avait triés, me semblait-il, dans la seule intention de me faire enrager de curiosité. Je possédais, aussi, une anthologie où Musset était largement représenté. J'apprenais *Lucie*[35] par cœur. Je me mis à écrire des poèmes qui constituaient une autre anthologie: l'échantillonnage de tout ce qui me tombait sous les °yeux.

En toute logique, Simone, Olivine et moi aurions dû, quand arrivèrent les vacances de Noël, recevoir l'ordre de remporter nos effets puisqu'il était entendu qu'on ne nous reprendrait pas à la rentrée de janvier. Il n'en fut pas question. J'arrivai à la maison assez inquiète. Mon père ne semblait averti de rien. Les jours passaient et je commençais de croire que tout cela n'avait été que vaines menaces quand, le dernier dimanche, mon père reçut un appel téléphonique de la Supérieure. Il partit vers deux heures.

À quatre heures, il n'était pas encore revenu et j'étais plus morte que vive. Enfin, il arriva et °rien que d'entendre son pas

précipité, toute la famille trembla. Il monta dans sa chambre sans rien dire. Nous l'entendîmes marcher de long en large pendant deux ou trois minutes, puis il m'appela.

— Ferme la porte.

Ayant dit cela, il se jeta sur moi et se mit à me frapper avec toute la violence dont il était capable, à coups de poing au visage et à °coups de pied aux jambes. Il n'y avait rien à faire qu'à °attendre. Je saignais du nez, de la bouche, j'avais un œil qui noircissait, spectacle coloré que je pouvais apercevoir au hasard des glaces devant quoi je passais de temps en temps comme un ballon qu'on lance et qu'on rattrape. À la fin de la première manche, je m'avisai que mes bas étaient couverts de sang: ce qui n'était censé survenir que deux ou trois jours plus tard avait été précipité par la peur et les coups. Tant pis! un peu plus un peu moins, ça n'avait plus d'importance.

Mon père alla se laver les mains qu'il avait poissées de sang, puis il me jeta un mouchoir. Ce que j'en fis ne laisse pas de me surprendre aujourd'hui. J'y vois la manifestation °d'une sorte de présence d'esprit qui m'effare un peu. Sous prétexte de m'essuyer le visage, je m'arrangeai, en promenant un doigt sous le mouchoir, pour me le barbouiller de sang jusqu'au bord des cheveux. Il finira bien par avoir honte, me disais-je. Mais cet homme était imperméable à la honte.

J'étais dans sa chambre depuis °un quart d'heure, peut-être, que rien n'avait encore été dit. Pas une parole. Chaque chose en son temps et nous avions été trop occupés, l'un à donner l'autre à recevoir, pour gaspiller en parlotes une partie de ces précieuses minutes. Après m'avoir jeté le mouchoir, il se mit à parler.

Bien sûr, je n'étais pas si sotte que de me croire injustement °accusée. On avait, au couvent, beaucoup à me reprocher. Non pas tant des actes, qu'une certaine façon d'être. Je ne respirais que la haine et le mépris, il eût été étonnant que cela se manifestât chez moi par de la douceur, de la piété, de la docilité. Mais je fus stupéfiée

de tout ce que les bonnes sœurs avaient imaginé. Au plus menteur des enfants, le mensonge des adultes — et quels adultes: des religieuses — semble scandaleux. Ainsi, un matin, j'avais feint de m'évanouir. Tout le couvent savait pourquoi. La veille, nous avions été privées de récréation et renvoyées à l'étude dès la fin du dîner. Nous nous étions toutes mises à chuchoter que cela était fort préjudiciable à notre santé, qu'on avait déjà vu mourir des gens d'indigestion pour bien moins et qu'il ne faudrait pas s'étonner si certaines d'entre nous se trouvaient très atteintes les jours suivants. Bref, nous étions vexées.

— Je vais faire semblant de m'évanouir demain matin, soufflai-je à mes voisines.

La chose dite, il n'y avait plus moyen de revenir sur ce qui fut, tout de suite, considéré comme un engagement. Cela s'était répandu °comme la nouvelle du siècle et je pense bien que, bien avant le coucher, les sœurs savaient que j'allais m'évanouir au lever. Seulement, en racontant mon méfait à mon père, elles l'avaient arrangé pour qu'il soit le plus damnable possible. Elles n'avaient pas soufflé mot de la punition qui nous avait été infligée — chaque fois qu'il parlait aux religieuses, mon père insistait sur la nécessité de l'exercice physique, ce qui rendait les prémisses de l'affaire difficiles à raconter — et elles prétendaient que j'avais feint de m'évanouir pour ne pas aller à la messe, car je haïssais la messe, je haïssais les prêtres, les sœurs, la chapelle et l'église. La preuve, c'est que j'avais été surprise lisant un roman pendant l'adoration nocturne des «quarante heures» °et, la seconde nuit de ces mêmes «quarante heures», j'avais refusé de réparer ma faute en veillant deux heures au lieu d'une.

Les accusations coulaient comme une source. Une source ponctuée d'un coup de poing ou deux de temps en temps. Quand nous en fûmes aux histoires de Jonas et d'Élisée, le délire recommença. Deuxième manche: re-ballon, re-mouchoir et re-lavage des mains paternelles.

— Je suis allé voir le curé à °ton sujet, dit enfin mon père.

Ce curé[36] était un être sinistre. Je l'avais en horreur depuis que notre petite femme de ménage nous avait raconté, à mes sœurs et à moi, qu'il s'était opposé à ce qu'elle subisse l'hystérectomie sous prétexte qu'elle était encore d'âge à procréer — je pense bien qu'à cette époque, pour les hystérectomies, les curés avaient plus à dire que les médecins. On avait dû la transporter à l'hôpital nuitamment, en cachette, ce pourquoi le docteur, le mari et la femme avaient été menacés du feu de l'enfer. «Mais elle serait morte et elle a six enfants», rétorquaient les pauvres réprouvés. «Ce n'est pas Dieu qui a inventé les opérations et une autre aurait pu élever ses enfants», répondait le curé. À ce moment de son récit, chaque fois qu'elle le recommençait, la pauvre femme détournait la tête et ses yeux se gonflaient de larmes. Une fois de plus, je ne pouvais que trembler de terreur devant ma condition femelle et souhaiter la mort du curé. Mais je souhaitais la mort de tant de gens et, seuls, pourtant, ceux que j'aimais mouraient.

Quand j'appris que mon sort avait été remis entre les mains de cet homme-là, je compris que °tout ne faisait que commencer. Il avait découvert que, pour être si méchante, il fallait que je sois en état de péché mortel depuis toujours et il avait soufflé à mon père que j'avais assurément fait une première communion sacrilège, que j'étais anathème depuis mon petit âge. À la façon dont mon père me cognait dessus, je voyais bien qu'il le croyait lui aussi.

— Tu vas retourner au °couvent, continua-t-il. Monsieur le curé dit que tu es orgueilleuse comme un démon et qu'il faut briser cet orgueil. Il a tout arrangé avec la Supérieure. En arrivant au couvent, tu demanderas pardon aux religieuses, à genoux, devant toutes les élèves. Et finies les leçons de piano. Monsieur le curé croit que, si tu apprends la musique, tu finiras actrice à

Hollywood. De plus, il veut qu'à l'avenir tu te confesses à lui et non au petit vicaire.

Pauvre petit vicaire, si gentil, il eût été peiné de connaître le mépris où l'on tenait sa direction spirituelle. Je disais «oui, oui» à tout ce qui m'était ordonné. J'avais °atteint à une sorte d'indifférence d'où même les coups au visage ne pouvaient me faire sortir et je me contentais de noter intérieurement toutes les sottises — Hollywood! — que j'entendais.

À six heures, mon père se lava les mains une troisième fois et il descendit après °m'avoir signifié «d'aller m'arranger». Je m'en allai dans ma chambre et je me mis à chercher, fort simplement je peux le dire, de quoi me pendre. Depuis mon plus jeune âge, j'avais toujours rêvé, pour mon père, d'une punition exemplaire. J'étais couverte d'ecchymoses et de sang. L'enquête révélerait ce que j'avais subi et mon père serait puni. En tout cas, il aurait assez peur pour ne jamais recommencer et c'était peut-être la pire punition. Les autres vivraient en paix. Moi, je n'avais plus la patience d'attendre ma majorité. C'était trop loin. Quant à la crainte d'un possible au-delà, je pense bien que je l'avais perdue au cours de °l'après-midi.

Ma ceinture de robe à la main, je montai sur une chaise et j'essayai la résistance du lustre mais, dès la première secousse, il céda un peu et quelques flocons de plâtre me tombèrent sur la tête. La tringle des rideaux était menue. Il n'y avait vraiment rien de prévu dans cette maudite chambre pour un suicide expéditif. Je serais obligée de m'étouffer dans mon oreiller ce qui ne devait pas être facile. Je venais de m'installer sur mon lit et je m'apprêtais, au moyen d'une serviette tirée en biais, à fixer l'oreiller sur mon visage, quand mon père entra, sans frapper bien entendu — je ne sache pas qu'il ait jamais frappé à une seule porte de la maison, non pas tant par impolitesse que par arrogance: «Moi, frapper à la porte d'une pièce de ma maison? Je suis le maître et j'entre où je veux», et nos tentatives de le guérir de cette arrogance en nous arrangeant

pour lui montrer notre derrière chaque fois qu'il entrait dans nos chambres demeurèrent inefficaces.

— Tu dormais? Descends retrouver les autres.

Il avait une voix ordinaire — je ne veux pas dire qu'elle était tendre — comme si rien ne se fût passé et qu'il m'eût trouvée faisant doucement la sieste. Je me levai et fit mine de descendre telle que j'étais.

— Tu ne t'es pas arrangée? demanda-t-il toujours sur le ton de la °conversation. Viens dans la salle de bains.

Quand nous fûmes là, il s'assit sur le calorifère et me regarda me laver.

— Ici, là, disait-il en pointant du doigt le sang séché.

Puis, en montrant mes bas, il me dit encore une fois de m'arranger et il alla m'attendre dans sa chambre. Lorsque j'eus terminé, il vint me rejoindre dans le corridor.

— Pourquoi fais-tu la moue? Est-ce que tu m'en veux?

— Je ne fais pas la moue. J'ai la bouche enflée.

— Comment ça, la bouche enflée? répondit-il du ton qu'il aurait °eu si je lui avais annoncé que je venais d'être atteinte d'une maladie surprenante qui faisait enfler la bouche.

Je ne répondis pas et j'entrepris de descendre l'escalier. Ce n'était pas facile. Je boitais des deux jambes et j'avais si mal aux bras et aux épaules que je ne pouvais m'aider de la rampe.

— Allez, allez, disait-il dans mon dos.

— Je ne peux pas aller plus vite.

— Comment ça? °répéta-t-il.

Mon père, parmi tant de dispositions particulières, possédait celle de croire qu'il lui suffisait d'ignorer une chose pour que cette chose cessât d'exister. Ou je ne disais rien et ce qui s'était passé cessait d'exister, ou je lui répondais qu'il m'avait blessée et il se jetait sur moi à nouveau pour m'apprendre à le juger. Je choisis de ne rien dire.

C'est °la raison première pour quoi je l'ai tant haï, ce silence apeuré où il nous réduisait, cette couardise où il nous précipitait aussi longtemps et aussi bas qu'il le voulait. Et, c'est affreux à dire, mais je dois reconnaître que ma lâcheté, au lieu de diminuer avec l'âge, ne faisait qu'augmenter, car je m'étais avisée, vers l'époque où j'en suis, qu'il fallait d'abord et avant tout protéger mon visage. Si jamais il me défigurait, je ne pourrais pas m'en sortir. Aussi, pour éviter les coups, il n'y avait pas de comédie que je n'aurais jouée. Mais je n'ai pas le sentiment d'en avoir beaucoup évité et, en fin de compte, ramper me blessait tout autant.

Mes frères et sœurs ne me jetèrent qu'un coup d'œil °furtif. André approcha de son propre visage une main arrondie pour me signifier que j'avais les joues très grosses et ses yeux rougirent et se brouillèrent. Cette sympathie subreptice ne me remua pas. Rien ne me pouvait plus remuer. Je n'étais que racornissement, callosité. Mon père dit le bénédicité et nous nous assîmes. Malgré l'appel de la bénédiction de Dieu sur la nourriture que nous allions prendre, je ne me sentais guère en appétit.

Mon père avait pour ces moments-là, ces moments où quoi qu'il en eût il ne pouvait faire autrement que de sentir une haine collective rôder autour de lui, mon père avait, dis-je, °une physionomie spéciale, un air arrogant et stupide qui lui servait de forteresse.

Pour moi, mon visage devenait de plus en plus douloureux et j'avais de plus en °plus de difficulté, d'une bouchée à °l'autre, à remuer les mâchoires.

— Tu prends bien du temps à vider ton assiette. Tu retardes tout le monde.

J'avalai mes dernières bouchées au milieu de l'immobilité et du silence °général, l'œil baissé — l'autre était déjà fermé —, nous dîmes les grâces et je pus enfin filer vers la cuisine.

La première chose que je °fis fut de chercher le journal de la veille. Je déchirai la page des petites annonces et la rangeai dans

une armoire. Maintenant que j'étais lavée, il était trop tard pour me suicider. Mieux valait m'enfuir.

Après le départ de mon °père pour le travail, le lendemain, j'annonçai mon intention de quitter la maison. C'était déjà la crise économique. Dans les petites annonces, il n'y avait de demandes, et bien peu encore, que pour des bonnes à tout faire. Mais qu'à cela ne tienne, je laverais de la vaisselle jusqu'à ce que la peau des mains m'en tombe plutôt que de vivre encore cinq ans dans cette maison. Mes sœurs eurent beaucoup de difficulté à me dissuader: je serais tout de suite rattrapée, enfermée, peut-être, dans une maison de correction, toute ma vie serait gâchée. Je finis par me laisser convaincre, mais avec un tel sentiment d'accepter la solution la plus facile, car IL EST PLUS FACILE DE SUBIR QUE DE FUIR, que je me °dégoûtais.

Vint enfin la rentrée. Ce qui m'attendait n'était pas affriolant, pourtant je fus contente de partir car, pendant les deux ou trois jours qui s'étaient écoulés entre ce dimanche et le jour du départ, mon père n'avait cherché que l'occasion de recommencer la corrida et, s'il est douloureux de recevoir des coups sur un visage intact, cela devient insupportable sur un visage tuméfié.

°De toute façon, ce visage tuméfié, je devrais l'apporter avec moi au pensionnat.

— Que vous est-il arrivé? °demanda la Supérieure quand j'entrai dans son bureau où il était entendu que j'irais prendre des ordres.

J'hésitai un assez long moment. J'essayais de trouver le courage °de dire que mon père m'avait battue et que c'était à elle que je devais ce charmant minois, mais je n'étais pas en période de courage.

— Je suis tombée en patinant, répondis-je d'un joli ton sportif (je n'avais de ma vie °chaussé de patins, car il était bien entendu, chez nous, que le patinage, le ski, la natation, etc., étaient affaire de prostituées).

— Qu'est-ce que tu as? demandèrent aussi les petites filles quand j'arrivai à la salle de récréation.

Je recommençai mon histoire de patinage, mais comme je n'y connaissais goutte et que mes compagnes °me répondaient que, pour leur part, elles s'étaient abstenues à cause du trop grand froid des derniers jours, je m'embarquai dans des détails (par exemple: j'avais mis de gros souliers bien chauds à l'intérieur des bottes) qui leur firent dire que je n'avais jamais patiné de ma vie. Je restai là, comme une sotte, sans plus d'explication à fournir.

Le lendemain, il °y avait confession. J'allai m'agenouiller aux pieds du curé, la rage au cœur.

— Faites une confession générale, m'ordonna-t-il.

J'avais toujours pensé que seul le pénitent doit, ou non, décider de faire une confession générale. Mais, là encore, on ne me demandait pas mon °avis. Bien sûr, ce que cet homme voulait c'était la confirmation de sa théorie. Il allait savoir quel péché mortel j'avais fait en descendant de mon berceau et il se réjouissait de sa perspicacité. J'aurais dû lui raconter l'histoire de ma mauvaise parole.

— Je ne sais pas quoi dire, je ne me suis pas préparée à la confession générale.

— Je vais vous interroger.

Nous commençâmes tout de suite par les péchés de la °chair, une fille aussi méchante ne pouvant être que perdue au point de vue de la chair. Nous préludâmes dans les broutilles, les pensées, les paroles, puis brusquement:

— Avez-vous déjà fait l'acte du mariage avec vos frères?

Il faut dire ici que, °si je °savais à beaucoup près en quoi consistait ce qu'il appelait l'acte du mariage, il ne m'était encore jamais venu à l'esprit que je pusse, moi, faire de telles choses. Quand je rêvais de me marier, je voyais des valises et non un lit. Seule la première partie de la phrase me frappa tout d'abord. Puis la deuxième m'atteignit comme par rebondissement. Avant que

j'aie pu les retenir, les larmes m'inondèrent les joues. Je ne pouvais pas parler.

— Oui? demanda le curé.

— Non, non.

Il avait un gros °visage rouge troué de petits yeux porcins, d'une bouche aux lèvres rebondies et de narines grandes ouvertes, un visage qui donnait envie de cracher. Nous passâmes à la masturbation — j'ignorais tout aussi bien le mot que la chose — puis au reste, au moins important, la charité, la foi. Sans même prendre la peine de réfléchir, je répondais non, non, non, et pour obtenir des oui, il dut passer aux désobéissances, aux mensonges. À la fin, il avait l'air bien embêté le curé. Il me dit que j'étais peut-être plus étourdie que méchante, il tomba dans l'attendrissement, il me pressa de remercier Dieu de m'avoir protégée contre le pire. Il pouvait bien parler. Pour ma part, je n'estimais pas avoir été protégée contre le pire et je n'avais aucune envie de remercier Dieu.

Je sortis de là si bouleversée de colère et de dégoût qu'il me sembla que je ne pourrais plus jamais retrouver le calme. Comme pénitence, le curé m'avait ordonné °de réciter un chapelet. Je décidai de n'en rien faire et cette décision marqua, pour moi, la fin d'une époque.

Le lendemain, c'était samedi et il y avait lecture de notes. Quand tout le monde fut en place, la Supérieure commença un petit prêche où il était dit que l'une de nous avait jeté la perturbation et donné le mauvais exemple au sein du pensionnat, qu'on avait d'abord décidé de la chasser puis que, après les supplications de son père, on avait accepté de la reprendre, mais qu'il fallait tout d'abord qu'elle demandât pardon à genoux.

— Mettez-vous à genoux, dit °la Supérieure.

— Baisez le sol, dit °mère Saint-Justinien.

Je m'agenouillai et je baisai le sol. Dans l'esprit des religieuses, les agenouillements, les baisers au sol, étaient censés nous plonger dans des abîmes d'humiliation. Je ne voyais rien là

d'humiliant. Il m'apparaissait plutôt que l'humiliation retombait sur qui me commandait ces gestes puérils. Du temps de mère Saint-Protais, nous passions le plus clair de nos journées à baiser notre pouce et cela faisait pleurer quelques petites filles, une surtout qui suçait le sien presque sans arrêt mais se refusait à le baiser, ce dont je m'amusais beaucoup.

Je °baisai le sol tout en ayant soin, cachée derrière ma monstrueuse chevelure qui retombait par-devant, de garder la bouche à un doigt du parquet poussiéreux. Puis, je dus répéter mot à mot une sorte d'acte d'expiation que la Supérieure me dicta. De temps en temps, mère Saint-Justinien changeait un mot qui lui semblait trop faible. Je suppose que si elles avaient connu l'indifférence profonde avec laquelle je répétais tout ce charabia, elles ne m'auraient pas gardée une minute de plus. Mais elles croyaient avoir frappé un grand coup. Un si grand coup que, peu de jours après, mère Saint-Justinien m'entreprit de nouveau sur le chapitre de la vocation religieuse. Cette fois-là, je n'eus pas envie de jouer. J'avais appris que mère Saint-Justinien n'était pas un bon camarade de jeu. Aucun sens °du *fair-play*.

— Je réfléchirai, répondis-je d'un ton froid.

— Vous savez, nous acceptons des repenties, me dit-elle, °engageante.

À la duchesse de la Vallière[37], elle n'eût pas parlé autrement.

Peu après ces événements, je rencontrai ma maîtresse de piano près de la porte presque secrète qui, de l'escalier, donnait sur son studio. On ne s'en servait jamais de cette porte, il y en avait une autre, une vraie, qui donnait sur la salle de récréation.

— Entrez donc, me dit-elle, je voudrais vous parler.

°Mère Sainte-Aimée[38] était la sœur de Mère Supérieure. Au fond, c'étaient deux charmantes femmes et les ennuis que j'eus avec la deuxième, je les devais à mère Saint-Justinien qui devait être assez difficile à contenir quand le fiel entrait dans son cœur

de dévote[39] — selon l'expression que j'avais trouvée dans les pages roses du Larousse et qui me ravissait.

Quand elle en avait gros sur le cœur, mère Sainte-Aimée faisait une petite grimace qui ressemblait à la moue des Habsbourgs[40].

— Ainsi, vous n'apprendrez plus le piano?

— Non.

— On me dit aussi que votre père défend que vous soyez soliste à la chapelle?

— Oui.

°Mère Sainte-Aimée accentua sa moue, rougit délicatement et déclara:

— Je n'aime pas votre père.

Et elle passa du rose délicat à l'écarlate.

— Je n'aime pas qu'on accuse la musique. Ça n'a rien à voir.

— Vous pouvez bien dire que vous n'aimez pas mon père si cela vous fait plaisir, lui répondis-je. Moi, je le hais et je le méprise. Mais pour la musique, c'est le curé qui a eu cette bonne idée.

Il n'était pas d'usage de dire autrement que «monsieur le curé».

— Tut, tut, le curé... Il ne faut pas parler °ainsi... Mais, qui va chanter, à la chapelle, à votre place?

— Vous savez, Mère, la chapelle, ce qui se passe dans la chapelle, je m'en moque.

Je pensais la faire bondir, mais elle ne bondit point.

— Qu'avez-vous au visage?

— J'ai été battue jusqu'à ce que je sois couverte de sang. Vous pourrez le dire aux autres, ça leur fera plaisir.

— Vous êtes révoltée et je vous comprends, soupira mère Sainte-Aimée. Je ne dirai rien à personne.

— Comme vous voudrez, dis-je d'un ton sec, et je partis comme j'étais venue, par la petite porte.

Trois semaines ne s'étaient pas écoulées °que j'étais redevenue soliste. Je ne sais pas comment cela fut décidé, tout ce que je sais c'est qu'on n'en demanda pas la permission à mon °père. J'aime à croire que mère Sainte-Aimée, qui n'était que douceur et bon sens, avait été l'instigatrice de cette petite rébellion.

C'est alors qu'arriva la mort de grand-maman. J'accueillis ce nouveau coup comme on °reçoit des injures. Injures qui méritaient, me semblait-il, des vengeances si horribles qu'il n'y a pas de mots décents pour les décrire. Je relisais les lettres de grand-maman et leur résignation suscitait ma colère. «La résignation fait le jeu des salauds», écrivis-je dans mon carnet — ou à peu près — et je fus ravie de ma trouvaille. Cela me semblait juste et beau comme un proverbe. Pendant quelques semaines, je fus fort occupée à inventer de ces apophtegmes. «Ce sont les faibles qui suscitent les tyrans.» J'ignorais que tout cela avait été écrit depuis longtemps et j'aurais été désolée de l'apprendre car je retirais consolation de cette faculté de réduire ma peine en courtes sentences qui ne pouvaient faire autrement que de passer à la postérité. On finirait bien par voir de quel bois je me chauffais.

En attendant, je grelottais. Mes deux °amies, Olivine et Simone, faute d'avoir des parents qui allaient prendre des ordres au presbytère, n'avaient pas fait de faux départ. Elles me manquaient beaucoup. Un jour, je décidai d'écrire à Olivine. Elle m'avait dit, avant de partir du couvent, que je pouvais le faire sans crainte. Je ne me privai donc pas d'ironiser. Toutes les bonnes sœurs y passèrent l'une après l'autre, leur laideur, leur bêtise. Je me souviens qu'il y avait là un paragraphe sur mère Saint-Justinien... quelque chose de sanglant! Trois ou quatre jours plus tard, je fus appelée au bureau de la Supérieure. Le père d'Olivine m'écrivait une lettre fort sévère et, en sus, il renvoyait

la mienne que je reconnus tout de suite en entrant dans le bureau. Mère Supérieure tenait tous ces papiers du bout des doigts comme du linge sale.

— Je ne sais plus quoi faire de vous, me dit-elle après que j'eus lu la lettre qui m'était destinée. Quelle cruauté! Je ne croyais pas qu'une enfant de votre âge pût être aussi °cruelle.

Moi non plus je ne le savais pas. Je m'en apprenais tous les jours. J'étais parfois surprise de n'aimer personne, mais qui aimer?

— La cruauté, c'est comme une maladie, cela s'attrape.

Les aphorismes, maintenant, ça me connaissait.

— Je vais être obligée de vous demander de vider vos poches.

J'obéis et la sœur mit tout de suite la main sur mon carnet. °À voix haute, elle se mit à lire mes notes.

— C'est ce que vous pensez, vraiment, de la résignation chrétienne?

Depuis l'histoire de Jonas, je me méfiais. Si on tombait encore dans la doctrine, ça pouvait aller loin.

— Ça n'est pas de moi, dis-je. J'ai copié ça dans un livre.

— Ah oui! Et c'est de qui?

— De René Bazin[41], répondis-je avec assurance.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Et pourquoi pas de Bossuet[42]?

Puis elle ajouta:

— Je pense que je dois remettre tout cela entre les mains de votre père.

Je ne répondis rien mais je dus pâlir beaucoup car elle me demanda si je me sentais malade et elle me fit °asseoir.

— À la rentrée, vous avez prétendu que vous étiez tombée en patinant, mais...

— J'aime mieux ne pas parler de ces choses-là.

— °Bon, je vais vous pardonner cette fois encore.

L'entretien se termina sur des conseils °littéraires. Si j'avais envie d'écrire, pourquoi ne pas composer des poèmes à la gloire de Dieu et de la Vierge?

— De beaux alexandrins? Cela ne vous plairait-il pas?

Émue de sa propre miséricorde, elle me souriait tendrement. Des alexandrins? J'avais °trop vu mère Saint-Fortunat composer en comptant les pieds sur ses doigts comme un poète de catégorie C. Je sortis de ce bureau pas plus émue, pour ma part, qu'une pierre qu'on pousse du bout du pied, et mieux convaincue que jamais que les pères de famille... vraiment! quelle engeance!

Les jours qui suivirent m'apportèrent la preuve °que Mère Supérieure n'avait pas raconté mon dernier fait d'armes à mère Saint-Justinien. J'aurais dû lui en être reconnaissante, d'autant que c'est un sentiment qu'il m'est fort agréable d'éprouver, non pas que j'aie une meilleure nature que certains ingrats, mais parce que j'aime bien le plaisir, vif, que je ressens au moindre bienfait. Cette fois-là, je ne ressentis rien. C'était une mauvaise époque et je me trouvais aussi éloignée de la reconnaissance °que de n'importe quel autre bon sentiment.

Les religieuses, assurément, et le curé[43] aussi, s'étaient imaginé °qu'après mon renvoi, mon retour, l'humiliation que j'avais dû ressentir en m'agenouillant devant tout le monde, je serais réduite à merci, docile comme l'argile. Je pense que le curé fut le premier à s'apercevoir que c'était raté. J'entrais dans son confessionnal le visage aussi secret qu'une cagoule. J'accusais brièvement quelques vétilles, j'écoutais sans rien dire les exhortations qui se faisaient de plus en plus courtes et je m'en allais d'un pas raide. Au bout de février, toute tentative de direction spirituelle cessa. Confesseur et confessée se manifestaient une froideur égale.

Très °vite aussi, mère Saint-Justinien cessa de me parler de vocation religieuse. Au vrai, elle cessa de me parler tout court. Pourtant, on me gardait. Je pense qu'à mon sujet il devait y avoir bien du tirage au sein de la communauté. Comme j'avais retrouvé

mon état de soliste, j'étais souvent seule avec mère Sainte-Aimée. Un jour que je me plaignais de mère Saint-Justinien :

— Ce n'est pas facile, vous savez. Souvent, les parents nous envoient des enfants qu'ils ont eux-mêmes endurcis et les instructions qu'ils nous donnent à leur sujet ne sont pas faites °pour les attendrir... mais c'est impossible de faire comprendre ça à mère Saint-Justinien.

Nous eûmes plusieurs conversations en ce sens, conversations qui se terminaient toujours par l'encouragement à la patience.

— Bientôt, tout cela sera très loin derrière vous. Vous vous °marierez, et je serais surprise que vous ne sachiez pas bien choisir.

— Mère Saint-Justinien voudrait que je fasse une religieuse.

Mère Sainte-Aimée éclatait de rire et appuyait, d'un petit geste fort irrévérencieux, son index sur son front.

Vers la fin de l'année, l'usage se °répandit parmi nous d'échanger des visites nocturnes. Nous nous racontions nos amours — toujours les mêmes vieilles histoires cent fois ressassées qui °devaient, à coup sûr dans mon cas et très probablement dans celui des autres, presque tout à l'imagination —, nous échangions des bonbons, puis nous retournions nous coucher.

— Tu ne viens jamais me voir, me reprocha, un jour, une fillette dont j'aurais dû me °méfier : elle était la chouchoute de mère Saint-Justinien.

La nuit suivante, je pénétrai donc dans sa chambre. J'avais un fond de bonbons acidulés que nous nous mîmes à °croquer de compagnie. Puis, elle entreprit la narration de ses amours : pendant les vacances de Pâques, son petit voisin l'avait embrassée. Sur la joue. Avec bruit.

— Comme ça, dit-elle. Et toi, c'est comme ça que Jean-Marie t'embrasse?

— Oh non! répondis-je d'un ton supérieur. Comme ça.

Et je l'embrassai sur la °bouche. Sans bruit. En même temps, je laissai errer ma main sur sa poitrine. C'est peu de dire que je n'aurais laissé aucun garçon se permettre un tel geste. Cela s'inscrivait dans ma mythomanie: j'étais passionnément aimée et je voulais le prouver, mais sans penser à mal et sans que cela me fasse ni chaud ni froid, simplement en manière de démonstration. Nous mangeâmes ce qui restait de bonbons et j'allai me coucher.

Le surlendemain, ou un des jours qui suivirent, très tôt le matin, je fus demandée au °bureau de la Supérieure. Mon père m'y °attendait. On ne me dit rien que de sybillin.

— Vous allez partir avec votre père, dit la sœur pour finir.

J'allai mettre mon manteau et je rejoignis mon père à sa voiture. J'étais atterrée, car je croyais qu'on venait me chercher comme on était venu chercher mes deux aînées, parce que quelqu'un, encore, allait °mourir.

°Mon père garda le silence pendant quelques minutes puis il m'apprit que j'étais chassée, pour de bon cette fois, parce que j'avais fait des choses avec une de mes compagnes. J'avais complètement oublié cette histoire de baiser sur la bouche et je °jurai que je n'avais rien fait. J'avais beau jurer, il ne me croyait pas quand, soudain, j'eus une inspiration que je n'oserais qualifier de céleste.

— Les sœurs me détestent, dis-je, parce que vous ne faites jamais de dons au couvent.

— De dons?

— Oui. Presque tous les parents °font des dons...

— Ça c'est le bouquet, par exemple!

Mon père n'en revenait pas. Il commençait à comprendre bien des choses... disait-il. Bref, quand nous descendîmes de voiture, il était passé de mon côté. J'avais atteint mon but dans un temps

record et c'était ce qu'il fallait. Autrement, une fois les jeux commencés, il m'aurait été difficile de les interrompre. Par la suite, j'eus bien à subir quelques sermons, mais ils furent presque tous interrompus par le souvenir des dons.

— °Des dons! Ça c'est le bouquet!

Mon pauvre père était dépassé. Fort heureusement pour moi, il semble que, dans toute cette histoire, ma délatrice n'avait pas mentionné ses références ni les miennes. Je suppose que pour ne pas avoir à parler de son petit voisin, elle se résolut à taire l'existence de Jean-Marie. Je pense bien que, de ça, mon père ne serait pas revenu non plus.

Après plus de dix ans de pensionnat, j'en avais donc fini avec les bonnes sœurs. Je n'avais pas terminé ma °dernière °année (tant pis, après le mois de mai on n'étudie plus), et je partais sans ce que nous appelions pompeusement un parchemin. De toute façon, je n'en aurais pas eu, car il fallait payer pour l'obtenir et il y avait déjà plusieurs mois que, pour cette raison, mon père m'avait interdit de m'inscrire aux examens. Et puis, qu'aurais-je fait d'un diplôme? Travailler? Grâce à Dieu, les filles de mon père n'auraient jamais besoin de travailler. Ni le besoin ni le droit. Il faisait grand tapage pour une paire de bas de soie que nous lui demandions, mais s'il était question de notre désir de travailler, il découvrait soudain qu'il était riche. D'autre part, seuls les mauvais pères permettent à leurs filles de courir les périls des bureaux.

— Vous rendez-vous compte? disait ce bon père. Ces filles-là travaillent toute la journée avec des hommes? Comment voulez-vous qu'elles n'en sortent pas déshonorées?

Je pense qu'il était sincère. Il croyait vraiment °que les filles qui travaillent ont toutes les raisons du monde d'être enceintes

après les deux premières semaines. Sauf les très laides. La laideur, c'est le bouclier de la vertu, répétait-il souvent.

L'usage, quand il nous parlait de filles déshonorées, et cela revenait sans °cesse, voulait que nous prissions des airs ébaubis, car nous devinions bien que, s'il voulait nous voir trembler sous la menace du déshonneur, il préférait que nous nous alarmions sans comprendre. Pauvre homme! son rôle n'était pas facile. Le nôtre l'était bien davantage. Jamais tyran ne fut plus mal pourvu pour exercer la tyrannie. Il n'avait que sa force et sa colère. Pas trace d'intuition, de finesse, de ruse. Dès qu'il essayait d'un peu de stratégie, nous le voyions venir, du plus loin qu'il partait, avec ses gros sabots. Même quand il pratiquait l'interrogatoire particulier de tous les membres de la famille, nous devinions toujours, sans nous consulter, ce qu'il fallait répondre pour faire front commun. Aussi nous prenait-il rarement en faute. Cependant, il se passait fort bien de nous prendre en faute. La conviction lui suffisait, après quoi il passait aux actes. Sans attendre.

Le droit à la taloche était un droit qu'il avait acquis en nous donnant la vie.

— Moi à qui tu dois la vie... Toi qui me dois la vie...

Devoir, quand la reconnaissance vous est impossible, c'est assez douloureux et ça devient tout à fait moche si c'est de la vie qu'il s'agit. Lorsque je fus assez avertie pour comprendre à quoi je la devais, comment il se faisait que j'étais là, moi, un être humain, avec mon existence à mener et ma mort à mourir à l'autre bout, toute cette horreur qui m'était imposée en conséquence d'un bref plaisir pris aux dépens d'une pauvre femme malade, apeurée, réduite à l'état d'objet dont on se sert et qu'on pousse du pied après ; quand je compris que je n'étais rien que le résultat de cette chose commise sans amour, subie avec horreur et religion d'une part, et menée avec haine de l'autre, je m'offris quelques bonnes fureurs. J'avais beau chercher un sens à tout cela, je n'y arrivais pas. Mon sort, et celui de tous mes frères et

sœurs, me semblait pire que celui des animaux. Je ne comprenais pas comment il se faisait que nous avions été, d'avance, condamnés à être haïs, mais que nous avions été faits quand même.

L'horreur de cette équation me confondait et quand, par-dessus le marché, mon père réclamait ma reconnaissance parce que son petit frisson sans joie m'avait amenée là où j'étais, la colère m'étouffait. Comment ai-je pu aimer, plus tard, trouver la chair bonne? Mystère. Ou peut-être est-ce d'avoir si souvent entendu mon père répéter que l'amour est stupide et la chair abjecte. Peut-être que l'esprit de contradiction m'a sauvée de la frigidité comme de tous les autres malheurs.

Pendant l'été qui suivit, ma sœur aînée se fit °un nouvel amoureux — le premier s'étant volatilisé pendant notre clôture annuelle. Il arrivait dans sa voiture aussitôt que mon père partait en voyage. D'autre part, nous avions averti Oncle Eugène et Tante Berthe qui arrivaient dans la leur. Parfois, mon oncle amenait des amis et cela faisait une troisième ou une quatrième voiture à la porte de la maison. Si Jupiter était arrivé... Mais il doit y avoir un saint patron des enfants martyrs, car cela ne se produisit jamais. Avant le dîner, ceux qui le voulaient jouaient quelques sets de tennis (moi, je n'ai jamais pu: je me sauvais en me cachant le visage quand la balle arrivait sur moi). Nous mangions tard. Nous dansions. Nos invités restaient, parfois, jusqu'à deux heures du matin. Quelle merveille! En montant nous coucher, nous soupirions:

— Ah! si nous avions un père °comme les autres! Dans cette grande maison, nous pourrions donner des réceptions formidables.

Il faut dire que, de temps à autre, il arrivait à mon père d'essayer de jouer les pères bons. Mais il était dit depuis long-

temps qu'il ne pouvait rien faire avec mesure et bonheur. Ainsi, ce tennis, il nous l'avait donné parce qu'il s'était rendu compte que, vraiment, notre ennui devenait dangereux. Mais (avec lui, il y avait toujours des mais), sitôt le court terminé, ce fut tout de suite évident que nous en retirerions plus de vexations que de plaisir. Comme d'habitude. D'abord, nous devions jouer quand il le voulait.

— C'est l'heure de jouer au °tennis.

Les malades comme les bien-portants, les inappétents, les fatigués, tout le monde était obligé d'y passer. Il s'installait près du court et il commentait la partie.

— Tu joues comme une idiote. Je n'ai jamais vu une fille aussi maladroite. Recommence-moi ça. Dieu! que tu as l'air °bête.

Puis, ce fut le billard qu'il installa au beau milieu du salon après avoir poussé tous les meubles près des murs et cela — qui ne dura, heureusement, pas plus d'une saison — nous incommodait beaucoup quand il était en tournée et que nous voulions recevoir des amis. Dès le premier soir, il s'emporta parce que personne d'entre nous ne réussit de stupéfiants carambolages.

Précédemment, ç'avait été le mah-jong. Je ne sais pas comment se joue le mah-jong, personne de nous ne le sut jamais faute d'ouvrir nos portes à quelqu'un qui eût pu nous l'enseigner, mais j'ai été obligée de passer bien des heures attablée devant ces mystérieux dominos que nous poussions au hasard, tout en lisant et relisant °d'incompréhensibles et interminables instructions, fournies en même temps que le jeu et qui semblaient n'être là que pour nous plonger dans la plus profonde confusion. Si tout cela nous ennuyait beaucoup, mon père y trouvait ce qu'il aimait le mieux au monde : des excitations à la colère.

— Je fais tout pour vous distraire, criait-il, mais vous êtes si imbéciles que vous ne pouvez apprendre aucun °jeu.

C'était vrai. Parce qu'il était là et que sa présence nous bouchait l'entendement.

Parfois, il se mettait en tête de nous montrer ce qu'il pouvait faire, lui. C'est là où ça devenait un drôle de jeu. Au billard, il déchira le feutre dès son premier essai, ce qui provoqua une distribution de taloches : un de nous l'avait fait sursauter en se mettant à parler, l'autre lui avait nui dans ses mouvements et le troisième avait projeté de l'ombre sur la bille. Au tennis, il nous lança sa raquette à la tête au premier *out* qu'il fit : nous lui avions servi de mauvaises balles. Il tenta, une seule fois, de jouer aux cartes avec nous : le sort ne lui donna pas d'atout et nous reçûmes son jeu au visage. Car mon père n'avait jamais tort.

Il eût préféré mourir que d'avouer la moindre °erreur. S'il se trompait de façon trop évidente, il en avait pour des semaines à prouver qu'il était dans le vrai, à trouver de nouveaux arguments qui lui semblaient définitifs, mais il en trouvait sans cesse de meilleurs et l'on aurait pu croire, à l'entendre, que nous avions chaudement disputé notre point de vue, ce qui ne nous arrivait guère.

Je me rappelle une histoire de coquilles d'œufs où toute la famille faillit disparaître, mon père par l'apoplexie et nous de la façon habituelle. C'était un dimanche matin, au printemps. Nous étions occupées à préparer le repas de midi. Soudain, mon °père, qui venait de sortir pour faire le tour du verger, rappliqua à la maison au pas de course, criant et gesticulant.

— En traversant le ruisseau, j'ai vu des œufs que vous avez jetés. Vous jetez les œufs, maintenant?

— Ça doit être des coquilles.

À ce coup, nous crûmes qu'il allait devenir fou de rage sur l'heure.

— °Mais, c'est ça, dis-moi que je me suis trompé, dis-moi que je me suis trompé, dis-moi... etc.

Il semblait ne plus pouvoir s'arrêter. Après avoir cogné sur ceux qui étaient à portée, il sortit pour aller recueillir les œufs du délit. Nous le regardions derrière les rideaux. Bien entendu, c'était des coquilles vides. Il devint pourpre et les rejeta avec violence, les écrasant du pied, trépignant, martelant la terre à croire qu'il voulait se creuser un chemin jusqu'aux antipodes. Puis, il s'en fut au verger d'où il ne revint que pour le déjeuner.

— Rien ne me dit que vous n'aviez pas jeté d'œufs, dit-il soudain quelques jours plus tard. Ils ont pu être vidés par une bête.

— Mais oui, et qui a soigneusement rentré les coquilles l'une dans l'autre, me souffla Dine.

— En tout cas, ne vous réjouissez pas trop vite, °continua mon père. Il n'y a pas d'exemple, dans cette maison, que vous ayez pu me mentir sans que je vous découvre. Un jour, je saurai la vérité, comme d'habitude.

Illusoire habitude, s'il en était! Après ces incidents-là, nous avions peine à garder notre sérieux jusqu'à ce qu'il eût le dos tourné. Mais rien ne nous fit rire autant que l'histoire des souris. J'ai déjà dit que mon père était fort entiché des théories de certains charlatans américains. L'un d'eux, surtout, a fortement contribué à nous rendre la vie misérable. Il écrivait des livres, le malheureux! Il publiait des magazines, des régimes, des trucs et des machins, l'un n'attendant pas l'autre. Mon père lisait tout cela d'un œil crédule. L'ennui, c'est que ce charlatan ne se contentait pas de donner des conseils alimentaires. Il en donnait de psychologiques. Les enfants de ses adeptes, et leur éducation, le préoccupaient, et il avait, comme tous ceux qui se sont fait un dieu du muscle, des idées bien à lui sur l'élément femelle de l'humanité. Les filles, écrivait-il, sont hystériques de naissance; leurs faibles cerveaux se laissent abuser par des fantasmes (et pourquoi pas? les enfants, la seule chose à quoi elles °sont utiles, ne se faisant pas par la tête); elles croient voir des choses qui n'existent pas. Par exemple, il leur

arrive de voir passer des souris là où il n'y en a pas et même des chats. Aussi, si votre fille crie « Tiens, une souris ! » il faut la soigner.

Or, nous avions des souris tous les automnes. C'était de mignonnes souris des champs qui, profitant des soupiraux toujours fermés trop tard, se réfugiaient dans la cave le premier froid °venu. La cave explorée, elles montaient au rez-de-chaussée le long de la tuyauterie.

— Tiens, une souris ! dit ma sœur Dine un soir d'octobre.

— Hystérique ! cria mon père. Je m'en doutais bien que vous étiez toutes à moitié folles. En voilà la preuve, bla-bla-bla...

Puis, il se replongea dans son journal. Dine se leva doucement, alla chercher un piège, l'appâta et le disposa silencieusement. Trente secondes plus tard, elle prenait une souris, puis une deuxième, une troisième. En cinq minutes, elle en avait attrapé toute une famille, cinq ou six cadavres bien alignés au pied du radiateur. Nous jubilions dans nos barbes. C'était une année faste. Il en venait rarement plus d'une ou deux.

— Quels sont ces bruits que l'on entend, clac, clac ? demanda mon père.

— C'est le piège à souris.

Mon père sauta sur ses pieds.

— Malgré ce que je t'ai dit, tu as mis un piège ? Je reconnais bien là ton insolence.

La fin de sa phrase l'amena devant les cadavres qu'il °poussa du pied avec rage.

— Ramassez-moi ça. Hystériques ! Bande d'hystériques !

Si nous ne fûmes pas accusées °d'avoir suscité ces petites bêtes ce fut, assurément, à cause de l'indécision où était mon père quant aux pouvoirs de l'hystérie. Grâce au ciel, nous vivions dans un siècle de lumière (j'ai senti ça tous les jours de ma jeunesse). Que de pauvre sorcières ont été brûlées pour bien moins sur les bûchers de l'Inquisition ! J'imagine assez bien mon père, en des âges plus ténébreux, nous menant pieusement au supplice, des

souris plein les poches, et son ami le curé Galerneau à ses côtés. Hosannah!

Pour l'aider dans l'idée qu'il se faisait °de lui-même — toujours raison, jamais tort — mon père était servi par une mémoire que je qualifierais de sélective. Par exemple, cette histoire, il n'en conserva que le début. Jusqu'au cri de Dine «tiens, une souris» inclusivement. Il eût été plus facile de l'oublier complètement, mais il eût fallu, du même coup, se résigner à ne plus lancer les mots «filles hystériques» à tout moment, et ce sont des mots qui font plaisir à certaines bouches masculines.

Une année, ce fut un rat qui vint prendre chez nous ses quartiers °d'hiver. Certain dimanche, après déjeuner, comme Dine finissait de ranger la cuisine, elle aperçut la bête — point trop grosse: ces rats des champs n'ont rien de commun avec les monstres répugnants que les villes engendrent — qui filait se cacher derrière la cuisinière. Tout doucement, elle ferma une des deux portes de la pièce, et s'apprêtait à fermer l'autre, quand surgit mon père.

— °Pourquoi veux-tu t'enfermer dans la cuisine?

— Chut! répondit ma sœur le plus bas qu'elle put. Il y a un rat.

— Quoi! Un rat? cria mon père en bouleversant tables et chaises, ce qui eut pour résultat de terroriser l'ennemi qui sortit de sa cachette et se mit à courir en tous sens.

Mon père s'empara d'un balai, cassa une °vitre et une ampoule électrique au passage puis, perdant pied, il alla se fendre le front sur le rebord de l'évier. Durant ces événements, au moyen d'un autre balai, ma sœur avait tué le rat. Après cela, mon père s'assit sur la première chaise venue et, pendant que nous le pansions, il nous raconta ce qui s'était passé.

D'abord, Dine était sortie de la cuisine en courant et en criant comme si elle avait vu le diable. «Un rat, un rat!» À mon père qui s'informait calmement, elle avait °décrit, en sanglotant, une bête

énorme. Lui, était entré dans la cuisine tout doucement, mais elle l'avait tellement bousculé qu'il n'avait pu éviter de casser la vitre et l'ampoule. Une semaine ne s'était pas écoulée que le pourfendeur du rat, c'était lui. Entravé par cette sotte comme il l'avait été, il avait du mérite.

Une autre fois, ce fut le tour de ma sœur Marguerite de se voir dénoncée comme la *minus* de la famille. Notre salle à manger était éclairée par un lustre à trois chaînes. Il n'est pas droit, ce lustre, grogna mon père un soir où il cherchait de par toute la maison des motifs pour nous dévorer. Et le voilà, grimpé sur la table, à détacher les chaînes, à les rattacher, et nous, gros bêtas, tout autour à le regarder faire comme si nous n'avions pas su de reste que mieux valait être loin quand il manipulait des objets cassants.

Quand la conque de porcelaine lui glissa des mains, elle frappa d'abord la table sans se casser, rebondit comme une balle de caoutchouc jusque sur la poitrine de Marguerite et s'émietta, enfin, sur le parquet. Pauvre Margot! Qui donc avait fichu à son père une fille aussi bête, une idiote vraiment, une empotée et tout et tout, sans compter le prix du lustre dont on entendit aussi beaucoup parler.

Pendant nos promenades en voiture, il était, je l'ai déjà dit, défendu de parler. Bon! Mais il était triplement défendu de révéler l'existence d'un obstacle qui semblait échapper à l'attention de mon père. Le plus petit oh! était vertement reçu.

— Tu me prends pour un aveugle? Insolent! Vaniteux! Imbécile!

Nous restions donc aussi silencieux que possible même dans les plus dangereuses conjonctures. Et Dieu sait s'il s'en produisait, car l'attention et la prudence ne faisaient guère partie du tempérament paternel. Souvent, si l'obstacle était mouvant, celui qui le remuait le déplaçait à temps. Si l'obstacle était fixe — poteau, clôture — nous rentrions parfois dedans.

C'était, le plus ordinairement, Benoît qui encaissait.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti? Je comptais sur toi. Est-ce qu'il n'est pas entendu que tu surveilles la droite? Est-ce que je t'ai pas dit mille fois de tenir l'œil ouvert?

— Attention! il y a une bicyclette.

— Et alors? Tu me prends pour un aveugle? Insolent! Vaniteux! Imbécile!

J'ai vu ça trois fois dans une même promenade. Après ça, on aime autant ne rien savoir sur l'hérédité.

Mon père n'a jamais compris qu'à un certain âge un enfant cesse d'être un enfant. Nous avions beau avoir quinze ans, °dix-huit, vingt ans, il continuait toujours de nous traiter comme des petits de quatre ans. L'âge de raison, ce n'était pas pour nous.

Parce que je n'ai pas d'enfants et que je n'ai pas eu l'occasion de passer dans le camp des parents, j'ai conservé sur un point la mémoire bien fraîche: quand c'est l'enfant qui a raison, il ne sert de rien de vouloir le persuader qu'il a tort. Il ne sert de rien, non plus, de lui faire croire que vous êtes de bonne foi: cette comédie-là, il la discerne aisément. Si, par-dessus le marché, vous l'empêchez de parler, d'expliquer pourquoi il pense avoir raison, alors là, j'aime autant dire que les sentiments qu'éprouve cet enfant sont si peu flatteurs que mieux vaut ne pas leur donner de nom. Ce dont l'enfant est assoiffé, ce n'est pas seulement de tendresse, de caresses, de cadeaux, mais de justice. J'ai eu soif!

À la base de l'injustice paternelle, il y avait une profonde ignorance du développement mental d'un enfant. Ce n'était pas faute d'en avoir eu beaucoup, mais faute de les avoir regardés grandir avec intérêt, avec amour. Par exemple, il pouvait aussi bien nous accuser d'avoir crayonné le mur, même si nous avions dix ou douze ans, et que les crayonnages étaient à la hauteur physique d'un enfant de trois ans en plus d'être à sa hauteur

mentale. En outre, comme nous étions sitôt accusés, sitôt punis, il n'était absolument pas question que nous fussions innocentés. Un enfant puni reste coupable. Ce qui est fait est fait et un père de famille — peut-être pas les autres, mais lui en tout cas — est infaillible de droit divin. Si notre innocence devenait trop évidente, sa mauvaise humeur ne connaissait plus de bornes.

— Ne t'imagine surtout pas que tu as été victime d'une injustice. Dieu a voulu que tu sois puni pour une autre sottise dont je n'ai pas eu connaissance.

Il s'éloignait d'un pas rageur, puis il revenait.

— J'ai parlé d'une autre sottise dont j'aurais pu ne pas avoir connaissance, mais ne va pas t'imaginer qu'il y en a beaucoup qui m'échappent. Tu le sais, je finis toujours par connaître la vérité et je pense que tu ne pourrais pas citer une seule faute que tu as commise sans que je l'apprenne.

Après mon départ du pensionnat, il m'avait défendu d'écrire quelque lettre que ce soit sans lui en demander la permission.

— Tu m'as encore désobéi, me dit-il un matin en m'attirant dans un coin. Je t'avais défendu d'écrire des lettres sans me les montrer.

— Je n'ai pas écrit °de lettre.

— Ne mens pas. J'ai trouvé ton brouillon.

Et il exhiba un bout de papier où ma petite sœur Thérèse, qui n'était encore qu'un bébé, racontait à une amie de pension qu'elle jouait à la poupée, etc., l'écriture et l'orthographe étant aussi maladroites l'une que l'autre.

— C'est Thérèse qui a écrit ça.

Mon père croisa les bras d'un geste très Vercingétorix[44].

— Dis tout de suite que tu me prends pour un fou? Thérèse? À son âge? Nous allons bien voir.

Sommée de comparaître, Thérèse dut avouer qu'elle était l'auteur de ce morceau. Du coup, mon père crut avoir donné

naissance à un génie et, dans l'éblouissement qui en résulta, je fus complètement oubliée.

S'il faisait allusion à un événement qui s'était passé alors que nous avions douze ou treize ans, il disait: « Tu étais bien trop jeune à °l'époque, tu ne peux pas te souvenir de ça. » Mais là intervenait, je pense, et bien compréhensible, le désir que nous eussions beaucoup oublié.

La tyrannie, bien sûr, s'accommode mieux d'enfants que °d'adultes. Avec la fuite des années, il craignait d'être obligé de sacrifier, de cette tyrannie, la valeur d'un seul fil. Aussi refusait-il de nous voir sortir de l'enfance. Il aurait voulu régir jusqu'à la moindre de nos pensées. Au reste, il s'en croyait capable. Le parchemin qui lui avait été octroyé par le professeur L. A. Harraden, hypnotiseur, en faisait foi. Il y était écrit que le récipiendaire avait fidèlement suivi et complété le cours d'hypnotisme moderne, qu'il était maintenant un parfait hypnotiseur tout à fait qualifié pour pratiquer son art. C'est dire si mon père nous regardait bien dans les yeux quand il voulait nous faire avouer quelque chose! Ce professeur Harraden — qui se désignait, sur le parchemin, comme « le plus grand hypnotiseur au monde » — était une nouille, n'en doutons pas, et le plus inconnu si ça se trouve, car je n'ai jamais eu connaissance qu'un seul d'entre nous, malgré le bleu regard paternel, ait avoué autre chose que le mensonge tenu tout prêt. Le mensonge à déclic automatique. Il fallait bien posséder cet art à fond puisque nous pouvions être interrogés n'importe quand et sur n'importe quoi.

— Que fredonnes-tu? Pourquoi fredonnes-tu cela? Où as-tu appris cet air? Ne mens pas.

— À quoi penses-tu? Et ne me dis pas que tu ne le °sais pas. Ne mens pas.

— Tu as souri. Tu penses à des saletés? Ne mens pas.

Les réponses tombaient pile. C'était un air qu'on avait joué à l'église le dimanche précédent. Je pensais justement à raccommoder ses chaussettes. Je souriais au souvenir de cette

histoire si drôle qu'il nous avait racontée, un jour, une histoire du temps qu'il °habitait à l'île d'Anticosti. Si on parvenait à le pousser sur la voie d'évitement que constituait cette période de sa vie, on avait un bon moment de tranquillité. Même pas besoin d'écouter. Ces anecdotes, nous les avions entendues mille fois et nous connaissions la morale qu'il en fallait tirer: c'était lui le plus intelligent, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux, le plus habile et le plus humble.

— Je ne sais, disait-il en se tortillant un peu, si j'ai plus de bon sens — ou de jugement, ou de mémoire, ou de bonté, ou de compréhension — que les autres, mais il faut dire ce qui °est... etc.

Pauvre père! De nous tous, c'était lui le seul enfant et — quand j'aurai dépassé l'intolérante adolescence — je ressentirai, à l'entendre ainsi extravaguer, une sorte de sentiment — qui n'était pas de la tendresse, car on n'en ressent pas pour qui vous est étranger, mais de l'indulgence peut-être — ressemblant à celui que vous inspire un garnement qui, dans la rue, tente de se faire valoir aux yeux des passants.

Le truc des chaussettes n'était pas mal non plus. Il n'était satisfait que lorsque toute la maisonnée était occupée à travailler pour lui. °Si je posais un bouton à mon corsage, il commençait de s'agiter, puis de bougonner.

— Je vois que tu poses un bouton. Et les miens, mes boutons, je parie qu'il y a longtemps que tu n'en as °fait l'inspection.

Il n'aurait pas fallu, pourtant, que nos boutons fussent recousus le dimanche. Cela n'était pas permis. Cependant, nous passions la moitié de nos dimanches à exécuter, pour lui, de petits travaux: cirer ses souliers, repasser ses complets, raccourcir ceci, allonger cela. Il devait s'imaginer que, puisqu'il s'agissait des effets d'un saint, le ciel, je ne dis pas: fermait les yeux, mais se réjouissait. Hosannah!

S'il était en grande colère, il cherchait fièvreusement parmi ses choses celle qui n'était pas en parfait ordre. C'était difficile à

trouver car nous savions de quel prix se payait la moindre négligence. Qu'à cela ne tienne! Il coupait des trous dans ses chaussettes. Par sa porte ouverte, le jeu des glaces nous permit, quelques fois, de le voir minutieusement occupé à ce modeste travail.

À °table, c'était pareil. Il fallait que tout le monde fût à son service. Au fur et à mesure que les filles grandissaient, il leur devenait impossible de manger d'un plat encore chaud. Nous avions beau tenir une table abondante et soignée — c'était devenu plus facile car, avec les années, il avait un peu oublié les nourritures qui font les centenaires —, nous avions beau faire de tout, il lui manquait toujours quelque chose.

— J'aurais préféré des petits pois avec ça.

Dine se levait et allait réchauffer, en vitesse, des petits pois de conserve.

— Je prendrais de la sauce tomate.

Françoise se levait.

— Ou plutôt de la sauce piquante.

Je me levais.

— J'aimerais mieux mon pain grillé.

Marguerite se levait.

— Ce repas n'est pas suffisant pour moi. Faites-moi donc des œufs sur le plat.

Dine n'étant pas encore revenue, Françoise se relevait. Bien que la cuisine fût immense, nous nous marchions sur les pieds.

Son appétit n'avait pas de bornes. °En dépit des quatre ou cinq services, il lui restait toujours un coin pour deux œufs sur le plat. Comme il nous répétait sans cesse que les menteurs comme nous deviennent des voleurs et des assassins, qu'on commence par voler un œuf et qu'on finit par voler un bœuf, nous nous murmurions l'une à l'autre, en nous pâmant de rire :

— On commence par manger un œuf et on finit par manger un bœuf.

À ce régime, il avait toutes les difficultés du monde à ne pas dépasser le poids de deux cent °trente livres, ce qui était déjà énorme. Là-dessus, arrivait le Carême. Naïf, il en profitait pour essayer de tromper le ciel. Il suivait un régime pour maigrir et il appelait ça faire pénitence. Il croyait que s'il attendait le moment du Carême pour faire un régime, on se laisserait abuser, là-haut, et qu'on lui inscrirait la chose dans la colonne des macérations. Ignorant toute mesure, il se laissait mourir de faim pendant quarante jours. Le résultat le plus immédiat de ce jeûne était de lui inspirer une vive jalousie pour tous les mets que nous nous permettions de manger devant lui. La moindre des choses lui semblait affreusement désirable.

— Tiens! des carottes à la poulette! Vous n'en faites jamais quand je mange.

— Pourtant, on en a eues le mardi gras.

— En tout cas vous n'en faites pas souvent. Mais c'est tous les ans la même chose: aussitôt que je commence mon carême, vous sortez vos bonnes recettes et bla-bla-bla.

Non seulement son humeur était aggravée — en cette sorte de chose l'aggravation est quelquefois possible — mais sa santé souffrait. Une année où il avait décidé de ne manger que de la laitue pendant quarante jours, il fit une maladie de carence manifestée par des éruptions qui lui laissèrent des taches rouges sur toute la peau. Il finit par aller montrer cela au médecin, mais il se garda bien de lui parler de son régime. Perplexe, celui-ci ne trouva pas mieux que de faire faire le Bordet-Wassermann[45] qui revint négatif comme bien on pense et que mon père, sûr de notre ignorance en cette matière — mais l'amoureux de ma sœur était étudiant en médecine et il nous en avait raconté! —, laissa traîner sur son bureau. Ce qui faillit, une fois de plus, nous faire mourir de rire.

Nous voyions °donc, chaque année, venir la Sainte Quarantaine avec effroi. Enfin, nous eûmes la bonne idée de lui laisser

entendre que ces privations-là le faisaient paraître peut-être pas plus vieux — il n'eût pas fait bon dire ça — mais moins jeune et il cessa de faire pénitence. Toutefois, pendant sept ou huit ans, nous aurons eu, outre les rythmes habituels qui présidaient à notre vie, celui du temps de la mortification et celui du temps de la bombance.

En effet, les heures, les jours, les mois, les saisons obéissaient à un mouvement de balançoire: les heures de bureau et les heures d'avant et d'après; les jours ouvrables et les °jours de fête; la saison des voyages et l'autre, la mauvaise. Quand la balançoire était en bas, nous attendions qu'elle remonte. Nous y mettions une infinie patience. Elle atteignait au plus bas les dimanches d'hiver alors que les voyages étaient loin et les jours de fête nombreux. Nous n'arrivions plus à reprendre souffle.

D'abord, il y avait toujours le froid. Même après qu'il eut fait installer le chauffage au mazout, nous gelions encore, car c'était lui qui fixait le thermostat (et quand il sera devenu vieux et frileux, nous aurons chaud dans cette maison comme il n'est guère possible d'avoir chaud). Pour nous empêcher de croire que nous avions froid, il avait posé un thermomètre dans la cuisine, juste au-dessus de la cuisinière et sur un renflement du mur qui dissimulait les conduites où passait l'eau chaude. Personne n'osait lui dire que nous n'étions pas dupes et que nous avions froid quand même, ce qu'il aurait trouvé, l'eût-il su, outrecuidant.

Vivement demain!

Le lundi matin, avant de partir pour son °bureau, il mettait la clef de l'appareil de radio dans sa poche et il baissait le thermostat au plus bas. Quand la voiture démarrait, nous ouvrions l'appareil

avec une allumette et nous remontions le thermostat. C'était la liberté relative.

Vint un moment où il fallut changer le poste. Il y avait beau temps qu'on °n'en fabriquait plus d'aussi secrets et je pense que, dans notre malchance, nous étions tombés sur une espèce rare, car je ne rencontre jamais personne qui se souvienne de ces appareils à clef. Mon père fut irrité de ces changements.

— Et alors, dit-il au vendeur, s'il n'y a pas de clef n'importe qui peut le faire jouer.

Le vendeur le regarda d'un air tout à fait inintelligent.

— Ben... oui...

Au fond, je ne sais pas pourquoi nous avions cet appareil. °Nous ne devions pas l'utiliser quand mon père n'était pas là et, lorsqu'il était là, il le fermait dès qu'on y chantait ou qu'on y disait le mot amour. C'était le beau temps de Lucienne Boyer[46]: autant dire que l'appareil était condamné au silence. Quand j'aurai raconté que mon père, pour son usage personnel, avait transformé les paroles de la Barcarolle des contes d'Hoffmann[47]: «Belle nuit, ô nuit d'amour» en «Belle nuit succède au jour» on comprendra que Lucienne Boyer et Damia[48] fussent mal accueillies. Peu importe. Je les écoutais dès qu'il sortait.

Peu de gens se sont passionnés autant que moi, je pense, pour la chansonnette française quand elle nous est arrivée, vers 1930. Auparavant, nous ne chantions guère, en français — sauf quelques exceptions qui franchissaient l'Atlantique on ne sait comment —, que les mauvaises traductions des chansons américaines. Puis, tout à coup, il y eut une sorte d'invasion. Cela s'est fait avec le film parlant, je pense. Les Québécois, qui étaient, dans ces deux domaines-là, américanisés jusqu'à la moelle — bien plus que maintenant, on n'a pas idée —, furent stupéfiés. Les femmes s'extasièrent. Les hommes, qui voyaient là des modèles difficiles à imiter, furent plus réticents et décidèrent, pour la plupart, que les chanteurs et les comédiens français avaient «de petites manières». À moi qui

n'ai jamais aimé les grosses manières, cela plut tout de suite. Je passais des heures près de l'appareil à écouter La Palma, Pizella, Jean Clément, Florelle, Henri Garat[49], suivis, un peu plus tard, vers 1935, de Lys Gauty, Jean Tranchant, Guy Berry[50], tous ces noms que la guerre a effacés. Je savais toutes leurs chansons par cœur et il m'arrive, parfois, de me surprendre à turluter un air venu des sous-strates de mes souvenirs... avec les mots qui suivent...

«Y avait un thé tango

«Avec trente-six négros[51]...

ou bien

«Je ne sais rien de toi[52]

«Oui mais toi

«Tu ne sais rien de moi...

Des chansons un peu nigaudes, mais la mémoire ne connaît pas le choix. Je me souviens bien, aussi, des premiers films: *Les trois masques*[53] où jouait François Rozet, puis *Un trou dans le mur*[54] avec Louise Lagrange, *Un soir de réveillon*[55] avec Arletty, Meg Lemonnier et Garat, *Dactylo*[56] avec Marie Glory, et les films de Marcelle Chantal, d'Albert Préjean, de Colette Darfeuil, de Gina Manès[57]. Presque tous ces films avaient une chanson-thème et les comédiens de ce temps-là devaient savoir chanter.

J'étais habituée aux chansons américaines que l'on débite à la moulinette — il faut dire que, de ce côté, rien n'a changé et que les Anglo-saxons, quand ils nous prennent une chanson, commencent par la passer au rabot — et je fus séduite, dès le premier disque que j'entendis, par l'interprétation des chanteurs, l'importance qu'ils donnaient au texte, leurs intonations. Dois-je dire que je n'obtins pas, là-dessus, l'assentiment paternel? Quant au cinéma, n'en parlons pas: j'avais trente ans quand °j'osai laisser entendre devant mon père que j'y allais quelquefois. Pourtant, à cette époque, il y avait longtemps que je ne lui rendais plus de comptes, mais j'avais conservé un peu de terreur dans les coins.

C'est contre l'amour qu'étaient dirigées ces réprobations. Il aurait bien voulu que nous ne sachions rien de l'amour. Ni le mot, ni la chose qui était abjecte, d'accord, mais surtout et avant tout ridicule. Restait qu'une femme est obligée d'aimer son mari.

— Une femme qui n'aime pas son °mari...

Suivait un certain nombre de malédictions. Il n'était jamais question de l'amour des maris pour leur femme. Pas question, non plus, qu'une fille puisse aimer un garçon avant que le mariage ne soit imminent. Au surplus, dans les cas où l'amour était acceptable, il devait être de l'espèce qui se traduit en soumission, sujétion et servage, et non en ardeur. Tous ces discours contradictoires découlaient, je pense, de divers sentiments contradictoires eux aussi, sentiments que mon père se refusait à formuler parce qu'il aurait fallu le faire au moyen d'un vocabulaire interdit. *Primo*: faire l'amour n'est réellement permis qu'aux hommes. *Secundo*: les femmes ne peuvent faire l'amour que par devoir et obligation, et malgré cela une femme qu'on a «eue» reste diminuée. *Tertio*: une femme qui a eu un amant est une roulure, mais l'amant n'est pas coupable car il a été induit en tentation par ladite roulure. *Quarto*: toutes les femmes ont des dispositions à °devenir roulure. *Quinto*: un homme, même un parangon de vertu, est plongé dans des abîmes de désir par la moindre apparence de nichon. *Sexto*: une femme honnête n'a pas le droit d'avoir des tentations. *Septimo*: une femme est obligée d'aimer son mari quel qu'il soit et elle n'a pas le droit de se refuser à lui. *Octavo*: à cause de tous ces interdits physiques, on ne peut guère faire confiance à l'amour-sentiment. Ceci étant établi, ça n'est pas bien drôle d'être le père de cinq filles. Et pas une seule °qui parlât d'entrer au couvent!

J'eus mon premier °amoureux vers le mois de septembre de l'année de mes seize ans. Il était étudiant en architecture et il avait vingt-quatre ans, ce qui me flattait beaucoup. C'était bien la seule qualité que j'acceptais de lui reconnaître, le pauvre. Je m'aperçois, maintenant, que je le haïssais comme j'ai haï tous mes amoureux jusqu'à ce que la maturité me vienne — tard, très tard. L'homme ennemi. Celui qui peut, s'il le veut, profiter de sa force pour réduire une femme en esclavage, la battre, l'empêcher de faire ce qu'elle veut. Celui-là, je le surveillais du coin de l'œil, sans humour et sans indulgence. Pourtant, il était doux, bon et pas bête. Cela ne m'empêcha pas de le jeter par-dessus bord la première fois qu'il me prêta le flanc. Ah! on n'allait pas me traiter comme maman avait été traitée, moi!

Par-dessus tout, je lui reprochais d'aimer les femmes aux cheveux longs. Je ne pouvais souffrir les hommes qui aiment les femmes aux cheveux longs. Ceux-là, j'aurais pu les tuer. Pour moi, une longue chevelure était un symbole d'esclavage. Mon °père, ai-je besoin de le dire, estimait qu'une femme est tenue de porter un énorme chignon, non pas parce que c'est beau, mais parce que sa condition de femme l'exige. Encore maintenant, je dois l'avouer, quand une amie me confie qu'elle voudrait bien se faire couper les cheveux, mais que son mari... etc., la colère me chauffe les oreilles: «À ta place, tiens, je me raserais la °tête!»

Ces dispositions ne m'empêchaient pas de rêver sans cesse de mariage, car je ne voyais pas d'autre façon de m'évader. Mais tous ces rêves matrimoniaux étaient comme baignés d'intolérance, toutes mes prévisions tournaient à l'inflexibilité. Je ne me laisserai pas mener. Je n'endurerai rien. Je ne serai l'esclave de personne. Sur l'esclavage, je me donne raison. Il y avait plus grave. Il y avait, tout au fond de moi, inavoué, l'assez vilain projet de faire payer pour toute l'espèce le mari qui me tomberait sous la main et, mariée jeune, j'aurais fait comme je l'entendais. La chance a voulu que je me marie à trente et un ans. Ça n'était pas un an trop tard.

Un matin de °cet automne-là, ma tante, la sœur de mon père, téléphona à la maison. Ma sœur aînée avait été vue dans un restaurant en compagnie d'un garçon. Elle avait le choix: ou bien elle avouait à mon père qu'elle était courtisée ou ma tante vendait le morceau elle-même. Il fallut bien s'exécuter. Dine commença par téléphoner au pauvre soupirant et elle lui mit le marché en main: il venait faire sa cour devant mon père ou, sinon, tout était fini.

— Bon, dit-il, j'irai dimanche.

Il fallait d'abord établir un scénario serré. Pas question d'avouer que cela durait depuis six mois. °Louis serait l'ami du frère d'une ancienne compagne de pensionnat et Dine aurait rencontré tout ce monde, l'ami, le frère et la compagne, en revenant du parloir, un jeudi. Il fallait bien que ce soit par un hasard de cette sorte puisque nous n'avions pas le droit de voir qui que ce soit. Assez curieusement, ma tante fut bien d'accord sur le scénario. Il est des accommodements avec le ciel...

L'après-midi fut fébrile. Le dîner! Soigner le °dîner! Nous y passâmes tout notre temps. Enfin, mon père arriva. À table, personne ne reprit des plats qui semblaient lui plaire davantage. Puis, lorsqu'il s'assit dans le salon pour lire son journal, Dine vint le retrouver.

— °Je voudrais vous parler... Il y a un garçon qui voudrait venir me voir et qui m'a téléphoné...

— Un garçon? Où l'as-tu connu?

— En revenant du parloir. Il est l'ami du frère d'une de mes compagnes de couvent. Je marchais. Ils passaient en voiture. Elle m'a reconnue...

— Cette jeune fille était en voiture avec un garçon? Ma pauvre enfant, ces gens m'ont l'air assez douteux.

— Mais les parents étaient là.

Ce dernier détail n'était pas prévu, mais de ces détails qu'on ajoute au dernier moment, nous avions la tête pleine.

°Bref, l'ami du frère de la compagne fut agréé. Le reste de la semaine se passa en conseils paternels de tous genres. D'abord, demander tout de suite à ce garçon s'il nourrissait des intentions sérieuses. Ensuite, lui interdire l'entrée de la maison s'il avait l'outrecuidance de se présenter quand mon père était absent. Au bout de vingt-quatre heures, c'était : « Puisque tu vas te marier... » et conseils généraux sur le saint état du mariage, l'obéissance au mari, l'éducation chrétienne des enfants et l'obligation de les allaiter longtemps de façon que le mari puisse se satisfaire (ça n'était pas dit comme ça) sans que sa femme soit sans cesse enceinte. C'était, au reste, le système que mon père avait imposé à maman. Autrement, je raconterais ici l'histoire de quatorze enfants-martyrs au lieu de sept. Dine écoutait tout ça d'un air compassé, comme si elle avait eu tous les futurs enfants de Louis pendus aux mamelles.

Le dimanche soir, après le °dîner, le soupirant arriva. Plus pâle qu'un mort. Dine fit les présentations. Mon père d'abord puis nous, les enfants.

— Bonsoir monsieur...

Comme si nous ne l'avions jamais vu °et avec nos airs timides de jouvencelles qui n'ont jamais regardé un garçon de près. Françoise, André et moi — les autres étaient au pensionnat — prîmes place autour d'une table en faisant semblant de jouer aux cartes. Dine et Louis s'assirent à chaque bout d'un divan et mon père se tira un fauteuil jusque sous leur nez. L'interrogatoire commença. Louis bafouillait autant qu'un être humain peut bafouiller.

— Nous pourrions peut-être jouer aux cartes avec les autres, dit ma sœur au bout d'une demi-heure.

— Mais bien volontiers, mademoiselle.

Louis vint trois fois. Pas une de plus. Après quoi ma sœur n'en entendit plus parler. Comme elle ne l'aimait pas, ce fut °un soulagement pour tout le monde.

— Ce garçon ne voulait que s'amuser, c'est évident. Il s'est aperçu qu'il s'était trompé d'adresse, conclut mon père.

Pour l'amusement, en vérité, mieux valait chercher ailleurs. Nous attendrons, °à l'avenir et malgré les interventions avunculaires, que le mariage soit décidé pour présenter nos conquêtes à mon père. Un fiancé a la grâce d'état. Autrement mieux valait nos hivers habituels entre nos travaux à l'aiguille et le téléphone silencieux.

La seule distraction sur quoi nous pouvions °compter toute l'année, c'était la lecture. Il y en avait deux espèces: la clandestine et la permise. Celle-ci était, pour la plus grande part, constituée par les Annales de la Bonne Sainte Anne[58] et divers bulletins paroissiaux que nous faisait tenir la sœur de mon père. L'esprit qui s'étalait dans ces brochurettes était bien propre à décourager n'importe quel humain d'exister et n'importe quelle femme d'être une femme. On y tenait ce que je n'ose appeler courrier du cœur tant tout ce qui peut se rapprocher du cœur était absent. C'étaient toujours les mêmes histoires: «J'aime un jeune homme qui m'aime aussi et qui veut m'épouser, mais je suis demandée par un veuf qui a sept enfants et qui a vingt ans de plus que moi...» ou bien «J'ai douze enfants, je suis très malade et mon médecin m'assure que je mourrai si je deviens enceinte de nouveau». Histoires à quoi l'on répondait toujours dans le même sens: épousez le veuf, c'est Dieu qui vous le commande; remplissez vos devoirs conjugaux, Dieu pourvoira au reste. Nous lisions cela ensemble, mes sœurs et moi.

— C'est gai le sort qui nous attend!

Que des millions de femmes se plient à ce destin effroyable, depuis des siècles et pour des siècles encore, me remplissait d'une rage écumante. Je ne comprenais pas que ces idiotes-là se

donnent le mal d'écrire aux Annales pour se faire confirmer une sentence de mort qui pesait sur elles depuis si longtemps. Il y avait donc tellement de gens qui croyaient à la vérité de ce système coercitif?

Pour me consoler, dès que je pouvais me soustraire à la surveillance paternelle, je me tournais vers l'autre lecture, la clandestine. Ces livres-là nous étaient prêtés par des amies, ou leurs frères, ou leurs cousins. Il y avait de tout et je pense que ces gens nous passaient souvent des bouquins dont ils n'avaient pas lu le premier mot car, pour ma part, j'ai lu, de cette façon, de drôles de choses. Cela ne faisait rien, je trouvais tout beau, tout bien. Guy de Chantepleure, Mauriac, Zénaïde Fleuriot, Dekobra, Victor Margueritte et Delly[59], pour moi c'était tout pareil. C'étaient des gens qui faisaient des livres et je voulais lire. La douce vierge pauvre qui finissait par épouser son cousin riche après avoir éliminé, par l'évidence de ses vertus, l'héritière au cœur sec, m'émouvait autant que la fille entretenue qui refilait ses sous à son amant de cœur, pourvu que je les aie trouvées toutes les deux dans des livres. J'avais bien vingt-cinq ans quand je commençai à mettre de l'ordre dans mes lectures. Ça n'est guère trop tôt.

Au demeurant, il me faudra bien attendre cet âge-là pour être capable de penser un peu juste, et toute seule. Et encore! Quand j'aurai avoué qu'à vingt-cinq ans j'étais fasciste et antisémite — et ça n'est pas un aveu qui m'est facile car le racisme est bien l'infirmité la plus répugnante parmi les diverses laideurs de l'humanité —, quand j'aurai avoué ça, dis-je, on peut bien reporter d'un an encore ma capacité de mettre deux idées bout à bout. Assez sottement, il me faudra la défaite de la France pour que je revienne de mes errements politiques.

Nous étions plusieurs à ne pas bien savoir où nous allions. À droite, à gauche, dans tous les sens. Même le chemin de la vérité nous aurait été errement puisque nous n'aurions pas su ce que nous

y faisions. Moutons, le dernier qui nous appelait était celui qui avait raison. La lecture de Gide[60] suffisait à faire pencher à gauche et celle de Maurras[61] à droite, et avec le lecteur penchaient ses parents, ses amis. À moins que l'esprit de contradiction n'intervienne. En effet, il est assez fréquent, ici, de devoir ses convictions politiques au seul désir d'en contredire un autre. J'ai vu ça de près. Mon grand-père paternel — et toute sa famille avec lui — était conservateur. Après une mémorable dispute entre les deux hommes, mon père devint libéral, et c'était bien la chose la plus risible du monde que de voir cet homme d'extrême-extrême-droite voter libéral et se croire libéral parce que son père était conservateur et qu'ils s'étaient disputés tous les deux. Bien sûr, ils s'étaient réconciliés, mais mon père était demeuré libéral parce qu'il ne revenait jamais sur ses décisions.

Pour notre part, nous les enfants de mon père, étions comme lui de fervents libéraux. Pas par conviction. Nous ne nous demandions pas qui avait tort et qui avait raison — nous n'étions pas du tout entraînés à ces inquiétudes — et nous n'avions aucune envie de faire comme lui, de changer de parti pour n'être pas du sien. Nous ne voyions bien que ceci: le parti au pouvoir était libéral, il employait mon père parce que celui-ci était libéral et l'arrivée des conservateurs aurait probablement forcé mon père à changer d'emploi. Aurait-il retrouvé un travail comme le sien, un travail qui le promenait tout l'été à l'autre bout de la province? Rien n'était moins sûr. Nous n'en demandions pas plus pour être très très imbus de libéralisme. Mais la pensée n'y avait rien à voir.

La pensée! Pauvre de moi! Ce n'était pas seulement en politique que mon incapacité à penser me faisait souffrir. C'était en tout. Peu de temps après ma sortie du pensionnat, je m'aperçus que je ne savais rien, que je n'étais éveillée à rien, que je n'aurais pu nommer aucun grand écrivain plus jeune que Victor Hugo[62], que je ne savais pas comment m'y prendre pour découvrir ce qu'il fallait savoir et qui était l'héritier de Victor

Hugo. J'étais le fruit de la plus flagrante médiocrité et je n'avais même pas le bonheur de l'ignorer, ce qui n'était vraiment pas de chance car c'était un bonheur qui était assez fréquent parmi mes semblables.

Un incident banal m'avait dévoilé ma sottise et mon ignorance. Pendant que je déjeunais, un jour, dans un restaurant de Québec, deux hommes discutaient à la table voisine. Je les entendais bien, mais je ne comprenais pas. Je savais les mots qu'ils employaient, mais je n'arrivais pas à saisir le sujet de leur conversation. Parfois, ils nommaient un écrivain, ils citaient ses titres, toutes choses et gens qui m'étaient inconnus. Qu'on me comprenne bien. Ces deux hommes ne faisaient pas étalage de leur connaissance. Ils conversaient, simplement, sans s'apercevoir que je les écoutais.

Quelques semaines plus tard, je passai un bon moment à la librairie Garneau[63] où je pus feuilleter un des livres cités par mes voisins de table. Je lisais et c'était comme un code secret. Pourtant, ces deux hommes, ils avaient compris. Pourquoi eux et pas moi? Fort assurément parce qu'on leur avait donné des clefs qu'on m'avait refusées.

Au fond, qu'est-ce que je savais après dix pauvres années d'études avec des bonnes sœurs qui pensaient seulement à nous faire obéir, obéir, obéir, à nous «briser le caractère» — et Dieu sait si nous l'avons en petits bouts —, à nous rendre serviles, dévotes, résignées, prudes? Rien. Je ne savais rien et je vois mal comment il aurait pu en être autrement. Quel système! Pendant ces dix années, je n'avais rencontré personne — sauf la mère du Bon-Conseil, mais j'étais si petite — pour m'expliquer que l'étude est chose aimable. De par ma nature, j'aimais l'étude, mais j'avais fini par la considérer comme une punition attachée au crime d'être un enfant — crime effroyable puisque je le payais de tant d'autres façons.

Personne ne m'avait dit que l'étude peut être aimée et aimée toute la vie, et que ce que j'apprenais n'était qu'un mince début.

Au contraire, on ne m'enseignait rien et ce rien était tout ce à quoi j'avais droit. Ce rien, c'était mon bagage jusqu'aux portes de l'éternité. L'éternité... Au fond, il était là le problème. Je n'étais censée exister que face à Dieu, qu'en fonction des rapports «humain-Dieu», les autres humains n'existaient pas. En marche vers l'éternité, face à Dieu, personne autour, petit objet en transit, je n'avais vraiment pas besoin de rien savoir, je n'avais besoin que d'être bigote.

Je crois que je ne suis pas vaniteuse et si je dis que je ne suis qu'un être moyen, je pense bien le dire sincèrement. Ce qui m'enrage, c'est de n'avoir pu explorer à fond cette modeste moyenne.

Souvent, j'entends des hommes se plaindre de n'avoir rencontré, eux aussi, que médiocrité au cours de leurs études et je n'ai, hélas! aucune raison de ne pas les croire. Mais nous, alors, les filles... Au moins, il était acquis que les garçons devaient en apprendre assez pour gagner leur vie. Nous, les filles, nous n'avions à gagner que le ciel et pour gagner ça, moins on en sait, mieux cela vaut.

À cette époque, aucune femme ne fréquentait l'université et la première audacieuse qui voudra forcer les portes d'une faculté fera parler tout Québec. Était-ce bien la place d'une jeune fille? Et quelle responsabilité pour les parents qui permettaient à leur enfant de se fourvoyer dans un milieu si peu en accord avec la vocation féminine! Et que pouvaient bien penser d'elle les compagnons de l'audacieuse? Et le cerveau féminin, comment réagirait-il à ce traitement inhabituel? Toutes questions que la moitié de la ville posait à l'autre moitié. Les réponses étaient diverses sauf sur un point où tout le monde s'entendait: pas de mariage possible pour la fille. Jamais, jamais, jamais, aucun homme sur la terre québécoise ne voudrait épouser cette savante.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demandais-je aux garçons qui venaient chez nous et qui, presque tous, étudiaient à l'université.

J'obtenais en réponse des haussements d'épaule, des «Ben, voyons!» ou, quelquefois, des phrases toutes faites sur l'organisation de la femme.

Là-dessus vinrent se greffer, quand il s'agit de la première étudiante en médecine, des questions de moralité, de décence, de pudeur. Comment parler de syphilis, par exemple, devant une jeune fille? Et comment prononcer les mots verge et testicules? Et le prépuce, alors? Et les épididymes! Ne convenait-il pas d'exempter l'étudiante de ces cours? Mais, à ce compte-là, ne devrait-on pas aussi l'exempter des cours où le professeur serait obligé de parler aux garçons, devant elle, de l'intimité féminine? Ne serait-ce pas effroyablement humiliant pour la pauvre fille que d'assister aux cours où l'on expliquerait le phénomène des menstrues, par exemple?

— Ma chère! Je n'avais pas pensé à ça. C'est impossible! Impos-si-ble.

Impossible. Nous n'avions pas droit à la culture, ni la spécialisée, ni la générale. Mais les maternités annuelles, les nuits blanches, les jours noirs, les allaitements, les lessives, la cuisine et pour finir l'éclampsie ou les fièvres puerpérales, rien à dire. Vocation féminine.

J'aimais bien le travail manuel. Je n'avais rien contre. J'estimais qu'une femme doit savoir faire une fine reprise, couper et coudre un costume tailleur, monter une mayonnaise et rouler une ballotine, repeindre un mur, planter un rosier, changer un pneu et construire une maison, pourquoi pas, si cela se trouve. Mais tant d'hommes peuvent faire cela à qui on ne refuse pas le droit de penser pour autant. Pourquoi? Pourquoi?

J'avais eu le temps de m'en poser bien des pourquoi et de douloureux, mais c'était bien là le plus irritant. Pourquoi toute cette médiocrité? Et pourquoi n'avais-je pas eu le droit de choisir autre chose? Et pourquoi ne pouvais-je mettre la main sur les outils nécessaires, sur le rossignol qui me servirait à forcer la porte

de cette damnée prison? Il aurait fallu que je rencontrasse des gens qui auraient pu m'aider. Il aurait d'abord fallu que je fusse rompue à la simplicité d'avouer mon ignorance et de poser des questions. Et puis, la paresse vous prend quand il y a trop à faire et toute seule.

En attendant, je continuais à lire les Annales de la Bonne Sainte Anne ou les romans qu'on me prêtait. C'est un grand crime que de ne pas mettre une °bibliothèque ordonnée à la portée de l'enfant qui aime lire. En cela plus qu'en n'importe quelle autre chose, le temps perdu ne se retrouve pas. L'équilibre engendré par une saine hiérarchie ne se retrouve pas. Lire *Esclave ou Reine* à vingt-cinq ans et *La Garçonne* à seize ans est également mauvais et presque aussi déroutant. La passion des livres, comme toutes les passions, se nourrit de succédanés quand elle n'a pas de vraie nourriture. L'ivrogne mal ravitaillé boit son eau de Cologne. J'ai fait une extraordinaire consommation d'eau de °Cologne. Toutefois, déjà, je n'éprouvais guère de respect pour les romans qui finissent très mal. Les arrachements brutaux, la mort qui sépare les amants au plus beau de l'amour, je n'en voyais pas d'exemples. Je voyais surtout des gens qui vivaient ensemble, jour après jour, et qui s'en tiraient bien ou mal et comme il était entendu qu'un bon roman doit être plausible, les veuvages inconsolables me laissaient sceptique. Est-ce pour cela que je n'ai pas écrit et que je n'écrirai peut-être jamais de romans qui finissent autrement que par la condamnation à la vie quotidienne?

Comme il se doit, tous ces livres trouvaient asile sous nos matelas. Ce °n'était pas original. Cachette bien connue. Pourtant, jamais mon père n'eut idée d'y aller voir. Nos lits n'étaient que bosses et trous, car les stocks cachés là étaient parfois considérables, mais l'attention paternelle n'était pas arrêtée par tant d'accidents. Il devait se dire que tous nos matelas avaient grand besoin d'être remplacés et que mieux valait traiter ça par l'ignorance.

Quand il s'agissait d'un livre que nous pouvions garder assez longtemps, il m'arrivait de le relire deux ou trois fois de suite. Je m'étonne, parfois, d'avoir conservé un souvenir si vif de certaines °intrigues de romans mineurs, souvenirs qui ne sont, tout compte fait, qu'encombrement de la mémoire. Mon étonnement n'est jamais long. C'est, chaque fois, un livre qu'à cette époque j'ai lu, relu et rerelu. Et dire que le temps me manque, maintenant, pour relire autant que je le °voudrais!

Nous avions bien d'autres choses à cacher: les bâtons de rouge, les cigarettes, les vêtements de clan et, bientôt, les lettres d'amour. L'extrême prudence était de rigueur, car mon père entrait dans nos chambres n'importe quand et sans frapper. La nuit, s'il entendait quelque bruit à l'extérieur, il faisait le tour des fenêtres, entrant, sortant, claquant les portes, tournant les interrupteurs, réveillant toute la maisonnée. Puisqu'il était éveillé, lui.

L'été, c'était principalement la crainte des voleurs de pommes qui le jetait hors du lit. Nous avions assez de pommiers pour ravitailler en pommes toute une °caserne — à preuve, il en pourrissait, tous les ans, des barriques et des barriques dans notre cave — mais, à l'idée de se faire ravir une seule reinette, mon père devenait fou de rage. Le verger était entouré d'une haute clôture. Ce n'était pas un obstacle pour les galopins des alentours. Aussi, poussé par ce qu'il croyait être la stricte nécessité de ne pas perdre une seule pomme, mon père se leva, un matin, en possession d'une brillante idée. Ce jour-là, il n'alla pas au bureau. Il expédia son petit déjeuner et fila vers le village voisin d'où il revint muni de tout ce qu'il fallait pour confondre les voleurs. Il établit, tout autour du verger, un dispositif que je ne saurais décrire, mais qui aboutissait, en tout cas, à un avertisseur d'automobile. Le plus bruyant qu'il avait pu dénicher. Désormais, il n'y avait plus

moyen de toucher à la clôture, fût-ce du bout du petit doigt, sans que ce qui semblait le tonnerre de Dieu se fasse entendre. Puis, l'œil pétillant d'impatience, il attendit la nuit. Nous ne savions pas tout.

Vers minuit, l'avertisseur nous °tira de notre premier sommeil. Bon! c'était prévu. Ce qui ne l'était pas, c'était les deux coups de fusil qui suivirent. Mon père tirait sur les voleurs.

— Il est prêt à tuer le monde pour deux pommes véreuses, ce fou-là, cria une voix.

Car il faut avouer que nos pommes étaient véreuses. Mon père, qui pouvait dépenser tant d'activité à monter des °pièges, montrait beaucoup d'incurie quand il s'agissait de sulfater les arbres. Depuis le départ du dernier fermier, nous n'avions pas vu même un petit bol de bouillie bordelaise. Les pyrales avaient trouvé chez nous le paradis terrestre d'où l'on n'est jamais chassé. Les voleurs de pommes n'en pouvaient pas dire autant. Toutefois, l'avertisseur ne fut plus entendu de l'été. Dans un sens, c'était ennuyeux. Tant de travail pour une seule expérience. J'imagine que mon père devait le regretter, car semer la terreur était le premier de ses plaisirs. Il voulait tenir les voleurs éloignés des pommiers, oui. Mais de cette clôture si gentiment truquée, non. Le fusil n'en resta pas moins dans la chambre paternelle jusqu'à ce que les pommes fussent cueillies.

Sulfater les pommiers eût pourtant °été l'un des rares travaux que mon père pouvait faire sans causer plus de mal que de bien. Il aimait bien les travaux de plein air. Son trop-plein de force y trouvait usage... à notre soulagement. Au fur et à mesure que les années passeront, nous verrons les effets de ce goût et de cette force se manifester dans ce qu'il appelait l'embellissement de la propriété. Pour être un peu sauvage, la nature n'en était pas moins ravissante chez nous. Notre maison était située entre la falaise et le fleuve et je saisis bien, maintenant, la beauté du paysage qui nous entourait. Mais j'aurai été frustrée de cela

comme de tant d'autres choses: pour moi, ce n'était que les alentours de ma prison et je n'ai jamais pensé à les trouver beaux. Le fleuve n'était que de l'eau sale qui, de temps en temps, débordait, entourait la maison, emplissait la cave et nous isolait encore mieux. La falaise n'était qu'un mur qui nous coupait du reste du monde. Je mettrai des années à retrouver l'amour de la nature.

Quand mon père entreprit d'embellir, ce fut la catastrophe, comme d'habitude. Une ou deux centaines d'arbres magnifiques furent coupés «pour élargir la vue». La grève fut dépouillée de ses saules et l'escarpement où poussait un merveilleux assemblage d'arbres et de fleurs — ormes, chênes, érables, noisetiers, églantines, trilles, anémones — fut gratté jusqu'au tuf. Il y avait, aussi, un ruisseau gracieux qui cascadait au flanc de la falaise et passait, ensuite, tout près de la maison. Il fut comblé et remplacé par de la tuyauterie et un bout de canal. La vue est tout à fait élargie.

Mais c'étaient là vastes travaux qui s'entreprenaient par à-coups. Plus ordinairement, le soir, après son retour du bureau, mon père allait volontiers sarcler les plates-bandes — vêtu, si ça se trouvait, de son complet le plus neuf, le plus pâle aussi: comme beaucoup de gros hommes, il avait la passion des costumes d'été presque blancs — et là, il faisait valoir une sorte de don merveilleux et irrépressible pour respecter les mauvaises herbes et arracher les bonnes plantes — de jeunes semis, souvent, que nous avions repiqués toute la journée durant. Puis, son travail terminé, il revenait vers la maison en s'essuyant vigoureusement les mains sur son pantalon pâle, ce qu'il fallait nous appliquer à ne pas regarder. Le moindre coup d'œil eût pu être interprété comme un reproche, ce qui aurait, à coup sûr, déclenché le mécanisme de nos ennuis. De notre ennui, puisque si les sources étaient infinies, le résultat restait toujours le même. Le lendemain, il descendait de sa chambre vêtu de propre, le pantalon de la veille sur le bras.

— C'est peu de chose. Rien que la °peine de passer un linge humide.

Avec la voix que l'on prend pour expliquer que, pour faire une omelette, il faut casser des œufs. Que les autres s'arrangent avec les coquilles! °Nous y mettrions parfois, à trois, toute la journée. Puis, il s'en allait non sans jeter sur ses plates-bandes un coup d'œil satisfait. Ça poussait, les mauvaises herbes!

Ça poussait dans la maison aussi. Mon père s'inquiétait. Ses cinq °filles s'étageaient maintenant entre onze et vingt-trois ans. Tout ça allait-il lui rester sur les bras? Mais accepter ce qu'il fallait pour que nous trouvions des maris, c'est-à-dire nous laisser aller là où il y a quelque risque de rencontrer des garçons, il n'en était pas question. Tout compte fait, il serait bien plus facile de nous pousser vers le couvent. Le jour où cette idée lui vint, il attaqua tout de suite.

— Tu ne me parles jamais de ta vocation, dit-il à ma sœur Dine. °Tu ne t'aperçois donc pas que si le bon Dieu ne t'envoie pas de mari c'est qu'il te destine à la vie religieuse?

La pauvre Dine devint verte. Si mon père s'était mis au courant des desseins de Dieu, il ne serait pas facile d'expliquer qu'elle-même avait d'autres desseins. À partir de ce moment, les entretiens particuliers se multiplièrent. Dine ne promettait rien et mon père sortait de son cabinet de travail chaque fois plus °agacé.

— J'ai consulté mon directeur de conscience (nous n'avons jamais eu, ni les unes ni les autres, de directeur de conscience: pour ce que nous avions à dire, le premier confesseur venu nous suffisait) et il n'est pas d'accord. Il dit que je n'ai pas la vocation religieuse.

Le jour où Dine eut cet éclair de génie, mon père resta coi. Seulement, quand il voulut recommencer auprès de ma sœur Françoise, l'alarme me prit. Ce serait bientôt mon tour et resservir une troisième fois le même argument n'était guère possible. C'est à ce moment que le sort nous vint en aide. Une de nos compagnes de couvent entra au Carmel. Avant de partir, elle vint nous voir et, par accident, parla de la dot — quelques modestes centaines de dollars — que ses parents devaient payer. Quoiqu'il nous fût interdit de recevoir des visites, nous décidâmes de parler de celle-là.

— Une de nos compagnes de pensionnat est venue nous °voir aujourd'hui. Elle entre au Carmel.

— Ah? Ses parents doivent être bien heureux!

— Dans un sens, oui. Mais ils ont une grosse famille et la dot...

— Comment, la dot?

— Bien oui, la dot. Dix mille dollars.

— Quoi? Mais c'est de la folie pure! Et quand les parents sont °pauvres?

— Ils paient à tempérament, tous les mois. Mais il faut qu'ils soient vraiment pauvres, parce qu'on fait des enquêtes.

De ce jour, Dieu changea ses desseins sur nous. Mon père décida de nous marier. Il avait, parmi ses subordonnés, un jeune ingénieur qui était encore célibataire. Il l'invita à déjeuner, un dimanche.

Vers midi et demi, nous vîmes descendre de voiture une manière de colosse haut comme ça, large comme ça, avec des °mains! des pieds! des épaules! Le gendre idéal, quoi! Bien que la raison de cette invitation °ne nous eût pas été communiquée, la vue de ce grand format nous instruisit d'un coup. Ce géant était destiné à l'une d'entre nous, préférablement à l'aînée comme il se doit.

Après les présentations, mon père amena Hector au salon et nous retournâmes à la cuisine pour mettre la dernière main au repas dont le plat de résistance était °un gros jambon chaud. Mon père, qui avait les papilles un peu blasées, aimait le jambon accompagné de moutarde très forte. La moutarde de Dijon lui semblait trop anodine. Nous lui en préparions nous-mêmes avec de la farine de moutarde, une énorme quantité de poivre et du vinaigre bien acide.

— Crois-tu qu'il mette son couteau à la bouche?

— Penses-tu qu'il aime la moutarde?

Nous nous mourions de rire. Le repas commença. Nous avions fait exprès de compliquer le service et il y avait tellement d'ustensiles de chaque côté des assiettes que seul un coutelier aurait pu s'y retrouver. Hector transpirait et s'épuisait à changer subrepticement de fourchette quand il s'apercevait de ses erreurs. Vint le jambon.

— Vous voulez de la °moutarde? demanda ma sœur avec une voix d'ange.

— Seulement si elle n'est pas très forte.

— Mais non, elle est douce.

Hector s'empara du moutardier et, en bon campagnard qu'il était, étendit une lourde couche de moutarde °sur ses tranches de jambon. Avant même qu'il n'ait pris la première bouchée, l'exhalaison satanique qui montait de là lui mit les yeux en eau. À partir de ce moment, ce fut à gratter son jambon qu'il s'occupa subrepticement. Pendant ce temps, mon père, qui ne perdait pas de vue l'objectif de ce déjeuner, discutait de nos mérites sans rien voir des ennuis où se débattait le gendre présomptif.

— Mes filles sont de fameux cordons bleus.

Hector opinait en pleurant. Surtout pour la moutarde, nous ne craignions personne.

— Elles °font leurs robes.

Nous perdions contenance sous le flot de ces compliments pour le moins inhabituels. À travers ses larmes, Hector considérait nos chapelles et s'efforçait d'émettre de flatteuses onomatopées.

Le déjeuner terminé, les deux hommes allèrent °s'asseoir ensemble. Originellement, la maison ne comportait pas de cheminée et mon père venait juste de réaliser le vieux rêve d'en faire construire une. C'était même si récent qu'on n'y avait pas encore fait de feu. Hector allait en avoir l'étrenne. Sitôt l'allumette craquée, des cumulus de fumée envahirent la pièce. Les yeux mal séchés de sa confrontation avec notre moutarde, notre soupirant se mit à pleurer derechef.

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, prétendit mon père. Le tirage va bientôt s'établir.

Nous les laissâmes pour nous réfugier dans nos chambres, portes fermées et fenêtres ouvertes. De là, nous entendions mon père s'escrimer avec les pincettes, mais ça fumait toujours. Disons tout de suite que cette cheminée resta inutilisable. Mon père avait refusé de croire que c'était là affaire de spécialiste et l'avait fait construire par un ouvrier qui venait souvent chez nous pour des travaux de menuiserie. Non seulement elle ne donna jamais de chaleur, mais elle tirait celle que nous donnaient les calorifères. Cela n'était pas vu d'un bon œil par les filles de la maison.

Vers quatre °heures, nous entendîmes la voix d'Hector venant de l'antichambre.

— Notre invité s'en va, cria mon père.

Nous descendîmes toutes les trois pour dire adieu à notre prétendant qui, le pauvre, ressemblait à un homme atteint d'une grave conjonctivite. Nous ne le revîmes jamais. Je pense qu'il avait trouvé la maison triste. Mon père ne nous dit rien. Pendant quelques semaines, il conserva, semble-t-il, l'espoir de caser l'une de ses filles. Les mois passèrent. Au bout d'une demi-année,

environ, Hector lui présenta sa fiancée. Une jeune géante de deux cents livres. Cela nous valut de sanglants reproches.

— Avec votre toquade de la minceur, je vous l'ai toujours dit, vous ne trouverez jamais à vous marier. Ce garçon n'est pas fou. Il a rencontré une belle grosse fille et il °l'épouse.

Ce qui ne fut pas soupçonné c'est que, malgré notre immense désir de quitter ce que nous appelions entre nous «le donjon de la virginité perpétuelle», pas une de nous n'aurait voulu partir au bras d'un garçon choisi par mon père.

Neuf mois plus tard, la femme d'Hector, °enceinte, mourut d'éclampsie.

— Une personne qui respirait la santé, pourtant, commenta mon père.

— Ah! c'est ce qui arrive aux grosses femmes, dit l'une de nous d'un ton perfide.

Il sentit tout de suite l'intention.

— En tout cas, elle n'est pas morte vieille fille.

Consolante conclusion.

Quoiqu'il voulût nous marier, il nous refusait toujours le droit de regarder les garçons. Tous les matins, il allait à la messe, à pied, et nous devions l'accompagner chacune à notre tour. Quand, par distraction, nous jetions un regard sur quelque automobiliste, nous en avions pour l'aller et le retour à nous faire traiter de filles perdues. S'il ne passait pas d'automobiliste — nous allions à cette messe par tous les temps et, pour ma part, j'y suis allée par un froid de trente-cinq degrés Farenheit sous zéro, à ne pas mettre une voiture dehors — il cherchait, et il trouvait, d'autres symptômes de °notre prochaine perdition. L'hiver, cela pouvait toujours aller, la contrée étant déserte, mais l'été c'était pénible. Je me revois, cheminant près de lui qui criait de toute sa voix: «putain» et tous les synonymes, parce que, revenant à l'improviste, la veille, il m'avait surprise jambes nues. Il faisait chaud. Toutes les maisons avaient leurs fenêtres ouvertes — le canton

s'était peuplé depuis qu'il y avait une route — et, les unes après les autres, les estivantes qui avaient entendu ces cris, de loin, sortaient sur leur seuil pour nous regarder °passer.

— Je finirai par t'envoyer dans une maison de correction!

Les femmes rentraient précipitamment et ressortaient accompagnées du °reste de leur famille. Le nez bas, je passais sous l'œil ébahi des populations. Quelque chose comme la gloire!

Je n'aurais pas dû me laisser surprendre jambes nues. J'avais °mérité ce lavage de bas de soie en public. Rien à dire. Il était plus ennuyeux de subir ce genre de reproches lorsque nous n'étions pas en cause. Il arrivait, en effet, que notre seul crime fût d'être du même sexe qu'une coupable que nous ne connaissions même pas. En ne se conduisant pas comme mon père voulait que les femmes se conduisissent, n'importe quel être femelle pouvait nous attirer les pires ennuis. La femme du ministre de mon père nous en valut qui durèrent des °mois.

Même si mon père fuyait comme la peste les réunions de tous genres, il lui arrivait de ne pouvoir se dérober. Cet été-là, il dut se rendre à un congrès d'ingénieurs. Il y présentait une étude. Comme dans tous les congrès, on discourut le jour et on s'amusa le soir. Il y eut bal. La mode du moment voulait que les robes habillées n'aient pas de dos ou guère. De toutes les femmes présentes, ce fut celle du ministre qui exhiba, côté pile, le décolleté le plus plongeant.

— Un spectacle dégoûtant. De la peau à n'en °plus voir la fin. Les filles de trottoir n'en montrent pas autant. Mais les femmes ne sont contentes que lorsqu'elles se montrent la peau. Si je vous laissais faire, vous n'hésiteriez pas à porter de ces robes du diable. Je vous connais. Induire les hommes en tentation, susciter les mauvaises pensées, les mauvais désirs, c'est votre passe-temps favori. Vous êtes toutes les °mêmes, bla-bla-bla...

Il professait que le moindre centimètre carré de peau nue, ou devinée à travers un tissu un peu léger, jetait les hommes dans les

affres du désir, que la plus vague présomption sur l'existence d'un sein, ou même d'un genou, suscitait à la ronde d'incoercibles priapismes. Si nous n'avions pas eu la bonne habitude de ne jamais l'écouter, nous aurions pu croire qu'un vent d'impuissance avait soufflé sur nos petits copains, car nous ne rencontrions jamais de tels libidineux.

— Une robe ouverte jusqu'ici, rugissait-il en mettant la main presque sur son derrière. Jusqu'ici!

Nous avions beau prendre des visages °horrifiés, montrer notre désapprobation et nous désolidariser le plus traîtreusement de notre sexe, rien n'y faisait. Ce que mon père n'avait pas osé dire à la femme du ministre, c'étaient nous qui l'écoutions. Si bien qu'à la fin il s'en fallut de bien peu qu'il ne s'imaginât nous avoir déjà vues en robes sans dos. Cela eût pu arriver. Nous en avions qu'il ne connaissait pas, au fond de nos penderies.

Nous sortions à peine de ce °scandale qu'il en survint un autre. Un jour qu'il avait une affaire urgente à régler avec un de ses ingénieurs, mon père décida d'aller la régler sur place et de se faire accompagner par mon frère André. C'était un dimanche, les bureaux étaient fermés, et il fut reçu dans le salon de son subordonné. Pour commencer, tout alla bien. Mais, au bout de quelque temps, André s'aperçut que mon père se rembrunissait et parlait de départ bien qu'il eût accepté de rester à dîner. Sans savoir pourquoi, André se voyait constamment surveillé par mon père dont les pâles yeux bleus pâlissaient davantage de seconde en seconde. Signe de colère. Ne sachant plus quelle contenance prendre, André regardait fixement devant lui.

Soudain, mon père se leva comme il savait se lever quand il était furieux, c'est-à-dire avec une violence qui mettait fort en

péril la chaise qu'il quittait et les objets environnants. Les adieux furent °brefs. Mon frère suivit tout docilement.

— Si j'avais su chez quelle sorte de gens j'allais, je t'aurais laissé à la maison. Et encore plus si j'avais su à quel point tu peux te conduire comme un idiot.

André ne comprenait pas. Il ne disait rien, attendant que l'explication vienne. Cela tardait. Mon père se perdait dans des imprécations diverses et °dans des considérations générales sur l'immoralité, sur le mal qui entre dans l'âme par l'œil, sur le danger qu'il y a à sortir de chez soi et à fréquenter les autres humains, car la perversion est maintenant °universelle.

— Au lieu de détourner les yeux de ce nu, tu ne pouvais plus t'empêcher de le regarder. Tu étais hypnotisé par ce tableau et tu as pris bien soin de t'asseoir juste en face. Te rends-tu compte que tu es, maintenant, en état de péché? Qu'il peut nous arriver un accident de voiture et que tu irais en enfer? Tu es allé communier ce matin et, cet après-midi, tu te complais à regarder des nudités. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous éviter le spectacle des tableaux immoraux, etc...

Le beau de l'histoire, c'est qu'André n'avait pas vu le nu. Quant nous étions avec °notre père, trop occupés à nous surveiller nous-mêmes, nous ne voyions jamais rien de ce qui nous entourait. Ce scandale-là nous absorba pendant plusieurs mois. Dès qu'il entrait dans la maison, mon père jetait sur son fils un regard dégoûté et méprisant, l'air de se dire: Ça n'est vraiment pas rien que d'être obligé de vivre avec des pestiférés. Le pauvre André n'arrivait plus à se laver de sa souillure. Aussitôt qu'il semblait distrait:

— Tu penses encore à cette cochonnerie? Mais tu en deviendras fou, ma parole!

Ce qui aurait pu arriver.

Il était vrai que tout °était mis en œuvre pour nous éviter le spectacle d'images immorales. Mon père était abonné au *National Geographic Magazine*[64] où l'on publiait, de temps en temps, des photos de primitifs nus. Il le recevait à son bureau et ne l'apportait à la maison qu'après avoir méticuleusement barbouillé tout ce qui aurait pu nous donner à penser. C'est-à-dire qu'il ne laissait de visibles que les têtes, les mains et les pieds. Il aurait pu déchirer la page. Cela l'aurait privé du plaisir de surgir devant nous en tonnant :

— Quelqu'un d'entre vous a cherché à gratter l'encre dont j'ai barbouillé ces photos. Qui est-ce?

Comment lui expliquer que nous n'allions pas risquer la torture pour entrevoir, mal débarbouillés, les seins-saucisses d'une Africaine ou d'une Australienne de l'arrière-pays? Comment lui faire comprendre que c'était lui °qui avait dans son excès de zèle abîmé le papier?

Quant aux tableaux qui ornaient les murs, chez nous, ils ne risquaient pas de nous induire en tentation. Ils étaient de la main de mon °père. La résurrection du Christ, l'enfant malade guéri par le Christ, le Christ couronné d'épines. Quand j'étais encore trop jeune pour avoir le sens de l'humour, ces tableaux me remplissaient de honte. Non pas qu'ils fussent particulièrement laids quand on les compare à ce qu'on trouvait ailleurs. C'était cet étalage de bondieuseries qui m'humiliait.

— C'est moi qui ai fait tout ça, disait naïvement mon père au vicaire lors de la visite paroissiale, la seule visite officielle assurée que nous eussions de toute l'année.

Le vicaire s'exclamait, surtout celui-là qui ne savait pas comment on s'y prend pour s'en aller et qui se trouvait, de ce fait, toujours à bout de conversation.

L'attitude de °mon père envers la peinture pouvait sembler mystérieuse. Elle n'était que révélatrice. Il ignorait toute autre peinture que la sienne. Les autres peintres lui étaient indifférents

et il n'avait aucune envie de les connaître. L'art pictural, c'était lui. Jamais il ne ressentit le besoin de visiter un musée, de feuilleter un livre d'art — au reste, tout ça est plein de femmes nues — car il possédait sur le sujet tout ce qu'il voulait savoir. Pourtant, il suffisait de l'entendre parler de l'époque où il avait commis ces croûtes pour comprendre qu'il y avait laissé beaucoup de son cœur. Quelle époque? Il nous était difficile de le savoir car, dévoré du désir de passer pour un ancien enfant prodige, de temps en temps il décrochait tout et reculait les dates inscrites au bas des toiles. Si bien que les «je n'avais pas vingt-cinq ans» devinrent peu à peu des «je n'avais pas quinze ans».

Il s'y remit sur son vieil âge. Qu'entreprit-il? Son propre portrait d'après une °photo où il accusait déjà un début de calvitie. Sur la toile, les cheveux lui envahirent presque tout le front, à la *beatle*[65]. Ce que j'admire, c'est la sorte de simplicité qui présidait à ces supercheries. Il savait que nous le voyions reculer les dates, que nous pouvions comparer la chevelure qu'il s'était donnée à celle que montrait sa photo, mais il ne lui venait pas à l'esprit que nous aurions pu en être °amusés.

Aussi naïvement, il laissait traîner le compte de ses dépenses remboursables par le ministère. Avec amertume, nous constations qu'il facturait toutes sortes de petits services qu'il nous obligeait à lui rendre gratuitement. Il profitait, ce faisant, d'un de ses droits, puisqu'il les avait tous.

— On ne peut mentir ni pour épargner un chagrin à quelqu'un ni même pour lui sauver la vie.

C'était un °de ses nombreux principes. Il le répétait souvent. Cela ne voulait que dire: personne n'a le droit de me tromper. Pas plus.

— Pense aux autres!

Qui signifiait: pense à moi. Il avait, au confort de ce moi, mobilisé la morale et la religion. Nous devions lui éviter tout

ennui, par charité chrétienne, mais subir, toujours par charité chrétienne, le même ennui venant de lui.

— Ne fais jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te °fasse.

Celui-là, il le tenait sans cesse prêt... à notre usage. Si on lui eût fait remarquer que, peut-être, il n'aurait pas aimé être battu, qu'aurait-il répondu? Que cela n'avait rien à voir, car ses colères étaient de saintes colères.

Plus il avançait en âge, plus il était rempli du sentiment de sa °sainteté. Comme il était solide et que sa vie semblait devoir durer encore longtemps, vint un jour où l'impatience le prit. Sa canonisation n'était pas pour demain, au reste il ne la souhaitait pas puisqu'il voulait mourir centenaire, mais un saint dans la famille eût amusé son désir. C'était l'époque où les jeunes candidats à la béatification surgissaient de partout: Guy de Fontgalland[66], Gérard Raymond[67]. Leurs photos circulaient. C'étaient, d'habitude, des photos de première communion, celles pour quoi le photographe vous joint les mains et vous dit de regarder le plafond. Nos grands-parents paternels avaient eu une fille qu'ils avaient perdue tôt. La petite Éva. Malheureusement, on ne pouvait faire état de sa photo de première communion: elle était morte à trois ans.

— Je ne serais pas surpris que la petite Éva soit morte en odeur de sainteté, se mit à répéter mon père d'un ton rêveur. Je me la rappelle bien. C'était une bonne enfant.

Il ne parla bientôt plus que d'elle et se crut obligé, chaque fois, d'ajouter un mot méprisant pour Guy et Gérard. Des imposteurs! Au bout de quelques semaines, il disait couramment: «Moi qui ai une petite sœur parmi les °saints...» Puis, un jour, il nous fit part de son intention d'alerter son confesseur. Ce fut la fin de l'aventure. Après cette confession-là, nous n'entendîmes plus parler de la petite sainte.

Les confessions de mon père, ce devait être quelque chose! Jamais tort, toujours °raison, et les anges ne sont pas mes cousins. Il y allait toutes les deux semaines et sortait du confessionnal avec la tête d'un homme qui vient d'être félicité. Tout en récitant ses trois *Ave* de pénitence, il comptait le temps que nous passions, à notre tour, derrière le rideau.

— Tu es resté bien longtemps à confesse. Qu'avais-tu donc à accuser?

De là à prendre l'habitude de couper au plus bref, il °ne nous en fallait guère. Aussi, en dix minutes, toute la famille était absoute. Les mains jointes, les yeux baissés, nous quittions la sacristie l'un derrière l'autre et nous allions prendre place dans l'église. Il fallait trouver des places dans les premiers bancs: les messes entendues à l'arrière de l'église ne valent rien. De même pour les offices tardifs: hiver comme été, nous allions à celui de six heures, seul efficace. Un protestant, en fin de compte, n'était pas plus mal vu de mon père qu'un catholique qui assiste à la messe de onze heures dans la dernière rangée.

Venait le redoutable moment de la communion. Mon père restait à sa place tant qu'il n'avait pas vu défiler toute sa tribu, après quoi, seulement, il y allait à son tour. Pour nous, revenir de la sainte table était une entreprise hasardeuse. Quelle que soit l'attitude adoptée, nous n'avions jamais pris la bonne.

— Veux-tu me dire pourquoi tu avais l'air tellement idiote en revenant de °communier? Réponds!

Ah! les questions paternelles!

Si l'un d'entre nous n'avait pas été communier, c'était, dès le retour à la maison, l'entretien particulier qui l'attendait, où il serait sommé de dire pourquoi il s'était abstenu. Entretien à éviter à n'importe quel prix.

L'hiver, nous allions à la messe en °taxi parce que mon père ne pouvait taquiner un moteur refroidi sans le caler à fond, ce qui

nous aurait mis en grand danger d'assister à l'office de sept heures. Si le chauffeur tardait, mon père s'affolait.

— Bon! nous allons partir à pied à la rencontre du taxi.

Il fallait sortir de la maison en courant et se précipiter sur la °route. Au bout de quelques minutes, la voiture arrivait. Nous y montions. Et le chauffeur, pour se mettre dans le bon sens, devait venir tourner devant notre maison, car c'était, tout au long de la route, le seul endroit où il y avait assez d'espace. Nous mourions de rire dans nos cols de manteaux, et le chauffeur, qui connaissait bien mon père, nous faisait des clins d'œil s'il en avait la chance. C'était un fort beau garçon.

Comment pénétrer l'attitude de mon père devant la religion? Peut-être avait-il si bonne opinion de lui-même qu'il voyait Dieu à son image et à sa ressemblance: intolérant, impatient, ne pouvant souffrir le moindre retard, le moindre inconvénient, incapable d'entendre raison et tout disposé à cogner sur les occupants de la dernière rangée.

La réputation de notre piété était répandue °dans tout le canton. Aussi, la surprise fut-elle grande le dimanche où mon père fut accusé, du haut de la chaire, de tenir bordel. Son nom ne fut pas dit, mais «le propriétaire de la maison de briques rouges près de la petite gare», c'était lui. Tout le monde savait ça.

Mon père avait acheté cette maison de briques rouges au cours de l'hiver. Pendant quelques années, une de nos compagnes de pensionnat avait habité là. Elle était morte à vingt-deux ans, au printemps, un an tout juste après maman. Pendant le service funèbre de Marie-Laure, j'avais beaucoup pleuré, non pas sur elle que j'avais assez mal connue mais sur maman que je venais de perdre, en somme. Cela me semble une réaction assez naturelle, mais les bonnes sœurs m'avaient ridiculisée. Je pleurais sur quelqu'un qui ne m'était rien, disaient-elles, et j'étais une bien triste °comédienne.

Bref, mon père avait acheté cette maison en même temps que deux ou trois autres. C'était la crise économique et il faut avoir vécu ces temps-là pour comprendre comme il était facile d'être riche du moment qu'on avait un bon salaire assuré et de l'argent en banque. La dégradation des prix quadruplait le pouvoir d'achat des privilégiés. Que dis-je quadruplait? Quand j'aurai expliqué que mon père, juste avant la crise, avait vendu une partie de ses terrains pour quarante mille dollars comptant et que, la crise venue, il les avait rachetés °avec, en outre, plusieurs autres propriétés avoisinantes, sol et maisons, pour six mille dollars, on comprendra ce que j'essaie d'exposer.

L'une de ces maisons, donc, était louée au moment de la transaction et mon père s'était engagé à respecter le bail. Avec notre façon de ne jamais mettre le nez dehors après le coucher du soleil, nous n'avions pas vu qu'il y avait là, le soir, beaucoup de va-et-vient. Évidemment, il y en avait aussi le dimanche °après-midi que nous pouvions voir, mais nous croyions que ces gens avaient une vaste famille. Hélas! ceux que nous prenions pour des cousins n'étaient que des clients.

— Mes bien chers °frères, dit le curé, l'un d'entre vous, que l'on aurait pu prendre pour un homme de devoir, tolère que ses locataires tiennent une maison close où toute la jeunesse de la paroisse va se perdre. Vous savez tous de quoi je veux parler: la maison de briques rouges près de la petite gare. Est-ce par amour de l'argent que le propriétaire ne veut pas expulser ces tenanciers de maison close? Dans semblable cas, il est aussi coupable que le locataire et c'est comme s'il tenait cette maison lui-même.

Tous les yeux étaient fixés sur mon père dont les oreilles tournaient au °violet. Il se leva comme une furie aussitôt après le dernier mot du sermon et, sa gabardine flottant loin derrière lui tellement il marchait vite, il s'engouffra dans la sacristie où le prédicateur venait de le précéder. Toute l'assistance put entendre quelques cris bien lancés, mais on vint fermer la lourde porte

presque tout de suite. Après cela, nous ne perçûmes que des sortes d'aboiements. Quand il revint, la gabardine toujours façon grand hunier, un fort murmure envahit l'église. Pas un assistant qui ne chuchotât à l'oreille de son voisin. Mon père n'avait pas la réputation de posséder un caractère facile, mais il n'était pas, non plus, connu pour un paroissien qui injurie les prêtres dans leurs sacristies. L'excitation était grande.

Les °locataires impurs partirent et, la semaine suivante, le curé fit, en chaire, ce qu'on pourrait appeler avec de la bonne volonté une sorte de rétractation où sa vanité trouvait meilleur compte que l'honneur de mon père. Malgré qu'il en eût, celui-ci dut bien se contenter de ces tièdes excuses.

Avant que la maison ne soit louée de nouveau, au printemps, nous en fîmes la visite mes sœurs et °moi. Sauf un passage étroit ménagé entre le pied de l'escalier et la chaudière, la cave était pleine de bouteilles vides. Rien là de surprenant: il n'y avait pas de raison pour s'embarrasser de cela en déménageant. L'abandon d'un petit carnet que nous trouvâmes dans le grenier, nous surprit davantage. C'était le livre de comptes d'une de ces dames:

«Joseph	$ 2.00
«Paulo	$ 2.00
«Un petit brun	$ 1.50
«Un Américain	$ 4.00

Tarifs mélancoliques des années 30. Jusqu'à ce moment, j'avais cru que ce qui s'était passé dans cette maison et que, d'un terme général, on appelait le désordre, n'était que vente illégale d'alcool. D'autre part, je connaissais, tout de même, le mot prostitution mais il n'avait pour moi qu'un sens livresque. Aussi fus-je fort étonnée d'apprendre qu'il existait réellement des femmes qui vendaient leur corps, de vraies femmes vivantes et qui n'avaient rien à voir avec la littérature. Je n'osai pas faire part de ma stupéfaction à mes sœurs — elles étaient probablement aussi stupéfaites que moi — de crainte de passer pour une sotte,

mais pendant des mois je fus tourmentée par cette découverte. Ainsi, il y avait vraiment des hommes qui, après avoir couché avec une femme, demandaient: «C'est combien?», payaient et s'en allaient? Cela me semblait impraticable. Quant à la femme qui recevait ce salaire, j'étais bien persuadée qu'elle pleurait de honte toutes les larmes de ses yeux. Il me fallut, pour perdre cette dernière illusion, voir les têtes effroyables des filles qui faisaient le trottoir aux abords de la gare du Palais, à Québec. Inutile de les regarder longtemps pour se convaincre qu'il n'y avait pas une larme à tirer de ça. Je n'en compris pas mieux pour autant le mécanisme de la prostitution. Au contraire, mon scandale en fut aggravé. L'amour m'apparaissait, si c'était gratuit, comme une chose que personne n'est assez riche pour payer, mais qui ne valait pas dix sous si ça n'était pas gratuit — je n'ai pas changé d'opinion — et cela me semblait la fin de tout s'il fallait encore donner son bon argent à des personnes si horribles qu'elles n'auraient pas trouvé à faire l'amour pour rien. Le monde des hommes n'était pas ragoûtant.

C'est ce même printemps que nous passâmes à un cheveu d'être pincées. Mon père avait dû faire son premier °voyage de la saison en train, les routes du nord de son district étant encore enneigées. Il avait donc laissé sa voiture à la maison. Pourquoi ne pas nous en servir pour faire une longue promenade avec des camarades?

Le samedi fut employé à °préparer de quoi déjeuner sur l'herbe et, vers dix heures le dimanche matin, nous prîmes la route. Bien que nous fussions un peu inquiètes — prendre ainsi la voiture paternelle, c'était un peu fort et un accident est vite arrivé —, la promenade fut gaie. L'amoureux de ma sœur, qui tenait le volant, avait de la famille dans la Beauce et comme nous

n'avions ni les uns ni les autres l'esprit bien pervers, nous décidâmes d'y faire une tournée de visites. Après être allés chez des cousins chargés d'enfants où on nous accueillit avec surprise et embarras, nous fûmes reçus avec tout autant de surprise et d'embarras par une vieille parente qui vivait dans une maison de retraite.

— Je ne reçois jamais plus de trois visiteurs dans toute l'année, répétait-elle, et vous voilà six à la fois.

Elle n'en revenait pas et, pour masquer son émoi, elle nous offrait, sans arrêt, des bonbons acidulés. Ses petits yeux °effarés étaient surmontés de deux bouts de sparadrap qui retenaient ses paupières paralysées. Elle s'en excusait à tout instant. Quand vint l'heure de notre départ, elle était tout à fait habituée à nous et ce fut avec des yeux pleins de larmes qu'elle nous regarda °partir.

Nous reprîmes la route de Québec. Nous étions bien contents. Visiter des enfants, une vieille femme, cela nous suffisait comme °débordements.

Alors que nous étions sur le point d'arriver à la maison, nous aperçûmes André qui se jeta presque devant nous.

— Papa est arrivé. Il est à la maison.

Poussé par je ne sais quel pressentiment, mon frère avait téléphoné, vers la fin de l'après-midi. En reconnaissant la voix de mon père, il avait raccroché. Puis, il était venu nous attendre sur le bord de la route.

Je ne me souviens pas si nous avons crié, pleuré, pâli ou rougi. Je me souviens seulement que ce fut là un des nombreux moments de ma jeunesse où j'eusse préféré °mourir plutôt que de faire face à ce qui m'arrivait. Je ne me souviens que de cet horrible effondrement intérieur, la peur, et l'humiliation qui l'accompagne. L'humiliation de la peur, c'est ce qu'il y a de plus difficile à pardonner.

André avait déjà décidé de la marche à suivre : nous, les trois filles, rentrions à pied et prétendions avoir passé quelques heures

chez d'anciennes compagnes de pensionnat que nous aurions rencontrées en allant voir les deux petites au parloir; André reconduisait les trois garçons et rapportait la voiture durant la nuit. Après quoi, il comptait disparaître pour quelques semaines. C'est dire qu'il prenait toute l'escapade à son compte.

Nous avions l'habitude de ces sacrifices au bien °général. C'est que nous nous aimions beaucoup. Ainsi, pendant plusieurs années, nous avons endossé chacune à notre tour tous les petits méfaits dont Benoît se rendait coupable — le bris d'une vitre ou d'une tasse — parce que mon père avait pris cet enfant en haine et se prétendait obligé de le punir même s'il venait avouer sa faute de lui-même, tandis que nous, les grandes filles, courions la chance de ne récolter qu'un long sermon si, le visage contrit et les yeux pleins de larmes, nous nous jetions au-devant de mon père, dès son arrivée, en soupirant: «J'ai cassé une ampoule électrique.»

— Par égard pour ta °franchise, disait-il à la menteuse, je ne te punirai pas comme tu le mériterais.

Il ne fut pas question de discuter le sacrifice d'André. C'était la seule solution. Si notre équipée se découvrait, nous prenions toutes les trois et dès le lendemain le chemin de la maison de correction. On a beau se dire qu'à °l'analyse les autorités de ces maisons ne se chargeront pas de trois jeunes vierges qui ont passé leur dimanche avec des enfants et des vieilles femmes, mieux vaut ne pas tenter le sort. En 1930, au Québec, toutes ces institutions étaient tenues par des bonnes sœurs et, dame!

Pour le moment, nous marchions vers la maison le plus vite que nous pouvions, compte tenu de nos genoux tremblants. Nous conservions l'espoir qu'André eût mal composé son numéro de téléphone et se fût trompé en croyant reconnaître la voix paternelle. Minime espoir. Il nous fallut l'abandonner en ouvrant la porte: l'air était empesté par tous les cigares que mon père avait fumés en nous attendant. Il était assis au salon, dans le noir, et il ne

bougea pas en nous entendant rentrer. Il croyait ainsi surprendre des propos révélateurs.

— Comme il est tard, dit Françoise d'une voix °claironnante. Hâtons-nous de dire la prière du soir et allons nous coucher.

Ces pieuses paroles durent décourager mon père d'entendre rien qui en valût la peine, car il se montra aussitôt.

— D'où venez-vous? Où est André? Où est la voiture? À quelle heure êtes-vous parties? André était-il ici quand vous êtes parties?

Les questions fusaient °comme des rafales de mitraillette. Les réponses aussi. Cela dura, dura. Les genoux tremblaient toujours, mais les voix étaient fermes.

Comme mon père se °servait de sa voiture pour son travail surtout, elle lui était payée de moitié par son ministère. Personne d'entre nous n'avait réfléchi à cela. Au bout d'une heure environ, André ne revenant pas, mon père téléphona à son sous-ministre pour l'avertir que «son fils avait volé l'automobile» et lui demander s'il fallait alerter la police immédiatement. Il y avait, chez nous, deux appareils ce qui nous permit d'écouter cette conversation. Le sous-ministre sembla fort scandalisé par les propos de mon père.

— Vous n'allez tout de même pas compromettre l'avenir de votre fils pour ce qui n'est encore qu'une bagatelle! Attendez. Il n'est pas neuf heures. °S'il a pris la voiture pour la soirée, il rentrera vers minuit, je suppose.

Ce fut au tour de mon père d'être scandalisé.

— Je ne sais pas comment il élève ses enfants, celui-là. Il me dit qu'il n'est que °neuf heures et °qu'André peut rentrer à minuit...

La prière du soir dite, enfin! nous eûmes la permission d'aller nous coucher. Françoise et moi partagions la grande chambre à l'angle nord-ouest. À notre premier chuchotis, °mon père surgit.

— Je vous ai entendu chuchoter. Que disiez-vous?

L'inefficacité de ces enquêtes-là ne fut jamais chose prouvée, pour lui. °En vingt ans, il n'avait jamais obtenu une réponse franche, mais il continuait de poser des questions car, même s'il nous tenait pour menteuses, il était persuadé que nous n'aurions pu l'abuser longtemps. La nature, qui ne donne pas toutes les armes offensives et toutes les armes défensives au même animal pour éviter que les autres espèces disparaissent, a fait les tyrans vaniteux. C'est pour ça que l'espèce des tyrannisés a pu survivre et se propager jusqu'à nos jours.

Allongées dans nos lits, nous ne dormions ni l'une ni l'autre. Et pourtant, °Dieu sait si nous étions fatiguées. Et meurtries aussi, il va sans dire. Vers deux heures, nous entendîmes le crissement des pneus sur le gravier, puis les pas d'André qui s'éloignaient. Nous tremblions qu'il ne se fasse surprendre car mon père s'était déjà relevé deux ou trois fois pour nous poser des questions à quoi il venait de penser.

— Qu'est-ce que vous aviez mangé à midi?

Nous avions mangé le déjeuner sur l'herbe, bien sûr, et le rôti dominical était cru °dans le frigidaire.

— Du bifteck, répondîmes-nous en chœur.

Mon père:

— Et pourquoi pas le rôti?

Le chœur:

— Il y a eu panne d'électricité jusqu'à midi.

Au reste, ces reprises d'interrogatoire durèrent toute la °nuit. Le lendemain matin, pendant que mon père entendait la messe, Dine téléphona, malgré l'heure matinale, à son amie Annette pour l'informer que «nous étions chez elle, la veille». Annette connaissait bien toute notre histoire, elle était toujours prête à nous aider.

Ce fut la sœur de mon père qui se chargea de la partie téléphonique de °l'enquête. Mais, vraiment, le clan adverse n'était pas de force. Alors que nos batteries étaient déjà toutes en place

dès le lundi matin, eux ne songèrent à vérifier nos alibis que le mercredi. Non seulement avions-nous eu le temps de les imaginer, de les communiquer, mais nous avions eu, aussi, celui de les fignoler. On eut beau essayer de nous faire avouer que ce mémorable dimanche avait été funeste à notre vertu, faute de preuves il fallut laisser tomber l'accusation.

André revint après une °quinzaine. Il avait passé ce temps chez un ami, Jean, qui vint le reconduire et attendit devant la porte, dans sa voiture, le résultat de l'entrevue. Pour la première fois, mon père fut obligé de composer avec l'un de ses enfants. C'était l'été, les fenêtres étaient ouvertes, le moindre cri pouvait arriver jusqu'au garçon robuste qui attendait dans sa voiture. En sus, mon père semblait un peu confondu par les événements. Quoi! malgré la séquestration qu'il nous imposait, il était bien forcé de voir que ses filles avaient quelques amies, et que son fils avait même un camarade fort dévoué. C'était le commencement de la fin. Un tout modeste commencement. Disons tout de suite que ce progrès comporta toujours des arrêts quotidiens.

Au cours de l'hiver qui suivit, notre amie Marcelle, qui venait souvent passer l'après-midi avec nous, eut le courage de rester au lieu de °partir, comme d'habitude, avant le retour de mon père. Je dis courage, car si mon père était assez conciliant quand il avait devant lui un garçon comme Jean, il était fort intrépide avec les faibles femmes.

Quelques semaines plus tard, Marcelle nous invita à passer chez °elle l'après-midi du dimanche et, après d'interminables hésitations, mon père accepta de nous libérer. Il fallut, avant de partir, que nous imaginions de fines cachettes pour nos petites choses, lettres, fards, car nous nous °doutions qu'il allait vouloir se dédommager de sa tolérance par un peu de curiosité.

Nous recommençâmes, un dimanche sur trois puis sur deux. Presque tout de suite, les appels d'amies cachèrent de fausses invitations. Au lieu d'aller chez elles, nous allions au cinéma avec nos amoureux.

L'année précédente aussi nous avions pu nous échapper quelques heures, le dimanche, mais seulement un dimanche par mois : mon père avait recommencé d'assister aux offices du Tiers-Ordre de Saint-François[68] qu'il avait négligés depuis longtemps. Il nous amenait avec lui, car il nourrissait l'espoir de nous voir adhérer au Tiers-Ordre toutes les trois. Les cérémonies se donnaient dans la petite église de la rue des Franciscains. Nos amoureux nous attendaient au coin de la rue, nous entrions dans l'église, derrière, et quand nous voyions notre père revêtu de sa robe brune, sortir de la sacristie et s'asseoir à l'avant, nous allions les rejoindre. Nous ne craignions rien. La robe brune nous était une garantie de tranquillité. On ne peut guère, vêtu de bure, courir ses filles par les rues.

L'ennuyeux, c'était cet espoir que nous finissions par la porter, nous aussi, la bure du Tiers-Ordre.

— Si °vous nous arrivez en soutane, nous on ne marche plus, disaient les amoureux à qui nous avions confié les rêves paternels.

Ce fut ma sœur aînée qui dut subir, cette fois-là encore — je repense à l'épisode de la vocation religieuse —, les premiers assauts. Soir et matin, elle n'entendait plus parler que de Tiers-Ordre. °Mon père en était même arrivé à insinuer qu'elle pourrait trouver là le jeune homme que Dieu lui destinait. Promesse fallacieuse ! Nous les voyions bien, nous, les jeunes hommes qui fréquentaient là. Règle générale — et je veux dire gé-né-ra-le — ils étaient assez passés et la bure ne leur allait pas mal. Si, après avoir déjà fait si peu pour nous, c'était ça que Dieu nous destinait...

Cette fois-ci, Dine prit encore prétexte des avis de son confesseur.

— J'en ai parlé à °mon directeur de conscience. Il dit que j'ai une âme trop scrupuleuse pour m'occuper de congrégations, d'œuvres pieuses... Il dit que je dois plutôt employer mes loisirs à me distraire, à voir des gens. Il prétend que c'est la seule façon de guérir le °scrupule.

Stupéfait et admiratif — le scrupule, considéré ailleurs comme un défaut, a toujours eu bonne presse ici —, mon père regardait Dine en silence. Françoise et moi, dents serrées sous l'effroi du fou rire, la regardions aussi. L'air godiche, les mains jointes et les paupières baissées, Dine jouait les bigotes de village.

Peu à peu, mon père reprenait ses sens. Tout ne lui plaisait pas dans cette révélation.

— Voir des gens... voir des gens. Drôle de remède!

Fort heureusement, il ne pratiquait pas souvent le deux et deux font quatre. Lorsque Dine lui demanda la permission d'aller passer trois jours dans une maison religieuse pour faire retraite, elle l'obtint tout de suite. Il avait oublié les recommandations du directeur de conscience. Le fond de l'histoire était tout autre : ma sœur était invitée à un bal!

La semaine précédant l'événement se passa en travaux de couture. C'était la première fois que je travaillais à confectionner une robe du soir. J'en étais tout émue. Il fallut la faire de façon que, raccourcie, elle pût encore servir, car nos économies clandestines ne nous permettaient pas la robe qui ne se porte qu'une fois.

Enfin, le vendredi, Dine partit prétendument pour la maison de retraites. En fait, elle s'en alla tout droit °chez Oncle Eugène et Tante Berthe où elle passa une fin de semaine mémorable qui alimenta nos conversations pendant des mois : il m'a dit et je lui ai répondu et il a rétorqué et c'est alors que... Tout l'hiver!

L'envers de cette médaille-là fut qu'elle dut raconter tous les sermons de la retraite. C'est pas rien! °Mais, à mon frère André, il était arrivé, dans cet ordre, quelque chose de bien plus malaisé. Ayant lu dans le journal que de pieux jeunes hommes se rendaient

à pied à Sainte-Anne-de-Beaupré et que ces pèlerinages se faisaient de nuit, il en conçut « des idées ». Pressenti, mon père se montra enthousiaste. Que l'on puisse ainsi s'exercer, en même temps, à la piété et à la marche allait dans le sens de tous ses penchants. À sept heures, le samedi soir, André partait accompagné des bénédictions paternelles. Il revenait vers midi, le lendemain. Cela dura une partie de l'été.

Un samedi matin, mon père se leva fringant.

— J'ai décidé d'aller à Sainte-Anne moi aussi. Bien sûr, je n'ai pas ton entraînement, mais je me sens capable de marcher avec toi, et vingt-cinq milles ne me font pas peur.

André n'en pouvait dire autant. Le pauvre revint, le lendemain, les pieds en sang, les ailes pendantes, d'autant plus fatigué qu'il avait dû feindre de ne l'être pas pendant d'interminables heures.

Peu à peu, à force °d'obstination, de courage, d'imagination, de fraternelle solidarité, notre vie devenait moins pénible. Il était maintenant courant que nous °obtinssions — non sans difficulté toujours, mais les difficultés c'était notre affaire — l'autorisation d'aller chez Marcelle et Aline, chez Annette. Si l'une de nous était sortie au moment où mon père revenait de voyage, ce n'était plus un drame où nous risquions la mort. Il fallait de l'invention. Nous en avions. Il fallait jurer qu'il n'y avait pas « d'histoires de garçons » là-dessous. Nous jurions. Oui, vraiment, notre vie devenait moins pénible.

Ce fut ce moment-là que la famille de mon père choisit °pour nous trouver une belle-mère. Juste comme nous commencions à souffler.

Ici, je m'arrête pour parler au lecteur. C'est tout ce qu'il y a d'anti-littéraire, je le sais, mais je vous entends d'ici, cher, et je ne peux me retenir de faire un sort à notre dialogue.

— Vous n'allez pas, en plus, nous raconter une °histoire de marâtre?

— Je m'excuse, cher, je me doute bien que par moments vous vous dites que je charrie un peu. Je n'y peux rien. La vérité est parfois... etc. Je vais, en effet, vous raconter une histoire de marâtre.

— De véritable marâtre? Ça vous manquait!

— De véritable. Ça nous manquait énormément.

Mon père était censé ne jamais se remarier, il l'avait promis au ciel, j'ai raconté ça. Et puis, soudain, les femmes de sa famille, sœur, °cousines, etc., se mirent en tête de lui trouver une femme. Je pense bien que parmi leurs méchantes raisons il y en avait une gentille: une belle-mère nous aiderait à trouver des maris. Une parente de mon père connaissait une infirmière qui ferait l'affaire et qui, justement, avait trois fils. Il y a des gens qui voient tout avec simplicité: une fille, un garçon; une fille, un garçon; une fille, un garçon. Ça fait trois mariages. La sœur de mon père fut tout de suite persuadée que le doigt de la Providence pointait dans cette direction. Que ces jeunes gens ne se plaisent pas était exclu. La parente de mon père et la candidate se connaissaient depuis de longues années. Aussi, qu'on nous ait jeté dans les jambes cette marâtre sotte, inculte et méchante, restera une des énigmes que je ne pourrai jamais °résoudre.

La rencontre fut arrangée pour un mercredi, à cinq heures. Mon père revint à la maison, vers sept heures, en nous annonçant son mariage. Après avoir pris le thé avec les femmes de la famille et la dame en question, il était allé reconduire celle-ci chez elle et l'avait demandée en mariage. Elle avait accepté. Voilà. On était au 17 novembre, le mariage se ferait le 29, un lundi.

Nous ne lui fûmes °présentées, Dine, Françoise et moi, que le samedi 27. Les autres étaient aux études et ils ne connurent leur belle-mère qu'aux vacances de Noël, un mois plus tard — il n'y a pas de petits bonheurs.

— C'est une jolie femme, nous avait dit ma tante. De beaux yeux °bruns.

Rien d'impossible à cela, car la personne n'avait que quarante-neuf ans et comme nous étions bien disposées envers elle, nous l'avions tout de suite imaginée belle, juste enrobée d'un embonpoint léger et gracieux, l'œil grand un peu bistré, la chevelure lourde et bien teinte, la voix harmonieuse, bref un beau fruit d'automne. Je la voyais, pour ma part, comme j'aurai voulu être, car je n'aime pas que les gens vieillissent mal.

Nous vîmes entrer dans la maison une espèce de Vichnou[69] des mentons. Les beaux yeux bruns étaient fort petits et la pensé n'y °affleurait pas. La bouche était informe et ressemblait davantage à une mauvaise cicatrice — et une cicatrice qui s'ouvre de temps en temps, c'est abominable — derrière quoi deux dentiers pas beaux brimbalaient à l'aise avec force bruits. Le corps rappelait un cône reposant sur sa pointe: les épaules étaient massives, les seins énormes, la taille plus forte que les hanches. Le reste allait s'amenuisant: des cuisses minces, des jambes maigres. Ce périlleux échafaudage s'appuyait sur deux pieds d'une difformité rare. Mais le pire, j'y reviens, c'était les mentons. Ils étaient aggravés de longues rides verticales et ils tremblotaient sans arrêt.

Nous °étions sans voix.

Nous la poussâmes vers le salon où elle s'assit tout au bord d'un fauteuil — vu son corset, un puissant caparaçon aux baleines aussi nombreuses que les sables de la mer —, disposa ses deux mains l'une sur l'autre devant son sein gauche et dit d'une voix fort vulgaire:

— C'est une grande maison!

— Que faisiez-vous quand j'ai téléphoné pour annoncer notre visite? demanda mon père.

— Des gâteaux.

— Des gâteaux! Quelle sorte de °gâteaux?

Il souriait largement et sans arrêt. Il se pourléchait comme un gamin gourmand. Il faisait des mines. Nous n'avions jamais vu ça et nous le regardions sous le nez. Nous en oubliions de parler.

— C'est une grande maison!

— Quelle sorte de °gâteaux?

Pendant toute la durée de la visite, ce fut là le plus clair de leur conversation. Chaque fois que le silence menaçait de s'installer, il y en avait un des deux qui revenait avec sa maison ou ses gâteaux.

Au bout d'une demi-heure, ils partirent.

— Elle est bien laide...

— Mais elle a l'air d'une bonne personne...

— Tu as vu le fiancé? Un agnelet.

— Un °poussin.

À la vérité, il avait l'air tellement inoffensif que c'en était touchant. Au téléphone, il ne lui parlait pas, il pépiait, et d'une voix si douce et si ténue qu'elle devait sans cesse le faire répéter. Toutefois, cette apparente surdité n'avait pas °l'air d'inquiéter mon père. Une disgrâce de plus ou de moins...

S'il y a quelque chose de fort déplaisant chez l'homme qui ne choisit une femme que pour sa seule beauté, il faut dire que celui qui les prend trop moches n'est pas plus excusable. Il a l'air de penser: «Pour ce que je vais en faire, c'est tout à fait suffisant.» Quand il s'agit de personnes se connaissant depuis longtemps et qui ont pu apprécier leurs qualités de cœur et d'esprit, c'est peut-être différent, mais dans le cas qui m'occupe...

Enfin, le lundi, jour du mariage, arriva. Les éléments étaient contre. La veille, après le °déjeuner, la neige s'était mise à tomber de façon si abondante que mon père avait jugé plus prudent d'aller coucher en ville de peur d'être coincé le lendemain. La bénédiction se donnait à neuf heures. À cause de la tempête, il nous fut impossible d'y assister. Le premier train qui passa, lorsque la voie ferrée fut dégagée, nous mena à Québec tout juste pour le déjeuner de noces chez la sœur de mon père.

Pour avoir dû franchir des bancs de neige où nous enfoncions jusqu'à la taille, nous °arrivâmes là, jupes, bas et chaussures détrempés. Je ne sais plus comment mes sœurs étaient habillées — des chapelles, c'est couru — mais, pour ma part, je me souviens bien que je portais une abominable robe bordeaux, une vieille défroque de ma tante, justement. La chère femme, pour bien faire je n'en doute pas, nous donnait les robes qu'elle ne portait plus. Aussitôt en notre possession, ces vêtements, dans son esprit, redevenaient neufs. Si, au moins, nous avions pu les refaire. Mais ma tante ne l'entendait pas de cette oreille. Elle conservait sur ses vieilles robes un droit de regard. Il fallait les porter telles quelles, mal coupées, mal cousues, surtout les manches toujours si gauchement montées qu'en peu de temps le tissu craquait derrière les bras. Ce qui nous permettait de les mettre au rancart.

— Tu ne couds pas mal, disait-elle parfois. Tu tiens de moi.

Heureusement pour notre vanité, nous prétendions tenir notre talent de grand-maman. Nous prétendions silencieusement. Bref, ma robe bordeaux mit tout le matin à sécher. La °jupe, à larges plis, avait tout loisir de bouillonner, de gaufrer, de recoquiller. Pendant que je séchais sur ma chaise, j'aperçus un de mes nouveaux demi-frères qui me regardait les pieds. J'en tenais un croisé sur l'autre de telle façon qu'on pouvait voir la semelle de mon soulier. L'absence de semelle. Pour aveugler le trou, j'avais disposé à l'intérieur une pièce de caoutchouc d'un joli rouge. Le

garçon dut n'y rien comprendre, car mon père venait de se faire une belle réputation de générosité parmi sa nouvelle famille. À sa fiancée impécunieuse, il avait offert un beau trousseau: robes, manteaux, fourrures, et toutes les petites choses qui vont avec les gros morceaux. Elle avait accepté et elle fit bien car ce bon mouvement ne se répéta guère. Mon jeune demi-frère me °prit probablement pour une négligente qui se complaît dans ses guenilles. J'avais bien une autre paire de souliers, mais je ne pouvais les porter devant mon père qui nous interdisait, je l'ai dit, les hauts talons.

Les époux partirent pour New York par le train d'une °heure et demie. Un voyage de quinze jours. Nous n'avions jamais été à pareille fête. Il faut dire que nous avions dû pousser fort à la roue pour que mon père se décidât à le faire, ce voyage. Au début de ses fiançailles, il °avait d'abord résolu de ne point bouger.

— Comment? Pas de voyage de noces? Pauvre femme qui travaille sans répit depuis tant d'années, un petit repos ne lui ferait pourtant pas de mal. Et vous aussi qui ne voyagez jamais que pour affaires...

Les bons sentiments, on l'imagine, nous inondaient le cœur. Pour ma part, j'en avais presque la larme à l'œil.

— Vous l'avez bien mérité tous les deux.

Mon père n'était pas, par tempérament, disposé à renoncer aux avantages qu'il avait mérités. Grâce à quoi nous pûmes goûter deux semaines de paix. Les °dernières de longtemps.

Sans préjudice des sorties et des petits dîners habituels, nous avions lancé, aussitôt connue la date du mariage, des invitations pour une véritable réception.

Mon père recevait toujours beaucoup de cadeaux °à Noël. Les constructeurs de routes lui faisaient la cour. Ceux qui le connaissaient bien lui offraient des cigares; ceux qui le connaissaient mal, du whisky ou du champagne. Par caisses de six bouteilles, habituellement. Cela traînait dans la cave pendant

quelque temps, puis mon père finissait par en disposer. Au moment où j'en suis, nous avions deux caisses de champagne et une caisse de whisky. Comme l'avenir s'annonçait incertain, nous avions décidé de jouer le tout pour le tout et de leur faire un sort. C'était un projet un peu périlleux, mais j'avais, à l'époque, un amoureux qui prétendait pouvoir arranger une mise en scène destinée à faire croire que les bouteilles avaient éclaté toutes seules, ce qui pouvait leur arriver vraiment — disait-il — si on avait eu la très mauvaise idée de ne pas les coucher. Il suffisait — disait-il encore — de déboucher tout précautionneusement la bouteille et, celle-ci vide, de la casser après avoir replacé son bouchon et son muselet. À l'usage, nous nous aperçumes que les connaissances du petit copain étaient illusoires et que, lorsqu'une bouteille de champagne a été débarrassée de son bouchon, il est inutile d'essayer de remettre ceci dans cela. Qu'importe! Nous avions invité nos amis à «sabler le champagne» et à demain les problèmes techniques.

Je fus bien déçue par ma première coupe. Encore une fois, je m'étais laissé abuser par la littérature. J'avais cru, à fréquenter les personnages de Maurice Dekobra, que l'on ne peut boire de champagne sans ressentir un plaisir presque impossible à supporter. Je fus d'autant plus déçue — bien que je fusse °avertie, littérairement toujours, des mérites de l'extra-dry et du brut — que cela me parut plus sec que de raison. J'étais encore à l'âge où tout ce qui est bon est sucré. Et pourtant, c'était du Pommery 1926. J'en reprendrais bien une petite coupe.

Pour la vraisemblance, il fut décidé, bien à regret, de ne pas tout boire. Nous abandonnâmes quelques bouteilles comme preuve de notre bonne foi. Au matin, après avoir d'un coup de marteau maquillé notre larcin en accident, nous portâmes les débris au ruisseau. Quant au whisky, auquel nous avions goûté lors de réceptions moins somptueuses — et je fus, là aussi, bien déconcertée — c'était facile à reboucher. Nous avions procédé par prélèvements et rempli de thé.

Les nouveaux époux revinrent à la date dite. °Sous prétexte de préparer un déjeuner de retour, nous les avions persuadés de nous téléphoner la veille de leur arrivée. Ils entrèrent vers une heure. Nous accueillîmes notre marâtre à bras ouverts. La bonne volonté nous sortait par tous les pores de la peau.

Elle faisait une drôle de tête, la marâtre. Elle nous avoua, plus tard, que le voyage de noces avait été plutôt pénible. Dès le deuxième jour, mon père s'était permis d'interminables scènes de jalousie.

— Cet homme t'a regardée. Qui est-ce? C'est un amant °qui t'a suivie jusqu'ici?

Après cela, tous les hommes qui flânaient, seuls, dans le hall de l'hôtel, furent soupçonnés d'être des amants délaissés qui avaient fait le voyage Québec-New York dans l'espérance de retrouver leur infidèle et de pouvoir la contempler de loin. Des hordes d'amants. Cela eût pu être flatteur — surtout que la pauvre créature avait manifestement dépassé, depuis belle lurette, l'époque de la vie où un homme — et, dans ce cas-ci, plusieurs hommes — saute dans un train pour vous poursuivre pendant votre voyage de noces. Mais mon père n'avait pas la manière du reproche flatteur et sa femme fut bientôt réduite à traverser le hall d'hôtel au pas de course. Aussi rapportait-elle quelque inquiétude sur son avenir marital.

Le déjeuner était prêt. Toute la famille prit place. °En ces sortes d'occasions, la bonne humeur est de rigueur. Nous étions donc de bonne humeur, mais le ton était artificiel et difficile à maintenir.

— J'attends votre rapport, dit mon père après avoir déplié sa serviette. S'est-il produit quelque chose d'extraordinaire?

C'était l'occasion à ne pas manquer.

— Non... Ah! si... Vous savez, les bouteilles dans la cave, °une sorte de cidre...

— Le champagne?

— Oui, le cidre de champagne...

— Pas cidre de champagne, coupa mon père avec agacement : notre ignorance lui faisait presque honte. Champagne tout court, ou vin de champagne.

— Bon. Eh bien ! presque toutes les bouteilles sont cassées. Comme si elles avaient éclaté. Ça coulait partout.

— Étaient-elle couchées ?

— Non, non, non ! Elles étaient bien placées, debout dans un coin.

— Mais c'est couchées qu'il faut les tenir.

— Ah ?

— C'est peut-être pour ça... Tant pis ! j'apporterai ce qui reste et la caisse de whisky à la fête que les gens du ministère me donnent. Bonne occasion pour se débarrasser de toute cette saleté.

Il nous °revint, par certains de nos amis, que le scotch servi lors de cette réception fut jugé insipide et inefficace. Pourtant, il avait bonne couleur...

La muscade avait bien passé et le déjeuner continua.

— Les °escalopes sont délicieuses, dit la belle-mère.

— J'espère que vous ne prendrez pas l'habitude d'acheter du veau à cette époque de l'année, remarqua mon père, c'est le moment où il est le plus coûteux et après ce que je viens de dépenser, il convient de faire des économies.

Après cette gentillesse, l'embarras s'établit pour de bon et le repas se termina presque en silence.

Notre belle-mère nous °manifesta, pendant les premiers jours, sept ou huit en tout, beaucoup d'amitié. Puis, tout se gâta à propos d'argent. Elle avait si peur que notre père nous donne un seul sou qu'elle en était malade. Elle pleura toute la journée la première fois que l'une de nous obtint de quoi s'acheter une paire de °bas.

— Pourquoi pleures-tu ?

— J'ai reçu une lettre de ma fille. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps...

C'était toujours Françoise et moi qui allions chercher le courrier au bureau de poste et nous savions bien qu'elle n'avait pas eu de lettre de sa fille, mais comme «le pigeon voyageur passait», ainsi que nous prîmes l'habitude de dire, chaque fois que nous obtenions de mon père un demi-dollar, nous mîmes peu de temps à reconnaître la source de ces eaux. La peur de nous voir un peu d'argent en poche lui dura jusqu'à la mort. Pendant sa dernière semaine, elle gardait encore son porte-feuille sous l'oreiller et sortait plus ou moins de l'inconscience pour payer les fournisseurs qu'il fallait amener à son lit et à qui elle allait jusqu'à dire: «Payez-vous vous-même», plutôt que de laisser mes jeunes sœurs toucher à ses sous. Quelques semaines après la Noël (nos étrennes avaient été augmentées: nous touchions maintenant cinq dollars), nous nous aperçûmes, à tour de rôle, qu'il nous manquait de l'argent. Puis ce furent nos mouchoirs, nos gants, nos chapelets qui disparurent. Quand mes sœurs se mirent à préparer leur trousseau, il leur fallut, trois fois par semaine, aller récupérer leurs taies d'oreiller et leurs serviettes de table dans les tiroirs de cette personne. Lorsqu'elle s'apercevait que l'objet de son larcin lui avait été dérobé, le pigeon voyageur passait encore un coup. Le printemps n'était pas encore là, que nous étions déjà sur le pied de guerre.

Sur ce, notre grand-mère °paternelle tomba gravement malade.

Je dois à la vérité de dire que je n'avais jamais éprouvé de sentiments tendres envers cette grand-mère. Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, comme toujours, ce n'est pas son visage que j'évoquais, que j'évoque, par le mot «grand-maman». Je reportais sur elle une partie de l'animosité que m'inspirait le fils. J'étais persuadée qu'elle était responsable, par faiblesse ou par inaptitude, d'une partie de nos malheurs, que la violence de mon père

n'était si dévastatrice que parce que personne ne l'avait endiguée à la source. Et puis, je la connaissais mal. Je l'avais presque toujours vue en compagnie de mon père, c'est-à-dire dans le silence, le malaise et l'ennui. Ce qu'elle était vraiment, je n'ai jamais eu l'occasion de l'apprendre. Mes cousins et mes cousines l'aimaient et ce n'était pas, je pense, sans raison. Encore que, pour eux, tout fût bien différent. Ils étaient heureux. Cela change tout. Ils allaient dans cette maison quand ils le souhaitaient, chacun comme il l'entendait, seul, tandis que nous n'y allions jamais qu'en congrégation, qu'en famille Citrouillard comme nous disions. Mes cousins ne vivant pas sous le système des ukases, on ne se croyait pas obligé de soutenir, à leur endroit, une tyrannie paternelle, tandis que nous ne pouvions rien faire d'interdit sans être dénoncés... si nous étions surpris. Cela s'appelle soutenir l'autorité. Comme si les enfants étaient si sots que de confondre l'autorité avec la justice. Comme si nous avions eu du respect, qu'il fallait ménager, pour cette autorité.

Quand nous les rencontrions là, les cousins, nous avions °l'air de la parentèle du bout du monde, balbutiants et mal fagotés. Nous n'en étions pas humiliés. C'était notre précieuse façade et elle nous était trop utile pour la sacrifier par vanité. Il était entendu que nous ne connaissions personne, que nous ne voyions personne, que nous n'allions nulle part. Où aurions-nous pris de l'aisance? Et comment expliquer celle que nous aurions pu montrer, si nous l'avions voulu? C'était bien un peu agaçant d'être comparés, à notre désavantage, avec les cousins si intelligents et si débrouillards, mais c'était le prix qu'il fallait payer pour notre toute relative liberté. En effet, qui eût cru, à nous regarder, que nous pouvions recevoir avec grâce, tenir une conversation, sabler le champagne et danser le fox-trot? Mon père avait beau, dans ses colères, nous traiter de filles perdues à propos de tout et de rien, il devait bien penser, à nous voir aussi godiches, que nous ne pouvions pas nous perdre très loin.

— Vous avez l'air d'une bande de petits sauvages, disait ma tante.

C'était vrai. Nous baissions les yeux en rougissant, °pendant que les cousins civilisés récoltaient les compliments. Au demeurant, ils étaient, envers nous, tout à fait gentils et nous aurions pu être amis si mon père l'avait permis, mais il n'en était même pas question. La maladie de notre grand-mère suscita plusieurs rencontres qui eussent pu nous rapprocher, mais le sort se donna tout ce mal pour rien.

Ordinairement, cela se passait la nuit. Vers une heure du matin, nous étions téléphoniquement avertis que la malade allait plus mal. Mon père venait nous secouer dans nos lits. Chaque fois, il entrait de frais dans le drame. Il avait la manière. Il employait un vocabulaire tragique et on aurait pu croire que sa jeune mère se trouvait inopinément en danger. Âgée de quatre-vingt-sept ans, elle était malade depuis très longtemps et elle ne vivait, depuis cinq ans, que par une sorte de prodige de résistance. Il nous fallait nous habiller en deux minutes et sauter dans la voiture que mon père conduisait à tombeau ouvert.

Cela se produisait °jusqu'à trois ou quatre nuits de suite. Ahuris, fous de sommeil insatisfait, nous devions encore avoir l'air désespérés. Moi, je pensais à grand-maman qui était morte sans nous avoir revus une seule fois en trois ans, et je rageais. Je pensais aussi à maman et au décret paternel quand nous étions allés la regarder pour la dernière fois: «Que je n'en voie pas un seul pleurer» et je n'avais pas envie de prendre un air désespéré. Les deux mesures étaient d'un poids trop différent.

En dix °minutes — alors qu'il en fallait bien vingt normalement —, nous arrivions à la maison grand-paternelle. Tous les huit — mon frère André travaillait près de Montréal cet été-là —, nous nous enfournions dans le hall d'entrée. Lorsque mon oncle, frère de mon père, était là avec sa femme et ses enfants, cela faisait

dix-huit personnes dans la maison si l'on compte les habitants réguliers et que l'on excepte notre grand-mère.

— Nous allons réciter le chapelet, décrétait mon père.

Il n'était pas question que toute notre tribu pénétrât dans la chambre de la malade, mais encore fallait-il que nous fussions surveillés. C'est pourquoi cette récitation se faisait en arpentant le corridor qui passait devant la chambre. Je ne sais pas ce que notre grand-mère en pensait, la pauvre, mais j'espère que le sort m'épargnera, à mon lit de mort, de subir le voisinage de dix-huit récitants de chapelet, et ambulants au surplus! Cette femme n'avait rien d'une pécheresse et elle était, les cinq dernières années de sa vie, dans un état de diminution tout à fait impropre à la connaissance du péché. Quel changement à son destin éternel mon père comptait-il apporter avec nos bruyantes prières? Aucun. Mais il n'aurait manqué pour rien au monde une si bonne occasion de se donner la tragédie. À l'aube, le père noble et le chœur des récitants revenaient au donjon.

— Pas la peine de nous recoucher. Nous allons prendre le petit déjeuner tout de suite.

Transis, °hébétés, somnambules, nous attendions que sonne l'heure de son départ pour le travail. Sitôt la porte refermée, la belle-mère éclatait en sanglots.

— Si j'avais su le nombre de °chapelets qu'on dit dans cette famille, je ne me serais pas mariée. Et ces nuits blanches, ça va durer longtemps?

Remarques qui tombaient dans un silence faussement outragé. Nous allions nous coucher. Vers neuf heures, la sonnerie du téléphone nous éveillait: bulletin de santé émanant de la maison grand-paternelle. La belle-mère refondait en larmes.

— Si j'avais su! Même pas moyen de °dormir!

«Si j'avais su» devint, un temps, son observation la plus fréquente, car peu après son mariage avec mon père, elle apprit qu'un veuf sur qui elle avait eu des vues venait de mourir. Il était

pourtant plus jeune que mon père, mais le sort vous joue de ces tours... Et de philosopher sur sa déveine, sans vergogne.

Notre grand-mère mourut au début de °juillet. Dans ma mémoire, cet événement est assez confus. Pour moi, c'est le moment où Dine faillit mourir brûlée vive et tout s'efface derrière ce souvenir d'épouvante.

Pourquoi mon père avait-il fait installer un chauffe-eau à essence au lieu d'un appareil électrique, comme tout le monde? Pour des raisons d'économie, assurément, °car l'emploi de cet engin ne présentait pas d'autre avantage, ni de véritable, ni d'imaginaire comme l'était celui de l'économie. Il était d'un maniement difficile et dangereux. Mon père avait la prudence de n'y toucher jamais. Plût au ciel que la belle-mère se fût abstenue aussi. Mais c'était la reine des °touche-à-tout.

Cela se passa le jour des funérailles. Nous n'étions que les filles à la maison. Dine descendit à la cave pour allumer le chauffe-eau et Thérèse la suivit. Dans le brouhaha général, personne ne se souvint que cet appareil avait servi deux fois, la veille, et que c'était notre belle-mère qui l'avait rallumé. Et qui l'avait éteint. Nous lui avions répété cent fois qu'il y avait deux manettes à fermer, l'une qui amenait l'air et l'autre l'essence. Elle n'en avait tourné qu'une, la première. Le réservoir s'était vidé sur le plancher, mais la cave était trop sombre pour que cela se vît. Dine ne tint pas compte de l'odeur: toute la cave empestait toujours l'essence. Elle craqua une allumette. Une des dernières gouttes qui restaient dans le réservoir s'enflamma, tomba sur le sol, et le transforma en une nappe de feu.

Françoise, Margot et moi étions sur la °véranda quand Thérèse surgit. Je n'oublierai jamais son visage horrifié, un visage livide semé de plaques rouges. Elle n'avait suivi Dine que dans le haut de l'escalier et, maintenant, elle se jetait vers nous en criant.

— Marraine est en feu!

Sans bien comprendre encore, nous courûmes vers la porte de la cave. Il en sortait une épaisse fumée noire.

— Dine! Dine!

Pas de réponse. Alors, il nous vint à °toutes trois la même inspiration: pénétrer jusqu'à elle par les soupiraux. Mais mon père avait négligé, cette année-là, de faire déclouer les panneaux de bois qui les bouchaient l'hiver. Dine allait donc mourir au fond de cette cave. Je sentis cela, tout à coup, comme une chose faite, une chose que rien ne pouvait empêcher; j'eus, soudain, comme une vision de l'avenir sans elle, une sorte de trou noir, et je fus submergée par une horreur et un désespoir comme j'en ai peu de fois ressentis dans ma vie. Nous revenions au galop vers l'intérieur de la maison, lorsque nous l'aperçûmes qui sortait par la porte de la cuisine. Elle courait encore, mais elle s'arrêta tout de suite. À nos cris de joie, elle ne put rien répondre. Elle n'arrivait plus à reprendre son souffle et chaque tentative d'aspirer l'air se traduisait par un bruit effroyable, une sorte de grincement pâmé. La stupeur succédait à notre joie et nous nous mîmes toutes à sangloter.

Quelle épouvantable °vision! De la tête aux pieds, elle était noire de suie. Des mèches de cheveux que le feu avait coupées, mais qui étaient retenues dans son chignon, retombaient tout autour de sa tête. Ses vêtements étaient en lambeaux — mais, faite d'un coton serré, sa robe ne flambait pas, heureusement, elle était juste trouée et déchirée.

Toute cette suie nous empêchait de voir si Dine était considérablement brûlée, mais ce que nous voyions bien c'était la main qu'elle nous montrait, la main avec laquelle il lui avait fallu s'agripper à une poutre enflammée pour franchir quelque obstacle. Depuis la base des doigts, la peau était relevée jusqu'au poignet où elle formait un bourrelet qu'on ne peut décrire autrement que par le mot cuit.

— Il faut éteindre le feu, °souffla-t-elle.

Dans la maison, il était presque impossible de respirer. Margot s'arma d'une chaise et cassa une des grandes vitres du cabinet de travail. Puis elle alla rejoindre Françoise et Thérèse qui s'occupaient d'éteindre le feu, et fort bien puisqu'elles sauvèrent la maison et méritèrent les éloges des pompiers qui arrivèrent une demi-heure plus tard. Pour ma part, j'aidai Dine à monter dans sa chambre, je la couchai, je la couvris.

— Je vais appeler le docteur avant d'avertir mon père, car il est capable de vouloir te soigner lui-même.

— °Tu te feras gronder, répondit-elle.

Pour une fois, je me moquais bien d'être grondée. Je me souviens qu'au téléphone, dans mon désarroi, je criais comme une folle et que la femme du médecin n'arrivait pas à me comprendre. Les dix minutes qui suivirent furent interminables. Dine souffrait de plus en plus et ne pouvait retenir ses cris. Enfin, le docteur arriva. En l'attendant, j'avais coupé les vêtements, les bas, ce qui permettait d'évaluer l'étendue des brûlures: les jambes, les avant-bras, le visage.

— Au visage, ce sera peu de chose, dit tout de suite le médecin. Les brûlures sont superficielles.

Après cette bonne parole, et le feu étant °éteint, nous pouvions penser à téléphoner à notre père. Les funérailles étaient terminées et il était chez sa sœur, avec son frère qui était, je l'ai déjà dit, oculiste et oto-rhino-laryngologiste. On pouvait avoir besoin de lui. Au téléphone, mon père lança quelques cris bien placés puis il poussa tout le monde dans sa voiture.

Quand ils °arrivèrent — étaient venus, aussi, les cousins, les cousines — nous avions déjà commencé à laver l'épaisse suie grasse qui recouvrait les murs et les parquets. Nous savions que, pour mon père, cela serait considéré comme le plus pressant.

Cette tragédie lui fournit l'occasion, une fois de plus, de donner sa vraie mesure. Aussitôt mon oncle et mes cousins repartis, il me reprocha d'avoir coupé les vêtements de Dine.

— Pourquoi couper ceux qui n'étaient pas brûlés? Je ne te comprends pas!

C'était réciproque. Il me reprocha, aussi, d'avoir, de mon propre chef, téléphoné au médecin. Mais ce n'était encore °rien.

À mesure que les heures passaient, Dine souffrait toujours plus de la soif. Dans l'état où elle était, les mains pansées, les lèvres gonflées, elle ne pouvait assurément boire sans aide. Je passai la première nuit avec elle. Alors que je m'apprêtais à passer la deuxième, mon père entra dans la chambre comme un lion.

— °Qu'est-ce que c'est que cette histoire de passer la nuit ensemble? Me prenez-vous pour un aveugle? Je sais ce que cela cache.

— Dine a soif à tout instant, dis-je.

Mon père appela sa femme.

— Donne-lui une clochette. Quand elle aura soif, elle sonnera et tu viendras lui donner à boire.

La belle-mère garantit la légèreté de son sommeil, s'en fut coucher °et s'éveilla au matin, comme une fleur. Dine eut beau sonner, sonner — les autres chambres étaient trop éloignées pour que la clochette fût entendue de nous —, elle dut passer la nuit avec sa soif. Nous la trouvâmes, à l'heure du lever, fiévreuse et désespérée. Pour ma part, je sentais ma rage tourner à la folie homicide. Ce soupçon, les circonstances qui l'entouraient, ses conséquences, l'indifférence de mon père et de ma belle-mère à l'horrible souffrance de Dine, leur imbécillité et leur cruauté à tous deux, tout cela dépassait vraiment les °bornes.

L'illusion est tenace au cœur de l'enfant (j'étais presque adulte, aussi employé-je le mot enfant pour signifier la relation entre le père et sa progéniture). Il ne demande pas mieux que d'oublier, entre deux catastrophes, jusqu'où peut aller la méchanceté humaine. Il prend volontiers pour acquis qu'il en a vu le fond et que, cette fois-ci, les choses ne se passeront pas aussi mal que cette fois-là. Il se persuade que ce cœur va s'amollir avec

le temps et que, justement, le temps de cet amollissement est peut-être arrivé. Quand il se frappe encore au même rocher, il est chaque fois blessé de frais et chaque fois plus grièvement. J'avais vu bien des horreurs dans notre maison, et pourtant, celle-ci me prenait par surprise.

Notre marâtre avait été infirmière — sans diplôme, car elle n'était guère cérébralement organisée pour les diplômes — et le docteur crut pouvoir lui confier les pansements quotidiens. Au lieu de défaire, et de refaire tout de suite, chaque pansement l'un après l'autre, °elle dénudait tout, le visage, les deux bras, les deux jambes. Puis, elle s'installait au pied du lit et considérait les plaies d'un air docte, longuement, en gloussant d'intérêt, cependant que Dine, couchée entre la porte et la fenêtre ouvertes, se tordait de douleur sous l'effet de l'air.

— Fais vite, fais vite.

Habituée aux malades et à leurs enfantillages, la belle-mère ne répondait même pas.

Les brûlures au visage guérirent vite et ne laissèrent pas de cicatrices. Il n'en fut pas de même pour les jambes et les bras. Dine passa six semaines au lit et son cas fut °aggravé, au bout de quelques jours, par une longue série de furoncles. Enfin, elle put se lever. Après quoi, le médecin envoya la note de ses honoraires. Mon père entra en fureur.

— Tu vois ce que tu me coûtes? Sans compter les autres frais: tes vêtements, la vitre du cabinet de travail (tout cela avait été largement payé par les assurances). Ton étourderie et ton imprudence...

— S'il y a eu étourderie et imprudence, répondit Dine d'une voix tremblante, ce n'est pas à moi qu'il °faut le reprocher mais à celle-là.

Stupéfaite de sa propre audace, elle pointait un index non moins tremblant que sa voix vers la belle-mère qui se mit, ainsi qu'elle le faisait toujours dans les situations ennuyeuses, à

glousser comme une poule dont on moleste les poussins. Sur le coup, mon père ne trouva rien à répondre et Dine en profita pour continuer:

— J'aurai des cicatrices toute ma vie et c'est à elle que je devrai ça. C'est elle qui a laissé la manette ouverte.

Mon père avait fini par retrouver son °souffle. Il eut ce mot ineffable:

— Si c'est vrai, ce n'est pas très charitable de le lui reprocher.

Ce fut au tour de Dine d'être assez suffoquée pour ne pouvoir °répondre. Pendant toute cette conversation, j'étais à la fois si satisfaite et si apeurée que je ne savais plus comment arranger les muscles de mon visage. Je les sentais qui s'en allaient de tous côtés, tirés par des sentiments incompatibles.

Après ces événements, les °couteaux demeurèrent à jamais tirés entre notre belle-mère et nous. Pour ma part, je ne pouvais plus la voir sans penser à sa culpabilité dans cette affaire et à l'absence complète de regret qu'elle avait manifestée. D'un côté comme de l'autre, il n'y avait eu, jusqu'à ce moment, que de petites piques qu'une crainte mutuelle empêchait d'envenimer. Il y aura, maintenant, de terribles disputes. C'était toujours mon frère Benoît qui se méritait le trophée. Il avait le secret des colères spectaculaires. Les ailes du nez lui verdissaient, les yeux lui sortaient des orbites et les veines du cou lui gonflaient comme de grosses varices. Je le vois encore avançant vers notre belle-mère qui reculait tant qu'elle n'était pas immobilisée par le mur, ce qui n'empêchait pas Benoît d'avancer encore, d'avancer toujours. Si bien qu'ils se trouvaient, à la fin, tout à fait nez à nez. Comme ni l'un ni l'autre ne voulaient baisser les yeux, ils étaient forcés, pour se regarder, de loucher horriblement.

— Je te °tuerai, criait Benoît, je te tuerai.

La belle-mère n'avait pas le secret des réponses qui portent. Elle ne laissait entendre que des onomatopées. L'assistance se tordait de rire face à ce festival du strabisme, ce qui avait le don

de calmer Benoît d'un coup et de centupler la fureur de la belle-mère.

Mon père n'était pas au courant de ces batailles. S'il l'eût été, cela l'aurait tranquillisé. Il était fort jaloux de Benoît. Peu de temps après son mariage, le mauvais °sort lui jeta dans les mains un livre de son charlatan préféré — et c'est dire si l'avertissement eut du poids — où les veufs remariés étaient brutalement mis en garde contre les fils nés d'un mariage précédent. Presque toujours, écrivait ce Je Sais Tout, les pères sont cocufiés par leurs fils. Cette révélation tomba dans un esprit fertile. Le malheureux homme avait lu cette histoire de corsaires un soir, avant de se retirer. S'il n'avait qu'un soupçon au coucher, il se réveilla, le lendemain, avec une certitude. Au contraire des autres humains à qui la nuit porte conseil, il s'éveillait toujours plus fourvoyé que la veille.

Ce matin-là, °c'était à moi de l'accompagner à la messe. Ni à l'aller ni au retour il n'ouvrit la bouche. Puis, il s'assit à la table familiale, toujours silencieux, le visage en biais et l'œil pâle. Personne ne soufflait.

— Veux-tu du sucre? °demanda soudain la belle-mère à Benoît.

Mon père repoussa violemment son assiette, sauta sur ses pieds et glapit quelques commandements qui soulevèrent la marâtre de son siège et la portèrent rapidement dans la chambre conjugale.

Nous nous regardions sans comprendre. Là-haut, le °tintamarre était vif et nourri. Les portes claquaient, les clameurs s'élevaient. Nous avions beau tendre l'oreille, nous ne discernions pas grand-chose car ils criaient tous les deux ensemble. Enfin, la belle-mère se tut pour pleurer, ce qui nous permit d'entendre les dernières imprécations paternelles.

— Je vous tuerai tous les deux, vociférait-il.

Ce disant — ce fut elle qui nous le raconta après le départ de mon père —, il sortit °de la penderie le fusil à deux coups destiné, préalablement, aux voleurs de pommes.

Pour sa part, Benoît ne fut pas molesté. Mon père dut se dire que mieux valait ne pas ajouter d'idées à celles qui pouvaient venir toutes seules. Il se contenta de jeter à son fils quelques noirs regards qui pouvaient s'ajuster à n'importe quel méfait.

Mon père parti, la pauvre femme sanglota à faire pitié, pendant des heures. Elle avait beau chercher, elle ne comprenait pas d'où lui venait ce coup-là.

— Parce que j'ai dit: «Veux-tu du sucre?»... En voilà une preuve! J'ai épousé un fou!

Ce fut Dine qui, se souvenant de l'histoire des souris, eut l'idée d'aller mettre le nez dans le livre que mon père lisait, la veille. Au °signet, comme de juste, elle trouva le paragraphe-clé. Mon père l'avait ingénument souligné. Cela se lisait à peu près comme suit : «Si vous avez de grands fils, mieux vaut ne pas vous remarier car vous ne faites que leur fournir une maîtresse. Si vous êtes déjà remarié, surveillez bien ce qui se passe autour de vous. Souvent, une simple formule de politesse, à table par exemple, vous mettra sur la piste et vous en apprendra long si vous êtes perspicace.» Il aurait fallu être bien bête pour refuser d'être alerté.

Marguerite fut celle d'entre nous qui souffrit le plus des mauvais °traitements de la marâtre. Cela s'explique facilement. Nous, les plus grands, étions hors jeu. Benoît la terrifiait. Thérèse avait conservé un dangereux ascendant sur mon père. Il ne restait donc que Margot sur qui le tempérament de notre belle-mère pût s'exercer à loisir. Margot regimba. La guerre s'ensuivit.

Ce fut la guerre de neuf ans. Margot en passa une très grande partie au pensionnat d'où elle ne fut tirée qu'à l'âge °de vingt et

un ans. On l'y envoyait dénuée de tout, sans un sou en poche, n'ayant pour tout trousseau qu'une pièce unique des vêtements nécessaires: une paire de bas, une culotte, une serviette éponge, etc. Elle devait demander la permission de faire une petite lessive tous les soirs. Vint un moment où sa robe fut tellement reprisée que les sœurs ne savaient plus où cacher cette pauvresse quand il y avait des réceptions au couvent. À cette époque, les plus grands avaient tous quitté la maison. La marâtre pouvait y aller à fond de train, il n'y avait pas de témoins gênants.

Et pourtant, quand elle tomba °malade, par qui cette horrible femme fut-elle soignée pendant plus d'une année? Par Marguerite. Et avec dévouement encore!

Il est toujours tentant d'essayer d'établir ce qui se passe dans la tête des méchants. La vraie méchanceté est une chose assez surprenante. Il y a plusieurs catégories. Et il pourrait y avoir plusieurs méthodes de classification dont la plus simple serait de reconnaître deux variétés: la méchanceté intelligente et la méchanceté imbécile. La méchanceté intelligente me semble assez rare, je ne l'ai guère rencontrée, mais je ne souhaite à personne d'être en butte à la dernière. On ne sait vraiment pas par quel bout la prendre. On ne sait même pas si elle a des bouts. Elle est là, comme ça, sans qu'on sache d'où elle provient, quels sont ses géniteurs, comment il se fait que vous la trouviez sur votre chemin. Elle est là comme un gros monstre immobile et inexplicable.

— Tiens! Comment ai-je fait pour susciter ça? se demande-t-on. Je n'ai, assurément, pas agi comme j'aurais dû.

On agit autrement. On s'efforce. Le gros monstre est toujours là SANS QU'IL SACHE LUI-MÊME POURQUOI.

Cette femme-là, je l'ai dit, nous l'avions accueillie fort gentiment et °même avec tendresse. C'était logique. Nous avions assez d'un ennemi dans la place, nous n'allions pas nous

en créer un autre. Et puis, nous n'avions, au début, rien à lui reprocher. Les enfants gardent parfois rancune à celle qui prend la place de leur mère dans le cœur du père. Nous, le cœur du père... Et la place que maman y tenait... De sorte que nous lui ouvrîmes, à son arrivée, peut-être pas le cœur — nous ne l'avions pas vue deux heures en tout — mais les bras. La première journée que nous passâmes seules avec elle fut charmante. Elle serait restée ce qu'elle fut, ce jour-là, et tout eût été simple. Bien trop simple. Comme tous les sots, elle n'aimait pas la paix. Au contraire, elle prisait fort les complications, les commérages, les secrets surpris et répandus, les intrigues, les machinations, les conciliabules. Une séance de potins avec une de ses amies la transportait d'aise, elle sortait de ça la fièvre aux joues et l'œil lavé, comme si elle venait de faire l'amour. C'est dire si elle tombait bien avec nous. Il y en avait de la matière première. Le temps de dire ouf, toutes ses amies et les amies de ses amies connurent nos petites affaires, nos mensonges, nos supercheries, bref tout le guignol que nous jouions à l'usage de mon père. Pour les «placoteuses» (je m'en voudrais de ne pas employer, ici, ce mot québécois si descriptif qui tient autant du vocable que de l'onomatopée) la matière première n'est jamais suffisante et elle s'épuise vite. On voit où cela conduit. À première vue, on pourrait croire qu'une placoteuse va se prendre de tendresse pour qui préside à de si vifs plaisirs. Point. Les potins sont toujours assaisonnés de haine à l'endroit de la personne dont on parle. Autrement, on n'arriverait pas à en dire du vrai mal.

Ce qu'il y avait de plus pénible chez cette femme, c'était sa complète imperméabilité à la pitié. °Rien ne l'attendrissait. J'ai raconté à quel point elle demeurait impassible devant les affreuses brûlures de Dine. Il y a mieux. Cette femme avait une amie, que la crise économique avait réduite à la pauvreté, à qui elle téléphonait à tout bout de champ pour lui raconter des histoires de robes neuves, de manteaux de fourrure, de chapeaux

fabuleux, et pour qui elle inventait des histoires de teinturier («en ce moment, toutes mes belles choses sont au dégraissage») quand d'aventure elle la recevait chez nous.

— Pourquoi fais-tu ça? lui demandai-je un jour.

— Bah! ça lui montrera!

À être pauvre, je suppose.

Quand, de tous les enfants de mon père il ne resta plus à la maison que les deux plus jeunes, °Margot — enfin tirée de son pensionnat — et Thérèse, elle put se laisser aller à tous ses petits instincts. Elle savait humilier, talent qui donne à la °méchanceté une base bien solide. Ainsi, tous les soirs que Dieu faisait, elle préparait deux gros biftecks. Un pour mon père et l'autre pour elle.

— Au prix où est le bœuf, disait-elle, je ne peux pas acheter des biftecks pour tout le monde. Vous mangerez de la compote de °pommes.

Sans compter le sentiment de frustration que l'on ressent, surtout quand on est tout jeune, à voir les autres mieux manger que soi, à la même table, il y a quelque chose de profondément humiliant à se voir traiter de la sorte. J'essaie d'imaginer ce spectacle et les larmes m'aveuglent. Ce régime dura toute une année et jamais mon père ne s'en étonna. Charmant couple!

Je ne raconterai pas tout. Il y a des choses qui sont trop bêtes ou trop difficiles à °formuler. Trop incroyables aussi. Quand, au bout de neuf ans, elle mourut enfin, il n'y eut pas de sanglots.

— Je n'avais pas fait un très bon choix, dit mon père à Margot, au bout de quelques semaines de veuvage. Elle manquait d'intelligence.

Pour que mon père dise ça, lui qui n'aimait pas les intellectuelles... Bref, il se remaria au bout de six °mois.

L'année où Dine se brûla fut aussi celle où mon père acquit son premier gendre. Paul était encore étudiant en médecine lorsqu'il rencontra Françoise. Ce fut un de nos camarades, étudiant lui aussi, qui les présenta l'un à l'autre. Au bout d'une dizaine de mois d'amours clandestines — car sur ce point rien n'avait changé et bien que mon père eût été poussé au mariage en vue de notre établissement, nous en étions toujours réduites à la clandestinité tant que le prétendant n'était pas prêt à se muer en fiancé —, Paul voulut être présenté à mon père. Nous étions à Pâques, il allait être reçu médecin à l'été. Il était prêt.

La mise en scène °qui avait servi à la présentation de l'ancien amoureux de Dine resservit presque telle quelle.

— J'ai rencontré un garçon. °C'est l'ami du frère de mon amie Aline.

Comme on le voit, tout ce qui était différent, c'est que nous avions maintenant le droit de fréquenter des jeunes filles.

Paul était interne dans un hôpital pour malades mentaux. Il s'y passait, bien sûr, un certain nombre d'histoires extravagantes, mais depuis le temps que nous le connaissions, il y avait belle lurette que nous les savions par cœur. Le premier soir où il vint faire sa cour officielle, je me souviens qu'avec malice nous le poussâmes à les recommencer de bout en bout. Pauvre garçon! Il s'ennuyait à crier. D'un naturel sceptique, il ne prenait pas au sérieux, je crois bien, toutes les histoires que nous lui racontions à propos de mon père. Celui-ci se chargea de nous donner raison.

Le dernier dimanche de °l'année universitaire, les bonnes sœurs de l'hôpital décidèrent d'organiser, avant le départ des internes, une représentation théâtrale et musicale où l'on mettrait à contribution les talents, souvent fort réels, des malades pas trop gravement atteints. Les sœurs crurent bien faire en proposant à Paul d'inviter sa fiancée.

— Paul est au téléphone. Les malades donnent un petit concert et °les religieuses m'invitent à y assister.

Silencieux, outragé, mon père n'en finissait plus de regarder sa fille. Que voilà bien les coups du sort! Vous peinez toute votre vie pour donner à votre fille le sens de la vertu et de la décence et c'est pour vous apercevoir, tout soudain, qu'elle porte un vieux fond licencieux prêt à se faire jour à la moindre provocation.

— Comment! finit-il par rugir, mais ce garçon veut te déshonorer! As-tu seulement pensé que si je te laisse accepter cette invitation, tu n'entendras plus jamais parler de lui? Qu'il aura le droit de te mépriser? Que ce qu'il cherche, en ce moment, c'est de savoir si tu es épousable ou non?

— Mais les religieuses seront là...

— Elles peuvent être obligées de vous laisser pour s'occuper d'un malade. Il suffit de bien peu de temps pour déshonorer une fille. Et même s'il n'arrivait rien, que tu te places, seulement, dans une situation où il pourrait t'arriver malheur ne peut manquer de donner à ce garçon une bien piètre idée de ta vertu. Il se dira que, si tu as l'habitude de courir ce genre de risques, il s'est trouvé quelqu'un pour en °profiter.

Paul attendait toujours au bout du fil. Il trouvait que cette permission était lente à venir. Quand il apprit, enfin, que Françoise ne l'avait pas obtenue et pourquoi, il n'en crut pas son écouteur. Il commençait à comprendre.

Notre pauvre père tenait à nous bien enfoncer dans la tête qu'un homme seul avec une femme ne peut absolument faire autre chose que lui sauter dessus, la déshabiller s'il en a le temps et s'il ne l'a pas c'est pareil, et la violer. Tout cela en moins de temps que n'en prend une bonne sœur pour donner une potion à un malade. C'est dire s'il avait confiance dans son système de claustration. Jamais il ne lui vint à l'esprit que nous puissions, à son insu, avoir quelque expérience de la solitude à deux et savoir que le viol n'est pas de rigueur. Il reste que c'est un bien mauvais service à rendre aux filles que de leur faire croire que les hommes sont aussi ardents. Elle ne peuvent qu'être déçues.

Quelques jours plus tard, Paul quitta l'hôpital. °Il devait, maintenant, chercher la petite ville ou le village où il commencerait sa carrière. Sur les entrefaites, mon père partit en voyage. Depuis que Françoise était fiancée, ces départs donnaient lieu à une foule de recommandations de mon père à sa femme. Ne les laisse pas seuls une seconde, ne les quitte pas du regard, etc. Il partait rassuré. En quoi il avait tort car la belle-mère n'aimait guère séjourner dans la même pièce que Paul dont elle craignait l'ironie. De plus, tout comme nous, elle profitait des voyages de mon père pour s'aérer, aller voir ses amies, les recevoir. Tout cela ne lui était pas, à proprement parler, interdit, mais entraînait toujours des scènes ou des bouderies. Aussi était-ce plus facile de le faire en cachette, comme nous, les enfants, avions toujours fait.

Se trouvant libre, Françoise décida d'accompagner son fiancé dans °la tournée de reconnaissance qu'il avait projetée. Dine fut invitée à chaperonner. Ils partirent tôt le matin pour revenir le soir même. Mais mon père, qui avait dû écourter son voyage, revint avant eux. Ma belle-mère et moi dûmes essuyer le feu.

— Ton père ne trouvera pas que Dine est un chaperon suffisant, m'avait-elle °soufflé. Dis-lui que la tante de Paul est avec eux.

Bon! J'étais toujours prête à ajouter quelque chose si c'était pour le bien commun. Et me voilà partie dans une description de la tante de Paul que je n'avais jamais vue de ma vie, les cheveux, le visage, la taille, les vêtements. Aussitôt la porte de la chambre conjugale refermée sur elle, la belle-mère s'empressa d'avouer que la tante n'était pas du voyage.

°Première visite du père à sa fille:

— Tu m'as menti. Tu as inventé cette histoire de tante. Ta belle-mère vient de me l'avouer.

— Mais c'est elle qui m'a demandé de vous dire ça.

Deuxième visite:

— Ta belle-mère m'assure qu'elle ne t'a rien demandé de pareil. Tu aggraves tes mensonges.

À cela, rien à répondre. J'étais dégoûtée. Semblable démenti ne s'était jamais pratiqué chez nous. Avec qui vivions-nous!

Troisième, quatrième et cinquième visites:

— Te rends-tu compte que tes sœurs ne sont pas encore rentrées. Ce garçon les a peut-être entraînées dans des lieux de débauche.

Elles rentrèrent à une heure du matin. Mon père dormait, malgré tout. Françoise partageait ma chambre. Je lui chuchotai ce qui s'était passé. Cela ne la troubla pas outre mesure. Elle se mariait bientôt et l'on ne ressent guère les peines dont on aperçoit la fin. Elle s'endormit et moi aussi. Mon père s'éveilla vers quatre heures, et, sans attendre...

Dernière visite:

— Ma pauvre fille, tu es déshonorée. Jamais plus, tu peux en être sûre, ce garçon ne t'accordera même un regard. Ta vie est finie.

Cela dura un bon °quart d'heure au cours duquel mon père expliqua à Françoise que, dès le petit matin, Paul irait par toute la ville colporter ce qui s'était passé en faisant des gorges chaudes et qu'elle, pauvre fille, porterait cette tare jusqu'à la fin de ses jours. Croyait-il vraiment tout ce qu'il disait ou trouvait-il °commode de nous élever dans ce genre de craintes? C'est ce que je n'ai jamais pu démêler.

Ensuite, mon père se rendit dans la chambre de Dine. Là, ce fut autre chose. Paul n'avait-il pas fait monter quelque autre voyou dans sa voiture, histoire d'occuper le chaperon? Ou mieux, ne les avait-il pas déshonorées toutes les deux l'une après l'autre? Cela s'était déjà vu. Une fois en marche sur ce terrain, l'imagination de mon père s'arrêtait mal. Il y trouvait des pentes glaiseuses où le vertige l'assaillait. Enfin, il retourna se coucher, quitte à reprendre le cours de son sermon pendant le petit

déjeuner. Occupées à lancer à notre belle-mère des regards furibonds qui lui rougissaient les oreilles, nous écoutions à peine. Avant de partir pour le bureau, il nous laissa le mot de la fin.

— Je te l'ai dit, Françoise, et je te le répète. Tu peux faire ton deuil de ce garçon. Il ne voudra jamais te revoir. Au reste, il °n'oserait pas se montrer devant moi après avoir déshonoré mes deux filles.

Puis il partit en claquant la porte. Quand il revint, à cinq heures, Paul était déjà là. Mon père ne manifesta aucune surprise et ne souffla pas mot des événements de la veille. Comme s'il ne s'était rien passé. Paul, qui n'était jamais à court d'impertinence, expliqua longuement les avantages et les désavantages des villages qu'il avait visités. Mon père opinait. C'était surtout face aux femmes qu'il avait du courage.

°Enfin, Paul fit un choix et s'en fut ouvrir son bureau quelque part dans un village de la rive sud. Il écrivait tous les jours. Nous allions, Françoise et moi, chercher le courrier à la poste. Pour ma part, je ne recevais pas de lettre quotidienne. Il y avait bien, dans ma vie, un jeune homme qui était médecin, lui aussi, mais ses lettres avaient d'autres caractéristiques. Elles étaient hebdomadaires, clandestines, ennuyeuses et bourrées de fautes. Ce qui ne m'empêchait pas de les attendre avec fièvre.

Un soir, après avoir lu la lettre de Paul, Ti-Fan me regarda avec son air des grandes circonstances qui ne va pas sans de larges taches rouges sur le cou.

— C'est pour le 20 octobre, me dit-elle.

— Qu'est-ce qui est pour le 20 octobre?

— Mon °mariage.

Je fus stupéfaite et je m'aperçus, du coup, que je n'y avais jamais cru à ce mariage. Pas plus qu'à celui d'aucune d'entre nous. J'assistais à un miracle. Un vrai miracle. Pas celui d'un mort qui ressuscite. Celui d'un cul-de-jatte à qui les jambes repoussent, qui se lève et qui s'en va. J'étais extasiée. Moi aussi, je me marierais.

N'étais-je pas amoureuse d'un garçon, moi aussi? Du moins, j'en étais persuadée, car à vingt ans déjà je n'avais pas encore appris à voir la différence entre l'amour et le désir de quitter la maison paternelle. Ce garçon, il n'était pas beau, il portait un prénom ridicule, il n'avait aucune des qualités qui me plaisent: la simplicité, le désintéressement, la générosité, l'amour du travail. Qu'importe. J'avais décidé que j'étais amoureuse. Il reste pourtant que n'importe quel pithécanthrope qui m'eût demandée en mariage aurait vu mon sentiment se tourner vers lui, et de façon foudroyante encore! J'avais, je le vois bien, oublié les promesses faites à grand-maman. Je ne cherchais aux garçons que des qualités de chef de train qui crie «En voiture, on part.» Et c'est parce que les filles sont poussées à se marier aussi °bêtement que les chefs de train ont souvent le sort des chefs de gare.

Françoise se mariait! Rien qu'à la regarder, j'entendais déjà la musique de l'hymne à la liberté. J'ignorais que ces musiques-là ne sont pas toujours des marches nuptiales, et qu'il ne faut pas mélanger les genres. Parce qu'un peu de tranquillité me semblait un vœu modeste, je comptais l'obtenir d'un choix modeste, ignorant que la tranquillité est un grand bien qui vous vient de la possession de biens plus grands encore. J'étais prête à m'engager dans le premier mariage venu. La vie tiendra autrement ses promesses et °bien au-delà de ce que je lui demandais.

Il restait peu de semaines avant le 20 °octobre. Françoise commença à préparer son trousseau. Fort heureusement, Paul tenait, d'héritage, le linge de maison et les meubles nécessaires à leur installation, car rarement jeune mariée de famille aisée apporta si peu de choses à son mari. Mon père donna les premiers dollars sans se faire trop prier, mais à la deuxième demande, il déclara qu'il n'était pas tenu à tant de dépenses. Marier sa fille ne

lui coûta pas tout à fait cent dollars, réception comprise. Et il se lamentait. À l'entendre, il ne se relèverait pas de ce coup-là.

La veille du mariage, toutes les femmes de la maison s'attaquèrent à la préparation du déjeuner de noces. La meilleure amie de la belle-mère vint nous aider à préparer les petits fours et tout ce qu'on peut apprêter à l'avance. °Pour les autres plats, il était entendu que je m'en occuperais. Cela s'était décidé au moment où j'avais demandé un chapeau pour la cérémonie.

— Un chapeau? Et qui restera à la maison pour mettre la dernière main à tout?

Celle qui demanderait un chapeau, bien sûr.

Bref, tous les petits °problèmes qu'engendre un mariage étant réglés de la façon la plus pénible qu'on puisse imaginer, l'aube du 20 octobre se leva.

Une fois sa toilette terminée et sa jaquette endossée, mon père décida de hisser l'Union Jack sur la maison. Nous nous sommes presque toutes °mariées ainsi, sous le protectorat du drapeau anglais, ce qui nous ennuya beaucoup, non pas tant à cause de ce qu'on pourrait croire, mais parce que mon père ne l'allait hisser qu'une fois habillé pour la cérémonie, de sorte que nous avons toutes été données par un père un peu chiffonné, poussiéreux sur les bords et — quand le drapeau prit de l'usure — °garni d'une ou deux effilures de laine rouge. Sans compter que l'opération était dangereuse et que nous craignions qu'il ne fasse une chute. Ah non!

Une fois l'étendard de Sa Gracieuse Majesté hissé, tout le monde partit pour l'église. Seul avec Françoise, dans la voiture, mon père s'avisa qu'il y avait peut-être lieu de «parler» à sa fille.

— Sais-tu ce qui t'attend? lui demanda-t-il tout à trac. As-tu interrogé un prêtre?

Je n'ai pas encore dit que ma sœur °avait vingt-quatre ans et je pense que c'est le moment de le faire.

— Oui, oui, répondit-elle sans rire.

— Il y a autre chose. Tu épouses un garçon qui m'a l'air bien fragile. Tu l'as voulu. Si tu deviens veuve, ne compte pas te réfugier chez moi avec °ta marmaille.

Charmant homme! Ceci me remet en mémoire les propos qu'il me tint quand mon tour fut venu de me marier.

— Je ne connais pas bien ton fiancé, me dit-il. J'espère que tu épouses un bon °garçon.

— Oh! c'est le meilleur homme du monde, lui répondis-je. Intelligent, cultivé, gai, et d'une douceur vraiment extraordinaire.

Mon père me jeta un mauvais regard.

— Ma fille, l'intelligence et la douceur n'ont aucune sorte d'importance. Je te demande s'il est bon catholique et je ne m'inquiète pas du °reste.

Aussi — laissant mon père à ses inquiétudes personnelles — m'inquiétais-je de ce reste pour deux.

Suivit — je reviens au mariage de Françoise — une dissertation sur l'allaitement maternel obligatoire pour toute femme chrétienne, avec les explications, les motifs, les déductions et toute la casuistique. Ahurie, Ti-Fan trouvait ses dernières minutes de célibat interminables.

Pendant que les deux familles jouissaient des fastes religieux de la cérémonie, moi je m'activais dans la cuisine, je dressais le buffet dans la salle à manger. Quand elles arrivèrent, les familles, tout était fin prêt. La réception fut morne. La sœur et les frères de Paul étaient intimidés. Ils s'étaient tout de suite aperçus que nous étions du genre monastique. L'absence de tout ce qui peut se mettre dans un verre le disait suffisamment et ceux qui avaient soif durent attendre le café.

Le frère de mon père et ma tante, qui étaient le parrain et la marraine de Françoise, furent, du côté de la mariée, les seuls °invités. Car, bien entendu, il n'était pas question de demander Oncle Eugène et Tante Berthe et, quant à la sœur de mon père, nous étions brouillés avec elle depuis presque un an. Un jour, en

effet, la pauvre femme avait laissé échapper un mot malheureux où l'on pouvait découvrir une allusion à la calvitie de son tendre frère, lequel n'avait pas, elle aurait dû le savoir, le pardon plus facile que le fameux prophète Élisée[70] qui me scandalisait tellement, quand j'étais petite, parce qu'il avait jeté aux ours une quarantaine de bambins qui l'avaient appelé «tête chauve», sans penser à mal, j'en suis sûre. Cette brouille dura quatorze ans.

Nous étions donc, si ma mémoire est bonne, et en comptant l'évêque qui avait béni l'union, quinze ou seize personnes à ce déjeuner de noces. Quinze personnes qui se taisaient comme une seule. D'énervement, Françoise était au bord des larmes. Chaque minute qui commençait pouvait amener un drame et, pourtant, il fallait bien les vivre toutes. Enfin, l'heure du départ des jeunes mariés arriva alors que, résignés au silence, à l'embarras et à l'ennui, nous ne faisions plus qu'attendre ce moment. Mon père prononça quelques paroles bien senties sur la tristesse et l'émotion que ressent une jeune fille en quittant la maison paternelle, les portières claquèrent et la voiture de Paul emporta la première des filles de mon père qui se mariait.

— Eh bien ! soupira Dine au soir de ce jour, si l'on m'avait dit que l'une d'entre nous trouverait un mari...

Mon père réagit vivement en entendant cette réflexion à quoi il trouva un relent de désobligeance à son endroit.

— Est-ce une façon de me reprocher de ne pas vous laisser traîner par les rues?

Il n'était pas d'humeur à ignorer de telles insinuations. Il y avait dans les événements de la journée quelque chose dont il ne s'arrangeait pas. Non seulement une de ses filles se trouvait seule avec un homme, cette nuit-là, mais toutes ses autres filles savaient que leur sœur était seule avec un homme. Aussi, depuis

le départ de Françoise, faisait-il l'ours en cage et venait-il nous regarder sous le nez pour voir si nous semblions entretenir quelque pensée libidineuse. Le soupir de Dine, c'était le comble de l'inconvenance.

Il parla longtemps, mais personne ne l'écoutait.

FIN

Ottawa, avril 1957 – juillet 1966.

Page laissée blanche

Notes

La Joue gauche

1. Antoinette Lafontaine était la fille d'Elmire Moll et d'Eugène Lafontaine (1857-1935), qui enseigna le droit civil et romain à l'Université Laval de Montréal de 1888 à 1930 et devint juge à la Cour supérieure du district de Montréal en 1906.

2. Eugène Martin (1887-1959), frère cadet d'Alice Martin, fut pharmacien de profession. Il épousa Berthe Hébert le 16 avril 1917 en l'église Saint-Jean-Baptiste, à Québec. Le couple n'eut pas d'enfants. En 1926, il céda sa pharmacie à Limoilou à son beau-père, François Chavigny de La Chevrotière, et devint fonctionnaire au ministère de la Santé.

3. On attendrait plutôt: «atteignirent leur point culminant».

4. Née au palais de Kensington, à Londres, le 24 mai 1819, Victoria fut reine d'Angleterre et d'Irlande de 1837 jusqu'à sa mort en 1901.

5. Laura Malouin épousa Ovila Montreuil (1884-1965) en l'église Notre-Dame-de-l'Assomption à l'Île d'Anticosti, le 24 juillet 1901. Leur fils Gérard naquit le 5 novembre 1902. Atteint de tuberculose dans la vingtaine, il revint chez son père, à Everell, où il mourut le 5 avril 1928 (voir *supra*, p. 286-289).

6. Voir la lettre de Berthe Nadeau, appendice II (*infra*, p. 680).

7. Gérardine (Dine) Montreuil naquit le 12 janvier 1909, à Québec.

8. Dine, Françoise (née le 17 juin 1910), André (né le 9 mars 1912) et Claire (née le 18 avril 1914).

9. Marguerite Oliérie de Bondy, née le 31 janvier 1864 à Québec, épousa en deuxièmes noces François-Jérôme de Chavigny de La Chevrotière, né le 30 juin 1865 à Lotbinière, fils aîné de l'ancien seigneur de Deschambault. Leur mariage fut célébré le 31 janvier 1898, en l'église Saint-Jean-Baptiste à Québec.

10. Eugène Martin (voir *supra*, note 2).

11. Joseph-Adolphe Tessier (1861-1928) fut ministre de la Voirie dans les cabinets Gouin et Taschereau, du 2 mars 1914 au 27 septembre 1921.

12. Joseph A. Martin (1855-1896), avocat, épousa Marguerite Oliérie Douaire de Bondy le 9 mai 1883, en l'église de Saint-Pierre-de-Sorel.

13. Joseph Martin et T. H. Oliver, *Code municipal de la province de Québec (annoté): comprenant tous les amendements jusqu'au 1^er^ janvier 1888 ainsi que les décisions des tribunaux l'expliquant, rendues jusqu'au même jour, et suivi d'un appendice contenant les lois qui affectent particulièrement les municipalités*, Québec, J. O. Filteau, 1888.

14. Membre influent de la société de la Nouvelle-France, Abraham Martin arriva à Québec en 1619 et se consacra au commerce aussi bien qu'à la culture de ses terres. Père de neuf enfants et maître-pilote sur le Saint-Laurent, il reçut le titre de pilote royal en 1647. Son épouse, Marguerite Langlois, est l'une des trois femmes reconnues comme sages-femmes en Nouvelle-France. En janvier 1649, Abraham Martin fut accusé d'avoir violé une adolescente qu'on avait arrêtée pour vol: il fut mis en prison, en attendant qu'à l'arrivée des vaisseaux on lui fasse son procès (*Journal des Jésuites*, 19 janvier 1649, R.G. Thwaites, (éd.), *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France 1610-1791*, New York, Pageant Book Company, 1959; vol. 34 (*Lower Canada, Hurons: 1649*), p. 38-40). Selon Marcel Trudel, bien que l'issue du procès ne nous soit pas connue, «le prestige d'Abraham Martin, sans doute très bas, ne s'en relève plus: il n'occupe plus aucun poste dans la société, aucune de ses filles ne fait de brillant mariage, son bail de ferme en 1660 démontre bien qu'il mène une vie de "petites gens", dont les resssources sont maigres; son fils Amador, élève des Jésuites, sera habillé aux frais de la Fabrique paroissiale; quand Abraham meurt en 1664, il semble bien sur le seuil de la pauvreté» (*Histoire de la Nouvelle-France*, vol. 3, *La Seigneurie des Cent-Associés 1627-1663*, t. II: *La Société*, Montréal, Fides, 1963, p. 579). Sous la rubrique «ABRAHAM (Plaines d')», le père Le Jeune explique qu'Abraham Martin acquit peu à peu, dès 1748, une grande partie du plateau qui deviendra le fameux champ de bataille où périront Wolfe et Montcalm. «Les deux propriétés, bien que vendues par la suite, conservèrent le nom d'Abraham; l'appellation s'étendit par la suite à tout le plateau voisin» (*op. cit.*, t. I, p. 8).

15. Louis Riel (né en1844) fut pendu à Regina le 16 novembre 1885, pour meurtre et haute trahison. Porte-parole des Métis et des Indiens, il avait été

le chef de la seconde rébellion du Nord-Ouest qui avait commencé à Batoche (Saskatchewan) le 18 mars 1885. Non seulement son exécution souleva-t-elle un tollé au Québec, mais encore elle provoqua des changements notables dans l'activité politique de la province et du pays.

16. John A. Macdonald (1815-1891) fut premier ministre du Canada de 1867 à 1873 et de 1878 à 1891. En 1885, il refusa de commuer la peine de mort prononcée contre Riel. Cette décision, considérée comme le résultat d'une attitude raciale à l'encontre d'un francophone catholique, lui aliéna l'opinion publique canadienne-française.

17. Ces paroles prononcées par J.-A. Martin le 17 novembre 1885 font partie d'un discours improvisé, lors d'une manifestation à Québec à la suite de l'exécution de Riel. Plus de 15 000 citoyens se réunirent place Jacques-Cartier, où ils brûlèrent en effigie sir John A. Macdonald et ses ministres Adolphe Caron et Hector Langevin. À la fin de la soirée, «les 15,000 électeurs ont prononcé à haute voix le serment de tirer vengeance du crime de Régina, aux élections prochaines» (*L'Électeur*, 17 novembre 1885, p. 1). Aux élections fédérales du 22 février 1887, J.-A. Martin se présenta comme candidat libéral contre Adolphe Caron dans le comté de Québec, remportant 1 192 votes contre 1 451 votes pour Caron.

18. Adolphe Caron (1843-1908), ministre de la Milice dans le cabinet de Macdonald pendant le procès de Louis Riel, prononça un discours fougueux à la Chambre des Communes le 17 mars 1886, affirmant que Riel était un dangereux fomenteur de guerre qui méritait la pendaison. Comme les deux autres ministres conservateurs de provenance québécoise, il refusa de démissionner malgré l'énorme pression exercée par les manifestations publiques au Québec.

19. Wilfrid Laurier (1841-1919) fut premier ministre du Canada de 1896 à 1911. Le 22 novembre 1885, quelques jours après la pendaison de Louis Riel, un immense rassemblement de protestation eut lieu au Champ-de-Mars à Montréal. Dans un discours retentissant, Wilfrid Laurier fustigea les conservateurs, notamment le premier ministre Macdonald qui avait refusé d'intervenir en faveur de Riel. Aux élections fédérales de 1887, les conservateurs perdirent un nombre important de sièges aux mains des libéraux, ouvrant ainsi la voie à la victoire de Wilfrid Laurier en 1896.

20. Alfred Pelland (1873-1915), avocat, fils de Louis-Martin Pelland et de Julie Désy, succéda à Arthur Buies comme publiciste pour le ministère de la Colonisation en 1901. Il épousa Claire Tranchemontagne, cousine de la

mère de Claire Martin, le 27 juin 1903, en l'église Sainte-Geneviève de Berthier.

21. Selon Robert Rumilly, «Jean-Louis Riel, fils de Louis Riel, fut élevé dans la province de Québec, sous le nom de Jean Monet (Monet était le nom de sa mère). Honoré Beaugrand et Alfred Pelland, qui s'intéressaient à lui, le firent entrer à l'École Normale Jacques-Cartier. Jean Riel, garçon lymphatique malgré sa forte stature, montra peu de dispositions. Sorti de l'École Normale avant l'achèvement de ses cours, il occupa un petit emploi dans l'administration provinciale, à Québec, au service de la Colonisation. Il se maria le 25 mars 1908 et partit presque aussitôt pour le Manitoba, au service du Grand-Tronc-Pacifique, qui construisait le Transcontinental. Il mourut à l'hôpital de Saint-Boniface, des suites d'un accident, le 30 juillet 1908» (*Honoré Mercier et son temps*, t. I, Montréal, Fides, 1975, p. 324, n. 1).

22. Honoré Mercier fils (1873-1937), avocat, fut député libéral dans Châteauguay, presque sans interruption, de 1907 à 1936. Il fut ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries dans le cabinet Gouin, de 1914 à 1919, et ministre des Terres et Forêts dans les cabinets Gouin et Taschereau de 1919 à 1936.

23. Paul de Martigny (1872-1951) fut un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal en 1895. En 1899, il fonda le journal *Les Débats* avec Louvigny de Montigny; plus tard, il travailla successivement comme imprimeur et comme journaliste à *La Presse*. En 1925, il publia un recueil de nouvelles, *Mémoires d'un reporter* (Montréal, L'Imprimerie modèle, 188 p.). Prisonnier de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale, il revint à Montréal après l'armistice et collabora à *La Patrie* jusqu'à sa mort.

24. La colonne Nelson fut érigée en 1809, en bordure de la place du marché Bonsecours à Montréal, en souvenir de l'amiral Horatio Nelson, mort dans sa victoire contre Napoléon à Trafalgar (1805). Ce monument devint vite un symbole de la domination anglaise à Montréal, d'autant plus que le pilori fut transporté au pied de la colonne. «Les crimes graves, tels que le vol d'une vache, d'un cheval ou d'un mouton, sont punis de pendaison. Les auteurs de petits larcins peuvent s'en tirer avec le fouet, administré désormais sous l'œil de bronze de l'amiral Nelson: le bourreau cingle le condamné de son fouet pendant que gamins et harpies lui lancent des quolibets et des œufs pourris» (Robert Rumilly, *Histoire de Montréal*, t. II, Montréal, Fides, 1970, p. 125). En évoquant son enfance dans le Vieux-Montréal, Amédée Papineau parle de «cette statue de Nelson, érigée par messieurs les Anglais et que les Canadiens

français regardaient comme une provocation et comme une insulte à leurs cousins de France, au point que, tombant en ruines, leur majorité dans le conseil municipal refusa, jusqu'en 1850 ou 1860 même, d'en faire la restauration» (*Souvenirs de jeunesse (1822-1837)*, texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin, Québec, Septentrion, 1998, p. 53). La tentative de Pelland, Mercier et Martigny de dynamiter le monument s'inscrit dans le même mouvement de révolte: «Excités par [des] articles [disant qu'il est honteux de tolérer une statue de Nelson à Montréal, place Jacques-Cartier], trois étudiants en droit de dix-huit ans, le fils de Mercier, portant le même prénom d'Honoré, ses camarades Paul de Martigny et Alfred Pelland, veulent dynamiter la statue. Dénoncés par un complice, ils sont arrêtés, la dynamite en poche. Escapade d'étudiants, bien sûr» (Robert Rumilly, *Honoré Mercier et son temps*, t. II, p. 376-377).

25. Lucinda-Laura Martin, sœur de Joseph Martin, a épousé Georges Bruneau le 7 janvier 1890, en l'église Saint-Jean-Baptiste à Québec.

26. Madame de La Peltrie (Marie-Madeleine de Chauvigny, 1603-1671) fut la fondatrice séculière du monastère des Ursulines à Québec. Veuve à vingt-deux ans, elle hérita d'une grande fortune et convainquit mère Marie de l'Incarnation et quelques autres religieux et religieuses de l'accompagner à Québec dans le but de consacrer leur vie à la conversion et à l'éducation des jeunes filles autochtones. Selon Jacques de La Chevrotière, les cinq filles de Chavigny et d'Éléonore de Grandmaison ont fréquenté le couvent des Ursulines. «Dans le cas de l'aînée Madeleine, le prix de la pension (100 à 120 livres par année) a été payée par sa marraine Madame de La Peltrie» (*Les Chavigny de La Chevrotière. En Nouvelle-France. À la Martinique*, Québec, Septentrion, 1997, p. 23).

27. Marie de l'Incarnation (Marie Guyart, 1599-1672), fondatrice des Ursulines au Canada. Mystique et femme d'action, elle est l'auteure d'une importante autobiographie spirituelle et de plusieurs volumes de lettres, dont la plupart s'adressent à Claude Martin, le fils qu'elle laissa derrière elle en entrant chez les Ursulines à Tours.

28. On entend généralement par *Relations* des Jésuites un corpus publié de 1632 à 1673, le plus souvent par le libraire Cramoisy, de comptes rendus annuels provenant de missions de la Nouvelle-France et adressés au supérieur provincial de France. La rédaction en est habituellement assurée par le supérieur des Jésuites du Canada, qui la confie parfois à l'un de ses confrères. Ordinairement composé au mois d'août, le texte rapporte en principe toute

l'information relative à l'année qui s'achève, y compris celle qui est parvenue (par des lettres ou des mémoires) de postes très éloignés de Québec: les navires qui repartent en septembre en emportent copie. Voir Claude Rigault et Réal Ouellet, «*Relations des jésuites*», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I, Montréal, Fides, 1980, p. 637.

29. François de Chavigny mourut en mer en 1651, à l'âge de trente-six ans, pendant un voyage qu'il faisait en France pour sa santé. Éléonore n'aurait appris la nouvelle de sa mort qu'un an après son départ, lors de l'arrivée des premiers bateaux de la métropole, le 23 juin 1652. Elle se remarie le 13 août de la même année. Selon Jacques de La Chevrotière, il ne faut pas s'étonner outre mesure de voir Éléonore prendre un troisième mari: «Encore jeune, mère de six enfants dont l'aînée n'a que dix ans, il n'est pas question pour elle de rester seule. Selon les usages de l'époque, il est souhaitable qu'une veuve se remarie» (*Les Chavigny de La Chevrotière*, p. 25).

30. Jacques Gourdeau de Beaulieu, membre de la noblesse poitevine, arriva en Nouvelle-France en 1651 et épousa Éléonore de Grandmaison l'année suivante. En 1657, pour des raisons que l'on connaît mal, le gouverneur général, sur l'ordre du roi, le renvoya en France; il revint dès 1658 et servit comme greffier à partir de 1660 et de secrétaire du gouverneur en 1662. Dans la nuit du 29 mai 1663, il fut assassiné chez lui à l'île d'Orléans par un serviteur qui mit le feu à sa demeure pour cacher son crime, lequel fut néanmoins découvert et puni de mort. Le sieur de Beaulieu fut l'un des dix-sept associés autorisés par le gouverneur à vendre de l'eau-de-vie aux Amérindiens, malgré l'opposition de l'évêque et du roi. Certains virent dans sa mort tragique un châtiment du ciel pour ce mépris de l'autorité royale et ecclésiastique. Voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. 3, t. II, p. 580-581.

31. Le quatrième mari d'Éléonore était Jacques Cailhaut de la Teysserie de La Chevrotière, qu'elle épousa en 1663. Son fils François ajouta à son nom celui de son beau-père, d'où le nom Chavigny de La Chevrotière (*Deschambault et son patrimoine*, Société du Vieux Presbytère de Deschambault, 1990, p. 5).

32. En 1671, Marguerite de Chavigny épousera en secondes noces Jacques-Alexis de Fleury, sieur d'Eschambault. En 1683, ce dernier échangea avec Éléonore de Grandmaison des terres qu'il possédait à l'île d'Orléans contre des propriétés de la seigneurie de celle-ci, qui changera alors de nom pour devenir Deschambault (*ibid.*).

33. La suite de cette nécrologie par J.-T. Thibaudeau, parue dans *L'Électeur* du 14 décembre 1892, contient un éloge dithyrambique de la piété d'André-Hospice-Télesphore de Chavigny de La Chevrotière. «S'agissait-il d'engager ses hommes pour l'arpentage, il mettait toujours deux conditions indispensables à l'engagement: la première consistait à ne pas blasphémer, et la seconde à faire la prière du soir, en commun, dans la posture convenable à un chétien pratiquant. Aussi, chaque soir, on pouvait le voir agenouillé avec sa petite troupe sous une tente de toile et récitant à haute voix les prières en usage dans les familles chrétiennes. Le dimanche, lorsque la distance ne permettait pas d'assister à l'office divin, nul ne pouvait s'éloigner du camp avant que le chapelet fût dit et qu'il eût lu lui-même en présence de tous les principaux passages de la sainte messe» (cité dans Pierre-Georges Roy, *La famille de Chavigny de La Chevrotière*, p. 62-64).

34. «Je me hâte et je ne retarde d'observer tes commandements»: passage tiré du psaume 118, qui décrit une vie exemplaire de fidélité aux préceptes divins.

35. Musicienne de grande réputation, Adéline Franchère était organiste de sa paroisse à Lavaltrie, où elle s'établit avec son mari Agapit Douaire de Bondy après leur mariage en 1848. Elle enseigna la musique à son fils Ovide, qui devint organiste réputé à son tour (voir *infra*, note 4).

36. Gabriel Franchère (1786-1863) entra au service de la Compagnie du Pacifique du commerçant américain John Jacob Astor, en 1810, et fit partie de l'équipage du *Tonkin*, qui, parti de New York, doubla le cap Horn et longea la côte du Pacifique, pour aborder le littoral méridional du fleuve Columbia en 1811. Le poste Astoria est ainsi nommé en l'honneur du promoteur de l'expédition. La *Relation* de Gabriel Franchère fut publiée en 1820.

37. Voir *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France 1610-1791* (R. G. Thwaites, éd.), vol. 50, New York, Pageant Book Company, 1959, p. 212.

38. Agapit Douaire de Bondy pratiqua la médecine une vingtaine d'années à Lavaltrie, où il fut maire de 1852 à 1862 et secrétaire-trésorier de la corporation municipale de 1862 à 1869. Par la suite, il s'établit à Lanoraie, puis à Montréal, et enfin à Sorel où il mourut vers 1894.

39. Giovanni Maria Mastai-Ferretti (1792-1878) devint pape sous le nom de Pie IX en 1846. Son pontificat, le plus long dans l'histoire de l'Église, a vu la

dissolution des états pontificaux en faveur de l'unification de l'Italie, sous Victor-Emmanuel II et Garibaldi. Il fut béatifié en septembre 2000.

40. En 1868, un groupe de cinq cents volontaires canadiens, pour la plupart des membres de professions libérales et des étudiants, s'étaient engagés dans l'armée pontificale pour défendre le pouvoir temporel du pape.

41. Éloïse Douaire de Bondy épousa Ignace de Pontbriand en l'église Saint-Pierre-de-Sorel, le 18 juin 1889.

42. Jean Filiatrault (1919-1982) est l'auteur de *Terres stériles* (1953), *Chaînes* (1955), *L'argent est odeur de nuit* (1961) et *Le refuge impossible* (1969). Il fut élu à la présidence de la Société des écrivains canadiens en 1960 et à la Société royale du Canada en 1961.

43. Marie-Louise Douaire de Bondy épousa Robert Paulet en l'église Saint-Pierre-de-Sorel, le 25 janvier 1886.

44. J.-Ovide Douaire de Bondy (1850-1923) commença ses études musicales sur les genoux de sa mère. À l'âge de dix ans, il entra au Collège de l'Assomption et bientôt, malgré son jeune âge, devint premier organiste dans une paroisse avoisinante. Pendant ses études de médecine à l'Université McGill et au Collège de médecine Victoria à Montréal, il était organiste à l'église Sainte-Brigitte. Il épousa Amanda Marcotte le 11 juillet 1872, à Lanoraie. La même année, le couple partit pour les États-Unis, où Ovide se consacra à une carrière de musicien, d'enseignant et de journaliste. Il contribua aux publications franco-américaines *Le Drapeau national* et *Le Guide du peuple* et, en 1888, devint directeur musical d'une compagnie de concerts. En 1895, il s'établit à Lynn (Massachusetts), où il enseigna le piano et le chant grégorien tout en étant organiste dans sa paroisse.

45. Benoît Montreuil naquit le 15 avril 1917, à Everell. Un passage dans le manuscrit du deuxième tome des mémoires, portant sur l'extrême violence d'Ovila Montreuil à l'égard de son fils Benoît, n'a pas été retenu dans la version publiée (voir l'ajout raturé, *infra*, p. 655-656).

46. Lorenzo Montreuil (1876-1941), frère cadet d'Ovila, était un éminent laryngologiste à Québec.

47. Héros du roman *Les Misérables* (1862) de Victor Hugo.

48. Philias Montreuil et Elmire Charpentier, les grands-parents paternels de Claire, et leurs enfants Ovila, Lorenzo et Maria, avaient quitté Sainte-Anne-de-la-Pérade pour Québec avant la fin du XX^e siècle.

49. Maria (Marie-Reine) Montreuil (1880-1977), sœur cadette d'Ovila, épousa Joseph Isidore Maranda en l'église Saint-Dominique, à Québec, en 1904.

50. Canadianisme pour «à longueur de jour» (Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, Montréal, Larousse Canada, 1989, p. 265).

51. Le grand roman de Miguel de Cervantes (1547-1615), publié en deux tomes en 1604 et 1614.

52. Jean-Jacques Olier (1608-1657), prêtre diocésain, fonda un séminaire à Montréal, en 1641, pour améliorer la formation des prêtres. En 1642, nouveau curé de la paroisse de Saint-Sulpice, il organisa l'établissement, qui prit le nom de la paroisse.

53. Mère Saint-Henri, O.S.U. (Marie-Alice Fortin, 1875-1956), entrée au noviciat le 15 avril 1900, fut maîtresse générale (1918-1924), puis directrice du demi-pensionnat (1925-1930); elle fut élue supérieure des Ursulines à Roberval en 1935 et devint supérieure générale des Ursulines (1940-1945).

54. «Marcher au catéchisme» est un canadianisme pour «aller au catéchisme». «Jusque vers 1950, le printemps, tous les enfants d'environ 10 ans quittaient l'école pour un mois au cours duquel le curé et le vicaire les préparaient, d'une façon intensive, à leur communion solennelle» (Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, p. 91).

55. Sœur Sainte-Mathilde, O.S.U. (Gabrielle Châteauvert, 1895-1992), entrée au noviciat le 15 octobre 1915. Des problèmes de santé l'empêchèrent de réaliser son rêve de devenir missionnaire jusqu'en 1936, année où elle partit pour un séjour de onze ans au Japon.

56. L'abbé Luc-Marie-Joseph Larue, né en 1877, fit ses études à Québec, où il fut ordonné prêtre par Mgr Bégin, le 21 décembre 1901. En 1907, il devint vicaire à la basilique de Québec.

57. Héros du roman *Cléopâtre* (1647) de La Calprenède. Sa fierté est devenue proverbiale.

58. *Jettatura* ou *malocchio*: l'ancienne croyance que le regard d'un étranger peut jeter un sort sur quelqu'un d'innocent.

59. Marguerite (Margot) Montreuil naquit le 13 mars 1919, à Everell.

60. «J'ai trouvé le nique du lièvre»: ancienne ronde sur laquelle on danse, dont des versions ont été enregistrées en Acadie, en Louisiane et dans plusieurs régions du Québec.

61. «À la volette»: chanson traditionnelle canadienne-française qui contient un conte moral. Des petits oiseaux «rebelles» qui quittent leur mère malgré

les admonitions de celle-ci sont mangés par un renard. «Ainsi les rebelles sont toujours traités», dit la fin de la chanson.

62. Louise de Grandpré (1885-1971) a épousé le docteur Victor Chapdelaine de Sorel en premières noces et, en deuxième noces, Fortunat Paquin de Saint-Charles de Mandeville.

63. Thérèse Montreuil naquit le 11 janvier 1921, à Everell.

64. Mère Marie-des-Séraphins Rivard, O.S.U. (Corinne Rivard, 1885-1959), entrée au noviciat le 15 août 1909.

65. «Trois anges sont venus ce soir»: cantique de Noël publié en 1885; les paroles et la musique sont de Augusta Holmes (1847-1903).

66. «Petit Jésus»: cantique de Noël pour enfants, probablement composé par une religieuse ursuline.

67. «Ça bergers assemblons-nous»: cantique de Noël composé par l'abbé Simon-Joseph Pellegrin (1663-1716), qui est aussi l'auteur de «Venez divin Messie» et à qui on a accordé le titre de «Père des Noëls anciens de la Nouvelle-France» (Ernest Myrand, *Noëls anciens de la Nouvelle-France*, Montréal, Beauchemin, 1926, p. 106).

68. Mère Saint-Joseph, O.S.U. (Agnès Barnard,1886-1983), entrée au noviciat le 2 février 1910. Au début de sa carrière, elle enseigna le français, l'histoire, la géographie, le piano et le solfège, mais à partir de l'âge de trente ans elle devint partiellement sourde et se limita à l'enseignement du piano. En 1935, elle publia une biographie de Marie de l'Incarnation.

69. L'œuvre de la Sainte-Enfance, fondée en 1843 par Charles de Forbin-Janson, évêque de Nancy, était une initiative missionnaire qui proposait aux enfants de Paris d'aider les jeunes Chinois en récitant un Ave Maria par jour et en leur offrant un sou par mois. Par la suite, l'œuvre franchit les frontières de la France et se diffusa dans plus d'une centaine d'autres pays.

70. Mère Marie-du-Bon-Conseil, O.S.U. (Alice Dionne, 1893-1928), entrée au noviciat le 2 février 1912.

71. Carmélite française, Thérèse de Lisieux, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Saint-Face (Thérèse Martin, 1873-1897), mourut de tuberculose après neuf ans de vie religieuse. Son autobiographie, *Histoire d'une âme* (1897), eut un grand retentissement par la «petite voie» faite d'humilité et d'abandon à Dieu qu'elle destinait vers la sainteté. Elle fut canonisée en 1925.

72. L'abbé J.-Adélard Chouinard (1884-1950) fit ses études classiques au Collège de Lévis et sa théologie au Grand Séminaire de Québec; il fut ordonné prêtre par Mgr L.-N. Bégin en 1912. Il fut le premier vicaire de la paroisse de la Nativité-de-Notre-Dame à Beauport, de 1916 à 1922.

73. William Patrick Connery Jr. (1888-1937) était originaire de Lynn (Massachusetts), la même ville où vécurent Ovide Douaire de Bondy et sa famille à partir de 1895 (voir *supra*, note 44). Il étudia au Collège de Montréal (1902-1904), devint acteur (1908-1916) et servit pendant dix-neuf mois en France, pendant la Première Guerre mondiale, comme membre du 101e régiment d'infanterie des États-Unis. Après la guerre, il revint à Lynn, où il travailla dans le commerce jusqu'à son élection au Congrès américain comme représentant démocrate du Massachusetts en 1923. Réelu sept fois, il occupa ce poste jusqu'à sa mort, le 15 juin 1937. Il est enterré au cimetière St. Mary's à Lynn (Massachusetts), à côté de sa femme, Antoinette Douaire de Bondy.

74. «I don't want to get well», chanson populaire de la Première Guerre mondiale, raconte l'histoire d'un héros blessé qui ne veut pas guérir et quitter sa belle infirmière. Les paroles sont de Howard Johnson et la musique de Harry Jentes; la chanson fut publiée en 1917.

75. «La Madelon» (1914), paroles de Louis Bousquet et musique de Camille Robert, était une chanson à boire populaire parmi les soldats stationnés en France pendant la Première Guerre mondiale. Elle raconte l'histoire d'une serveuse aimée de tous les membres d'un régiment: «La Madelon pour nous n'est pas sévère / Quand on lui prend la taille ou le menton. / Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire / Madelon, Madelon, Madelon...»

76. Le «cœur à Dieu» est la première prière que doit offrir le bon chrétien en se levant le matin, selon le catéchisme de Pie X, qui fut pape de 1903 à 1914 et dont une des plus grandes préoccupations était les pratiques quotidiennes de la religion chez les fidèles. Dans son *Catéchisme*, sous la rubrique «Les exercices pieux conseillés au chrétien pour chaque jour», on lit: «Un bon chrétien, le matin en s'éveillant, doit faire le signe de la Croix et offrir son cœur à Dieu, en disant ces paroles ou des paroles semblables: "Mon Dieu, je vous donne mon cœur et mon âme"» (*Catéchisme de saint Pie X*, Versailles, Éditions de la R.O.C., 1969, p. 218).

77. David Herbert Lawrence (1885-1930) est l'auteur de *Sons and Lovers* (1913), de *Lady Chatterly's Lover* (1928) et de plusieurs autres romans, nouvelles et recueils de poésie. Il eut de nombreux ennuis avec la justice anglaise, à cause de son insistance sur la sexualité, notamment dans *Lady*

Chatterly's Lover, dont la publication intégrale ne fut autorisée qu'en 1960, lors d'un procès historique.

78. Dans les *Annales du Monastère des Ursulines de Québec* (t. VII: *1927-1935*), on lit à propos de mère Marie-du-Bon-Conseil: «Malgré un état de santé et une indépendance qui inquiétaient plusieurs membres du chapitre, elle fut admise à la sainte profession et prononça ses vœux deux ans plus tard. [...] Sa santé donna toujours de sérieuses inquiétudes. Si sa grande originalité de caractère lui valut bien des ennuis, disons aussi que sa parfaite charité brilla aux yeux des personnes qui étaient les plus prévenues contre elle. Jamais on ne l'entendit médire de personne, jamais non plus elle ne se plaignit des procédés désobligeants. Toujours prête à rendre service, elle se montra généreuse dans le pardon des petits froissements qui lui venaient de ses rapports quotidiens. Involontairement, elle fit quelquefois souffrir, mais qu'elle était bonne, compatissante et serviable!»

79. Le décret synodal n° 35 de 1923, du pape Pie XI (1857-1939), interdit «les danses lascives quelque nom qu'elles portent, afin d'opposer une digue efficace à la vague montante du néo-paganisme». Dans une lettre pastorale de la même année, le cardinal Louis-Nazaire Bégin de Québec (1840-1925) précise: «Nous réprouvons fortement les danses qui sont lascives, soit en elles-mêmes— telles que le "tango", le "fox-trot" [...] soit dans la manière de les danser — telles que la "valse", le "polka" [...] nous réprouvons fortement ces danses comme des occasions directement prochaines de péché, et nous les défendons expressément dans tout le diocèse [...]» (circulaire n° 166, *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, Henri Têtu et Charles-Octave Gagnon, éd., nouvelle série, t. XII (1919-1925), [1925?], p. 401-402).

80. Le premier chemin de fer transcontinental au Canada, le Canadian Pacific Railway, incorporé en 1881, fut un des projets majeurs du gouvernement de John A. Macdonald. Des hôtels, tel que le Château Frontenac à Québec (bâti en 1893), furent construits pour accompagner l'expansion du chemin de fer à travers le pays.

81. Dans une circulaire envoyée au clergé du diocèse, le 20 décembre 1924, le cardinal Bégin note que son décret de l'année précédente a été généralement respecté, tout en ajoutant que, «comme il y a eu quelques exceptions et que, d'autre part, la saison des amusements approche, nous recommandons aux pasteurs de rappeler à leurs ouailles le texte du décret synodal n° 35 et de leur déclarer que ce décret est encore pleinement en vigueur et qu'il le sera tant qu'il n'aura pas été positivement révoqué» (*ibid.*, p. 402).

82. Voir *supra*, note 76.

83. Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, O.S.U. (Albertine Larochelle, 1879-1966), prononça ses vœux le 19 février 1903. Sa nécrologie la décrit comme un «excellent professeur de français, d'histoire et de géographie [...] douée d'une intelligence supérieure et d'une mémoire prodigieuse».

84. La «grippe espagnole» fut le nom donné à la pandémie de grippe qui s'abattit sur le monde entier en 1918 et 1919, produisant entre vingt et quarante millions de morts. L'Espagne fut le premier endroit où la maladie se montra de façon dramatique, tuant près de huit millions de personnes dans le seul mois de mai 1918.

85. Émile Combes (1835-1921). Docteur en théologie, il renonça à devenir prêtre et se lança en politique. Il fut président du Sénat (1894-1895), ministre de l'Instruction publique (1895-1896) et président du Conseil (1902-1905). Sa politique anticléricale (loi de 1904 interdisant l'enseignement aux membres des communautés religieuses) provoqua une rupture entre le gouvernement français et le Vatican. Cette loi fut suivie, après sa démission en janvier 1905, par la loi de séparation de l'Église et de l'État. Par la suite, plusieurs membres de communautés enseignantes émigrèrent au Canada.

86. Nous n'avons pu trouver, parmi les nécrologies des Ursulines, de religieuse de ce nom correspondant à la description qu'en donne Claire Martin.

87. Claire Montreuil fit sa communion solennelle le 18 mai 1924, selon un document conservé aux archives des Ursulines à Québec.

88. Voir *supra*, note 54.

89. Le chanteur André Serval, de son vrai nom Jean-Paul Bédard, devint ami de Claire Martin à l'époque où elle était annonceure au poste CKCV à Québec. Il vécut en France de 1954 jusqu'à sa mort en 1982.

90. En 1853, le chirurgien français Charles Gabriel Pravaz (1791-1853) et le médecin écossais Alexander Wood (1817-1884) inventèrent simultanément la seringue hypodermique, utilisée pour les transfusions de sang et pour les injections de morphine contre la douleur. En France, elle fut connue sous le nom de «seringue de Pravaz».

91. Napoléon Bonaparte (1769-1821) fut premier consul à vie (1802-1804), puis empereur des Français, de 1804 jusqu'à sa défaite à Waterloo en 1815.

92. Mère Marie-Jean, O.S.U. (Clara Taschereau, 1888-1966), prononça ses vœux le 3 février 1913. Elle fut maîtresse de classes et de divisions au Vieux-Monastère des Ursulines de 1921 à 1926. Dans sa nécrologie, on la décrit

comme «affable, souriante, avec une pointe d'humour irlandais qui n'entamait pas le respect» et on note son talent exceptionnel de conteuse: «À l'heure de la récréation, les enfants se groupaient autour de sa grande chaise et la magie des histoires commençait à s'opérer.»

93. L'un des hymnes les plus célèbres de l'église catholique, le «Veni Creator Spiritus» est attribué à Rabanus Maurus (776-856). On le chante aux vêpres, à la Pentecôte et dans toutes les circonstances où l'on invoque le Saint-Esprit.

94. Selon les *Annales* du monastère, la mort de mère Marie-du-Bon-Conseil, des suites d'une intervention chirurgicale, n'est survenue que le 2 mai 1928, soit trois ans après le départ de Claire du pensionnat des Ursulines. On mentionne cependant une première opération, le 11 décembre 1925, dont elle faillit mourir.

95. La maison d'édition française Alfred Mame et Fils publiait des classiques dans des éditions à couverture rouge.

96. Claire Tranchemontagne (voir *supra*, note 20).

97. Une seule lettre de Louis Pelland, fils d'Alfred Pelland et de Claire Tranchemontagne, à Claire Martin est conservée dans le fonds Claire-Martin de la Bibliothèque nationale du Canada. Elle contient des renseignements sur son père, mais ne mentionne pas le sort de sa mère (lettre non datée, probablement de 1966, BNC).

98. «Je connais bien aussi M^me^ Alfred Pelland qui était une Tranchemontagne, fille du marchand de Berthier chez qui j'allais avec Alice, votre mère [..], dont elle était l'amie. Quand Alice arrivait à Sorel pour ses vacances, de chez son grand-père, elle venait dire ses bonjours — et tous les jours nous nous voyions: c'était notre enfance qui s'écoulait, nous étions du même âge. Après son mariage avec M. Montreuil, nous ne nous sommes pas revues» (lettre du 6 mai 1964, BNC).

99. Fébronie Dostaler O'Leary, l'épouse d'Émile O'Leary, se sépara de son mari vers 1920 et partit vivre en Belgique avec ses quatre enfants, Dostaler, Walter, Marguerite et Alice.

100. Dostaler O'Leary (1908-1965) fut journaliste à *La Patrie* de 1937 à 1957, membre de l'équipe de *La Relève* et, de 1934 à 1937, du mouvement nationaliste des Jeune-Canada, fondé par André Laurendeau, Gérard Filion et d'autres en 1932. Il fut expulsé de ce mouvement après la publication de son tract *Séparatisme, doctrine constructive* (1937), ouvrage considéré comme trop radical par le groupe. Dostaler O'Leary est aussi l'auteur de deux autres ouvrages:

Introduction à l'histoire de l'Amérique latine (1949) et *Le roman canadien-français* (1954).

101. Walter O'Leary (1910-1989), diplômé de l'École des sciences politiques à Paris, fut président des Jeunesses Patriotes, groupe nationaliste de droite qui publia le tract séparatiste de son frère Dostaler en 1937. En 1960, il fut un des membres fondateurs du Rassemblement pour l'indépendance nationale, et, après 1968, militant actif pour le Parti québécois.

102. Mère Saint-Gervais, C.N.D. (Marie-Philomène-Valéda Bissonnette, 1893-1967), fit sa profession le 16 décembre 1913. En 1925, en plus d'enseigner, elle s'occupait du réfectoire et de la procure au couvent de Beauport.

103. La Pompadour, la Champmeslé et la Brinvilliers furent toutes trois de célèbres courtisanes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle en France. La marquise de Pompadour fut la favorite officielle du roi Louis XV, la Champmeslé fut la maîtresse de Racine et la marquise de Brinvilliers a été rendue célèbre par l'affaire des poisons (1676).

104. Dans la comptine, la mère Michel, ayant perdu son chat, offre un baiser à celui qui l'a trouvé et qui demande une récompense. Son interlocuteur «qui n'en a pas voulu / Lui dit: "Pour un lapin, votre chat est vendu"».

105. Mère Saint-Philippe-Néry, C.N.D. (Marie-Blanche-Yvonne Robillard, 1880-1951), fit sa profession le 16 juin 1903. En 1925, elle s'occupait des sixième et septième années au couvent de Beauport.

106. Tomás de Torquemada (1420-1498), prêtre dominicain et l'un des conseillers les plus influents de l'Infante Isabella, fut le premier Grand Inquisiteur de l'Espagne. Sous son autorité plusieurs milliers de personnes, notamment des Juifs, moururent sur le bûcher ou furent cruellement torturés.

107. Île bretonne de deux kilomètres de long, au large de la pointe du Raz. Moins de trois cents personnes y vivent à longueur d'année.

108. Situé dans les Andes, sur la frontière entre la Bolivie et le Pérou, le lac Titicaca est le plus haut lac navigable au monde. D'une longueur de 190 km, il est à 3 810 mètres au-dessus du niveau de la mer.

109. Pie VII (Barnaba Chiaramonti, 1740-1823) devint pape en 1800. En 1801, il conclut avec Napoléon un concordat qui, pendant plus d'un siècle, gouverna les relations entre l'Église française et Rome.

110. Jérôme Bonaparte (1784-1860), frère cadet de Napoléon, épousa une jeune Américaine, Elizabeth Paterson, pendant un voyage aux États-Unis en 1803. Sous la pression de Napoléon et de sa mère, le mariage fut annulé en

1805, malgré le fait qu'Elizabeth était enceinte. Leur fils Jérôme conserva le nom de Bonaparte tout en étant exclu de la succession. Il n'y eut pas de filles issues de ce mariage.

111. John Milton (1608-1674): son œuvre la plus connue est *Paradise Lost* (1667).

112. Après plusieurs tentatives infructueuses de mise en valeur et de colonisation au cours du XIX^e siècle, l'île d'Anticosti fut achetée en 1895 par le chocolatier français Henri Menier, qui la peupla de cerfs et de daims. Elle est devenue depuis réserve provinciale.

113. Fondé en 1118 pour la défense des pèlerins en Terre-Sainte, l'Ordre du Temple fut persécuté en France au début du XIV^e siècle, notamment parce qu'il ne relevait que du pape. Sous la pression du roi Philippe IV, les procès de Templiers aboutirent à des condamnations à mort et à la dissolution de l'Ordre par Clément V en 1314.

114. «Lui, par contre, après avoir offert pour les péchés un sacrifice unique, siège pour toujours à la droite de Dieu / attendant désormais que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied» (Hébreux, 10: 12-13).

115. Sœur Saint-Émile-Marie, C.N.D. (Albertine Lamonde, 1905-1981), fit sa profession le 20 janvier 1925. En 1926, elle s'occupait des sixième et septième années au couvent de Beauport.

116. Mère Saint-François d'Alverne, C.N.D. (Marie-Jeanne-Berthe Alexandre, 1901-2000), fit sa profession le 15 novembre 1922. En 1926-1927, elle s'occupait de la première classe et du premier pensionnat au couvent de Beauport.

117. Empereur romain de 54 à 68, Néron était doté d'une étrange sentimentalité, alliée à une peur constante, qui lui faisait aimer et tuer ceux qui l'entouraient.

118. Mère Saint-Georges-Martyr, C.N.D. (Marie-Georgianna Laroche, 1887-1972), fit sa profession le 4 janvier 1908. En 1925, elle s'occupait du réfectoire et d'ouvrages manuels au couvent de Beauport.

119. Fils de David et de Maakah, Absalon fit tuer son demi-frère Amnon pour venger le viol de sa sœur, puis se révolta contre son père. La Bible le montre vaincu, retenu dans sa fuite aux branches d'un chêne où s'est prise sa chevelure (II Samuel, XIII-XVIII).

120. Femme cultivée et de mœurs libres, Ninon de Lenclos (1616-1706) tenait un salon dont l'influence fut considérable. Elle y réunissait une société spirituelle qui faisait, comme elle, profession de libertinage.

121. Jeune fille romaine de famille noble, réputée pour sa beauté, sainte Agnès refusa tous les nombreux prétendants qui la demandaient en mariage en disant qu'elle était promise à un époux divin. Elle fut décapitée par l'empereur Dioclétien en 304 ou 305.

122. Sœur Sainte-Arsène-le-Jeune, C.N.D. (Lucienne Blanchet, 1905-1980), fit sa profession le 19 août 1924. En 1925, elle était la responsable des petites au couvent de Beauport.

123. La danse de Saint-Guy, maladie connue aussi sous les noms de danse de Saint-Vitus et de chorée de Sydenham, est caractérisée par des mouvements de muscles involontaires.

124. Berthe Hébert avait épousé Eugène Martin le 16 avril 1917, en l'église Saint-Jean-Baptiste, à Québec.

125. Depuis le XVI^e siècle en France, on utilise le terme «maison des filles repenties» pour désigner une maison de correction pour mères célibataires et pour des filles ayant des problèmes avec la justice.

La Joue droite

1. «M^lle Reynès» (connue sous le nom de Reynès-Monlaur), née à Montpellier en 1870, est l'auteure d'une vingtaine de romans édifiants que l'abbé Louis Bethléem juge «exquis». Selon le résumé de Bethléem, *Le Rayon* est un «roman où l'auteur se propose de reconstituer l'état d'âme des premiers auditeurs de Jésus, le rayonnement divin sous le ciel de Galilée» (*Romans à lire et romans à proscrire: essai de classification au point de vue moral des principaux romans et romanciers (1500-1932) avec notes et indications pratiques. Onzième édition (121^e au 140^e mille)*, Paris, Éditions de la revue des lectures, 1932, p. 563).

2. Sœur Saint-Alexis, C.N.D. (Marie-Agnès-Lydia Tremblay, 1893-1974), fit sa profession le 8 janvier 1913. De 1925 à 1927, elle enseignait le solfège et s'occupait du soin des malades au couvent de Beauport.

3. Journal fondé en 1907 à Québec sous le nom de *L'Action sociale catholique*, avec le but de «vivifier les différentes formes d'activité humaine par les enseignements de l'Église». Le journal paraîtra de 1915 à 1962 sous le nom de *L'Action catholique*, pour ensuite devenir *L'Action* (1962-1971), puis *Action-Québec* (1971-1973) (André Beaulieu et Jean Hamelin, *La Presse québécoise des*

origines à nos jours, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, t. IV, p. 260-265).

4. Fondé en 1904 pour le soin médical des travailleurs des chantiers et des employés du chemin de fer et utilisé plus tard pour le soin des anciens combattants, tuberculeux et gazés de la Première guerre, le Sanatorium du Lac Édouard devint dans les années 1920 un lieu de grande renommée pour le traitement des tuberculeux. Partiellement détruit par un incendie en 1943, il fut transformé en foyer d'hébergement pour malades chroniques en 1966.

5. Berthe Nadeau, une cousine de Gérard, qui avait habité un an avec le père de Claire Martin et sa première épouse, écrivit plus tard à Claire Martin: «Ce que nous en avons eu des fessées Gérard et moi, et pour des bagatelles, j'avais toujours des bleus partout car il n'y allait pas de main morte quand il s'y mettait» (lettre du 11 octobre 1966, voir *infra*, p. 680).

6. Sœur Saint-François-de-Borgia, C.N.D. (Anna-Marie-Jeanne Parent, 1899-1977), fit sa profession le 27 février 1923. En 1928, elle s'occupait d'enseignement ménager et de la sacristie au couvent de Beauport.

7. Noël de Chamilly était l'amant de sœur Marianna Alcoforado et le destinataire de ces lettres, parues en France en 1669 sous le titre *Lettres portugaises*. Il est généralement admis aujourd'hui qu'il s'agit d'un faux littéraire, dont le véritable auteur était Gabriel Joseph de Lavergne, vicomte de Guilleragues (1628-1685).

8. Le père Victor Lelièvre (1876-1956), o.m.i., né en Bretagne et venu à la paroisse Saint-Sauveur à Québec en 1903, se fit vite connaître comme «le père des ouvriers» et répandit la dévotion au Sacré-Cœur dans tous les coins de la province. En 1923, il devint directeur de la maison de retraites Jésus-Ouvrier, destinée aux hommes de toute la région de Québec.

9. Sœur Saint-Honoré-de-Cantorbéry, C.N.D. (Julie-Alvina Normand, 1864-1934), fit sa profession le 23 novembre 1886. Elle fut supérieure et directrice des classes au couvent de Beauport, de 1926 à 1928.

10. *Verboten*: «interdits», en allemand.

11. La compagnie T. Eaton, fondée à Toronto en 1869. Dès 1884, les catalogues Eaton furent utilisés à travers le Canada pour des achats par la poste. Le premier catalogue en langue française date de 1927.

12. La Société Gant Perrin, fondée au XIX^e siècle à Grenoble, constitua une chaîne de magasins exclusivement destinés à distribuer sa propre fabrication.

Les gants Perrin, faits à la main, étaient considérés comme un signe de grande élégance.

13. Sœur Sainte-Sabine, C.N.D. (Yvonne Meunier, 1903-1956), fit sa profession le 19 août 1924. En 1928, elle s'occupait de la deuxième classe et des cinquième et sixième pensionnats au couvent de Beauport.

14. Sœur Saint-Louis-de-Grenade, C.N.D. (Marie-Alexandrine Cédillot, 1892-1936), fit sa profession le 25 juillet 1922. En 1927, elle s'occupait de la septième année et partageait la responsabilité du pensionnat au couvent de Beauport.

15. Alfred Prévost (1881-1945), avocat, membre du Parti conservateur et autorité reconnue en matière de droit municipal, épousa Marie-Louise Montreuil en 1907. Professeur de droit municipal à l'Université Laval dès 1915, il fut maire de la ville de Beauport de 1923 à 1930 et fut nommé juge à la Cour supérieure en 1933. Il passa à la Cour du banc du roi le 1er octobre 1942.

16. Alfred et Marie-Louise Prévost eurent cinq filles: Berthe, Louise, Julienne, Marcelle et Thérèse.

17. Greta Garbo (Greta Gustafsson, 1905-1990) joua avec John Gilbert (1897-1936) dans trois films muets à grand succès: *Flesh and the Devil* (1926), *Love* (1927) et *A Woman of Affairs* (1928).

18. En 1918, la Faculté de médecine de l'Université Laval acquit l'hôpital Laval et en fit un centre de spécialisation en phtisiologie (tuberculose pulmonaire).

19. Sœur Saint-Pierre-Damien, C.N.D. (Marie-Antoinette-Lydia Bazinet, 1893-1984), fit sa profession le 27 janvier 1914. En 1928, elle enseignait la musique au couvent de Beauport.

20. *Oremus* («Prions») est l'invitation à prier prononcée par le prêtre avant les courtes prières au début et à la fin de la messe.

21. Le dimanche de la Quasimodo est le premier dimanche après Pâques. Le nom vient des premiers mots du chant d'introduction à la messe de ce jour: «*Quasimodo geniti infantes*» («comme des nouveaux-nés»).

22. Mots dits par le Christ à Marie-Madeleine après la Résurrection. «Jésus lui dit: "Marie!" Se retournant, elle lui dit en hébreu: "Rabbouni!" — ce qui veut dire: "Maître". Jésus lui dit: "Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père"» (Jean 20: 16-17).

23. *Quand j'aurai payé ton visage* (Montréal, Cercle du Livre de France, 1962).

24. Camille Roy (1870-1943), prêtre, professeur et critique. Entre 1922 et 1943, il occupa quatre fois les postes de supérieur du Petit Séminaire de Québec et recteur de l'Université Laval.

25. Henri-Raymond Casgrain (1831-1904), prêtre, critique et animateur de la littérature, fonda l'École littéraire de Québec en 1860 et fit connaître les œuvres de plusieurs écrivains, dont celles d'Octave Crémazie et de Laure Conan.

26. *Nos origines littéraires* (Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1909) est un des premiers ouvrages d'histoire littéraire au Québec. Mgr Camille Roy y décrit la situation de la littérature au Canada français entre 1760 et 1840.

27. «Le Cygne», poème de jeunesse de Sully Prudhomme (1939-1907), parut dans *Les Solitudes* (Paris, Lemerre, 1869). *Le Cygne* de Camille Saint-Saens (1835-1921) est la partie n°12 du *Carnaval des animaux* (1887), et la seule qu'il ait autorisé à jouer pendant sa vie.

28. Pièce de couvent basée sur le récit évangélique selon lequel Jésus, ayant rencontré la procession funéraire du fils d'une veuve lors de son entrée dans la ville de Naïm, ramène le mort à la vie en touchant le cerceuil (Luc 7: 11-15).

29. Sœur Sainte-Jeanne-Martyre, C.N.D. (Yvonne Lafleur, 1907-1985), fit sa profession le 20 janvier 1927. En 1927-1928, elle enseignait le piano et le cours commercial au couvent de Beauport.

30. Sœur Sainte-Julienne-Falconiéri, C.N.D. (Joséphine-Maria Leroux, 1896-1987), fit sa profession le 17 janvier 1919. De 1928 à 1931, elle s'occupa de la première classe, ainsi que des septième, huitième et neuvième années au couvent de Beauport.

31. Communauté religieuse fondée à Poitiers en 1703 par Marie-Louise Trichet (1684-1716) et saint Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1716) pour travailler dans les écoles, les hôpitaux et les prisons.

32. Dans le Livre de Jonas (Ve ou IVe siècle av. J. C.), Jonas, fuyant l'ordre divin, est avalé par une baleine dans le ventre de laquelle il passe trois jours et trois nuits, puis il va prêcher à Ninive.

33. Prophète biblique, disciple d'Élie qui lui transmet ses pouvoirs surnaturels avant de monter aux cieux dans un chariot de feu: «Il monta de là à Béthel; et comme il cheminait à la montée, des petits garçons sortirent de la ville, et se moquèrent de lui. Ils lui disaient: Monte, chauve! monte, chauve! Il se retourna pour les regarder, et il les maudit au nom de l'Éternel. Alors

deux ours sortirent de la forêt, et déchirèrent quarante-deux de ces enfants. De là il alla sur la montagne du Carmel, d'où il retourna à Samarie» (*Rois* II, 2, 23-25).

34. *Le Chemin des larmes ou un amour déçu*, roman anonyme, Mont-réal, Beauchemin, 1896, 480 p.

35. Élégie composée en mai 1835, dans laquelle le jeune Alfred de Musset (1810-1857) chante le deuil d'une jeune fille de quinze ans avec qui il a partagé un amour chaste et romantique.

36. Joseph-Isaïe Galerneau, né à Charlesbourg en 1872, fut ordonné prêtre en 1898. À partir de 1905, il fut vicaire, puis curé, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Québec.

37. Louise-Françoise de La Baume Le Blanc, maîtresse de Louis XIV de 1661 à 1667, reçut le titre de duchesse de La Vallière après avoir été supplantée dans les affections du roi par la marquise de Montespan. Elle se retira dans un monastère de carmélites en 1674.

38. Sœur Sainte-Antoinette-Marie, C.N.D. (Marie-Antoinette-Anna Robert, 1896-1982), fit sa profession le 25 juillet 1922. De 1928 à 1939, elle enseigna la musique au couvent de Beauport.

39. «Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots»: vers tiré du *Lutrin* de Nicolas Boileau.

40. Dynastie qui régna sur l'Autriche de 1278 à 1918 et qui augmenta sa puissance en Europe par une politique de mariages. Les Habsbourgs héritèrent presque tous d'une lèvre inférieure avancée, qui leur donnait l'air de faire la moue.

41. Les romans (*La Terre qui meurt*, 1899; *Le Blé qui lève*, 1907) de René Bazin (1853-1932) étaient appréciés par la bourgeoisie catholique française à cause de leur attachement aux valeurs traditionnelles.

42. Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704), prélat, théologien et écrivain célèbre surtout pour ses oraisons funèbres.

43. Voir *supra*, note 36.

44. Chef gaulois, Vercingétorix (72-46 av. J.C.) mena la lutte contre les conquérants romains. Il fut vaincu par César à Dijon en 52 av. J.C. et mourut en prison à Rome.

45. Le test Bordet-Wassermann permettant de détecter la syphilis par prélèvement de sang fut développé par les microbiologistes Jules Bordet et August von Wassermann en 1906.

46. Chanteuse de music-hall, sur la rive gauche à Paris, dans les années 1920 et 1930, avant Édith Piaf et Charles Trenet; on se souvient surtout de son interprétation de «Parlez-moi d'amour».

47. Barcarolle: titre donné aux compositions musicales qui imitent ou suggèrent les chansons (*barcarole*) des gondoliers vénitiens. Ce genre de composition fut très utilisé dans l'opéra romantique; l'exemple le plus illustre est la barcarolle du deuxième acte des *Contes d'Hoffmann* (1881) de Jacques Offenbach.

48. Damia (Marie-Louise Damien, 1889-1978): tragédienne de la chanson réaliste en France de 1911 à 1949, sa chanson-fétiche était « Les goélands» de Lucien Boyer.

49. La Palma: chanteuse qu'on présentait comme «La Palma de l'Empire» parce que c'est dans cet établissement de Paris qu'elle chantait au début de sa carrière. Fred Pizella: chanteur et joueur d'accordéon dans le music-hall parisien vers 1929. Jean-Baptiste Clément (1836-1903): auteur de nombreux chants sociaux et de chansons destinées au café-concert. Florelle (Odette Rousseau, 1901-1974) débuta à La Cigale, où sa tante était caissière. Meneuse de revue, elle connut ensuite une carrière où se succédèrent tour de chant et cinéma. Henri Garat (Henri Garascu, 1902-1959): chanteur de music-hall qui, après 1930, devint jeune premier dans un grand nombre de comédies musicales. Il tourna trente-neuf films entre 1932 et 1943.

50. Lys Gauty (Alice Gauthier, 1908-1993): chanteuse d'une nouvelle génération qui émergea avec la venue de la radio dans les années 1930. Dans des chansons comme «Le chaland qui passe» (1936), elle évoqua des amoureux face à un avenir incertain. En fin de carrière elle se retira à Nice où elle enseigna le chant. Jean Tranchant: décorateur qui devint compositeur, chanteur et pianiste. Ses compositions réalisent la rencontre de la chanson française traditionnelle et du jazz. Pour ses premiers disques («Le piano mécanique», 1936), il se fit accompagner par Stéphane Grappelly et Django Reinhardt. Guy Berry (Gustave Courtier, 1904-1982): chanteur des années 1930 qui fréquentait l'Alhambra, les Folies-Belleville, le Palace et le Trianon. Son nom est attaché à la création de «La révolte des joujoux» (1936).

51. «Y avait un thé tango» (paroles de Charles-Louis Pothier, musique de Charles Borel-Clerc, 1928) fut chanté plus tard par Tino Rossi et par Édith Piaf.

52. Selon Claire Martin, la chanson «Je ne sais rien de toi» faisait partie d'une opérette Mitzi, montée en France dans les années 1930 et peut-être traduite de l'allemand. L'œuvre *Opérette*, de Noel Coward, qui fut jouée à Londres en

1938 et dont l'un des personnages, Mitzi, est une comtesse allemande, doit peut-être son inspiration à la même source.

53. *Les trois masques* (1929): premier film parlant français, tourné en deux semaines en Grande-Bretagne et présenté le 31 octobre 1929 au cinéma Marivaux. Il s'agit d'une histoire d'amour et de violence qui se passe en Corse.

54. *Un trou dans le mur* (1930): histoire d'un jeune avocat sans cause qui se fait engager comme chauffeur dans un château où, grâce à un parchemin, il espère trouver un trésor. Jean Murat y joue avec Dolly Davis; Louise Lagrange n'est pas de la distribution, mais elle joua dans une autre histoire d'avocat, *Le Défenseur*, la même année.

55. *Un soir de réveillon* (1933): comédie amoureuse réalisée par Karl Anton avec Arletty, Meg Lemonnier et Henri Garat comme interprètes.

56. *Dactylo* (1931): histoire d'amour dans laquelle Marie Glory joue une jeune dactylo indépendante qui, malgré elle, tombe amoureuse de son patron.

57. Marcelle Chantal joua d'abord à l'Opéra et fit ses débuts à l'écran dans *Le Collier de la reine* (1929). Ses rôles misaient sur sa beauté, son tempérament dramatique et sa distinction un peu froide. Albert Préjean: vedette du cinéma muet et parlant, notamment dans les films de René Clair et dans *L'Opéra de quat'sous* de Pabst. Colette Darfeuil joua dans près de 115 films entre 1920 et 1952, souvent comme ingénue ou coquette. Gina Manès fut l'une des plus grandes vedettes du cinéma muet; elle interpréta plusieurs rôles marquants, notamment dans *Napoléon* (1927) d'Abel Gance et dans *Thérèse Raquin* (1928). Elle joua dans *Le Requin*, le premier grand film sonore tourné en France, mais son étoile déclina lentement après l'avènement du cinéma parlant.

58. Publication mensuelle émanant du sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré.

59. Guy Chantepleure est le pseudonyme de M^me^ Edgar Dussap, née Jeanne Viollet (1875 - ?), l'auteure d'une vingtaine de romans sentimentaux destinés à un public féminin. L'abbé Bethléem classe ses livres dans la catégorie de «Romans honnêtes» (p. 437). François Mauriac (1885-1970): romancier dont les intrigues (*Thérèse Desqueyroux*, 1927; *Le Nœud de vipères*, 1932) mettent en scène les passions, l'angoisse et la culpabilité janséniste de la bourgeoisie catholique de sa région natale de Bordeaux. Zénaïde Fleuriot (1829-1890): romancière catholique et conservatrice, auteure de 83 romans édifiants, aux intrigues bien nouées et écrits dans un style coulant. Maurice Dekobra (1888-1973): auteur de romans populaires à intrigues sentimentales ou

passionnelles, dont *Mon cœur au ralenti* (1924). Victor Margueritte (1866-1942) commença à écrire en collaboration avec son frère aîné Paul alors qu'il était officier dans l'armée française. Il écrivit ensuite des romans plus militants, surtout en ce qui concerne l'émancipation de la femme, dont *La Garçonne* (1922), qui fut le grand scandale littéraire du temps. Delly: nom de plume de Marie Petitjean de la Rosière (1875-1947) et de son frère infirme Frédéric (1876-1949). Ils publièrent, en collaboration, plus de cent romans d'aventures et d'amour entre 1908 et 1943. Ces romans, dont *Esclave ou reine* (1909) et *Magali* (1910), connurent un succès énorme auprès du public féminin.

60. Les romans (*L'Immoraliste*, 1902; *La Porte étroite*, 1909; *La Symphonie pastorale*, 1919) d'André Gide (1869-1951) explorent les tensions entre intelligence, sensualité et spiritualité. Son roman *Les Faux-monnayeurs* (1925) est une des premières œuvres modernes à explorer le processus de la création artistique.

61. Charles Maurras (1868-1952): écrivain et homme politique français, admirateur de la Grèce antique, qui fonda le mouvement nationaliste L'Action française (1908-1944). Les œuvres de Maurras furent mises à l'Index par Rome entre 1914 et 1939. Ayant soutenu Mussolini, Franco et le maréchal Pétain, il fut condamné à la réclusion en 1945, mais gracié peu de temps avant sa mort.

62. Victor Hugo (1802-1885), chef de l'école romantique et auteur d'une œuvre monumentale comprenant pièces de théâtre (*Hernani*, 1830; *Cromwell*, 1887), romans (*Notre-Dame de Paris*, 1831; *Les Misérables*, 1862) et d'innombrables recueils de poésie, dont *La Légende des siècles* (1859-1883).

63. La librairie Garneau à Québec succéda à la librairie Crémazie fondée par le poète Octave Crémazie et son frère Jacques en 1844. Après avoir été la propriété de Samuel Chaperon à partir de 1879, elle fut rachetée par J.-P. Garneau en 1899.

64. Magazine de la National Geographic Society, fondé en 1888.

65. Allusion aux cheveux des membres du groupe britannique les Beatles (John Lennon, Paul McCartney, George Harrison et Ringo Starr), qui ont révolutionné la musique populaire dans les années 1960.

66. Guy de Fontgalland (1913-1925): jeune Parisien qui mourut de diphtérie à l'âge de onze ans. Après sa mort, on lui attribua de nombreuses guérisons.

67. Gérard Raymond (1912-1932), né à Québec, décida très jeune de devenir prêtre, missionnaire et martyr, et il consigna dans son journal ses mortifications quotidiennes. Mort de tuberculose à vingt ans, il devint l'objet d'une biographie qui le présentait comme un modèle de sainteté pour les jeunes.

68. Fondé par saint François d'Assise en 1221 pour satisfaire les aspirations d'hommes et de femmes cherchant à vivre une spiritualité franciscaine tout en restant dans le monde, le Tiers-Ordre de Saint François exista en Nouvelle-France dès 1678. Après une longue interruption due à la Conquête anglaise, il revint au Québec en 1890. Dans la décennie 1920, le Tiers-Ordre comptait plus de 100 000 membres au Canada français (*Les Franciscains au Canada 1890-1990*, Jean Hamelin (dir.), Québec, Éditions Septentrion, 1990, p. 99-121).

69. Le dieu Vichnou, membre de la Trinité et protecteur de l'univers dans la mythologie védique, est armé de nombreux bras.

70. Voir *supra*, p. 466, note 33.

Page laissée blanche

Variantes

I: Manuscrit dactylographié de 233 feuillets avec corrections et ajouts à l'encre bleue. Papier à lignes bleues au verso. Le manuscrit commence à ce qui correspond à la ligne 38 de la présente édition; les pages 25, 67 et 122 (première page du deuxième tome de l'œuvre publiée) manquent.

I^a: Fragment de trois feuillets à l'encre bleue, commençant au bas de la page 2 du manuscrit (l. 91-136).

I^b: Fragment de dix feuillets à l'encre bleue, inséré entre les pages 5 et 6 du manuscrit (l. 215-432).

I^c: Fragment de deux feuillets à l'encre bleue, inséré après la page 22 du manuscrit et numéroté 22*bis* (l. 828-859).

I^d: Fragment de quatre feuillets renumérotés et placés plus avant dans le manuscrit (l. 2579-2763).

I^e: Fragment de cinq feuillets renumérotés et placés plus avant dans le manuscrit (l. 3186-3350).

I^f: Feuillet non situé, faisant partie d'un fragment non retenu dans le texte (voir appendice I)

II: Quatorze feuillets dactylographiés sur papier pelure reprenant le début du texte, intégrant I, I^a et I^b et retravaillant les deux premières pages.

II^a: Deux feuillets (numérotés 2 et 3), copie carbone des pages 2 et 3 de II, avec corrections et ajouts à l'encre bleue.

III: Deux manuscrits, dactylographiés à double interligne sur papier pelure avec des ajouts à l'encre bleue, correspondant à deux tomes intitulés, respectivement, *Dans un gant de fer* et *La Joue droite*. Le premier manuscrit comprend 237 feuillets; le deuxième, 205 feuillets.

IV: Édition du Cercle du Livre de France. Texte de base.

IV[a]: Exemplaire de *La Joue droite* (Cercle du Livre de France) portant des corrections de la main de Claire Martin (fonds privé).

Les variantes sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent; elles sont appelées dans le texte par le signe ° et sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Les signes suivants en indiquent la nature:

R rature
A ajout
D texte déchiffré sous la surcharge
S surcharge

La Joue gauche

III <Page de titre:> CLAIRE MARTIN / / DANS UN GANT DE FER / / On ne doit <...> vérité. Voltaire / / PREMIÈRE PARTIE / / LA JOUE GAUCHE

1-8 II [A <épigraphe:> *Aux vivants on doit des égards aux morts on ne doit que la vérité. Voltaire*] DANS UN GANT DE FER [R *Ma révolte eut été grande si,*] [D *quand* S *Quand*] j'avais *seize* ans, [A *si*] on m'eût dit que je pardonnerais et facilement encore [R . A *ma révolte eût été grande.*] J'y tenais à ma haine. *Il fut un temps où il* ne se passait pas *un* jour <...> sa *vitalité.* Pour réentendre le *bruit* des <...> les *empêchent* pas

11-15 II pour *lui.* Les dernières années, il était *fragile, pitoyable, sans défense,* à la merci *des autres comme* un enfant. *Il est* trop <...> souvenir *même* et

17-22 II progéniture. *C'est bien ainsi.* L'époque <...> reproches *est* bien <...> tremblant *et* démuni, *dépossédé* de tout ce qui fait l'homme: la vue, l'ouïe, le muscle, l'entendement, *étranger en chacune de ses fibres à la* force

23-25 II Il *n'inspirait* plus que *le désir de le dorloter, comme il avait dû, à l'autre bout de ses quatre-vingt-dix années, en inspirer le désir* à II[a] Il [D *n'* S *ne*] [A *nous*] inspirait plus que [R *le désir de le dorloter* A *douceur*], [R *comme il*] [AR *ainsi qu'il* A *celle qu'il*] *avait dû, à l'autre bout de ses quatre-vingt-dix années,* [R *en*] *inspirer* [R *le désir*] à

27 IV bâti comme il était à <ponctuation rétablie d'après II,II[a]>

29 II,II[a] de *mûrir.* / / Quand

32 IV impitoyable je <ponctuation rétablie d'après II,II[a]>

33 II,II[a] affadir *son* pardon

33 II[a] morales [R — A ,] je

35 II offensé — et IIa offensé [R — A ,] et

36-38 II,II[a] pardonné , on <...> peut *donner.* / / À

38 I avec [D *le* S *la*] [R *désir* A *décision*] que j'ai prise de *faire ce récit* [R *assez atroce*]. [D *Ceci* SR *Cela* A *Ceci*] n'a

40 I,II,II[a] cela. *Mon* père

40 I place *dans un livre. Il* était

44 I,II,II[a] pitié *qui m'est venue* comme

45 I visiteuse *inattendue* qui

48 I,II,II[a] pas *au juste* à

48 I âge [R *je me suis aperçue* A *j'ai compris*] que *je n'étais pas née là où il aurait fallu pour avoir une enfance heureuse mais* je peux

49 II,II[a] lot *mais* je peux

50 I grande. [R *Un jour,*] [D *je* S *Je*] me suis [R *rendu*] aperçue [A *un jour*] [R *que je savais depuis longtemps*] que c'était raté [R *, que* A *et que je le savais depuis longtemps :*] j'étais

51 I,II,II[a] de *la variété* enfant-martyr

52 I et [R *qu'*] il y en avait plein la maison de [R *la* A *cette*] *même variété* [R *que moi*]. Aussi II,IIa et, *de cette même variété,* il

53 I d'un *regard* aigu que [D *je l'ai* S *j'ai*] regardé passer [R *cette* A *mon*] enfance, [R <illisible>] avec

54-66 II[a] monstruosité. / / [A *On me dit, parfois, quand je parle de ce livre que j'écris : « C'est votre folklore. La mémoire n'y est pour rien. On n'a pas de* [A *sa petite enfance de*] *souvenirs* [A *aussi*] *précis* [R *qu'à partir de 8 ou 9 ans.*]» *J'envie ceux qui me parlent ainsi. Ils ont eu une enfance heureuse. L'enfance heureuse laisse peu de souvenirs. C'est un flot égal où flottent de menus objets : une partie de campagne, un jouet préféré, la visite des cousins de Winnipeg — mais quand on a, tous les jours, raison de craindre que les malheurs d'aujourd'hui soient encore plus grands et plus nombreux que ceux d'hier, l'attention s'affute et devient scandaleusement précoce. La mémoire aussi, par voie de conséquence* [R *s*] — / / *L'espoir aussi est précoce parce que, tout petit, on apprend à compter sur la mort et qu'on trouve les adultes tellement vieux.*] / / «Quand

66 I grande...» / / *Pour l'enfant, c'est un lendemain qui se situe si loin qu'il en est presque inatteignable et je me suis demandée bien souvent si j'aurais la force de*

l'attendre II grande...» / / C'est un lendemain qui se situe si II[a] grande...» / / [A *Mais*] *C'est un lendemain qui se situe* si

69 I d'attendre. / / *Au couvent,* On II d'attendre. / / [R *Au couvent,*] [D *on* S *On*] On II[a] d'attendre. [A *1°*] / / [R *Au couvent,*] [D *on* S *On*] On

70 I,II disait *sans cesse* que II[a] disait [R *sans cesse* A *pourtant*] que

71 I,II,II[a] vie *et* que

71 I trop *sottes* pour II,II[a] trop [D *sottes* S *sots*] pour

71 I,II,II[a] pour *nous en apercevoir. C'était une vieille apostrophe* que

73 I sérieux. Et, si sottes que II,II[a] sérieux *et, si* [D *sottes* S *sots*] que

75-78 I L'espoir *chez l'enfant, l'espoir inexpugnable, mais* [R *si*] [A *dont la réalisation est tapie] si loin de sa portée. L'espoir qu'il serait bien empêché d'expliquer avec des mots.* / / De II,II[a] L'espoir, *chez l'enfant —mais dont la réalisation est tapie si loin de sa portée— l'espoir qu'il serait bien empêché d'expliquer avec des mots, l'espoir est inexpugnable.* / / De

78 I parole. / / *N'avoir à prendre ni responsabilités ni décisions constituait, censément, le plus gros de cette béatitude que nous ne savions pas apprécier. Nous n'avions pas, non plus, le droit de décider si nous avions ou non mérité les coups que nous recevions. Ça ne* [D *fait* S *faisait*] *rien.* C'était

79 I années et *c'était* entendu II,II[a] années et

79 I,II toutes. Lève-toi II[a] toutes.[A <Seul subsiste un signe d'insertion: l'ajout figurait probablement au feuillet suivant, qui manque.>] Lève-toi

84 I marche, *mets-toi à genoux,* tends

84 I droite *et tais-toi. Tu es heureux. Nous vivions du Dickens en toute ignorance.* / / Je suis II droite. *et tais-toi. Tu* es heureux. II[a] droite. *et tais-toi.* [A *Deux petits coups de gant*] Tu es heureux.

89 I sais c'est

90-137 I espèce. / /<Ajout manuscrit: «Ici page 5», pour appeler l'insertion de I[a] (l. 91-136).> *Ce mariage se fit, bien entendu, d'étrange façon. Mon père était veuf d'une pauvre fille, Laura, morte à 22 ans, qui lui avait laissé un garçonnet, Gérard. L'enfant venait d'être* [R *très*] *malade. Un Jésuite, qui se trouvait être le confesseur de maman fut chargé de trouver une mère pour l'enfant et une femme pour le père.* / / Mon père

90-97 I[a] espèce / / [R *À 23 ans, maman n'était pas encore mariée. Son père m'a souvent dit. À cette époque*] [R *un peu inquiétant*] / / *À 23 ans maman* [R *n'*] *était* [R *pas*] *encore* [R *mariée* A *célibataire*]. *J'*imagine qu'autour d'elle on *devait commencer à s'inquiéter. Pourtant, je sais par mon oncle qu'elle avait été plusieurs fois demandée.* [R *Mais il s'était toujours trouvé que ces prétendants n'habitaient*

pas à Québec.] [R *Par une coïncidence*] *mais il arriva que ce ne fut jamais par* [R *des*] *un québecois et* [R *maman* A *elle*] *ne voulait pas quitter la ville où vivaient ses parents. Tout cela est* [R *fort*] *plausible et correspond fort bien* [R *au* AR à *son* A au] *caractère* [D . S *de*] la

96 III m'a [R *souvent*] raconté

98-114 I[a] bien les femmes <...> crainte, [R *la peur* A *l'incapacité*] de vivre, [R *celle* A *la peur*] du siècle et celle de l'au-delà [R *connurent* A *atteignirent*] leur culminance. *Avant elles,* les femmes, [A *celles des villes en tout cas*] *avaient un peu bénéfié de la liberté d'esprit* [A *respiraient encore un peu de l'air libre*] *que le monde connût avant l'ère* victorienne. [R *La mère de* A *Grand-*]maman, [A *ses sœurs, ses belles-sœurs,*] quoique fort éloignées de l'esprit voltairien étaient [R *bien moins timorées* A *plus* AR *émancipées* A *audacieuses*] que maman. Les grands-mères de maman, [A *si j'en crois les quelques anecdotes qu'on m'a dites,*] l'étaient encore plus. *D'autre part,* dès ma génération, *les femmes ont* commencé <...> vraiment *subi le plus étouffant* de l'aventure féminine — *aventure qui fut,* je crois, [A *plus*] pénible ici qu'ailleurs car *nous étions, si petits que nous sommes, le plus important carrefour de* [R *la* A *toutes les*] *réactions que l'on vit jamais.* J'ai

114-118 I[a] victorienne, *nous* savons ce que [R *cela veut dire. Nous devons* A *le monde doit*] à Victoria. <...> pour *en* sentir tout le poids. Ajoutons-*y* le <...> des *réfugiés que nous valut la séparation de l'Église et de l'État en France* et

120-137 I[a] coup [A *et nous voilà pris dans un espace assez mal oxygéné.*] // Maman était une femme *sensible et* intelligente. Cela ne l'empêcha pas d'être *une femme* chroniquement terrifiée. Le piège où la vie la précipita, je *le* vois *se creuser* [R *sous ses pieds*] *devant elle.* Je <...> amour enfantin [R *là où un amour filial eût suffi* A *plutôt que filial*]. Je <...> aux [AR *douteux*] bouleversements de la passion [A *pas du tout convaincue que la recherche du bonheur terrestre est légitime.*] Je la vois aussi, [R *hélas*] toute persuadée qu'aucune femme [R *combien en avons-nous vues à cette époque*] n'a <...> le *Ciel* exige de son dévouement. [R *Car cette époque sera plus fertile que nulle autre en sacrifices holocaustes.*] Les femmes sacrifiées ne seront jamais *aussi* nombreuses qu'à *cette* époque. [R *Il semble que* A *Par exemple,*] presque <...> soin [R *de vieux parents ou*] <En haut de la 3ème page de I[a]: [R de pauvres vieilles filles qui soignaient leurs vieux parents] et en bas de cette même page: «Les femmes qui se croyaient tenues»> d'une mère impotente ou de jeunes neveux orphelins — et cela [R *s'accept*] se prenait comme un dû. // Mon père <fin de I[a]>

137 I fille, *Laura, morte à 22 ans, qui lui* avait <...> être [R *très*] malade <...> maman fut III fille [R *qui était morte à 22 ans*], morte

141-145 I père. / / [R *Maman, comme par malchance, n'avait été demandée que par des garçons habitant d'autres villes et qu'elle avait refusés pour ne pas* A *À 23 ans, maman n'était pas encore mariée. Mon oncle m'a souvent dit qu'elle avait été demandée, plusieurs fois, par des garçons de Montréal* [R *et qu'elle* A *à qui elle*] *répondait toujours qu'elle préférait rester célibataire.*] / / *Bref, mon père fut agréé. Cet enfant malade, la perspective de vivre près des siens, la recommendation du confesseur, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour lui faire voir, en tout cela, le doigt de Dieu ? Et puis, les mariages ne se font-ils pas dans le Ciel?* / / On m'a

143 III providentielles *ne m'est pas difficile à imaginer.* Bref

145-159 I Laura <note au verso: «C'était tante Coucoune (M^me^ Simard je crois — sœur de Laura)».> était venue voir grand-maman la veille de la cérémonie, *qu'elle l'avait adjuré de* [R *ne pas la laisser se faire.* AR *rompre le mariage* A *renvoyer mon père pendant qu'il en était encore temps.*] Ces <...> En 1908, [R *decommander un mariage*] *rompre* [R *des fiançailles*] *la veille du mariage...On devait s'évanouir rien que d'oser y penser. Il se fit* et les époux partirent pour [A *leur*] voyage <...> pourquoi. *Maman* avait, *paraît-il,* «la mort *dans* le visage». [R *Je ne peux parler de toute l'époque qui précéda ma naissance que par oui-dire, mais*] [D *il* S *Il*] *ne m'est pas difficile* [D *de l'* S *d'*] imaginer [A *toute l'époque qui précéda ma naissance.*] *Le propre de ces situations est d'être toujours bonnet blanc et blanc bonnet.* Je [R *sais* A *n'ignore pas*], par <...> aînée [R ,] après dix mois de mariage, qu'elle avait, *déjà,* été cruellement battue, que mon père essayait, déjà, de l'empêcher le plus possible de voir [R *ses parents*] grand-papa

161-163 I six ans, *nous étions* quatre rejetons [A *dont j'étais le plus jeune*] *du tigre et* [A *de*] *la colombe.* / / Le plus III six ans, *nous étions* quatre rejetons, dont j'étais le plus jeune, *du tigre et de la colombe.* / / Le plus

163 I est charmant. *C'est une veine incompréhensible. Un tout petit* peu

165 IV rang ce <ponctuation rétablie d'après I,II>

167 I crépus, *(cette* chevelure au reste, *a* [R *toujours*] été II crépus *(cette* chevelure, au reste, *a* été III crépus *(cette* chevelure

170 I coiffeurs*) et les* démêler II coiffeurs*), et les* démêler III coiffeurs*). Les* démêler, quand *ils avaient* ce

170 I,II démêler *n'était pas une mince affaire quand ils avaient ce vaporeux d'avant les premiers coups de ciseaux .* Aussi

173 I dessus et grand-maman [D *qui chantait* S *chantant*] pour

174-178 I mal. [A *Je me souviens même de la chanson non pas pour l'avoir entendue à deux ans mais pour avoir été toujours peignée, par grand-maman, au son de cette chanson* [R *. Je sais que*] *que je lui réclamais chaque fois. Je* [R *sais* A *me souviens*] *même* [R *quelle* A *de la*] *chanson* [R *elle chantait*] *puisqu'elle*

[R *c'était*] *chantait encore la même* [R *lorsque je fus assez grande*] *en me peignant plusieurs années plus tard alors que j'étais assez grande pour apprendre la chanson.*] // «En

179 I d'aujourd'hui // *Cela* c'était II d'aujourd'hui // Ça

181 I,II pigeon-vole...// C'était le refrain. Il finissait, j'ai

182 I exactes, en

185 I s'agissait [R *dans la chanson*] . Il

186 I,II nécessaire *d'avoir* beaucoup

190 I,II chez *nos grands-parents*, nous

192 I était *venue se réfugier chez sa mère.* J'ai II était [R *venue se réfugier*] partie

192-202 II époque. [A *J'ai entendu raconter ce seul exploit de la vie matrimoniale de maman au moins vingt fois par mon oncle, son frère. Mon grand-père et lui avaient été voir le ministre de mon père — par bonheur, ce ministre se trouvait être de leurs amis — et l'avaient supplié d'éloigner le tigre pour quelques jours. Le ministre n'y alla pas de main morte: mon père fut envoyé pour six mois à la baie d'Hudson* [R *ou autre lieu de ce genre il me semble bien que ma mémoire est fidèle sur ce point*]. *Il n'eut pas sitôt le dos tourné que nous partîmes tous les cinq, armes et bagages. Armes, c'est une façon de parler. Nous étions plutôt de l'espèce désarmée. Bagages aussi, au reste. Maman laissa un mot sur la table de la cuisine et remit la clef au propriétaire.*] *Nos grands-parents nous gardèrent* deux ans.

193-195 I vie matrimoniale de ...> frère. *Mon grand-père et lui avaient été trouver le ministre* de

196 III tigre [R *pour quelques jours*] quelques

197-203 I jours. Le ministre <...> envoyé *pour six mois à la baie d'Hudson ou autre lieu de ce genre, mais il me semble bien que ma mémoire est fidèle sur ce point.* Il n'eut pas sitôt *le dos tourné* que nous partîmes tous les cinq [A ,] *armes et bagages.* [R *Armes c'est une façon de parler, car*] [D *nous* S *Nous*] étions plutôt de l'espèce désarmée [D . S :] [R *Bagages*] *armes, c'est une façon de parler. Bagages aussi, au reste. Maman laissa un mot sur la table de la cuisine et remit la clef au propriétaire de l'appartement. // Nos grands-parents nous gardèrent deux ans, entièrement à leurs frais.* Il

204 I,II Mon *vrai* grand-père

205 I Martin, *était mort* alors II Martin, [R *était mort* A *mourut*] alors

205 I maman était fillette

205 I,II,III fillette (*Elle* s'appelait

206 I,II Martin. *J'ai* pris son nom de famille *au premier prétexte que j'ai eu de* me

207 I lorsque [R *j'ai je commençai*] je

208 I,II devins *spikerine* à

208 I radio). [R *Il* A *Ce Joseph Martin*] était

208 I,II était, *parait-il*, un

209-211 I sourire. [D <signe d'insertion> S *(livre)*] Il n'avait I[b] [A *Il a* [R *publié*] *écrit «le code municipal de la Prov. de Québec» ce qui ne m'autorise pas à dire que je tiens de lui le goût d'écrire.*] Il n'avait

212 I heureuse. [R *En mourant* A *A sa mort*], [R *il avait laissé*] ses affaires [A *étaient*] fort embrouillées <dans la marge à gauche: «addiction»>

214 I pour *élever ses deux enfants.* <Ici commence le fragment I[b] (l. 215-432), auquel renvoie la note suivante : «J'ai eu la (derrière à la main 6 Pages)»> / / J'ai

216 I[b] laissé [R *en somme, de des de Martin,*] que moi [D . S *de*] Martin, en

217 I[b] somme. [A <Signe d'insertion, mais l'ajout manuscrit manque: seule la version dactylographiée (II) subsiste>] étrange. <La note de bas de page a été ajoutée en III.>

219 II la [R *plume du Père Lejeune*] plume

221 II Je *ne* comprends *pas trop* cette

223-225 I[b] étrange. *Comme beaucoup d'autres* [A *jeunes*] *canadiens-français, il semble que* [R *toute*] *sa vie et sa carrière* [D *ont* S *aient*] *été influencés par la rébellion et l'*exécution

225 I[b] Riel. *Il* fut

227-229 I[b] abandonnèrent *le parti* [R *libéral* A *conservateur*] *avec fracas* — Lorsque *l'on brûla Sir John A. McDonald en effigie, à Québec,* il II,III abandonnèrent *le parti conservateur avec fracas.* Lorsque *l'on brûla Sir John A. McDonald en effigie, à Quebec,* il

229-233 I[b] prononça [D *cette parole «historique» qui s'est conservée* S *des paroles «historiques» qui se sont conservées [R et que Robert Rumilly cite dans son «Histoire de la Province de Québec»*]: «Je romps <...> orangistes...». Puis <changement de stylo> *et, aux élections* [A *fédérales*] *de 1887, il se présenta contre Sir Adolphe Caron* [R . *Il fut battu*] *qui ne fut réelu qu'avec une faible majorité.* / / [R *Je n'ai jamais reçu de confidences de grand-maman, mais quelques indices.*] Après

231 II orangistes.» *Il* se

234 I[b] des *anglais,* Joseph Martin abandonna, *je crois,* la

235 II,III religieuse ce

235 I^b qui *dut être une des* [D *raisons* S *sources*] *de mésentente avec* ma II qui *fût, assurément, une des causes de mésentente* entre

237-244 I^b 1896 trois jours avant le triomphe de Laurier contre qui les évêques avaient fait campagne. Il *n'avait que 41 ans et c'était mourir tôt de toutes façons. // Au reste,* l'affaire Riel eut *toutes sortes de retentissements* dans ma famille maternelle et l'on n'en parlait pas sans *réticence.* [A [R *Tout comme l'affaire Dreyfus en France*] *Ce dut être un peu partout la même chose car...*] [R *Ce fut un peu* [R *notre* A *l'*] *histoire Dreyfus* [R *à nous les* A *des*] *Canadiens. Il y avait bien sûr d'un côté ceux qui étaient pour Riel et de l'autre ceux qui étaient contre —mais au sein des ces groupes il y avait surtout familles*] Des familles *de tradition* conservatrice

244 I^b voyaient *tout à coup un* de II voyaient certains de

245-249 I^b passer [D *de* S *dans*] *l'autre* [R *coté* A *parti*], *de* pieux jeunes [R *gens* A *hommes*] *devenaient «voltairiens».* [A *et quelques uns de ceux qui étaient déjà d'esprit libéral devenaient libres penseurs.*] [A *Ainsi*] *Je* me

250 I^b parlait *souvent* du mari [R *de* A *de sa cousine — qui était aussi*] *sa meilleure amie — en des termes hésitants et mystérieux.* Cet II parlait, parfois, *du mari de sa cousine en des termes hésitants et mystérieux.* Cet

251 I^b Pelland, *avait recueilli le* fils de Louis Riel *et,* [R *avec l'aide d'Honoré Beaugrand,*] *s'était occupé de lui jusqu'à ce qu'il* eût

253-255 I^b d'homme. [R *Lui*] *Je ne sais pas jusqu'à quel point l'affaire Riel influença* Alfred Pelland mais II d'homme. *// Je ne sais pas à quel point* l'affaire

256-261 I^b employer *l'expression* de maman. [AR *C'était, au reste, une forte tête* A *Au reste, il n'avait jamais été du parti de la soumission: tout jeune étudiant en droit, il avait tenté, avec l'aide de 2 camarades, de faire sauter la colonne Nelson, à Montréal. Ce qui avait causé un certain remous dans l'Empire de sa majesté la reine Victoria.*] [A Puis R *Puis*] Il [R *était mort* A *mourut*] subitement

256 II maman. Au

258-260 II camarades, il <...> Montréal. *Ce* qui causa *un certain* remous

261-264 I^b temps de <...> de l'Eglise, de quoi sa femme ne *s'était jamais consolée.* <En haut du deuxième feuillet: «(Claire Pelland—page 78 [où Claire Martin fait allusion à une «Claire», amie de sa mère.])»> // Grand-maman

263-267 I jamais. // *Après* [R *quelques* A *deux*] *années de veuvage, elle* rencontra <...> Bondy. *Avec* ces noms à tiroir[A *s*] [R *que je serais bien en peine d'expliquer car il ne s'agit sûrement pas de noblesse,*] ils

267-269 I,II étaient *faits pour* s'entendre. Ils s'épousèrent par amour. *Ce* qui <...> l'amour, [R *vers 1900* A *en 1898*], était *déjà* un

270-274 I au *Canada français. «Oliérie n'avait aucune raison de se remarier, nous dit un jour ma grand-tante Martin, car nous aurions pu* l'aider pécuniairement. // Tous les commentaires *que je pourrais ajouter ne pourraient que nuire à la pure beauté de semblable réflexion.* Aussi II au pays du Québec. // — *Oliérie n'avait aucune raison de se remarier, dit un jour ma grand-tante Martin, car nous aurions pu* l'aider pécuniairement. // Tous les commentaires *que je pourrais ajouter ne pourraient que nuire à la pure beauté de semblable réflexion.* Aussi

274 I pas. <signe d'insertion de la deuxième partie du fragment I^b, à laquelle renvoie la note suivante: «Suite p. 5 à la main 3 pages»>

275-280 I^b différente [R *Il semble qu'elle était plus disposée à se tourner vers les sciences que vers* [R *l'inévitable* A *le*] *droit ou le notariat comme il était d'usage à l'époque.*] La politique et le droit qui *allaient si souvent* <I^b,II *de paire*> en ce pays *ne* [D *semblaient* S *semblent*] *avoir* attiré ni grand-papa *qui était pharmacien* ni son père, qui fut *arpenteur géomètre.* [R <mot illisible> *La politique ne semble pas les avoir attirés* [R *non plus que* A *ni*] *le droit,* [R *ce qui allait* A *qui allaient*] *si souvent de pair en ce pays. Grand-papa était pharmacien, son père fut arpenteur géomètre et je vois là une disposition aux sciences*] il <...> trouver [D *un* S *le*] notaire. [R *Originaire de Créancey en Champagne, cette*] *La famille,* [R *arrivée au pays en 1639*] *habitait* [A *depuis 1672*] sur

280 I^b premier à II premier *fils* aîné à

281 I^b ville. [R *Son père, l'arpenteur-géomètre*] // J'ai en <I^b,II,III *mains*] l'histoire

283-288 I^b Créancey, en Champagne, arriva *au pays en* [D *1639* S *1641*]. Il <I^b,II *était marié avec*> Eléonore de Grandmaison qui, <I^b,II à 19 ans> en était déjà à son *2e* mariage et qui devait par la suite se marier deux autres fois. [R *Je ne sais pourquoi*] J'ai <...> avec *ses 4 maris,* un

287 II ces [R *mariages*] veuvages

288 I^b,II trop «*meublée*» et *un peu* trop

289-294 I^b être *tout à fait honnête.* M. Pierre-Georges Roy <...> Nouvelle-France?» [A *et il répond tout de suite par de pieuses hypothèses*] *Quand* on

290 II il *répond* tout de suite *par* de

294 I^b mourir [A *seul*] en

295 II après avoir «abandonné

296 I^b un *3e* mari, le sieur de Beaulieu, <I^b,II *qui fut*> assassiné par

297-300 I^b un *4e*, [A *M. de la Tesserie*] *qu'elle épousa moins de 5 mois après* [R *la*] *l'assassinat, on commence à se demander en effet si M. de Chavigny* [A *pourvu d'une femme aussi...agitée,*] *n'avait pas* [A *eu*] de II un quatrième, *M. de la Tesserie,*

qu'elle épousa moins de cinq mois après l'assassinat, on commence à se demander, en effet, si M. de Chavigny

300 I[b] s'exiler. Quoi qu'il en soit il avait laissé 6 enfants

302 I[b] et *l'un* [R *e*] [R *d'elles* A *d'eux*], Marguerite II et *l'un d'eux,* Marguerite

303 I[b] Bondy *dont les parents étaient originaires de St Germain d'Auxerre* — [R *Ce qui* A *Cela*] *fait* que II Bondy. *Cela fait* que

304 I[b] il *était du moins par la famille de sa femme, mon cousin à la 6[e]* génération II il *était du moins, par la famille de sa femme, mon cousin à la je-ne-sais-combientième* génération

305-308 I[b] ravit. *Cela me suffit.* / / J'ai

307-356 II filial. [A *J'ai toujours vu chez grand-papa une photo ou un portrait, je ne sais plus bien, d'André-Hospice-Télesphore, l'arpenteur-géomètre qui était mort subitement alors qu'il travaillait loin de son village. On avait apporté son cadavre au manoir un soir de décembre et, bien des années après, grand-papa parlait de cela avec beaucoup de tristesse. Cependant, ironique comme il était, j'imagine qu'il ne pourrait relire sans rire l'article nécrologique qu'écrivit à cette occasion un certain abbé Thibeaudeau. Cela pourrait s'intituler «Exercice sur les lieux communs» et mérite en tout cas d'être cité in extenso.* / / *«Article nécrologique — »* / / *Je m'arrête bien avant l'abbé T. qui continue son exercice sur plusieurs pages* [R <illisible>] *et qui* [R <illisible>] *termine comme il se doit par une citation latine.*] / / Puisque

308-313 I[b] chez *grand-papa* une photo ou un portrait — je ne sais plus bien — [R *du père de grand-papa*] d'André-Hospice-Télesphore, l'arpenteur géomètre — [R *le père de grand-papa*] — qui était mort subitement alors qu'il [R *arpentait*] *travaillait loin de son village.* On [R *l'*] *avait* [R *ramené* A *apporté*] *son* cadavre au manoir un <...> de *cela* avec

314 I[b] pouvait *relire sans rire* l'article

317-356 I[b] et *mérite, en tout cas, d'être cité in extenso* / / Puisque III et *pour cette raison, mérite, je pense, d'être cité.* / / Nous

356 I[b] aux [R *famille* AR *sources* A *origines*], je veux noter <I[b],II *le peu que je sache*> sur

358-366 I[b] Franchère [R *auteur de*] qui fit la traite des fourrures dans l'ouest *canadien,* participa à la fondation d'Astoria à l'embouchure [R *de la* A *du*] fleuve Columbia et écrivit là-dessus *un livre intitulé* «Relation <...> 14», *Grand-maman en* [R *avait un exemplaire*] dans sa bibliothèque. [R *et je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu maintenant car c'est un livre rare*] *un exemplaire qui* [R *a disparu, je* [A *le*] *crains,*] *fut probablement perdu au hasard des malheurs de ses dernières années.* [R *Nous savons tous combien il est fréquent*] / / [A (*Tout de suite*

après — l'histoire des La Chevrotière)] <Au verso de la deuxième page: *Mais que sont devenus les livres de mes grands-parents !.* [A *Ils furent perdus au hasard des malheurs de leurs dernières années.*] [R *Que de trésors* [A *et que de souvenirs* R *et que de souvenirs*] *perdus: de souvenirs aussi.*]. *Il semble que, sur ce continent, tout est* [R *prétexte*] *avec les papiers, les lettres et les photos.*> Du

363 IV fidèle grand-maman <ponctuation rétablie d'après II>

366 I[b] nom fut II nom au

368 I[b] Il [R *mourut*] se noya près de l'île d'Orléans et

370 I[b] juillet *1667* <tirets pour appeler l'insertion de la citation>

370-381 II juillet 1667 [A *et voici ce qu'en dit le journal des Jésuites aux dates des 19 et 22 juillet 1661. En effet pour inciter nos ancêtres à l'abstinence, on n'avait rien trouvé de mieux que de leur refuser la sépulture chrétienne s'ils mouraient en état d'ivresse. Il semble que, parfois, l'ennui qui devait être assez effroyable, avouons-le, était plus fort que la peur. Curieux mépris des chiens chez ce charitable jésuite !.*] / / Le

381-386 I[b] grand-maman, Agapit *D. de B.* était médecin à Sorel *et je crois* [R *bien*] *que* [D *le* S *son*] *grand-père l'était aussi. En tout cas, je garde* [R *le*] *souvenir* [R *de* A *d'*] *une histoire terrifiante qu'elle me racontait et il me semble bien que c'était de son grand-père qu'il s'agissait.* Il revenait [R *de sa tournée de visites* A *d'aller visiter*] [D *des* S *ses*] malades II revenait *d'aller* visiter ses malades par un jour de grand froid. [R *quand ses chevaux*] *Sur la place* [R *de l'Eglise* A *publique,*] glacée comme une patinoire, *ses chevaux prirent peur,* tournèrent II grand-maman, [R *était médecin à Sorel*] Agapit Douaire de Bondy, était médecin, à Sorel, *et je crois* [R *bien*] *qu'il en* [R *était* A *fut*] *de même pour le grand-père. En tout cas, je garde souvenir d'une histoire qui me terrifiait et il me semble* [R *que c'était* A *bien qu'elle* [R *arriva*] *était arrivée*] *au grand-père de grand-maman* [R *qu'elle était arrivée* A *plutôt qu'à son père*.] Il

386 II chevaux *en prirent peur,* tournèrent

387-390 I[b] traîneau. [R *la tête du* A *le D*[r]] de Bondy <...> mais, [A *la voiture rétablie*] *il put* [R *retourner chez lui* A *continuer sa route.*] *Seulement, et c'est là où* l'histoire me donnait *la chair de poule, en entrant chez lui il dit à sa femme* — «[R *Fais*] *Envoie quelqu'un* chercher

389 et c'est [R *ainsi* A *ici*] que l'histoire

391-395 I[b] de *faire* son testament, de recevoir les derniers sacrements puis il mourut. [R — *Raconte moi* [R *la mort* A *l'histoire*] du traîneau.] Ce récit me stupéfiait et je demandais *souvent* à <...> grand-maman «Je

400-403 I[b] pontifical. [A *Car*] *Celle-là* [R *aussi*] *donnait* [A *également*] [R *la chair de poule* A *le frisson.*] Il <...> prénom [A *chez les Bondy*] se conservait <...> de *Frs* se

404-407 I^b Chevrotière —. [A *En 1868*] [A — *il devait être* [R *l'aîné* A *l'un des aînés*] *de la famille car g-m n'avait alors que 6 ou 7 ans* —] *Il était parti* [A *pour*] *défendre* [R *le pape* A *Pie IX*] *comme* [R *beaucoup de* A *plusieurs*] *canadiens-français* et II,III Chevrotière —. En

407-410 I^b plupart *d'entre eux, il n'avait pas eu* l'occasion de se battre. *Il était donc, sain et sauf,* <I^b,II *sur le point*> *de revenir.* [R *Pour son dernier soir romain*]. *Le dernier soir, il sortit seul.* Le lendemain, [R *au matin* A *à l'aube*] on [A *le* R *le*] *retrouva* [R *son corps* A *son cadavre*] un

411 I^b cour [R *de son hôtel*] de la maison qu'il

412-417 I^b tué grand-maman? // — Je ne sais <...> autre. // — *Peut-être* [A *qu'*] un mari jaloux [R *disait* A *insinuait*] *grand-papa en riant.* // — *François! Je t'en prie.* // L'histoire du mari jaloux ne me semblait pas *très* romanesque

418-423 I^b Être *tué à la place d'un autre* [R *c'est-à-dire*] sans que personne ne puisse jamais savoir [R *pourquoi* A *à la place de qui*], *cela* [A *m'*]ouvrait un tel champ de suppositions que la tête [R *m'en* A *me*] tournait. Pendant deux ou trois jours, *je ne faisais plus rien d'autre que chercher* de

425 II Comment! *tu* penses

425-430 I^b à [R *cela* A *lui*], s'étonnait [R *grand-m* A *elle.*] // Eh oui! j'y pensais et j'y pense encore [R *souvent* A *quelques fois*] [R *Il a son nom,*] [D *dans* S *Dans*] la Cathédrale de Montréal [R *avec les autres Zouaves morts piteusement, ceux-là. Tout en haut de la liste de ceux qui partirent*] à main [R *droite* A *gauche*], *en entrant,* [R *il a* A *on peut lire*] [R *on peut lire son nom*] *on a gravé les noms des Zouaves pontificaux* [A *sont là gravés*] *et j'y ai trouvé celui* [R *de l'* A *du grand-*] *oncle Agapit.* // *Ah, que je les aimais tous (même ceux que je n'avais jamais vus) tous ces Bondy, ces Paulet, ces Pontbriand.* <fin de I^b>

428-431 II avec [D *ceux* S *celui*] des autres zouaves, «A. Bondy». [A *ironie du sort: la raison profonde de sa mort fut* [D *cert* S *sans doute*] *la même que pour l'ancêtre Thomas.*] // Que

448 II Aussi, résistais-je <...> cesse. // *Parfois, quand il se passait à Québec quelque grand événement,* tante

448 III mal [R *au*] à

450 II famille *et même avec* sa sœur Eloïse *qui, étant de santé fragile, ne se déplaçait guère.* Grand-maman

458-460 II menaces *à son bonheur* sont facilement *remises au lendemain.* La <...> monde et

461-464 II illusion *qu'il finirait bien par arriver quelque chose* qui <...> venir *me chercher.* // La

464 II réservait tout le contraire *de la* réalisation <...> brutalement séparés

468 II revus. // Plusieurs nuits par année, je rêve qu'une porte devant *quoi je passe, par hasard,* s'ouvre

472 II là, cachés, en

472 II que *je passe* devant

476-481 I grand-maman *ne croyait pas que partager le lit d'un mari ne doit se subir que pour mériter le Ciel, tout en vendant son corps* [R , *ce* A *pour être nourrie et logée, ce*] *n'était pourtant pas faute d'être pieuse. (Elle l'était même un peu trop pour mon goût, car je n'ai jamais eu, à aucun moment de ma vie, de penchant pour la piété. Je ne m'en vante ni ne m'en excuse: je suis née ainsi.)* [R *Et puis* A *Seulement*], *comme* elle était jolie, intelligente et fort cultivée, *elle n'était pas cagote. Elle aimait rire. Je me souviens des lettres ravissantes et pleines d'amour qu'elle m'adressait quand il ne nous fut plus permis de nous voir et* pourtant, à cette époque, les raisons d'être *gaies nous manqueront singulièrement. Autre* chose

476-478 II Elle était jolie, intelligente <...> gaies. *Elle aimait rire.* Les

481-485 II singulièrement. *Autre* chose qui me plaisait bien en elle *c'est* qu'elle ne croyait pas qu'il y eût *répugnance, entre l'intellectualité et l'habileté* manuelle. Dans ma famille paternelle, on *pratiquait qu'une intellectuelle ne sait rien faire de ses* dix

482-490 I pas, *comme on le pratiquait dans ma famille paternelle, qu'il y ait répugnance entre l'intellectualité et l'habileté manuelle. Là-bas, on professait qu'une femme ne peut lire et savoir faire cuire les pommes de terre.* [A *(Dois-je dire qu'on n'avait pas choisi la lecture?)*] *Grand-maman pouvait* faire tout

487-490 II que [R *au contraire seules les intellectuelles*] *ce sont, au contraire, les intellectuelles* qui <...> les [R *manches*] robes <...> et *pouvait* faire

491 II Ainsi quand

492 I,II qu'elle *attendait de celui qui serait appelé à coudre* le vêtement <fin de II>

496-498 I qu'il [R <illisible>] *soit usé* à la corde. // *Grand-papa* ([A *car*] *l'autre, l'inconnu, le vrai quoi, n'a jamais été nommé par nous que «le grand-père Martin») était un homme* [R *gai* A *rieur*], *spirituel,* jamais

499 I plus. *Quoique son commerce fut prospère, il n'a* [A *presque*] rien

502-510 I pareil. *J'en suis restée marquée pour la vie:* [R *on n'a jamais pu me séduire qu'en me faisant rire. Il m'arrive encore de rêver à lui, la nuit, et tout mon rêve ne consiste qu'à l'entendre rire.*] [R <illisible> *et, de tous les hommes que je connais, celui qui lui ressemble le plus* A *on n'a jamais pu me séduire si on n'était pas de son espèce et, de tous les hommes que j'ai rencontrés, celui qui est le plus près de lui c'est mon mari.*] [A *Envers elle, grand-papa fut toujours attentif, tendre et*

débordant d'admiration] / / Quand nous arrivâmes chez lui, *toute la smala,* je [AR <au verso> *Quand nous arrivâmes chez lui je venais de naître. Est-ce cela* [A *pour cette raison — celle même, en somme, qui fait que le dernier-né*] *qui me mérita les escales heureuses qui ensoleillèrent presque chaque année de ma triste enfance? Escales qui furent refusées à mes frères et sœurs — ce qui me fait me demander comment ils ont pu survivre moi qui ne l'ai pu que de justesse. Cela* [R *et mon âge, je suppose* AR *ma situation parmi*] *et mon rang dans la famille. Quand nous quittâmes leur maison, mes aînés* [R *allaient déjà au couvent*] *étaient déjà aux études — puis les petits se mirent à arriver l'un après l'autre.* [R *Jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge scolaire,*] *Aussi resterai-je toujours, en cette maison, et sans égard à ceux qui naîtront* [R *après moi* A *plus tard*], *la dernière-née avec tout ce que cela comporte de privilèges et je pense surtout à ces escales heureuses,* [A *à toutes*] *ces vacances* [R *passées là* A *douces*] *que je suis la seule à connaître.*] / / Au bout

512-514 I maman, [R *toujours*] le même Jésuite [A *toujours*] qui arriva chez mes grands-parents, [R *un jour,*] *tout* chargé <...> père. *Tout* chargé

516-520 I entraîner [R . *Autrement dit, chaque fois que mon père couchait avec une fille, c'était maman qui péchait.* A *et cela seulement comptait.*] Il y avait de quoi terrifier *une jeune femme de cette époque.* D'autre part [A <au verso> *Il y avait de quoi terrifier la pauvre femme, d'autant plus que mon père avait pris la précaution de lui écrire quelquefois pour lui faire savoir «qu'il avait toutes les femmes dont il avait besoin».*]

523 I car [A *je sais que*] grand-maman

526 I une [R *grande* AR *vaste* A *grande*] maison, [R *pas laide* A *belle*] mais <...> choisit dans

537-540 I à portée <...> loin. *Nous étions coincés. Comme des rats.* / / Je n'ai

541 I trois *ainés* m'ont

544 I voilier *durant les longs après-midis* de

546 I le [D *puissent* S *pussent*]. Maman

548 I cette [R *conversation*] [D *coversation* S *conversation*] que

549 I me [R *peignait* A *coiffait*] alors

550 I maison qu' [A *au même âge,*] *elle avait quittée, pour n'y jamais revenir,* [R *à l'âge de deux ans*]. *Ce qui me frappe dans tout ceci, c'est que dans* les deux cas les murs

554 I il *y avait* dans <...> contenaient *d'immenses* couronnes

558-562 I censée *venir les reprendre. Aussi était-il défendu d'y toucher.* Cependant, les fleurs se laissaient arracher avec tant de facilité *et* faisaient de si jolis bouquets, que ce n'était pas une mince tentation. [A *Au bout de sept ou*

huit ans R *Au bout de sept ou huit ans*] Madame Gagnon [A ,] qui <...> n'y *vouloir* plus jamais revenir [R ,] ce

564-567 I expédia [R , *au bout de sept ou huit ans,*] les couronnes à la veuve. J'imagine un peu [A *quelle fut*] sa surprise en recevant ce *funèbre* colis [A *au bout de sept ou huit ans*]. Il <...> était *remariée entre temps*, mais

570-574 I enfant. [R *S'il avait pu prévoir, le pauvre, ce qui l'attendait dans les vingt ans à venir, nul doute qu'il n'eût tourné court.*] Quel pouvait-être l'état d'esprit de *ma* pauvre douce et faible *maman quand elle se voyait mettant au monde tous ces* petits malheureux? [A <au verso> *en se retrouvant, comme devant, productrice de petits malheureux dont elle savait bien qu'une partie de leur vie au moins, serait abominable*] / / En tout cas

576-583 I Si, *de temps en temps,* les adultes s'arrêtaient pour réfléchir au <...> emmagasine *des* souvenirs <...> devant l'adulte que deviendra l'enfant. [A *Accueillir une pensée qui aurait pu le conduire à se refuser le plaisir de la colère? Mon père?—Pas question!*] [R *S'arrêter pour réfléchir...Je suis restée bien optimiste*] / / Pour

584 I monte coucher <...> tard nous

586 IV bas suivi <ponctuation rétablie d'après I>

586-592 I qui, *n'étant pas emmaillotée, elle, ce qui lui eût été bien utile, y mit* plus de temps. Nous, les enfants, nous serrions *peureusement* les uns contre les autres, sans *bouger d'*où nous étions. Tout petits, nous apprenions, *qu'il fallait, en ces sortes de circonstances,* feindre

598-602 I vint *donner des soins à* maman. Elle avait le visage noir, *le nez* [R *énorme*], *dont l'os était cassé,* énorme. Mon oncle faisait une drôle de tête, *paraît-il.* C'est <...> raconter ne <I,III *rencontra*> pas, chez lui, de

604-616 I et seulement <...> dix-[R *huit* A *neuf*] ans. [A <au verso> *(Je compte pour rien nos rares rencontres chez sa mère. Il s'y tenait aussi silencieux que nous.) Je le connaissais si peu que, lorsqu'il vint me soigner au pensionnat au début de ma deuxième otite, je n'osais pas l'appeler «mon oncle». Je voyais bien que cet homme ressemblait à* [R *mon père* A *(plus bas déjà)*], *mais je n'étais pas assez sûre. Au reste, mon père était là, ne disant rien, mon oncle non plus et la bonne sœur se taisait aussi. Mais mon enfance est pleine d'histoires de ce genre — Des gens qui se taisent et des enfants qui n'osent questionner.* / / Et pourtant

616 I bien [A *cet oncle*]. Il

619 I que [R *le physique* A *l'extérieur*] *est influencé par l'intérieur.* Mon

626-633 I sortaient , *ils recevaient,* ils avaient d'autres propos que pieux. Ils <I,III *sentaient terriblement mauvais*> la vie heureuse et normale. Très peu nous! [A <au verso> *Au fond, mon père ne detestait pas son frère mais celui-ci*

menait, comme tout le monde, au reste, comme tout le monde, une vie que mon père n'approuvait pas.] // Je n'oublierai

633-640 I patients *questionnaires que me fit subir mon père quand, lors de* [D *mes* S *ces*] *deux otites, je fus obligée de me risquer dans leur antre.* [A *Surtout à la deuxième. N'avais-je eu connaissance de rien de mal? Ne m'avait-on rien offert à boire? Ou avait-on bu devant moi? Si. Ma tante et moi avions pris de la citronnade. // — Mais... du vin?. // Non. Pas de vin. Mais n'étais-je pas assez menteuse pour m'en cacher? Ne* m'avait-on

642-646 I dit, [A *de tel*] *mais* m'eût-on raconté <...> gardée de les [R *raconter* A *répéter.*] *Bouche* cousue, c'est comme ça que nous avons grandi. // *Et pourtant,* ce

647 I C'était *surtout* d'ennui. Tout était défendu. [R *Nous*] *Courir,* crier, s'éloigner si peu que ce *soit* de III C'était, *bien plus,* d'ennui

653-658 I souliers. *Et pas de fantaisie: du pratique et du solide.* Quand nous avions fini d'ouvrir les cartons, mon père [R *faisait une* A *entrait en*] colère <...> ranger [A . *C'était d'autant plus facile qu'on ne faisait pas, chez nous, d'arbre de Noël. Les cadeaux étaient disposés sur les fauteuils du salon.*] *et, à* huit heures

660-662 I défendus. // *Au reste, le* moindre rire pouvait <...> qu'*une manifestation* de

664-668 I considère [R *ce*] à quoi cela nous exposait. Un dimanche matin, *mon frère et moi — je devais avoir trois ans et demi et lui cinq ans* [A *et 1/2*] *puisque nous avions deux ans* [R *de diffé* A *d'écart*], *que nous commençions de fréquenter la messe à six ans et* [R *que lui* A *qu'il*] *n'y allait pas encore* — étions

671-673 I assis, *tous les deux,* sur <...> pas, *bien sûr,* ce

674-681 I moi, me <...> J'ai *d'ailleurs* observé que ce mot *fait souvent rire les* enfants. André tenta *bien* de me faire taire [AR *plus vieux que moi il connaissait mieux le danger*] mais *je ne pouvais plus m'arrêter.* // Au reste, il fut tout de suite trop tard. *Nous fûmes, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire,* empoignés et conduits l'un dans *la salle à manger, l'autre dans le* [R *bureau* A *cabinet*] *de travail.* Si

682-689 I une *fort juste idée,* et <...> je *ne veux pas dire* interrogatoire. Pour celui-ci, *il y avait* les ruses d'usage: ton frère m'a tout avoué ; ta sœur m'a tout avoué. Pour ma part, je *n'avais pas la plus petite idée du genre d'aveu à quoi* [R *il* A *on*] *s'*attendait <III *à quoi il s'attendait*>. Je cherchais. Je

692-696 I dit individu. Je <...> punition . D'abord [A <au verso> *(dit mon père car nous les punis ne* [R *voyons* A *vîmes*] *jamais la différence qu'il mettait entre la simple et la double)*] pour avoir fait ce que l'on [D <illisible> S *sait*], car il n'était pas question que je [D *puisse* S *pusse*] ne

698-712 I gifles, <I,III puis l'entrain venant cela> se <...> si l'entrain tenait *toujours*, cela finissait par des coups de pied. *Soyons juste. Il devait quand même se refréner un peu puisqu'il n'a tué aucun de nous. Quand on songe qu'il mesurait six pieds, qu'il pesait deux cent trente livres, et qu'il avait accompli dans sa jeunesse des exploits à la Jean Valjean dont toute l'île d'Anticosti — où il avait commencé sa carrière d'ingénieur — parlait encore longtemps après, c'est quand même étonnant.* // *Plus vieille,* j'ai souvent souhaité, je l'avoue, qu'il lui [D *arrive* S *arrivât*] quelque <...> eux j'[R *eusse* A *aurais*] le

713-718 I Il [R *faudrait* A *aurait fallu*] que ce soit moi. Mais [R *je ne pouvais pas*] me résigner à ne pas assister à la punition [D . S *?*] [A *Jamais*] Je me voyais témoignant devant un juge et, ne [D *craignait* S *craignant*] plus rien, accablant l'accusé de toutes mes forces. *Fort heureusement ce triste bonheur ne me fut jamais donné.* // Ce <...> sais *pas* pourquoi

720-725 I dormaient *pas, sans égards* à l'âge ni au [A *rapport des*] sexe [A *s*]. Quand <...> sevrée. *Elle* s'éveillait à l'aube tous les matins, *la malheureuse,* trempée jusqu'aux os [A ,] comme il se doit [A ,] et *faisant* trembler

727-736 I lever. *Un* matin <...> sautai *hors du* lit, enlevai la couche mouillée et, ne [R *pouvant* A *sachant comment*] en attacher une sèche, je me contentai de *talquer copieusement.* Hélas! les bonnes actions ne payaient pas chez nous. Je le savais pourtant déjà [D *, j'ai* S *. J'avais*] *dû l'oublier. Mon* père entra, *tout à coup,* en coup de vent, s'en fut droit au berceau de Margot, souleva les couvertures. // — Ah! Je m'en doutais, cria-t-il. // *Le* reste

738 I maman [R . A *et*] [D *Quand* S *quand*] mon père fut parti pour son travail, je *lui* racontai

741-743 I ici, [R *il* A *ne*] fais rien, jamais rien. // Tu veux dire rester là dans mon coin . // — Oui.

748 I que, *du reste,* c'était

751-758 I comme à tous les enfants qui vivent leurs premières années *pendant* une guerre. La guerre ... À cette époque, il n'y avait, *bien sûr,* que les journaux <...> que ces nouvelles on les commentait bien longuement. *Tout* ce que j'en savais c'était que cela *faisait* beaucoup de bruit. Dans un almanach, j'avais *découvert* un dessin humoristique où l'on voyait une mère [R *essayant* A *qui tentait*] de

763-770 I père [R *est arrivé* A *arriva*] en disant: // — La guerre est *finie.* // Ce fut tout. Nous dînâmes lugubrement, comme d'habitude. [A <au verso> *Le sort me dédommagera en 1945 lorsqu'il me donnera la joie de prononcer ces mêmes paroles au micro de Radio-Canada*] // Naturellement, c'[R *est* A *était*] ce <...> seul [R *d'entre eux*] se

778 I,III maison mais ça lui viendrait vite, se mettait

779-782 I pleurer. Ma place à table était *près* de maman <...> durait *l'algarade.* Il

784-788 I toquades [R *alimentaires*] de <...> théories [A *alimentaires*] naturistes. Il était abonné à [R *des magazines* A *toutes les revues et à tous les journaux*] qui promett[R *ai*]ent, moyennant

790-813 I comprends, [R *il est naturel pour un naturiste de croire*] les adeptes de ces [R *théories* A *systèmes*] ont un désir irrépressible de manger ce que les autres jettent. [R *Ils ont l'air de croire que c'est dans ce qu'on jette que se trouve ce qui les fera vivre cent ans.*] Puisque <...> jettent quelque chose qui fait les centenaires. Cela semble *assez clair* [A *Notre régime suivait les dernières élucubrations de ces magazines*] *Ainsi nous trouvions-nous, un bon* matin, attablés devant des oranges tranchées *avec leur écorce, le tout saupoudré* de cassonade non raffinée, presque noire, d'un goût affreux et que [A , *à grands frais,*] *mon père* faisait venir [A *en barils*] directement des Barbades. Quand nous [R *mangions* A *avions*] des pommes, il fallait [AR *manger le cœur et* A <au verso> *avaler* [A *et la pelure et*] *les pépins* [R *et ce que j'ai tout de suite reconnu, en étudiant les sciences naturelles*] *et ce que l'on appelait dans mon manuel de sciences naturelles «les parois cornées des loges carpellaires» — vous pensez si j'ai tout de suite* [R *su* A *reconnu*] *de quoi il s'agissait : j'avais passé* [R *suffisamment*] *de journées de ma courte vie une paroi cornée coincée en travers de la gorge* — [R *et* A *pour*] *ne laisser sur l'assiette que le pédoncule. // — C'est dans la pelure et* [R *tout*] *dans le cœur que se trouvent les meilleurs éléments de la pomme. // En vertu de ce principe et au nom de la longévité, nous risquions tous les jours de mourir étouffés.*] Toutes <...> parce [R *que ça ne s'est pas trouvé* A *qu'aucun naturaliste ne l'avait recommandé.*] Nous

815-821 I sucrée de cassonade, était <...> nourrir [A *et même de celui de vivre si c'était à ce prix.*] [R *Plus tard* A *En grandissant*], nous avions droit au café <...> non — blutée comme de [R *bien entendu* A *juste*]. N'importe ! Nous étions tous en marche vers nos centenaires respectifs et, *que nous fussions malades ou non, le médecin* ne

823-827 I c'était [R *merveilleux* A *les vacances*]. Aussitôt <...> et [R , *de plus* A *elle*] travaillait <...> et m'expédiait

827-829 I[c] grands-parents. // [AR *Je me souviens* [R *si*] *bien de la maison* [A .] [R *que*] *J'en pourrais* [R *faire* A *dessiner*] *le plan fort exactement* [A *avec les fenêtres, les portes, les placards,*] *même si mes grands-parents la quittèrent alors que j'avais* [R *neuf* A *dix*] *ans. Derrière la maison, il y avait une sombre cour*] // Je me souviens bien de la maison — rue Saint-Jean [A *le 151 depuis qu'on a changé les n*^{os} *des portes*] *même si mes grands-parents* la

834-843 I[c] venaient, petitement sous l'ombre de gros arbres. Cette cour servait surtout de refuge [D *à* S *aux*] [R *tous les*] [R *quelques*] chats <...>

mâle [R *chercha refuge*] poursuivi <...> s'engouffrant [A *dans la maison*] par une fenêre ouverte et [R *Réveillés par les clameurs infernales, nous trouvâmes dans la cuisine*] l'affaire se fût probablement terminée [A *sur le carrelage*] [D *dans* S *de*] notre cuisine, sous [R *les yeux*] l'œil <...> serviette-éponge. [R *Après leur départ*] Ils

845-850 I[c] cour, [A *il y avait*] de <...> le [R *bout du*] pied. Il paraît qu'on y pouvait encore voir d'anciens boxes [R *pour*] *avec*, [D *à* S *au-dessus de*] chacun, le nom du cheval en lettres d'argent. Deux garçonnets des alentours, [A *deux petits rouquins,*] m'en

853-860 I[c] crois *?* [R *Tiens-tu beaucoup à être déçue?*] *Pourquoi* aller voir? En tout cas, c'est sûrement fort sale et dangereux. [R *Le proprié*] / / Je n'étais pas persuadée. Je le fus lorsque l'un des [R *garçonnets dont*] rouquins dégringola [AR *en criant*] d'un échafaudage de [A *vieilles*] caisses [R *dont le propriétaire refusait obstinément de se défaire*] *en criant comme un* [R *putois*] brûlé. Je n'ai jamais vu les noms, en lettres d'argent, [D *des* S *de ces*] chevaux de millionnaires. / / [R *J'y avais* A *Dans cette maison, j'avais*] — quelle

864-866 I avait *toujours auprès de* [R *mon lit, une tablette de chocolat*] *mon lit,* un cadeau que grand-papa avait déposé sans bruit: des sucettes, *des tablettes* de

869-875 I coutât, [R *je le faisais* A *je lui obéissais*], [R *pour lui faire plaisir probablement aussi,*] parce que ce motif d'obéir me laissait *complètement désarmée. Puis,* Diana, la bonne, que je préférais appeler la bonne Diana, me donnait à manger. Rien que de la nourriture . *Pas* de pelures, pas de cassonade à odeur de jute. *Ensuite,* je <...> chaude. Diana

878-888 I s'affairait tous les matins à confectionner des vêtements pour l'un ou l'autre de ses petits-enfants. *Quand j'étais là, elle en profitait,* [R *bien entendu,*] *pour faire les miens.* Comme elle était soigneuse, ne se contentant que de la perfection. [A <au verso> *ne soufffrant autour d'elle ni mauvais tissu, ni grosses* [R <illisible> *aiguilles*] *épingles, ni fil, ni aiguilles trop forts, ni rien de laid, ni rien de rêche, ni coton là où il faut de la soie, ni de* [A *toutes*] *ces choses dont on dit en général, qu'elles sont «bien assez bonnes».*] Elle commençait par épingler sur moi un [R *bruyant* A *bruissant*] papier de soie dont le chatouillis [R *finissait par*] me [D *plonger* S *plongeait*] dans une sorte d'engourdissement heureux. Cela durait, durait. [A *J'ai sommeil rien que d'y penser.*] Lève

890-896 I épingles, et <...> essayage, qui ne <I,III *savait* tarder *car ils étaient fréquents*>, me plongeât à nouveau dans l'engourdissement. La machine à coudre [R *se mettait à bourdonner grêlement.* A *faisait entendre un grêle bruit de mouture. J'aurais bientôt ma robe!*] / / Quand je fus assez grande pour [R *distinguer* A *connaître*] les couleurs, *elle* me

897-902 I femmes *de goût*, elle <...> Paris. [A <au verso> *Ah! les petites boutiques de boutons, à Paris! Comme elles me font penser à toi, chère* —] [A *Comme ils étaient irremplaçables, ils faisaient boîte à part et je n'avais le droit que de les regarder sans toucher.*] Nacre

905-909 I compter [D , *à* S *et*] nommer les couleurs. / / —*Il me faudra* huit petits boutons [R *blancs* AR *bleus*], de la grandeur *d'un* cinq sous. / / Car

910-916 I grand-papa *m'*en remplissait ma tirelire. Autrement je n'en aurais *jamais vus.* [A <au verso> *(Je n'oublierai jamais* [R *l'affreux sentiment de* A *la*] *honte qui me rougit la face le jour où Marguerite, déjà âgée de 8 ans, exhiba fièrement devant mes compagnes ricanantes, une pauvre petite pièce de dix sous, sa première de toute évidence)*] *Au reste, cette* tirelire

918-924 I comme *m'attendait*, dans le placard, [D *ma poupée* S *mes poupées*], mon <...> Il m'*était* arrivé, une seule fois, [D *de rapporter* S *d'apporter*] [R *ma* A *une*] poupée [D . *Mon* S *chez mon*] père [A . *Il*] *l'avait donnée* [R *aux petites* A *à Margot*] sans même m'en parler et je *n'avais plus recommencé.* Comme je m'en plaignais à <I,III maman, / / — Il>

930 I répondit [R *par quelques mots en* A *en*] anglais

934-941 I eux *quelque noir dessein* comme de les envoyer au lit, par exemple. / / Quand maman et grand-maman causaient ensemble, *souvent* je me couchais sur le divan et je feignais de dormir. C'[R *est* A *était*] une façon que j'avais *prise pour* surprendre <...> de *plaintes* s'accroissaient

944-948 I autre *confidence à mon sujet, échangée entre les deux femmes.* Sur ce jeu de cubes dont j'ai parlé, *étaient gravées toutes les lettres de l'alphabet.* Quand je les sus par cœur, grand-maman *commença à m'enseigner* comment former des mots. «Maman

952-994 I à *se poser des questions* sur l'opportunité *de mes* séjours prolongés chez <Le feuillet 25 manque.> Souvent

953 III l'opportunité [R *d'interrompre* A *de supprimer*] les <...> je commençai [R *s*] de

994-998 I questions. / / —*Qu'est-ce que tu manges,* le soir chez ta grand-mère de la Chevrotière? [A *demandait ma tante.*] / / Je pouvais bien répondre n'importe quoi [D . *Une* S , *une*] *houle, incontinent, soulevait* toute <Au verso du feuillet 26: «Note de J.F. [Jean Filiatrault?] Page 17 / / Une lecture rapide pourrait brouiller les pistes des grands-mères... Suggestion...la grand-mère paternelle pourrait s'appeler Madame Mère.....puisque ton père se prenait pour Napoléon...d'où, probablement ta grande admiration pour ce grand homme... / / *Tante* première mention / je crois / confusion»>

997 III soulevait *toute la cuisine, incontinent.* / / — Le

1000-1005 I savais *pas* si l'on critiquait le trop ou le trop peu [A *le léger ou l'indigeste*] et <...> de *trouver* celui

1009-1012 I opinion *très* précise <...> main *en ce qui* concernait <...> reproche [R *à qui*] que

1013-1015 I corrige. —*Je* le sais: j'avais, en naissant touché une bonne part de l'héritage paternel. — Non seulement elle ne l'avait pas *corrigé* mais

1018-1026 I enragé, aujourd'hui». *Bien sûr,* il n'avait que battu [R *l'un d'entre nous*] l'une de mes sœurs *à grands coups de brosse à reluire sur la tête jusqu'à ce qu'elle ait les lèvres fendues et le visage bleu, mais* [R *cesse-t-on d'être doux pour si peu?)* A *c'était quand même moi qu'on maudissait*] [A <au verso> *La logique* [R *n'a jamais encombré*] *n'encombrait guère les adultes, dans mon enfance: si* [R *on* A *nous*] *la réclam*[R *ait* A *ions*], *on nous appelait «raisonneurs» car pour eux, ce beau mot «raison»* [R *n'était qu'une affreuse injure*] *était injurieux.*] / / *Puis,* les questions glissaient <...> difficile, [R *j'adoptais* A *je recourais à*] la stupidité. *Je ne savais rien, je n'avais rien* compris

1028-1030 I désobligeantes *à propos de* mes vêtements. Comme ils me venaient tous de grand-maman, ils étaient *tous* laids

1035 I neuf et cela se voyait. *Mais* le rose, [A *horreur!*] en

1038-1040 I m'emparai de la teinture et la vidai dans l'évier. Puis *l'orage que mon geste suscita passé,* j'allai

1043-1045 I fallait passer devant la fenêtre du boudoir. Ma tante et [R *ma grand-mère* A *sa mère*], quand

1049-1052 I m'attendait *l'œil* sévère <...> jamais *manger de dessert de ma vie* pour

1053-1158 I pas *conservé* de cette aventure un *fort* <III R *fort* A *gros*> complexe de culpabilité. Il paraît que *j'avais eu tort* [D . *Quand* S *: quand*], *quatorze années plus tard, mon père se remaria,* ce fut la première chose que ma tante raconta [R *sur*] *à mon propos à* [R *ma belle mère* A *la marâtre.*] Pour bien lui montrer de quoi j'étais capable. *Pour me traduire. Pour* l'avertir de ce qu'[R *elle* A *on*] pouvait

1060-1074 I deuxième *dura* quatre <...> suivant [A ,] qui <...> à [R *la messe* A *l'église*] — Je n'ai jamais bien compris pourquoi, [R *chez*] dans <...> fallait *qu'au fond* [R *cela les*] *d'eux-mêmes les adultes trouvent cela bien ennuyeux* — Nous n'étions pas là depuis [D *cinq* S *dix*] minutes que je m'évanouis[A *sais*]. C'était <...> m'asseoir: c'était <...> fameux [R «] bouts à genoux [R »], ils

1074 III moi [R *bien souvent* A *plus d'une fois*]. Il

1076-1080 I journée. // — *Ça* ne <...> lit. *J'y allai à la même heure que les autres.* // Le lendemain, j'avais une [A *bonne*] otite [R *bien au point*]. L'oreille <Note dans la marge: « Automne 1919- »>

1082-1089 I cet [R *objet* A *oreiller*] [R «] irrécupérable, vraiment [R »]. Si <...> s'occuper *d'abord de mon oreille.* Puis <...> chez [R *mes*] grand-maman. // [R *Je venais d'avoir cinq ans.*] C'est

1088 III passait [R *en*] à

1092 I manger *de bonbons?* Cela me

1096-1102 I bonbons*: cette* maladie <...> angoisse mais jamais je ne l'avais ressentie pour un tel motif. [A *En découvrant que ce que j'aimais était menacé*] [D *Je* S *je*] *découvris, du coup,* que j'aimais. Tout *petit, on aime* sans y faire attention et l'amour, pour nous c'est <...> sentiment *autonome, un sentiment* qui

1106 I comptait *encore* plus, pour moi, que toutes les gâteries, dont il ne faut pas, *pour autant,* minimiser

1111-1114 I cœur. Chez mes grands-parents paternels, la plus lointaine allusion à des sentiments tant soit peu [R *affectifs* A *affectueux*], même les plus purs, [R *amenaient de*] amenait

1115-1132 I corps *pouvait prendre part. Des* époux se tenant par la main suscitaient des: «Ils ont l'air tellement [R *fous* A *bêtes*]!» [R *A les entendre, ils n'auraient admis que le mariage platonique.* A *L'amour physique, la vraie saleté!*] [R *D'autre part, les couples sans enfants étaient honnis. Pas pour les aimer pour sauver son âme. On conciliait en parlant de devoir.* <Note au verso du feuillet 9: «(faire ici allusion à la honte des corps, car il n'y a pas de transition)»>] *L'expression* [R *«faire son devoir»*] n'avait pas d'autre sens que d'avoir des enfants. Il fallait [R *bien* A *donc*] procéder de la seule façon connue si damnable soit-elle. [A <au verso> *L'union des corps, l'union de ces guenilles comme disaient les prédicateurs de retraite, quelle atroce nécessité!*] [R *C'* A *Cela m'*] est resté [R , *pour moi,*] un grand mystère que toutes [D *les* S *ces*] pieuses gens, [D *les* S *ces*] *grands croyants, disent et répètent*: «Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance.» Tout *nous* pousse à croire qu'*ils* le considèrent *donc* comme bien fait, cet homme. [A *Et cette femme?!?*] Un corps fait par Dieu, ça n'est pas rien! Pensez-vous? Commencez donc par enlever *les seins et les fesses aussi.* Le

1133-1141 I le *nom seul* révulse. *Regardez.* On commmence à <...> sans qu'on [R *les*] consulte [A *les biens-pensants.*] *Alors,* [R *on est* A *ils sont*] *bien* <III R *bien*> *obligés* d'améliorer l'œuvre de [A *leur*] *Dieu* à grand renfort de gaines *aplat*[R *t*]*issantes, de tissus raides et épais et tout l'arsenal. On risque moins, alors, d'avoir envie de se prendre les mains* [A *et d'avoir l'air «tellement bêtes».*] //

J'eusse *peut-être* mieux fait de m'habituer *à cette mentalité tout de suite:* pas de corps, pas de cœur, et aucn des mots qui s'y *rapportent*, car c'est *celle-là* que

1143-1149 I d'importance. *De tellement d'importance* qu'à <...> gravement. / / [A *Je savais mes lettres depuis un bon moment.*] Mon otite guérie, j'appris [A *vraiment*] à

1150-1159 I elle-même. *Nous* en parlions toutes les deux *depuis longtemps. Depuis* l'acquisition de ce jeu de cubes où toutes les lettres étaient gravées *jusqu'à* celles dont on ne fait jamais rien comme le W, par exemple. Je n'ai jamais *plus* rencontré de professeur de cette qualité. Les leçons étaient si agréables que je *la poursuivais*, la journée longue <...> hommage non

1162 I efficacité. [R *J'ai trop vu de devoirs d'enfants de dix ou douze ans.*] J'en vois trop *souvent* les

1163 I tu *apprends* tu ne l'oublieras jamais, me *disait* grand-maman

1167-1178 I promesse. *J'ai oublié et, sans dictionnaire, je mettrais volontiers «apogée» au féminin chaque fois que cela se trouve mais, au moins, pendant toutes mes études je suis restée pénétrée de l'importance de ce que nous appelions en bloc la classe de français.* / / Quand je sus lire *suffisamment* pour déchiffrer le journal, je m'aperçus *qu'il y avait des mots qui* changeaient sans cesse d'orthographe: parlais, parlait, parlaient. [R *Avec des mots* A *En termes*] très <...> ainsi et que j'apprendrais tout cela le temps venu. Quand <...> parvenue *presque* à

1180-1186 I autres? [A <au verso> *quelque dix ans plus tard j'ai retrouvé en rangeant* <I,III *«> l'armoire aux livres de classe* <I,III *»> ma petite grammaire toute crayonnée. A la première page* [R *du verbe* A *dont je parle*, [R *il*] [R *j'av*] *il y avait une douzaine de verbes* [A *écrits*] *dans les marges: courir, manger, coudre, et dessous une sentencieuse conclusion: «C'est des verbes».*] / / [R *Puis* A *Entre-temps*], elle voulut

1188-1195 I perdu. [A *Plus tard,*] [D *Elle* S *elle*] m'a raconté en riant, ce pourquoi je soupçonne qu'elle n'aimait pas beaucoup les chiffres, que <...> sept [A *?*] plus [A *?*] *égale* / / Le premier

1196-1202 I fou mais <...> que [R *je ne comprenais*] Don Quichotte <...> souvenir, *quand j'étais rendue* au

1205-1215 I jours; *il* eût fait beau voir que je n'en *fasse* pas autant. / / Et puis *...Déjà*, j'étais poussée par le désir incoercible de faire tout ce que mon père *blâmait.* Je l'entendais tout le temps *invectiver* [A *contre*] maman à propos de livres et de temps perdu à lire. (Dieu sait pourtant que les livres chez *nous* n'étaient pas nombreux: une [R *petite quantité*] centaine <...> sevrée.) [R *C'était suffisant*] C'eût <...> singulièrement. [R *singulièrement.*] / / *Ce* Don

1216-1221 I fois [R ,] car, un après-midi, j'arrivai au boutde ma peine et de mon plaisir. // — C'était beau, mon Ti-Claire? // —...*Oui*... // Grand-maman

1225-1231 I menacé [R *par* A *d'*] un <...> vois: *d'abord l'officine avec ses balances, ses flacons, ses mortiers, et* où grand-papa [R *exécutait* A *exécute*] de mystérieuses ordonnances; au-delà, une grande pièce [R *à vivre*] un peu sombre, un peu austère. // J'entre. À gauche il

1232-1240 I pharmacien [R ,] (pas grand-papa*:* un <...> sieste, l'après-midi. Au-dessus du divan, grand-papa a *vissé un crochet dans le* plafond. Quand je m'éveille, il y a toujours un *petit cadeau* qui se balance au bout d'une cordelette fixée au crochet. Encore mi-sommeillante, [R *je m'en saisis*] j'étends <...> s'il [R *ne*] venait [R *que*] d'inventer ce bon tour qu'il me joue pour la centième fois. [A *(plusieurs lignes)*] // À cause

1241-1258 I chez *eux*. Je <...> vertes. Au [A *petit*] déjeuner, nous eûmes des pamplemousses, fruit[A *s*] rare[A *s*] à <...> tablier *de Diana pour protéger toute ma robe*. L'après-midi, un cocher vint nous *chercher pour faire une promenade* [A *dans*] [D *en* S *un*] *traîneau* [R *tout*] *tintinnabulant*. Le soir, au dîner, il y eut des invités. // J'étais à peine *remise* de tous ces bonheurs que le Jour de l'An arriva et [R *tout* A *cela*] recommença <...> dont [R *nous n'arrivions* A *je n'arrivais*] plus

1260-1264 I grand-maman *se mit, de plus en plus souvent,* à passer ses journées *avec* maman. Elle partait tôt <...> Dans [R *sept* A *huit*] ans

1265-1271 I à [R *la messe* A *l'église*] comme elle le faisait trop souvent à mon gré. Je ne suis pas née pieuse, [R *je l'ai déjà dit, je crois,*] et ces interminables cérémonies m'ennuyaient *au plus haut point*. Grand-maman <...> sera *finie,* tu

1273-1285 I tôt disparu[R *e*] que je me précipitai hors de <III R *ma*> l'église <...> et fi[D *t* S *s*] irruption dans la cuisine de Diana. // — <III R *Mais la* A *La*> messe <...> pas. En <...> début, *voyons*. // Ah oui? // Grand-maman revint le soir et m'annonça que j'avais un nouvelle petite sœur ce

1289-1293 I qui *m'attira* les taquineries de grand-papa. *Plusieurs années après, il lui arrivait encore de me demander l'âge d'un bébé d'un jour*. // Il

1297-1300 I franchissait [R *pas*] ni <...> chez *nous*. // Ces

1300-1303 I de *finir par* s'informer de mon retour après la messe du matin. Je fus grondée. Mais *je ne l'étais jamais* qu'avec tant de mesure, *en cette maison*... // Quelques

1304-1310 I notre [R *coin* A *désert*], surtout en hiver, que les trois derniers-nés furent baptisés à domicile, dans la chambre de maman. [R *Il était rare que*

tout] [D *cela* S *Cela*] se [D *passe* S *passait*] [A *rarement*] sans [A *que*] mon père en [D *profite* S *profitât*] pour <...> normalement, *j'* [D *ai* S *avais*] *pris, je suppose, des habitudes de liberté de pensée et de* paroles dont c'est peu de dire qu'*elles n'avaient* aucune

1312 I qualifié [R *d'aplomb incroyable*] d'incroyable

1315-1326 I sonna *à la porte,* mon père [R *l'alla*] descendit pour [R *l'accueillir* A *le recevoir*] et tout rentra dans le calme. La cérémonie terminée, — *ai-je besoin de dire que, pour accueillir la nouvelle-venue, il ne fut question ni de champagne ni même de citronnade* — nous repartîmes, grand-maman et moi, comme nous étions venues. [A <au verso> *Mon père ne sut jamais, je pense, que si Marguerite fut ainsi prénommée ce fut justement* [R *à cause* A *et secrètement, en l'honneur*] *de Grand-maman qui s'appelait Marguerite en plus* [R *du*] *d'Oliérie qu'on ne pouvait guère infliger à une deuxième femme même si cet étrange prénom* [R *dérivait de*] [R *venait de* A *rappelait*] [R «] Olier [R »] de Verneuil, le fondateur des Sulpiciens au Canada.] // <En haut du feuillet 34 (ancien feuillet 16 bis): [R *(Placer aux deux XX de la page 16)*]> [R *Presque tous les jours, pendant ces quelques semaines,* A *Pendant les semaines qui suivirent,*] grand-maman

1327-1330 I à *confectionner* ma <...> coudre *quelque chose* moi aussi. // — Je voudrais faire une robe *pour* ma

1332-1337 I la *meilleure* nouvelle <...> rose [D . *Elle* S *qu'elle*] était prête à me laisser couper moi-même si je l'*avais* voulu <...> voulais — un corsage uni, une jupe froncée — et ce fut elle qui se chargea de la coupe. Puis, elle

1343-1344 I deviner *une nuance* de blâme dans sa voix. Pourtant, la robe était là m'encapuchonnant le poing, et *n'avait l'air de* rien

1347-1350 I prestement *la robe* à l'envers, grand-maman se trouva [R *confrontée avec*] face à une jungle de bouts de fils et d'effilochures. // — Mon Dieu! *Mais cette* enfant

1351 I je *sentais* bien [R *qu'autant* A *qu'il*] aurait [A *mieux*] valu pour moi [A *d'*] être

1354-1373 I et [R *entrepris* A *me mis*] de [R *de faire disparaître tout* A *couper*] ce qui en déshonorait l'envers. *Si* bien que [A *, lorsque*] je <...> sur *cette* déconvenue. Aiguille en main, elle m'enseigna comment faire une couture et [R <illisible>] comment <...> et, *finalement,* émit, à mon endroit, de pieux souhaits à propos de cette patience. // [A <au verso> *Le dialogue entre enfants et adultes n'était pas très bien porté en ces temps-là. En général, les adultes parlaient* [R *fort* A *seuls*] *et les enfants faisaient semblant d'écouter en tremblant si l'adulte était mauvais* [R *et* A *ou*] *en s'ennuyant s'il était bon. Pour ma part, en fille de mon père que je restais toujours malgré mes* [R *longs séjours chez mes grands-pa* A *longues absences* R *de sa maison*] *de dessous sa* <illisible> *Je craignais les* [R *sermons*

R *paroles* A *discours*] *parce que je ne savais comment y répondre. Mon père m'avait donné* [R *à jamais*] *la peur. J'entretenais un bon petit blocage maison vis-à-vis le* [R *s*] *speech* [R *es*] *et j'arrivais mal à en faire une conversation.*] / / Vers la fin [R *de l'a*] *du matin,* elle

1374-1379 I train. [R *Elle* A *Grand-maman*] cuisinait comme elle cousait: de façon exquise. Les repas étaient toujours variés à l'infini *et, pour* tous ces plats, elle connaissait par cœur *toute* la série des assaisonnements *possibles. Une tablette entière de l'armoire était garnie de petits pots d'herbes aromatiques.* La tresse [R *de têtes* A *de têtes*] d'ail

1382-1391 I temps les arômes *emplissaient* la cuisine. / / — Comment sais-tu ce qu'il faut mettre, grand-maman? lui demandais-je *tous les jours.* / / — Cela <...> moi [A *!*] / / Enfin

1391-1393 I mes *deux* sœurs aînées qui se trouvaient déjà au pensionnat, nous arrêtâmes, *maman, grand-maman* et moi, à la Procure *où nous arrangeâmes* mon

1397-1399 I mondaine, [R *dit* A *déclara*] la religieuse. / / Elle disait cela comme si j'avais souffert d'une petite maladie, point

1403-1422 I de *mousseline,* [A *et l'aumonière épinglée à la taille,*] les <...> souvenir de <III R *toutes*> ces blancheurs comme une promesse. [A <au verso> *J'emportais,* [R *«aussi»* A *surtout* R *surtout*] *tout un petit trousseau de pensionnaire* [R *. Ce qui*] *me plaisai*[D *t* S *ent,*] *surtout,* [R *c'était*] *les choses que je n'avais eues à moi toute seule* [A *auparavant,*] [R *de la pâte dentifrice, par exemple, des savonnettes.*] [A *comme les savonnettes, le talc — J'étais ravie!*] *Personne avec qui partager mon* [A *tube de*] *dentifrice. Je pouvais le manger tranquillement, j'adorais cela. J'avais toujours été peignée avec le peigne de maman ou celui de grand-maman. J'eus droit à un robuste démêloir que je possède encore à quoi il manque trois dents, cassées l'année suivante dans un geste de colère (Pour que tu) / / (— Pour que tu n'oublies jamais la laideur de la colère, tu garderas ton peigne aux dents cassées, me dit maman. La laideur de la colère, pauvre maman elle savait de quoi elle parlait!) J'emportais aussi des choses qui me semblaient fort étranges: un voile de tulle blanc pour la messe et un voile de tulle noir pour les saluts du St Sacrement, les Vêpres et autres cérémonies du soir.*] / / C'était

1424-1430 I grille, les parents, de <...> voulus [R *entrer* A *passer*] tout de suite de l'autre côté. Seulement, quand je vis maman et grand-maman partir le

1434-1552 I J'eus *tout de suite,* la première <...> je [R *puisse* A *pusse*] ignorer ignorer tous les usages de la maison. [A <au verso> *C'est une façon que j'ai souvent remarquée* [R *chez* A *dans*] *les* [R *institutions religieuses*] *couvents de femmes. Ce qui s'y passe semble si important aux yeux des pauvres filles qui s'y sont retranchées de tout contact avec le réel qu'elles n'arrivent pas à comprendre qu'on puisse*

ignorer à quoi elles s'occupent chaque minute de leur vie.] On <...> consistait. *Et les* autres petites filles, déjà au courant du règlement [A *depuis le mois de septembre,*] avaient l'air de penser de même. [R *Il arrivait que la religieuse donne* A *Les religieuses donnaient*] des <...> réprimandes. / / Bien <...> maison [A *paternelle*], n'étaient

1457-1467 I de division <...> qui [A , *même employé seul,*] vous mettait [R *les mains* A *la peau*] [R *en sang* A *à vif*] en un rien de temps. Les brunes résistaient un peu mieux que les autres. *Mais* les <...> Françoise *comptait* au

1474-1484 I puritanisme [R *peu commun* A *bien serré*], nous <...> qui, [R *au fond,*] signifiant la même chose, ne sont pas plus [A «] distingués [A »]. — J'ai <...> jamais de comble, on en vint à désigner l'organe du même mot que la fonction ce <...> signifie [A ,] me *semble-t-il,* et <...> tomberait *rapidement* dans

1487-1495 I disait même si, bien souvent, nous <...> j'avais besoin <...> c'était, *en* cette institution l'expression [R *de l'horreur*] par <...> où *nous allions toutes «en haut» en groupe,* mon problème se trouva réglé [R *de lui-même*] et

1496-1500 I récréation *qui suivit* <III R *qui suivit*>, je <...> vraiment *ne pas savoir* ce qu'est un enfant [A *pour croire*] qu'il sait ce qu'il a dit une heure *auparavant.* De

1508-1511 I entendu *ça* quelque part. [A <Un signe d'insertion appelle un ajout, qui ne figure pas en I.>] Plus j'avançais dans la vie, plus c'était pareil. [A *Pourtant*] *De* guerre lasse, *elle* me

1515 III vous [R *pourrez*] pouvez

1518 I asseoir *seule à seule* avec

1524 I fin, — au bout d'une heure peut-être, mais à moi il semblait

1528-1533 I par *toute cette histoire* et par l'envie de dormir, p... c'était [R *bien*] *peu pour me* mettre sur la voie. Je cherchais toujours. / / — Eh bien [D *!* S *?*] P... Pi... / / *Décidement, je* n'étais guère brillante ce soir-là. *Pi...?* Je

1537 I pipi. / / [R *Pauvre de moi, je ne m'en souvenais même plus.*] / / Et

1541-1547 I que [R *j'avais fait quelque chose de mal, que*] je m'étais <...> Maman , *naturellement,* voulut <...> pas *mettre mes sœurs au courant d'une* chose <...> plus *profond* embarras

1550-1553 I fond, *ce* n'était <...> énorme : il *n'y* était

1559-1573 I punissait [R *jamais* A *pas*]. Elle jugeait qu'une gronderie *était suffisante.* Avec <...> apparente — *un objet brisé par exemple, car* mon père ne faisait pas la part de la [R *gaucherie* A *maladresse*] enfantine et *nous étions punis, pour avoir cassé un verre, tout autant que si nous avions tenté de l'empoisonner* — il fallait bien qu'elle *en parle à mon père.* La première question *qu'il posait,* c'était :

«A-t-il été puni?» Maman [R *ne pouvait pas* A *n'aurait pas pu*], décemment répondre oui [R *quand nous*] si nous ne l'[R *eussions* A *avions*] pas été <...> fallait *pouvoir dire oui autrement* il <...> pas [A *mon père*], il faut dire, de nous octroyer [A *souvent*] une deuxième punition et

1576-1577 I méchant, être envoyée au coin. Si j'avais cela en horreur, [R *c'est que je craignais* A *c'était par crainte*] que

1581-1586 I Maman! *pardon! pardon! criai-je.* Je vais être bonne. *Je fus prestement* pardonnée et, pénétrée de reconnaissance, je *serai* les jours [R *suivants* A *prochains*] d'une sagesse sans précédent. // Mentir

1587-1596 I vitale. S'il fallait tenir *compte* de <...> aurait *employé* un rude comptable. L'enfant ment non seulement quand il a peur mais, aussi quand il fait face à des personnes qu'il ne respecte pas. [A «] Ceux-là ne méritent pas que je leur dise la vérité [A »] *car* la <...> Pour tout <...> Les *réflexions* que

1600-1610 I comment *se* confesser. *C'est* à <...> exercice-confession *avait lieu* à <...> péchés». // — Vous n'oublierez pas de vous accuser de... Enfin, vous me comprenez, *me dit la sœur quand ce fut mon tour.* // Patatras! J'avais *encore* <III R *encore* A *, de nouveau,*> oublié. Je

1619-1630 I Pour compliquer *les choses,* la <...> avait *appris* que j'avais dit une mauvaise parole mais, *comme* elle ignorait *ou feignait d'ignorer* de quoi il retournait, *les conciliabules particuliers devinrent interminables.* Je <...> pourquoi puisque j'avais déjà avoué <...> n'étais [A *pas*] *bien* persuadée de la nécessité de cet aveu. D'autre part, [R *ce n'était pas le moment de faire une confession sacrilège.* A *j'avais peut-être fait un vrai péché.*] Je

1632-1639 I confesser [D *, qui* S *. Il*] nous <...> suivant j'eus envie de faire part de ma découverte à *Mère Sainte* <I,III *Mathilde*> mais, à la réflexion, je préférai m'abstenir. Avec les adultes, on parle toujours trop. [R *Bouche cousue. Je connaissais bien ça.*] <Au bas du feuillet 41, à la mine de plomb : «*2 fois*», et, au verso: «*Bouche cousue 2 fois*»> // [R Avec A *A cause de*] toutes ces histoires, je voyais venir «le plus beau jour de ma vie» sans

1644-1649 I L'aumônier [A *, M. Larue*] fut tout à fait mignon. Il me prit sur ses genoux, [R *m'expliqua*] affirma <...> Je [R *dis* A *récitai*] mon <...> Artaban avec

1657-1659 I cérémonie de <...> bien expliqué[R *e*] dans

1663-1666 I courte, la combinaison <...> pensé [R *en* A *à*] autre

1668-1680 I vinrent *nous rencontrer à la grande porte,* mes <...> robe [A *courte*] qui <...> robe *devait avoir le mauvais œil si l'on peut ainsi dire d'une robe. La* dernière <...> de *remuer* les bras <...> manches *étaient de longueur trois-quarts,* les religieuses se refusèrent à lui laisser montrer autant de peau. Elles lui

confectionnèrent de [R *jolies* A *robustes*] manchettes [R *de* A *d'un*] coton

1683-1685 I dépitée mais je le préférais, sans aucun doute, à

1688-1692 I bonheur. Parfois, quand nous arrivions à la maison, nous avions la chance que mon père soit absent. Il [R *était* A *pratiquait son métier d'*] ingénieur [A *pour le compte du gouvernement de la province*] et s'occupait de la construction des routes ce

1694-1716 I là // [A <au verso> *Maman* <...> *drôle*>.]

1695-1717 I Maman, [R *et la plupart de ses enfants,*] *était née avec* une vive disposition *au bonheur et* à la gaieté. Malgré les conditions pénibles où [R *nous vivions* A *elle vivait*], cette disposition *n'a jamais disparu.* Au <...> il *n'avait pas tourné le dos depuis deux minutes que nous étions tous* transformés. Je me souviens surtout de la différence de climat [R *qu'il*] qui existait entre nos retours de la messe [A *en été,*] *quand mon père était* [R *à la maison* A *en voyage*] <III D *de* S *et*> et <...> s'effectuait [R *parmi*] dans une folle gaieté. *Maman avait toujours quelque histoire amusante du temps de sa jeunesse à nous raconter. Il y avait surtout celle de la jeune campagnarde qui, invitée à prendre le thé chez des citadins,* [R *s'était offerte à*] *et brûlant de montrer ses talents, s'était arrangée pour qu'on lui demande de chanter. Et maman chantait comme elle:* «Un fantôme <...> et *chaque fois que nous revenions* [A *de la messe*] *ensemble, il fallait qu'elle* [R *la*] *redise cette histoire.* // — Maman, raconte l'histoire de la fille que tu as entendu chanter. // — Je vous l'ai déjà racontée vingt fois. // — *Ça ne fait rien, c'est toujours drôle.* // Je l'ai <Note dans la marge: «Attention: Je crois qu'il s'agit de M^me^ Paquin. M'informer auprès de Dine. »>

1728-1738 I de [R *cela* A *ces répits*], je pense, que nous avons *survécu. A cause de cette* petite espérance de pouvoir *respirer en paix qui* nous <...> nous *reprenne* en septembre. // [R *Quand arrivait*] Au milieu d'août, nous commencions *de* préparer les valises. Cela ne se passait pas sans *drames.* Il <...> l'argent. *Sale* argent <...> négligence, // — Demain

1742-1752 I ne pa[A *s*] encombrer les salles de *bain* [R *tout*] tout en atteig[A *n*]ant une <...> ingurgiter *toutes les bouillies qui font les centenaires d'une cuiller imperturbable.* Nous <...> rien. *Enfin,* le <...> moins encombrant[A *s*]. // Dans

1753-1759 I le *front* et les mains <...> longs — qu'elle n'avait pas la permission de couper — noués <...> mentholé car ces jours-là étaient jours de migraine, oui je la vois facilement, *je* l'ai

1761-1781 I heures [R *et*] vingt — son train passait à huit heures et <III R *trente* A *demie*> — <...> de [R *se*] prendre <III R *ses clefs*> un <...> lui [A *rap*]portait l'objet. *C'est* cet <...> bas. *C'était, pour moi, un*

spectacle <...> je [D *sais* S *savais*] bien <...> bond comme <...> il *devinait* bien <...> le [D *faisait* S *faisaient*] entrer dans ses plus belles transes, il se sentait [R *joué* A *frustré*]. Et

1784 I quart. [D *Celui* S *Cela*] [R *lui*] donnait

1785-1798 I d'heure *pendant lesquels* il s'était montré d'une brutalité <III R *vraiment*> inouïe envers *tous* ceux de nous qu'il put attraper, il sortit, enfin, de <...> qui *arrivera* en <...> suivit *au dehors* et <...> prendre, / / — Tu

1803-1808 I blâme. / / *Il était de règle que mon père* rabattît la somme demandée d'une importante fraction. *Ceci* fait

1812-1817 I pas, pour autant, *souriant* — il partait. Enfin! / / Ma aœur aînée avait coutume de dire: On *calcule* [R *avoir* A *qu'on a*] besoin <...> quinze. *Sur* quoi

1817 IV faut distraire <«en» rétabli d'après I et III>

1818-1934 I cravates. / / *Il* faisait <...> nettoyer. *Ammoniaque et* eau de Javel non [R <illisible>] étendues, *poudre abrasive,* tout <...> chute. *Evidemment un* ingénieur n'est pas un chimiste mais il me semble que cela *dev*[A *r*]*ait avoir une petite idée des* propriétés du chlore. J'ai toujours pensé que, s'il [A *n'*] avait été [AR *seulement*] [A *pour notre malheur*] [A *qu'*] avocat ou [A *que*] notaire, il serait <...> nettoyages. <Dans la marge: «1ère»> / / La rentrée

1837-1839 I promue *chez les moyennes.* Cette annnée-là, ce [D *fut* S *furent*] [D *ma* S *mes*] sœur[A *s*] aînée[A *s*] qui [D *bénéficia* S *bénéficièrent*] des qualités d'éducatrice de cette [R *bonne sœur* A *religieuse*] dont

1844-1848 I sa *grande* surprise <...> dire: «J'ai eu une belle petite sœur.» Nuance

1849-1859 I événement *presque* décent où la chair *a peu de place. Tandis* que <...> obsédés, *cela* doit être quelque chose! Celle-là se serait bien entendu[A *e*] avec mon père, et <...> fillettes [A ,] et [R *les*] l'occasion qu'en donnent les récréations [A ,] qu'elle faisait tenir toute sa division en un bloc solide au milieu de quoi elle [R *se tenait* A *pivotait*], tout <...> vie, *toute* fière

1863-1872 I malades. / / *Pour ma part,* j'étais pour longtemps encore dans la division des petites [R , *avec ma sœur Françoise, qui prenait bien soin de moi.*] La nouvelle *maîtresse de division, Sœur St Séraphin* <La note en bas de page ne figure ni en I ni en III.>, ne m'aimait pas beaucoup. Elle avait commencé par vouloir me défriser les cheveux avec <...> rigueur. [A *Et puis j'étais raisonneuse. J'ai toujours été raisonneuse.*] Quand

1876-1884 I tournez. Nous <...> notes *de la première partie de l'année scolaire* après <...> ces *journées* de réjouissance *gâchées* par <...> divisions, une

1887-1893 I raison mais <...> représentation <III R *devait commencer* A *commençait*> Pour la circonstance, nous devions [R *devions*] endosser [R — *c'est le cas de le dire*] des ailes blanches et froufroutantes. J'étais

1896-1897 I vœux de [R *joyeux* A *bon*] *Nœl.* // Or pour sortir de notre désert [A *familial*], il

1900-1904 I tard. *Maman, dans sa naïveté, crut que la bonne sœur comprendrait. Comprendre... Il aurait fallu, d'abord, comprendre ce que comprendre* [R *voulait* A *veut*] *dire.* Je

1904-1905 I fus [D *acceuillie* S *accueillie*] par un // — Vous êtes en retard d'un quart d'heure. *Vous* ne

1908-1913 I maîtresse *de division,* l'artiste <...> préparer sauf les quelques parias qu'on ne choisissait jamais pour ce genre de *trucs* et moi, la punie. [R *Les deux autres anges qui devaient venir ce soir semblaient dans leurs petits souliers. Enfin, la fête commença.*] Les invitées, une vingtaine de [R *religieuses* A *novices et de postulantes*], prirent place. Les

1913-1920 I punis [A «] qui venaient ce soir [A »] semblaient dans leurs petits souliers. Ils s'amenaient à [R *petits*] pas <...> qu'ils [D *ouvrent* S *ouvrissent*] la bouche. L'accompagnatrice [R *fit* A *improvisa*] une <...> donna [A *fortement*] la note. Deux *petits* cris de souris enrouées sortirent et rentrèrent *aussi vite.* Une des fillettes se mit à pleurer, *l'autre* ne

1924-1932 I nouées, tous les yeux *s'emplissaient de larmes.* Assurance, mémoire, feu sacré, s'en allaient en fumée. Les invitées s'agitaient. Il fallut interrompre [A *ce que je n'ose plus appeler*] la <...> je *devais bien me moquer* d'elle dans mon petit for intérieur <Au verso du feuillet 47: «Félicitations pour for sans T»>

1931 III moquais [R *bien*] d'elle

1933-1954 I oui! *je* chantais du nez de façon pénible. Malgré [R *cela,*] tout, on me donnait *bien* souvent <...> où [A *l'*] on avait besoin d'un *Saint Jean Baptiste,* par exemple, on était trop content que je sois affublée de ce que l'on considérait, autrement, comme [R *une sorte d'indécence.*] «*mondain*». J'avais la chevelure mondaine. Mais à la *Messe de Minuit,* je <...> main [R *et*], la tête mi-voilée de ce que j'appellerais un moyen terme [R . S *(—*] je jouais le rôle d'un garçon mais *j'étais tout de même* une fille [D . D' S *; d'*] autre part <...> choisie *),* j'entrais donc dans la chapelle en chantant : «[R *Venez divin Messie.* A *Ça, bergers assemblons-nous.*]» // — Ne chantez

1947 III Jésus [R *bien* A *si*] humble

1956-1970 I voulu, mais <...> confia, [D *le rô* S *toujours*] en <...> est-il [R *bien*] *utile* de le *dire,* me <...> mais *vraiment c'était* un <...> et par-dessus des

1975-1979 I frisés. // [A *Dans les coulisses*] *L'autre* comédienne, une grande prénommée Blanche, tremblait comme la feuille [A . R *dans les coulisses.*] // — Tu

1979 I,II,IV trac, me <ponctuation rétablie d'après le sens>

1981-1991 I nez. *Sœur Saint Joseph*, qui <...> hésitants, *bailler*, et me coucher sur le parquet, [R *ainsi que* A *comme*] *font* [R *comme chacun sait* A *, bien sûr,*] *tous* [A *les*] Italiens. À chaque entracte, *Sœur Saint Joseph* me <...> Bon. *Tâchez* de ne pas chanter du nez. // *Tout* ces soins <...> bouché c'était

1994-1996 I d'anglais et peut-être

2000-2008 I appelions [R *«livre d'or»* A *«cahier d'honneur»*], où chaque *enfant* qui <...> par *ce véhicule* que nous correspondions — *me semblait devoir être le plus beau jour* de

2009-2011 I joie. // *Cela fait,* j'allai reporter *le livre d'or à Mère Saint* <I,III *Séraphin*> qui

2015 I me *déchira* le

2019-2034 I que *Sœur Saint* <I,III *Séraphin*> répandait <...> le *moindrement* plus <...> soit *accusée* avant même de savoir ce que rajeunir veut dire. // [A *A partir de ce soufflet, Mère Saint* <I,III *Séraphin*>, *me prit* [R *vraiment* A *tout à fait*] *en haine. Je ne l'aimais guère non plus mais mes sentiments n'avaient rien de comparables aux siens.* [R *C'était vraiment le cas* A *Ce n'était pas*] *surprenant: j'ai souvent remarqué qu'après les coups le frappeur hait plus que le frappé. Tous les jours, maintenant, m'apportaient quelque vexation.*] // Par

2034-2052 I linge *lessivé*, grand-maman <...> chocolats [A *à l'étalage*] soient *un peu* blanchis [R *par, à l'étalage, par la lumière* A *par la lumière*] et que, d'autre part, nous formions une <...> ordinairement. *Mère Saint* <I,III *Séraphin*> en conçut [R *, contre moi, de la rancune* A *de l'irritation*]. En temps normal, elle n'y pouvait [R *pas grand chose* A *guère plus que de parler sans cesse de ma gourmandise*], mais à *donner mes* [R *chocolats* A *bonbons*] aux pauvres. Quels pauvres [D , S *?*] *voilà* ce que je n'ai jamais su. Elle partait, la boîte sous le bras et je n'entendais plus parler de rien. Je n'osais pas raconter cela à grand-maman car je craignais qu'elle en [R *eût* A *ait*] du chagrin. [R *Dieu! que les carêmes étaient longs.* A *Long Carême!*] // Il

2052-2057 I où [R *elle* A *la sœur*] découvrit que grand-papa *m'envoyait* des billets de vingt-cinq cents [R *, ce que*] que nous appelions des vingt-cinq cents de papier et qui étaient considérés, *en ces temps-là,* un peu comme de l'argent destiné aux enfants, des *bébé*-dollars. Je les conservais amoureusement *puisqu'ils me venaient* de

2058-2063 I matin, *Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*> se lança dans une harangue en faveur de l'œuvre de la Sainte Enfance. Brandissant la tirelire où nous *étions*

censées verser nos dons, elle nous fit remarquer que cela ne faisait pas beaucoup de bruit. *Puis,* elle

2064-2068 I toujours *du* bruit. Si l'une *d'entre* vous <...> ne *ferait pas de bruit. Mais* songez au nombre de petits Chinois dont *on* pourrait

2070-2071 I non! *jamais.* Je faisais la sourde. D'autant

2076-2078 I dit *Sœur Saint* <I,III *Séraphin*> pointant vers moi un index infamant. *Une sans-cœur,* bla bla bla bla... <...> un [R *billet* A *billet*] et

2081-2084 I un *autre.* / / — Deux? Le sort *de l'âme* des petits chinois ne vous *préoccupe pas beaucoup.* / / Elle

2090-2094 I donné [A *vraiment*] au fond de mon cœur ce qui m'apparaît comme assez ennuyeux pour certaines âmes [R *qui, bien qu'étant* A *même*] jaunes et ne valant [A *la paire*] que vingt-cinq cents [R [R *fût-il* A *fussent-ils*] *de papier, la paire, n'en sont pas moins des âmes*]. J'ai l'air de souffrir [R *de la manie de* A *du délire de la*] persécution. Il y aurait de quoi. Mais il ne *faudrait* pas

2096-2116 I propres. [A <au verso> *Je me souviens* <...> *croûtes.*] / / Pour

2096-2102 I propres. *Je* me <...> émouvantes — «le pain du bon Dieu», avec larmes dans la voix et tout et tout. / / — C'est encore vous, Pauline. / / Pauline

2103-2105 I sèches aggravées de rouleaux de poussière. Il arrivait qu'elle s'en défendît avec tant de sincérité que *Sœur St* <I,III *Séraphin*> restait

2108-2114 I dîner [D *de* S *ce*] soir. / / Cela ne trompait personne et moins que les autres moi qui avais vu de mes yeux *Sœur St* <I,III *Séraphin*> entrer furtivement dans les cabinets [A *avec*] son petit paquet de croûtes [R *à la main*] et en ressortir les mains vides. Mais *c'était l'exception. Le* plus souvent, la pauvre Pauline, secouée de nausées *et de sanglots,* devait manger [R *ses croûtes*] jusqu'à

2116-2122 I les [R *chaleureux billets* A *lettres*], que grand-maman, et parfois grand-papa, glissait dans mes paquets de linge irritaient la bonne sœur. *Imaginez que ces* billets — elle les lisait *toujours:* c'était celle qui ouvrait *le* colis — commençaient, la plupart du temps, par: «Ma <...> de *Sœur Saint* <I,III *Séraphin*>. Surtout

2125-2138 I aimée — *je parle de* mon enfance — cela m'a été lourdement facturé. [A *Ainsi, la profonde*] *L'affection* d'une religieuse m'attira[R *it*] l'animosité <...> amour *veut* toujours dire injustice ce qui, *pourtant, n'est* pas <...> connu une <...> pendant *deux ou trois* mois de plusieurs injustices. *Je dois dire que* le sort de celle dont le tour était passé n'était pas rose. / / Cette

2130 III entraîne [R *le caprice, c'est*] l'injustice

2136 III nous [R *a* A *ait*] laissé

2139-2147 I fin. *Quand, le* printemps venu, on laissa les fenêtres du dortoir ouvertes pendant la nuit, j'entendis <...> qui, *parti de* l'Avenue <...> puisque même

2152-2176 I précédentes [A ,] dans la chambre de maman. Bien échaudée, je n'apportai, cette fois, aucune suggestion *de prénom.* Le seul *événement* désagréable *que je me rappelle* c'est que la petite Marguerite faillit être écrasée sous [A *le gros* R *l'*] abbé. Elle *était âgée de* <I,III R *était âgée de* A *avait*> vingt-deux mois, maintenant, et ne pensait qu'à se servir de ses deux *pieds dont elle venait de découvrir l'usage.* Au <...> tomber, et s'accrocha à [R *la soutane de*] l'abbé <...> pour *soutenir* l'abbé <...> livres. [A *pour un peu nous*] [R *Nous l'aurions retrouvée* A *retrouvions la petite*] comme une feuille de papier [A . R *la pauvre.*] / / [R *Ce fut cette année-là,* [A *(à 8 ans ou 9 peut-être)*] *si je ne me trompe, que je reçus à la distribution des prix une* [R *biographie de Marie*] *biographie de Marie Stuart, revue et corrigée par une âme pieuse, et où la reine m'était présentée comme une chaste martyre et Bothwell comme un monsieur avec qui elle n'* [R *aurait* A *eût*] *partagé que le sort des armes. Aussi y a-t-il bien peu de mots susceptibles de décrire mon indignation envers ce que je pris comme calomnies inventées par les damnés protestants, le jour où je lus la véritable vie de Marie. Quand on les relit, rien n'est plus drôle que ce genre de biographies qui semblent avoir été* [R *écrites* A *conçues*] *par d'optimistes écrivains bien pénétrés de l'*[R *espérance* A *espoir*] *que, avec un peu de chance, leurs lecteurs se tiendront pour renseignés de façon suffisante et* [R *qu'ils*] *ne liront jamais l'autre livre, celui où ils trouveraient la vérité.* [A *En passant,*] *j'admire* [R , *en passant,*] *que, malgré les efforts de ce pieux biographe, la vraie Marie Stuart me soit plus sympatique que la sienne.* [R *Ce qui prouve que* A *Comme quoi*] *la vérité est bien plus efficace que le fabriqué. De plus, c'est moins fatigant à raconter.*] / / Des vacances qui suivirent *cette distribution de prix, je n'ai rien retenu de spécial* sauf

2177-2184 I retrouver *Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*> *en septembre.* Sur la foi de mon expérience précédente, je m'étais *imaginée* que la première maîtresse *de division* changeait tous les ans. Ma déception, en <...> Je commençai l'année <dans la marge: «2ème»> d'ores et déjà découragée. / / Il

2184-2187 I passées quand survint le premier avaro (comme nous disions, *en ce temps-là,* mes sœurs et moi). *C'est* <I,III R *C'est* A *Ce fut*> l'histoire de la lettre à Billy. Billy

2188-2191 I frère [R *Agapit* A *Ovide*] de Bondy. *L'oncle* [R *Agapit* A *Ovide*] habitait <...> anglais, cela

2192-2195 I connu [A ,] peut-être *pendant ces* dernières vacances [R ,] *peut-être pendant les* précédentes, alors qu'il était venu, avec sa femme et sa belle-mère, passer [R *ses vacances au Canada* A *quelques semaines à Québec*] <III R *à Québec* A *chez grand-maman*>. Il

2204 I mon médecine / / — Ma

2210 I assez <au verso du feuillet 54: *mais ce que je comprends mal c'est ce* [mot illisible]> *inexplicable.* / / — Tu

2216-2218 I guère que de nos fiançailles. Je *sentais* bien, au fond de moi, que c'était une blague mais j'essayais d'y croire tant

2222-2223 I suggéra [R *de lui* A *d'*] écrire un mot de félicitations. Après avoir *fait* un

2234-2237 I tour, *mère* <I,III *Saint-Séraphin*> observa un long silence. Enfin, je vis sortir deux feuilles de papier. J'étais plus morte que vive. Sans *préface,* elle

2240-2250 I «congressman». <III <au crayon> «Alinéa»> [A <au verso> *Je me mourais de honte non pas parce que mes sentiments me semblaient ridicules mais parce qu'on les déballait devant tout le monde et que je sentais, déjà,* [R *que tout ce qu'il y a d'enfantin dans l'amour — et il y en a toujours — doit rester secret et* A *que tout le puéril babillage de l'amour doit rester secret*] *qu'il faut pour l'accueillir la grâce d'état, la grâce d'être l'autre.*] *Cette lecture terminée, on passa à la réponse. Billy, qui avait appris* [R *le* A *à parler le*] *français* [R *à le parler*] [R *«*] *en prenant la taille et le menton de Madelon* [R *»*] ne connaissait guère notre grammaire. Chaque

2148 III mère *Saint-Séraphin* ne

2253-2259 I est *américain,* tentai-je <...> dommageable *à* l'honneur de Billy. *Le plus vexant, c'est* que mes fiançailles semblaient *être* considérées comme de vrais projets tandis <...> pas *Président* des

2263-2283 I méchanceté *et* où finissait la mauvaise foi et vice versa mais je ne pouvais y arriver. Je [R *n'aimais déjà pas beaucoup* A *ne respectais* [R *déjà*] *pas, déjà,*] *Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*>. *Du coup,* mon mépris fut sans bornes. [R *Et cela* A *Cette truqueuse*] *nous expliquait* tous <...> n'avait *certainement* pas <...> moins. [AR *Alinéa*] Pour tout dire, parmi ces épouses du Christ *j'en ai peu connues* dont <...> là, et c'était nous qui faisions les frais de ces mésalliances. [AR *Bref, après tout cela,*] [A *Cette histoire se termina comme tout se terminait au couvent. C'est-à-dire qu'on la ramenait sur le tapis deux ou trois fois la semaine et que, aussi longtemps que la mère St S.* <I,III *Saint-Séraphin*> *et moi fûmes face à face,* [R *elle ne f*] *on continua d'en parler à tort et à travers. Pour moi, ce que j'en retins surtout* [R *ce*] *fut que je ne remis jamais la main sur la lettre de Billy et que je ne m'en consolai pas.*] / / *Pour donner une juste idée de l'intelligence de Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*>, il faut <au verso du feuillet 56, à la mine de plomb: *Mère l'avait dit (.45)*>

2285-2299 I personne *n'a jamais pensé* à <...> consigne sans *que cela nous* [A *en*] [D *coûte* S *coûtât*] beaucoup. Cependant, cette défense revenait souvent (*Les* bonnes sœurs *m'ont toujours semblé* portées <...> avec

[R *beaucoup d'insistance*] une <...> fait. *Mais* cela <...> voisine, déjà assise dans son lit en <...> avec vigueur. *Mère* <III *Mère* A *La mère*> <I,III *Saint-Séraphin*>, toute pâle, arriva *en courant.* Elle fit lever *ma voisine* et <...> Malheureuse! *ne savez-vous pas* que

2303-2310 I pas, *eux* aussi <...> cafard, *Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*>, s'excusa *d'avoir dû* partager avec nous un secret aussi terrifiant, *mais* nécessité fait loi. Nous étions <I,III *quelques unes*> que cette histoire fit bien rire. *Il y en avaient d'autres pour la croire.* [R *«Mère l'a* [AR *avait*] *dit»*] / / Toutes

2316-2321 I Pensez-vous! *Les* fillettes <...> quand on a *toujours* les Iroquois *sur les talons,* à <...> verticale [R *tellement plus rassurante*]. *Nous* qui n'étions menacées que [R *de problématiques* A *d'ordinaires*] serpents de lit, <I,III *nous*> aurions

2324-2342 I chose. / / [R *Les premières*] La <...> trouvais *cela* appréciable. *Il semble que toutes* n'étaient pas de mon avis. *Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*> *avai*[R *en*]t deux *chouchous*: Cécile — la Cécile de la dictée *dans le* [R *livre d'or* A *cahier d'honneur*] — et Marie-Jeanne — qui <III Marie-Jeanne qui> était et qui est encore, *je suppose,* la cousine d'un de nos plus brillants journalistes; cela <...> messe? *Sœur* <I,III *Saint-Séraphin*> fut émue aux larmes. D'autant plus que les *chouchous,* perdant <...> lendemain nous avions perdu notre heure de sommeil. Le vote *se fit* à main levée. [R *heure de sommeil supplémentaire. Le vote se fit à main levée.*] *Il va sans dire que toutes les mains se levèrent.* Il n'aurait pas fait bon d'être dans l'opposition et nous le savions [A . R *toutes.*] Quelques *mains* manquaient de vigueur dans le mouvement. [R *On ne nous en demandait pas tant, d'ailleurs.* A *mais on n'y regarda pas de si près*]. / / <Au verso du feuillet 57, écrit à la main: «indiquer le retour à la piété» et «sœur h».> La

2343-2350 I dire [A <au verso> *sauf que le peu de piété que j'essayais d'avoir s'en allait en envie de dormir.*] Mais ce vent de [R *piété* A *ferveur*] entraîna bientôt chez *Sœur St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*> *des réactions dont le moins que je puisse dire* [A *c'*] *est qu'elle*[A *s*] [D *était* S *étaient*] [A *furent*] *ennuyeuse*[A *s*]. [R *Etranges aussi.*] Comme de raison, nous étions toujours «encouragées à la communion fréquente» mais cela n'avait jamais été jusqu'à la persécution. Maintenant, on y venait. Un matin, après la messe la sœur nous fit placer en demi-cercle. Puis elle

2354-2362 I Avancez. / / *Nous avançames. Qu'est-ce qui nous arrivait encore?* / / — Pourquoi *n'avez-vous pas été* communier? / / *Ah! cette* question! Cette <...> ne [R *sais*] savais <...> pas parce que je n'aimais pas cela. Je n'étais pas née *pieuse* et <...> Celle de *mon père, bien suspecte. Celle de Sr St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*>, *bien mal comprise.* Aujourd'hui

2366-2370 I les *petites* têtes <...> que [R *l'autre* A *celle-là*] *trouverait* <III R *trouverait* A <à l'encre bleue> *serait*>. // — J'avais mal au cœur. // — *J'ai bu cette* nuit

2374-2382 I oreilles. *D'autre part, je me serais sentie ridicule d'emprunter une des excuses déjà utilisées.* // — Et vous? — *Je* ne répondis *pas.* — *Eh* bien? // Trop tard. *J'avais atteint cet état que je connaissais bien. Celui où j'étais incapable d'articuler un mot.* [R *Si* A *Quand*] je laissais <...> bouche. [A «Alinéa»] Je

2383-2385 I debout, [R *un peu*] *hors du monde* [A *un peu*] comme <...> pensée *me trottait dans la tête:* cela ne *peut* pas

2389-2394 I de [R *me supporter* A *me garder*] dans leurs rangs pour descendre au réfectoire. Je savais ce qu'elles pensaient, elle et la *religieuse.* J'avais fait un [R *«péché»* A *péché*]. *Et quelle sorte de péché? Mais «Le» péché. Le seul. Le péché québecois. L'impureté.* [R *Je me sentais* A *J'étais comme une*] *galeuse.* // Au

2394-2404 I inquisition c'était [A *seulement*] contre le péché d'impureté qu'elle était menée. Il n'était pas besoin de nous le dire. [R *En* A <illisible> *Mais en*] constatant que cinq ou six d'entre nous n'allaient pas communier, *Sœur St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*> s'était dit: *«Celles-là se tripotent. Il faut* les plonger dans la honte jusqu'au cou.» *Et qui* veut la fin veut les moyens. Il n'était pas d'usage que nous [R *échangiions* A *échangeassions*] nos opinions [R *en* A *sur*] ce genre *de choses.* La

2406-2412 I délation. En ce qui me regarde, c'est peu de dire que *j'étais horrifiée. Bien sûr, cela n'était pas nouveau pour moi*: mon père pratiquait *allégrement* ce genre d'*interrogatoires.* Mais <...> semblait *devenir* diablement

2413-2426 I j'étais croyante <...> pas [R *aller*] communier, c'*est* justement parce que j'y croyais [R *et, comme cela me laissait froide, qu'il me semblait préférable de n'y pas aller.* A <au verso> *car non seulement communier ne me transportait pas de ferveur mais cela m'ennuyait beaucoup.* [R *Le goût*] *Cette promenade aller-retour sous l'œil critique de la surveillante, le goût de l'hostie et l'horreur de sentir* [A *se poser sur ma lèvre inférieure*] *un doigt mouillé* [R *de la salive de ma voisine*] *du mélange des salives des quatre ou cinq petites filles qui m'avaient précédée à la distribution* [R *se poser sur ma lèvre inférieure*], *tout cela me glaçait. Il me semblait* [R *donc*] *bien préférable de n'y pas aller puisque je ne ressentais jamais de ces transes pieuses dont les autres semblaient coutumières* [R *et qui d'après ce qu'on nous en disait semblaient obligatoires.*]] //<Autre ajout au verso du feuillet 59: [A *Les fautes que l'on peut commettre contre la justice,* [A *ou*] [D *la* S *le*] [R *bonté*] *courage, ou la tolérance, nous n'en entendions jamais parler mais*]> Assise devant l'*horrible* café

2430-2432 I recevoir Dieu dans un cœur qui n'y était pas préparé? Ou bien [R *tout cela* A *la communion*] n'était qu'une occasion de chantage et de surveillance, ou bien *Sœur* <I,III *Saint Séraphin*> était

2437-2438 I confesse. *J'étais décidée à mettre l'abbé au courant* de ce qui se passait *d'une façon ou d'une autre.* Je

2445-2447 I on *n'a pas été* communier <...> et soupira

2453-2459 I sûre *qu'il allait arriver quelque chose.* Je laissai passer *quelques* jours <...> Il *ne se passa rien.* // À la lecture des notes *suivantes, Sœur* <I,III *Saint Séraphin*> nous

2462-2471 I On *avait dû lui secouer* les puces. Mais dès que je changeai de [R *division* A *pensionnat*], cela <...> répondent *les maris soupçonnés d'adultère à leurs femmes jalouses,* car je sais que ce genre de surveillance se pratique dans certains ménages. // [A <feuillet dactylographié à simple interligne> *À compter du* <...> *robes*]

2472-2483 I À <I,III *compter*> du moment où le pensionnat m'imposa la vie commune avec [R *toutes sortes*] [D *de* S *des*] *petites filles* dont <...> menaient *des vies familiales agréables* et qu'elles profitaient bien de tous ces privilèges et *malgré que* <III R *malgré que* A *quoique*> je connusse [R *bien*] le goût du bonheur, celui des petits soins et du bien-être, à compter de ce moment [A *, dis-je,*] je <...> je *réagis* contre ce malheur par l'invention, la mythomanie. *Et,* comme <...> connaissaient [R *les frontières du possible.* // *Je me souviens*] ce

2485-2492 I qui, [A *cette année-là,*] me fut [R *fertile* A *source*] [D *en* S *d'*] ennuis et [D *en* S *d'*] humiliations: «Racontez la journée de *l'An,* décrivez les étrennes que vous avez reçues *et parlez de vos vacances en général*». Comme <...> racontées *et* où <...> de *l'An* d'une

2493-2504 I ça. // [R *Est-ce que*] [D *les* S *Les*] bonnes sœurs croyaient [A *-elles*] *vraiment que nous étions toutes uniformément heureuses? que* nous avions toutes vécu des vacances *propres à nous fournir* la matière d'une aimable rédaction? Étaient-elles à ce point éloignées *de la réalité?* Je <...> puisque *(*elles <...> ressens aujourd'hui *le même* quand j'accepte de faire un travail qui *ne me plaît pas.* // Les

2507-2516 I jamais mais [D *celle-ci* S *elle*] ne <...> qui *nous séparaient* les unes *des* autres. Nous <...> à [D *une* S *l'*] interminable nomenclature des poupées, des berceaux et des landaus d'icelles, des *parchésis, damiers,* ballons, nécessaires de couture (toujours en or, ou *au* moins en argent, les nécessaires) [R *, etc...*], des réceptions <...> les [D *plats* S *menus*], avec champagne parfois, des sorties, les sportives *et* les mondaines

2519-2524 I car [D *il* S *elle*] fondrait <...> elle [A *n'*] avait [R *douze ans mais, pour moi, douze ans c'était déjà l'âge des robes* A *que 5 ans de plus que moi, c-à-d, 12 ans mais je la trouvais bien assez vieille pour porter des robes*] <Le deuxième feuillet de l'ajout dactylographié manque.>

2535 III Par [R *bonheur* A <à l'encre bleue> *chance*], ces

2548-2561 I Lawrence. // [A <feuillet manuscrit, à l'encre bleue> *Allons! allons!* <...> *tellement que*]

2549-2552 I nous *rappelait la mère* <I,III *Saint-Séraphin*> *en allant* d'un groupe à l'autre. // Seules Ruth et Loretta qui étaient new-yorkaises, [D *auraient pu* S *pouvaient*] le faire vraiment. Pour [R *nous*] les autres, [R *cela*] [R *notre connaissance* A *leur science*] se

2554-2560 I faire. // *Au demeurant ces deux usages,* [R *furent*] *prières et conversations, furent abandonnés* [R *bien avant*] dès l'année suivante. La supérieure colonialiste avait été remplacée *par une supérieure nationaliste, probablement.* Seules <...> même *tellement que* on supposa <Les lignes 2561-2579 manquent.> <Ajout manuscrit, en haut du feuillet 61, pour appeler l'insertion de I[d] (l. 2579-2763): «Erreur de dates jusqu'à la page 74 // Tout ceci à 8 ans — (1922) c-a-d au milieu de l'année prochaine.»>

2578-2590 I[d] jamais [R *En septembre, je retournai au pensionnat.*] [R *Puis ce fut*] [RA *C'était*] ma troisième rentrée, si j'excepte le mois que *j'y avais* passé pour faire ma [R *première*] *communion. Pour la première fois de ma vie, en dehors de la famille, j'allais pénétrer dans le monde des sentiments.* J'allais apprendre que, tant au pensionnat qu'à la maison, aimer n'[R *était* A *est*] pas si simple. // *Le français, cette année-là, nous fut dispensé par une petite* religieuse mince et jolie: *Mère Marie du Bon-Conseil.* // J'étais la plus jeune de *la* classe

2592-2609 I[d] entière et, *finalement,* je ne savais plus où j'en étais et je m'arrêtais en [R *rechignant*] pleurnichant. *Mère du Bon Conseil,* qui <...> écrire *rapidement. Entre nous deux, se développa* tout de suite une affection qui *m'apporta beaucoup plus d'ennuis que de plaisirs.* [A . R *comme il se trouve toujours dans ces cas-là.*] *Mais je n'irai pas jusqu'à dire qu'*[D *il* S *elle*] *m'apporta plus de peine que de bonheur.* [R *Nuance.*] C'était la première fois que je rencontrais, dans cette institution, *une manifestation de l'existence du cœur, un sentiment humain.* J'en fus émerveillée. // Mes

2611-2640 I[d] Quand je *me mis* <III commençai [R *s*]> à <...> division [R *des petites*] qui avaient leurs *chouchous* dans <...> empoisonnées. Il n'y avait *vraiment* pas moyen d'être tranquille *sur cette terre.* Cependant, dans les autres classes, anglais, histoire, géographie, j'arrivais *souvent* première aussi [R ,] car, [A *d'une part*] j'aimais *passionnément* l'étude <...> quand *Mère* Supérieure lisait mon bulletin. [A *Mais seules les bonnes notes que me décernait*

Mère du Bon Conseil m'attiraient des ennuis [R *Je me souviens fort bien que* [D *l'* S *cet*] *illogisme*] *J'aurais bien voulu avoir l'audace de* [R *dire* A *le faire remarquer*] *à sœur St S-phin* <III *Saint-Séraphin*>, *non seulement je n'en avais pas l'audace mais je savais que je n'aurais pas eu le temps de terminer ma phrase. Un bon soufflet m'aurait interrompue avant que j'aie pu prouver mes avancés. J'ai gardé un souvenir assez pénible de tout cet illogisme.* // *— Ne raisonnez pas!.* // *Raisonner* [A *n'*] *avait, chez les bonnes sœurs,* [A *qu'*] *un sens extrêmement péjoratif et rien d'autre. Je ne les ai jamais entendues employer ce mot dans son bon sens originel.* [R *S*] // *Souvent,* [A *la nuit,*] *cela me* [R *tenait* A *gardait*] *éveillée de longues heures. Je tenais* [A *alors*], *avec les sœurs, des conversations imaginaires où j'avais le loisir de m'expliquer sensément et où je finissais, bien sûr, par* [R *gagner*] *les réduire au silence et à la confusion.*] // [R *Une grande partie de l'année passa* A *Quelques mois passèrent*], tant bien que mal. Toute prise par mon sentiment pour *Mère du Bon conseil,* [R *je me moquais bien du*] [R *je n'étais pas*] [R *j'oubliais la logique et le*] // La lecture des bulletins avait lieu *chaque premier dimanche* du

2641-2647 I[d] circuler une sorte de tablette de bois où *était* collée une feuille *de papier.* Au <...> arithmétique etc. Chaque *institutrice* remplissait <...> collègues *et* les notes de [A *bonne*] conduite

2648-2660 I[d] division. // *Ce matin-là, Mère du Bon Conseil* m'accueillit avec un *air* sévère <...> vos *classes,* vous n'en avez pas d'aussi bonnes pour [A «page 107»] [R *la* A *votre*] conduite <...> — Quelle[A *s*] note[A *s*] ai-je? // — Mal. // *Un peu suffoquée* — c'était <...> souffler. // J'ai

2660-2667 I[d] cela *eût beaucoup d'importance* mais <...> que *Mère St Séraphin* <I,III *Saint-Séraphin*> *escomptait beaucoup de plaisir de* m'asséner cette note par surprise devant tout le monde et qu'elle ne put se résigner à *être privée* de ce plaisir. Quand *quelques unes de mes compagnes vinrent lui rapporter* ce qui s'était passé, elle entra dans une *fureur étonnante.* // — C'est faux, *se mit-elle à crier* comme

2674-2680 I[d] près, *comme avec* une loupe. Le mot «mal» avait été gommé, mais <...> note *terrible,* comme le nez dans le visage. *De plus — Sœur St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*> étant paresseuse en plus du reste — j'étais la seule dont *le carreau «conduite»* [R *était* A *fut*] *vide.* // Je

2681-2697 I[d] pas car <...> nez. // [R *Cette* A *C'est une*] *occurence* [A *qui*] ne troublait guère l'auteur de mes jours [R ,] et ne <...> côté puis <...> du *meurtre». Tout était à nettoyer*: le <...> recommencât *sur* une deuxième victime. Il fallait aussi essuyer le parquet car <...> Si je *n'épargne pas* les détails, c'est que peu nous était épargné

2698-2699 I[d] sang, *Sœur St Séraphin* [R *e*] <III *Saint-Séraphin*>, elle n'avait pu se retenir de [R *«caner»* A *flancher*] <au verso du feuillet précédent

(ancien feuillet 58), écrit à la main: «Caner 59 Qu'est-ce que ça veut dire?»>. J'apprenais qu'il y a [R *avait*] des

2702-2704 Id m'attardai *pour parler avec* [A *la*] *Mère du Bon Conseil.* Je commençai <...> note mal était

2706-2709 Id nous *mîmes à nous regarder,* bien dans les yeux, longtemps. Tout ce que nous pensions de [R *Sœur* A *la mère*] *St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*>, et que nous ne pouvions pas dire parce

2712-2716 Id d'oublier *tout cela.* // [R *Ne pas juger* A *Oublier*], ne <...> bien *étrange* que <...> celle-ci, maintenant, tout le monde trouvait donc que les raisons [A *de haïr*] ne me man-quaient pas [A *?* R *de ce faire?*] Je

2720-2729 Id Vint [A *le jour de*] la <...> et, [R *penda*] tout le temps de la grand-messe, je me sentis sur le bord de l'évanouissement car <...> tré-saillaient *tout seuls* sans que je puisse arrêter [D *ça* S *cela*]. Je ne savais plus si le temps passait vite ou lentement. Quand l'aumônier commença son sermon, *mes oreilles faisaient un tel tapage que* je ne pus rien entendre. Ce qu'il disait m'arrivait transformé en sortes d'aboiements. Tout a une fin. La messe terminée nous

2730-2738 Id mensonge, [A *la*] *Mère* <I,III *Saint Séraphin*> n'avait pas eu le courage de renoncer. [A *La*] *Mère du Bon Conseil* n'avait pas la même obstination. Elle était là et — *quand, dans le silence effaré,* [A *la*] *Mère* Supérieure <...> mal» — *elle me regarda, une ombre de sourire sur les lèvres. Puis,* [A *la*] *Mère* Supérieure <...> histoire, *excellent*». Et <...> l'eut *remise,* à

2740-2745 Id dit [A *la*] *Mère* Supérieure <...> pas, *dis-je l'air parfaitement* idiote. // — Elle a mauvais esprit, expliqua [R *Sœur* A *la mère*] <I,III *Saint Séraphin*>.// Sur <...> parquet et

2759-2762 Id chien, *d'année en année.* Si <...> les *petites entrant dans* l'une <...> l'explication *serait facile.* C'était

2763-2777 peut-être. [A <au verso> *Le lendemain* <...> *devoir».*]

2764-2776 I bulletins, *Sœur St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*> me fit [R *écrire* A *copier*] à [A *l'usage de*] mon père une <...> bulletin *dans l'enveloppe* et <...> taire [A *tout*] comme <...> père *par surprise.* Il vit bien les «mal» mais il vit *aussi* les «excellent» et il répondit [A *par*] trois lignes indifférentes. Ce qui me valut des <à la fin de l'ajout: «(Ici retourner à la page 61)»>

2777-2796 I devoir». // <Note au feuillet 61: «Ici — la danse défendue (61 bis)», pour appeler l'insertion de l'ajout.> [A <au verso> *Un dimanche matin* <...> *d'oublier*]

2779-2786 I nous [R *avertit* A *dit*] qu'il avait un long mandement à nous lire. [A *et déroula* [R *lentement*] *un papier craquetant*] *C'était, les gens de mon âge*

ne l'ont pas oublié, [D *ce* S *le*] *mandement* [R *par lequel la danse*] qui <...> chapelle! [R *Même*] Les <...> nous [R *formions*] étions, en général, les rejetonnes de tout ce que Québec comptait de [R *snobs et*] de «mondain[R *s*]», comme

2788-2799 I parlotes. / / — [R *À l'avenir* A *Dorénavant*], et <...> La liste [R *des m'apparut*] me <...> pleine. / / [R *— seront défendus dans le diocèse de*] On sentait que de véritables experts — et le vertige [D <illisible> S *vous*] prenait rien qu'à penser où [R *on* A *ils*] [D *avait* S *avaient*] été [R *les chercher* A *trouvés*] — avaient <...> ou *une espèce* de bourrée que de mauvais esprits auraient tout de suite *dénichées et pratiquées.* / / L'émoi suscité par ce décret rendit [R *l'heure* A *le moment*] du

2802-2817 I nous *irons* danser [R *dans le diocèse*] [D *de* S *à*] Montréal, dit Bérangère d'un ton infiniment méprisant. [R *pour tout ce qui se passait*] / / Et c'est en effet ce que les gens firent pendant *qq mois.* Puis, comme *l'hôtel* Château Frontenac [A *qui s'était adjugé sans rien demander à personne, une sorte d'extra-territorialité*] *gardait* [R *ouverte*] sa salle de bal ouverte «pour les touristes», les Québecois *y revinrent* peu à peu et, moins de *5* ans après l'ukase [A *presque*] personne n'en *tenait* <R *tenait* A *tint*> plus compte ce qui peut sembler, à première vue, surprenant de la part [R *de gens* A *d'une population*] aussi docile[R *s*] que [R *nous* A *la nôtre*]. *Toutefois, à la réflexion,* [R je pense me dis A *il m'apparaît*] que <...> été *difficile* [R *en tout cas surprenant,*] de nous [R *en tenir*] l'interdire longtemps. / / *C'est un* matin

2814 III cette [R *loi* A *ordonnance*] ne

2817-2832 I décembre, *que j'appris la maladie de maman.* La religieuse m'appela, me dit: «Votre mère est malade et votre *grande sœur Gérardine est partie.» Ce disant, elle me tendit une lettre où maman* [R *demandait à Dine de venir s'occuper des trois petits*] [R *annonçait son départ pour chez grand-maman et demandait à Dine* A *annonçait à Dine qu'elle allait se soigner chez grand-maman et où elle lui demandait*] de venir *s'occuper des trois petits à la maison.* Je <...> croire. Maman <...> que *Mère* <I,III *Saint Séraphin*> survienne

2835-2841 I imposer *ce sort à son* aînée dont elle était si fière. [R *Elle l'était,*] *En effet,* [R *C'est-à-dire qu'*]*elle commençait à mourir. Elle* avait contracté une pleurésie que son organisme, affaibli par les maternités, *les soucis, les malheurs,* ne put pas surmonter. La pleurésie *ne céda que pour faire place à la tuberculose.* Heureusement

2843-2849 I penser <I,III *à ce qui l'attendait*> *qu'avec une terreur indicible* <III *qu'avec terreur.*>. Je l'imaginais <...> dans cette *affreuse* maison glaciale et je me disais qu'à sa place, j'aurais *autant aimé* mourir. / / Raconter [R *les*] ce que *furent les six mois que Dine vécut à partir de ce moment* n'est <...> que *je* dise

2848 IV Cela *me* semble <texte rétabli d'après III>

2852-2868 I pis. *Pour elle, il* n'était plus question d'étude. *C'était, maintenant,* le rôle de la bête de somme qui l'attendait. Elle <...> coqueluche [A *Adèle,* [A *la vieille bonne,*] *l'aiderait.* [R *Mais Adèle partit presque tout de suite. Quand maman était là elle s'occupait de la faire payer par mon père. Ce n'était pas facile, mais elle y parvenait. À 14 ans, Dine ne disposait pas d'assez de persuasion. Ajoutons là-dessus les coqueluchards, / / (notes à développer dans mon texte définitif) / /* [RA *Maman*], *quand elle était là parvenait, en s'y prenant de loin* [R *tous les* A *chaque*] *mois à obtenir* [R *que*] *de mon père | Adèle, la vieille bonne l'aiderait* [R <illisible> A *mais Adèle partit presque tout de suite.*] *Dine,* [R *à 14 ans,*] *ne disposait pas d'assez de persuasion, à son âge, pour faire comprendre à mon père qu'il était bien important de payer* [R *Adèle* A *la bonne*] *au jour dit. Au reste, maman quand elle était là n'y était toujours parvenu qu'en s'y prenant de fort loin chaque mois. Et puis, maman partie, le climat de la maison devint encore plus irrespirable que d'habitude. / /* [R *La vieille bonne, Adèle, n'avait pas demandé son reste.*] / / — Moi je ne suis pas obligée de rester dans cet enfer, avait-[R *elle*] dit [A *Adèle*] en

2863-2865 III est [R *indispensable* A *convenable*] de payer <...> n'était pas [R *obligatoire* A *indispensable*]. Un

2872-2887 I cadet *à qui elle portait un sentiment farouchement passionné.* Son plus vif plaisir était de [R *l'amener* A *le prendre*] avec elle ses jours de sortie et de l'<I,III *amener* A *emmener*> chez <...> bientôt des *cartons pleins* de photos qu'elle étalait, [R *parfois* A *souvent*], sur <...> amoureusement, *une à une,* perdue dans une sorte d'extase. Adèle était une grande bringue, disgraciée, [R *mais d'une force peu commune*] [R *à moitié* A *assez*] sourde pour n'avoir pu apprendre [R *qu'*] *à parler* [A *que*] de façon informe, mais elle était d'une force peu commune. [R *Peut-être était-ce dû* A *qu'elle devait, je pense,*] à son ascendance [A *mi-*] algonquine. [D *Sa* A *La*] mère, pure Indienne [D *elle* S *celle-là,*] venait parfois [R *passer*] visiter sa fille. Les premières *fois,* je ne comprenais pas qui <...> de [A *fort*] loin <...> immobile. *Puis, au* bout

2891-2899 I souviens qu'[R *ils*] un <...> tête. *La fibre paternelle de mon père se révolta.* Ah <...> représailles. / / — Vous

2901-2909 I battez *ben,* vous. Y sont sans défense aussi quand vous les battez. / / Mon père lança quelques cris additionnels et rentra, l'air assez quinaud, *car il savait bien que nous avions entendu le dialogue,* [R *par*] *les fenêtres étant grandes ouvertes. Plus tard, bien des années après* — mon père a toujours eu l'air de croire [A *— ou d'espérer? —*] *que personne* <III R *que personne* A *qu'aucun*> *d'entre* nous n'avait pour un sou de mémoire — il nous racontait l'histoire à sa façon, chaque

2903 III resta ébaudi

2912-2918 I disais-je. Je *m'en souviens très bien.* / / — Ah <...> Au reste, *à côté de lui,* les autres <...> c'était *vraiment* pitié

2920-2936 I allait *en profiter pour* se conduire en véritable *iroquois.* Elle fit sa valise, attrapa, [A *pour se faire conduire à la ville,*] <III conduire *à la* ville> un homme qui passait en traîneau sur la piste de neige durcie *(la seule route qui nous reliait, quatre mois par année, à la civilisation),* [R *et*] claqua la porte comme j'ai dit [A *et retourna à St Pamphile, son village.*] Je <...> dévouement, *en quittant la maison* [A <au verso> *Et puis, n'y avait-il pas toujours eu, entre elle et nous, une sorte de pacte:* [R *d'une part*] *elle était rustre, ne connaissait rien à* [R *l'étiquette* A *l'usage*] *et n'était pas susceptible d'apprendre* <III R *les usages* A *l'usage*> *mais, d'autre part, la vie dans notre maison était si difficile, le climat tellement irrespirable que nous n'aurions pas pu la remplacer facilement. Elle souffrait nos défauts, nous* <I,III *souffrions*> *les siens.*] [R *Mais* A *Toutefois*] il <...> peut <I,III *partir*>. / / Donc

2943-2957 I tenue. *Aussi,* les chouchous *passèrent-ils* dans <...> et mon père n'aimait pas que maman *eût* des garçons. Non pas qu'il préférât les filles — il avait, bien entendu pour l'espèce femelle un mépris [R *d'arabe* A *musulman*] <en face, au verso du feuillet 62: *«un mépris musulman»*] > — mais il voyait [R *en cela* A <au verso> *dans cette condition, assez intime quoi! entre sa femme et un autre mâle, quelque chose de malsain*] *et* [A *il*] portait sans cesse à maman des accusations assez troubles à ce sujet. [A *Aussi, même blonds aux yeux bleus, les fils étaient-ils vite...*] En <...> paternelle: le nez, la bouche. *Grâce à cela, elle a été, de loin,* <III bouche — *pour quoi* nous ne lui avons pas gardé rancune et *grâce à qui elle fut,* de loin> la moins martyrisée de la famille *et* [R *je dois dire que*] *j'en suis bien heureuse pour elle.* Quant <...> s'en *est trouvé* <III *est trouvé* A *trouva*> bouleversé

2958-2975 I des *trois* coqueluchards. Elle passa, dès son arrivée, ses jours et ses nuits à courir de l'un à l'autre. [A *Dans une ronde infernale qui ne semblait pas pouvoir finir*] [D *Les* S *les*] quintes se succédaient, <I,III *qui amenaient*> des <...> <I,III calmant mais> mon père, qui n'avait [R *soi-disant*] pas confiance [R *à* A *en*] la Faculté *(*ses préventions tombaient quand c'était lui le malade*)*, nous a toujours soignés lui-même. Il avait deux chevaux de bataille <I,III *à quoi il attribuait un*> pouvoir <...> faisait six à neuf bains d'une *bonne* demi-heure chacun. Puis <...> lit. *Comme* les lits étaient *toujours* glacés eux aussi, le petit se mettait à tousser, à vomir, à saigner du nez. Au second. Et

2977-2988 I père *rentrait,* autre ronde infernale: [R *colère parce que*] la maison n'était pas bien tenue, [R *parce que*] le dîner n'était pas prêt, [R *parce que*] les enfants avaient été mal <I,III soignés puisqu'ils> <...> l'opération-*bains-chauds* <III R *bains-chauds* A *étuve*>. [R *On me croira si on voudra* A *Au*

milieu de quoi], il arrivait parfois, [R *pas tous les jours mais assez souvent*], que mon père *fasse* irruption <...> vaisselle [A *du dîner*] n'était <...> cela <I,III *change*>. Le tout accompagné d'une série de taloches. / / *Quel* pouvait être l'état d'esprit [A *après semblable journée*] d'une fille de quatorze ans qui regagnait sa chambre où le froid <I,III *l'empêchait de dormir, on*> [R *se le demande.*] aime

2991-3002 I génie. *Il avait acheté* [A *(à prix d'or peut-être, mais c'était bien le genre d'économies que mon père aimait faire)*] un <...> quel tout <...> l'allumer il <...> d'ajouter [R *d'autre* A *une autre pièce de*] bois, la glace dont [D *il* S *elle*] *était recouvert*[A *e*] éteindrait <...> connu *pareille* détresse. Mais nous [R *n'*] étions [R *pas*] [A *fort loin d'être*] pauvres <En face, au verso du feuillet 64: «Attention: bien laisser entendre que l'argent ne manquait pas. Loin de là. Avarice et non pauvreté»>

3004-3006 I l'opération-*bains-chauds,* pour tous, avaient *fait* <III R *fait* A *eu*> *leur* effet. Il fallait ouvrir l'œil pour les voir passer <au crayon: «T.T.Bien»>. Dine put venir nous *voir* au

3012-3014 I fait *un point d'honneur* de <...> menée *durant ces six* mois

3015-3039 I j'omettais [R *de dire que mon père, en décembre, lui avait promis* [R *une petite fourrure*] *en récompense si elle se conduisait bien* [A , *une petite fourrure.*] *Le printemps venu et venu le moment de délier la bourse, il lui déclara tout net qu'elle était bien loin d'avoir mérité sa fourrure.* [A *(manteau de castor)*] [A *ceci:* <au verso> *mon père qui, en décembre avait promis* [AR *à Dine*] *une petite fourrure à sa fille si elle se conduisait bien, déclara tout net le printemps venu et venu le moment de délier la bourse, qu'elle n'avait rien mérité du tout.*] [A <au verso> *Au reste* <...> *blâme.*] / / *Au* reste <...> était *un attribut masculin.* Que dis-je *masculin, j'oublie* que j'avais des frères. *Paternel, un attribut* <III Paternelle, [R *une*] parure> *paternel. Lui* seul possédait un manteau de fourrure. *Un* [R *morceau* A *vêtement*] *superbe,* en castor, dans lequel il y aurait eu *de quoi,* [R *mon père étant un colossal,*] habiller deux *ou trois* femmes. Il l'avait acheté en 1917 et il le porta presque *jusqu'à la fin* de sa vie. / / —J'ai été blâmé, *répétait-il tous les ans, pour avoir* acheté ce manteau. N'empêche [R *qu'il y a 25 ans*] que je le porte depuis *25 ans.* / / Personne d'entre nous ne possédait de ces choses *qui ont été payées assez cher pour durer 25 ans.* Nous ne connaissions que l'habileté à faire durer *3* ans ce qui n'était bon que pour *6* mois. *De plus, comme il arrivait à maman de passer, lorsqu'elle était trop timide pour s'en plaindre à sa mère, un hiver sur trois ou quatre sans manteau chaud, cela expliquait du reste qu'il eût été blâmé. Seulement il était ainsi fait qu'il n'avait retenu que le blâme.* / / Mon père

3027 III que *leur* objet

3039-3040 I jusqu'à [R *présent* A *cette année*], s'était abstenu presque complètement de venir *nous voir* au

3046-3054 I les *moyennes voyaient entrer les parents au parloir.* Dans les autres divisions, nous *ignorions qui nous demandait* <III R *ignorions qui* A *n'avions pas cet avantage*>. Jusqu'alors <...> appeler. Ce dimanche-là, je partis en courant, *comme d'habitude.* Françoise, qui était *chez les moyennes* et bénéficiait de la *grande* fenêtre, m'attendait près de l'escalier. // — C'est [R *papa* A *lui*]. // Nous

3057-3062 I trouble, nous avions <...> médecin. *C'était* assez incompréhensible puisqu'il ne le demandait jamais, mais c'était [R *comme ça* A *ainsi*]. Comme

3066-3069 I car, [R *s'il y a telle chose qu'être invectivée, c'en est une autre que de l'être à tue tête.* A *s'il est humiliant d'être injuriée* <III injurié[R *e*]> *il n'y a pas de mot*[R *s*] *pour désigner ce que l'on ressent quand on est injurié à tue-tête — et par son père —*] // Les

3073-3077 I Tout [R <illisible>] ennui <...> retard *que mettait à guérir une égratignure.* Il avait trouvé une formule dont il n'était pas peu fier <I,III :> // — Si

3078-3080 I part, *je n'avais, j'ose le dire,* rien à me reprocher de ce côté-là. Mais *mes* dénégations n'étaient pas entendues. Ses prémisses posées rien

3085-3087 I l'erreur, *en* cela comme pour le reste. Tout de même, en plein parloir .. je <Le feuillet 67 (l. 3089-3135) manque.>

3090-3093 III la fin de *sa peine.* Quand <...> nous [R *ne*] recevions [R *qu'*]un accueil

3104 III jamais *que nous aurions dû la pratiquer. Personne ne nous disait que* la bonté

3135-3156 I d'existence. *On est* à la fois terriblement *concerné* et monstrueusement *détaché.* C'est un dualisme <I,III *meurtrier. Il*> *n'était que cela: une* force physique qu'il fallait éviter de déchaîner. Mais il l'était bien. Je n'ai jamais, *dans* toute <...> le <I,III *sentait*> pas <...> était [R *pleinement*] satisfait de la situation. [A *Il sentait bien, parfois, que* [R *l'* A *notre*] *amour filial n'avait rien du délire. Par exemple il disait* [R *bien*] [R *parfois*] *après ce que nous appelions «une séance de battage» (séance: temps que l'on passe à une occupation non interrompue:* [R *Faire de longues*] *(Larousse): «Tu n'as pas etc // — Tu n'as pas le droit de me haïr» (nous eussions préféré n'en pas avoir de raisons). Mais dans l'ensemble il était satisfait.*] Bien entendu <...> décolérait *pas.* Il n'aimait que cela, la colère. Il *voulait nous faire trembler. Il voulait le* silence <...> pouvait *qu'être satisfait.* // On

3156-3162 I vices [R *rigolos* A *gaillards*]. La <...> ses *fureurs* [R *lui*] avait inspiré [A *à mon père un orgueil*] éperdu. L'orgueil avait suscité *ce monstrueux égoïsme pour qui rien d'autre au monde ne comptait. L'égoïsme avait entraîné*

l'avarice, sa sœur. L'avarice avait engendré cette insociabilité sans exemple qui lui [D *firent* S *fit*], surtout

3164-3180 I que *coûte* du thé, <...> sortir c'était, il va de soi, important. Mais il y avait autre chose. [R *Quoi donc?*] // Quoi donc? // *Ben voyons!* À Québec... Mais oui, mais oui, vous avez le doigt dessus, si j'ose ainsi dire. Le sexe. Il y pensait sans cesse et nous poursuivait, sur ce point, jusque dans nos derniers retranchements. Nous, qui n'avions, pourtant, pas <...> Il avait [A *donc*] bien <...> que, [R *comme chacun sait* A «] tous <...> vice. [A »] // C'était

3181-3183 I autre, *le* plus important. Un puissant motif, celui-là même qui pousse les gouvernements *totalitaires à défendre* les voyages outre-<I,III *frontières> à leurs ressortissants:* la <Ajout manuscrit, en haut du feuillet 69, pour appeler l'insertion de Ie (l. 3186-3350): «(Page 74 - L'année se termina etc.)»>

3186-3188 I L'année se termina moins lugubrement. Tous les ans III L'année se termina moins lugubrement [R *pour moi*] — si <...> petites filles — *et* même de façon

3189-3199 Ie nous *faisions une procession en l'honneur de la Vierge.* C'était un événement très excitant. *Nous* pénétrions dans *cette* partie du monastère où les laïcs n'avaient pas le droit de *mettre* même le bout du pied. Nous *jouissions, ce jour-là, d'une permission spéciale. Ensuite, nous parcourions,* d'un <...> Pour finir, nous <...> porte [R inusitée A *mystérieuse, de partout cachée aux regards et dont nous oubliions, d'une année à l'autre la situation exacte*] *après avoir traversé le petit cimetière.* C'était

3202-3214 Ie point. (*Nous* nous battîmes, en effet, l'année suivante. *J'eus* le <...> laissa, pour longtemps, une manière de tonsure mal centrée, un peu eczémateuse, *qui semblait me regarder comme l'œil dans la tombe de Caïn.)* L'année précédente, *c'était elle qui* avait porté la bannière. Cette année-ci, *elle avait quelque chose qui n'allait pas,* un <...> mes *méfaits.* On s'aperçut, tout à coup, que je ne parlais plus pendant les heures d'étude [R — *évidemment*] — je n'avais plus à qui parler *durant* les heures de récréation —, que je ne continuais plus à jouer [R *quand* A *après que*] *la cloche avait sonné.* Avec

3217-3219 Ie l'évidence. *Si* cette <...> catéchisme, *Mère* <Ie,III *Saint Séraphin*> me

3227-3230 Ie répondit *non moins innocemment une autre petite fille.* Elle <...> avait *pas été malade...* // Je

3235-3236 Ie les [R «*honneurs*] honneurs <...> tout *leur* eût

3241-3250 I[e] à *la précédente* que j'ai envie de la raconter tout de suite. / / La plus [R *g* A *haute*] récompense que *se pouvait* mériter notre bonne conduite, était <...> fois <I[e],III *pour toutes, quelque*> soit <...> eût [A *lu*] un

3258 III qui *aurait* l'honneur

3262-3264 I[e] deuxième *discours:* j'avais <...> <I[e],III avenir on> n'en doutait pas. Bref, de sermon en *sermon* et d'*amnisties* en *coups* d'éponge je

3273 I[e],III déjà reçues du ruban, répondit l'autre

3276-3283 I[e] fond, pour <...> comme *une image.* Il <...> que *j'ai obéi* à une sorte de pitié. *Quoi qu'en dise La Fontaine, cet âge en ressent* [R *parfois* A *souvent.*] / / Je

3284-3286 I[e] tellement *pour le miracle. Jour et nuit. Et* que nous fîmes des sacrifices et des offrandes à Dieu. De septembre à juin [D , *ce* S . *Ce*] fut [A , *sans cesse,*] notre III tellement *pour le miracle, jour et nuit,* et <...> Dieu, *de* septembre à juin. *Ce* fut

3289-3300 I[e] miracles. [R *Par une coïncidence*] La communauté avait décidé que [R *ce serait*] cette <...> fille [R *qui avait une jambe atrophiée* A *demeurée infirme*] <III *devenue* infirme> à <...> Faute de <I[e],III soins, ces> bonnes sœurs-là n'avaient même pas [R *fait*] demandé le médecin après la <I[e],III fracture, la> petite <...> ce *vaste* monde, il est toujours mieux <I[e],III d'avoir *le miraculé en puissance sous la main.* On> ne <...> produit [R *quelques* A *peu d'*] années auparavant: une mère d'élève avait été guérie par sainte <I,III Anne ce> dont

3301-3318 I[e] que *Mère St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*> avait obtenu que [R *la petite*] Jeanne [D *pose* A *posât*] sa <...> suite. *Dès* le «cœur à Dieu» du matin jusqu'à celui du soir en <...> Dieu *et* entre nous et la vénérable fondatrice, que de la jambe de Jeanne. [R *Dè*] Au saut du lit, c'était notre première pensée. [R *Nous allongions toutes le cou*] Prévoyant le cas où la [R *miraculée*] [AR *privilégiée*] eût été trop émue pour crier «*Miracle,* miracle», nous <...> droit [D , *car* S . *Car*] il était bien entendu que [A «] cela [A »] ne [D *pouvait* S *pourrait*] se passer que la nuit. Quoique nous fussions [R *persuadées* A *confiantes*] [D *de* S *en*] la puissance <...> de [R *la nuit* A *l'obscurité.*] [R *Ce serait moins spectaculaire qu'en plein jour, mais plus facile d'une façon.* A <au verso> *D'une façon, ce serait plus facile. L'entreprise présentait assez de difficulté sans que nous exigeassions qu'elle se passât en plein jour. Il faut*] [R *être raisonnable* A *savoir se restreindre*]. / / Les

3318-3326 I[e] jambe *s'allonge* [A *ât.*] Jeanne <...> son [R *visage rayonnant* A *sourire plein*] *d'espoir. L'année, pour elle, se termina comme elle avait commencé.* <III R *L'année, pour elle, se termina comme elle avait commencée.* A *Juin la trouva comme septembre nous l'avait amenée.*> Tout ce qu'elle avait gagné c'était

de *n'en pas avoir passé une seule* journée sans entendre *longuement* parler de son infirmité. Il ne lui fut pas permis de l'oublier une *seule* seconde. Chaque pas qu'elle faisait

3329-3333 Ie parfois *Mère St Séraphin* <III *Saint-Séraphin*> qui avait *toujours* provision <...> pas *prié tout ce temps-là* pour une jambe condamnée *d'avance* à

3334-3345 Ie nous *n'étions pas très habiles* dans l'obtention des prodiges. [A *Ainsi*] On nous disait souvent que l'extrême docilité en suscitait [D . *Ainsi,* S , *et qu'*] il était arrivé, on ne savait ni quand ni <Ie,III *trop*> où, qu'un enfant [R *trouvé*], pour <...> même [R *terminer* A *finir*] le mot commencé, trouve [R *e* A *ât*] son travail terminé par son ange gardien. Les anges ne se servent que d'encore d'or *ce qui facilite* [R *grandement* A *énormément*] *la reconnaissance de* leurs <...> servir [R *de leur* A *du*] papier-buvard! Non seulement nos anges gardiens se *tenaient bien peinards,* mais nous étions, par surcroît, grondées pour <Ie,III *les*> pâtés d'encre *qu'entraînait* notre parfaite docilité. [A «(Alinéa)»] Et

3346-3350 Ie étions *vraiment* trop méchants pour être exaucées ou bien *nous n'étions plus à l'époque des miracles. Les deux hypothèses, de quelque côté que nous tournions, nous semblaient aussi déprimantes l'une que l'autre.* On <...> plus [A *celle d'*] une fondatrice

3346 III miracles étaient *démodés.* De

3352-3365 I mort, [R *cinq* A 4] ans plus tard, <Dans la marge: «Attention nous étions au printemps 23»> elle *vécut sur une sorte de rythme, toujours le même. Avec* le <...> normalement. *En* octobre, quand le froid infernal *de la maison* — oui, l'enfer, c'est le froid — venait s'ajouter aux fatigues *des* vacances <...> n'étais <I,III *vraiment*> pas endurable. *Et* pourtant, chez grand-maman, j'étais bien sage. Mais à la maison, *aussitôt* mon père parti à son travail, *il semble que* je ne savais *qu'inventer. Je crois que, bien que j'adorasse maman, je lui en voulais* d'avoir épousé cet homme, de me l'avoir donné pour père, *et* d'être trop faible pour le réduire. Cela, bien entendu, tout au fond de moi. / / Elle

3365-3381 I chez *sa mère* que pour mourir. *Je pense qu'elle* avait compris dès <...> laisser *sa fille aînée* <III R *sa fille aînée* A *Dine*> seule face à ce forcené. *Tant qu'elle* avait eu l'espoir de guérir et, [A *partant,*] celui <...> chance *trop aléatoire* <III R *trop aléatoire*> *de guérison* et <...> grand-maman un jour que celle-ci était venue nous *voir* — ce qui n'arrivait pas <I,III souvent car> ces visites [D *mettait* S *mettaient*] mon <...> grand-maman [R *qui parlait en pleurant.*] *Je l'entends* [R *encore*] [D , *elle* S . *Elle*] *pouvait, n'étant pas suffoquée par les larmes comme moi, par exemple, je le suis,* tenir une longue conversation sanglotante et cela me plongeait — nous eûmes, *plus tard,* elle et moi, plusieurs de ces entretiens — dans une *panique* sans

3383-3390 I qu'[R *il était question* A *elles parlaient*] de mort et de la mort de maman mais <...> chantage: *«Si tu n'es pas sage, tu vas faire mourir ta maman»* et <...> demeurai, cependant, très troublée durant quelques jours. *Puis,* comme <...> que le

3386 III chantage «Tu <...> mourir», et

3391 I Ce [R *doit* A *dut*] *être à la fin d'une de ces deux années, qu'arrivant chez nous, ma sœur et moi, au moment des* grandes

3395-3404 I vache [R *que la vieille bonne,* A *qu'en son temps*] *Adèle* [R ,] *trayait matin et soir. Cela nous était presque indispensable car l'absence de route*[R *s*] *rendait le ravitaillement fort malaisé.* Adèle faisait le pain et, quand nous eûmes deux vaches, le beurre. Mais il ne s'agissait plus, maintenant, d'une *si* petite exploitation. Mon père avait acheté deux juments, Belle et Maggie, d'autres poules, des abeilles, des pigeons [A *qui retournaient sans cesse à leur ancien pigeonnier et qu'il fallait aller réclamer à leur premier propriétaire*], *des terres avoisinantes. Avec, en* sus

3396-3404 III temps. [R *Elle faisait aussi le pain.*] L'absence <...> devenu gentleman-farmer <non souligné>. Il avait *pris un fermier,* acheté <...> propriétaire, *les terres avoisinantes.* En sus

3410-3428 I Je ne l'avais, jamais *encore, entendu employer ce ton ironique en parlant de la conduite de mon père.* J'en fus étonnée et je me dis que cette idée paternelle [R *fut* A *devait être*] une <...> profits *ne formaient à peu près que le* <III R *ne formaient pas le* A *n'équivalaient pas au*> dixième des dépenses [A *encourues*] <III *encourues*>. Entre-temps, nous avions perdu tous les veaux que les vaches *avaient bien voulu* nous <...> hibernation <I,III , *les arbres fruitiers étaient dévorés par les rongeurs et les pigeons*> [A , R *se révélaient*] *obstinément fidèles à leur ancien maître* [R .] [A *étaient retournés si souvent chez lui que nous avons fini par nous lasser d'aller les réclamer.*] // *Tout en étant devenu gentleman farmer, mon père — heureusement — était resté* ingénieur <...> bien *un* fermier [D . *Nous* S , *nous*] en eûmes même plusieurs, [R *l'un après l'autre,*] mais il semble qu'ils *furent* toujours recrutés parmi la race des porteurs de poil dans la main. Ou bien, étaient-ils si mal payés que leur conscience *leur laissait pleine liberté de* <I,III *ne pas en fiche une secousse?*> // Le

3429-3434 I travail. *Sarcler, arroser, transplanter, repiquer, poser des tuteurs, bêcher ou râtisser, tout cela n'était rien comparé* à la corvée des doryphores. *Rien ne me répugnait autant. Nous arpentions* le <...> de bibites. // Pour

3434-3449 I et *peu* au courant des métamorphoses des insectes, il y a, *en apparence,* deux sortes <...> Il faut, d'une chiquemaude, les faire retomber dans la boîte [D . *Quand* S *et quand*] celle-ci est presque pleine, on a fort à faire. *Puis,* nous allions jeter notre cueillette dans un feu de branches allumé

à <I,III *cet effet*>. Cela répandait une odeur indicible. *Ensuite,* [R *pour nous récréer — somme toute, c'était les vacances* —] nous allions remplir la boîte de nouveau. Ainsi de suite. [A *Toute la journée.*] Je <...> dans *leur* désir de se reproduire. // Nous

3449-3465 I étions *vaguement* [A *plus ou moins*] censés réclamer un sou par boîte, à <...> salaire [D . *Nous* S *: nous*] *avions fait* [R *quelque* A *une*] *sottise,* [A *ou bien*] *nous n'*[R *en*] *avions pas* [R *cueillis autant* A *rempli autant de boîtes*] *que nous* [A *le*] prétendions et nous étions de vils menteurs qui ne méritaient rien du tout etc. *Au bout de deux jours,* nous avions compris: dans cette opération, *seules les doryphores étaient réelles,* et <...> tenter *de faire croire* que nous étions en voie de développer, [R *les uns aussi bien que les autres* A *filles ou garçons*], un fervent amour de la terre. [A [A *Au reste nous étions*] [D *Déjà* S *déjà*], [A *tous les sept*] *citadins dans l'âme — l'affirmation: «nous c.f. sommes tous près de la terre» et autres fariboles m'a toujours fait sourire. Il en est chez nous comme partout ailleurs: certains sont près de la terre, d'autres en sont éloignés depuis fort longtemps — et cette initiation forcée aux charmes de la campagne ne faisait qu'*[R *augmenter*] *aviver nos tendances.*] // L'un

3467-3475 I la *bêtise commise,* il était toujours, et facilement, pardonné. Pit aimait *bien* la bouteille <...> mortel mais il [R *passait l'éponge* A *donnait l'absolution*] quand c'était Pit qui se soûlait. *Une* veille <...> d'aller *en ville pour faire* la tournée *des* parents et de ramasser les étrennes que ceux-ci nous destinaient. *En effet, c'était* toujours affreusement compliqué de venir *porter nos cadeaux* au

3479-3484 I bars. [A *Ramené, par l'alcool à l'ingénuité native de l'homme c'est tout*] [D *I* S *i*]*ngénuement,* [A *qu'*]*il laissa*[R *it*] <III R *laissait* A *abandonnait*> le traîneau rempli de cartons enrubannés *à la porte de chaque établissement.* Il ne songea à rentrer que *lorsque le traîneau eut été* [R *complètement «vidé»* AR *ratissé*] par les passants *qu'on ne peut guère blamer la tentation ayant, comme toutes choses, ses limites.* Il ne fut pas très bien reçu, mais

3486-3492 I marraine une lettre de remerciements pour des gants que je n'avais jamais vus. [R *Heureusement,*] [D *des* S *Des*] gants <...> concoctais *semblaient porter* un trou là où il aurait fallu écrire blanc[A *s*], bleu[A *s*], ou marron[A *s*]. // *Maman avoua ce qui s'était passé à grand-maman qui vint elle-même, cette fois,* nous porter

3495-3511 I bon lundi *tout ordinaire!* [A <au verso> *Ce fut Pit et sa femme — un vrai pruneau prénommé Blanche — qui restèrent le plus longtemps à notre service. Avant lui, nous avions eu Richard et Victoire — des Acadiens qui parlaient une sorte de musique — et après lui nous eûmes un nommé Lachance dont il n'y a rien à dire. D'autres aussi que j'ai oubliés. Tous ces gens, la plupart du temps, parlaient un langage qui nous était fort étranger. Jamais d'anglicismes, grâce à Dieu, mais des*

archaïsmes, des glissements de sens. L'un d'eux, cela me revient, disait «quitter faire» au lieu de «laisser faire» [R *et me revient aussi la* [A *petite*] *grimace que maman nous adressait pour quand nous nous permettions de rire de ces braves gens.*] *Tous ces gens étaient chargés d'enfants qui doivent avoir nos âges maintenant et qui se souviennent peut-être* [R *des filles et des fils* A *qu'ils jouaient eux, pendant que les enfants*] *du maître* [R *qui*] *passaient leurs vacances à ramasser des bibites* [A R *pendant*] / / La cueillette

3512-3520 I s'en [R *détacher* A *arracher*] pour <...> *Mère du Bon Conseil* qu'au <...> de *Mère de l'Ange* <I,III *Gardien*>. / / <I,III *Je parlais*>, plus haut, de la mémoire enfantine. *C'est le moment de lui tirer un nouveau petit coup de chapeau.* Sans <...> d'analphabétisme <I,III *que j'avais apporté en naissant*>. Nous avions <III R *appris*>, en principe, cinq heures de français par semaine. Avec <I,III *Mère de l'Ange Gardien*>, nous

3521-3522 I laide, aux joues rouges, *au lourd accent paysan,* à <...> de *celle* qui

3525-3528 I disait, *elle le considérait comme* si important qu'elle le répétait deux fois. La prière <I,III *dite*>, elle s'asseyait, nous

3531-3538 I époque, ne sait ni qui vit ni qui meurt. Ni qui meurt. *D'abord,* les médecins ne valent plus rien. *Plus* rien <...> iode*!!!* / / Elle nous *regardait, le visage satisfait de qui vient de* dénoncer un forfait *qui compromettrait* la survivance du [R *monde* A *genre humain*]. *Un grand* coup

3540-3542 I on *trouve que les malades ainsi traités ont* l'intérieur tout pourri. Mais les médecins continuent. / / Parfois

3545 III temps, elle [R *allait*] ne

3547-3553 I ne *s'embarassait* ni du temps ni de l'espace. La Faculté *ne venait que* d'imaginer la thérapeutique iodée *mais on était* <III *qu'on était*> déjà dans les autopsies jusqu'aux coudes. *Bref, les* chrétiens mouraient comme des mouches, «autant que la grippe espagnole» [R ,] et, <I,III *ceux-là*>, non seulement on avait le temps de les enterrer, ce qui avait parfois manqué durant l'épidémie, mais on *disposait de* celui

3555-3558 I trois, car elle *avait* trois dadas seulement et elle les *reprenait* à tour de rôle. Il ne s'agissait jamais que de révélations mystérieuses <I,III *que quelqu'un, un ténébreux messager, était venu jeter, toutes chaudes*>, dans le sein du chapitre *spécialement* réuni

3562-3572 I s'étaient [R *réunis* A *rencontrés*] il y a deux jours (*admirons,* en <...> décisions. / / *Un* savant silence *était censé nous* <I,III *jeter*> dans les affres de la peur *la plus abjecte. Lentement, elle balayait de l'œil la classe toute entière, comme un phare balaye le ciel de sa lumière pour sauver* les marins en péril. [A *Le plus pressant des périls qui nous menaçaient était bien celui où nous étions de ne pas apprendre la grammaire mais ce n'était pas à celui-là qu'elle en avait.*] / / — Et

3573-3577 I silence, *encore* plus prolongé que le premier. // Que, cette année, la mode sera *encore plus indécente* que <...> femme. *Voilà* ce qu'ils ont dit. Ce sont leurs paroles *exactes*. // Elle

3579-3589 I connus. *Ce* que je vous raconte *là* est arrivé pas plus tôt qu'avant-hier soir, à New York. *Car vous savez* que <...> bla... [A *Tous les 3 jours, ils avaient décidé et redécidé cela l'avant-veille. Ils n'en finissaient pas ou bien ils souffraient d'une sorte d'amnésie tierce.*] *Il fallait* la cloche <...> univers *de la clique* judéo-maçonnique et du non moins sombre univers féminin *qui a toujours été* habité par le démon, [R *comme chacun sait* A *c'est connu*]. // Troisième

3591-3603 I drôle car il s'agissait de l'état d'innocence *dans lequel sa nièce était entrée au pensionnat, état qu'elle avait perdu* à <...> de *faire part (c'est le cas de le dire) à la chère enfant d'un heureux événement attendu dans la famille. Depuis ce moment,* la <...> entendu, *elle seule parmi nous pouvait* [R *comprendre* A *apprécier*], *ayant été élevée par la propre sœur de Mère de l'Ange Gardien, la valeur de ce qu'elle avait perdu. Quand on savait* qu'il y avait [A ,] dans la classe [A ,] des petites filles dont *les mères se fardaient* (nous nous penchions toutes pour regarder *Annette* [R *sous le nez*)] *car c'était pour elle que l'on parlait* [A)] , *cela n'avait rien d'étonnant.* // Grosse

3604-3609 I moins <I,III nerveuse mais> *sa tante* s'épuisait <...> dehors [A *placides*] *de ruminant* [R *placide*]. L'air <...> paraissait [A *pas*] souffrir [R *aucunement*] de <...> trouvait *une* pour

3613-3639 I vais *le* dire à ma tante, s'écriait la <I,III biche sa> graisse toute secouée par les sanglots. Aussi, les <...> des [R *messes basses* A *parlotes*] <au verso du feuillet précédent: «68 messes basses /répétition»> dont nous savions bien de quoi il retournait. // [R *Malgré* A *Encore*] que l'on nous mît tout le temps la puce à l'oreille, *personnellement* je <...> celle de la *nièce de Mère de l'Ange Gardien. Je voyais* bien <...> dame, un endroit pas catholique je n'en connaissais qu'un, mais cela me semblait bien impossible. *Pourtant, il fallait que ça soit celui-là. Mais qui aurait été les y porter et pourquoi?* Je n'en avais aucune idée. *Et puis,* je dois dire que je m'en fichais pas mal. J'admire mon ignorance, quand on considère tous les soupçons *à quoi* j'étais <...> ignorance *était* profonde et *n'était pas entamée par ce qu'on me racontait dans les coins ou par mes propres réflexions.* Ainsi, je [R *me demandais bien* A *m'étais bien demandée*] par <...> et [R *eux*] mes <...> avait *de drôles de goûts.* Pour <...> désagréable! Quand <...> part et cela me fut d'un grand soulagement. *Cependant,* toute

3638-3662 I soulagement. [A <au verso> *Cependant* <...> *non?*.] // Ainsi

3641-3665 I mais si <...> de *ma 6e année* <III R *ma sixième année* A *mes six ans*>. J'avais une sorte de conversation affectueuse avec quelqu'un et <...> lui expliquer qu'il devait bien demander [A *son*] pardon et je l'assurais que

[A *de mon côté*] je <...> et [R *m'enlaçait* A *se blotissait dans mes bras*]. Je m'éveillai émue de façon assez érotique me semble-t-il bien. Le second ressemble au premier et se situe *qq.* années <...> religieuses <III (!)> et toutes les fillettes étaient mortes. *J'étais* cachée [R *derrière* A *sous*] une table recouverte de feutrine verte et *c'est là que me découvrait un très bel Iroquois. À lui aussi j'expliquais qu'il lui fallait obtenir son pardon et lui aussi je lui ouvrais* mon lit. Ce goût pour les «mauvais garçons» [A *et quels!*] *ne laisse pas d'être inquiétant, non?. Si j'avais* [A *fait*] *part à Mère de l'Ange Gardien de toutes mes ignorances, nul doute qu'elle en eût été fort ulcérée. Elle nous considérait toutes comme de petits démons lubriques, sauf sa nièce, et je ne crois pas qu'elle eût accepté de changer d'avis. Aussi l'heure du français continuait-elle à donner l'occasion à la digne femme de cultiver la période ronflante et édifiante. / / La grammaire et l'orthographe* [R *étaient le moindre de nos soucis* A *tout ce temps, s'enfonçaient dans une brume lointaine*]. De ci de là, certains jours arides où la muse de <I,III *Mère de l'Ange Gardien*> se taisait, nous attrapions une dictée *(J'eus une quinzaine de fautes dans un texte qui nous avait été dicté par Mère du Bon Conseil, l'année précédente, et pour quoi j'avais eu 100 sur 100) mais* [A ,] neuf fois sur <I,III dix, cela> n'allait

3669-3671 I lendemain, *nous enfoncions jusqu'aux oreilles dans les tissus transparents, les robes collantes, les bas couleur chair ou les hosties profanées.* Parfois

3675-3677 I page 75. / / <I,III *Mère de l'Ange Gardien*> haussait des épaules lasses. Que venait-on lui parler de grammaire [R *lorsqu'* A *quand*] <III grammaire quand> elle

3680-3688 I confiance *en* la médecine et les médecins *et une* durable <...> j'ai <I,III *developpé*>, pour l'Histoire de France, une <...> manuel, *inutilisé maintenant,* de <...> c'était *fort amusant*) les ritournelles <III de la *Mère* de l'Ange Gardien> de *Sœur de l'Ange Gardien, je pris l'habitude d'étudier* l'histoire de ce pays que *j'aimais déjà, puisque* mon père

3691-3698 I de [A *la*] <I,III *Mère*> de <...> noviciat *pendant le mois suivant la fin de* [R *ses classes*] [R *son cours*], elle <...> mains [R *pleines* A *remplies*] de <...> mémoire [R *pleine* A *garnie*] d'anecdotes. Elle savait toujours où nous étions <I,III *rendues*> en histoire et <...> ruines *de ceci ou de cela.* Subitement

3701-3720 I toucher. [R *Il restait que*] [A <au verso> *Néanmoins* <...> *esprit.*] / / Depuis que

3702-3719 I préférais — *la* <III R *la* A *une vraie*> classe de français <...> fut *l'année* de <...> ans où qu'on [R *en*] soit. Malheureusement toutes mes compagnes avaient «marché au catéchisme» l'année précédente *et j'étais la seule* [R *élève à avoir*] *de mon âge.* C'est dire qu'on tenait peu [R *de*] compte de mon absence et *qu'on ne fit rien pour m'aider à me rattraper la communion faite.* Il

m'arriva même d'être grondée: / / — Comment *vous* n'avez <...> dernière? / / — Je n'avais pas [A *mes*] dix ans . / / *Après* quoi j'étais sommée de me taire et de me rasseoir. *On reconnaissait bien là* mon

3719-3734 I esprit. / / *Quand arrivèrent les vacances de Pâques,* [A *cette année-là,*] *je fus* [R *bien désappointée. Ces vacances, je les passais toujours chez grand-maman.* A *déçue. Depuis que je fréquentais le pensionnat, j'avais toujours passé le temps de Pâques* <III *les jours saints*> *chez grand-maman.*] *Mon père* [R *décida*] *que,* [R *celles-ci*], *je* [R *les passerais*] [AR *celles-ci*] [A *ces vacances-ci*] *à la maison. Toutefois, ce fut grand-maman qui vint nous chercher* [R *au pensionnat*] *et* [R *qui*] nous amema chez mon père. <dans la marge: «faux»> [R *Hélas!*] [D *c'* S *C'*] était congé

3727 III passai *les jours saints* au couvent

3734-3743 I aussi. / / *Lorsque grand-maman se trouvait chez nous en même temps que mon père,* [R *fort heureusement c'était rare,*] le climat familial *était* encore <...> personne. Nous <...> prête *à tout subir en silence par amour pour sa fille, aussi n'y allait-il pas de main morte.* / / En

3744-3761 I était, [R *vous avez deviné l'*] astuce [A *l'*] danois de son espèce. Jeune et fou, il se jetait sans cesse de tous <I,III côtés si> bien *qu'à un moment, comme je me levais de ma chaise, des hurlements s'élevèrent, une patte molle s'agita sous mon pied et faillit me faire trébucher. Je fus promptement remise d'aplomb.* Dans une fureur hors de proportion, *me semble-t-il bien, avec l'incident* [A *Mon père m'attrapa par l'épaule*] et <...> disant *qu'il fallait me donner une* leçon <...> que [R *personne le vo* A *tout le monde le*] *voyait comme moi,* mais <...> dans *sa main qu'elle dut défaire plusieurs points.* / / C'est

3762-3767 I surtout *quand il* y a de l'assistance. Au bout de *quelques* minutes, mon père eut *subitement* affaire <...> lequel <III R *ne reçut, cette fois-ci,*> reçut pour toute compensation, cette fois-ci, *un* énergique coup de pied dans les côtes. Aussitôt [R *qu'il fut* A *mon père*] parti

3763 IV eut de façon <ponctuation rétablie d'après III>

3768 I il *a toujours poussé de travers depuis* — et III il poussera, *depuis,* toujours

3776 I m'apercevrais, *par comparaison,* que

3778-3785 I avait, *entre nous, mal commencé.* Je <...> terre-neuve *Trimm* et <...> <I,III canine et> le blond Nicou de *St Cézaire-sur-Siagne sera le seul* pour qui cette réconciliation jouera. Quand

3786-3798 I toujours [D *des* S *de*] [A *coûteux*] chiens <...> Il [R *achetait, pour ce faire,* A *leur donnait*] <I,III *des farines à pâtée pour les*> cochons que les pauvres [R *bêtes* A *chiens*] mangeaient <...> os. [R *Elles* A *Ils*] devenaient [D *laides* S *laids*], [D *hargneuses* S *hargneux*], le poil rude, les

yeux chassieux. *Quand, en été, nous faisions cuire de la viande toutes fenêtres* ouvertes, ils devenaient fous. *Mieux valait, alors, ne pas sortir de la maison. Ils se jetaient sur l'imprudent — sauf sur mon père dont ils avaient, eux aussi, une peur panique* —, et lacéraient ses vêtements et, les <...> qui se jeta *désespérément* dans *une vitre derrière quoi* il apercevait un [R *rôti* A *jambon*] refroidissant

3794 III jetaient sur [R *mon père et lacéraient* A *l'imprudent qui se risquait*] dehors

3800-3807 I Mais *si mal traités* qu'ils devinrent tous deux, *Bell*[A *e*] et <...> colère, *il* saisit <...> comme une souris sous [IV comme sous <texte rétabli d'après I et III>] les griffes d'un chat. Puis, les vêtements trempés de sueur, le regard jupitérien, [A *la bouche prodigue d'exclamations outragées,*] mon

3809-3813 I nourrit! Son maître! / / *Bell*[A *e*], dans <...> Société <I,III *Protectrice des Animaux* que de celle de l'Aide à l'*Enfance*>, mon

3815-3825 I de *l'un de* nous, bêtes ou enfants, il [R *employait* A *se qualifiait*] tout <...> importante <I,III *occupation*>, les allusions à son extrémité nourricière nous [D *coupait* S *coupaient*] plutôt l'appétit. *L'ennui, c'est qu'il* était défendu de manquer d'appétit. / / — Vide ton assiette. / / Il nous servait

3827-3835 I restait, *après avoir rempli son assiette jusqu'au bord,* quelque belle tranche dans le plat il <...> portion. Quand nous avions un gâteau glacé, il grattait [R *subrepticement*] le <...> facilement *admises* si elles avaient été permises à d'autres que *lui-même.* Seulement, nous savions bien

3829 III pour lui *et* du foie de porc pour nous et

3838-3855 I avions <I,III *abandonné de*> sucrer le café a*vec du* miel brun — je ne sais pourquoi <I,III ,> [A *l'opinion contraire d'un autre naturiste ou plus simplement*] une <III *toute grosse*> hausse dans les prix du miel, [R *probablement* A —] et, maintenant, nous avions droit au sucre semoule. Comme il arrive partout, *le* <III R *le* A *la vapeur du*> *café chaud produisait de la condensation* sur <...> croire. *Il y avait quelqu'un qui* avait trempé la pelle à sucre dans sa tasse, [A *et l'avait remise mouillée dans le sucrier.*] Qui <...> avait *trempé la pelle dans sa tasse.* La bonté et l'indulgence *avaient* leurs limites. Puisque la douceur n'avait *pas donné de résultats,* force lui était bien d'employer la rigueur. Ce choix entre la douceur et la rigueur il le refaisait tous les matins et, douceur ou pas, *il y en avait toujours un — un ou plusieurs — pour attraper* des

3856-3864 I Je *n'irai pas jusqu'à dire* que mon père ignorait ce qu'est la condensation. Ce *n'était* pas d'ignorance ou de *connaissance* qu'il s'agissait. Ce sucré collé à la pelle ce n'était qu'un prétexte à se mettre en colère, un prétexte [RA *assuré*], journalier, et qui n'exigeait — *si tôt le matin, c'est appréciable* — aucun <...> drogué. *On* n'a jamais entendu parler de morphinomanes qui se piquent quand *ça* se trouve, *environ une fois la semaine. Il* lui

3867-3879 I n'est *pas* difficile *de pénétrer une grande partie du* comportement de mon père. *À première vue, la façon dont il nous élevait — si je puis ainsi dire — semble* impossible à comprendre. Nous n'avions, à la lettre, ni le droit de faire quelque chose ni <...> notre nombre [R *le temps chaque jour à sa disposition*] par celui des choses qu'il était défendu de faire — *et même* <III R *et même* A *sans compter*> celles <...> on [R *peut*] [D *atteindre* S *atteint*] à <...> l'étions *de* trop

3888-3893 I te *parles*? Pourquoi <...> maniaque: *réponds, réponds.* Autrement, il *ne demandait jamais de* <III R *ne demandait jamais de* A *se moquait bien des*> *réponse.* De

3901 I pas *répondre* oui

3905-3911 I Enfin *une* question honnête! Nous poussions un «Oh non!» convaincu à l'extrême et <...> quinzaine <I,III d'heures avec>

3913-3923 I division. *Pour ce, il n'y avait* que le corridor à traverser *mais,* malgré cette proximité, je n'allais plus avoir avec *Mère* <I,III *Saint Séraphin*> d'autres <...> fille, [A *toujours la même,*] en pénitence près de la porte. J'étais aussi *complètement* remplacée que la première femme d'un veuf remarié. [AR *(*] Ce que c'est que de nous [A *!(*] Quand on est *la* fille d'un homme qui [R *s'est marié* A *se mariera*] quatre fois, ce sont des comparaisons qui viennent toutes seules [A *)*]. <au verso du feuillet 73: «74 // Cette phrase, je la mettrais entre parenthèses / il ne s'était marié que 2 fois»> // Je

3924-3940 I ce *pensionnat-là.* Les <...> d'une [R *très belle* A *bonne*] bibliothèque et, pourvu que nos devoirs <I,III *soient* faits, *que* nos leçons *soient*> sues <...> français *passées* à <...> incandescente. *Seuls les livres à son propos m'intéressaient* [A ,] *si j'excepte les* histoires qui se *passaient* dans <...> donné *n'importe* quoi <...> sacrifié, [D *fort* S *bien*] légèrement <...> ouverts [R *docilement*] lorsque

3933 IV histoires qui se *passent* <texte rétabli d'après I et III>

3940 IV ouverts, lorsque <texte rétabli d'après I et III>

3945-3950 I m'avait *appelé* dans son [R *bureau*] cabinet <...> bien [R *plein* A *rempli*], et *il m'en avait donné une.* [R *Une part*] *J'avais attendu d'être rappelée une bonne partie de l'après-midi* .Vainement

3949 III Une. [R *J'avais attendu d'être rappelée pendant* A *Pendant*] une bonne

3957-3960 I insister lourdement *et faire* <III R *faire* A *prendre*> des mines <...> elle *me* dit

3962-3982 I grand-père [R <illisible>] paternel <...> peur...*j'*ai eu peur... *j'*ai <...> La *bonne sœur* me laissa pleurer tout mon *saoul* puis elle me remit

sur pied. Elle me regardait curieusement. // [R — *Eh bien! il faut remercier le bon Dieu et lui demander de vous garder longtemps votre grand-papa de la Chevrotière.*] // J'étais <...> de *Mère* <I,III *Saint Séraphin*>, je <...> ce *sens* sans rien trouver. // — Eh bien! il faut remercier *le bon* Dieu et lui demander de vous *garder* longtemps votre grand-père de la Chevrotière. // *Ma surprise fut grande. Etait-il possible qu'il y eut* des religieuses <...> il [R *y avait eu Mère du Bon Conseil*] y avait eu *Mère du Bon Conseil* mais je la croyais seule de son espèce, fourvoyée parmi une centaine de Sœur[A *s*] <I,III *Saint Séraphin*>. // Je

3982 I plus, *Mère du Bon Conseil.* <au verso: «Mère du bon conseil»> On

3983-3999 reposait. [A <au verso> *Je n'osais* <...> *dents.*] // Puis

3984-3991 I d'ennuis, l'une par l'autre. *Nous* avions <...> français, ni rien [A *à personne.*] Même les jours de grande cérémonie religieuse, les prises de voile, *les prises d'habit*, elle n'était pas là. // Plusieurs

3990 III chanter le *Veni creator Spiritus.* // Plusieurs

3991-3997 I il [R *eût* A *aurait*] été normal que [A *l'*] on nous [R *parle* A *parlât*] d'elle de temps en temps, [D *qu'on* S *que l'on*] nous [R *demandât de*] [R *fasse* A *fît*] prier pour <I,III elle puisqu'elle> était malade. Jamais. Il [R *eût* A *aurait*] été normal, aussi, que je ne ressentisse pas d'embarras à *demander de ses nouvelles* <III R *demander de ses nouvelles* A *m'enquérir d'elle*>. Mais comment <...> moqueries. [A *À cette époque*] [D *Il* S *il*] était bien difficile [R , *ici,*] d'aimer ici

3999-4005 I porte. Malgré [D *les* S *ses*] énormes jupes, elle [R *était devenue* A *paraissait*] mince à n'y pas croire. *Pourtant,* elle <...> lendemain [A *pour prendre le lit,*] et elle était venue me dire adieu. [A *Enfin, je compris plus tard qu'elle était venue me dire adieu*] // — Qu'est-ce

4012-4015 I brillaient *singulièrement.* // — Vous pleurez, mère? // — Mais non. // Et pour me le prouver elle

4017-4032 I verrez. // C'[D *est* S *était*] une phrase que j'entendais souvent. Chacun la disait à maman *chaque fois* qu'elle reprenait le lit. // *Mère du Bon Conseil* ne guérit pas et je ne la revis jamais. Elle mourut en septembre *et la* nouvelle [R *me* A *m'en*] parvint *dans* mon <...> être [R *bien*] petite, petite. Je <...> couvent, [R *qui hab*] et qui habitait tout près du deuxième, qui m'avait *jeté cette nouvelle en courant.* C'était *sûrement* une erreur. *Qu'est-ce que les externes connaissaient* aux affaires des pensionnaires? [A <au verso> *Et pendant* [R *deux ou trois ans* A *des années*], *chaque fois que je rencontrai*[R *s*] *quelque ancienne compagne, je lui demandai*[R *s*] *s'il était vrai que la mère du Bon-C.* <I,III *fut*> *morte.*] // En juin

4033-4053 I voyais <I,III *venir les vacances avec terreur*>. <III Les dernières nuits, *personne ne dormait au dortoir.* Le> *À* [R *partir* A *compter*] de cette

année-là, j'ai toujours souffert *d'indigestions*, de nausées ou d'entérite pendant les [R *derniers*] jours [A *qui*] [D *précédant* S *précédaient*] les <...> je [R *pensais*] me disais que ce n'était vraiment pas de *veine* d'être <...> réception, où avait lieu la distribution des prix, avant <...> moi j'étais étendue, et dans ma belle robe de mousseline blanche encore, sur le parquet poussiéreux de tous les pieds qui l'avaient foulé [R [D *en entrant* S *ce matin*]] <...> relever *et* me <...> aussi. [R *S'il arrive sans qu'il y ait de témoins, ça n'en vaut presque pas la peine.* A *D'autant plus que les adultes refusent toujours d'en tenir compte. «Ce n'est rien, un* [D *léger* S *petit*] *évanouissement».*] / / Rien

4053-4063 I légèreté *que je ressentais au retour d'un évanouissement.* J'étais <...> des *horribles sensations* qui m'avaient conduite jusque là <...> désir *d'autant* mourir que <...> que *la moitié de mon poids.* Il

4064-4073 I front. / / *Ce délice, je n'en pus profiter longtemps.* Ma robe m'inspirait *des inquiétudes. J'avais* un peu vomi, j'étais empoussiérée [R *de la tête aux pieds*] du haut en bas, un de mes prix Mame et *fils* perdait <...> Françoise *mit une dernière main à la réparation de mes malheurs vestimentaires.* Puis

4072-4082 I *réparable* / / [A <au verso> *Puis* <...> *porte.*] / / Nous

4074-4082 I nous *fassent* tenir, la veille de la distribution des prix un <...> paille [R *ajourée*] dont <...> porte. / / Nous

4082-4085 I la [A *pseudo-*]ferme paternelle considérablement agrandie: porcherie, <I,III *clapier*>, bâtiments divers *et* instruments aratoires non moins divers. *Un nouveau lopin* de terre nous *appartenait. Mais comme ce* régime

4086-4100 I rien [A <au verso> *Le pauvre homme* <...> *portée*] / / Donc <Rien ne signale où doit s'insérer cet ajout.>

4086-4099 I rien. *Le* <I,III *pauvre*> homme partait de ce principe [D *qu'il serait* S *qu'on est*] toujours gagnant si peu que ce soit [D *puisque nous trouvions* S *quand on trouve*] presque tout [A *e l'alimentation de la famille*] *sur place* <III trouve *presque toute l'alimentation de sa famille sur place*>. Il n'arrivait pas à [R *se mettre dans la tête* A *croire*] que les taxes, les instruments, les engrais, les salaires et tout et tout [R *faisaient d'une*] [R *gonflaient le*] *prix* d'une tomate jusqu'à <...> être <I,III *expédiée*> [R *à*] en Islande. *Ce* détracteur de l'imagination et de ses méfaits aura <...> qui <I,III *passaient*> à

4099-4116 I portée. / / *mon père, qui trouvait que l'argent filait vite, avait imaginé de récupérer en ne payant pas,* de toute l'année, notre pension au couvent. *De là sa décision de nous changer d'institution.* / / J'étais à l'âge où tout changement est attirant: la plus grosse proie en échange de *la plus petite ombre* [R *nous*] semble un arrangement équitable. *Nous* demandâmes *donc* notre entrée

4101-4110 III pas [A *nous*] sacrifier un seul veau il prit le parti de nous envoyer dans une autre institution quitte à *payer* ses dettes <...> facile de *payer*. Mais <...> rez-de-chaussée, cabinet <...> cuisine, antichambre, comme un fauve, en vitupérant cette famille *qui lui coûtait si cher* qu'il

4119-4135 I grand-maman *pouvait venir nous voir souvent*. Mais de cela il n'était plus question. De toute la dernière année [R *passée dans mon dernier pensionnat,*] elle [R *ne vint* A *n'était*] pas [A *venue*] une seule fois *au parloir*. Grand-papa avait vendu la pharmacie de la rue *St* Jean. *Maintenant, il s'occupait* <I,III , maintenant,> de celle [R *de la rue de la*] *qu'il avait acquise, rue de la Canardière,* <III *qu'il avait* acquise> plusieurs <...> mais *d'une légèreté inouie* [A *se contentant de crever d'ennui derrière son comptoir,*] [D *Il* S *il*] avait laissé péricliter son commerce [R *, se contentant de crever d'ennui derrière son comptoir* A *que*] Grand-papa avait dû [R *le*] *reprendre et, pour ce, déménager* très loin du couvent. <I,III *De plus*>, grand-maman était malade : hypertension grave. *Et puis, Diana l'avait* quittée pour se marier. *Après elle, toutes les bonnes semblaient impossibles*. Grand-maman passait donc de longue périodes sans domestique. Pour *toutes ces* raisons

4138-4141 I autour *d'eux*. Pendant les dernières années de leur vie, *il semble que chaque semaine leur réservait un malheur. Une bonne part de ces malheurs* leur viendront de mon père et c'est *de* lui, aussi, que leur *viendra la fin de* [R *ces* A *leurs*] *malheurs. La* mort. / / [A *À propos de malheur maman en connut un, cette année-là qui l'affecta beaucoup. Sa meilleure amie, Claire, mourut sans qu'elle ne l'ait revue depuis je ne sais combien d'années. Probablement pas depuis ce que je n'ose appeler sa réconciliation avec mon père. Etc.*]

4141-4212 I mort. / / [A <trois pages écrites à la main> *À propos* <...> *dix ans.*] / / Pour l'instant

4142-4151 I année-là *(1925)* qui l'affecta beaucoup. Sa meilleure amie, Claire — *du* côté maternel de ma famille, il était bien évident que c'était de *là* que me venait mon prénom ; du côté paternel, on croyait qu'il me venait [D *de* S *d'une*] [R *arrière*] grand-mère à eux. *En* cela <...> vraie — *mourut sans qu'elles se soient revues depuis je ne sais combien d'années* <III R *d'années* A *de temps*>, *probablement depuis ce que je n'ose appeler la réconciliation de mes parents.*] / / Maman

4151-4161 I Surtout [D *les dernières années* S *la dernière année*]. Je <...> peut-être [D *, en* S *. En*] tout cas [R *,*] ces nouvelles-là étaient toujours fort extraordinaires. [A *Pour* [R *les*] *comprendre, il* <I,III *fallait*> *d'abord savoir que*] Claire <...> mort [A *presque*] subitement. [D *Le* S *Un*] soir, il s'était senti assez mal, *le* médecin était venu, avait ordonné une potion. Claire *devait le veiller. Au* matin elle s'endormit *malgré elle* et lorsqu'elle *s'éveilla il était mort.*

Sans confession, sans extrême-onction, sans rien. Comme il était assez mécréant, *sa femme* en

4165-4179 I Puis elle était *partie vivre* dans <...> révélation *attendue* lui <...> croire, <I,III *qu'elle lui était venue*> par personne interposée. Bref, on apprit un jour qu'elle donnait sa <I,III *belle et vaste*> maison à des *moniales* qu'elle faisait venir de France. Il nous <I,III revint des> histoires édifiantes: le jour de [R *leur* A *l'*] arrivée [R *elles* A *la*] *Prieure* [A *de ces Stes filles*] tendit à Claire *5* petits sacs de jute à faire remplir de son. [R *Leurs oreillers.* A — *Tu ne sais pas pourquoi? Pour leur servir d'oreillers! // Malgré sa piété, ou peut-être à cause de sa piété, grand-maman n'aimait pas beaucoup l'ostentation. Elle ajouta un petit «hum!» accompagné d'un léger mouvement de la tête qui semblait dire «Je n'aime pas ces façons-là, mais cela ne me regarde pas.»*] // [R *C'était* A *Cela se passait*] au

4180-4191 I jours. De rage [A *et de dépit*] [D *me* S *m'a*] dit son fils. Il semble que la pauvre femme *se soit* fait tromper si affreusement qu'elle n'y *put pas* survivre. [R <illisible>] *Non content de prendre ce qu'elle donnait, on lui* [A *avait*] [D *extorqua* S *extorqué*] *de l'argent.* [R *Mais*] Surtout, on l'avait chassée de [D *sa* S *cette*] maison où il était bien entendu qu'elle [R *vivrait* A *se gardait* [R <illisible>] *2 pièces*] hors clôture mais à l'ombre du cloître. [A <au verso> [R *Il faut comprendre quelle importance cette femme mystique avait dû attacher*] [R *Cette vie toute mystique*] *Quelle importance cela ne devait-il pas avoir pour cette femme mystique que de vivre ainsi dans* <I,III *sa maison*> *devenue monastère!*] *Aussitôt installées, les moniales* lui avaient signifié son congé. *Leur* sainte règle ne [A *leur*] permettait pas de vivre sous le même toit que *des* laïcs

4196-4210 I voyait [R *presque*] personne. J'ai reçu [R *un jour*] il <...> revues.» [R *Une seule, venait nous voir une fois par année, l'été. Elle arrivait avec toute une smala d'enfants. Le lendemain, maman ne pouvait pas se lever*] Même si *elle* [R *eu*] avait eu la liberté [A *de sortir et de recevoir*] *je pense bien qu'elle ne désirait guère étaler* [R *sa* A *la*] *tristesse de sa vie sous les yeux des témoins de son enfance heureuse.*] <III d'exposer *la tristesse de sa vie sous les yeux des témoins de son enfance heureuse.*> // *De temps en temps, toutefois,* l'un de ces témoins surgissait: Madame Lépine et [R *tous*] ses enfants [R *qui* A *tous*] *si insupportables que* [R , *chaque fois,*] maman devait s'aliter le lendemain de leur visite [AR <illisible>] Madame O'Leary et sa sœur Cornélie Dostaler qui, bien avant [R *toutes*] les <...> manivelle *de mise en route* — tandis <III manivelle tandis> que ses deux neveux, *blonds à n'y pas croire, attendaient* sagement — sur la banquette arrière. [R *En tout, pendant une dizaine d'années,* [R [R *cinq* A *sept* ou [R *six* A *huit*] *visites d'amies,*] [D *les* S *ces*] *amies*

[D *de* S *du*] [A *temps de la*] *jeunesse de maman lui firent sept ou huit visites.*] En tout et pour tout sept

4213-4215 I d'esprit. *Follement* optimiste. Il me semblait [D *qu'* S *que*] [R *en changeant de pensionnat*] [D j'éloignais S *j'échappais*] [R *le*] au danger de retomber, *un jour,* sous la férule d'une quelconque *Sœur St Séraphin* <III *Sœur Saint Séraphin*>. Françoise

4217-4233 I s'appelait *Mère St Gervais* <III *Mère Saint Gervais*>. [A *(Nous n'employions pas l'article dans ce couvent-ci. Dire «la mère» était même fort mal vu. On prétendait que ça faisait vulgaire et cette opinion trouvait son origine, je pense, dans l'usage que l'on fait de l'article «la» devant des mots comme: Pompadour* [R *du Barry*] *Champmeslé, Brinvilliers.*] // — J'avais une amie qui est entrée en religion dans la communauté *d'où* vous venez, me *dit-elle tout de suite.* Je ne sais si vous la connaissez. *Mère* <III *Saint Séraphin*>. // Patatras. Cela s'annonçait bien ! J'appris du même coup que *Mère St Gervais* <III *Mère Saint Gervais*> me ferait la classe. Dans ce [RA *petit*] pensionnat <...> en <I,III *mains*> le matin avec le [R *petit*] catéchisme <...> surveillait *pendant* l'étude. [R *Ce qui fait* A *De sorte*] que si l'on

4235-4256 I que *la communauté dont je venais* <au verso du feuillet précédent: «Faudrait-il nommer les congrégations?»> *n'inspirait* aucune sympathie à *celle où j'entrais.* A priori, *Mère St Gervais* <III *Mère Saint Gervais*> décida qu'assurément je ne savais [R *rien*] [R *pas grand chose* A *presque rien*], que <...> tête. [A <au verso du feuillet 100> *C'est que nous sommes très exigeantes, surtout quand il s'agit du français. Mes classes ont toujours été renommées pour la force de mes élèves.*] La première journée <III *de classe*> fut employée à choisir les *enfants* <III R *enfants* A *fillettes*> qui feraient partie de la section A de *sa* classe et celles qui feraient partie de la section B. [A *Lesquelles n'étaient pas aptes, en principe, à être promues l'année suivante*] Je sentis tout de suite *qu'elle avait grande envie* de <...> diplôme. *C'était* une sorte de certificat attestant que j'avais *fini* l'année précédente en bonne place [R *et avec «grande distinction»* <note de l'auteure: «pourquoi?»>]. Mais <...> venais? *À la fin,* il ne restait à *décider* qu'entre *le sort de* [R *Marthe* A *Fernande*] *et le mien* car

4260-4270 I section A. // *Je fus effarée.* J'avais appris *mes* verbes irréguliers avec <I,III *Mère> du Bon Conseil,* [A *(c'est dire si je les savais par cœur)*] il y avait trois ans. <Le mot «trois» est encerclé et accompagné d'un point d'interrogation. Dans la marge de gauche, à l'encre rose, ajout: «oui».> <III trois ans. *Ce* choix> [R <à l'encre rose> *Avec l'insondable vanité de* [R *cet* A *mon*] *âge, je me suis sentie vexée et* A <au verso, à l'encre rose> *A cette âge, on est, devant le savoir, comme le parvenu devant l'argent: «J'ai cela depuis longtemps.»*] *Je décidai dans mon for intérieur* que j'étais tombée dans une pétaudière où l'ignorance sévissait. On <...> subjonctif. // — [R *Marthe* A *Fernande*

<dans la marge : « Fernande Blackburn »>], l'imparfait du subjonctif du verbe fuir. // — Que je [R *fuye*] fuiye

4272-4283 I chère <I,III *Mère*> *du Bon Conseil*, comme je *l'aimais en ce moment.* // — Que je fuisse... // — *Du* verbe clore ? <...> avec assurance. // — Du

4284-4296 I qui *semblait venir de découvrir* que, lorsque c'est trop difficile, il n'y a pas d'imparfait du subjonctif. // — *Du verbe cuire ?* // — *Que je cuisse, que tu cuisses... // Que je cuisisse, dis-je au milieu des rires étouffés que* [R *les cuisses de Fernande* A *le mot « cuisse »*] [D *avaient* S *avait*] suscité[R *s*]. // Il arrivait que *Mère St* <I,III *Gervais*> dût consulter son manuel pour *juger* qui de nous deux [A *avait raison, ce qui me donnait à penser quoique je fusse bien bousculée.*] [R *Cela* A *Ce tournoi*] *avait commencé vers trois heures l'après-midi. La fin de la journée arriva sans que le verdict fut prononcé.* Le lendemain, dès après le catéchisme, // — Fernande, l'imparfait du *subjonctif*..... // J'eus, tout à coup, le [A *pres*] *sentiment très vif* qu'une <...> Mère *St* <I,III *Gervais*> [R *commençait à avoir* A *avait, maintenant,*] la voix fielleuse. // — Et vous, la savante, *le verbe paître ?* // J'étais toujours

4297-4301 I questionnée *la* deuxième. *J'étais sûre que,* [R *dès que* A *si*] *Fernande* [D *répondrait* S *répondait*] « que je [R *conclusse* A *joignisse*] » <dans la marge : « pas assez drôles »>, l'examen [D *s'arrêterait* S *s'arrêtait*] là et mon sort était réglé. Enfin, il fallut *bien* [R *s'arrêter* A *cesser*]. J'étais épuisée

4302-4311 I réponse. // — <I,III *Mère*> *du Bon Conseil*, <I,III *Mère*> *du Bon Conseil*, me <...> qu'elle *vivait, à ce moment*, sa dernière semaine. // Fernande, qui avait appris ses verbes irréguliers, l'année précédente, avec <I,III *Mère St Gervais*>, n'était pas, je pense, occupée à ce genre de *litanie*. // — Vous

4311 III regrette car

4312-4318 I est forte en arithmétique. // [R *Je n'avais pas été questionnée en* A *Nous n'avions pas été questionnées sur l'*] arithmétique et je *trouvai* [R *s*] la réflexion bien digne de son auteur. J'étais dégoûtée. *Quoiqu'il puisse* arriver, *maintenant*, j'avais perdu confiance et dans le savoir de mon institutrice, et <...> retrouvé <I,III *Mère St Séraphin*>. Les serpents de *lits* ne <au verso du feuillet 101 : « Il est arrivé à ... // Avant »>

4320-4327 I Mère <I,III *St Gervais*> avait d'autres [R *convictions* A *lubies*] *et mon lit demeura vierge de serpents.* C'était [A *surtout*] contre <...> fallait pas <...> gorger. *Nous* étions gavées. Si une enfant ne pouvait réciter sa <I,III leçon, // — Vous> avec encore mangé comme un porc, disait-elle

4329-4338 I l'interpellée. Au repas suivant, elle osait à peine grignoter. // — [R *Peu, très peu, disait-elle à celle qui servait car, d'autre part, nous étions obligées de vider nos assiettes.*] [A <au verso> *Pour ma part, même si je me souciais de*

<I,III *Mère St Gervais*> *comme d'une guigne, je ne craignais rien tant que ces accusations proférées en public et dans un vocabulaire injurieux.*] Je me mis à fondre. Un matin sur deux, j'avais, en me levant, *des étourdissements* et, au moins une fois *la semaine*, je devais sortir de la chapelle, les deux mains devant, *comme je l'ai déjà dit.* / / — Ce sont des indigestions. *Vous* mangez

4339-4360 I écœuré. [A <au verso>*Je commençais* <...> *connues.*] / / *Jamais* je n'ai

4340-4345 I m'énerver. [R *En arrivant*] Quand nous allions à la chapelle j'avais <...> nous [R *à la chapelle* A *pour la prière*], ce soir, nous dit un jour mère <I,III *Mère* Saint *Gervais*>. J'interdis à quiconque, pour [D *quelle que* S *quelque*] raison

4347-4360 I le *tenais* si <...> Il [A *n'*] en restait que pour *10 min.* à peine lorsque je *sentis* les prodromes *que je connaissais trop bien.* Avec <...> et [D *tentant* S *tentai*] *de courber la tête autant que possible* [R *pour y ramener le sang* A *pour y rétablir la circulation sanguine*]. Puis je perdis le sens <Le mot *sens* est souligné et surmonté du chiffre 2.> *complètement.* Quand je le retrouvai j'étais <...> que celles <...> connues. / / *Jamais* je n'ai

4369-4381 I civilisation <I,III . *Une*> petite route pas plus large que la main mais <...> dimanches, il venait au parloir. Les bonnes sœurs ne tardèrent pas à *le* repérer: c'était <...> Et *puis*, il n'y avait pas de grilles dans ce parloir. [A *Il est arrivé à*] Mon père [A *d'*] en [R *a déjà*] [D *profité* S *profiter*], devant <...> <I,III acheter ma> sœur

4372 III trois [A plus] petits. [R *tout ce monde s'installait* A *Nous nous installions tous*] dans un coin de la pièce un même

4382-4387 I l'argent [D , S *?*] demandait <I,III *Mère St Gervais*> à <...> l'ingénue [R *étourdie*] qui <...> oublié. / / *Encore une semaine de répit, mais rien qu'une.* / / D'autre part

4389-4397 I en <I,III *mains* s'appelait *Mère St Philippe*>. C'était *une* championne <...> n'ose dire devant vos compagnes mais vous me comprenez» qui <...> me [A *sou*]lève

4401-4406 I pauvre ne savait plus quelle contenance prendre. De larges taches *rouges* naissaient sur son *cou et son visage* comme cela lui arrive encore quand elle est *émue.* / / *À la récréation suivante, forte de sa bonne conscience, elle s'en fut demander à* <I,III *Mère St Philippe*> de lui dire

4408-4411 I pied, [R *répondit, après s'être faite beaucoup prier* A *murmura*], la chère <I,III femme dont> [R *c'était* A *ce fut*] le tour de rougir *intolérablement.* Enfin, par bonheur, elle n'avait [R *pas*] tout <...> qui [R , *comme chacun sait,*] déshonore la

4413-4426 I raconter, en sa vérité, à <...> ce <I,III *dont on*> pouvait croire, mais je fus mal reçue. Puisque <I,III *Mère St Philippe*> avait dit qu'il s'agissait de bassesses *inouïes* [A *(dans notre famille nous n'avons plus jamais désigné les rognures d'ongles autrement, chez moi, par besoin de raccourci nous disons des inouïes.*] c'est que, bien qu'on ne s'en *fut* pas douté auparavant, les ongles d'orteils étaient quelque chose *de bien horrible.* Et quand on tient quelque chose d'horrible, *dans un pensionnat,* on ne lâche pas à la première secousse. Pour *ce faire,* il faudrait que les fillettes soient *absolument* imperméables à l'ambiance. Ni <I,III *Mère St Philippe, ni Mère St Gervais*> *n'avaient à envisager un aussi cuisant insuccès.* // J'ai fait

4426-4444 I aux [R *problèmes* A *manifestations*] de <...> celles *chez qui elles* <III R *chez qui elles* A *pour qui*> *avaient eu lieu* et <...> l'expression *également* employée dans mes deux pensionnats, ignoraient le mal. Moi, j'ignorais. [R *C'est-à-dire que* A *Ou plutôt*] je savais que j'ignorais quelque <I,III chose ce> <...> je *n'avais plus rien à apprendre.* Malheureusement, j'avais <...> fillettes mais <...> femelle *commença de m'apparaître* <I,III absurde car> je m'étais informée à propos des garçons, pour savoir s'ils subissaient *quelque chose d'équivalent* et j'avais appris [R *que non* A *qu'ils ne subissaient rien du tout.*] *Eh bien! j'étais dans de jolis draps. Tous ces ennuis, en plus de* la perspective d'épouser, *un jour,* un homme qui, à l'usage, serait *peut-être* pour moi ce qu'était mon père pour ma mère*!* S'il y *a* une

4446-4449 I passe... // *L'une d'entre nous s'éveilla, un matin,* avec «du nouveau» et, ne sachant que faire, s'en fut se confier à <I,III *Mère St Gervais*>. // — C'est une punition de Dieu, s'exclama-[R *t-elle* A *celle-ci*] en

4452-4454 I bouleversée. *Au* contraire de ce que j'avais *cru,* cela n'arrivait donc pas à toutes puisque c'était une punition *et,* comme

4455-4464 I arrivait. [A <au verso> *Et* <...> *partout.*] // J'essayais

4455-4462 I arrivait. *Et il y en avait d'autres.*] Nous <...> que <III A (à l'encre bleue) *même*> la pousse <...> j'avais *encore fait*? J'avais beau m'endormir les mains *loin du corps,* voilà

4464-4469 I tout <I,III cela car> <...> actions. *En attendant,* je marchais les fesses serrées *et* j'évitais <...> la *punition* de s'égarer *chez* moi. À la fin, je finis par apprendre que cette *punition* était

4474-4488 I femmes, *cela* restait <...> à *en parler à maman? à maman si pieuse,* si timide en ces sortes de choses, si marquée, elle aussi, par *l'éducation des religieuses.* Que ferai-je le moment venu? me demandais-je sans cesse tout en essayant de chasser cette [R *nouvelle* A *autre*] mauvaise <...> <I,III confidence mais> <...> aînées. [R *Quand à maman, elle vivait ses derniers mois et*] *Maman* vivait

4475 III décider *d'aborder, avec maman, ce sujet scabreux* — maman

4493-4501 I Pour *le moment*, j'avais encore <...> j'avais, [R à *chaque* A *à tout*] instant, [D *de* S *des*] [R *nouveaux*] motifs de regretter l'autre *amèrement*. Ma <...> de *mon* année mais qu'elle y serait la suivante ou *une autre*. / / — Nous n'apprenons pas l'Histoire de France ici, me dit <I,III *Mère St Gervais*> en

4503-4511 I long *bla bla* sur <...> Je *commençais à penser* que si j'avais été le petit père Combes et *que j'eusse dû décider* [R *des sorts* A *du sort*] des *Sœurs St Gervais et* [R *Sœur*] *St Séraphin* <III *que j'eusse dû décider du sort des Sœurs Saint Gervais et Saint Séraphin*>, la porte n'eût pas été assez large. Je continuai

4512 III France à quoi

4512-4517 I arraché *sa* couverture pour la remplacer par un cartonnage où j'avais écrit Histoire du Canada (Mère *St* <I,III *Gervais*> faisait <...> subterfuge). Seulement, depuis le temps, mon plaisir commençait à perdre de sa fraîcheur. *J'imaginai, pour le renouveler,* de chercher, dans le dictionnaire, les

4522-4533 I éveillée, *je pense*, car je n'aurais *jamais* [R *pensé à* A *trouvé*] *cela* toute seule. Maintenant <...> Il *y en avait* <III R *y* A (à l'encre bleue] *s'*] en [R *avait* A *trouvait*]> partout, jusque dans l'Évangile. Car il y avait cette différence, parmi tant d'autres, entre <...> dimanche [R *que l'on devait réciter* A *et qu'on le récitait*] le lundi matin. *Ceux qui avaient décidé ça n'avaient pas bien réfléchi à leur affaire.* <I,III *Au début*> de novembre, *arriva*, sans qu'on puisse rien faire là contre, le *24ème* dimanche

4537-4547 I sales s'il eût été *canadien français*. Mais Jésus était juif et les Juifs, dame!... / / — Cela ne se passera pas sans grabuge, me dis-je dans mon petit <I,III *quant à soi*>. / / *Le lendemain matin*, tout <...> visages *anxieux*. Je <...> encore c'est que les yeux de <I,III *Mère St Gervais*> n'arrivaient plus à bouger assez vite, à droite, à gauche, [R *en avant, en arrière*] aux premiers rangs, aux derniers, *de façon à* surprendre

4549-4554 I drôle, *mais elle* [R *ne*] *n'arrivait pas à maîtriser*, sous l'œil inquisiteur de ce Torquemada en cornette, *l'expression de son visage*. / / *Ce dimanche-là passé*, on pouvait respirer [R . *On en avait pour*] jusqu'au troisième dimanche du Carême. «Heureux

4558-4563 I Sein. Maudits Français, *toujours les mêmes*. Mais il y avait pire. *Les* Américains <...> Titicaca». / / — Le lac *Titicana, entendis-je* [A *la bonne sœur*] *prononcer, à ma complète stupeur*. / / Et

4563-4566 la [R *conscience* A *pudeur*], de répéter «*Titicana*». *Bien entendu, personne* n'était dupe. *Ni* la bonne sœur, ni les enfants. Mais il ne s'agissait pas d'être dupe ou non, *il* s'agissait

4566-4589 I rougir. [A <au verso> *Et peut-être <...> vraiment.*] / / Pour me consoler

4566-4568 I peut-être aussi de manifester <...> manifester quand même notre

4569-4572 I le *septième* [R *ou le pape Pie*] que tous les écoliers québécois ont [A *bien*] connu en étudiant l'Histoire de l'Église. (J'ai entendu *cela* au cours d'un sermon *aussi*: «Le pape Pie, septième du nom» *dit le prédicateur* et

4577-4581 I on [R *disait Q.*] *prononçait «cu». J'ai eu* la <...> pensionnat [A *dans Lotbinière je crois*] où l'on disait «lettre

4583-4589 I prononciation, ce n'est pas «que», c'est «cu». / / — Tu es sûre?. / / [R [R *Jeanne d'Arc* A *Elle*] *en était sûre, mais il faudra que je me l'entende affirmer* [A *bien plus tard*] *par quelqu'un de plus impressionnant pour oser* [R *ouvrir la bouche sur cette lettre*] *répéter semblable chose.*] / / — Oui, j'en suis sûre, mais ne le dis à personne!. / / Je n'étais pas habituée à beaucoup de largeur d'esprit, mais *l'étroitesse de ce couvent là me dégoûtait, vraiment.* / / Pour

4590-4608 I pages, puis j'avais une meilleure idée et j'en commençais un autre. [A *Il s'agissait toujours de jeunes filles héroïques — nièces secrètes de Napoléon habituellement car incapable* [A *et pour cause*] *d'inventer des filles naturelles je me rabattais sur des nièces issues du mariage Jérôme-Elisa Paterson — qui se préparaient à donner leur vie pour «mon oncle».*] *Sœur St* <I,III *Gervais*> ne fut pas longue à mettre la main sur mes carnets. Elle me fit un long sermon d'où il ressortait: *1°* qu'il était <...> vie, *2°* qu'il n'y avait eu de *roi* au <...> un *3° ou un 4°*. / / Si

4608-4625 j'excepte *Sœur St* <I,III *Séraphin*>, je n'avais jamais rencontré, à mon pensionnat *précédent*, ce que l'on appelle si justement l'ignorance crasse. *Et*, là <...> ignorante *(*sauf le catéchisme, mais <...> paroles plus, il faut être juste, quelques <...> Sainte Enfance. C'est dire si l'ignorance de *Sœur St* <I,III *Gervais*>, et sur un sujet qui *m'était si passionnément cher*, souleva <...> quoi, cela <...> dictionnaire, *j'étais tombée sur* le mot autodidacte. [R *à partir*] C'est une étrange décision à prendre quand on est <I,III *aux classes*> et <...> même [R *chose* A *suspicion*] qu'envers

4628-4633 I la *chose à étudier* me plaisait, j'essayais de la creuser le *plus* possible *(c'est dire si* j'en passais *du temps le nez* dans le dictionnaire*)*, sinon <...> Comme *Mère St* <I,III *Gervais*> exigeait <...> mois, *et que mon* système ne menait pas au mot à mot, j'étais

4635-4651 I je *trouvais* un mot dont l'orthographe prêtait à de possibles erreurs, je le notais *pour le refiler dans une prochaine rédaction.* Imbécillité, par exemple. <Le bas du feuillet 107 ayant été coupé, il manque deux phrases.> me faisait perdre un point mais c'était <III bien [D *la* S *le*] [R *dernière*

A *dernier*] de mes [R *préoccupations* A *soucis*]> *la dernière de mes préoccupations*. Car je ne récriminais pas. *Cela* ne me <...> raison. La semaine suivante je recommençais avec caparaçonner [A *ou voire*] *et ma copie me revenait avec carapaçonner* [A *et voir.*] [R *Ou bien si j'écrivais «il faisait soleil» ou «il faisait froid», Mère St Gervais me corrigeait par «il faisait un soleil ardent» ou « il faisait un froid glacial» et elle écrivait en marge: «Vous n'avez pas de style».* A <au verso> *Ou bien, pratiquant une rigueur voulue, j'écrivais «il faisait soleil» ou «il faisait froid» pour me donner le plaisir d'être corrigée par «il faisait un soleil ardent»* [R *et* A *ou*] *«il faisait un froid glacial» et d'attraper, en marge, le «Vous n'avez aucun style» que j'attendais.*] Au fond, c'était un assez triste amusement et je *me demande si je n'avais pas grand* besoin

4655-4658 I autres. // <note de l'auteure: «# (Plusieurs lignes»)> // *En* décembre, je me sentis [A *malade*], *un soir,* à <...> où <I,III *Mère St Gervais*>, qui m'avait suivie, me trouva assise par terre *car je* n'avais

4660-4667 I terre. // Elle <...> me *traina* dans une salle *d'études* <...> en porc *comme je le faisais* je ne pouvais guère faire autrement. // — C'est encore une indigestion. Vous <...> honte. // Je

4669-4674 I tousser. <note de l'auteure: «Ici 184»> // Le lendemain *matin,* quand sonna la cloche je m'assis dans mon lit comme les autres *mais* ça <...> vis *Sœur St Gervais* <III *Mère Saint Gervais*> qui se précipitait vers moi. // — Couchez-vous. Voulez-vous

4676-4686 I qu'elle *eut le dos tourné,* je saisis [R *ma gla*] mon miroir, <...> de [R *rougeole* A *taches rouges*] et cela prouvait bien l'imbécillité de *Sœur St Gervais* <III *Mère Saint Gervais*>. J'étais ravie. *Pour une fois, elle* serait bien obligée d'admettre *qu'elle avait eu tort en prétendant que je* [R *n'étais pas malade*] *faisais semblant de tousser car chacun sait que la rougeole commence par de la toux.* Il est vrai *que l'on* peut faire semblant de <I,III tousser mais> on <...> que *la bonne sœur* ne pourrait [R *faire autrement*] s'exempter de m'offrir des excuses. // — Hier

4687-4691 I dit-elle à la supérieure qu'on avait mandée à mon chevet. // *Toutes les deux* me souriaient *aussi tendrement l'une que l'autre.* Elles m'appelaient pauvre petite. // — Pauvre

4696-4707 I on *attrape* tout <...> parle. // [R *Et allez donc. La voix de miel et de lait n'avait été employée qu'à l'usage des religieuses. Je ne la réentendrai que bien des années plus tard,* [R *cette voix,*] *quand mon père parlera à sa fiancée au téléphone. Une fois la fiancée épousée, on en aura jusqu'aux fiançailles suivantes, neuf ans, avant de la retrouver* [D . S ,] [A *cette voix.*]] <dans la marge: «(Ailleurs)»> // *Avant de venir me chercher,* [R *mon père* A *il*] *avait donné des ordres sévères pour empêcher que je ne contamine les trois petits.* [R *Maman?* A *Dine*] m'avait dressé un lit dans la chambre [R *paternelle* A *de mon père*] où personne [A

d'autre que lui] n'aurait le droit d'entrer. *Je traversai une maison déserte.* Je me couchai. Puis, *mon père* partit *pour* son <...> journée. *Et* puis

4708-4721 I les *trois* petits y passèrent. Mais <...> eux. <note de l'auteure: «Alinéa»> C'était une vaste chambre à larges fenêtres [A *par*] où le soleil entrait et <...> était [R *faux*] démodé <...> manquais *pas* car <...> Cela dura *une dizaine de jours* après <...> j'avais [R *tellement*] manqué de sommeil [R *que je me sentais* A *au point de me sentir*] aussi

4723-4733 I mains. Il achetait <...> publier. *Des* histoires de meurtre [R , A *ou*] des <...> cela [R , *en anglais, bien sûr.* A <au verso> *présentait le double avantage de répondre à ses goûts et d'être toujours écrit* [D *en* S *dans*] [A *une langue, l'*] anglais, [D *ce* S *que*] nous ne possédions pas encore trop bien.] Il lisait

4733-4739 I surprenait *l'un* [A *e*] d'entre nous un livre à la main, il se fâchait tout rouge. *Toute petite,* je <...> occupation strictement masculine. Si on laisse [R *lire*] les femmes [A *lire*], elles risquent [A *primo*] de s'imaginer [R *comprendre et* A *qu'elles comprennent et secundo*] d'en

4742 I animaux c'est

4745-4757 I se <note de l'auteure: «Ici 107»> mêlent de vouloir lire comme les hommes. D'autre part <...> nous [R *arrivions* A *fussions*] bonnes premières en classe. Mais il ne s'agissait là que du désir *d'en avoir* [A *juste mesure*] pour son argent. [A <au verso> *D'en avoir, que dis-je, plus que pour son argent. Il ne rêvait que de nous voir faire deux années dans une. Aussitôt que nous arrivions première*[R *s*] *cela le reprenait: // — Crois-tu pouvoir faire deux années dans une?*] Au fond, il *devait* [R *bien*] *maudire* cette <...> telle *chose* que nous <I,III apprenions, // — Je>

4761-4768 I garçons et, [R *comme* A —] nous allions à l'église paroissiale [R *dans cette institution* A *presque tous les jours* —] *qui regardaient souvent du côté des élèves du collège* des chers frères. *Très peu pour moi.* // Je <...> tradition, *j'avais demandé* à

4762 III jetaient [R *du côté des* A *sur les*] élèves des chers frères des regards qui me semblaient [R *être des* A *pure*] manifestation[R *s*] de

4775-4776 I reproches *à* ma mère dont les parents, il n'en doutait pas, [D *était* S *étaient*] *bien capable*[A *s*] de

4778-4795 I d'accusations. // *Cette francophobie* était d'abord une [A *de ses*] phobies <...> une *faible* nuance de respect, c'était les <I,III Allemands parce> que <...> avec <I,III *traitement de faveur*> pour les Français. Il avait passé, avec eux, une partie de sa jeunesse alors qu'il *était jeune ingénieur* à <...> Non <I,III *pas*> qu'ils fissent une vie dévergondée — *je pense que, si on est Français et qu'on veuille se dévergonder on reste dans la métropole* — mais <...> été *un peu*

francisé <...> <I,III facilement et> c'était une rareté à l'époque), de s'alimenter quand <...> il [R *eût* A *aurait*] été *terriblement* vexé qu'on le lui [R *dise* A *dît (?)*]. // À la

4796-4805 I Mère <I,III *St Gervais*>, comme <...> lire». *Il y avait*, dans notre classe, une manière de bibliothèque — *une* bonne douzaine de volumes — seulement, *il n'y avait pas de temps prévu à l'horaire* pour <...> là [R *Dieu sait comment.*] le diable

4806 III continuais [R *à* A *de*] m'adonner

4807-4837 I que <I,III *Mère St Gervais*> ignorait ce qu'étaient les Templiers *et cela me donna beaucoup de* plaisir <...> et si j'avais acquis, un de ces quatre matins, l'assurance qu'elle ne savait *pas lire, nul doute que j'en aurais été* ravie. Il faut <I,III dire, à ma défense>, que <...> Au *reste*, nous <...> mollets. Il <...> ennui c'est <...> <I,III porcines> mais je *reste assurée* qu'elles <...> semaine, *le vendredi était le plus pénible*. D'autant <...> chapelle. Les externes [D , S —] elles mangeaient dans leurs familles [D , S —] frençaient <...> et, <I,III *Mère St Gervais*>, qui le sentait [R *bien*] aussi

4839-4850 I traînaient dans <...> Pour *ce* plat, la <...> surir, de la farine <...> minoritaires. *Tout cela* languissait et finissait de surir sur un coin du fourneau jusqu'à l'heure du dîner <I,III *à quoi*> nous nous rendions le pas *trainant* et

4851-4854 I olfactivement. *C'était les matins où nous avions*, pour <...> elle *le* laissait *s'attacher* au

4858-4865 I avait, parmi nous, une fillette que les bonnes sœurs éduquai[R *t* A *ent*] par charité. [D *Cela* S *Ce*] n'était un mystère pour personne car on le lui rappelait, devant nous toutes, plusieurs fois par jour. En retour de cette charité, *elle lavait* la vaisselle. *Celle* des religieuses et celle des élèves. Elle employait *à cette occupation* toutes *ses* heures <...> d'un *pauvre* chien battu et souffrait d'un bout de l'année à l'autre de panaris que les eaux grasses entretenaient et nourrissaient. // Ce *fut* elle

4866-4876 I l'épingle. En préparant la purée, la sœur cuisinière s'aperçut, *un jour*, qu'il manquait une épingle à sa cornette. Il y avait *cent* chances contre une que l'épingle soit dans la purée. Jeter la purée, *il n'en était* pas question. Mettre en garde les enfants, non plus. N'avouez jamais. Il ne restait qu'une *seule* solution. *Prier*. Je ne sais si l'on osa s'adresse à Dieu lui-même *où* [R *si*] s'il existe une sainte qui s'occupe de ces *occurences* mais <...> bien car *l'épingle ne fut pas retrouvée* ni dans la purée, ni ailleurs. // *À part* la sœur

4877-4882 I homme *à tout faire* que nous appelions ingénument *l'homme* des sœurs. Il sentait le fumier de *façon* copieuse et ininter-rompue. *On* pouvait <...> pain dans

4883-4891 I appétit. [A <au verso> *C'est* <...> *rire*] // Dans

4883-4891 I appétit. [R *Mais j'aurai l'occasion de reparler de lui*] C'est dans <...> tripoter les seins — les seins des sœurs... il faut être malin pour retrouver ça! — *de la sœur cuisinière qui* gloussait <...> qu'à [A *nous*] murmurer [A *l'une l'autre*] «vieux fou» à l'oreille pour sombrer dans des abîmes de [R *fou*] rire. // [R *Avec la fin de l'hiver, Mère St Gervais se mit à battre de l'aile. De temps en temps, elle dut se faire remplacer à la tribune de la classe* <note raturée dans la marge: «(année suivante)»>] // Dans

4891-4914 I les [R *pensionnats* A *couvents*], la vie devient de plus en plus difficile à mesure <...> leur [R *petite*] cargaison de «il sera interdit, désormais, de...» [R *suivant*] cargaison plus ou moins importante <III R *des*> suivant l'imagination *de la personne* et celles qui méprisent le plus cette faculté, [A «] la folie du logis, [A »] ne <...> Il y avait, *cette année-là*, dans notre classe, une fillette, [AR *Simone*] qui suscitait notre admiration secrète. La mienne en tout cas. [A *Elle était externe et s'appelait Simone.*] Elle <...> algarades *suscitées* par l'ignorance où elle les avait *tenus* un petit visage fermé de toutes parts sur quoi les injures *les mieux hurlées* glissaient sans le brouiller. [R *Elle semblait écouter*] [R *On ne la voyait jamais à* [R *la messe, comme les autres externes,*] *l'église paroissiale, assister à la messe des jours de semaine, comme le faisaient plus ou moins régulièrement les autres externes.* [R <au verso> *où la plupart des externes venaient* [A , *en semaine,*] *entendre la* [A *basse*] *messe.*] [A *Malgré les prédications de sœur Saint Gervais* [A *aux externes*] *sur l'importance et la quasi-obligation d'assister à la messe paroissiale tous les matins, on ne voyait jamais,* [A , *en semaine,*] *Simone à l'église.*] Comment l'aurait-elle pu? Elle n'arrivait *jamais* que <...> peine. J'imaginais, autour de cette enfant, toute

4916-4934 I disait *la bonne sœur* <III *Mère Saint Gervais*>. La messe, ce n'était pas encore pour *ce matin.* // La petite ne répondait [R *jamais*] rien, jamais rien. Elle n'avait pas *d'excuse à donner et ne tentait rien en ce sens.* Je me disais qu'elle avait *sûrement* un père «qui prenait pour elle» sans quoi elle eût été plus craintive. Après <...> ressentis, en l'apercevant, un sentiment extra-ordinaire, une sorte de *plaisir, de* joie <...> coiffer: [A *chaque côté de la tête*] *les cheveux* [R *devaient couvrir* A *retombaient sur*] les oreilles [R *et* A , *pendant que*] toute [R *leur* A *la*] partie médiane, ramenée vers l'arrière, [R *devait être* A *était*] retenue par un ruban [R *noir et moiré*] de moire noire. Toute autre coiffure était *tenue* comme criminelle *et non-catholique.* Nous étions horribles là-dessous mais c'était justement cela *qu'il fallait.* // À

4934-4944 I rasée, <I,III *Mère Saint Gervais*> verdit. *Elle semblait si bafouée* <Le mot «bafouée» est encerclé à l'encre rose. Note dans la marge: «(On croira que c'est la traduction de baffled — trouver un autre mot)»> *qu'on* put craindre, un moment, [R *de la voir rester coite.* A *qu'elle ne demeurât coite.*] Les mots ne lui revinrent que peu à peu et par cris. Simone fut comparée à

«une poule équeutée» et à toutes sortes d'[R *autres*] animaux plus *désagréables* les uns que les autres. Debout, [R *le cou* <le mot «cou» est encerclé> A *la tête*] incliné [A *e*], elle semblait écouter dans <...> de *s'asseoir et, cent fois dans la journée, je m'étirai le cou* <le mot «cou» est encerclé> pour <...> amèrement *qu'elle* fût

4947-4948 I les *fasse* raser de frais. De guerre lasse la bonne sœur

4952-4961 I printemps, <I,III *Mère Saint Gervais*> se <...> tribune *de la classe*. Puis, elle <...> enfants que la maladie de ceux qu'ils détestent. *Pour ceux-là, ils retrouvent tout de suite des instincts de primitifs et,* en imagination, ils les envoient à la mort sans s'émouvoir. Aussi, nous demandions-nous avec curiosité ce que <I,III *Mère Saint Gervais*> pouvait *bien* avoir . // — Maman

4964-4976 I toi. // Pour <...> enragée *d'en avoir un que de n'en pas avoir*. Et puis, la petite avait ri d'une certaine façon que je *connaissais* bien en <...> qu'il *y avait* <III R *y avait* A *restait*> *sûrement* encore <...> questions. *Au reste,* ces choses ne s'apprenaient pas *à poser* <III R *à poser* A *en posant*> des questions. Cela ne se faisait pas. La seule façon, c'était d'attendre qu'une fillette vous glisse une information que <...> elle [R *toute*] seule

4978-4986 I de <I,III *Mère Saint Gervais*>, des <...> c'était le moment ou jamais de s'occuper de *«ça». La chose* <III *Elle me*> me <...> une femme *garnie* de seins énormes et qui ...*accueillait un* partenaire non moins avantagé *par la nature*. Je devins tellement rouge que *ma* voisine prit peur et m'arracha *le* papier

4989-4999 I aimée [A *des sœurs*] si <...> Mère <I,III *Saint Gervais*> se rétablit et ce <I,III *fut*>, presque tout de suite, les grands examens de la fin de l'année. *On n'en parlait* que <...> concours nous arrivaient d'un autre couvent, *de qui* nous dépendions, et où nos copies étaient expédiées pour être corrigées. *Il semblait que cette façon de procéder* plongeait les petites filles dans une terreur respectueuse. // — [R *Etait-ce* A *C'était*] comme ça dans ton couvent

5004-5005 I à *rétablir le prestige de cette institution* [R *et* A .] [D *pour* S *Pour*] ma part, je ne voyais pas l'intérêt <III R (illisible)> de ce *procédé*. Mes

5009-5011 I avec un piètre résultat *en poche*. // — Vous aurez des surprises *à* la distribution des prix, nous dit <I,III *Mère St Gervais*> un

5013-5026 I triché. // *Comme dit François Coppée,* [R «] *je n'avais* [R «] *au cœur aucun pressentiment* [R »].[A <au verso> *Du reste, j'étais bien assez occupée avec mon entérite annuelle.*] Nous <...> couvent. *Les* fenêtres, les boiseries, les parquets. Sous prétexte d'enseignement ménager. (Les <III ménager (*les*> années suivantes, sous ce <I,III *même*> prétexte, on nous fit tout faire: leçons de lessive, de repassage, de reprisage [A *toutes les semaines*] <I,III . *Matière*>

première: les effets des *bonnes* sœurs. *C'était* bien pensé). <III sœurs. *C'était* bien pensé, c'est> Nous allâmes recevoir nos prix avec des mains *de femmes de peine*, où les échardes et les crevasses venaient en concurrence. / / Quand [R *vint* A *arriva*] le

5027 III Marie-Louise, [R *durant* A *pendant* toute]

5027-5030 I première. *Puis*, avec *deux?* [A *quelques*] dixièmes de *point de* moins, moi, la deuxième?. [A *Marie-Louise*] [D *C'était* S *était*] *ma fidèle compagne de la queue*. Quand

5031-5042 I l'aller, nous échangeâmes un regard. *Nous avions l'air aussi ébaudies l'une que l'autre*. Revenues à nos places, le fou [R -] rire nous saisit et nous eûmes fort à faire *de* le dissimuler dans nos mouchoirs. De ce <I,III moment à la> <...> nourrissais *au sujet du résultat* <III R *au sujet du résultat*> *à rapporter chez moi*, l'émerveillement que [A *me*] donn[R *e* A *ait*] l'entrée en scène de la justice alors [R *qu'on* A *que je*] ne l'[D *attendait* S *attendais*] pas, la note — ma plus élevée — [R *que j'avais*] obtenue pour la rédaction française [R *alors que* A *quand*], *toute l'année*, j'avais <...> contentement *de moi et l'impossibilité* d'écouter ce qui concernait *les autres* élèves

5043-5052 I à *Mère St Germain* <III *Mère Saint Gervais*> qui répondit *négligemment* du bout des lèvres. Elle ne devait pas être à la noce et je lui donne *cent fois* raison <...> bien [R *à elle*] *personnel*, elle <...> surtout distribuées une à une, ça n'avait *plus* beaucoup

5053-5067 I suivirent [R *furent importantes* A *sont inestimables*] *dans ma vie*. Eté 1926. Mais, comme il arrive toujours, je les vécus sans savoir *qu'elles étaient* [R *importantes*. A *inestimables*.] Quand <...> et *je demandai* à maman de m'envoyer *passer* quelques <...> aller *l'année précédente* — s'était <...> quand *j'arrivai* chez <...> consoler. *Elle* avait bien d'autres raisons *de pleurer que l'émotion de me retrouver. Je pense qu'elle ne voyait pas seulement en moi sa petite-fille, en ce moment-là*, mais aussi la très prochaine orpheline. *Moi, je ne* [R *le*] *savais pas mais* [R ,] *elle* [R ,] *savait sûrement*. Je <...> était *quand même* [R *un peu*] moins gai

5069 III en *conversation* de

5071-5093 I si *je voulais* me marier [R ,] plus tard auquel cas il faudrait bien réfléchir avant de choisir. *Moi, je* répondis <...> caractère. [A () <I,III *J'ai*> tenu ma promesse. [A)] Nous nous comprenions à mi-mots. [R *Pas une seule fois*] *le* nom de mon père [A *ne*] fut [A *pas*] prononcé [A *une seule fois*] mais <...> si *je n'avais pas envie de me faire* religieuse. *Pour la* seule <...> cruauté [D . S ,] [A *toutes raisons qui ne m'incitaient pas à* [R *faire*] *devenir bonne sœur*.] Puis, je parlai de *Mère du Bon Conseil*, je dis qu'elle était morte <souligné> et <...> propres. Moi, les larmes [R *m'empêchaient de*] me

coupaient la parole, mais grand-maman *continuait de parler* <III R *continuait*> comme si de rien n'était. Seulement, pas une fois elle ne se *laissa aller à* partager sa vraie peine avec moi. Nous parlions souvent de <I,III maman mais>

5097-5101 I guérir. // *et* cela paraissait d'une logique rigoureuse. Qu'ils <...> souvenir [A *!*] // Le

5101-5111 I séjour [A *écoulé*], je <...> su, *je pense que* j'aurais préféré mourir. Les malheurs qui [R *m'* A *nous*] attendaient <...> l'autre, comme <...> plus [R *qu'une cica*] que cicatrices mal innervées. Je dis «j'aurais préféré mourir», *mais on ne meurt pas*, «je n'aurais pas eu le courage», *mais l'absence de courage ne fait pas mourir surtout quand le cœur est un muscle tout neuf.* // Cet

5111-5117 I été-là, *notre pauvre maman tenta un dernier effort.* Il y avait, à Québec, un médecin français dont on *disait* merveilles à l'époque et dont on *a dit*, plus tard <...> soit maman décida d'aller le consulter. Mon oncle, — son frère —, vint <...> nous [A *la*] croyions déjà <III guérie rien> que

5124-5134 I de l'[R *entrée*] allée. Nous nous précipitâmes [R *tous*] à <...> nous [R *tous*] seuls. [IV *Sous* <texte rétabli d'après I et III>] la véranda [A *h?*], il y avait une table et des chaises. Avant de s'asseoir, elle s'appuya à la <I,III table le> temps <...> le *beau* tailleur noir que grand-maman lui avait fait, un <I,III tailleur à jaquette> longue, et qui <I,III *ne faisait*> plus très bien, maintenant, <I,III *parce*> qu'elle [R *était*] flottait, tout à fait vide, à la hauteur de la poitrine. // — Maman, qu'est-ce qu'il a <I,III dit le> médecin?

5136-5140 I en *soit* autrement <...> dit *qu'il y a* une caverne au poumon gauche et une autre au poumon droit mais qu'avec le traitement qu'il *m'a donné* elles [A *se*] [D *cicatriseraient* S *cicatriseront*] *très* vite

5141-5145 I où [D *étaient* S *était*] expliqué[R *e*]s, longuement <...> père [R *va*] en [D *dire* S *dira*] ... // Comme

5146-5154 I recevait *parfois* des cadeaux de ce <I,III genre venant> de [R *riches*] constructeurs de routes qui [A *apparemment,*] ne le connaissaient pas bien: des caisses de champagne, des caisses de whisky. Il les [R *gardait* A *conservait*] quelque temps [R *et* A *, puis il*] <III temps puis> finissait par les donner [A *à de moins vertueux que lui*]. Ce dernier Noël, il avait reçu une caisse de [A *vieux*] bordeaux rouge. Et, justement, sur le papier, [R *c'était écrit* A *le docteur avait écrit*] «bordeaux rouge» <...> <I,III sentions, tous, pleins>

5158-5163 I lit. *Le lendemain, elle entreprit le traitement.* Un traitement épuisant, — *des* bains de moutarde, *des* enveloppements, *des* ventouses, — qui n'avait, je pense, que l'avantage de donner <I,III *au*> malade l'impression <I,III *qu'il*>

se soignait beaucoup et de l'occuper assez pour <I,III *qu'il*> *lui reste peu* de temps

5164-5193 I accueillit [R *ce nouveau traitement* A *cette thérapeutique*] sans enthousiasme. Il *dit* qu'il en connaissait *une meilleure: la diète. Mais* que maman n'avait jamais voulu l'écouter, *que si elle l'avait fait* elle serait guérie depuis longtemps. Le docteur avait <I,III *donné*> un régime reconstituant. Chaque [R *fois qu'* A *jour*] il fallait demander à mon père *(c'était lui qui faisait le marché)* d'acheter ceci ou cela et il *recommençait* ses histoires de diète. Puis, quand [R *les bouteilles de bordeaux furent toutes vides*] la caisse de bordeaux fut *vide*, il refusa *d'en acheter*. Que *ma mère* boive <...> il [R *veut* A *voudrait*] qu'elle meure. On aurait du mal à me *faire croire* que j'avais tort. Enfin, grand-maman apporta [R *d'autres* A *de nouvelles*] *bouteilles* [A *de bordeaux*] et <...> traitement *éprouvant*. Moi <...> Au *reste*, j'ignorais ce que c'est *qu'être* malade pour mourir. Je souhaitais qu'elle guérisse mais <...> pire, elle <...> cœur, je portais contre mon père je <...> grand chose

5196-5210 I de <I,III *Mère*> *St* <I,III *Gervais*> et <...> s'appelait <I,III *Mère*> *St* <I,III *Émile*>. Mère *St* <I,III *Philippe*> aussi était *remplacée par une grande* sœur qui sécrétait la bile par tous les pores de sa peau jaune: <I,III *Mère*> *St* <I,III *François*>. Je repensai tout de suite à l'agréable année que j'avais *passée* après être sortie des griffes de [R *Sœur* A *la mère*] *St* <I,III *Séraphin*> et cela me parut de bon augure. Après la pluie, le <...> vrai. Mère *St* <I,III *François*> était jaune, <III R *il est vrai,*> mais <...> part, <I,III *Mère*> *St* <I,III *Émile*> semblait une bonne grosse incapable <I,III *, ça aussi tout le monde le dit, de faire du mal à une mouche.* Il est vrai que le gros Néron leur arrachait les ailes, aux mouches>, *mais c'était sans doute des racontars.* / / Mère *St* <I,III *François*> faisait

5210-5217 I et se trouvait, *de ce fait*, première <...> nous *fit* un long prêche *à propos de* toutes les choses [R *qui seraient défendues*] [D *qu'il* S *qui*] [D *serait* S *seraient*] [R *défendu de faire* A *interdites*] sous son règne. *Ecrire* des <...> qui *découvraient* même le bas du mollet, recevoir au parloir des gens qui *n'étaient* pas

5216 III sûr. *Elle* disait

5218-5221 I et, surtout, surtout, se friser les cheveux. Plusieurs fillettes étaient *arrivées* avec des ondulations. De l'eau sur tout <I,III cela et> qu'on n'en parle plus. Les beaux yeux de <I,III *Mère*> *St* <I,III *François*> me

5226-5228 I côté puis <...> tempe <I,III droite puis>

5228-5233 I gauche. / / [R *Je crois que*] je <...> crime *qu'on* ne <...> *oubliées déjà* <I,III puisqu'elles>

5244-5248 I entre *mon Créateur et elle* et je n'avais pas à m'en préoccuper. *J'imagine leur conversation. «Mon Dieu, voulez-vous me dire où vous aviez la tête*

quand vous avez donné à cette enfant cette chevelure qui n'est pas réglementaire?» Et j'aime à croire que Dieu lui a répondu: «Je n'avais pas prévu [R *qu'elle* A *que mes créatures*] [D *irait* S *iraient*] *s'égarer dans votre pensionnat.»* / / Pour

5249-5256 I l'index [R *perforateur* A *fouilleur*] <III de *Mère* Saint *François*> me ramena d'un coup à la surface. / / — Ah! je vous prends! Découvrez-vous <...> trouver la moindre papillotte, *bien entendu.* / / — Ne

5258-5265 I main *jaune — je sais, je ne devrais pas parler de sa couleur puisque c'était la nuit, mais les mains jaunes ont quelque chose d'unique qui demeure même pour les aveugles* — qui <...> saumâtre quand [R *cette religieuse* A *Mère St Fçois*] <III *Mère Saint François*> — affligée malgré son état [A *religieux*] d'un <...> pu *produire, dans le monde,* une merveilleuse quantité de cocus — [R *cette religieuse, dis-je,*] devint <...> bienheureux <III R *acc*> ricochet

5267-5274 I Cependant, les bonnes sœurs *en* avaient discuté *entre elles, à l'instigation de Sœur St François* <III *Mère Saint François*>, *tout le temps qu'avaient duré* [D *ces* S *ses*] *soupçons,* que <...> remous. *Comment? On établit un règlement où il est stipulé* [R *qu'il* A *que c'*] *est défendu* [R *, comme étant une faute grave,*] *d'avoir les cheveux frisés et on ne peut même pas compter sur la collaboration du ciel? Dieu est pourtant bien connu pour ses préoccupations capillaires puisque pas un cheveu ne tombe sans sa permission* [D *, à* S *. À*] *quarante cheveux par tête et par jour, disent les spécialistes — à condition qu'on ne soit pas en train de devenir chauve auquel cas je vous laisse faire* [R *le compte*] *ce dernier compte et le premier aussi — c'est du travail. Beaucoup plus que de me lisser le poil. Mais je frisais toujours. Il y avait là une sorte de reniement assez troublant.* / / Un

5275-5288 I portait *un bassin rempli* d'eau <...> <I,III savais c'est> qu'elle occupait l'ancienne chambre de *Mère* Saint Georges qui, en son temps, ne faisait pas grand-chose elle non plus. Enfin, pour le moment, celle-ci tenait un barreau de chaise. Elle s'était levée dès potron-minet avec <...> saucisses, [A *de toutes façons*] cela reste dans la <I,III charcuterie tan> <...> me *dit-elle.* / / Elle

5282 III gravi six *escaliers,* avec

5289-5294 I mèches [A *une à une*], <I,III à l'aide de ma brosse trempée elle aussi, *autour du barreau de chaise*>. Elle se donnait diablement de mal. Le plus difficile était de retirer le barreau sans qu'un seul poil ne <I,III bouge auquel> cas elle recommençait. Mon lit et ma [R *robe* A *chemise*] de nuit furent bientôt aussi ruisselants que *ma tête,* et comme

5301-5306 que [R *les* S *des*] têtes à cheveux *raidés* s'échappaient <...> mis à éternuer de façon incoercible ce <...> dont *quelques uns,* mal venus, se tenaient tout droits en

5308-5320 I vous *peigner* tous <...> Elle [R *venait, parfois,*] nous [D *surveiller* S *surveillait*] [A *, parfois,*] au <...> vint. *On imagine bien que* je <...> un *regard douloureux* qui me remplit de remords. Mais, *dans les circonstances,* il n'était pas question d'écouter mon cœur. Il [A *ne*] me fallait obéir qu'à ma tête car, autrement, je me la *ferais* inonder tous les matins de l'année et, dame [A *l'*] l'hiver <...> toutes [R *natures* A *sortes*]. / / — Je

5320-5348 I demain [R *matin*], me dit *Sœur* Saint Figaro, à la sortie du réfectoire. / / Le lendemain <I,III *matin*>, ce <...> boudinée *durant* deux jours, elle se mit à prendre des proportions *gigantesques*. Cela débordait de toutes parts à n'en pas voir la fin. *Cela faisait penser à la mousse* [R *s'échappant* A *qui s'échappe*] *d'une lessiveuse où l'on* [R *aurait* A *a*] *mis trop de savon.* En hauteur <...> un *de qui le Dieu qui fait tomber les cheveux se préoccupait peu.* Enfin <...> sérieux. *Il faut dire que* les circonstances semblaient *s'être mises* de <...> chapelle, comme [R *cela* A *il*] arrivait de temps en temps. [R *Pour y assister* A *Or pour toutes les cérémonies qui avaient lieu à la chapelle,*] au lieu de *mettre* un chapeau [R *comme* A *ainsi que*] nous <...> était *tout* neuf; le tulle en était raide. Bien avant que [R *l'on* A *les couturiers*] songe[A *nt*] à <...> majuscule. *J'avais* l'air <...> porterait [R *sa tente* A *son iglou*] sur la tête. *Jamais, jusqu'à la messe de mon mariage, n'eus-je autant d'importance dans le lieu-saint.* Il y avait, tout le temps, [A *dans les premiers rangs,*] trois ou quatre fillettes [R *, «la tête dans le dos» comme disaient les sœurs qui, adoraient cette figure de style*] de retournées, *les unes après les autres, à tour de rôle.* Et de pouffer. Et de jeter un œil sournois vers *Sœur* Saint Figaro toute rouge sous sa peau jaune, ce qui lui *donnait* un joli *ton* brique. Comme il arrive d'étranges choses *dans la vie.* Voilà une enfant que l'on punit et, comme résultat de *la* punition, elle se trouve, plus que jamais, en

5351-5363 I Mère Saint <I,III *François*> riait <...> institution. [A *Ce matin-là,*] [D *Elle* S *elle*] prenait l'air de quelqu'un qui ne peut refréner sa gaieté, *puis* elle lançait à ma sœur des coups d'œil coquins *et finissait par se tordre* le nez d'un *doigt* délicat <...> elle éprouvait un *de ses* excès d'amusement, [R *cela faisait* A *il y avait*] donc beaucoup de remuement. Cela lui arrivait *souvent* car <III cesse car> tout l'égayait chez l'être aimé (ou chez la sœur de l'être aimé, *ce qui est obligatoire décemment*) même les fredaines les plus flagrantes. Il arrivait *parfois* qu'une autre fillette, forte du précédent, tentât d'en faire autant mais

5366-5393 I La mesure. / / [A <au verso> *La mesure* <...> *jour.*] Là où

5366-5382 I mesure [R *, je dois dire,*] pouvait <...> Autant *elle* <III *Mère Saint François*> pouvait <...> deux *rôles.* Si le premier était assez divers, le second ne consistait qu'à prendre sur <I,III *mes*> épaules *tous les méfaits du pensionnat.* Un <I,III *graffiti*>, dans <...> suit: «*mère St François,* la

<III *François* la> <...> que *mère St Frs* <III *Mère Saint François*> ne <...> êtes <III A *gardée*> ici

5386-5415 I surprenait bien <III beaucoup bien> <Les lignes 5386 à 5392 manquent dans le manuscrit.> / / Là où [R *elle* A *Sr St Frs*] <III *Mère Saint François*> était à <I,III observer c'était> <...> objet, [R *sans que* A *mais*] personne, pas même elle, ne [R *puisse* A *pouvait*] démêler ni pourquoi ni comment. Pendant quelques jours, elle ne laissait flotter [R *en* A *entre*] le vieil objet et le nouveau *sans que* [R *jamais, bien entendu,*] celui-là [R *ne se doutât* A *soupçonne*] *qu'il était menacé d'être* [R *remplacé* A *supplanté*] *par celui-ci.* Pas une *de* nous <...> ces [R *allé*] va-et-vient sentimentaux. *C'était* inévitable: le nouvel objet gagnait toujours. Jamais, à <...> flamme. [A *Jamais elle ne put choisir.*] L'attrait de la nouveauté la fascinait. Et allez donc! Cela finissait *presque* toujours de la même façon: un jour, excédée *du poids des* vieux liens *et impatiente de nouer les nouveaux, elle sautait sur l'ancienne* [R *à la première*] au premier prétexte *venu.* Une gifle, zéro de conduite, [R *et*] la <...> comprenait, *enfin, que son règne venait de finir.* / / Qu'on

5413 III que *Mère Saint François* se tripoterait

5415-5426 I était *tout à fait* platonique <...> bien *plus* par intérêt que par réciprocité. *Au reste,* les <...> ont, *jusqu'à quatorze ou quinze ans,* des <...> <I,III quant à soi> <...> terribles *donneuses, et puis,* c'est au cœur que ça les *tient.* Quand, vers quinze ans, elles s'éveillent un peu, c'est, *sauf exception, vers les servants de messe qu'elles tournent* [R *les yeux*] les yeux [D . *Et* S , *et*] *ça se passe épistolairement.* / / Sauf

5426-5442 I surprendre, — *dans sa chambre où l'on m'avait envoyé porter un livre* [D — S *et*] *je n'avais même pas frappé car la bonne sœur était censée être en classe — , de surprendre, donc, un couple enlacé, la petite fille étant à moitié nue et la bonne sœur occupée à lui faire des ziguidous dans le dos. Bien mal m'en* [D *pris* S *prit*]. *Quoique* je me fusse <III R *précipitée* A *retirée*> précipitamment <...> notes. / / La religieuse commença par parler assez longuement de la <I,III calomnie ce> que nous écoutions d'une oreille sommeillante *quand, tout à coup,* elle nous réveilla *d'un «levez-vous» lancé à mon adresse.* / / — Mes enfants, dit-elle avec [R *componction,* A *de l'horreur mais de la décision dans la voix*] vous

5444-5461 I vu aussi mes compagnes me regardaient-elles sans comprendre. *Ces derniers temps, je n'avais* rien raconté d'extraordinaire qu'on [R *pouvait* A *put*] mettre en doute. La sœur, je n'ose plus dire la bonne sœur, tenait les yeux baissés sur ses mains jointes. [R «] Si au moins *je pouvais attraper* son regard, *pensais-je.* Mais elle continuait. / / — Mes enfants, je vous *en avertis,* tout <...> respire *et elle* est <...> qu'il m'a[A *it*] été donné de connaître. / / *À ce moment, elle leva* les yeux *et je* lui décochai un regard, que je tenais *tout*

prêt, accompagné d'un triste demi-sourire, genre martyre de sainte Agnès, *qui lui firent perdre contenance.* / / — Asseyez-vous, *me* cria-t-elle. / / Une

5462-5467 I bien *en chair,* pour voir *ce qu'elle avait l'air de penser de* la <...> coûtait. <III coûtait ce> / / Après

5468-5482 I de *la sortie* [A *de*] *notre maîtresse.* Elles n'avaient jamais remarqué *de dispositions aussi sataniques chez moi* et elles flairaient là-dessous quelque <...> pas*: la* bonne sœur se précipita, *me prit par un bras* et <...> jusqu'*à ce que la curiosité de mes compagnes s'émousse,* elle ne le dit pas, ce n'était pas nécessaire, *mais* <III R *mais* A *car*> nous le savions toutes les deux. [R *Et je passai, une fois de plus, une couple de semaines dans la réclusion.*] Moi <...> sœur, [A *qui*] avait l'air de moins bien s'arranger avec la sienne [A *d'âme*] <III sienne, d'âme> [R . *Elle était devenue* A *devint, après cela, fort*] nerveuse [R *et criait* A . *Elle criait*] comme une perdue *au moindre prétexte.* / / Si

5484-5486 I histoires. Ce n'était

5486 III les chéries de *Mère Saint François.* Ce

5489-5508 I résistait mal [R *au*] à la tentation de sa force. [R *Un* A *Son*] coup de poing sur la tête — elle nous *faisait mettre à genoux* avant <...> Je pense *qu'au* fond elle s'ennuyait à mourir *dans* cet état où l'avaient *probablement* poussée sa laideur et son obésité. Il m'est *déjà* arrivé de *parler* avec elle dans un de ses *rares* bons jours et elle *avait,* je dois le dire, un joli sens de l'humour. *Le visage impassible, ce qui les rendait irrésistibles, elle faisait de très bons mots* <III qui [R *les*] rend [A *les bons mots*] toujours irrésistibles, elle [A *en*] commettait [R *de forts bons mots*] de fort>. [R *Venue au monde trop tôt, peut-être*] Nées trop tôt, dans une société où les femmes *étaient mariées* ou n'existaient pas, que de filles laides, [A *à cette époque*] *ont pris* le chemin du couvent [R *, à cette époque*] où on les *a engluées* dans la bêtise la plus plate et où leurs talents, [R *se sont exercés sur*] souvent réels, *leur ont servi à* développer une bonne technique de la gifle ou du coup de poing. *Bien entendu, nous* ignorions *toutes* que ces *manifestations violentes* sont les soupapes *d'une* sexualité contrariée. *Ce fut* dommage*: la* sexualité des sœurs, c'est ça qui nous aurait fait rire*!* / / Sexualité

5508-5517 I cette *bonne* sœur-là, emportée par *la* vitesse acquise, se *mit* à céder à sa violence *de plus en plus souvent* <III à sa violence *de plus en plus* [A *souvent*]>. On racontait même *qu'elle avait, au* cours d'une discussion, giflé une autre religieuse, mais je n'y étais pas *(hélas!)* et, dans les couvents, *les ragots de ce genre* valent <...> a *tant* dans <...> dépourvue, *côté horoscope,* la

5519-5536 I âge, le gros bout le premier et <...> Puis, sa rage se *cristalisa* sur <...> levé, la petite *courant* <III R *courant* A *trottant*> devant <...> s'arrêter. *Il* y <...> crier *, dès le début de la dégringolade, toutes les injures qui lui*

passèrent par la tête. Celle qui revenait le plus souvent était «grosse vache» mais elles commençaient toutes par le mot grosse. C'était <...> appeler grosse vache, si bien que <III A *nous pensions peu à*> l'infortune <...> faisait *cet impressionnant accompagnement de bruits aux invectives. Nous n'étions pas au bout de notre plaisir.* // — *Qu'est-ce qui se passe* ici? tonna une voix des profondeurs *de la cage de l'escalier.* // Arrivée

5538-5546 I croire tellement *cela était* [R *inattendu* A *inespéré*]. De mémoire de pensionnaire on n'avait jamais vu la Supérieure dans cet escalier à cette heure-là. La malchance, *la pure malchance.* Sœur *St* <I,III *Émile*> était devenue d'un [R *joli* A *gros*] rouge apoplectique. Quant à la petite Leblond elle gravissait péniblement les degrés aidée de la supérieure <...> à <I,III *Sœur*> *St* <I,III *Émile*>. // Ces

5546-5556 I choses-là, *c'est* pas <...> jamais *Sœur St Émile* <III *Mère Saint Émile*>. On ne nous en parla qu'une seule fois pour nous dire qu'elle était fatiguée. Ce fut, au reste, ce qu'on nous dit, aussi, quand il [D *fallait* S *fallut*] remplacer sa remplaçante, l'année suivante vers <I,III *le même temps*>. // *Au début de décembre, ma sœur Marguerite vint nous rejoindre au pensionnat.* [AR *Quand nous arrivâmes à la maison, ma sœur*] Elle venait [R *se*] préparer [R *à*] [D *la* S *sa*] *première communion qui aurait lieu à Noël. Quoique cela devînt assez copieux comme* [R *occupation du cœur* A *sous-objets*] *Sœur St François* <III *Mère Saint François*> accueillit

5559-5587 I vedette. Je chantai, je dis des fables et quand je fus à bout, on demanda à quelques petites filles de [R *faire*] dire [R *quelques* A *des*] broutilles <...> Thérèse de *l'Enfant Jésus-enfant* et [A *ma sœur*] Françoise, [AR *qui en était déjà à sa dernière année de pensionnat*] la mère de sainte Thérèse [A . R *M^me^ Martin.*] À la petite sainte on avait fait enfiler de longs bas blancs, <III — qui n'avaient rien à voir avec [R *sa petite robe noire* A *son uniforme noir*] — *dans* cette> *dans* cette idée, je suppose, que [R *si la pureté* [R *ne vient pas par les jambes elle*] *est absente des jambes, elle est absente de partout* A *c'est le meilleur endroit où porter le symbole de la pureté: si les jambes résistent, tout tient.*] [R *Pour le reste, on l'avait laissée comme elle était.*] Seulement, on n'avait pas fixé les bas croyant qu'ils [A *se main*]tiendraient tout seuls. Ah! ces symboles [R *; comme ils sont* A *toujours*] décevants! [R *Ils se mirent* A *Ça se mit*] à <...> était *une enfant* bien élevée [R *qui sait* R *sachant qu'il faut* A *au fait qu'il* [R *faut*] *faille*] porter ses bas *bien* tirés, que d'une main elle [R *portait* AR *tenait* A *offrait*] un <...> que de tout ce *qui lui restait* d'inoccupé elle tentait d'entrer, *si grande* <III elle [R *tentait de* A *tentait, si*] grande> *était sa confusion,* dans les jupes de Françoise. Le propre <...> peuvent *encaisser.* Personne <...> Alors, *nous étions* là contemplant <...> que *Sœur St François* <III *Mère Saint François*> eut

5588-5598 I communion [R *à* A *pendant*] la <...> de *Sœur St* Arsène <...> initiative, *louable en soi,* se solda par quatre ou cinq [R *trous* A *coups de ciseaux*] de la [R *grandeur de la main* A *longueur d'un doigt et*] [D *des* S *de*] *morceaux qui pendouillaient,* <III cinq [R *coups de ciseaux* A *longues entailles*] comme> comme si la [R *petite*] sœur avait été prise de la danse de <I,III Saint-Guy les> ciseaux à la main. / / — Tu as vu mon voile, demanda Margot *avec une* lippe

5601-5606 I ramenant *sur* <III R *sur* A *vers*> *le dessus* de la tête <...> devenait <I,III *de*> tradition dans la famille. [R *Ces sœurs-là*] Toutes ces sœurs-là <...> de [R *toute*] la lignée

5607-5616 I pensionnat <I,III *, les trois filles,*> pour <...> et *c'était* pour les *voir* que maman *était descendue.* C'est tout ce dont je me souviens*:* cette heure unique. Le reste du temps nous <...> Quand *mon père* rentrait, le soir, c'était toujours le même tonnerre *mais nous prêtions peu d'attention à ses motifs et ne pensions qu'au dérangement que cela pouvait apporter à maman. Aussi n'ai-je pas gardé mémoire de ces motifs.* / / Il

5616-5645 I Il y a *pourtant* une chose dont je me souviens bien. Cette année-là, mon père *venait d'acquérir* son premier [R *appareil radiophonique* A *poste de TSF*]. Dès *le dîner terminé,* il <...> bien [R *au bout* A *à fond*] et se mettait à tourner les autres comme <...> dépendu mais sans savoir sur quelle longueur d'onde [R *il allait lui parvenir.* A *cela lui parviendrait.*] Il <...> et [R *là* A *(ailleurs?)*] aussi <...> symphonique. [A *Bruits*] [D *Parasites* S *parasites*], tiens, tiens. Ce devait être un très bon appareil pour l'époque car [R *il prenait*] nous prenions *(je* dis nous simplement pour éviter *l'amphigourie* car nous les enfants, ne touchions jamais [R *avec*] à cet appareil <...> poche) *tous les postes du continent et peut-être d'ailleurs.* Vers huit heures et demie, [R *nous* A *les garçons, les filles et maman*] [D *montions* S *montaient*] <III les garçons, les filles, montaient> dans [D *nos* S *leurs*] chambres où chacun *pour soi* commençait *sa* nuit blanche car il y avait déjà des Américains *qui avaient* inventé, malédiction [D , S *!*] de hurlements [R *de la* A *du*] soprano <...> discrétion, *il* claquait sa porte, *il* lançait ses souliers *et nous* aurions pu <I,III dormir si> la rage ne nous avait [A *tous*] tenus [AR *frères et sœurs*] éveillés jusqu'au jour. / / Nous

5646-5650 I maison. *Cela se passa un peu comme le jour où Dine était partie de l'autre couvent. Je ne la vis pas avant son départ qui* fut si précipité qu'elle n'emporta aucun de ses effets. À la récréation, <I,III *Mère Saint François*>, les yeux rouges et la mine [R <illisible>] défaite [A ,] vint

5654-5676 I arrivé c'est que maman, *se rendant bien compte* qu'elle <...> ans, *était d'âge à* comprendre que tout être humain a droit *à sept ou huit semaines de paix avant de mourir, mais ce n'est* qu'un an plus tard, quand mon frère Gérard

viendra mourir à la maison paternelle *qu'elle se rendra compte combien elle avait raison.* [R *Un matin, donc, après le départ de mon père, elles téléphonèrent à grand-maman dont l'acceptation ne faisait pas de doute, puis à mon oncle Eugène*] (?) [R *Maman craignait aussi la contamination de ses enfants. À cette époque, on croyait que plus le malade s'approchait de la fin, plus il était contagieux.* <note de l'auteure: «inutile»>] // [D *Un* S *Ce*] *matin, après le départ de mon père, elle téléphona* à grand-maman et lui *fit* part de son désir *d'aller mourir auprès d'elle.* Puis, *toujours au moyen du téléphone, elle mit mon père au courant de sa décision.* Je n'ai jamais su de quelle façon il *avait répondu*, s'il était d'accord ou non. Tout ce que je <I,III sais c'est> que mon oncle *Eugène* vint <...> maudite [R *qui, de toutes les maisons que j'ai connues,*] *qui mériterait bien,* — s'il était vrai que l'on *vienne*, après la mort, hanter les *endroits* où l'on a *été* malheureux — [A *et pour peu qu'elle survive à toute la famille*] *de résonner* [R *de nombreux bruits de chaînes.* A *des clameurs d'une* [R *bonne*] *dizaine de revenants.*] // [R *Il faut bien, ici, que je me pose des questions sur ce qu'était, à l'époque, le développement de mes facultés.* A *Malgré tous ces bouleversements, il ne me* [D *venait* S *vint*] *pas à l'esprit que maman allait mourir.*] Est-il normal <...> <I,III passe surtout> <...> à [R *me*] susciter [D *des* S *mes*] soupçons [R *de* A *sur*] *ce qui se préparait.* Ainsi, peu avant la Noël, une des compagnes de Françoise [R *lui*] avait

5683-5696 I coup. // — [D *T'* S *Tu*] es folle, criai-je. // Mais la cloche de l'étude couvrit mon cri *que seule* ma sœur [R *entendit,* A *avait entendu.*] Elle <...> mon [R *bouleversement* A *désarroi*] mais <...> et, qu'avec la merveilleuse facilité *qu'ont les enfants* pour ce faire <...> vacances, quand <...> semble *qu'autour de moi, tout ce temps, chacun* était au courant. // — Ton père ne te fait pas sortir pour

5700-5709 I comprendrait *pas* ce <...> j'aurais *pris* mon courage *à deux mains.* Hélène <...> pas, *à propos de mon père, faire* des confidences à mes compagnes car je connaissais, d'expérience, la cruauté que suscite chez l'enfant le malheur d'un autre enfant. *Mais* il me parut que celle-là était disposée à comprendre. // — Si tu voulais, tu *en* parlerais à Mère Supérieure. J'aimerais mieux ça <III R *cela* A *ça*> que de demander

5710-5727 I lui *vinrent* aux yeux, ce que voyant, je me mis à pleurer aussi. Le jeudi suivant, Mère Supérieure m'annonça qu'elle avait *téléphoné à* mon père et que Françoise *viendrait* me chercher pour *m'amener chez grand-maman.* <note raturée: «(terminer le tome I ici)».> // [A <au verso> *Je me revois assise à la gauche de maman*]. Je ne me souviens que d'un immense embarras. Celui que les enfants éprouvent à se tenir *auprès du lit* d'un malade qui ne peut presque pas parler. J'étais là, je ne savais <...> dernière [A *il me semble que*] *je n'aurais rien oublié.* // J'avais

5727-5744 I l'après-midi. // — *Qu'allons-nous* faire, maintenant, *demandai*[R *s*]*-je à Françoise.* // — *Si nous allions* chez tante Berthe (tante Berthe c'était la femme [R *de l'oncle Eugène* A *du frère de maman*]), *nous pourrions fumer une* cigarette. // *J'approuvai.* À première vue, cette préoccupation *semblerait indiquer une assez grande* sécheresse de cœur. Mes sœurs et moi avions commenc[D *er* S *é*] à fumer pendant les vacances de Noël. En cachette, bien entendu car si mon père nous avait surprises, il nous aurait *sûrement* fait <...> s'agissait. *C'était un* début de libération. Dine et Françoise avaient commenc[D *er* S *é*] *seules*, puis <...> cigarette *à la bouche.* // — Tu

5747-5763 I Après *ce moment-là*, nous eûmes, toutes les trois, le sentiment *très* vif <...> père. *C'était le premier* pas. Nous nous voyions déjà, après [R *cette* A *ces*] *premières cigarettes*, sorties <...> nous *emmèneraient* au théâtre et nous laisseraient porter des robes décolletées. Nous en parlions, dans les coins, pendant <...> nous *parlions intarissablement de* <III nous tenions [R *intarissablement,*] des discours [R *allusifs — car il ne fallait pas que la petite Marguerite comprenne —* A (à l'encre bleue) *passionnés*] sur> ces sacrées cigarettes et *de* la nécessité *qu'il y avait* de faire savoir à mon oncle et à ma tante que nous n'étions plus des sottes. [A *Mais comme nous ne les voyions presque jamais, c'était difficile.*] Aussi <...> moment [R *ou jamais*] de

5764-5772 I tramway *qui nous transportait*, nous répétions sans cesse: // — Pourvu qu'elle soit là. // — *Penses-tu qu'elle va être* surprise! // Tu parles! Elle *doit nous prendre* pour des saintes-nitouches. // [R *C'est* A *Ce fut*] le cœur battant que nous sonnâmes à sa porte. // — *Elle n'est pas là, me dit Françoise après une demi-seconde d'attente.* // — Attendons

5773-5785 I s'ouvrit, *tante* Berthe nous accueillit sans pouvoir dissimuler un *léger ennui*. Nous n'en fûmes pas embarrassées: nous apportions *avec nous* des révélations propres à dissiper cet ennui. // [A *Elle nous fit asseoir dans le* <I,III *petit*> [D *salon* S *boudoir*] *(description)* [A <au verso> *dont je me souviens qu'il était terriblement 1925 <...> papier* [R *noir* A *marine*] *à peine éclairé de rares motifs orangés,* [R *rem*] *boursouflé <...> place* [R , A *et tout*] *piqué de bibelots étranges* [R *et* A . *Tante Berthe*] [D *trônant* S *trônait*] *au milieu de ce décor,* [R *tante Berthe*] *minuscule dans sa robe chemise, ses jolis seins escamotés* [R *minuscule dans* [A *une de*] [D *sa* S *ses*] *robes chemise où* [R *ses jolis seins*] *elle fut cinq ans sans poitrine pour en retrouver une florissante et intacte après*] *Tante Berthe, minuscule dans sa robe chemise, trônait dans ce décor.*] [R — *Asseyez-vous, nous dit-elle, je vais vous faire une tasse de thé.*] Françoise

5785-5790 I longtemps. // — [R *Tu es bien gentille, mais*] [D *nous* S *Nous*] pourrions [R *peut-être d'abord* A *d'abord*] fumer une cigarette [D . S ,] [A *peut-être.*] // Tante <...> si [R *cela allait de soi* A *l'un n'allait pas sans l'autre:*] // — Dans ce cas, au lieu [D *du* S *de*] thé

5791-5799 I entrepris *d'extirper du haut de son bas un paquet de cigarettes assez mal en point de ce séjour.* Tante Berthe se récria et s'en fut chercher les siennes. / / — C'est [R *mon* A *mon*] oncle qui *va être* surpris quand *tu vas lui raconter* ça, dis ma tante? [A *Il n'en reviendra pas.* [A <au verso> *Si j'avais osé, je lui aurais demandé de téléphoner tout de suite à mon oncle pour lui raconter notre affranchissement.*] [R *Nous n'arrivions pas à revenir de ce qui nous arrivait.*] / / Ce

5799-5804 I partir. *Elle donna à Françoise son paquet de cigarettes à peine entamé et nous* reprîmes, l'une le chemin de la maison, l'autre celui <...> victoire *fort importante.* / / *Ce n'est qu'aujourd'hui, en* racontant ces faits, *que* je m'aperçois

5808-5815 I vint *me voir,* au parloir, le dimanche suivant. / / — *Tu sais* que c'est la Supérieure qui m'a téléphoné pour *me demander* que tu ailles voir ta mère, me dit-il *tout de suite.* Qu'est-ce que c'est *que* cette histoire? C'est toi qui lui <I,III *a*> demandé de téléphoner? / / — Non. C'est une petite fille, dont le père est malade, *et qui* va le voir toutes les semaines. — Tu

5819-5822 I arrivé *un dimanche matin,* le 13 mars 1927. [A <au verso> *Le murmure* [AR *est lancinant assourdissant*] *que fait la mémoire autour* [R *du premier*] *de semblable malheur,* [A *ne se tait jamais*] *ce premier irréparable malheur.*] Après <...> Mère *St* <I,III *François*> était [R *avec elle* A *là*]. Elle me

5826-5832 I plutôt que de [R *dire quelle sorte de père j'avais.* A *répéter ce que mon père m'avait dit,* [R *au sujet de*] *plutôt que d'avouer quelle sorte de père j'avais.*] / / — Un mois, balbutiai-je. / / [R *Je voyais bien qu'* A *Je m'apercevais qu'*] elles me semblaient <...> défense *que* mon père *m'avait faite,* je

5832-5841 I loin. / / — *Il va falloir* être *bien* courageuse, dit <I,III *Mère St François*>. / / — Oui... votre maman est morte ce matin. / / — *C'est pas vrai, criai-je.* / / *J'eus le temps d'avoir un moment de confusion pour avoir dit une chose qu'une enfant polie ne se permet pas. Puis, je ne sais plus bien. Une de mes compagnes m'a raconté que je criais tellement qu'on m'entendait* [R *dans tout le couvent* A *de loin.*] *Je ne me souviens que d'une* [R *état de*] *chaleur extrême qui me trempa de transpiration de la tête aux pieds, après quoi je me mis* [A *, de froid*] *à claquer des dents* [R *de froid*], *et du verre de cognac que Mère St François alla* [R *me*] *chercher pour me réchauffer.* <Note de l'auteure dans la marge: «Inutile de dire tout cela — c'est pénible»> / / Quoique

5838 III encore, [R *le sentiment* A *la sensation*] de la

5844-5846 I demander *mais,* puisque <...> que [R *c'était par piété,* A *cette piété était bien de mise,*] qu'une

5851-5877 I venait *de m'arriver* n'était <...> mourir. *Quand je sortis* <III R *Quand je sortis* A *En sortant*> de l'église, je vis de loin le cocher qui m'attendait avec son *cheval et son traineau* [A *,*] devant <...> à <I,III *Mère St François*> et je partis. Quand j'arrivai près de la maison [R *,* A *de notre fermier,*]

[D *la* S *sa*] femme [R *de notre fermier*] *sortit* [R *de chez elle*] et <...> demeurait ma grand-mère paternelle <...> qui [R *me conduit* A *m'emmènerait*] à Québec <I,III *à* Dieu seul savait quelle heure>. Je n'avais pas d'argent <...> qu'il [R *lui faudrait* A *devrait*] se faire [R *régler sa* [AR *cette*] *course* A *payer*] au couvent <...> Enfin, après <...> fois, *j'arrivai* chez ma grand-mère paternelle. Ce fut *tante Maria* qui m'ouvrit. Derrière elle, *mon père surgit aussitôt.* / / — *Veux-tu* me dire ce que tu as fait? *T'imagines-tu* que je n'ai rien d'autre à faire qu'à t'attendre? As-tu <I,III *emporté*> le chapeau

5881-5888 I même *façon.* [R *C'est ma*] C'était ma tante qui s'était chargée de préparer, *pendant la dernière semaine,* le deuil <...> pas [R *voir*] discerner <III R *les*>, *sous ces robes, la forme des seins,* qui étai[D *t* S *ent*] ce *qu'on* voulait d'abord cacher, mais on ne *trouvait* même pas les épaules. Elles avaient l'air de deux pauvresses [R *à qui on a donné*] maigres à qui une grosse femme aurait

5895-5901 I eut, avec le contrôleur, une acerbe discussion. Les enfants de *moins de* six ans <...> avions tous <...> depuis *son appel téléphonique.* Quand il apprit *que j'avais pris une* voiture, il entra *dans une violente* colère

5903-5911 I rien? *Je* serais surpris que tu aies [R *été assez intelligente d'* [AR *pour*] *en profiter pour* [R *déménager*] A *eu l'intelligence d'en profiter pour*] transporter ce que *ta sœur* a laissé au couvent. / / En effet, je n'avais pas *été assez intelligente pour ça. Au fond, il* le savait <...> profiter [A *ainsi*] de l'occasion c'était, en quelque sorte, pour me <I,III *renier*> tout droit *d'avoir de la peine, pour me faire comprendre* qu'il <...> parlait [R *fort* A *haut*]. Tout

5915-5921 I embrassa chacun <...> cessa [R ,] pas un instant [R ,] de nous surveiller, le visage empreint d'une colère toute prête à éclater *contre celui qui oserait* manifester sa peine. Et c'était un spectacle effrayant que de voir, [A *autour du cercueil de leur mère,*] ces

5925-5928 I bouche *un peu* crispée. J'ai su, plus tard, qu'elle avait passé *ces dernières semaines* à se tourmenter *du sort de ses enfants et, paraît-il, à se tourmenter spécialement à mon sujet.* / / — C'est

5929-5931 I n'était *pas* le juste terme mais, quand on va mourir, *il y a des mots qu'on ne veut pas prononcer.* / / Mon

5935 I classe, [R *dit* A *annonça-t-*]il la voix

5940-5941 I Mais bien sûr, murmura grand-maman. / / *Ensuite,* la salle

5944-5959 I ainsi. / / — *Je n'ai pas mangé à midi, soufflai-je pour m'excuser.* / / Je regardais mes sœurs qui semblaient avoir du mal à [R *n'avaler que* A *grignoter*] quelques bouchées et j'aurais voulu *pouvoir faire comme elles.* Mais c'était la journée de la honte, il fallait bien que j'en prenne mon parti. / / *Nous partîmes vers huit heures et chacun se coucha* [R *en arrivant à la maison.* A *tout*

de suite après la prière du soir.] À cette époque, tous les membres de la famille couchaient à l'étage, sauf moi qui *avais ma chambre sous les combles*. En hiver, quand *je n'y étais pas*, une large trappe, placée tout en haut de l'escalier, *isolait cette partie du reste* de la maison de façon à économiser le chauffage. [R *Ainsi*] Il <...> Aussi Dine voulut-elle me faire partager son lit. Mon père [A ,] qui avait de la colère en retard *pour* cette journée passée chez les autres où

5963-5980 I instincts? // Écœurée <...> jamais eu, je n'aurai de toute ma vie, *je crois*, de nuit comparable à celle-là. N'eût été ce froid, j'aurais peut-être *pu dormir un peu et oublier* mais <...> compensation: [R *c'est que la situation de ma chambre, si éloignée de celle de mon père, me permettait de* A *seule à mon étage je pouvais*] pleurer en paix. En paix c'est, en l'occurrence, une *étrange* expression. [R *De ma vie,* A *Depuis mes premiers souvenirs,*] je n'avais guère eu de paix mais <...> longtemps. *Il y avait d'abord mon amour et ma peine, il y avait, avec combien de raison, ma peur de l'avenir, il y avait* [R *ma haine et mon mépris* A *mon mépris et ma haine*]. Sans oublier ce froid <...> en délivr[D *e* S *ât*] [R *pas* A *mais après combien de mois, d'années?*] Malgré [R *tout cela,* A *la détresse de cette nuit,*] quand je m'aperçus que le jour se levait je fus terrorisée. *J'étais épuisée et je ne savais pas comment je trouverais* la force nécessaire à [R *passer* A *vivre*] la journée qui venai. // Nous

5972 III peine, se [D *mêlaient* S *mêlait*], avec

5980-5991 I passâmes *le matin* à la maison et ne retournâmes chez grand-maman qu'après le déjeuner. [R *Tout se passa* A *Ce fut*] <Les verbes «passer», «passâmes» et «passa» sont encerclés> comme la veille. [R *Nous étions là comme sept*] Intimement <...> sept bêtes. [A <au verso> *Je me souviens*] <...> *tenir tant j'étais terrorisée par le regard* [R *scrutateur*] *de mon père. Seules Marguerite et Thérèse avaient* [R *des visages* A *un air*] *à peu près naturel*[R *s*], *c-à-d* [D *ces* S *ce*] *visage*[R *s*] *profondément ennuyé*[R *s*] *qu'ont les petits quand la mort surgit.*] // Dans le *courant* de l'après-midi, le prêtre qui avait assisté maman vint faire [R *sa* A *sa*] visite. Il ne dit qu'une courte prière [R *puis,*] après

5993-6005 I elle. // — *Dans* toutes <...> Le brave *curé* parlait les yeux baissés *ce* en quoi il était bien inspiré car la <I,III physionomie faisait> peur <...> que, le futur canonisé, c'était lui? Peu à peu, *comme il ne recevait* <III R *comme il ne recevait* A *ne recevant*> pas de réponse, le prêtre perdit contenance et *s'en* [R <illisible>] *alla.* // Maman

6005-6012 I matin. *Au moment* <III R *Au moment de* A *Avant*> *de partir,* nous <...> question de <I,III *se faire*>, là, des souvenirs pour la vie. Pressez, pressez. Mais le *dernier* regard <...> prolongé [D , *il* S . *Il*] embrasse tout, prestement, et [D *le* S *ce*] souvenir [R *qu'on a gardé*] est un trésor dont on ne le dépossédera pas, *quoi qu'on fasse.* // Grand-papa

6013-6017 I maison *avec* la miséricordieuse ignorance de l'avenir: je ne devais jamais y [D *revenir* S *retourner*]. / / La

6018-6029 I Puis, en se relevant: / / — Vous irez aux funérailles de votre mère, dit mon père *à ses cinq filles*. / / À cette époque <...> l'église, pour <...> malgré qu'il en *ait*, il <...> bon prêtre mais [A *il a pu être trompé. Pour ma part*] je <...> vrai. / / *Il n'y en avait plus un seul parmi nous qui* respirait. / / — J'aime <...> continua-t-il [R *mais*] [R *Pour ma part*] [D , *je* S . *Je*] ne crois

6035 III nous ne [R *croyaient* A *croyait*] ce

6035-6038 I disait [A ,] mais <...> <I,III convaincre alors> qu'au contraire il lui suffisait d'énoncer la *plus ordinaire des idées* pour

6041-6043 I J'écoutais <I,III *son discours embarrassé*> *avec une sorte de mauvais*[A *e*] [R *plaisir* A *satisfaction.*] <III *avec une sorte de mauvaise satisfaction.*> Il ne me déplaisait pas de <I,III *le*> trouver encore plus méprisable que je ne *le savais*. Quant

6046-6063 I ouverte *toute la journée*. Dine <...> garçons *et nous*, les filles nous *nous* rendîmes <...> pleurer *quand nous en avions besoin*. [R *Le cercueil entra*] On entra le cercueil. *Suivaient* mes deux frères, mon <...> pourquoi, *un peu* stupéfaite de le voir [A *re*]monter [R *la*] l'allée centrale de cette église où je venais tous les jours, [A *et*] où je n'avais [A *jamais*] imaginé le voir. [A —] Quand <...> revint, *brutalement. Grand-papa* et <...> porté *un* sentiment filial que, sans lui, je <...> mariage. [A —] / / À

6063-6066 I cantique. «*J'irai la voir un jour au ciel*, ma <III ciel ma> patrie.» Je <...> pour *voir* <III R *voir* A *regarder*> *quelle tête* faisait

6071-6074 I n'y avait <III R *véritable* A *vraiment*> aucune raison *à* <III R *à* A *pour*> cela. / / — On dirait <...> avoir [R *pour* A *à*] être [R *si* A *aussi*] *perdu*? / / — Oh! rien, étions-nous

La Joue droite

2 III de [R *M* A *m*]ère Saint [A -] [R *François* A *Fortunat*], pris

25 III cauchemars [R *tellement* A *tels*] que

34-38 III m'[R *avaient* A *ont*] jetée. J'y tiendrais le rôle de Suzanne et ma cousine [R ,] Louise <...> sortit *de mon marasme*, peu à peu. Tous

43 III D'habitude, [R *ici*] au contraire

45-60 I <Le feuillet 122, correspondant aux l. 1-45, manque.> Ainsi, [D *la* S *on*] nous en avait fait jouer une où il y avait [R *un personnage*] une marquise de Verneuil — assez étrangement, *au reste*, [R *toutes les marquises, et*

Dieu sait s'il y en avait, dans les pièces de couvent de mon temps, étaient Verneuil — A *dans les pièces de couvent de mon temps, toutes les marquises, et Dieu sait s'il y en avait, étaient Verneuil* —] et, *quoique* tout le reste de la distribution fût vêtu *avec des* robes empruntées aux mamans ou aux sœurs aînées, on [D *avait cru* S *crut*] <III R *avait* A *crut*> bien <...> hennin. [AR <au verso> *que les marquises ne s'habillaient en marquises qu'à l'époque où toutes les femmes s'habillaient en marquises*] [AR <au verso> *que ce ne fut qu'à l'époque où toutes les femmes s'habillaient «en marquises» que les marquises s'habillaient «en marquises»* [R *Je ne me fis pas comprendre*] *et que*] [R *J'avais eu beau insinuer que de nos jours les marquises s'habillent comme tout le monde et que, de plus, le hennin et la crinoline ne sont pas de la même époque, je n'avais* A <au verso> *J'eus beau insinuer que le hennin et la crinoline* [R *ne sont* A *n'étaient*] *pas de la même époque et que ce ne fut qu'au temps où toutes les femmes* [A *d'un certain rang*] *s'habillaient en marquises que les marquises s'habillèrent «en marquises». Rien n'y fit.*] [D *réussi qu'à* S *Je réussis*] à me faire accuser de jalousie *vu que* mon rôle était celui d'une [R *femme du peuple* A *simple bourgeoise*]. Je <...> s'habiller [R .] *à l'ancienne* . / / Cette

60-70 I choses *plus* sérieusement. Au surplus, [A *rien à craindre*] pour les costumes [D *depuis* S . *Depuis*] le temps qu'on recevait des calendriers de par toute la *Province* de Québec, on avait [R *ça* A *l'attirail biblique*] bien dans l'œil. Les répétitions prenaient toutes *mes* heures de recréation *mais, au moins,* avec *Mère St Alexis* <III [R *M* A *m*]ère Saint [A -]Alexis> qui nous servait de metteur en scène, *je ne risquais pas de me faire poser des questions irritantes. Elle était* [R *fort*] *gentille et* [R *pas du tout bonne sœur* A *vive et gaie*]. *Elle ressemblait à un petit chat noir.* / / Quand arriva

67-70 III adorable, [R *M* A *m*]ère Saint [A -]Alexis, intelligente <...> que des [R *adoratrices* A *partisanes*]. / / Quand arriva

72-78 I probablement [D , *car j'avais* S . *J'avais*] tellement <...> une [R *Marie-Madeleine* A *Suzanne*] *aussi large que haute.* [R *Ecrasée* A *Agenouillée*] aux pieds de ma cousine Louise, qui personnifiait un Christ *fort gentiment adolescent,* j'avais <...> yeux ce <...> que ce [D *n'était* S *n'étaient*] que [R *les larmes*] larmes

73-75 III Suzanne [R *assez*] scandaleusement <...> qui [R *faisait* A *personnifiait*] un Christ

80-92 I passaient. *Mère St. François* <III [R *M* A *m*]ère Saint [A -] [R *François* A *Fortunat*]> avait reporté sur moi toute la passion *qu'elle avait eue pour ma sœur.* Elle m'accordait *des* faveurs <...> viennent passer *toute* <III R *toute*> une soirée *au parloir* <III A *avec moi*> pendant que les autres pensionnaires *étaient à l'étude.* Elle leur [R *raconta*] dit la part que j'avais prise à la représentative du Rayon et elle m'invita à répéter, pour eux, mon morceau de bravoure : la réplique de quatre pages. *Je m'exécutai. L'oncle Eugène*

qui était, je le présume, peu famlier avec Reynès-Monlaur, cachait derrière sa main une petite

93-113 I grand-papa *prit son chapeau, y mit cinq dollars, et le passa à grand-maman* qui en mit autant, *puis à mon oncle qui ne pouvait faire moins.* Je n'avais jamais eu [R *autant*] un si fort montant *d'argent* à moi <...> Mère Saint-*François* <III [R *M* A *m*]ère Saint [A -] [R *François* A *Fortunat*]> qui avait [A *bien vif*] le [R <illisible>] respect de l'argent [R *bien vif*] *semblait* encore [R *plus éblouie que moi*] *la plus éblouie* [R *des deux*] *de nous deux.* Là-dessus <...> heures. *Ce n'était pas une faveur ordinaire car, à* neuf heures, toutes les *élèves* étaient couchées. *Quoique j'eusse déjà atteint ma taille d'adulte,* j'allai m'asseoir sur les genoux de grand-papa jusqu'à ce qu'il [D *demande* S *demandât*] grâce. *Il y avait bien longtemps que je n'avais été aussi heureuse.* / / — À bientôt

116-132 I pressentiments. / / [AR «*Placer ici des histoires de pièces de Thérèse*»] *La distribution des prix eut lieu quelques semaines plus tard.* Les parents étaient invités. Déjà placées [R *chacune*] nous les *voyions* arriver. <...> famille. [R *J'ai*] J'étais <...> comme *Mère St-François* <III [R *M* A *m*]ère Saint [A -] [R *François* A *Fortunat*]> *avait* un véritable talent pour susciter [D *des* S *les*] dons [D *de* S *des*] bienfaiteurs <...> l'étude. *J'en ramassai* une bonne partie <...> Comment *pourrai*-je <III pourrai[R *e* A *s*]-je> jamais *me rendre à* la maison, cette charge [R *dans* A *sur*] les bras? *me demandais-je. À pied, cela* prenait trois bons quarts *d'heure. Avec mon inévitable entérite de fin d'année, je* n'en verrais pas facilement le *bout.* / / Je

134-148 I fois. *Il me fallait rassembler toutes ces vies de saints empoussiérées,* en rétablir l'équilibre <...> de me [R *m'accompagner*] déposer chez moi, mais je n'osais accepter. Si par *extraordinaire,* mon père *avait été* à la maison, il *n'eût pas fait bon* [R *une*] *qu'il me vit arriver en compagnie d'inconnus.* Pour <...> épouvantable [R *et*] qui, midi approchant, allait *en augmentant.* Pour <...> et *Mère Saint François* pour m'aimer trop. *Ces prix,* c'étaient des pavés d'ours. Enfin j'atteignis la maison. J'étais *au bord des* larmes. *Avec* tous les repos

153-157 I maison *pour* [R *quelle que* A *quelque*] *raison que ce soit.* / / La colère, une vraie colère comme *mes chromosomes* me permettaient d'en produire, m'étouffa. / / — Et

159-161 I possibilité, *il* aurait fermé les portes et emporté [R *e*] les clefs, *en partant.* Je <...> dit *en faisant ses* recommendations

167-183 I sans [R *défense* A *audace*]. Cela <...> là mais il [R *allait*] nous défendra <...> occupés. [R *Cette première année,*] [D *il* S *Il*] *y avait aussi, pour nous retenir, les* deux <...> clan *et* nous *leur portions beaucoup de* méfiance. La *préférence* de mon père *à leur égard* durait toujours et, comme il *était* bien naturel [R ,] à *leur* âge <...> Mon père [A *n'était pas homme à reculer devant*

ce petit crime des familles: dresser ses enfants les uns contre les autres pour mieux régner] s'enfermait avec *elle* dans son cabinet de travail, *il* la prenait sur ses genoux, *il* la <...> quand elle avait *vidé son sac*, elle

185-201 I m'arriver *mais* pour m'entendre il eût fallu que Thérèse [R *ait*] ne [D *dorme* S *dormît*] pas. Or, entre huit heures du soir et *sept* heures du matin, le canon ne l'aurait pas éveillée. *Et puis, parler en rêve*, pour mon père, ce n'était pas là une <...> guère *frapper un enfant pour cela*. Il préféra *croire* que j'avais reçu mon frère dans ma chambre. C'était lui *supposer* beaucoup d'audace. *Pour* me <...> paternelle, *monter* un escalier aux marches [A *particulièrement*] bruyantes <...> et finalement <...> on [R *tient* A *possède*] tout <...> longtemps. *André et moi fûmes, tout l'été, les objets* <III [R *les objets* A *l'objet*> *d'une surveillance active*. Si

205-219 I fois. [A <au verso> *En tous cas, je n'ai mémoire que de la visite qu'elle nous fit accompagnée des cousins de Sorel.*] *Quant à nous, il n'était même pas question* de mettre le pied hors de la maison hormis pour aller à la messe. *Il y avait aussi, bien sûr, notre sortie dominicale.* <III messe. [R *Hormis aussi, bien sûr, pour notre sortie dominicale, du dimanche après-midi.*]> // *Tous les dimanches, après le déjeuner, nous* [R *partions en voiture*] *allions faire une promenade en voiture*. C'était <...> savait les *faire*, c'est-à-dire <...> nous [R *nous y entassions*] y tenions <...> L'élément *femelle prenait place derrière et l'élément mâle se partageait* [R *avec*] *la banquette avant*. Là non plus, on ne mélangeait pas les sexes. *Un* jour *que* ma sœur Dine *avait* innocemment *suggéré* d'échanger

221-234 I imaginer. // *Une fois toutes* <I,III *les*> questions <...> fumant des cigares. Il conduisait fort mal. Il croyait [R *que cela*] [D *consommait* S *consommer*] moins d'esssence en <...> l'essence je ne sais ce que vaut *ce système*, mais pour donner mal au cœur, *c'est* infaillible. L'odeur *du cigare* par là-dessus <...> yeux *fermés*, nous attendions <...> oublier *de remercier*. // Parfois

234-242 I obligeait *d'apporter* <III R *d'apporter* A *à prendre avec nous*> *un goûter* que <...> par *l'odeur des cigares* <III fumée de[R *s*] cigare[R *s*]>. Il ne s'agissait pas de goûter sur l'herbe. Obéissant à je ne sais quel impératif [A <au verso> *ce devait être une question de jupes et du peu de jambe ou de genou qu'elles ne réussissent pas toujours à cacher quand on est assise* [R *dans l'herbe) sur le sol*], mon père <...> En silence et le plus vite *qu'il nous était* <III R *qu'il nous était*> possible comme s'il s'était agi de *se débarrasser* <III R *de se débarraser* A *d'expédier*> *d'*une besogne

242-250 I odieuse. // *Ces promenades nous amenaient, plus souvent qu'autrement, en fin* [R *d'après-midi* A *de journée*] chez notre grand-mère paternelle. Mon père s'installait dans son fauteuil habituel, *il allumait un cigare* <III R , *il allumait un autre cigare*> et nous nous esseyions où nous pouvions. Le salon

[R *était minuscule* A *était trop petit pour 10 personnes. Nous étions les uns sur les autres et*] au sortir de la bouche *de mon père*, la fumée du cigare nous entrait directement dans les narines [R *Le silence continuait à régner*] / / — Il

255-258 I chaud. / / Là-dessus, s'installait un long silence meublé seulement par les «peuh, peuh» *que faisait* <III R *que faisait* A *de*> mon père *en* <III R *en*> poussant

264-271 I vous voir. / / Oui... / / Et <...> visite. *Puis*, au bout d'une heure: / / — Bon, il *va nous falloir filer.* / / — Vous

272-281 I nous *partions* l'un derrière l'autre. Pendant *le retour à la maison*, mon père trouvait [R *toujours* A *chaque fois*] *quelques motifs* <III quelque[R *s*] motif[R *s*]> pour grogner <...> toujours *dans les propos de ma tante* [R *quelque chose pour lui déplaire*] des sous-entendus et des intentions perfides. Aussi, *chaque fois*, nous assurait-il *que, quand notre grand-mère paternelle ne serait plus là*, il ne remettrait pas <III R *plus* A *pas*> les pieds dans cette maison. Pourtant, [A *en plus de cette visite dominicale,*] il y allait tous les jours, *à midi* <III R *à midi*>. Il [R *se* A *s'y*] *passait* [R *alors*] *des drames parfois que nous ne connûmes que* lorsque <III s'y passa[R *it* A *parfois*] des drames [R *, parfois*] que nous [R *ne*] connûmes [R *que* A *bien plus tard,*] lorsque> mon père fut trop vieux

282-284 I dit-il un jour à la fin d'un rabâchage de vieilles *disputes.* / / On

286-287 III C'[R *était* A *est*] ma sœur que j'avais voulu frapper, mais maman [R *s'était* A *s'est*] jetée

293 I lettres, *il y en a* toujours [R *qui arrivent* A *pour arriver*] à la mauvaise

296-311 I silence [A *, nous disions la prière,*] *et* nous montions nous coucher. Cela se faisait si tôt *que* nous pouvions <...> lecture et [R *même*] il <...> demande. [R *Nos li*] Les prix <...> coupés et *réunis* (il *en* manquait toujours *quelques épisodes* car <...> feuilleton). *Comment cela parvenait-il à nous ravitailler* [A *à*] *l'année longue?* Je suppose que nous lisions et relisions *tout le temps* les mêmes choses. Pour ma part, faute de mieux, j'aurais bien lu les [R *annonces classées*] petites

308 III Ils [R *étaient* A *se trouvaient*] là

314-315 I matin, *il* partirait vers huit heureus et demie. *On pourrait* souffler

319 I Thérèse *en* tenait *un compte* parcimonieux

322-332 I bonbon? <III A *criait mon père.*> / / Des enquêtes à n'en plus finir commençaient. Nous étions [R *soigneusement* A *rageusement*] interrogés et [R *battus* A *punis*] à tour de rôle, cinq ou six pour le même bonbon *et le jour où quelqu'un entre* nous *décida* de n'en *pas* accepter un seul pour éviter ce

genre d'ennuis, il *fut* accusé d'agir ainsi par rancune *contre Thérèse* et, qui sait? peut-être même à cause d'une mauvaise conscience. / / *Il est* vrai

328-329 III Nous étions [R *également*] accusés d'ingratitude. La plus noire, bien entendu. Mon père [R *déduisait* A *retrouvait*] bien

332-344 I une *vive* rancune contre Thérèse. Même Marguerite, qui partageait avec elle [R *les*] la faveur [R *s*] paternelle [R *s*], commençait à regarder du côté du clan. *Elle* <III R *Elle* A *Margot*> *ne venait qu'en* seconde place dans cette faveur et lorsque les deux méritaient, *conjointement*, <III R *lorsque Thérèse et elle méritaient, conjointement* AR *lorsqu'elles méritaient* A *lorsque les deux méritaient*> quelque blâme, *elle était punie pour deux.* Seulement <...> essaie *d'en* profiter à fond jusqu'au jour où il comprend ce qu'est la laideur. *Ce jour n'était pas loin.* / / [A <«espace»>] Juste

344-351 I vacances, *mon père convoqua des ouvriers et convint avec eux* [R *le*] *d'importantes réparations et modifications de tous genres à* [R *la maison*] *effectuer à notre* maison. Puis, [R *nous*] ce fut la rentrée au pensionnat *pour Marguerite, Thérèse et moi.* / / Dès

351-384 I commencèrent. *Mon père avait, quand il s'agissait de réparer la maison, sa conception* bien à lui *de la façon de procéder. Ainsi, cette fois-là,* il fit d'abord <...> peintures. *Ceci fait, les ouvriers* furent priés de monter à l'étage où ils abattirent des murs *pour les refaire autrement* [A *et*] *où ils* installèrent une *deuxième* [AR *3e*] salle de bains (je dois dire que mon père n'a jamais [R *compté avec* A *lésiné sur*] les salles de bain: *quelques années* plus tard, il en fit faire une *troisième* [A ?] [R *si bien que la maison était*] *sans compter les cabinets de toilette* si bien qu'on pouvait se laver dans tous les coins de la maison. *Si* seulement *l'eau n'avait pas été* [AR *toujours froide et*] si <...> ils <III A *re*> *firent* les peintures. C'est dire *si le* parquet *d'érable* était menacé <...> ouvriers, [D *elle* S *elles*] [R *le*] [D *nettoyait* S *nettoyaient*] à l'essence et [R *l'*] [D *encaustiquait* S *encaustiquaient*] *à* neuf <...> père, [R *subitement pris de passion* A *incapable de résister à sa*] passion pour l'érable *blond* <III A ,> avait refusé de faire poser du carrelage [R . A — *toutes pièces de vastes dimensions.*] Ce n'était pas la première fois qu'il entreprenait de ces remue-menage [A *s*] et <...> quitte à *faire* recommencer <...> tenait, je *crois*, à la rare impatience qui le tenaillait et à quoi il obéissait [R *comme* A *comme*] en une sorte d'esclavage. [R *Comme*] [D *ce* S *Ce*] parquetage serait la réfection la *plus importante des modifications apportées à la maison* [A *?*] *il* [R *la* A *le*] voulait [A *donc*] tout de suite; [R *comme*] [D *ce* S *Ce*] *qui était fait au* rez-de-chaussée se voyaient bien plus que *ce qu'on faisait aux étages* [A *?*] *il voulait* [A *donc*] *le* voir <...> fleurs *de* ses doigts, qu'il portait un manteau de printemps le jour même de son *achat*, par <...> aînées. / / — Vous

386-395 I je [R *suppose* A *pense*] que le menuisier <...> tout. // *Tous ces* hommes craignaient *beaucoup* mon père. Il *en avait chassé plusieurs* [R *avec* A *avec la*] *violence* [R , *celle*] *dont il était capable. Aussi ceux* qui <...> l'hiver. // *Ben, elle* a dit

396-405 I enfin, l'occasion dont il rêvait depuis la mort de maman. Il entra dans une colère dont <...> comme ça. *Le lendemain,* grand-maman *téléphona à ma sœur Dine en sanglotant. Elle venait de recevoir une lettre de mon père* [A . R *par laquelle*] [D *il* S *Il*] lui défendait de jamais nous revoir. Grand-papa, *mon* oncle Eugène et *ma* tante Berthe encouraient, *bien entendu, la même défense.* Grand-maman était *désespérée* et elle se reprochait amèrement son innocente remarque. [R *Mais nous, ses petits-enfants, nous savions bien que* A *Remords bien inutile car*], *faute de ce prétexte, son gendre en eût trouvé un autre* [A «Alinéa»] // *Il* manquait

406-411 I actions *et, cette fois-là, il* [R *prit* A *mit*] plusieurs jours à [R *se décider à mettre mes sœurs aînées au courant. Quant à nous, les plus jeunes* A *raconter sa prouesse à mes sœurs aînées. Quant aux autres de ses enfants*], il ne [R *nous* A *leur*] en parla jamais [R , *ce qui est assez étrange*]. Sauf à moi et une seule fois, *ce* [R *dont je parlerai* A *que je raconterai*] plus loin [R *Bien entendu, les appels téléphoniques étaient, aussi, interdits. Cela n'empêcha pas mes sœurs de téléphoner tous les jours et non seulement à grand-maman, comme d'habitude, mais à tante Berthe, ce qui était nouveau. Nous avions toujours trompés <sic> notre père* [R *autant*] *chaque fois que nous l'avions dû pour sauver notre peau. Maintenant, c'était autre chose.*] [AR <au verso, précédé de la note: «Reporter ailleurs»> *Pauvre homme! Comme il était présomptueux! Il interdisait, interdisait, puis il partait sûr de votre docilité. Je ne sais au nom de quoi il nous* [R *pensait* A *croyait*] *dociles. De la peur, oui...Mais il aurait bien dû penser que, quelle que soit notre peur, nous ne risquions pas grand chose à lui désobéir quand il était absent. Peut-être, qui sait, comptait-il malgré tout sur l'amour filial. Nous l'avions toujours trompé* [R *pour* A *chaque fois que nous avions dû*] *sauver notre peau. Maintenant, c'était autre chose etc.*] [AR <au verso> [R *Par*] *Mais comment arrivait-il à croire, par exemple, que nous ne téléphonions plus à grand-maman, à tante Berthe?*] *Tant que l'un de nous sera là,* [R *le pauvre homme* A *il*] *vivra, ignorant et sûr de lui, au milieu* [R *permanent*] *d'un complot permanent, intégral et, bientôt, unanime. C'était au point que nous nous serions crus déshonorés de ne pas lui désobéir aussitôt qu'il avait le dos tourné.* <Note dans la marge: «refaire ce paragraphe». Le passage se retrouve aux l. 910-916.>

413-419 I la *dit* avant <...> beau *bien* <III R *bien*> connaître mon père <...> arrivèrent et il fallut <...> moi *n'y* <III R *n'y* A *ne*> *parvenions très* bien

420-441 I qui suivit, je <...> cette lettre <III R (à l'encre bleue) *désespérée*> *parvint entre les mains de* mon père, *il n'y avait pas grand risque,* mais celle [R ,

abjecte,] qu'une religieuse pût la lire et que tout le couvent *apprenne* les horreurs qui se passaient chez nous. Je connaissais *les* bonnes sœurs et je savais que, pour elles, tout malheur *familial* était [R *méprisable* A *risible*]. Je <...> en *chouchou*, un commérage aussi inespéré ferait *traînée de poudre*. Il <...> courage [R *de prendre autant*] de <...> séparation *brutale* avait suscité en moi de douleur, de rancune, de *désespoir* <III R *désespoir* A (à l'encre bleue) *tristesse*>. Pendant <...> retrouver les *plus petits détails* d'une époque de ma vie aussi révolue qu'elle l'eût été *par la mort*. Je prenais de petites notes, *illisibles pour les autres* et, ce faisant, je m'apercevais [A *déjà*] que mon enfance pourrait [R *s'écrire* A *se raconter*] comme <...> Ottawa *196* <III D *5* S *6*>.). *Tout cela n'allait pas sans larmes, mais j'avais perdu maman depuis si peu de temps que je pouvais pleurer en paix.* / / Quand

441-442 III pleuré [A <à l'encre bleue> *pendant des mois*] sur le passé et sur le présent [A , R *pendant des mois*] je

441-471 I mois, je me retrouvai *tout à coup*, aussi <...> trouveront [R *sans honte*] quelque *honte* que *j'en aie*, incapable de [R *me trouver* A *secréter*] une *demi-larme*. / / Il y eut

452 III agir [A ,] comme elle faisait [A ,] en

457 III Ninon! [R *Cette* A *Sa*] passion

472-485 I nouveau *pour notre pensionnat*, mais ce sont les premières dont je me souvienne. *Et* si je m'en souviens, c'est que toutes nos vacances, maintenant [R *et pour plusieurs années*] *étaient* marquées *du signe de l'huile de foie de morue*. Depuis la mort de maman, *mon père nous forçait à* [R *prendre*] en ingurgiter des quantités extravagantes, hiver comme été. *Tout de suite après la mort de maman, il y avait eu* les vacances de Pâques, [R *puis*] <III R *puis* A *ensuite*> les grandes vacances, *et après* <III R *et, après* A , *puis*> celles-ci. *L'huile* de foie *de morue se distribuait*, [R *et*] *de la* [D *main* S *dangereuse*] main *paternelle*, soir et matin. Il l'achetait par grosses bonbonnes *et il* <III R *et il* A ,> *choisissait* <III D *choisissait* S *choisissant*> la moins coûteuse *c'est-à-dire celle qui avait le* <III R *c'est-à-dire celle qui avait le* A *au*> goût le plus affreux. Quand nous manifestions quelque *dégoût*, il nous *disait tout crûment qu'il n'avait aucune envie de nous voir devenir tuberculeux quand on sait les dépenses que cette longue maladie suppose*. Pour

489-495 I Noël [A *ne*] furent [R *semblables* A *pas différentes*]. C'était notre premier Noël sans maman. [R *J'imagine que dans un foyer — je ne dis même pas un foyer véritable, je dis: dans un foyer — le premier Noël sans la mère doit être assez émouvant. Sentimentalité bourgeoise si l'on veut, mais il reste que Noël est un de ces jours où la définitive absence est plus sensible. Chez nous, il ne fut question de rien de* [R *semblable*] *tel. Je ne veux pas dire que ce fut gai. Tout de même! Ce fut comme d'habitude. Ni plus, ni moins.* A *Il ne fut pas question d'elle. Les rares fois où mon*

père [R *nous parla de maman*] *se souvint de maman* [R *après sa mort*], *ce fut pour nous reparler de la révélation qu'il avait eue. Autrement, c'était comme si nous n'avions jamais eu de mère, Sauf au moment de l'huile de foie de morue*]. <Note : «Alinéa»> // Le premier

496-503 I bénédiction *paternelle*. Jusqu'alors <...> ensemble et c'était maman <...> histoires et c'était <...> fécond. [A *Donc,*] *Le* 31 décembre [A *1927*], mon

506-518 I matin [R *donc*], il *fallut* s'exécuter. Seulement, quand le plus courageux d'entre nous voulut *aller* rejoindre <...> traversé *rapidement* l'antichambre <...> bénisseur [R *se dirigeait vers* A *était en train de passer de la salle à manger à*] la cuisine. Désormais <...> imagine *aisément* le

513 III il était [R *déjà* A *prêt*] à [R *refaire* A *repartir pour*] le circuit

523-525 I père *surveillait d'un œil critique. Je dis l'œil parce que je suis fatiguée de parler de ses grosses mains cogneuses.* Il relevait le découragé brutalement. // — Tu demanderas *ta* bénédiction

526 III recommençait. Quelque[R *s*]fois, nous

527-539 I toilette [R *du rez de chaussée où il*] que nous pouvions assiéger car il n'y avait qu'une [R *seule*] porte, la seule pièce du rez-de-chaussée où il n'y *en* avait qu'une. Je <...> l'autre. *Toutefois*, l'explication de la bénédiction solo était plus évidente. C'était *l'occasion toute trouvée de* faire *la récapitulation plénière* des <...> savoir qui l'avait [R *fait* A *commis et d'attraper l'innocent au lieu du coupable*]. *Ceci* <III R *Ceci* A *Cela*> fait, il était censé nous donner *nos étrennes. Deux dollars.* Le temps des cartons enrubannés *envoyés* par <...> à la main. *Cela ne nécessitait aucun* ruban. Si encore nous [R *l'* A *les*] avions

543-544 I galopades <III A ,> et <IV galopades et [ponctuation rétablie d'après III]> quand on compte qu'avec le dollar de notre anniversaire, <III R ,> c'était

545-558 I saumâtre. // De [R *tous les* A *s*] cauchemars que nous traînions d'une Saint-Sylvestre à l'autre, c'était *bien le plus irritant* et le plus fatal <III A (dans la marge) « ? »>. Le plus durable aussi. On me croira si [A *l'*]on veut <...> rien [R *percevoir à* A *recevoir de*] l'autre *bout* <III R *bout* A *extrémité*> qu'un <...> du *Jour* de l'An. La plus émouvante, paraît-il, de nos traditions canadiennes. Ce ne *fut* <III R *ne fut* A *n'est*> que

560-570 I avant [D *ces* S *les*] vacances, mon demi-frère Gérard dut cesser de travailler et s'aliter *de façon définitive*. Puis, dans le courant *du mois* de janvier — et je me demanderai toujours par quelle aberration — *il demanda d'*être transporté chez nous pour y mourir. Depuis son mariage, il *avait travaillé* dans une [R *petite*] ville [R *de province* A *des Cantons de l'Est*] où il vivait avec sa jeune femme, Yvonne [A *dont la famille habitait, comme nous, les environs de Québec.*] <III la nôtre, *dans les* environs de Québec> [R *Je suppose qu'il ne*

voulut pas mourir là, loin de sa famille et loin, aussi, de celle d'Yvonne]. Je suppose qu'au moment de *la laisser seule* il ne voulut pas *qu'elle fût* privée *de tout* réconfort familial [R *la famille d'Yvonne habitait, comme nous, les environs de Québec* A *et qu'il faut chercher là la meilleure raison à ce retour*]. / / Si

571-593 I me *souviens* fort bien *de lui* mais je ne sais plus à quel propos. Il avait onze ans de plus que moi *de sorte que*, lorsque j'eus l'âge de la mémoire, il faisait ses études, *pensionnaire probablement*. Puis, <...> mon père n'était *pas* plus tendre avec lui qu'avec nous et que, même [R *tout*] grand, [R *il* A *Gérard*] était souvent battu. *Tout comme, plus tard, mes deux autres frères, il faisait* <III [R *Ainsi* A *Aussi*] faisait-il> *des* fugues qui duraient des semaines ou même des mois. Mon père a toujours accueilli ces révoltes [R *filiales*] comme pure déraison. Il semble que, pas une fois *sur un total, pour les trois garçons, d'une bonne dizaine de fugues*, il ne lui soit venu à l'idée que ces enfants [A *-là*] cherchaient à fuir quelque chose. Il préférait croire qu'ils *quittaient la maison pour* satisfaire des instincts <III satisfaire à [R *leurs des*] instincts> criminels [A *Il se jetait sur les journaux*] Dès qu'il *lisait* [R *dans les journaux*] *qu'on avait appréhendé un* [R *adolescent* A *garçon*] <III l'arrestation d'un [R *galopin* A *garçon*]> dont on ne donnait pas le nom, [A *mais dont l'âge* [D *correspondait bien à* S *s'approchait*] *si peu que ce soit de notre*] [A *fugitif*], il décidait qu'il s'agissait [R *de notre fugitif* A *du nôtre*]. / / — Mes

593-617 I prison *nous disait-il.* / / *Cela* eût pu arriver *car où trouve-t-on les délinquants si ce n'est* dans les familles comme la nôtre? *Heureusement, il n'en fut jamais rien.* [A <au verso>*J'ai ma petite théorie là-dessus. Le jeune délinquant veut punir ses parents. Nous sentions tous très fortement* <III R *vivement* A *fortement*> *que l'orgueil de mon père l'empêcherait toujours de se sentir puni. Nous aurions bien pu tuer, voler, il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'il avait failli de quelque façon, qu'il ne nous avait pas donné ce qu'un père doit à ses enfants.*] *Au* [R *reste* A *demeurant,*] *ils restaient en communi-cation avec nous, nous lavions leurs effets, nous* [R *leur* A *les*] *aidions* [A *et pendant que mon père les croyait en prison nous, les frères & sœurs, savions très bien où ils étaient.* / / *Pour* Gérard, je ne me souviens *bien* que d'une seule *fugue. Et pour cause: ce fut* mon oncle Eugène, le frère de maman, qui fut chargé de le ramener. Mon père <...> disait, avec simplicité: / / — Il est préférable que vous y alliez, [A *Eugène,*] car

620-634 I rechercher *mes deux autres frères* <III R *mes deux autres frères* A *les fils de maman*>. Il attendait que les difficultés les ramènent. / / Donc [R *il revint chez nous en janvier* A *en janvier, il* <III R *il* A *Gérard*> *se fit transporter chez mon père*]. On <...> pense [R *que,*] que l'un *comme* <III R *comme* A *et*> l'autre <...> pour le [R *bureau* A *travail*], et tous les soirs en revenant, mon père allait *«causer»* avec Gérard. C'était <...> médicaux, *puis*, l'entrain lui

venait: *si* tu <...> tu *n'as* jamais fait qu'à ta tête, je te l'avais bien dit. De fil en aiguille, le ton *montait*. Gérard

639 III secouait et [R *il*] ne partait

640-643 I de [R *tout cela* A *cette folie*], ne savait <...> était *dans un état* semi-comateux

647-654 I père *prévint* <III R *prévint* A *ordonna à*> mes sœurs [R *d'avoir à* A *de*] lui téléphoner prestement si la fin s'annonçait. Au début de l'après-midi, [R *il devint* A *ce fut*] [R *ce fut* A *il devint*] évident qu' [R *il ne finirait pas la journée* A *elle s'annonçait*]. Tout <...> besoin de *rien dire* <III besoin de s'expliquer sur cette désobéissance [R *à ses ordres* A *aux ordres reçus*]>, personne <...> vers cinq heures et [R *vingt* A *quart*]. À cinq heures [R *et*] cinq

656-661 I nous *questionna* aux <...> partir. *Il semble que* le cher <...> n'aurait pas voulu *partir sans* <III R *partir sans* A *quitter la vie sans*> demander l'absolution paternelle. [IV *Pourquoi*? <texte rétabli d'après I et III>]

664-675 I plus *partir*. Le plus incroyable, c'est que, [A *très*] peu de semaines après son veuvage, *mon père la demanda en mariage. Il avait trouvé* <III R *trouvé* A *décidé que*> *à* [R *ce mariage* A *cela*] *une bonne raison:* Yvonne n'ayant pas eu d'enfants de Gérard, il y avait peu de [IV *chance* <texte rétabli d'après I> qu'elle en eût de mon père [A *qui, sur ce chapitre, avait fait son devoir de chrétien! Après avoir fait* <III R *fait* A *engendré*> *neuf enfants, on a bien droit à une femme stérile!*] *Il semble qu'elle ne vit pas* [R *là* A *en ceci*] un motif suffisant d'épouser [R *ce* A *un*] vieux tortionnaire de *54* ans alors qu'elle n'en avait que *25*. Au *reste*, ce qu'elle *voulait* c'était

672 III Yvonne, semble-t-il, [R *ne* A *n'y*] vit pas [R *en tout ceci*] un motif

677-695 I là, [A *bien*] au contraire, la seule fois où *il* manifesta <...> la [A *première*] maladie de notre grand-mère paternelle [A <au verso> (*Il promit alors, pour qu'elle guérisse, de ne jamais se remarier*)], il multiplia les tentatives. Aussitôt qu'il rencontrait une [R *femme* A *veuve*] ou <...> entrevue et <...> conscience *tout au fond de lui*, d'avoir été, par deux fois, un [R *bien* A *très*] mauvais <...> l'oreille *des candidates*. Pourquoi tant de hâte? <I,III *Le connaissez-vous? Connaissez-vous quelqu'un qui le connaisse?*> *Comme Québec était très «petite ville» à l'époque*, l'intéressée <...> D'une *façon ou* [R *d'une autre* A *de l'autre*], nous *étions* [A *au courant*] chaque fois, [R *au courant*] *et son* humeur *pire qu'à l'accoutumée était là pour corroborer ce que nous en savions.* // Il

695-711 I eut ainsi une veuve de Lachute [R *qu'il avait rencontrée au cours d'un voyage d'inspection des routes*], une célibataire qui *habitait* près de <III Beauport, [A *à*]> Giffard, [A *puis*] une vendeuse [R *d'un* A *de*] grand magasin dont il avait entendu *parler* et à qui il alla acheter [R *une robe de*

chambre A *un peignoir*] pour ma sœur [A *aînée*]. Sur le coup, dans *notre* ignorance de ses motifs, nous faillîmes nous évanouir *de surprise en le voyant arriver son carton sous le bras. Deux ou* trois jours après, *il alla en chercher* un [R *e*] second [R *e*] — cette fille était au comptoir des [R *robes de chambre*] peignoirs <...> surprises. *Mes deux sœurs aînées pourvues, j'*attendais <...> enquête *et,* jusqu'au mariage de ma sœur Françoise, [R *elle et moi* A *nous partagerons toutes deux*] *le même* peignoir. / / *Mais tout ceci n'est rien.* Il y avait

706 III Résultat [R *pour moi*]: jusqu'au

710 III histoires [R *avaient tendance* A *tendaient*] à

712-723 I souvent, le dimanche, *ouvrait la* porte du parloir. Mon père la vit, lui trouva l'air robuste et s'informa auprès de nous si [R *Mère St François de Borgia* A *mère Saint-Frumence*] avait <...> projet *difficile, délicat* à *bien* mener. Malheureusement, au lieu de recueillir des peignoirs, nous *passions tous nos dimanches au parloir sans plus jamais bénéficier des bienheureuses exceptions sur quoi nous avions l'habitude de compter.* / / Après

722-730 I semaines *d'indécision* <III R *d'indécision* A *d'hésitation*> [R , A *et*] au moment d'entreprendre un de ses voyages, [R *mon père* A *il*] décida de mettre fin à *une si* pénible <...> meilleure, *puis une meilleure encore.* Il s'énervait. À la fin, il cacheta une enveloppe qu'il confia à [D *ma* S *Dine*] avec mission de la remettre à [R *Mère* A *mère*] St [R *François de Borgia* A *Frumence*]. Et il partit, sûr de revenir fiancé. / / *C'était* un mercredi

731-734 I trouva mince et *eut l'idée de la regarder devant une fenêtre. Elle* était <...> détruire *toutes* <III R *toutes*> les lettres qu'il jugeait insuffisantes *et dont nous aurions pu prendre connaissance,* il avait

737-741 I passé [R *et lui remit l'enveloppe*]. Mon <...> Puis, il sauta dans sa voiture et s'en fut *faire sa demande* au curé

741-745 I paroisse. / / [R *Naturellement,*] [D *sachant* S *Sachant*] combien <...> son [A *pré*]nom de jeune fille, s'appelait Marianna [D . S :] [D *On* S *on*] l'inventerait, ça

747-752 I demandaient *souvent, à cette époque* [R *toutes*] *les religieuses* l'une après l'autre. / / *Elles avaient d'étranges sourires et je* me demandais si *quelques bavardages* <III quelque[R *s*] bavardage[R *s*]> *à propos du désaccord de mes parents ne s'étaient* <III s'étai[R *en*]t> pas fait jour jusqu'au couvent. Je ne craignais rien [R *au*]tant. / / — Oh non! *répondais-je.* Mon

754-768 I contre [R *Mère St. François de Borgia* A *mère Saint-Frumence*], d'autant <...> Elle [R *a* A *s'est*] bien enlaidi [A *e*] . *Elle* a les yeux cernés. *Elle a l'air constipée.* / / Des intestins de *Sœur St François de Borgia,* nous [AR *ne*] nous moquions pas mal. Tout ce que nous voulions, c'était que mon père ne

passe pas tous ses dimanches au parloir. *Et* c'est ce qui advint après ce que je n'ose <I,III *appeler, toutefois,*> [D *un* S *ce*] [D *gra* S *chagrin*] d'amour

757 III tomber, [R *la voix* A *l'intonation*] méprisante

766 III offices *des tertiaires, aux saluts, aux Rogations, aux processions* [D *de* S *du*] Père

769-778 I Au *reste*, mon <...> arrangées, *il* devenait *amoureux*. Refusé, il *était en* colère *pour* deux jours <III jours [A ,] après il> *puis* il [R <illisible>] était prêt à recommencer. *L'amour, pour lui*, c'était comme un objet qu'on accroche au cou d'une femme [R *et qu'on* A . *Si elle ne veut pas, ça prouve que c'est une sotte; on*] *décroche pour l'accrocher ailleurs.* / / Quand

779-809 I l'automne 1929 <Note: («l'asphyxie»)> [A <au verso> *elle fut sauvée de l'asphyxie par mon oncle Lorenzo* [R *qui, inlassablement*] [R *Inlassablement, pendant des nuits entières, celui-ci*] *Comme beaucoup de comateux, elle* [R *menaçait*] *était suffoquée par sa propre langue. An moyen d'un abaisse-langue qu'il maintint pendant je ne sais plus combien de temps mon oncle l'empêcha d'étouffer. Notre grand-mère survécut à cette alerte et il semblait bien que c'était*] [A *l'oncle*] *Lorenzo qui l'avait sauvée. C'est du moins ce que nous croyions. Jusqu'au jour où mon père expliqua* [A *à la famille réunie*] *qu'il avait* [R *fait au ciel* A *obtenu cette guérison contre*] *la promesse de ne pas se remarier.*], *il promit au ciel de ne pas se remarier si elle guérissait. Il semble que le ciel ne tint pas compte de l'impossibilité où il avait été de le faire jusqu'à ce jour et des rebuffades qu'il avait subies, car notre grand-mère guérit. Seulement,* quelques années plus tard, les femmes de la famille [A *de mon père*] se mirent *dans la* tête <...> faire assurément <...> belle-mère *pourrait nous trouver* des maris, et elles [R *trouvèrent* A *dénichèrent*] *une bonne femme* qui ne connaissait personne au monde. [R *Qu'elle eût des relations ou non* A *Quoi qu'il en soit*] pour <...> qui lui fit échanger *son vœu* contre celle de *dire* <III R *dire* A *réciter*> trois chapelets tous les jours [R *de sa*]. À [R *perpète* A *perpétuité*]. Nous disions déjà un chapelet, chaque soir, *pendant la prière en famille*. Nous <...> jamais pour [R *nous* A *notre part*] <III R *notre part* A *nous*>, assez <...> que, *cette* <III R *cette* A *sa*> troisième femme enterrée, *il* en prit une *autre* avec <...> elle *prenait sa part de l'indemnisation exigée par le confesseur ou* [R *si*] si elle disait *ses* répons sans connaître l'origine de [R *la chose*] cette pratique

786 III Quand [R *nous tenions* A *il s'y tenait*] des propos

810-815 I d'Yvonne. *Sitôt* [R ,] *sa* réponse donnée, elle *retourna dans* sa famille. *Mon père était en voyage.* Aussitôt *seules* <III R *seules* A *seuls*>, notre premier geste fut de téléphoner à [R *notre*] *oncle* Eugène et à *tante* Berthe pour les inviter à *venir* <III R *venir*> passer la soirée avec nous. Il ne pouvait être question d'inviter *grand-maman et grand-papa*: ils

817-825 I coups, *grand-papa et grand-maman* n'avaient plus qu'un [R *e*] désir, partir *de Québec*. Et puis, [R *tant de chagrin*] tous ces chagrins les avaient vieillis en peu de mois. Grand-papa *trouvait, maintenant, qu'il était au-dessus de ses forces de s'occuper de* la pharmacie. Il trouva un acheteur <...> nous [R *était* A *serait*] impossible de [R *se* A *nous*] voir. *Cela leur semblait* moins cruel que de vivre presque dans la même ville *que nous* et *que* de ne pouvoir *faire plus que nous* parler

826-837 I lettre, bien discrète — dans les pensionnats, à l'époque *en tous cas, les* lettres *sont* ouvertes et *lues par la Supérieure*, qui [R *reçoit le courrier* A *les reçoit*], *par les surveillantes* [R *à*] *qui sont chargées de nous les remettre et, en général, par toutes les personnes qui réussisent à* [R *l'* A *les*] *avoir en mains* — [R *une lettre*] *où* elle me donnait *leur* adresse et [R *où elle*] me demandait [R *de donner*] d'écrire de temps en temps si cela m'était possible. Elle avait *mis* son nom *derrière* l'enveloppe <...> possédait *ce que j'appelerai* «le droit [D *du* S *de*] coupe-papier». // — Vous avez une lettre, me dit *Mère St François*. Mère Supérieure l'a pas décachetée. // *L'air perplexe, elle* ne se décidait pas à me la donner. *Elle* la retournait

838-850 I grand-maman. *J'avais reconnu l'écriture et je piétinais d'impatience.* Je vais aller m'informer s'il n'y a pas eu oubli. // *Mère St Honoré, la* <III oubli. // [R *La* A *Cette*] *Supérieure*, était vraiment une brave femme, <III femme tout[R *e*] imbue> imbue de justice, et j'aurai souvent à m'en féliciter. Elle *connaissait grand-maman et elle ne croyait pas, à son propos, pouvoir user du droit* [D *du* S *de*] coupe-papier, *et l'insistance* de *Mère St François* l'empêcha, peut-être, les autres fois, d'être distraite et *de s'en servir* machinalement de ce droit. Bien plus [D *.J'* S *:j'*] *étais censée, d'après les règlements ne pas écrire de lettres qui ne lui soient remises* [R *pour* A *afin*] *qu'elle les lise et les achemine elle-même.* [A *Elle savait bien que je répondais à g-m.*] *J'*ai toujours confié mes réponses à des externes *et elle ne m'en a jamais parlé,* // [R *J'écrivis tout de suite à grand-maman et lui dit qu'elle n'avait pas à se restreindre.*] Cette

850-857 I jusqu'à *sa mort*. Pendant les vacances, *elle ne pouvait pas me répondre* mais *cela ne m'empêchait pas d'*écrire toutes les semaines. *Je me souviens qu'un jour, croyant qu'*[R *elle devait*] *ils devaient tous* souffrir *d'être* complètement coupés des plus *petits*, je demandai à *ceux-ci* d'écrire *bonjour et* leur nom *sur un bout de papier.* // — Je

851 III dangereux qu'elle me repond[D *isse* S *ît*] mais

858-877 I ajouta: // [D *Aies* S *N'aies*] pas peur, je dirai rien. // Grand-maman fut *très émue* de recevoir ces griffonnages et il y eut peu de lettres, par la suite, où elle ne m'en *parla.* // Donc, *après le départ* d'Yvonne, *nous* invitions mon oncle et ma tante aussitôt que mon père partait *pour* voyage. Ils arrivaient les poches bourrées de cigarettes, mon oncle nous *montrait* à

danser, *bref,* ils nous civilisaient un peu. Nous en avions grand besoin car notre idée n'était pas très nette *de ce qui se faisait «dans le monde». Seulement,* il fallait cacher ces visites *aux petites.* Cela s'entreprenait dès le matin. Nous avancions *peu à peu* les pendules <...> Benoît, *qui était dans notre secret,* était chargé de *les* faire *courir et sauter tout l'après-midi.* Pendant

888-919 I minuit. *Évidemment, cela* se <...> pour [R *une année* A *un été*]. Aux vacances <...> Thérèse *nous avertirent* qu'elles n'étaient plus des bébés, qu'elles savaient *très bien* pourquoi nous [R *les faisions*] voulions les coucher si tôt et qu'elles *étaient capables* de se *taire.* <III A (à l'encre bleue) «Alinéa»> Désormais, nous *étions tous dans le* clan. Mon père *pouvait bien* <III R *pouvait bien* A *aurait beau*> mener ses enquêtes, il n'y *avait* plus personne pour lui répondre, et je me prends, parfois, à [R *penser*] cet homme [R *seul dans une maison qui comptait huit habitants, seul, dans une famille de huit membres* [A *divisés*] *sept d'un côté, un de l'autre,* [R *avec au milieu* A *par*] *un mur* [R <illisible>] *d'incompréhension aussi épais que si mon père était descendu* [R *de Mars ou*] [R *parmi nous, de Mars ou de Vénus, et même plus épais que cela car il ne nous inspirait pas de curiosité.* A <au verso> *cet homme seul de son espèce dans une maison qui comptait huit habitants. Huit habitants séparés,* [A *sept d'un côté, un de l'autre*] *par* [R *un mur* A *autant d'incompréhension que si* [R *notre père* A *cet homme*] *fut descendu de Mars ou de Vénus et même de plus d'incompréhension* <III R *de plus d'incompréhension* A *davantage*> *encore que cela* <III R *que cela*>, *car il ne nous inspirait* [A *même*] *pas de* <III R *pas de* A *aucune*> *curiosité.*] A <au verso> [AR *Pauvre homme!*] *Que de vanité et que de présomption chez lui! Il interdisait, interdisait, puis, il partait sûr de notre docilité. Nous l'avions toujours trompé chaque fois que nous avions dû sauver notre peau. Maintenant, c'était autre chose. Tant que l'un de nous sera là* [R *il* A *mon père*] *vivra, ignorant et sûr de lui, au milieu d'un complot permanent, intégral* [R *unanime*] *et qui fut, au temps où j'en suis, unanime. Nous n'avions, à tout prendre, que deux vraies occupations, lui* [R *désobéir*] *mentir quand il était là et lui désobeir quand il n'y était pas.*] / / Faire

922-933 I de *porter les cheveux courts,* de revêtir des robes [R *échancrées*] [AR *décolletées si peu que ce soit ou à manches courtes,*] [R *des robes* A *ou*] [A <au verso> *des robes si peu décolletées que ce soit*] *qui laissaient deviner les formes du corps ou qui montraient* [R *les genoux*] *plus que la moitié du mollet* [A *ou la moitié du bras*] <III moitié [R *des* A *du*] bras>, de porter des bas transparents ou des souliers à *hauts* talons, qu'il nous était *défendu* de couper <...> d'avoir les ongles *autrement que coupés au plus ras* <III ongles [R *et encore moins faits* A *ou, encore moins, faits*]> — et je ne sais plus où donner de l'énumération: *j'ai* oublié les couleurs vives, les soutiens-gorge <III D *soutien-gorges* S *soutiens-gorge*> à forme humaine — quand on considère *toutes*

ces défenses, on pense bien que faire partie du clan *donnait fort à faire.* // *D'abord,* il nous

933-950 I vêtements *convenables.* Ceux <...> cela. *C'étaient* des manières <...> vêtement *que l'on détestera.* Si <...> commandé [R *par* A *sur*] catalogue. *Nous écrivions la commande et lui, avant de la déposer à la poste, agrandissait* les pointures de trois ou quatre numéros. *Je* me souviens, *entre autres,* d'un manteau dont les emmanchures m'arrivaient au coude et le *bout des manches bien plus bas que l'endroit où aurait dû m'arriver le bout des gants.* Il fallut, en cachette, le défaire complètement et le *refaire* à toute vitesse car Noël était presque là et je n'avais pas d'autre manteau *d'hiver.* // Mais je ne veux pas médire [R *contre* A *d'*]Eaton

953-961 I dépenser *de l'* argent <...> économique [R *que* A *:*] *en hiver,* il nous obligeait *de* porter *d'effroyables sous-vêtements à manches et à jambes longues. Avant* de [D *quitter* S *partir*], *tous les matins,* il venait regarder sous nos jupes. Les *sous-vêtements* étaient *toujours* [R *en place*] là, *mais il* <III mais dès [R *qu'il* A *que mon père*] franchissait> *n'avait pas encore démarré sa voiture que nous étions en train de* les enlever. De la sorte, ils ne s'usaient guère <III A ,> bien qu'à nous entendre *parler* ces objets

962-983 I d'araignée. // — *C'est extraordinaire comme ça ne dure pas.* Il faudrait peut-être demander la qualité au-dessus. // De qualité au-dessus en qualité *au-dessus,* nous arrivâmes à commander des machins assez coûteux. Mais, pour <...> dis-je*? les armures* [R *et bien aplatissantes de force à soutenir des montagnes de chair molle, ce qui se paie* A *aplatissantes*]. Quand les colis arrivaient, nous les déballions, nous les remballions, [A *nous les retournions, et nous* [R *re*]demandions [R *l'argent* A *remboursement*] *avec quoi* nous [R *allions*] nous achetions autant de bouts de *tissus* que nous étions de filles. *Il va sans dire qu'avec ces tissus nous nous faisions* des robes sans le plus petit bout de manches, sans bien long de jupe et <...> normale *et, de plus,* ça prenait moins de tissu. D'autre part, *ma* tante [A *Berthe*] nous donnait *ses* vieilles <...> De la plus [R *vieille* A *fatiguée des*] pelures <...> l'autre *un bout de* jupe. *Les chapelles* nous servaient pour aller à la messe *ce qui était tout indiqué.* // Mon

983-1001 I ignorait *cette extrémité.* [R *Il ne se contentait pas de moins* A *Bon an mal an, sa penderie était garnie d'une* [D *dizaine* S *douzaine*] de *complets* <III luxueux [R *complets* A *costumes*]> et <...> d'être acheté mais c'était un principe à son [R *seul* A *unique*] <III son [R *unique*] usage [A *exclusif*]. S'il> usage. [R *Comme les contradictions ne lui faisaient pas peur* AR *Il ne craignait pas*], [D *s'* S *S'*]il avait conscience d'avoir été prodigue il <...> pain» <III pain» [A ,] ce> <au verso> R *curieuse* A *ce qui était assez curieux de sa part car s'il agissait ainsi ce n'était pas par crainte que nous lui fassions des reproches — est-il besoin de le dire —.*] Je me souviens d'un jour où, après

nous avoir [A , *le matin,*] refusé quelques dollars pour des choses essentielles, il revint, le soir, chargé [R *s*] de cartons. Il avait acheté, d'un coup, quatre superbes *complets* <III R *complets* A *costumes*> d'été <...> ferait de vieilles guenilles. // — Ce sont des occasions. Le tailleur voulait absolument s'en débarrasser. Il <...> comme des gants. // — Quelle chance! <III solfi[A *i*]ons-nous> sur

1003-1018 I durera *le temps* que ça durera. // *Quand nous demandions des chaussures,* tout ce que nous gagnions, d'habitude, c'était le [A 2e ou le 3e] ressemelage de nos vieux souliers. À cette occasion, *il* exhumait <...> cordonnier *en manière de leçon.* Après *quoi,* <III Après [R *quoi* A ,]> il se considérait comme un héros... durant une journée, *car* il ne les remettait jamais plus. // [A «4 lignes»] // Grand-papa

1004 III il mit [R *tout* A *tous les costumes*] en tas

1018-1027 I après [R *la rentrée au pensionnat*] la rentrée d'automne. *Grand-maman, dès le début de septembre, avait recommencé* à m'écrire <...> pas *très* bien, *qu'il n'était pas parvenu à* surmonter ses chagrins et que [R , *à cause de cela,*] sa santé <...> et *je* <III R *je*> lui *recommandai* tous les remèdes *de* <III R *de* A *que les*> *bonnes sœurs que je connaissais* [R *pour les furoncles*]. *Deux ou trois* <III R *Deux ou trois* A *Quelques*> *jours après,* pendant la récréation *du soir,* Mère

1033-1040 I C'est *tante* Berthe. [A *Ton*] *Grand-papa* est mort. // Je ne trouvai rien à répondre. // — Excuse-moi, dit *tante Berthe, j'*aurais voulu t'annoncer ça plus doucement. Je n'[A *en*] ai pas été capable. // Puis elle ajouta: // — Ne pleure pas. // Je ne pleurais pas. [R *Ce dont j'aurais eu envie, plutôt, c'aurait été de me mettre en colère* A *J'étais bouleversée par une effroyable colère*]. *Puis, ma* tante m'expliqua

1044-1047 I demander, [R *elle*] — pour <...> tante [R ,] *le* [A *sur*]*lendemain.* Avant de me coucher, j'écrivis *à grand-maman une longue lettre.* Aujourd'hui

1057-1061 I volé et la peine et la joie. *Et* je <...> produites. // En

1059-1061 III qu'au reste [R *j'ai cessé de désirer assez tôt dans la vie* A , *assez tôt dans la vie, j'ai cessé de désirer*]. // En

1061-1073 I je *pénétrai* [A *s*] [A *donc*] pour la deuxième fois dans un salon aveuglé de [R *voile*] tentures noires, au fond duquel reposait dans un cercueil un des trois [R *êtres*] seuls <...> paisible, *trop* paisible. [R *Il n'aurait jamais dû mourir, cela lui convenait fort mal* R *La mort* A *Ce repos lui convenait mal*]. Son air grave semblait emprunté et *rien en lui ne me rappelait* le grand-papa joyeux que j'avais *aimé.* Il est vrai que je [D *n'* S *ne l'*] avais pas vu <...> je [R *parvins à pleurer* A *pleurai*] un peu. // Les

1073-1077 I parlai [R *un peu*] avec une dame du nom — je ne l'oublierai pas — de Larivière. *Vers quatre heures,* Dine *dut* partir *de* façon à se trouver là quand mon père *arriverait* à la maison. Pour ma part, je [D *restai* S *resterais* R *resterais* A *restai*] jusqu'à sept heures et mon oncle [D *vint* S *viendrait* R *viendrait* A *vint*] me

1080-1089 I Nous nous étions retirées <...> vers *la* <III R *la* A *cette*> [R *mort* A *fin*] [A *la veille de sa mort, on avait tenté une opération après quoi il n'avait pas repris connaissance* —] et <...> recettes de *bonnes sœurs.* // Moi

1089-1092 I telles *choses* à <...> et depuis

1096-1100 I défendu *tout jugement* à haute voix devant elle. *Quant aux jugements intérieurs,* personne au monde *n'aurait pu* m'empêcher de *les penser.* Après un silence pénible, grand-maman se mit à faire *la* revue <...> sans [R *un*] véritable espoir

1101 I j'irai *rester* avec toi. D'ici là nous

1108-1111 I ni vivante, ni morte. // Peu <...> elle [R *lui avait raconté notre rencontre*] avait parlé

1114-1120 I prépares [R *une r*] un mensonge. *Peut-être peux-tu te faire aider par Mère Ste Sabine.* // Je tremblais si fort que je claquais des dents et que *je pus* à peine répondre *à Dine.* En quelques secondes, j'eus le visage, les cheveux *et* tout le corps, aussi mouillés que si j'étais tombée *à* l'eau. Je raccrochai et je *partis,* atterrée, *vers* la salle

1115 III confiais à [R *Mère* A *mère*] Sainte-Sylvie

1123-1131 I j'étais [R *encore*] le chouchou de mère *Ste Sabine.* Après, je ne le fus plus. Je savais qu'il en serait ainsi, *mais je n'avais pas le choix.* // Quand

1131-1134 I était entourée *d'un groupe d'enfants.* Je lui demandai <...> Eh bien*?* je vous

1139-1143 I terminer car il me paraissait, soudain, impossible de [R *cette façon*] procéder <...> disait *Mère Ste Sabine, la* recréation

1141 III je [A *ne*] pouvais mener

1145-1153 I demandai à *Mère Ste Sabine de mettre Mère Supérieure au courant des événements* et <...> religieuses *avaient* lu, *dans le journal,* [R *l'avis de décès*] la notice nécrologique et *que, croyant* bien faire, *elles* m'avaient <...> objecta *Mère Ste Sabine.* // — Oh

1155-1170 I bonne sœur. *Je* n'ai jamais su si Mère Supérieure <...> que *toutes* les autres religieuses <...> excitées *à ce sujet.* [R *Au reste, quand grand-maman mourut, j'eus la preuve que tout le monde connaissait mon histoire.* // *Sur les entrefaites* A *Ainsi quelques semaines plus tard*], je pris la grippe et [R *je*] dus [R *passer quelques jours au lit* A *m'aliter*]. Alors que je feignais de dormir —

quand [R *on était* A *nous étions*] malades, mieux valait faire semblant de dormir lorsque *quelque bonne sœur se présentait* car <...> ouvrions l'œil <III A ,> et *je me souvenais que* ce genre de sollicitude m'avait fait m'évanouir sept fois [A *de suite*] un jour de grippe — donc, je feignais de dormir [R *et* A *lorsque*] j'entendis la conversation suivante entre deux [R *bonnes*] sœurs

1175-1181 I à *Mère Ste Sabine* y passa. Pelotonnée au fond des draps, *je ronflais un peu.* Je voulais <...> genre *de choses* le visage découvert <...> d'endurer cela *mais d'être* <III R *mais d'être* A *, tandis qu'on est*>, malgré tout, vivante et pour un [R *petit* A *bon*] moment

1187-1190 I donné *d'ordres* à ce propos. C'eût été beaucoup d'audace, *beaucoup trop pour moi.* / /— Je

1193-1196 I tête *légèrement* tournée <...> Je *m'attendais à ce qu'il se* levât pour aller vérifier mes dires. Mais il avait plus

1199-1202 I bas. [R *La honte lui mettait une sourdine à la voix.*] Quand j'eus compris qu'il ne ferait rien de ce que je *craignais*, je cessai d'écouter, comme d'habitude. Je me contentai de prendre l'air cafard [R *que nous prenions tous dans cette sorte de circonstance et*] qui nous était comme un deuxième

1203 III De peur [R *que*] qu'elles

1204-1209 I ne *me* trahissent <...> question [R *d'ell*] qu'elles puissent m'accompagner *ce que je ne saurais plus expliquer.* / / J'appris

1210-1216 I grand-maman. *Si étrange que cela paraisse, cet* homme craignait le qu'en-dira-t-on. À ces [R *funerailles* A *cérémonies*], il <...> rendus [R *des journaux*] ce que nous vîmes dans les [R *dé*] coupures <III R *découpures* A *coupures*> que nous montra mon oncle puisque mon père feignit d'oublier [R *de les* A *d'*] *acheter* [A *les journaux*] ces jours-là [R <illisible> A «Alinéa»] / / Tous

1220 I menaces *que* cette mort *avait accumulé* sur

1222-1224 I par *Mère Ste Sabine.* Je n'en fus guère surprise. Depuis *les confidences que je lui avais faites,* elle

1227-1239 I pauvre *Mère St Louis* qui avait, subitement, un peu perdu la boule. Au *reste,* tous <...> sort. *L'*exemple n'*en* <III [D *L'* S *Leur*] exemple [R *n'en* A *ne*]> portait pas fruit. *En général, elles* <III R *En général, elles* A *D'habitude, presque toutes*> *semaient le vent toute* <III R *toute*> *l'année* <III A *durant*> *et* s'écroulaient <...> être *en nous voyant haineuses et indociles.* / / Donc

1239-1249 I pauvre *Sœur St. Louis,* un matin de printemps, *se mit,* <III R *se mit,* A *s'était mise*> tout à coup, à hurler <...> rasseoir *et finit* par sortir de la classe en courant. S'ensuivit un chahut <...> passait, se mit à la recherche

de *Mère St Louis* qu'elle trouva — l'une *d'entre nous s'en fut écouter au bas* de l'escalier — [R <illisible>] riant, parlant et gesticulant *toute seule*, au dortoir. Ce qui nous valut *Mère Ste Sabine.* / / Je

1250-1257 I après *l'étude* d'un texte où *apparaissait ce mot.* / / Je fus la seule à lever la main. Je donnai [D *ma* S *la*] définition, après quoi *elle* [R *considéra*] *nous regarda d'un air outragé.* / / — Pourquoi

1253 III avec la mère [A *Marie-*]de-la-Trinité

1261-1276 I vient *de chez les Ursulines.* / / La loyauté de *Mère Ste Sabine* à la *Congrégation de Notre-Dame* lui <...> que [R *nous n'avions rien à envier aux* A *son ordre n'avait rien à envier à celui des*] *Ursulines.* Pour <...> coup, [R *j'a*] j'apprenais que si je donnais, d'aventure, une bonne réponse, c'était porté *au crédit des Ursulines.* Au <...> à *Mère St Séraphin* que je ne le *serai* jamais. [A <feuillets supplémentaires à l'encre bleue> *Ce sentiment de n'être pas comme les autres que l'on acquiert* [A *à Québec*] *en faisant ses études chez les mères Ursulines, il ne s'est guère dissipé.* / / *— N'étiez-nous pas aux Ursulines?* / / *— Mais bien sûr, toujours!* / / *On échange un regard qui signifie:* [R *Cela* A *«Ça se voit ma chère!»*] / / *Étudier chez les Ursulines, cela se fait par lignée.* / / *— Ma grand-mère et ma mère y ont fait leurs* [R *cours* A *études*] *et mes filles y font les leurs.* / / *Nous nous reconnaissons, entre nous (en plus de l'imponderable «qui se voit, ma chère»), par* [R *une façon de* [R *s'* A *nous*] *exprimer* A *un vocabulaire*], *quand nous parlons du couvent* [R *par un*] *qui n'appartient qu'à celui-là. Nous ne disons pas «Sœur une telle» ou «Mère une telle» — mais «la Mère» —: «la Mère Marie-Jean». Après sept heures du soir, nous avions «le grand silence». Au réfectoire, nous* [R *mangions en silence* A *ne parlions jamais*] *sauf les jours de congé où une «grande» demandait le «Deo Gratias».* / / *Je n'ai passé que cinq ans chez les Ursulines — et il commence à y avoir bien des lunes de cela —* [R *et j'ai* A *aussi ai-je*] *oublié une grand partie de ce vocabulaire mais je le retrouve tout vif quand, d'aventure, je rencontre une ancienne compagne.* / / *C'est, quelquefois, la poétesse Alice Lemieux qui, m'ayant trouvée sanglotante dans le corridor St Augustin, me consola et me donna un crayon — C'était pendant ce* [R *premier*] *séjour* [R *que je fis en mai*] *d'un seul mois où je fis ma 1e communion. Tous les jours, je perdais une crayon.* / / *— Ce sera le dernier, m'avait dit la Mère Saint-Victor.* [R *Ce*] *Si vous perdez celui-ci, vous vous en passerez.* / / *Je l'avais perdu et je serais* [A *bien*] *morte au bout de mes larmes si Alice Lemieux ne m'avait donné un beau crayon tout neuf dont je me souviens qu'il était aiguisé fort pointu et qu'il n'était pas mâchonné comme les miens le devenaient tout de suite.* / / *Avec elle ou avec* [R *une*] *les autres, il est tout de suite question de ce corridor St Augustin, de l'escalier* [R *St Augustin* A <illisible>], *de la porte de l'infirmerie qui donnait sur un de ses paliers, du corridor de la chapelle qui passait devant la tour et* [A *devant*] *la grosse porte d'entrée qui ne pouvait être ouverte — c'était* [R *le règlement*] *la règle — que par deux religieuses — au reste il y avait 2 serrures et chaque* [R *en ouvrait une*] *sœur tournait «sa»*

clef dans «sa» serrure. / / Parce que j'en suis partie après [R *seulement cinq ans* A *si peu d'années*], *il y a bien des* [R *salles* A *pièces*] *où je ne suis jamais allée, car il y avait beaucoup d'étanchéité entre les divisions. Sans compter tout ce qui se trouvait en clôture et où nous ne mettions jamais le pied. Sauf à l'occasion de je ne sais plus quelle fête* [A *annuelle*] *alors* [R *que n*] *qu'une sorte de procession nous amenait jusque dans un très vieux corridor sur quoi donnait les cellules des religieuses. On y laissait une seule porte ouverte et, en passant, on pouvait voir un mobilier vraiment monastique: un lit fort étroit, une chaise droite, une toilette-commode avec* [A *l'un dans l'autre*] *sa cuvette de fer émaillé et son pot à* [R *l'*]*eau . Mais, si l'on compte que le monastère comptait 14 corps de logis construits à diverses époques et communiquant entre eux* [R *soit par*] *on ne savait trop comment de l'intérieur, il restait* [A *, pour moi,*] *bien des coins mystérieux. / / Au cours de ma première année chez les Sœurs de la Congrégation de N.D. j'avais expliqué tout cela à mes nouvelles compagnes, puis je n'en avais plus parlé. Et* [R *voilà*] *tout à coup, cela revenait à la surface à cause d'insulaire. Ce qui est, il me semble, assez ironique.*] / / *Tous les* [R *midis*] *jours,* à midi, nous allions faire *une* promenade, deux par deux, *suivies d'une bonne sœur, comme toutes les pensionnaires du monde.* / / — Voulez-vous marcher avec moi? me demanda *Mère Ste Sabine.* / / Elle

1278-1290 I été [R *jolie*] presque belle <...> cet [A *affreux*] accent [R *paysan*] qui me révulsait. Elle *me posa des questions* sur <...> snobisme phénoménal — et mes réponses durent lui paraître suffisantes *car* je fus agréée <...> maire *de Beauport*, lequel *maire* était juge <...> disgrâces, l'idée lui vint de transporter ses sentiments directement sur mes cousines [A *les filles du maire*] envers qui j'eus l'impression d'avoir joué le rôle de *substitut.* / / J'aimais

1290-1296 I elle *quoique* [R *cela* A *les promenades*] me [D *fut* S *fussent*] *toujours* source d'embarras [AR *que ce soit* R *Avec elle ou avec une de mes compagnes, quand une autre religieuse nous* [R *suivait* AR *sortait*], *les promenades devenaient de plus en plus pénibles*] [D *À* S *à*] cause des conversations [A *qui devenaient de plus en plus pénibles*]. *Elles* <III R *conversations. Elles* A *conversations qui*> roulaient <...> réceptions *et* les sorties. *Comme* moi, *mes compagnes* avaient presque toutes des grandes sœurs *qui commençaient* à

1301-1303 I plus m'arrêter <...> corbeilles [A *ne*] comptaient

1306-1308 I garçon *très* riche. Il habite [A *à*] Montréal. / / *Au moins, avec un Montréalais,* on ne pouvait vérifier. / / — Avez-vous donné des réceptions [R *dans le temps*] pendant

1319-1331 I j'amenais [R *ma* A *mes*] *compagne* [A *s*] au <...> si [R *mes compagnes* A *les autres*] étaient aussi menteuses que moi, mais il semble qu'elles [R *avaient passé l'été à voyager* A *voyageaient tout l'été.*] Moi [R *qui* A *je*] *n'avais fait rien d'autre que* notre pèlerinage annuel *à Saint-Anne de Beaupré! Je m'enfonçais* dans des récits <...> vérité, *ce* qui m'arrive n'est

pourtant pas *de* <III R *de*> ma faute. // *Seulement, j'*avais connu [D *aux* S *chez*] *les Ursulines,* une <...> gronder [R *ce qui* A . *C'*] était déjà humiliant. [A *Or*] <III A ,> Marie-Antoinette

1334-1339 I innocence. // Après <...> loin, [R *une à une*] et je restais seule à écouter des confidences que j'aurais pu *répéter, mot à mot,* pour <...> pestiférée [R <illisible>]. Pourtant, je l'enviais un peu. Je [R *lui* A *la*] croyais

1341-1342 I Inventer des <III R *bals et des* A *voyages et des*> bals, *cela se fait.* Tout à coup, je me trouvai prise *à* inventer

1344-1347 I d'Olivine il <...> Garbo *se faire embrasser* sur la bouche *par John Gilbert.* Malheur

1351-1360 I qu'il [A *me*] fallait porter un grand coup. *Je demandai à sortir* [A *sans raison*] *pour aller chez le dentiste, je passai l'après-midi à la maison paternelle,* [R *va sans dire*] *et je* revins <...> j'avais <III R *noté les grandes lignes*> écrit *une histoire que* [R *j'avais relue* A *je relus*] *plusieurs fois en revenant au couvent.* Mon histoire était si larmoyante que toutes mes *compagnes* se jurèrent d'aller voir ce film s'il [R *était* A *se donnait*] encore [R *à l'affiche lors de* A *à*] leur

1361-1378 I choses. [A *D'une part,*] [D *Je* S *je*] tremblais sans cesse qu'elles ne [R *me*] démentissent mes histoires de bals ou de voyages et, de l'autre [A ,] je craignais que, *par leur entremise,* ma prétendue passion pour le cinéma ne *soit* <III R *n'arrive* A *ne vint*] à être> connue dans <...> était *anti-famille* et nous ne voyions pas plus ses cousins que son frère sauf <...> ceux-là — *mais* leurs *relations* avec <...> phrase *toute* <III tout[R *e*]> innocente pouvait me plonger dans d'inextricables [R *en*] complications <...> J'étais *un peu* comme <...> fables. // [R *Peu de mois après la mort de grand-papa, grand-maman m'apprit, dans une de ses lettres*] // *Grand-maman* [R *m'écrivait toujours* A *continuait de m'écrire*] chaque semaine. [A <au verso> *Après quelques semaines passées à Sorel chez sa nièce Cécile, elle était revenue à Québec.* Cette

1381-1391 I années. *Cette* sorte *d'inquiétude* [R *s*] lui <...> dépensé *sans compter.* [A *Pendant trois ans*] *Ils* avaient hébergé <...> vêtus, *tout* comme <...> ils *ne* continuaient *pas moins* de <...> gaie *où elle* prétendait être

1382 III manquer [A *alors du nécessaire*]. Cette

1395-1397 I pour sortir [R *:* A *et qu'*] à l'entendre tousser sa logeuse avait pris peur et lui avait [R *signifié son congé* A *demandé de quitter la maison*]. Elle est un peu *folle* cette

1404-1406 I comme [R *d'habitude* A *à l'accoutumée*], avec cette tendance qui m'est naturelle de refuser les malheurs, je

1412-1420 I pour *me décider* à me faire ausculter. Il paraît que j'ai [D *le* S *aux*] poumons [D *plein de* S *plusieurs*] cavernes <...> jours *non* pas <...> Et *puisqu*[D *e* S *'il*] en est ainsi

1423-1440 I père, *aux vacances*, mais avant je l'ai lue, chaque jour, *pendant des mois*, tant de fois, que je serais surprise d'y avoir changé plus de trois ou quatre <III R *quelques* A *trois ou quatre*> mots. / / *Une seule autre fois, elle m'écrira une lettre* <III R *aussi*> *triste*. Ce fut <...> lui *faire* visite <...> première *hémo*[D *rragie* S *ptysie*].» Autrement <...> dire cela, et la résignation

1443-1448 I l'autre. [R <illisible>] Comme <...> mis à déchirer tous mes brouillons. *Il me semblait que ce que j'y disais n'était pas* ce <...> trouve. <Note de l'auteur: «Plusieurs lignes»> / / — Mère

1459-1460 I discrétion. [A <au verso> *Cette année-là, nous avons changé de Supérieure, pourtant celle-ci semblait tout aussi au courant que l'autre de mes ennuis familiaux.*] / / J'aurais

1461-1466 I honte, *me dit-elle*. Il <...> père. / / Il vint

1471-1476 I me *tenir ces propos* [R *ridicules*], *à son insu ridicules. Je lui trouvais l'air d'un cocu candide.* / /— Le bon Dieu <...> gens-là n'ont pas

1482-1485 I âmes. [A *ce qu'il ne dit pas, mais nous* [<au verso> *l'apprîmes plus tard, c'est que g-m lui avait fait demander de nous laisser la voir une dernière fois et qu'il avait refusé.* / / Le lendemain

1485-1499 I grand-maman, [R *la religieuse, avant*] la religieuse l'avait <...> n'avais pas *obtenu* <III R *demandé* A *sollicité*> de sortie à cette occasion. Je répondais comme je pouvais, *et je* <III R *et je* A *. Je*> les voyais, ensuite, chuchoter derrière la main <III R *. Je me rendis* AR *bien*>. / / J'imagine que *Sœur Ste Sabine avait dû éprouver un plaisir profond à* [R *se laisser aller à* A *commettre*] *ces indiscrétions*. Après la mort de grand-papa, elle [R *en*] était [R *venue* A *arrivée*] en [A *fort*] peu <...> prétexte. [R *Pour une fois* A *Mais là-dessus*], ce <...> façon, *elle* ne

1493 III dû [R *lui*] faire

1500-1502 I demander un <...> sang. / / *Elle* me renvoya

1506-1511 I répondis-je. / / *Elle* se mit à me frapper *à coup de poings dans le visage* et... je me remis à saigner du nez. / / *J'allai trouver* Simone, <III R *je lui glissai*> la nièce de *Mère St. Honoré*, la *Supérieure*: / / — Demande d'aller voir

1513-1520 I appelée. J'arrivai au bureau de *Mère Supérieure*, les jambes flageolantes, le visage et les mains barbouillés *de sang*. [R *Je tombai sur une chaise*]. [D *en* S *En*] proie <...> l'eau. *Elle* me fit [R *prendre* A *boire*] *du cognac. Après quoi* je pus *lui* raconter

1521-1523 I Mère *St Honoré* enflait la voix à faire tomber les murs. / / — Battue? *Et* [R *dans le* A *au*] visage

1525-1527 I j'étais *rendue dans l'escalier.* / / — Mère Supérieure vous demande, annonçais-je à mère *Ste Sabine* qui

1530-1547 I Vous [R *n'avez pas de respect pour* A *ne respectez pas*] le <...> dernière, *j'en ai* <III R *j'en ai* A *aussi en ai-je*> gardé *un vif* <III R , *aussi un vif* A *un*> *souvenir* <III R . A *très vif.*>. / / Si *elle se retint de me frapper, à l'avenir, Mère Ste Sabine* ne <...> criait «*Non*». *Et* je <...> célébrer [R *Pâques* A *quelque fête*], nous avions, *cette année-là,* <III R , *cette année-là*> préparé une messe chantée. Nous étions trois solistes: *Françoise, Albertine et moi.* [R *C'était si beau* A *Cette messe était si belle*], *paraissait-il,* que les religieuses demandèrent qu'on la reprît le dimanche [R *de la quasimodo* A *suivant*]. Seulement, Albertine [R *n'était pas revenue après les vacances* A *passait ce dimanche-là dans sa famille*]. Mère *St Pierre,* qui <...> vous *dépêcherez de vous habiller,* demain

1551-1565 I trac. [A *Le matin,*] je fus prête en cinq minutes et j'allai demander à *Mère Ste Sabine* la permission de descendre à la salle de musique. / / Non! / / [A *Puis*] *Nous descendîmes à la chapelle.* Françoise chanta son [R *truc* A *morceau*]. Je chantai *le mien.* Quand arriva celui d'Albertine, j'avais *oublié* [R *tout ce* A *le peu*] que je pouvais en savoir pour l'avoir entendu trois ou quatre fois. Mère *St Pierre* joua <...> sur [D *la feuille* S *le cahier*], ça ne me <...> valait *vraiment* pas la peine. / / — Pourquoi

1565-1572 I chuchota *Mère St Pierre* qui perdait la tête. / / La colère me saisit. / / — Mère *Ste Sabine* n'a pas voulu, dis-je à haute voix. / / *Ce* disant, je lançai le cahier de toute ma force. Les feuilles *s'en* répandirent <...> Mère *St Pierre* pleurait tout en jouant

1576-1579 I nous *attendait* à la sortie. / / — Que se passe-t-il encore [A *?*] demanda-t-elle en marchant droit sur *Sœur Ste Sabine* qui se mit à bégayer. / / Mère *St Pierre* pleurait

1580-1604 I Enfin, *Mère Ste Sabine* fut sommée <...> coup. / / Après cet incident, *Mère St Pierre se mit à* m'aimer beaucoup. *Cela m'ennuyait plus que ça ne me faisait plaisir.* Je n'avais plus envie d'aimer personne. *Elle* me comblait de cadeaux qu'elle quémandait à son frère *pour me les offrir avec une joie qui aurait dû me toucher.* Cela ne me touchait pas, *j'avais* le cœur comme un caillou. [A *Ils m'exaspéraient*], tous ces *gens, bien vivants,* respirant et mangeant, alors que [R *tout ce que j'avais aimé au monde*] — *si j'excepte mes frères et sœurs mais, pour un enfant, l'amour d'autres enfants n'est pas suffisant* — tout ce que j'avais aimé au monde pourrissait dans la terre. *Et puis,* c'était une bonne sœur <...> m'apercevoir [R *qu'elle*] que, *de je ne sais où,* il en surgissait

une, *de temps à autre, qui n'était pas une sombre brute,* [A *qui était même une fille assez bien, il faut le dire*] / / — Que

1604-1611 I demandait *Mère St Pierre.* / / — Sûrement pas une bonne sœur, lui répondais-je. / /— Vous n'avez pas la vocation? *questionnait-elle, la voix douce.* / / — La vocation! Vous me faites rire. C'est sa vocation qui pousse *Mère Ste Sabine* à

1615-1621 I C'est [R *bien*] gentil de sauver son âme, mais il [R *doit* A *devait*] y avoir d'autres façons <...> le loisir de me *préoccuper* <III R *préoccuper* A *soucier*>. *Avec les* mots <...> à *Mère St Pierre* / / — N'essayez

1629-1631 I de [R *tenir compte* A *m'apercevoir*]. J'en tenais une qui était inoffensive. Je voulais la faire payer

1633-1637 I qui [R *m'ap*]paraissaient [R *comme* A *à mes 15 ans*] le comble <...> laissait *Mère St Pierre* pantoise *et bien mal récompensée d'avoir tendu la joue gauche.* / / Au

1637-1640 I attendu *ses* [D *les* S *ses*] éloges [D *de* S *pour*] me croire *dotée d'une beauté exceptionnelle.* Depuis <...> j'en avais conclu le contraire

1643-1653 I disais-je *intérieurement* chaque fois que cela recommençait. / / Persuadée qu'il [R *se trompait* A *ne pouvait que mentir*] en cela comme *en tout,* je passais <...> que [D *sur* S *pour*] mes chevilles <...> attaches *étaient* fort <...> et [R *cela* A *ce grief*] m'empêchait de trop [R *penser* A *me plaindre*] [D *à* S *de*] mes <...> dépassé *l'honnête* moyenne

1656-1665 I bénéfices. Le temps que *ça* dure. Sœur *St Pierre* ne jouissait <...> partage *du mépris* dont on l'entourait. Si je l'avais aimée, j'aurais pu *trouver,* dans ce partage <...> n'aimons pas [D . *Surtout* S , *surtout*] quand on a tendance, comme je l'ai, à s'abandonner à la pitié, à ne pas savoir être pitoyable avec constance, [A *et*] à

1668-1685 I m'écrira de longues lettres à quoi je ne *répondais* pas toujours. Si je m'y décidais, ses lettres devenaient interminables *tellement* la chère <...> m'envoya *une enveloppe bourrée de* vingt-cinq pages couvertes d'un texte serré, je jetai <...> n'aie [A *pas*] accordé à cette histoire beaucoup de réflexion, je fus *pourtant* frappée de la constance — je pensais: l'obstination — de *Mère St Pierre. Il suffisait donc, pour qu'il dure, de répondre à l'amour* par l'indifférence <...> d'amour, *les premières fois,* je me hâterai de tout gâcher par mes ruses [D *malhabiles* S *maladroites*]. / / *Il est vrai que* l'amour accomplit des miracles. *Mère St Pierre* accomplit *celui-ci*: elle

1687-1693 I tellement *qu'à la fin, il fut obligé de consentir.* Cette année-là, *la messe* de Pâques *avait été si* [R *belle* A *réussi*] qu'on avait décidé de la *reprendre en présence des parents* [R *non pas le matin de la Quasimodo mais*

à A *pendant*] l'heure du parloir [D *de* S *du* R *ce même dimanche* A *dimanche de la Quasimodo*]. Nous avions préparé *un* oratorio où

1688-1689 III fin, [R *complètement*] médusé <...> continuait [R *de*] sans

1697-1708 I cri, *m'avait sans cesse recommandé Sœur St Pierre, en me faisant répéter // Ra-bo-o-ni! //* Avec <...> si *grands* éloges que je crus rêver. Mère *St Pierre* en <...> donna son *consentement* <III R *consentement* A *assentiment*>. Le lendemain matin, je commençais *à apprendre mes notes*. Mère *St Pierre* rayonnait

1709 III Pour moi, ce qu'en secret je voulais c'était [R *de*] devenir

1709-1811 I moi, *je ne voulais pas tant apprendre à jouer le piano qu'apprendre à lire des notes* [A *sans instrument car*] *ce n'était pas le piano que je visais, mais le chant.* Je me voyais déjà, en robe *très* décolletée, *chantant sur scène au* grand dam de mon père. *Ce* que, la robe en moins, fera Robert dans mon dernier roman. *Quant à moi, je ne me rendrai jamais jusque là, et* je ne sais plus, sur une portée, distinguer un do d'un mi. <Note de l'auteur: «Placer ici toutes les histoires de pièces de théâtre, de récitations, "Le Cygne" etc. et ma toute terrible entérite.»> [A <sur des feuillets supplémentaires> *Nous eûmes cette année-là une distribution des prix prestigieuse, toute pleine de chants et de poèmes. Prestigieuse et interminable forcément. J'y chantai un truc où il était question de blé — non, non, ça n'était «les blés d'or». — Et puis nous récitâmes Le Cygne de Sully Prud'homme sur la musique du Cygne de Saint-Saëns. J'imagine que ça devait être d'un ridicule achevé mais nous trouvions cela sensationnel. Il ne me souvient pas qu'il y eût d'anicroches. Pourtant, l'anicroche était fréquente au cours des représentations de couvent. Quand nous nous mettons à les raconter, mes sœurs et moi, c'est intarissable. Il faut entendre* [R *Dine* A *ma sœur aînée*] *raconter l'histoire du Pèlerin* <III D *Pèlerin* S *pèlerin*>. *C'était une pièce en vers. Une* [A *des*] *fillettes n'avait à dire que celui-ci: // «Il était donc bien bon ce pèlerin.» // Elle devait parler juste après Dine. Mais* [R *Dine* A *celle-ci*] *avait un rôle important, avec des répliques sans nombre. Émue, la petite perdit le* [D *la* S *le*] [R *mémoire* A *souvenir*] *du moment où elle devait intervenir. Dès après la réplique de Dine, elle s'élança: // «Il était donc bien bon ce pèlerin.»* [A *Dine fit signe que ça n'était pas le moment. Ce pourquoi elle se mit, confuse, à guetter la fin de la 2e réplique.*] [R *Et* A *elle fit une autre tentative*] *après la 2e* [R *aussi* A *réplique*]. *Et la 3e. Après 7 ou 8 tentatives, elle se tint coite.* <III R *Les autres eurent* A *On eut*> *Si bien, qu'au bon moment, il n'y eut plus moyen de la décider à placer son vers — et il fallut qu'une autre le dise à sa place — au milieu du fou rire général. // Fou rire aussi le jour où Dine joua le rôle-titre dans une pieuse chose qui s'appelait «Le Fils de la veuve de Naïm». Cela se passait à la grande salle de musique et, dame, la grande salle de musique contenait bien trois cents personnes. Ce n'était pas rien. Les répétitions s'étaient toujours passées sans incidents. Mais le jour de la représentation lorsque Dine s'avança sur le bord de la scène pour clamer: // «J'étais mort et je suis ressuscité» — toute*

l'assistance [R *croula*] *éclata de rire. Le vieux bon sens gaulois l'avait saisie. Il fallut achever la pièce* [A *sans gloire*], *devant une salle* [R *bouleversée*] *tirebouchonnée.* // *On avait un meilleur sens de l'humour en ce couvent-là que dans le 2e* — [R *Ici,* A *où*] *les anicroches prenaient tout de suite figure de catastrophes. Je me souviens d'un dimanche en particulier...* // *Vers dix heures le matin, Mère Ste Jeanne vint me dire que c'était la fête de la Supérieure et qu'* [R *elle*] *on avait l'intention de préparer une petite célébration. On avait établi un programme de chants et de poèmes, qu'il fallait apprendre pendant la journée.* // *Pour ma part je dirais un sonnet de je ne sais* [A *plus*] qui — *un astucieux plein d'esprit. Cela s'appelait «l'Église de la Madeleine».* // *«l'Église de la Madeleine / presque déserte tous les jours, / Le dimanche se trouve pleine / de femmes aux brillants atours.»* // *Je n'en sais pas plus long. Maintenant, tant pis. L'ennui c'est* [R *que le soir de la*] *qu'au moment de la représentation, je* [R *ne pus pas aller, non plus, aller* A *n'arrivai pas* [R <illisible>] *non plus à dépasser ce modeste début. J'ai la mémoire lente: une journée ne m'a jamais suffi pour apprendre un sonnet. Je l'avais dit à Mère Ste Jeanne mais elle n'avait pas voulu me croire.* [A *Le soir venu*] *j'eus beau m'évertuer — à un moment ce fut même* [R *Mère* A *la*] *Supérieure qui me soufflait — rien n'y fit.* [R *Comme pour tout achever, on avait pensé donner de l'assurance aux timides en me plaçant en tête du programme. Après* [R *mon sonnet* A *ça*] *personne ne put* [R *passer*] *mener son numéro à terme si bien que Mère Supérieure, outragée, se leva pour «nous remercier» bien avant que nous* [R *ayons*] *eussions épuisé le programme. Et Mère Ste Jeanne ne m'adressa plus* [A *jamais*] *la parole, pas le moindre petit mot jusqu'à la fin de l'année — une vraie mule de pape!*] // Les vacances

1813-1830 I garder. [R *En effet,*] *nous* ne pouvions les recevoir que *durant* les voyages de mon père, c'est-à-dire [R *pendant l'été*] une semaine sur trois environ, pendant l'été, et pas du tout *pendant* l'hiver <...> pendant *la journée.* Puis <...> étions, *de toute évidence,* si malheureuses qu'il fallait bien que nous comptions sur le mariage pour nous sortir de là. *À* cette époque, *encore bien plus que maintenant,* les filles de ce continent n'étaient pas censées *penser au mariage.* Rien ne faisait mieux fuir les garçons. *«Elle veut se faire épouser» disaient-ils d'un ton injurieux.* Aussi, *toutes les jeunes filles* feignaient-elles un grand détachement <...> homme *vraiment* extraordinaire. Cela n'arrangeait *pas grand chose* car

1823 III j'aurais [R *bien*], pour ma part, [R *épousé*] donné

1832-1846 I comment. *Quand on n'en pouvait plus, je suppose. Souvent,* cela se faisait après plusieurs années *même* pas de fiançailles <...> douze ans *parfois,* et l'on avait *fréquemment l'impression* que le garçon <...> longtemps. [A *()*] *Certains* en trouvaient le moyen et surtout le courage. *Ça* faisait du *potin* dans la [D *le S la*] [R *quartier* A *ville*]*!* [A *)*] La crise économique a souvent été rendue responsable de *cette* <III de [R *cette* A *ce*] phénomène.>

situation. La crise avait <...> qu'elles ne *pensaient pas au mariage. Ils étaient de l'espèce que les familles mariaient bon gré mal gré, en des temps plus anciens et en des pays moins neufs. Il se rattrapaient pour toute la lignée.* // *Ces* amoureux nous venaient par le truchement *de* [R *s*] quelques amies [A *anciennes compagnes de pensionnat*], aussi

1850-1860 I cousines <III A ,> les filles du maire. //—Je compte bien que Marie-Louise (c'était la femme du maire <III R) A ,> et la cousine germaine de mon père) ne laissera pas *quelques freluquets* se faufiler <...> arrivait, *la pauvre femme est tellement sotte,* vous vous lèverez et vous partirez sur l'heure. // À ce compte-là, mieux valait cacher les jeunes filles qui n'étaient *même pas nos cousines*. C'est

1862-1870 I maison. *Il nous fallut* la dissimuler dans l'une des glaciales chambrettes [A *situées*] sous les combles. [D , *où elle* S . *Elle*] passa [A *là*] cinq heures à écouter mon père *vitupérer* [R *contre*] les bas couleur chair, aussi répréhensibles, *nous expliquait-il*, que les bas transparents. // Or donc, ma sœur *aînée* se

1871 I l'oublier: [R *ce soir-là*] ce fut ce soir-là que mes *deux* sœurs *aînées* et

1878-1887 I que *l'on* me *faisait* tenir. // Sans dire un mot <...> dire. // Nous *rentrâmes dans la maison* <III R *Nous rentrâmes dans la maison> assez perplexes.* Était-ce vraiment l'usage d'embrasser une jeune fille que l'on *voyait* pour <...> bécasses? [R *Et l'amoureux, lui, qui avait*] Et <...> par un [R *refus?*] refus

1889-1899 I lendemain. // [A <au verso> *Une fois seule dans ma chambre et quoique les environs de minuit fussent une heure bien tardive pour moi, je réfléchis longtemps avant de m'endormir. Ce qui me frappait surtout dans cette histoire c'était la différence entre ce que* [R *je ressentais*] *j'éprouvais et ce que disaient mes sœurs. Je ne me sentais guère disposée à trouver ce que nous avions fait vilain ou dangereux.* [R *Cela me semblait*] *Ces baisers me semblaient* [R *fort* A *très*] *importants dans l'immédiat mais fort peu dans l'absolu et j'avais le sentiment que, pour mes sœurs, c'était le contraire. En fin de compte, ce qui prévalait* [R *chez* A *en*] *moi, à la suite de cette expérience, c'était la curiosité.* // Le lendemain

1899-1911 I péché, ce que nous avions fait? N'était-il pas urgent *que nous allions* <III R *que nous allions* A *d'aller*> nous confesser? À cette *idée*, je me sentis assez émoustillée *tout* au fond de moi. Plus j'y pensais, *et* moins j'avais envie de sacrifier ce projet de confession. *Je poussais à la roue. Depuis le temps que je préparais mes confessions de la façon suivante: «la semaine dernière, j'ai* [R *avouée* A *avoué*] trois désobéissances <...> trois mensonges», *je n'allais pas* renoncer à des aveux <...> avant de *se donner* <III R *se donner* A *s'imposer*> tout

1915-1926 I ce n'est rien de le dire. Voilà un peu comment cela se passa: / / [A <au verso> *Je pense plutôt que j'ai demandé à l'abbé de m'interrogner et qu'il m'a demandé s'il s'agissait d'un «jeune homme» / / Je m'accuse d'avoir* [R *reçu un baiser d'* A *embrassé*] *un garçon. / / Avez-vous* des raisons de croire <...> guère. / / Vous a-t-il

1927-1931 I avant d'avoir très bien compris <...> choses! J'avais l'air

1933-1935 I Eh [D *bien* S *ben*]! même pas. Le questionnaire terminé, et par où il aurait [R *dû* A *pu*] commencer, je me vois imposer trois *ave en* pénitence

1945-1950 I trois *ave* de pénitence, *décida* qu'il <...> j'en avais pour [R *un bon moment à digérer mes connaissances* A *des années de réflexions*]. / / Je

1954-1972 I comprenais. *Naturellement, il* n'était pas question que je revoie Jean-Marie (le copain s'appelait *Jean-Marie*) mais <...> confesser *que cela* avait été sans lendemain, j'entrepris la narration d'un interminable roman: *j'avais eu* des nouvelles <...> trouvait [R *le téléphone* A *l'appareil*], j'avais pu *lui* téléphoner. Ma sœur ayant reçu de son amoureux un instantané où le copain apparaissait, [R *je*] j'obtins *la tête de Jean-Marie pour mon médaillon* en échange de *la confidence* [R *que je lui fis*] de ma passion <...> plus la *paria* des autres années

1976-2009 I année-là, [A <au verso> *je trouvai, en arrivant au pensionnat, je ne sais plus combien de religieuses nouvelles, Un vent de changement avait soufflé. Une nouvelle Supérieure, une nouvelle maîtresse de musique et d'autres. La religieuse qui me faisait la classe*] la religieuse qui me faisait la classe s'appelait Mère *Ste Julienne* [A *Justinien*]. Dieu! qu'elle était laide et hargneuse et haineuse. Parfois, j'étais de corvée pour marcher avec [A *elle*] pendant la promenade. Elle me racontait *interminablement* sa haine <...> Il y avait une sombre histoire de machine à écrire — dans ce temps-là les machines à écrire étaient *presque aussi* lourdes *que* les locomotives — que la sœur de *Mère Ste Julienne* avait été forcée de transporter *par* l'ordre <...> toute [R *cette* A *la*] communauté [R *-là*]. J'eus droit à la narration de ce drame autant de fois que je fus de corvée, toujours avec *accompagnement de grincements de dents, tremblement des mains, rougeur de la face, etc. Rien ne* m'amusait *autant que* d'entendre une religieuse déblatérer contre ses congénères. *Cela m'apparaissait comme* une faute grave <...> n'aiment pas. / / Quand

1985 III deux [R *très*] petits trous

2010-2019 I écrire, *Mère Ste Julienne* m'entretenait <...> recrutement, mais <...> arriva. *L'idée, inévitable,* me vint de feindre un vif intérêt. *Je me trouvais, je ne sais* [R *où* A *comment*], une grande paire d'yeux extasiés *et je répondais aux boniments de la sœur d'une voix chaude et pénétrée.* Cela m'amusa un *bon* mois, *après quoi* j'eus envie d'autres divertissements. Sœur *Ste Julienne* ne me

2020-2032 I jamais. // [A <au verso> *La vérité m'oblige à dire que ces conversations avaient fini par entraîner des aveux assez confidentiels de part et d'autre, que les siens étaient sans doute sincères* [A *mais*] *que les miens sortaient tout droit, eux aussi, du magasin d'accessoires et comportaient, ce* <III R *ce*> *qui plus est, des histoires d'interventions probablement célestes tout à fait déterminantes. C'est assez dire que mon retournement fut ressenti comme une insulte.*] [A <à l'encre bleue> *Je me souviens par exemple qu'elle me parlait souvent de l'horreur que lui inspirait le mariage et que je lui faisais la-dessus des réponses dans la manière «la mort plutôt que la souillure»*]. // *Tout à coup,* [A *très vite,*] les choses

2034-2043 I dit, *entre autres choses horribles,* que l'histoire de Jonas dans la baleine, c'était de la *foutaise* [A <au verso> *et que celle d'Élisée faisant dévorer* [A *par les ours*] *quarante-deux enfants* [R *parce qu'ils*] *qui s'étaient moqués de sa calvitie, c'était* [R *de l'* A *la fin de l'*]*abomination.* [A *Assurément*] *Nous avions* [R *donc* A *toutes trois*] perdu la foi et il devenait urgent de nous bouter dehors. Il semble que, dès le début de décembre, *il fut décidé* que nous serions chassées à Noël. *En effet,* à partir de ce moment-là, [R *mes devoirs* A *nos*] copies [R *me* A *nous*] revenaient sans corrections et sans notes, [R *je n'étais* A *nous n'étions*] plus questionnées en classe [R *et je suppose qu'il en était de même*] et *Sœur Ste Julienne* me

2044-2045 I Ce roman [AR *nous*] [R *avait éte donné, en même temps que quelques autres,* A *faisait partie d'un petit lot qui nous avait été donné*] par quelque bienfaiteur inconnu. Il était là, sur *sa tablette* <III R *sa tablette* A *son rayon*>, et

2047-2055 I me dit, un jour, *Sœur Ste Julienne* du <...> demanda une *autre fillette.* // — Non, pas vous, *répondit la bonne sœur.* Cela <...> répondit *Sœur Ste Julienne, d'*un ton augural

2057 III Je [R *partis* A *m'éloignai*], Le

2058-2082 I osé [A *(je donne là l'opinion de Sœur Ste Julienne)*] ne *fut* plus *susceptible de dégoûter de la lecture des romans osés.* Piquée de vanité, *je n'osais pas en abandonner la lecture* et je m'ennuyais! Il y avait là-dedans une histoire d'adultère — disons <...> qui m'apparut, *et cela aurait surpris Sœur Ste Julienne,* comme <...> être *complètement idiot pour imaginer qu'un homme puisse* [R *devenir amoureux* A *s'éprendre*] d'une autre [R *que sa femme?*] *femme que la sienne? Qui avait jamais entendu parler d'une chose pareille!* Je poursuivais *péniblement* ma lecture <...> ces *choses* «qui <...> ce n'était *sûrement* pas *ce* genre de mal que la religieuse craignait pour ma *camarade* car l'ennui était une *sainte chose* <III R *sainte chose* A *chose sainte*>. Quant à ce que je *m'*ima-ginais <...> dans *la* bouche, puisque *ça* se faisait — *échangés entre* une jeune fille et un *jeune* garçon et non *entre* des <...> moins *quels étaient les motifs à quoi obéissait la maîtresse du jeune mari, puisqu'il est bien entendu qu'on ne peut*

pas épouser un homme qui n'est plus libre, j'abandonnai « Le Chemin des Larmes » *au milieu du livre.* / / — Vous l'avez <...> remarqua *Sœur Ste Julienne de sa voix* perfide

2085-2094 I entendre *à la bonne sœur que* si j'étais assez perdue pour lire *des romans osés* <III R *des romans osés*> sans dommage <III A *des romans osés*>, j'exigeais <...> dans *les morceaux choisis de Des Granges* [<Note dans la marge:> « Ce n'était peut-être pas Des Granges! »] dont <...> dans [D *le seul* S *la seule*] [R *but* A *intention*] de me faire enrager de curiosité. Je possédais aussi [R *un recueil de poèmes* A *une anthologie*] *dans lequel* Musset était largement représenté. *J'essayais d'apprendre « Lucie » par cœur. « J'étais assis près d'elle » me pâmait d'inspiration. En fallait-il de l'audace pour oser écrire une chose aussi simple! Je me mis à écrire des poèmes qui constituaient, eux aussi, une manière d'anthologie* de tout

2094-2102 I yeux / / *Logiquement, quand* arrivèrent les vacances de Noël, *Simone, Olivine et moi* aurions dû *être priées d'apporter* <III dû [A *quand arrivèrent les vacances de Noël,*] recevoir l'ordre [R *d'apporter* A *de rapporter*]> nos effets *avec nous* puisqu'il <...> Il n'en fut *rien.* J'arrivai <...> la Supérieure. *Elle lui demandait de se rendre au couvent au cours de l'après-midi.* Il partit

2104-2107 I rien [D *qu'à* S *que d'*]entendre son pas précipité, toute la famille trembla. *Il allait y avoir un mauvais moment à passer.* Il monta dans sa chambre sans rien dire, *on l'entendit* marcher de long en large [R *durant* A *pendant*] deux

2111 III coups de [R *poing*] pied aux jambes

2112-2119 I attendre. [R *Je saignais du nez, de la bouche et* AR *un œil au beurre noir qu'* R *au hasard des glaces devant quoi je passais de temps en temps comme un ballon qu'on lance et qu'on rattrape*]. Je saignais du nez, de la bouche, j'avais un œil *au beurre noir que* je pouvais apercevoir <...> censé *arriver* que *trois ou quatre* jours <...> plus *vraiment* d'importance

2122-2128 I d'une présence d'esprit <...> m'arrangeai *pour me* le barbouiller de sang *autant qu'il m'était possible.* Il finira bien par avoir honte, me disais-je. Mais *le pauvre* homme était *tout à fait* imperméable *à ce sentiment quand la colère le tenait.* / / J'étais

2128-2132 I un *bon* quart d'heure que rien <...> pour gaspiller <III A *en parlotes*> une partie de ces précieuses minutes *en parlotes* <III R *en parlotes*>. Après

2134-2150 I accusée. *Je savais qu'*on avait, au couvent, beaucoup à me reprocher; *non* pas tant des actes qu'une <...> manifestât <III A *chez moi*> par <...> récréation et *envoyées* à l'étude dès *après* le dîner. *Naturellement, nous* nous <...> pour <III A *bien*> moins *que cela* <III R *que cela*> et qu'il ne faudrait pas s'étonner si certaines d'entre nous se trouvaient très atteintes

[R *le lendemain* A *les jours suivants*]. //— *J'ai envie de* faire semblant de m'évanouir, [A *demain matin*] soufflai[R *s*]-je à mes voisines. // *Ce n'était pas sitôt dit qu'il* <III R *Ce n'était pas sitôt dit qu'il* A *La chose dite* R *déjà devint impossible de ce que* A *il*> n'y avait

2152-2167 I comme [R *une*] la nouvelle du siècle et je pense *que* bien avant <...> père, [R *plus personne*] [R *les sœurs avaient*] elles <...> l'exercice <III A *physique*> *après les repas* ce qui rendait les prémisses de l'affaire <III A *difficiles*> à <...> elles *avaient prétendu* <III R *avaient prétendu* A *prétendaient*> que j'avais feint <...> l'église, [R *j'avais été surprise à lire un roman pendant* [AR *au cours de*] *l'heure d'adoration nocturne pendant les «quarante heures» et pendant ces mêmes* [AR *la deuxième nuit de ces mêmes*] *«quarante heures» j'avais refusé de me relever dans la deuxième partie de la nuit pour faire une heure suplémentaire de veille alors qu'une de mes compagnes, malade, n'avait pu s'acquitter de ce pieux devoir.*] [A <au verso> *J'avais été surprise à lire un roman au cours de l'heure d'adoration nocturne pendant les «quarante heures». J'avais refusé de veiller* [R *deux heures*] *une deuxième heure pour remplacer une compagne malade.*] *Cela coulait* comme une source. Une source ponctuée, *si je puis ainsi dire,* d'un coup

2163-2165 III et [A ,] la seconde nuit de ces mêmes «quarante heures», j'avais refusé de réparer [A *ma faute*] en veillant [R *une deuxième heure* A *deux heures*] au lieu

2171-2189 I ton sujet. // *Le* curé *Galerneau* était un être sinistre. Je l'avais en horreur depuis [R *qu'une* A *que notre*] petite femme de ménage nous avait raconté, à mes sœurs et *à* moi, qu'il s'était *objecté* <III R *objecté* A *opposé*> à ce qu'elle subisse *une* hystérectomie, *jugée urgente par le médecin,* sous prétexte qu'elle était encore d'âge à procréer. On avait dû <...> pourquoi le *médecin,* le mari <...> enfants» *rétorquait le médecin.* «Ce n'est <...> curé. // Quand j'appris <III R *je compris* A *j'appris*> que

2190-2197 I tout *ça* ne *venait* que *de* commencer. [A <au verso> *j'écoutais mon père me raconter // En effet, j'appris qu'il avait imaginé que pour être si méchante, il fallait que je sois en état de péché mortel depuis toujours. Il avait soufflé à mon père que j'avais probablement fait une première communion sacrilège et que j'étais anathème depuis mon petit âge.*] // — Tu vas

2197-2202 couvent, [R *dit* A *continua*] *mon père.* Monsieur le curé dit *qu'il faut briser ton orgueil et que tu es orgueilleuse comme un démon.* Il a tout arrangé avec *Mère* Supérieure <III la [D *s* S *s*]upérieure]>. En <...> élèves. *Finies* les leçons de piano: *monsieur* le *Curé* croit

2207-2211 I atteint [A *à*] une sorte d'indifférence d'où même les coups au visage *ou à la poitrine, les plus douloureux et les plus humiliants,* ne pouvaient me

faire sortir [A *et je me contentais de noter toutes les sottises — Hollywood! — que j'entendais*]. / / À six heures

2212-2219 I m'avoir *ordonné* «d'aller <...> simplement, je peux le dire, de quoi me pendre. Depuis mon plus *petit* âge <...> recommencer. *Les autres* vivraient en paix. [R *Quant à*] [D *moi* S *Moi*], je

2222-2241 I l'après-midi. / / [A *Une ceinture de robe à la main*], je montai sur une chaise et j'essayai la résistance [R *de la suspension* A *du lustre*] mais, dès la première secousse, *elle* céda <...> m'apprêtais *à attacher,* au moyen d'une serviette tirée en biais, l'oreiller sur mon visage, quand mon père entra, sans frapper [AR *Descends manger pour le dîner. Tu dormais, ajouta-t-il*] bien entendu — je ne sache pas qu'il ait jamais frappé à une seule porte de la maison *et me dit de descendre.* / / — *Tu dormais, ajouta-t-il.* / / Il avait une voix ordinaire — je ne veux pas dire qu'elle était tendre — comme si rien ne *s'était* passé. *Je* me levai

2244-2252 I conversation *normale.* Viens <...> m'attendre dans sa [D *ma* S *sa*] chambre. / / *Quand* j'eus terminé <...> Est-ce que *par hasard* tu m'en *voudrais*? / / — Je

2254-2257 I eu [R *je suppose*] si <...> Ce ne *fut* pas facile

2261-2266 I répéta-t-il. / / *Car mon* père, parmi tant de dispositions particulières, *avait aussi* celle de croire qu'il lui suffisait d'ignorer [R *quelque* A *une*] chose pour que *cela cesse* [R *cela cesse* A *cette chose cessât*] d'exister. [R *De deux choses l'une,*] [D *ou* S *Ou*] je <...> moi *encore une fois* pour m'apprendre à le juger. [D *Ce qui* S *Cela*] *fit que, tout naturellement, je* choisis

2268-2278 I la *principale raison* pour quoi je l'ai tant haï, ce silence apeuré où il nous réduisait, *cette lacheté inévitable qui* nous [R *plongeait* A *précipitait*] *aussi bas qu'il le voulait* et, [A *cela,*] *aussi* [R *longtemps* A *longtemps*] *qu'il* le voulait. [A <au verso> *Et c'est affreux à dire, mais je dois reconnaître que ma lâcheté, au lieu de diminuer avec l'âge, ne faisait qu'augmenter, car je m'étais avisée vers* [AR *cette*] *l'époque où j'en suis, qu'il fallait, d'abord et avant tout, protéger mon visage. Si jamais il me défigurait, je ne pourrais pas m'en sortir* <III R *tirer* A *sortir*>. *Aussi, pour éviter les coups, il n'y avait pas de comédie que je n'aurais jouée. Toutefois, je n'ai pas le sentiment d'en avoir évité* <III R *évité*> *beaucoup* <III A *évité*> *et* [AR *de boules* <illisible>] [A *en fin de compte*] *ramper* [AR *cela* A *me*] *blessait* [AR *aussi* A *autant*]. / / Mes frères

2278-2283 I furtif. André [A <au verso> *qui approcha de son propre visage une main arrondie pour me signifier que j'avais les joues très grosses et ses yeux rougirent et se mouillèrent.*] Mon père

2288-2291 I une [R *expression de visage*] spéciale [R *qui ne servait qu'en* [AR *à*] *ces occasions*], un air arrongant et stupide [R *à la fois qu'il arborait* A *qui lui servait de refuge*]. // Pour moi

2292 III plus de difficulté [R *s*], d'une IV plus de *difficultés* <texte rétabli d'après I et III>

2292-2294 I l'autre à [R *ouvrir la bouche* AR *entr'ouvrir* A *remuer les mâchoires*]. // — Tu prends

2297 I général, [R *les yeux baissés*] l'œil

2299-2302 I fis *ce* fut de chercher <...> valait [R *partir*] m'enfuir

2303-2314 I père, le lendemain, *j'annonçai à mes frères et sœurs* mon intention de quitter la maison. [A *C'était déjà la crise économique et*] [D *Dans* S *dans*] les petites annonces, il n'y avait de demandes [A *et bien peu encore*] que pour des bonnes à tout faire [D , S .] [AR *et bien peu encore*]. [D *mais* S *Mais*] qu'à cela <...> plutôt que [A *de vivre*] encore cinq ans dans cette maison. Mes sœurs eurent *toutes les* difficultés *du monde* à me dissuader <...> car *il est presque toujours plus facile de subir que de fuir*, que je

2314-2320 I dégoûtais. // *Enfin, vint* <III R *Enfin vint* A *Vint enfin*> la rentrée. Ce qui m'attendait n'était pas *agréable*, pourtant je fus contente de partir car, pendant [D *ces* S *les*] deux ou trois jours <...> intact, [D *il* S *cela*] devient insupportable

2321 I De toute[R *s*] façon[R *s*], ce visage tuméfié *il me fallait bien* l'apporter

2323 III demanda la [D *s* S *S*]upérieure quand

2327-2330 I de *lui* dire que mon père m'avait battue *et de laisser entendre* que c'était à elle que je devais ce charmant minois. *Je ne le trouvai pas, ce courage.* // — Je

2331-2334 I chaussé *des* patins <...> étaient affaire [R *s*] de prostituée [R *s*] <III prostituée [A *s*]>. // — Qu'est-ce que tu [R *t'es fait*] as? demandèrent

2337-2342 I me répond[D *irent* S *aient*] que <...> des [R *histoires*] détails ([A *par exemple:*] j'avais mis de gros souliers bien chauds à l'intérieur des bottes) qui [A *leur*] firent dire [R *à toutes*]: *«Mais tu n'as jamais patiné de ta vie.» Si bien que je* restai là, comme une sotte, sans plus d'explication [R *s*] à

2343-2345 I y *eut* confession. J'allai <...> générale, *me dit*-il

2348-2355 I avis. [R *Je venais d'apprendre une expression qui m'amusait beaucoup: la barbe. Bien qu'intérieurement, je m'en servis deux ou trois fois avec beaucoup d'énergie si cela me fit du bien.* // — Je ne sais quoi dire, je ne me suis pas préparée à *cela.* // — *Bon.* Je vais

2356-2358 I chair, *étant bien entendu qu'une aussi méchante fille ne pouvait* être que perdue au point de vue <III A *de la*> chair. *Il commença par quelques* broutilles

2361 IV si je *ne* savais IV[a] si je [R *ne*] savais <texte rétabli d'après I,III et IV[a]>

2361-2366 I savais à *peu* près <...> que je [R *pourrais* A *pusse*], moi <...> frappa, tout d'abord. Puis la deuxième *partie* m'[R *atteint* A *atteignit*] comme

2371-2381 I visage *sur quoi* j' [R *avais* A *aurais*] *voulu* cracher <...> au reste, au moins <IV *aussi* IV[a] R *aussi*> <texte rétabli d'après I,III et IV[a]> important <...> répondais *«non, non, non». Pour* obtenir <...> il me *dit* de remercier Dieu de m'avoir préservée contre le pire. Il pouvait bien parler, *pour* ma

2386-2395 I de *dire* un chapelet. Je décidai de *ne pas le dire.* [A *et cette décision marqua, pour moi, la fin d'une époque.*] / / Le lendemain *il y eut lecture des notes comme tous les samedis.* Quand tout le monde fut en place, la <III D *s* S *S*>upérieure commença <...> l'une *d'entre* nous <...> qu'on avait décidé de <...> mais qu'il fallait, tout d'abord, qu'elle

2396 III la [D *s* S *S*]upérieure. / / — Baisez

2397-2406 I mère *Ste Julienne.* / / Je <...> abîmes d'humiliation. [R *Moi,*] [D *je* S *Je*] ne voyais rien d'humiliant *à cela.* Il m'apparaissait <...> Du temps de *Mère St. Gervais,* nous passions le plus clair de nos journées à baiser notre pouce [R *ce qui* A *et cela*] faisait pleurer <...> sans arrêt [A *mais ne voulait pas le baiser*], ce *qui m'amusait* <III baiser [A ,] ce [R *qui* A *dont je*] m'amusai [D *t* S *s*] beaucoup

2407-2420 I baisai *donc* le sol <...> que la <III D *s* S *S*]upérieure me dicta. De temps en temps, *Mère Ste-Julienne* changeait <...> après, *Mère Ste-Julienne* m'entreprit de nouveau sur le chapitre de la vocation religieuse. Cette fois-là, je n'eus *plus* envie de jouer. / /— Je réfléchirai

2419 III du *fair-play* [A <dans la marge> «italique»]. / / — Je

2422-2428 I engageante. / / *J'aurais été* la duchesse de la Vallière *qu'*elle n'eût pas parl[D *er* S *é*] autrement. / / Peu [R *de jours*] après <...> donnait sur son *bureau.* On ne s'en servait *pour ainsi dire* <III R *presque*> jamais de cette porte, [R *mais l'autre, la vraie* A *il y en avait une autre, une vraie, qui*] donnait sur la salle de récréation. / / — Entrez donc, me dit [R *Mère Ste Antoinette* A *-elle*], je

2429-2438 I Mère *Ste-Antoinette* était la sœur de Mère <III D *mère* S *Mère*> Supérieure. Au fond, c'étaient deux *bonnes filles* et les ennuis que

j'eux avec [R *Mère Ste Julienne*] la deuxième, je les devais à *Mère Ste Julienne.* // — Ainsi

2443-2445 I Mère *Ste Antoinette se tortilla un peu,* rougit délicatement <...> l'écarlate. // — *Je veux dire, je* n'aime pas qu'on

2453-2463 I ainsi... // *La pauvre femme était au bord des larmes et ne savait plus à quoi se raccrocher, et les mots lui* [D *semblait plus* S *semblaient*] plus à [A *sa*] *portée que les sentiments.* // — *Qui* va chanter à la chapelle <...> moque. // Qu'avez-vous au visage? <...> soupira *la sœur. Mais je* ne dirai rien à personne. *Vous pouvez compter la-dessus. Rien.* // — Comme

2465-2466 I que *je chantais de nouveau des solos.* Je ne sais pas comment cela *s'était* <III R *s'était* A *fut*> décidé

2467-2482 I père. // *C'est alors* qu'arriva la [R *dernière lettre* A *mort*] de grand-maman [R *et sa mort*]. J'accueillis ce [R *s*] nouveau [R *x*] coup [R *s*] comme on reçoit des injures. *Je* relisais *souvent* [D *ses* S *les*] lettres *et je ne pouvais me retenir de me mettre en colère aux phrases de résignation que j'y trouvais.* «La résignation fait le jeu des salauds», écrivis-je dans mon carnet et <...> retirais [R *une sorte de*] consolation de cette faculté de réduire ma peine *et ma révolte* en courtes sentences qui ne pouvaient faire autrement, *j'en étais sûre,* que de passer

2471 III reçoit des injures. [R *Des injures* A *Injures*] qui

2484-2494 I amies, *Simone et* <III R *Simone et*> *Olivine* <III A *et Simone*>, faute d'avoir des parents qui allaient prendre des <III R *leurs* A *des*> ordres [D *du* S *au*] presbytère, n'avaient pas fait [R *, elles,*] de faux départ. *Je les manquais* <III R *Je les manquais* A *Elles me manquaient*> beaucoup <...> après l'autre. Trois ou quatre jours plus tard, je fus appelée au bureau de la <III D *s* S *S*>upérieure. <...> lettre fort injurieuse et, en sus, il *me* <III R *me*> renvoyait

2500-2505 I cruelle. // [A *Moi non plus je ne le savais, je m'en apprenais tous les jours*] // — La cruauté, c'est comme une maladie, *mère,* cela *s'attrap*[R *p*] *e* // Les

2508-2512 I À *haute voix,* elle <...> chrétienne? // *Si* on tombait

2523-2524 I asseoir. Puis, *tout comme sa sœur l'avait fait elle s'enquit de ce que j'avais au visage à la rentrée.* // — *Vous avez prétendu être* tombée

2527 III Bon [D *. Je* S *, je*] vais

2528-2547 I littéraires [D *. Si* S *: si*] j'avais envie d'écrire, pourquoi [R *n'écrirais-je pas* A *ne pas composer*] des poèmes à la gloire de Dieu et de la Vierge? // [R *En bels* A *de beaux*] alexandrins? [R *Ça ne vous dit rien?* A *Cela ne vous plairait-il pas?*] // [R *La pauvre sœur,*] [D *émue* S *Émue*] *de sa propre*

miséricorde, [*A elle*] *me souriait le plus* tendrement *qu'elle pouvait. Je sortis* de *son* bureau ... famille [A ...] vraiment [A *!*] quelle engeance! [A <au verso> *Les jours qui suivirent m'apportèrent la preuve que Mère Supérieure n'avait pas raconté cet incident à Mère Saint-Justinien. J'aurais dû lui en être reconnaissante. J'étais fort éloignée de la reconnaissance comme de tout autre bon sentiment.*] / / Les religieuses

2533-2535 III trop vu [R *e*] mère Saint-Fortunat composer *ça* en comptant <...> poète de [R *deuxième classe* A *catégorie «C»*]. Je

2538 III que [D *mère* S *Mère*] Supérieure

2545 III que [A *de*] n'importe

2548-2557 I qu'après [R *la peur bleue que j'avais eue*] mon renvoi, mon retour, l'humiliation que j'avais dû ressentir *à m'agenouiller* devant *tous* [R *que*] je serais réduite à merci, docile comme [R *une pâte* A *l'argile*]. Je pense <...> visage aussi *illisible* qu'une <...> bout de *peu de semaines* <III R *peu de semaines* A *février*>, toute tentative de direction spirituelle cessa. *J'étais accueillie avec une froideur égale à la mienne.* / / Très

2557-2563 I vite, aussi, *Mère Ste Julienne* cessa de me parler de *la* vocation <...> pense *qu'il devait* y avoir bien du tirage au sein de la communauté, *à mon sujet.* Comme j'avais *recommencé à chanter les solos, je me trouvais souvent seule avec Mère Ste Antoinette.* Un jour que je me plaignais de *Mère Ste Julienne,* / / — Ce

2565-2569 I pour *arranger les choses. Mais* c'est *difficile* de faire comprendre ça à *Mère Ste Julienne.* / / Nous eûmes plusieurs conversations *qu'elle terminait* toujours par *un* encouragement

2572-2575 I marierez et je serais surprise que vous ne sachiez pas bien choisir. — Mère *Ste Julienne* voudrait que je fasse une *sœur.* / / *Mère Ste Antoinette* éclatait

2577-2581 I répandit, *au pensionnat,* d'échanger des visites *la nuit.* Nous <...> ressassées — nous échangions

2580 III devaient [R *pour ma part et pour la part des autres probablement* A *à coup sûr dans mon cas et, très probablement dans celui des autres,*] presque

2584-2586 I méfier *car* elle était *le chouchou numéro 1 de Sœur Ste Julienne.* / / La nuit suivante

2587-2592 I croquer *toutes les deux.* Puis, elle *se mit à me raconter que,* pendant les vacances de Pâques, son petit voisin l'avait embrassée. / / *Comme ceci,* dit-elle *en m'embrassant la joue avec bruit.* Et toi, c'est comme ça que Jean-Marie t'embrasse? / / — Oh non! répondis-je d'un ton supérieur. *C'est comme* ça

2594-2600 I bouche, *sans* bruit. En même temps, je laissai errer ma main sur sa poitrine *inexistante.* C'est peu de dire que je n'aurais laissé aucun *Jean-Marie* se permettre *ce geste-là. Mais* cela <III R *Mais cela* A *Cela*> s'inscrivait

dans ma mythomanie : j'étais *aimée passionnement* et je voulais le prouver. *Sans* penser <...> bonbons *acidulés* et j'allai

2603 III bureau de la [D *s* S *S*]upérieure. Mon

2604-2607 I attendait. / / Vous allez partir avec votre père, dit la *bonne* sœur. / / *Sans plus, j'*allai mettre mon manteau et je rejoignis mon père à sa voiture. J'étais *at* [A *t*] *errée*, car

2609-2611 I mourir. / / *Une fois assise dans la voiture, j'appris* que j'étais chassée

2610 IV Mon père *garde* <IV[a] D *garde* S *garda*> <texte rétabli d'après III et IV[a]> le silence

2613-2617 I jurai *à mon père* que je n'avais rien fait *de ce genre*. J'avais beau jurer, [R *mon père* A *il*] ne me croyait pas. *Soudain* j'eus une inspiration que je n'oserais qualifier de céleste. / / — Les sœurs me détestent, dis-je, parce *que nous ne faisons* jamais

2619-2626 I font des dons... / / *Sous l'effet de cette menace, l'amour que mon père portait à ses sous ne fit qu'un tour, si je puis ainsi dire.* Bref, quand nous descendîmes de *la* voiture, il était *tout à fait* passé de mon côté. *C'était le but qu'il fallait atteindre.* Autrement, une fois les jeux commencés, il m'aurait été difficile de les interrompre. *J'*eus bien

2628-2635 I Des dons! *En plus de l'argent qu'on leur paie pour la pension!* / / Mon pauvre père *n'en revenait pas* <III R *n'en revenait pas* A *était dépassé*>. [R *À la rentrée de septembre, il changea mes deux petites sœurs* [R *de pensionnat* AR *d'institution*]]. Fort heureusement, *dans toute cette histoire, il semble que la petite scélérate* n'avait pas *dit un mot de* ses références *ni des* miennes. Je suppose que pour ne pas avoir à parler de son petit voisin, elle se résolut à taire l'existence de *J.-M.* / / [R *J'en avais donc fini avec les bonnes sœurs.*] Après plus de dix ans

2636-2637 III dernière année [R *, mais* A *(tant pis,*] après le mois de mai on n'étudie plus [R *. Je* A *), et je*] partais

2636-2650 I année et je partais sans ce que nous appelions pompeusement [R *des* A *un*] parchemin [R *s*], *mais, de toutes façons* je [R *ne l'* A *n'en*] aurais pas eu, car il fallait payer *cinq dollars* pour l'obtenir et il y avait déjà plusieurs mois que, [A *pour cette éviter cette dépense*], mon père [R *m'avait empêchée de donner mon nom*] m'avait *empêchée* de m'inscrire aux examens. Et puis, qu'aurais-je fait d'un *brevet*? Travailler? Grâce à Dieu, les filles de mon père n'auraient jamais *le droit* de travailler, *comme ces filles de mauvais parents, ces filles perdues que l'on voyait dans les* bureaux. / / — Vous rendez-vous compte, <III D , S *?*> disait-*il, que ces* <III D *, que ces* S *. Ces*> filles-là

2652-2656 I que, *sauf les très laides*, les filles qui travaillent *se retrouvent enceintes tout de suite* après les deux premières semaines. [R *Malgré son avarice, il préférait, pour éviter cet ennui, se passer de l'apport que nous pouvions représenter.*] // *Il était d'usage*, quand

2657-2698 I cesse, que nous prissions des airs ébaubis, car nous devinions bien que, s'il voulait nous [R *faire* A *voir*] trembler sous la menace du déshonneur, il préférait que [R *ce fut* A *nous le fassions*] sans comprendre <...> l'était bien *plus* <III R *plus* A *davantage*>. Jamais tyran fut plus mal <...> et sa colère. *Chez lui, pas* trace <...> l'interrogatoire particulier [R *et successif*] de <...> consulter, [R *ce que le suivant et*] *les réponses du suivant comme du précédent.* Aussi nous prenait-il rarement en faute *mais* [R *on aurait tort de croire* [AR *qu'il avait*] *que cela était suffisant pour l'empêcher de crier du matin au soir* AR *nous talocher*]. [A *il se passait fort bien de nous prendre en faute. La conviction lui suffisait*]. [A <sur des feuilles supplémentaires, à l'encre bleue> *C'était un droit qu'il avait acquis en nous donnant la vie.* // *— Moi à qui tu dois la vie... toi qui me dois la vie.* // *Quand* <III R *Quand* A *Lorsque*> *je fus assez avertie pour comprendre à quoi je* [A *la*] *devais* [R *la vie*], *comment il se faisait que j'étais là, moi, un être humain, avec toute une vie* [AR *devant moi*] *à vivre et, au bout, une mort à mourir* <III R *mourir, au bout* A *mourir, à l'autre bout*>, *toute cette horreur imposée en échange d'un vif plaisir, tout seul, aux dépens d'une pauvre femme malade, apeurée, réduite à l'état d'objet dont on se sert et qu'on pousse du pied après, quand je compris que je n'étais que le résultat de cette* [R *amour*] *petite chose faite* <III R *faite* A *commise*> *sans amour, subie avec horreur* [A *et religion*] *d'une part, et menée avec haine d'autre part* <III R *d'autre part* A *de l'autre*> *de l'autre, je m'offris quelques bonnes* [R *séances de larmes* A *fureurs*]. *J'avais beau chercher un sens à tout cela, je n'y arrivais pas. Mon sort, et celui de tous mes frères et sœurs, m'apparaissait pire que celui des animaux. Au moins ceux-ci ne connaissaient pas* [A *entre eux*] *l'abjection et le mépris,* [R *la haine*] *ils ne faisaient pas leur petits par peur de l'enfer, ils ne savaient pas qu'en cédant aux sollicitations du désir ils condamnaient un être à subir la vie.* [AR *Par-dessus le marché on réclamait*] // *L'horreur de cette équation me confondait et quand, par-dessus le marché, mon père réclamait ma reconnaissance parce que son petit spasme m'avait amenée là où j'étais, la fureur* <III R *fureur* A *colère*> *m'étouffait. Comment ai-je pu aimer* [AR *après cela*] *plus tard trouver la chair bonne? Mystère! Ou peut-être est-ce simplement d'avoir si souvent entendu mon père répéter que l'amour est stupide et la chaire abjecte. Je l'ai dit souvent et je le répète: j'ai été sauvée par l'esprit de contradiction — par le mépris où je tenais chacune des opinions paternelles.*] // Pendant l'été

2698-2710 I un *autre* amoureux le premier <...> averti *oncle* Eugène et *tante* Berthe <...> une troisième voiture à la porte de la maison. Si *mon père* était arrivé *à l'improviste*...Mais il doit y avoir un saint patron des enfants martyrs

car cela ne se produisit jamais. Avant le dîner, ceux qui <III A *le*> le *pouvaient (moi,* je n'ai <...> sur moi), *jouaient quelques sets de tennis.* Nous mangions *très* tard, *puis* nous dansions. Nos invités *ne partaient pas avant* deux heures

2712-2721 I comme les autres! / / Il faut dire que, de temps à autre, il arrivait à mon père [R *de vouloir être comme les autres. Juste un peu, pas trop. Ainsi, le tennis nous avait été donné, je pense, parce qu'il* A *d'essayer de jouer les bons* <III R *bons*> *pères* <III A *bons*>. *Mais il était dit depuis longtemps qu'il ne pouvait rien faire avec mesure*] [R *Je viens de parler du court de* A *Ainsi ce*] tennis. *Mon père* nous l'avait donné <...> terminé, [R *cela devint* A *ce fut tout de suite*] évident

2724-2726 I tennis, *disait-il.* / / Les malades, les bien-portants, les fatigués, tout le monde

2730-2737 I bête. / / *Rapidement, il arrivait à la vraie colère et il finissait par faire entrer tout le monde dans la maison.* Puis, ce fut le billard qu'il installa au milieu du salon après avoir poussé tous les meubles près des murs [A <au verso> *de sorte que nous n'avions plus de véritable salon* <III R *, de sorte que nous n'avions plus de véritable salon*> *et que* <III R *que*> *cela nous incommodait beaucoup quand il était en tournée.*] <III R *.* A *et que nous voulions recevoir des amis.*> Dès le premier soir, il s'emporta parce que personne d'entre nous ne réussit de [R *ces* A *stupéfiants*] carambolages [R *stupéfiants dont on parle dans les livres* A *(cinéma)* AR *comme on en voit dans les parties de championnat*]. Précédemment

2742-2747 I d'incompréhensibles, et *d'*<III R *d'*>interminables, instructions *qui nous avaient été* <III R *qui nous avaient été* A *,*> fournies <...> des *motifs* à *ses colères.* / / — Je fais

2748-2760 I jeu. [A *C'était vrai — parce que nous ne pouvions nous résoudre à trouver rien*] / / *Là où ça devenait dangereux, c'est quand* il se mettait en tête de nous montrer ce qu'il pouvait faire, lui. Au billard, il déchira le feutre dès son premier essai, ce qui *nous valut* une distribution de taloches. *Un* de nous l'avait fait sursauter en se mettant à parler, l'autre *l'avait bousculé* et le troisième <...> *tête dès la première balle qu'il manqua. Nous* lui avions servi de mauvaises balles. / / Car mon père

2761-2768 I erreur. *Si parfois* il se trompait de façon trop évidente, il en avait pour des semaines à *essayer de prouver qu'il avait eu raison,* à trouver <...> qui *n'était jamais, ai-je besoin de le dire, le cas.* / / Je me

2771-2777 I père [R *qui avait été faire* AR *était parti* A *qui venait de sortir pour faire*] le tour <...> maintenant? / / [R *Ce doivent* A *Ça doit*] être des coquilles [A *, répondit ma sœur*]. / / À ce coup

2779-2789 I Mais dis-moi <...> trompé, *dis-moi etc.* // Il semblait <...> ceux qui *lui tombèrent sous la main,* il sortit *enfin* pour aller *chercher le corps* du délit <...> Il devint *violet* <III R *violet* A *pourpre*> et les rejeta <...> s'en fut *dans le* verger <...> dit-il *tout à coup* quelques jours

2793-2815 I continua mon père, *je saurai un jour ce qu'il en est,* comme d'habitude <III père. [R *Un jour, je saurai la vérité, comme d'habitude.*] Il>. // Illusoire habitude, s'il en était [D . S *I*] Après *des* incidents *de ce genre,* nous *riions comme des folles dès qu'il avait* <III R *ait* A *eût*> le dos <...> L'un d'*entre* eux, surtout, a *beaucoup* contribué <...> donnait *aussi* de psychologiques. *L'éducation des enfants de ses* [R *fervents* A *(adeptes)*] *le préoccupait.* Les filles, *disait-il,* sont hystériques de naissance; leur faibles cerveaux se laissent abuser par des fantasmes. *Elles* croient voir <...> leur [R *arrivait*] arrive de voir passer des souris là où il n'y en a pas. Aussi, si

2812 III sont [R *bonnes* A *utiles*], ne se

2819-2831 I venu. // Tiens, une souris <...> folles. *Voilà une* <III R *une* A *la*> preuve, bla-bla-bla... // *Aussitôt qu'il eut le nez replongé dans son journal,* Dine [R *se*] *s'en fut* chercher [R *une trappe*] un piège, l'appâta et le disposa silencieusement. Trente secondes *après,* elle prenait une souris <...> elle [A *en*] avait attrapé toute une famille [R *de souris*], cinq ou six cadavres bien alignés au pied du [R *calorifère* A *radiateur*]. // — Quels

2837 I poussa *rageusement* du pied

2840-2849 I d'avoir *suscité*[R *e*] ces <...> siècle de *lumières. Combien de pauvres femmes ont été brûlées pour moins que ça?* [A *sur les bûchers de l'Inquisition!*] // Pour

2849-2857 I de *lui* <III A *-même*> — toujours <...> histoire [R *de souris*] il n'en conserva <...> lancer le [A *s*] mot [A *s*] [A *«fille*] *hystérique* [A*»*] à tout moment, et [R *c'est un* A *ce sont des*] mot [A *s*] qui [D *fait* S *font*] plaisir à *une bouche masculine.* // *Certaine* année

2858-2862 I d'hiver. *Un* dimanche <...> aperçut la bête, point trop grosse, qui filait se cacher

2865-2871 I Pourquoi *fermes-tu les portes? Tu veux t'enfermer dans la cuisine?* // — Chut! répondit <...> père [R *de toute la force de ses poumons* A *en bouleversant tables et chaises*] <III A ,> ce qui eut pour résultat de *faire sortir de sa cachette* et *courir en tous sens l'ennemi traqué.* // Mon père

2871-2874 I vitre [A *et une ampoule électrique*] au passage [R *puis* [AR *et*] *une ampoule électrique*] puis, perdant pied, [R *il*] *tomba sur le coin de l'évier et se fendit le front.* [R *Pendant* A *Durant*] *ce temps,* au moyen d'un autre balai, ma sœur avait tué le rat. // *Mon* père s'assit

2879-2921 I décrit, en *pleurant*, une bête énorme. *Il* était entré dans la cuisine tout doucement, mais elle l'avait tellement bousculé *(!)* qu'il [A *n'*] avait pu [R *faire autrement que* A *éviter de*] casser la vitre et l'ampoule. Une semaine ne s'était pas écoulée que, *l'assassin du rat*, c'était lui. / / [A <à l'encre bleue sur des feuilles supplémentaires> *Une autre fois, ce fut* <III A *le tour de*> *ma sœur Marguerite qui fut* <III R *qui fut* A *de se voir*> *dénoncée comme la minus* <III A (dans la marge) «italique»> *de la famille. Dans la salle à manger, nous étions éclairés par un lustre à trois chaînes. Il n'est pas droit, ce lustre, grogna mon père un de ces soirs où il cherchait de par toute la maison des motifs pour nous dévorer. / / Et le voilà grimpé sur la table à détacher les chaînes, et nous, grosses bêtes tout autour à le regarder faire comme si nous n'avions pas su de reste que mieux valait être loin quand il manipulait des objets cassants. Quand la conque de porcelaine lui glissa des mains, elle frappa d'abord la table sans se casser, rebondit comme une balle de caoutchouc jusque sur la poitrine de Marguerite et s'émietta enfin, sur le parquet. Pauvre Marguerite! Qui donc avait foutu* <III R *foutu* A *fichu*> *à* [R *mon* A *son*] *père une fille aussi bête, une idiote vraiment, une empotée et tout et tout sans compter le prix du lustre dont on entendit aussi beaucoup parlé. / / Quand nous sortions en voiture, il était, je l'ai déjà dit, défendu de parler. Mais il était triplement défendu de révéler l'existence d'un obstacle qui nous semblait échapper à l'attention de mon père. Même le* <III R *Même le* A *Le*> *plus petit «oh» était vertement reçu. / / — Tu me prends pour un aveugle? Insolent! Vaniteux! Imbécile. / / Nous restions donc aussi silencieux que possible même dans les plus dangereuses conjonctures. Et Dieu sait s'il s'en produisait car l'attention et la prudence ne faisaient guère partie du tempérament paternel. Souvent, si l'obstacle était mouvant, celui qui le remuait le déplaçait à temps. Si l'obstacle était fixe et autonome, nous rentrions parfois dedans. / / C'était le plus ordinairement Benoît qui encaissait / / — Pourquoi ne m'as-tu pas averti? Je comptais sur toi. Est-ce qu'il n'est pas entendu que tu surveilles la droite. Est-ce que je ne t'ai pas dit mille fois de tenir l'œil ouvert? / / Attention il y a une bicyclette / / — Et alors? Tu me prends pour un aveugle, etc. / / Moi qui vous parle j'ai vu ça trois fois dans une même promenade! Après ça, on aime autant ne rien savoir sur l'hérédité!*] / / Il n'a jamais compris

2922-2958 I dix-huit *ans*, vingt ans, il *pensait toujours nous faire croire ce qu'on peut faire croire à un petit de quatre ans.* [A <à l'encre bleue sur une feuille supplémentaire> *Ce qu'on peut tenter de faire croire à un petit de quatre ans... Comme je n'ai pas eu d'enfants, que je n'ai pas eu l'occasion de passer dans l'autre camp, j'ai conservé, là-dessus, la mémoire bien fraîche: quand c'est l'enfant qui a raison, il ne sert de rien de vouloir lui faire croire qu'il a tort. Et si, par-dessus le marché vous* [A *les parents*] *l'empêchez* [A *ent*] *de parler, d'expliquer pourquoi il pense avoir raison, alors là, j'aime autant* [R *vous*] *le dire, le sentiment qu'il ressent est si peu flatteur* [R *pour vous*] *qu'il vaut mieux ne pas lui donner de nom. Ce dont l'enfant est assoiffé ce n'est pas* [R *seulement* A *surtout*] *de tendresse, de caresses,*

de cadeaux, mais de justice. Oui, assoiffé de justice. J'ai eu soif! / / À la base de son injustice, il y avait, chez mon père, une profonde ignorance de ce qu'est le développement mental d'un enfant. Ce n'était pas faute d'en avoir eu beaucoup, mais faute de les avoir regardés grandir avec intérêt, avec amour. [R *Il pouvait accuser un enfant de 10 ans d'avoir crayonné un mur à la hauteur / /* [R *C'était*] *Sans* [A *la moindre*] *hésitation* [AR *qu'*] *il nous accusait* [R *sitôt accusé sitôt puni*] *à 10 ans, d'avoir crayonné* [D *un* S *le*] *mur même si les crayonnages étaient à la hauteur physique et mentale d'un enfant de trois ans.* [A *En outre, comme nous étions*] *sitôt accusés sitôt punis, il n'était absolument pas question que nous fussions innocentés. Un enfant puni reste coupable. Ce qui est fait est fait et un père de famille — peut-être pas les autres mais lui en tous cas — est infaillible de droit divin. Si notre innocence devenait trop évidente, sa mauvaise humeur ne connaissait plus de bornes. / / — Ne t'imagine surtout pas que tu as été victime d'une injustice. Dieu a voulu que tu sois puni pour une autre sottise dont je n'ai pas eu connaissance. / / Il s'éloignait d'un pas rageur, puis il revenait. / / — J'ai parlé d'autres sottises dont j'aurais pu ne pas avoir connaissance, mais ne va pas t'imaginer qu'il y en a beaucoup qui m'échappent. Tu le sais : je finis toujours par connaître la vérité et je pense que tu ne pourrais pas citer une seule faute que tu as commise sans que je le sache!*] / / Après mon départ

2963-2971 I de *lettres.* / / — Ne mens pas. J'ai trouvé ton brouillon. / / *Ce disant,* il exhiba un *chiffon* de papier où ma petite sœur Thérèse, *âgée de neuf ans,* [A *alors que j'en avais seize*], racontait à une amie *qu'elle* jouait à la poupée, l'écriture et <...> d'un geste *superbe.* / / — Dis

2979-2980 I époque, *pour* te souvenir de ça.» Mais là intervenait, je pense, [R *le désir* A *et*] bien compréhensible, [A *le désir*] que

2983-2998 I d'adultes et, [A *de*] *cette tyrannie, même avec la fuite des années, il ne voulait* [R *en*] <III il [R *devait craindre* A *craignait*] d'être obligé de> sacrifier la valeur d'un fil. Il aurait voulu régir jusqu'à la moindre de nos pensées. Au reste, il *devait s'en croire* capable. Le parchemin, *à lui* <III R *à lui* A *qui lui avait été*> octroyé par le professeur L. A. Harraden [R *qui se qualifiait* A *où celui-ci se qualifiait*] *humblement* [D *de «* S *«le*] *plus grand hypnotiseur au monde* [R *qui ornait des murs du cabinet de travail,*] en faisait foi. Il y était *dit* que le récipiendaire <...> hypnotiseur [R *et qu'il était*] *entièrement* qualifié <...> quelque chose. Ce professeur Harraden *était* une nouille, n'en doutons pas, car je n'ai jamais eu connaissance qu'un seul d'entre nous *avoue* <III R *avoue* A *ait avoué*> autre chose que le mensonge tenu tout prêt. *Ce que j'appellerais le* mensonge à déclic automatique. Il *le* fallait bien <III Il fallait bien posséder [R *ce talent* A *cet art*] à fond> puisque

3002-3005 I sais pas. / / — Tu as souri. Tu penses à des saletés? / / Les réponses

3009-3013 I habitait [A *à*] l'île d'Anticosti. Si on parvenait à le pousser sur [R *cette* A *la*] voie <...> connaissions la <III R *moralité* A *morale*> qu'il *fallait en* tirer

3018-3022 I est... / / Pauvre père! *C'était* lui l'enfant et — quand j'aurai dépassé l'intolérante adolescence — je [D *ressentirais* S *ressentirai*] à l'entendre ainsi extravaguer [R *le* A *une sorte de*] sentiment — qui n'était pas de la tendresse, car on [R *ne*] n'en ressent pas pour [R *un enfant*] qui vous

3028 I Si [R *nous posions un bouton* AR *l'une d'entre nous posait* A *je posais*] un bouton à [R *son* A *mon*] corsage

3031-3045 I fait *le tour.* / / Il n'aurait pas fallu, *non plus,* que *notre bouton soit recousu* le dimanche. Cela n'était pas permis. Cependant, nous passions *presque tous* nos dimanches <..> le ciel <III A ,> [A *je ne dis pas*] fermait les yeux, [A *mais se réjouissait.*] S'il était en [A *grande*] colère <...> Il coupait [R *alors*] des trous <...> ce *petit* travail

3046-3066 I table, *il voulait aussi que toutes s'occupent de lui.* <III tout le monde [R *soit* A *fût*] à son service.> Au fur <...> manger <III A *d'*> *un* plat encore chaud. Nous avions beau *faire de tout,* il lui manquait toujours quelque chose. / / — J'aurais préféré des petits pois avec *cette viande.* / / Dine se levait et allait [R *faire*] réchauffer, en vitesse, des petits pois de conserve. / / — Je prendrais de la *mayonnaise.* / / Françoise se levait. / / — Ou plutôt de la sauce *tomate.* / / Je me levais. / / — J'aimerais mieux [R *du* A *mon*] pain grillé. / / Marguerite se levait. / / — *Le* repas n'est pas suffisant pour moi. Faites-moi donc *deux* œufs sur le plat. / / [R *Comme*] Dine n'[D *était* S *étant*] pas encore revenue, Françoise se relevait. / / Son appetit

3066-3072 I En <I,III [R *plus* A *dépit*]> des quatre ou cinq services, il lui restait <III A *toujours*> un coin <...> menteurs [A *comme nous*] deviennent *tous* voleurs [R *et*] qu'on <...> nous nous *pâmions de rire dans la cuisine en nous soufflant l'une à l'autre:* / / — On

3075-3105 I trente livres. Là-dessus, arrivait le Carême. *Chaque année,* il suivait <...> faire [R *Carême* A *pénitences*]. [R *Il semblait croire que* [AR *de*] *là-haut, on ne le voyait pas se peser tous les jours et qu'on inscrivait* [R *sa diète* A *son désir d'amincir*] *à la colonne des pénitences.*] [A <au verso> *Il* [R *avait l'air de croire que parce qu'elle était suivie pendant le Carême* A *croyait qu'*]*on se laisserait abuser, là-haut, par cette cure d'amaigrissement et qu'on la lui inscrirait au compte des pénitences*]. Ignorant *de* <III R *de*> toute mesure, *pendant quarante jours il se laissait mourir de faim.* Non seulement son humeur *en* était aggravée, en *ces sortes* de *choses,* l'aggravation est *toujours* possible, mais sa santé *en* souffrait. Une année, il fit une maladie de carence *qui se manifesta* <III R *qui se manifesta* A *manifestée*> par <...> de parler de <...>

médecine et *nous connaissions maintenant tout ça par cœur* — laissa traîner sur son bureau. [A *Ce qui nous fit une fois de plus mourir de rire.*] Nous

3105-3113 I donc *venir, chaque année,* la Sainte Quarantaine avec effroi. *À la fin,* nous eûmes la bonne idée de lui laisser entendre que *ses privations* le faisaient paraître peut-être pas plus vieux, [A *non,*] *mais* moins jeune et il cessa de faire pénitence, *mais* pendant sept ou huit ans [R *il y eut, en* AR *avait* A *nous aurons eu*], <III R *eu*> outre *des* <III D *des* S *les*> *autres* rythmes qui présidaient à notre vie, celui *des jours de Carême et des jours ordinaires.* / / En effet

3115-3132 I jours *chômés;* la saison des voyages et l'autre. Quand la balançoire était en bas, nous attendions qu'elle remonte *avec une infinie patience.* Elle atteignait <...> nombreux. Même après <...> thermostat. Pour nous empêcher <...> dissimulait [D *des* S *les*] *tuyaux* <III R *tuyaux* A *conduites*> [R *d'eau chaude*] où passait l'eau chaude [A <au verso> *Quand ce thermomètre marquait plus de 70 il allait baisser le thermostat.*] / / Vivement

3133-3138 I bureau, *après avoir mis,* [R *comme je l'ai raconté,*] la clef de l'appareil de radio dans sa poche il baissait le thermostat au plus bas. *Derrière les rideaux, nous le regardions partir.* Quand *il* démarrait <...> thermostat. / / Vint

3139-3147 I n'en *faisait* plus [R *de cette sorte* A *d'aussi secrets*]. / / — *Et alors,* dit *mon père* au vendeur, s'il n'y a pas de clef n'importe qui peut [R *l'ouvrir?* A *le faire jouer?*] / / Le vendeur <...> inintelligent. / / *Oui, fut tout ce qu'il trouva à répondre.* / / Au fond

3148-3204 I Nous *n'étions pas censés* l'utiliser quand [R *il* A *mon père*] n'était pas là et, lorsqu'il était là, il *nous le faisait fermer* dès <...> l'appareil était *réduit* <III R *réduit* A *condamné*> au silence. Quand j'aurai [R *dit* A *raconté*] <IV, IV[a] R ,> *qu'il avait* <III R , *qu'il avait* A *que mon père*>, pour [R *Il n'aimait pas non plus le mot maman, et le chanteur qui avait endisqué «Les Roses Blanches» (J'ai pris ces roses blanches pour ma jolie maman) nous a forcés bien souvent à écouter de nouveau toute l'histoire de la présumée damnation éternelle de notre famille maternelle*] son usage personnel, <III A *avait*> *transformé* [AR *ainsi*] les paroles de la Barcarolle des contes d'Hoffman <IV ! IV[a] R ! A :> <ponctuation rétablie d'après IV[a]> «Belle nuit, ô nuit d'amour» <IV *et* V[a] R *et* A *en*> <texte rétabli d'après IV[a]> «Belle nuit succède au jour» on comprendra que <I,III *Lucienne et Damia*> *étaient mal reçues.* <Note de l'auteur: «(Ici, chanson)»> [A <à l'encre bleue sur des feuilles supplémentaires> *Peu de gens se sont passionnés autant que moi, je pense, pour la chansonnette frs quand elle nous est arrivée* [AR *en*] *vers 1930. Auparavant, nous ne chantions guère, en français, que les mauvaises traductions des* [AR *succ*] *chansons américaines* <III R *que les mauvaises traductions des chansons américaines*> *sauf*

quelques exceptions qui franchissaient l'Atlantique on ne sait comment. [A *Puis tout à coup,*] *Les films français nous* [R *arri*] *parvinrent en même temps. Les Québécois, qui étaient* [R *sur les plans, sur*] *dans ces deux domaines-là, américanisés jusqu'à la moelle* [A *— bien plus que maintenant, on n'a pas idée —*] *furent stupéfiés. Les femmes s'extasièrent. Les hommes, qui voyaient là des modèles difficiles à imiter, décidèrent que les chanteurs et les comédiens frs avaient «de petites manières». À moi qui n'ai jamais aimé les grosses manières* [R *tout*] *cela plut tout de suite. Je passais des heures près de l'appareil à écouter* [R *et à chanter même*] *La Palma, Pizella, Jean Clément, Florelle, Henri Garat, suivis un peu plus tard, de Lys Gauty, Jean Tranchant, Guy Berry, Réda Caire* <III tous ces noms que la guerre a [R *gommés* A *effacés*]>. *Je savais toutes leurs chansons par cœur et il m'arrive parfois de me mettre à turluter un air venu des sous-strates de* [D *ma* S *mes*] [R *mémoire*] *souvenirs, avec les mots qui suivent... / / «Y avait un thé tango / / Avec trente-six négros» / / ou bien / / «Je ne sais rien de toi / / Oui mais toi / / Tu ne sais rien de moi» / / Des chansons un peu nigaudes, mais la mémoire ne connaît pas le choix.* [R *et le bon goût*] *Je me souviens* [R *du* A *de leur*] *premier film parlant «les trois masques» où jouait François Rozet, puis «Un trou dans le mur» avec Louise Lagrange, «Un soir de réveillon», avec Meg Lemonnier et Arletty, «Dactylo» et «Les Petites de Montparnasse» avec Marie Glory — «La tendresse» avec Marcelle Chantal. Presque tous ces films avaient une chanson-thème et les comédiens en ce temps-là devaient savoir chanter. / / Je fus tout de suite* [R *émerveillée*] *séduite, dès la première chansonnette* <III R *la première chansonnette* A *le premier disque*> *que j'entendis, par l'interprétation des chanteurs, l'importance qu'ils donnaient au texte, leurs intonations. J'étais habituée aux chansons américaines que l'on débite à la moulinette.*] / / *L'attitude de mon père vis-à-vis l'amour restera un des mystères de ma vie. Primo, il ne voulait pas que nous* [R *en*] *sachions quoi que ce soit à propos de l'amour. C'était une chose* abjecte, d'accord, mais surtout et avant tout *une chose* ridicule

3197 III j'osai [R *dire*] laisser entendre [R *devant lui* A *devant mon père*] que

3205-3230 I mari. / / Il n'était jamais question de *l'obligation* [R *d'* A *qu'a*] *un homme* [D *à* S *d'*]aimer sa femme. Pas question, non plus, qu'une fille *soit amoureuse d'un* garçon. [R *Il semble que, pour lui,*] *l'amour était* [R *une chose* A *un*] *sentiment que* [A *seules*] *les femmes* [R *ne devraient se ressentir pour leur mari*] *devaient éprouver mais qu'elles ne* [R *pou*] *devaient commencer* [R *à l'* A *d'*] *éprouver* [R *que lorsque* AR *qu'après* A *que*] *la date du mariage* [R *était* A *solidement*] *fixée.* [A <au verso> *Au surplus, cet amour* <III surplus, [R *si amour il y avait* A *dans les cas où l'amour était acceptable,*] il> *devait être de l'espèce qui* [R *induit* A *se traduit*] *en soumission* [R *obéissance, domesticité*] *sujétion et servage et non en ardeur.*] *Toutes les contradictions* découlaient, je pense, de *ce premier sentiment contra-dictoire: faire* l'amour n'est *vraiment*

permis qu'aux hommes, *cela dégrade les femmes*, [R *il n'y a* [R *que*] *quand même pas* A *et comme il n'y a pas*] moyen de [R *faire* A *s'arranger*] autrement, [R *et* A *et qu'il faut bien les associer à la chose*], *on ne sait plus quoi faire de ces principes quand il s'agit de sa mère ou de ses filles.* // J'eus

3221 III devenir [R *des*] roulure[R *s*]. Quinto

3229 III qui [R *parlait* A *parlât*] d'entrer

3230-3243 I amoureux *à l'automne* de l'année de mes seize ans. *C'était un camarade de celui de ma sœur aînée.* Il était étudiant <...> beaucoup. *Le pauvre, c'était* bien la seule qualité que j'acceptais de lui reconnaître. Je m'aperçois <...> de l'œil sans humour et sans indulgence. Pourtant, [R *je pense qu'il était bien inoffensif* A *il était doux* [AR *et*], *bon et pas bête*]. *Ce qui* ne m'empêcha pas, *la première fois qu'il y prêta le flanc,* de le jeter par-dessus bord. Ah! on n'allait pas me traiter comme maman avait été traitée, moi. Par-dessus tout je ne pouvais souffrir les hommes qui <III aim[R *ai*]ent> les femmes

3247-3251 I père estimait qu'une femme est tenue *d'avoir les cheveux longs,* non pas parce [R *qu'il*] que c'est beau, mais parce que [R *c'est*] sa condition de femme [R *qui*] l'exige. Encore maintenant, je dois l'avouer, quand une *femme* <III R *femme* A *amie*> me *dit que son mari ne veut pas qu'elle se coupe* les cheveux, la colère

3252-3263 I tête!» [A <au verso> *Cependant, je rêvais sans cesse de mariage car je n'entrevoyais pas d'autre possibilité d'évasion. Mais tous mes rêves étaient comme baignés d'intolérance, toutes mes prévisions tournaient à l'inflexibilité. Je ne me laisserai pas faire. Je n'endurerai rien. Je ne serai l'esclave de personne.* <III Sur l'esclavage, je me donne raison. [R *Mais il* A *il*] y avait> [AR *Bien que* AR *d'accord* A *Mais j'avais tort lorsqu'au*] *au fond de moi, je nourrissais* [R *l'espérance de*] *l'assez vilain projet, si je mettais la main sur un mari, de le faire payer pour toute l'espèce* [R *des maris*] *et, mariée jeune, j'aurais fait comme je l'entendais. La chance a voulu que je me marie à 31 ans. Ça n'était pas un an trop tard.*] // Un matin

3263-3271 I cet *automne,* ma tante, la sœur de mon père <III A ,>, téléphona à la maison. Ma sœur *Dine* avait été vue dans un restaurant <III R *avec un* A *en compagnie d'un*> garçon <...> qu'elle *avait «quelqu'un»* <III R *avait* A *était courtisée*> ou ma tante *donnait* le morceau <...> pauvre *garçon* et lui mit le marché en *mains*: il venait [R *la voir*] faire sa cour devant mon père ou, sinon, tout était fini. // — Bon, dit *Louis,* j'irai

3273-3280 I Louis serait [R *le frère d'*] l'ami du frère d'une [R *jeune fille que nous connaissions*] ancienne compagne de pensionnat [R *que* A *et*] Dine avait rencontré tout ce monde *ensemble,* en revenant du parloir. Il fallait <...> sur le scénario. // L'après-midi

3280-3282 I dîner. Nous <...> plats qui *semblèrent* lui plaire

3285-3295 I Je voudrais [D *lui* S *vous*] parler... *J'ai reçu un appel d'un* garçon qui voudrait venir me voir... // Un garçon? Où l'as-tu connu? // — En revenant du parloir. *C'est* l'ami du frère d'une de mes compagnes de *pensionnat*. Ils *étaient* [R *tous les*] en voiture, *elle* m'a reconnue... // — Cette fille était en voiture avec un garçon? Ma pauvre enfant, [R *tous*] ces gens [R *là*] m'ont l'air assez *étranges*. // — Mais <...> nous [R *en*] avions

3296-3311 I Bref, *Louis* fut agréé. Le reste de la semaine se passa en conseils [A *paternels*] de tous genres. D'abord, demander tout de suite à ce garçon s'il *avait* <III R *avait* A *nourissait*> des intentions sérieuses. Ensuite, *ne pas le laisser entrer dans* la maison s'il avait l'outrecuidance de se présenter quand mon père *n'était pas là*. Au bout de *24* heures <...> enfants [A *et l'obligation d'allaiter les petits de façon que le mari puisse se satisfaire sans que sa femme soit tout le temps enceinte. C'était le système* <au verso> *que mon père avait imposé à maman sans quoi je vous* <III R *vous*> *raconterais l'histoire de 14 enfants-martyrs au lieu de 7.*] // Le dimanche

3311-3313 I dîner, *Louis* arriva <...> d'abord. *Puis* nous

3315-3319 I et [R *l'* A *avec des*] *air* [A *s*] *timide* [A *s*] [R *d'une* A *de*] *jouvencelle* [A *s*] qui n'[D *a* S *ont*] jamais [R *vu* A *regardé*] un garçon de [R *très*] près <...> autour de *la* table en faisant semblant de jouer aux cartes. Dine et Louis s'assirent à chaque bout *du* <III R *du* A *d'un*> divan

3327 I un *grand* soulagement

3332-3337 I à l'avenir, pour *présenter nos conquêtes à mon père que le mariage* [R *fut* A *soit*] *décidé*. Un fiancé a la grâce d'état. Autrement mieux valait nos hivers habituels, *nos hivers mortellement ennuyeux*. // La seule

3337-3529 I compter [A *toute l'année, c'*] était la lecture. [R *Clandestine, bien entendu.*] [A <à l'encre bleue, sur des feuillets supplémentaires> *Il y en avait deux espèces: la clandestine et* [R *l'autre*] *la permise. Celle-ci était pour la plus grande part constituée par les Annales de la Bonne Sainte Anne et divers bulletins paroissiaux. Dans la plupart de ces* [R *publications, il y avait* A *brochurettes, on tenait*] *ce que je n'* [D *oserais* S *ose*] *appeler courriers du cœur tant tout ce qui peut se rapprocher du cœur y était absent.* <III absent. [R *J'aime un jeune homme*] c'était> *Cela aurait pu s'appeler «L'Inquisition chez soi» par exemple, ou «Interdiction de tous genres et pour tous». On y lisait toujours de pathétiques histoires de mères de famille, genre «J'ai douze enfants, je suis très malade, mon médecin m'assure que je mourrai si je deviens de nouveau enceinte.» Histoires à qui les réponses tombaient piles: «Faites votre devoir, madame, Dieu y pourvoira.» Nous lisions cela ensemble mes sœurs et moi.* // — *C'est gai, le sort des femmes.* // *Que des millions de femmes se plient à ce destin effroyable et depuis des siècles et pour des*

siècles encore me remplissait d'une rage écumante. Je ne comprenais pas que ces idiotes-là [R *prennent* A *se donnent*] *le mal d'écrire aux Annales pour se faire confirmer une sentence de mort qui pesait sur elles depuis si longtemps. Il y avait donc tellement de gens qui croyaient vraiment à la vérité de tout cela? / / Pour me consoler, dès que* [R *Mon père quittait la maison* A *je pouvais me soustraire à la surveillance paternelle*], *je me tournais vers l'autre lecture. La clandestine.*] *La plupart des livres que nous lisions* nous étaient prêtés par des *ami*[A *e*]*s* [A *, ou leurs frères, ou leurs cousins*]. Il y avait de tout et je pense que ces [R *amis* A *gens*] nous passaient <...> part, *je mis la main sur* de drôles <...> Delly. La douce vierge pauvre qui finissait par épouser son cousin riche après avoir éliminé l'héritière au cœur sec *et* la fille entretenue qi refilait ses sous à son amant de cœur *m'émouvaient autant l'une que l'autre* pourvu que je les aie trouvées *dans un livre. Ce n'est guère avant l'âge de* vingt-cinq ans *que je réussis* à mettre de l'ordre dans *tout ça.* [A <sept feuillets supplé-mentaires, à l'encre bleue> *Au démeurant, il me faudra bien attendre cet âge-là pour* [R *mettre un peu d'ordre dans*] *être capable de penser un peu juste et toute seule. Et encore! Quand j'aurai avoué qu'à vingt-cinq ans, j'étais fasciste et antisémite, on peut bien reporter* <III A *d'un an encore*> *ma capacité de mettre deux idées* [R *bout à bout*] [R *à 30 ans*] *d'un an encore. Assez sottement, il* [A *me*] *faudra attendre la défaite de la France pour que je revienne de mes errements politiques. / / Nous étions plusieurs à errer. À droite, à gauche, dans tous les sens. Même le chemin de la vérité nous* [R *était* A *aurait été*] *errement puisque nous* [R *ne savions*] *n'aurions pas* [A *su*] *ce que nous y faisions. Moutons, le dernier qui nous appelait était celui qui avait raison. La lecture de Gide suffisait à faire pencher à gauche et celle de Maurras à droite, et avec le lecteur, ses parents, ses amis. À moins que l'esprit de contradiction n'intervienne. En effet, il est assez fréquent, ici, de devoir ses convictions politiques au seul désir de n'être pas comme un tel. J'ai vu ça de près. Mon grand-père paternel* [A *et toute sa famille avec lui*] *était conservateur. Après une mémorable dispute* [R *entre lui et* A *entre les 2 hommes*] *mon père devint libéral, et c'était bien la chose la plus risible du monde de voir cet homme d'extrême extrême-droite voter libéral et se croire libéral parce que son père était conservateur et qu'ils s'étaient disputés tous les deux.* [R *Les disputes de mon père avec les membres de sa famille ont toujours entraîné des résultats.*] *Pour notre part, nous les enfants de mon père, étions comme lui de fervents libéraux. / / Pas par conviction. Nous ne nous demandions pas qui avait tort et qui avait raison* [A *et nous n'avions aucune envie de faire comme lui et changer de parti pour n'être pas dans le sien.*] *Nous ne voyions que deux choses: le parti* [R *libéral en pl*] *au pouvoir était libéral, il employait mon père parce* [R *qu'il était*] *que celui-ci* [D *était* S *votait*] *libéral* [A *et l'*] *arrivée au pouvoir* <III R *au pouvoir*> *des conservateurs aurait probablement* [R *entraîné la mise à pied de mon père*] *forcé* [A *mon père*] *à changer d'emploi.* [R *et alors, adieu les voyages paternels*]. [R *Qu'*] [D *aurait* S *Aurait*]*-il retrouvé un* [R *autre emploi* A *travail*] *comme le sien, un*

[R *emploi*] *travail qui* [R *l'aurait amené* A *le promenait tout l'été*] *à l'autre bout de la province? Rien n'était moins sûr, aussi étions-nous de fanatiques libéraux. Mais la pensée* [R *libérale*] *n'y avait rien à voir.* / / *La pensée! Pauvre de moi! Ce n'était pas seulement en politique que mon incapacité à penser me faisait souffrir. C'était en tout. Très peu de temps après ma sortie du pensionnat, je m'aperçus que je ne savais rien, que je n'étais éveillée à rien, que je n'aurais pu nommer aucun grand écrivain plus jeune que Victor Hugo, que je ne savais pas ce qui se passait dans le monde, que je ne savais pas comment m'y prendre pour découvrir ce qu'il fallait savoir et qui était l'héritier de Victor Hugo. J'étais le fruit de la plus* [R *complète* A *flagrante*] *médiocrité et je n'avais même pas le bonheur de l'ignorer.* / / *Un banal incident m'avait dévoilé ma sottise et mon ignorance. Je déjeunais, un jour, dans un restaurant de Québec. A la table voisine, deux hommes discutaient. Je les entendais bien mais* [R *après quelques minutes*] *je ne comprenais rien. Ils parlaient français et je savais tous les mots qu'ils employaient mais* [R *je ne comprenais pas de quoi ils parlaient*]. *Je n'arrivais pas à saisir le sujet de leur conversation. Souvent, ils nommaient un écrivain, ils citaient un titre* [R *Pas une fois il ne s'agit*] *toutes choses et gens qui m'étaient inconnues — chaque fois. Qu'on me comprenne bien. Ces deux hommes ne faisaient pas étalage de leur* [R *s*] *connaissance. Ils conversaient simplement, sans s'apercevoir que je les écoutais.* / / *Quelques semaines plus tard, je passai une partie de l'après-midi à la librairie Garneau* [R . *Je vois encore, frais à la mémoire, quelques* A *où je trouvai à feuilleter des livres*] *cités par mes voisins de table. Je lisais et c'était comme un code* <III A *secret*>. *Pourtant, ces deux hommes, ils avaient compris* [R *, eux*]. *Pourquoi eux et pas moi? Fort assurément parce qu'on leur avait donné des clefs qu'on ne m'avait pas données* [R *à moi*]. *Au fond, qu'est-ce que je savais après 10 pauvres années d'étude avec des bonnes sœurs qui pensaient* [R *bien plus* A *seulement*] *à nous faire obéir, obéir, obéir, à nous «briser le caractère», à nous faire suivre le règlement, à nous rendre* [R *humbles* A *serviles*] [D <illisible> S *dévotes*], *résignées, prudes,* [AR *et jamais* R *qu'à nous donner l'amour du savoir, l'amour de* [R *l'étude pour ce qu'elle est* R *l'étude qui est la clef de tout* R *du bien* R *la morale et non de l'hypocrisie*] *Rien. Je ne savais rien et je vois mal comment il en* <III R *en*> *aurait pu* <III A *en*> *être autrement. Quel système! Pendant ces dix années, je n'avais rencontré personne* [A — *sauf Mère du Bon Conseil, mais j'étais si petite, il y avait si longtemps —*] *pour* [R *me dire*] *m'expliquer que l'étude* [R *et le savoir qui en résultait étaient* [AR *est*] *chose* [R *s*] *aimable* [R *s*] *que l'étude était la clef passe-partout, que j'avais tout intérêt à employer cette clef toute ma vie*] *est chose aimable* [R *que c'est une sorte de clef qu'on doit manier toute sa vie*]. *De par ma nature, j'aimais l'étude* [A . *mais*] [D *J'avais* S *j'avais*] *fini par la considérer comme une* [R *sorte de*] *punition attachée au crime d'être un enfant.* [A <dans la marge gauche> *crime effroyable puisque je le payais de tant d'autres façons*] [R *Une punition dont le terme approchait avec la fuite des années. Encore trois ans, encore deux, encore un!*]. *Personne ne*

m'avait dit que l'étude doit être aimée et aimée toute la vie et que ce que j'apprenais n'était qu'un mince début. Au contraire: on ne [R *me*] *m'enseignait rien et ce rien était tout ce à quoi j'avais droit. Ce rien était mon bagage jusqu'aux portes de l'éternité. Au fond,* [A *c'était*] *là* [R *était*] *tout le problème.* [R *Nous n'étions* A *Je n'étais*] *censée exister que face à Dieu, qu'en fonction des rapports «humain-Dieu», les autres humains n'existaient pas,* [A *en marche vers l'éternité*] *face à Dieu, personne autour, petit objet en transit, je n'avais vraiment pas besoin de* <III A *rien*> *savoir quoi que ce soit* <III R *quoi que ce soit*>, *je n'avais besoin que d'être bigote.* [A <au crayon> *Je crois* [R *fermement*] *que je ne suis pas vaniteuse et si je dis que je ne suis qu'un être moyen, je pense bien le dire sincèrement. Ce qui m'enrage, c'est de n'avoir pu explorer à fond cette modeste moyenne.*] / / *Souvent,* [A *j'entends*] *des hommes se plaindre* [R *de* R *d'avoir souffert*] *de n'avoir rencontré eux aussi que médiocrité chez les bons frères ou les chers frères qui leur ont fait la classe. Je veux bien. Mais nous alors, les filles! Au moins, il était acquis que les garçons devaient en apprendre assez pour gagner leur vie. Nous, les filles, nous n'avions à gagner que le ciel et, pour gagner ça, moins on en sait mieux c'est* <III R *C'est* A *cela vaut*>. / / *À cette époque, aucune* [R *fille* A *femme*] *ne fréquentait l'université et le cas de la première audacieuse qui voudra forcer les portes d'une faculté fera parler tout Québec. Était-ce bien la place d'une jeune fille? Et quelle responsabilité pour les parents qui permettaient à leur enfant de se fourvoyer dans un milieu si peu en accord avec la vocation féminine! Et que pouvaient bien penser d'elle les compagnons de l'audacieuse?* [A <dans la marge gauche> *Et le cerveau féminin, comment réagirait-il à ce traitement inhabituel?*] [R *Autant de* A *Toutes*] *questions* [R *à quoi chacun que toute la ville*] *que la moitié de la ville posait à l'autre moitié. Les réponses étaient diverses sauf sur un point où tout le monde s'entendait: pas de mariage possible pour la fille. Jamais, jamais, jamais, aucun homme sur la terre québécoise ne voudrait épouser cette savante.* / / — *Et pourquoi, s'il vous plaît? demandais-je aux garçons qui venaient chez nous et qui, presque tous, étaient de l'université Laval.* / / *J'obtenais en réponse des haussements d'épaules, des «Ben, voyons!» ou, quelquefois, des phrases toutes faites sur «l'organisation de la femme».* / / *Là-dessus vinrent se greffer, quand il s'agit de la première étudiante en médecine, des questions de moralité, de décence, de pudeur. Comment parler de syphilis, par exemple, devant une jeune fille? Et comment prononcer les mots verge et testicule? Et le prépuce* [A *, alors ?*], *et les épididymes! Ne convenait-il pas d'exempter l'étudiante de ces cours?* [R *là*] *Mais à ce compte-là, ne devrait-on pas aussi l'exempter des cours où le professeur serait obligé de parler aux garçons, devant elle, de l'intimité féminine? Ne serait-ce pas effroyablement humiliant pour la pauvre fille que d'assister aux cours où l'on expliquerait* [A *aux garçons*] *le phénomène des menstrues, par exemple?* / / — *Ma chère! Je n'avais pas pensé à ça. C'est impossible! Im - pos - si - ble!* / / *Impossible. Nous n'avions pas droit à la culture, ni la spécialisée, ni la générale. Mais les maternités annuelles, les nuits blanches, les jours noirs,* [A *les allaitements*], *les*

lessives, les repas et pour finir l'éclampsie ou les fièvres puerpérales, rien à dire. Vocation féminine! / / J'aimais bien le travail manuel. Je n' [D *ai* S *avais*] *rien contre. J'estimais qu'une femme doit savoir faire une fine reprise, couper* [A *et coudre*] *un costume tailleur, monter une mayonnaise et rouler une ballotine,* [D *repeinturer* S *repeindre*] *un mur, planter un rosier,* [A *changer un pneu*] *et construire une maison* [A *pourquoi pas*] *si cela se trouve. Mais tant d'hommes peuvent faire cela* [R *ou autre chose*] *à qui on ne refuse pas le droit de penser pour autant. Pourquoi? pourquoi? / / J'avais eu le temps de m'en poser bien des pourquoi et des douloureux, mais c'était bien là le plus irritant. Pourquoi toute cette médiocrité? Et pourquoi n'avais-je pas eu le droit de choisir autre chose? Et pourquoi ne pouvais-je mettre la main sur les outils nécessaires, sur le rossignol qui me servirait à forcer la porte de cette damnée prison? En attendant, je continuais à lire les Annales de la Bonne Ste Anne ou les romans qu'on me prêtait.* [R *Toutes*] *Sottises* [A *pour la plupart*] *qui ne m'apportaient rien. C'est un grand crime.*] C'est un grand crime

3530-3537 I bibliothèque [R *bien agencée* A *ordonnée*] à la portée de [R *l'enfant, l'adolescent* A *l'enfant*] qui <...> pas. Lire [R *du Delly* A *«Esclave ou reine»*] à *25* ans et [R *du Victor Marguerite* A *«La Garçonne»*] à seize ans est également mauvais et presque aussi [R *ennuyeux*] déroutant. [R *La lecture est une passion et comme toutes les passions*] La passion des livres, comme toutes les passions, se nourrit de succédanés *plutôt que de mourir de faim.* [R *C'est pour la même raison que des* [A *qu'un*] ivrogne [R *s*] mal ravitaillé [R *s*] [D *boivent* S *boit*] [R *leur* A *sa*] *bouteille* d'eau

3537-3548 I Cologne. [AR *J'en buvais*] [A *Toutefois, déjà, je* [D *n'avais* S *n'éprouvais*] *guère de* [R *goût* A *respect*] *pour les romans qui finissent très mal. Les arrachements brutaux, la mort qui sépare les amants au plus beau de l'amour, je n'en voyais* [R *guère* A *pas*] *d'exemples. Je voyais surtout des gens qui vivaient ensemble, jour après jour, et qui s'en tiraient bien ou mal et comme il était entendu qu'un bon roman doit être plausible, les veuvages inconsolables me laissaient sceptique. Est-ce pour cela que je n'ai pas écrit et que je n'écrirai peut-être jamais de romans qui finissent autrement que par la condamnation à la vie quotidienne?*] / / Comme il se doit IV Cologne. / / Comme il se doit <texte rétabli d'après I et III>

3549-3557 I n'était *guère* original. Cachette bien connue. Pourtant, *il ne vint jamais à* mon père *l'idée* <III n'eut [R *l'*]idée> d'y aller voir. Nos lits n'étaient que bosses et trous <III car les stocks [R *étaient*] cachés> *mais comme il était entendu que lui seul avait le droit à un bon matelas, son attention* n'était pas arrêtée par tant d'accidents *à la surface des nôtres. Il passait sans vouloir les voir.* / / Je m'étonne

3558-3560 I intrigues de romans, souvenirs qui <...> jamais *de longue durée. Il s'agit, chaque fois, d'un livre lu à cette époque de ma vie c'est-à-dire un livre* lu

3562-3569 I voudrais. / / Nous avions bien [A *d'*] autres choses à cacher, les bâtons <...> rigueur car <...> maisonnée *puisqu'*il

3572-3579 I caserne *et, la* <III R *et, la* A *— à*> preuve <...> dans notre <III cave [R , A —,] mais [A ,] à l'idée de se faire ravir *un seul fruit*, mon <...> clôture *mais ce* n'était pas un obstacle pour les galopins des alentours. Aussi, *mon père*, poussé par ce qu'il croyait être la nécessité, *se leva-t-il*, un matin, *avec une trouvaille brillante*. Ce jour-là

3589 I tira [R *d'un coup*] de notre

3595-3608 I pièges [R *destinés à la protection de ses pommes*], *n'avait envie d'en dépenser aucune quand il s'agissait de soufrer les arbres. Cela ne s'était pas fait* depuis le départ du dernier fermier. [R *Ce* A *Notre*] *verger* [R , *c'*] *était* le paradis terrestre *des pyrales* [R *et il s'en fallut de peu que mon père ne devint l'ange exterminateur. Inutile de dire que*] l'avertisseur ne fut plus entendu de l'été. *C'était ennuyeux, dans un sens.* Tant de travail pour une seule *fois. Je connaissais si bien mon père. Je suis sûr qu'*il devait le regretter [A *et regretter le plaisir qu'il prenait à semer la terreur*]. Le fusil n'en resta pas moins *à la tête de son lit* jusqu'à ce que les pommes fussent cueillies *après quoi il dut le ranger. Mélancoliquement.* / / *Soufrer* les pommiers

3608-3649 I été *un* des rares travaux que mon père *eut pu* faire sans causer plus de mal que de bien. Il aimait bien les travaux *en* plein air. Son [R *plein*] trop-plein de force y trouvait usage. [A <au verso> *Au fur et à mesure que les années passeront, nous verrons les effets de ce goût et de cette force se manifester dans ce qu'il appelait l'embellissement de la propriété* <Note de l'auteur: «Ici, décrire paysage environnant»>. *Une ou deux centaines d'arbres magnifiques dont une moitié se trouvait sur le bord du fleuve et l'autre dans la falaise, furent coupés «pour élargir la vue». On peut aller y voir: pleine d'ormes, de chênes, d'érables, pleine de noisettes, d'églantines, de trilles et d'anémones, la falaise est au tuf et le restera. Le ruisseau et la cascade ont été comblés et remplacés par un canal et de la tuyauterie. La vue est tout à fait élargie sur* [R *un A le*] *sol lepreux d'où un vent constant soulève la poussière. / / Mais c'était là vastes travaux qui s'entreprenaient par à-coups. Plus ordinairement, le soir, après etc.*] son retour du bureau, *il* allait volontiers sarcler les plates-bandes — vêtu de son [R *meilleur*] complet le plus neuf <...> des *complets* d'été presque blancs — et là, [R *faire* A *il faisait*] valoir une sorte de don merveilleux et irrépressible [R *qu'il avait*] *d'arracher* les bonnes plantes [A *Il s'agissait souvent de jeunes* [R *plants* A *semis [(que nous avions pris toute la journée à repiquer)] et de respecter les mauvaises herbes.* Puis, son travail terminé, il revenait *à* la maison en s'essuyant vigoureusement les mains sur son pantalon qu'il fallait [R *bien*] *s'*appliquer à ne pas regarder. Le moindre coup d'œil eût pu être *traduit en* reproche ce qui aurait *assurément* déclenché le

mécanisme de nos ennuis, *de* notre ennui, puisque si les sources étaient infinies, le résultat *était* toujours le même. Le lendemain *matin*, il descendait

3651-3656 I peine de *frotter avec* un linge <...> faire *des omelettes*, il faut casser des œufs. Puis, il s'en allait

3655 III Nous y [R *mettions* A *mettrions*] parfois IV Nous *nous* y mettrions IV[a] Nous [R *nous*] y mettrions <texte rétabli d'après I,III et IV>

3659-3661 I filles *avaient* maintenant entre onze et vingt-trois ans. Tout ça allait-il lui rester sur les bras? [A *Mais*] accepter [R *que*] ce qu'il fallait <III R *faire*> pour

3667-3670 I Tu ne [R *te rends pas*] t'aperçois <...> père *était* au courant

3674-3686 I agacé. / / *J'en ai parlé à* mon directeur <...> de *directeurs* de conscience, le premier confesseur venu nous suffisait) et il n'est pas d'accord. Il dit que *ce n'est* pas *ma* vocation. / / [A *Le jour où Dine eut cet éclair de génie,*] [D *Mon* S *mon*] père [R *en*] resta coi. Seulement, quand il *se mit à* recommencer *le même jeu* auprès de ma sœur Françoise, l'alarme [R *nous* A *me*] prit. *Il était difficile de resservir trois fois le même argument.* C'est <...> couvent *décida d'entrer* au Carmel. *Elle* vint

3690-3692 I voir *en passant* aujourd'hui. Elle entre au Carmel. / / — Ah? *dit mon père en dressant les deux oreilles.* Ses parents doivent être heureux

3698-3703 I pauvres? / / *D'abord, il faut* qu'ils soient vraiment pauvres. *On* fait des enquêtes. *S'ils le sont vraiment, ils paient* [R *par*] *à tempérament, tous les mois.* / / De ce jour, *il ne fut plus question de vocation religieuse. Dieu avait changé ses desseins.* Mon père décida de nous marier. *Parmi* ses subordonnés, *il y avait* un jeune ingénieur *divisionnaire* <III R *divisionnaire*> qui

3707-3709 I mains [D , S *!*] des pieds [D , S *!*] des épaules [D . S *!*] Le gendre idéal. *Quoique nous n'eussions pas été averties des raisons* [R *secrètes*] de [R *cette* A *l'*]*invitation, la vue de ce grand format nous fut une révélation.* Ce [R *morceau de roi*] géant

3708 III ne nous [R *ait* A *eût*] pas été

3714-3724 I un *énorme* jambon <...> moutarde <III A *très*> forte. *Les moutardes que l'on trouve dans le commerce* lui *semblaient* trop *anodines.* Nous lui en préparions nous-mêmes avec de la farine de moutarde [A *une énorme quantité*] [D *du* S *de*] poivre [R *en quantité*] et du vinaigre. *Tout en remplissant le moutardier, nous nous mourions de rire.* / / [R *Le repas commença.*] / / — Crois-tu qu'il [R *mange avec* A *mette*] son couteau <I,III *dans*> *sa* bouche? / / — *Si tu l'avais bien regardé, tu n'aurais pas besoin de poser la question.* / / — Crois-tu qu'il aime la moutarde? / / — *On verra bien.* / / Le repas commença. Nous avions fait exprès *pour* compliquer le service *le plus possible* et il y avait tellement <III R *de*> d'ustensiles chaque côté

3728-3732 I moutarde? *dit* ma sœur avec une voix d'ange. // — *Est-elle forte?* // — Mais non, *mais non.* // Hector

3733-3741 I sur [R *son* A *les multiples tranches de*] jambon *brûlant* [A *qui emplissaient son assiette.*] Avant <...> qui montait [R *de son assiette* A *de là*] lui mit les yeux en eau. À partir de ce moment *la première difficulté à quoi il dut faire face fut de* gratter son jambon *sans que cela se voit trop.* Pendant ce temps, mon père, qui *n'avait pas envie d'avoir invité ce garçon pour rien,* discutait <...> gendre <III A *présomptif*>. // — Mes filles sont de *fameuses cuisinières* <III R *fameuses cuisinières* A *fameux cordons bleus*>. // Hector opinait [A *en pleurant*]. Surtout

3743-3748 I font *toutes* leurs robes. // Nous perdions contenance sous le flot de ces compliments *dont* <III R *dont* A *pour*> *le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils étaient* <III R *qu'on puisse dire est qu'ils étaient*> inhabituels. [A *À travers ses larmes, Hector considérait nos chapelles et s'efforçait d'émettre des onomatopées flatteuses.* // Le déjeuner

3748-3768 I s'asseoir [R *de*] *chaque côté de la cheminée.* Originellement, la maison *n'en* comportait pas et mon père venait juste de réaliser *ce* vieux rêve *dont il nous parlait depuis des années.* C'était <...> Les yeux *encore* <III R *encore*> mal séchés de sa confrontation avec notre moutarde, *Hector* se mit à pleurer derechef. // Nous *le* laissâmes *avec mon père et* <III R *et* A *pour*> *nous* [A *nous*] *refugiâmes* <III R *réfugiâmes* A *refugier*> dans nos chambres *toutes fenêtres ouvertes, toutes portes fermées avec des morceaux de serviettes éponge aux bas d'icelles.* De là, nous entendions mon père s'escrimer avec les pincettes, mais *rien n'y faisait. Ça* <III mais [R *rien n'y faisait.* AR <illisible> D *Ça* S *ça*] fumait> fumait <...> inutilisable. *Pour épargner quelques sous,* mon père <...> par un [R *homme à tout faire* A *manœuvre*] qui *avait cru suffisant de faire ça à vue de nez* [A *un trou, de la brique autour, un conduit au-dessus*]. *De plus, non* seulement elle ne *donnait pas* de chaleur, mais elle tirait celle que nous donnaient *nos tièdes* calorifères. *À la fin, il fallut la faire obstruer.* // Vers

3768-3779 I heures, *mon père nous appela pour que nous fassions nos adieux* [D *à* S *au*] prétendant qui *avait l'air,* le pauvre, *d'un* homme <...> quelques semaines, [R *je suppose* A *il semble*] *qu'il conserva l'espoir de* [A *lui*] *refiler l'une de nous.* Les mois <...> deux cents livres. <III Cela nous [R *mérita* A *valut*] de sanglants reproches.> // — Avec votre

3781-3786 I l'épouse. // [A <au verso> *Ce qui ne fut pas dit, c'est que malgré le grand désir de quitter ce que nous appelions entre nous «le donjon de la virginité perpétuelle» pas une de nous n'aurait voulu partir au bras d'un garçon choisi par mon père.*] // Neuf

3786-3802 I enceinte, [R *claqua* A *mourut*] d'éclampsie. // — *C'est* ce qui arrive aux grosses femmes. // — En tout cas, elle n'est pas morte vieille fille,

rétorqua mon père. / / [D *Quoique* S *Quoiqu'*] [R *mon père* A *il*] [R *voulait* A *voulût*] nous marier, il nous refusait [A *toujours*] le droit <...> messe [A *à pied*] et [R *l'une de nous devait* A *nous devions*] l'accompagner [R *à tour de rôle* A *chacune à notre tour*]. [R *Si* A *Quand*] par *malheur*, nous <...> pas d'automobiliste, — [A *car*] nous <...> de *35* degrés Farenheit sous zéro <III A ,> à

3804-3811 I notre perdition. [A <au verso> *L'hiver, cela pouvait toujours aller, la contrée étant déserte, mais l'été, c'était pénible.*] Je me revois cheminant près de lui qui criait *au bout de* sa voix: « *espèce de* putain » et tous les synonymes, <III A ,> parce que, revenant à l'improviste, [A *la veille,*] il m'avait surprise jambes nues — *nous n'avions jamais qu'une paire de bas à la fois et, l'été, nous l'enlevions dès qu'il partait, pour la faire durer* —. Il faisait chaud <...> les *bonnes femmes* qui avaient

3812-3814 I passer. / / *Tu veux que je t'envoie* dans une maison de correction! / / Les *bonnes* femmes

3815 III reste de [R *leur* A *la*] famille. [R *Les yeux baissés* A *Le nez bas*], je

3818-3823 I mérité [R *l'algarade* A *ce lavage de bas de soie en public*]. Rien à dire. Il était plus [R *pénible* A *ennuyeux*] de subir <...> pas *de la façon dont* mon père *souhaitait* que les femmes se conduisissent, n'importe *quelle* <III R *quelle* A *quel*> être

3825-3832 I mois. / / *Mon père fuyait les réunions de tous genres comme la peste, mais* il arrivait qu'il [R *soit obligé de* A *doive*] [AR *(doit)*] *assister à quelqu'une. Un été,* il [R *se rendit* A *dut se rendre*] à un congrès d'ingénieurs [R *où on lui avait demandé de présenter* AR *il devait* A *Il le fallait bien: Il y présentait un travail*]. Comme dans tous les congrès, [R *les gens de celui-là travaillaient* A *on y* <III R *y*> *discourait*] le jour et [A *on*] s'[A *y*] <III R *y*> [D *amusait* S *amusa*] [D *le soir* S *la nuit*]. Il y eut bal. *Cette année-là, les robes du soir n'avaient pas de dos, ou bien le peu qu'elles en avaient ne servait qu'à faire remarquer qu'elles n'en avaient* [R *pas* A *guère*]. De toutes les femmes présentes, *la femme du ministre fut* celle qui

3834-3838 I plus *finir*. Les filles *perdues* n'en montrent <...> la peau. *Vous autres mêmes, si je vous laissais faire, n'hésiteriez* pas à porter *des* robes *aussi décolletées.* Je

3840-3851 I mêmes. *Et patata et patata...* [A <au verso>] [R *Nous*] *Il professait que le moindre centimètre carré de peau* <III A ,> *nue* <III R ,> [A *ou devinée* [R <illisible>] *à travers un tissu un peu léger*] *jetait les hommes dans les affres du désir, que la plus vague* [R *conjecture* A *présomption*] *de l'existence d'un sein ou même d'un genou suscitait à la ronde d'incoercibles priapismes. Si nous n'avions pas eu la bonne habitude de ne jamais l'écouter nous aurions pu croire qu'un* [R *souffle*] *vent*

d'impuissance avait soufflé sur les hommes de notre génération car nous ne rencontrions jamais [R *de*] *semblables libidineux.* // — *Une robe* [R *dé-*] *ouverte jusqu'ici rugissait-il en mettant la main presque sur son derrière. Jusqu'ici!*] // Nous avions beau

3851-3858 I horrifiés [R *à la description de la femme du ministre* [A *montrer de la* AR *désap* A *de la réprobation*], [A <au verso> *manifester la désolidarisation* [D *les* S *la*] *plus traitresse*] <III horrifiés, [R *et*] montrer [R *la* A *notre*] désapprobation et [R *la désolidarition les plus traîtresses envers* A *nous désolidariser le plus traîtreusement de*] notre sexe>, rien n'y faisait. Ce que mon père n'avait pas osé *lui* dire, c'était nous qui [R *en écopions* A *l'écoutions*]. Si bien qu'à la fin il s'en [D *fallait* S *fallut*] de bien peu [R *que mon*] qu'il ne s'imaginât <...> Nous en avions [R . *Non pas du soir, les robes du soir se portent en hiver et l'hiver nous étions cloîtrées, mais de plage* A *qu'il ne connaissait pas au fond de nos penderies*]. // Nous

3858-3869 I scandale [R *quand* A *qu'*] il en survint un autre. Un jour qu'il avait [A *une*] affaire [A *urgente à régler*] avec un de ses ingénieurs <IV *ingéniers* IV[a] *ingénie*[A *u*]rs> <texte rétabli d'après I,III et IV[a]> *divisionnaires* <III R *divisionnaires*>, mon père *amena mon frère André avec lui.* C'était dimanche [A *les bureaux étaient fermés*] et *ils furent reçus à la maison* [A *de son subordonné*]. Pour commencer, tout alla bien. *Puis* [R *tout à coup*], André s'aperçut que mon père se rembrunissait et [R *qu'il*] commençait à parler de départ bien qu'il eût accepté *l'invitation à dîner du* [R *jeune couple*] *jeune ingénieur et de sa femme.* Sans savoir <...> pâlissaient <III A *davantage*> de seconde en seconde. Signe de colère. *Le pauvre garçon, ne* sachant plus quelle contenance prendre, regardait

3873-3874 I brefs. *André* suivit docilement. // — Si j'avais su chez quelle[R *s*] sorte de gens j'allais, je [R *ne*] t'aurais

3879-3882 I dans des considérations générales sur *la moralité,* sur <...> danger qu'il y a à fréquenter les autres, car la perversion.

3882-3889 I universelle. // *Et au* lieu <...> Tu étais *comme* hypnotisé par ce tableau [D . S ,] [A *et tu as pris bien soin de t'asseoir juste en face.*] Te rends-tu compte, *maintenant,* que tu es en état de péché? Qu'il peut nous arriver un accident de voiture *pendant le voyage de retour* et que <...> spectacle *de* tableaux

3892-3901 I notre père, [A *trop occupés à nous surveiller nous-mêmes,*] nous ne voyions jamais rien de ce qui nous entourait [A . R *parce que*] Ce scandale-là <III R *ci* A *là*> nous absorba pendant plusieurs mois. *Dès que mon frère paraissait* distrait: // — Tu penses encore à cette cochonnerie? Mais tu *vas en devenir* fou

3903-3919 I était *fait* pour nous <...> National Geographic <III A *Magazine* A <dans la marge> «italique»> où *on trouvait*, de temps en temps, des photos de [R *négresses nues* A *primitifs nus*]. Il <...> ne laissait visibles que les têtes, les mains et les pieds. Il aurait pu *arracher* la page. Cela l'aurait privé du plaisir de surgir devant nous, *en criant*: / / — Quelqu'un d'entre vous a cherché à *enlever* l'encre dont *j'avais* barbouillé ces photos. Qui est-ce? [A <au verso> *Comment lui expliquer que nous n'allions pas risquer la torture pour* [A *pour entrevoir, mal*] *débarbouillés les seins-saucisse d'une africaine ou d'une australienne de l'arrière-pays?*] / / Quant

3917-3919 III qui avait [R *abîmé le papier*] dans son excès de zèle [A *abîmé le papier*]? / / Quant

3921-3930 I père. [R *Le Christ ressucitant,*] La résurrection <...> honte. / / — *C'est* moi <...> la seule [A *visite assurée*] que nous eussions de toute l'année, [R *bien souvent*] / / Le vicaire

3933-3946 I mon père *vis-à-vis* la peinture pouvait sembler mystérieuse. Elle n'était que [R *caractéristique*] révélatrice. Il [R *ne connaissait de* A *ignorait toute autre*] peinture que la sienne. [R *Tous*] les autres peintres <...> musée, de [R *lire un livre sur l'art*] feuilleter un livre d'art. *Il* possédait sur *ce* sujet <...> pour *s'apercevoir* <III R *s'apercevoir* A *apprendre*> qu'il y avait <...> savoir. *De temps en temps,* il décrochait tout et reculait les dates inscrites au bas des toiles si bien que les «je n'avais pas *20* ans» devinrent peu à peu des «je n'avais pas *15* ans

3948-3953 I photo [R *de*] [AR *sa*] [R *jeunesse*] [AR *du temps*] *sur laquelle* <III R *sur quoi* A *où*> il accusait déjà un début de calvitie. Sur la toile, les cheveux lui [D *envahissaient* S *envahirent*] presque tout le front. [A *Le beattle de son temps*]. <IV à la *beattle* [corrigé d'après l'usage]> Ce que j'admire *en tout ceci,* c'est la sorte de simplicité *avec quoi c'était fait.* Il savait que nous le voyions [R *changer* A *reculer*] les dates, que nous pouvions comparer [R *la ligne* D *des* S *les*] *cheveux de la photo avec* <III R *avec* A *à*> *ceux de la peinture,* mais il ne lui venait pas à l'*idée* que

3954-3961 I amusés. [A <au verso> [R *Avec la même naïveté* A *Aussi naïvement*] *il laissait traîner le* [R *s*] *compte* [R *s*] *de ses dépenses* [R *de voyage*] *remboursables par* [R *son* A *le*] *ministère. Avec amertume, car ils n'avaient jamais un sou en poche, mes frères pouvaient y lire: «lavage de la voiture 2:00» Un lavage par semaine. C'était eux qui lavaient la voiture et cela payait le même prix que la cueillette des doryphores.*] / / — On [R *n'a le droit de* A *ne peut*] mentir ni pour épargner un chagrin à quelqu'un ni même pour [A *lui*] sauver [D *sa* S *la*] vie

3962-3970 I de ses principes. Il le répétait souvent. Cela voulait dire: «*Personne* n'a le droit de me [R *mentir* A *tromper*].» Pas plus. [A <au verso> *Pense aux*

autres! / / *Qui signifiait «pense à moi». Il avait* [R *pour* A *au confort de*] *ce moi, mobilisé* [R *les principes* A *la morale*] *et la religion. Nous devions lui éviter tout ennui par charité chrétienne* [R *et* A *mais*] *subir* [A *toujours*] *par* [R *la même*] *charité* [A *chrétienne*], [R *tout*] *le* [R *s*] *même* [R *s*] *ennui* [R *s*] *venant de lui. Par exemple, l'éveiller était un crime de lèse-charité et ne pas aimer qu'il nous éveillât en était un autre.*] / / — Ne fais

3971-3974 I fasse. / / *C'était un autre de ses principes. Il* le tenait sans cesse [R *tout* D *près* S *prêt*]... à notre usage. Si on lui [R *eût* A *avait*] fait remarquer que, peut-être, il n'[R *aurait* A *eût*] pas aimé *se faire battre*, qu'aurait-il

3977-3987 I sainteté. [R *Vint un moment où, la vie s'annonçant*] *Comme sa santé était bonne, que* sa vie semblait devoir durer encore longtemps, vint un *moment* où l'impatience <...> ne *le* souhaitait <...> eût *aidé à* [R *attendre* A *tromper l'attente*]. C'était l'époque <...> vous *fait lever les yeux au ciel.* Nos grands-parents paternels avaient eu une fille qu'ils avaient perdu [A *e*] très tôt. La petite Eva. Malheureusement, [R *personne* A *on*] ne pouvait

3995-3999 I saints...» *Enfin* <III R *Enfin* A *Puis*>, il nous fit part de son intention d'alerter son confesseur *et, après ce jour-là, nous n'en* entendîmes plus parler. / / Les confessions

4000-4003 I raison <III raison [A ,] et les anges>. Il y allait toutes les deux semaines et *il* sortait du confessionnal avec *le visage* de [A *celui*] qui vient d'être félicité. Tout en récitant ses trois *ave* de

4007-4020 ne *s'*en fallait <...> jointes, les *paupières baissées*, nous quittions <...> Il *nous* fallait trouver des places dans les premiers bancs [R *Mon père professait que*] les messes entendues à l'arrière de l'église ne valaient [R *pas grand chose* A *rien*] <...> allions à [R *la messe* A *celui*] de six heures, *seul* [R *e*] efficace. / / Venait le moment de <...> tribu. *Là*, seulement, il y allait à son tour. Pour nous, revenir de la sainte table était [R *toute*] une entreprise [A *hasardeuse*]. *Quelque* soit

4023-4028 I communier? / / Si l'un d'entre nous n'*y* avait pas été, c'était, dès *l'arrivée* à la maison, l'entretien particulier qui l'attendait. *Entretien* <III R . *Entretien* A ,> où il serait sommé de dire *pour quelle raison* il s'était abstenu. Entretien à éviter à *tout* prix

4029-4033 I taxi [D . S ,] [A *parce que*] [D *Mon* S *mon*] père ne pouvait *démarrer* <III R *démarrer* A *taquiner*> un moteur refroidi sans le caler ce <III à fond [A ,] ce> qui nous [R *mettait* A *aurait mis*] en grand danger d'assister <IV *d'assiste* IV[a] *d'assiste* [A *r*]> <texte rétabli d'après I,III et IV[a]> à *la messe* de sept heures. Si le chauffeur *retardait*, mon père s'affolait. / / — Bon! nous allons partir à pied [R *au devant* A *à la rencontre*] du

4035-4048 I route. La voiture arrivait <...> notre maison. C'était, tout au long de la route, le seul endroit où il y avait assez d'espace *pour cela.* Nous <...> chance. / / [A <au verso> *Je voudrais bien, un jour, pénétrer l'attitude de mon père devant la religion. Je me demande s'il n'identifiait pas Dieu avec lui, s'il ne voyait pas Dieu comme un être intolérant, un impatient qui ne peut pas attendre. / / Mon père avait si bonne opinion de lui qu'il* <III lui[A *-même*] qu'il> *voyait* [R *son*] *Dieu, je pense, à son image et à sa ressemblance: intolérant, impatient, ne pouvant souffrir le moindre retard, le moindre inconvénient, incapable d'entendre raison et tout disposé à cogner sur les occupants de la dernière rangée.*] / / La réputation

4048-4075 I dans *toute la paroisse.* Aussi <...> c'était lui. [D *Tous* S *Tout*] le [A *monde*] [D *savaient* S *savait*] [A *ça*]. / / *Il* avait acheté cette maison, *en même temps* que deux ou trois autres, *au cours* de l'hiver. *C'était* [R *le moment de*] *la crise économique* et il [R *les*] *avait eu* [R *es*] [A *ces maisons*] *avec les immenses terrains sur quoi elles étaient construites, pour un prix minime. L'une* [R *de ces maisons* A *d'elles*], [R *celle* A *la maison*] [D *en* S *de*] *briques rouges, était louée et mon père* s'était engagé à respecter

4062 III comédienne. [A «ALINEA»] Bref

4071 III avec, en [R *plus* A *outre*], plusieurs

4078 I après-midi *et celui-*[D *là* S *ci*] *nous le voyions,* mais nous III après-midi [R *et celui-ci* A *que*] nous [R *le voyions* A *pouvions* AR *le* A *voir*], mais nous

4082-4090 I frères, l'un <...> maison close <III close [D . S *?*] Dans> / / Tous les yeux

4091-4101 I violet. [A *Il se leva comme une furie aussitôt après*] [D *Le* S *le*] dernier mot du sermon [R *dit*] et [A ,] sa gabardine <...> mais, *presque tout de suite,* [D *un* S *on* R *un enfant de chœur*] vint fermer [R *la* AR *une* A *la*] lourde porte [R *qui ne laissa plus filtrer* A *après* [D *quoi* S *cela*] [R *on* A *nous*] ne [D *perçut* S *perçûmes*] que des sortes d'*aboiement.* Quand il revint [A *la gabardine toujours flottante*], un [R *bruissement de* A *fort*] murmure [R *s*] envahit l'église. *Il n'y avait pas* un *seul* [R *paroissien* A *assistant*] qui ne *chuchotait* <III *chuchotait* A *chuchotât*> à <...> plus, *reconnu comme* un paroissien qui [R *invective*] injurie

4103-4108 I locataires partirent et, la semaine suivante, le curé fit ce qu'on pourrait appeler une *manière* de rétractation où sa vanité trouvait meilleur compte que l'honneur de mon père, [R . *Il lui fallut* A *qui dut*] bien *s'en* contenter. / / Avant

4109-4147 I moi. *La cave était pleine, presque au ras de la porte,* de bouteilles <...> nous surprit <IV surpris IV[a] *surpri* [*D s A t*]> <texte rétabli d'après I,III et IV[a]> *davantage.* On pouvait y lire les comptes <...> $4.00. / /

[A *Tarifs des années 30!*] // Jusqu'à ce moment, j'avais cru que ce qui s'était passé dans cette maison et [D *qu'* S *que*] [A *d'un terme général,*] on appelait le désordre, n'était que vente illégale d'alcool. [A *D'autre part,*] le mot prostitution *n'était, pour moi, qu'un mot* livresque. [R *Jamais je n'ai*] Aussi fus-je fort étonnée d'apprendre qu'il [D *y avait* S *existait*] réellement <...> Je n'*osais* pas <...> de peur <III R *peur* A *crainte*> de passer <...> semblait [R *infaisable* A *impraticable*]. Quant à la femme qui recevait ce salaire, [R *je n'étais pas éloignée de croire* A *j'étais persuadée*] qu'elle pleurait de honte *chaque fois*. Il me fallut, pour perdre cette [A *dernière*] illusion, voir *de mes yeux* les têtes [R *impossible*] effroyables [R *que promenaient*] des filles qui faisaient le trottoir *dans la basse-ville de Québec*: *inutile* de les regarder longtemps pour être [R *persuadé* A *convaincu*] <III pour [R *comprendre* A *se convaincre*]> qu'il n'y avait pas une larme à tirer de ça. Je n'en compris pas mieux [A ,] pour [R *cela* A *autant*][A ,] le mécanisme de la prostitution. [R *Faire*] [D *l'* S *L'*]amour m'apparaissait <...> pour <III R *la*> payer, mais qui ne valait pas dix sous si *ce* n'était pas gratuit. *Je* n'ai pas changé d'opinion. // C'est ce même

4148-4151 I voyage en train, les routes du nord de son district [R *n'étant pas* [AR *encore*] *toutes ouvertes à la*] étant encore <...> pas *s'*en servir

4153-4163 I préparer *ce qu'il fallait pour un* <III R *ce qu'il* A *de quoi*> déjeuner <...> fort [A *et*] un accident <...> Beauce [D . S ,] [R *Aussi, les deux événements marquants de la journée furent-ils d'abord une visite à des cousins chargés d'enfants*] et comme <...> nous décidâmes [R *de* A *d'y*] faire une tournée de visites. Après [R *avoir été* A *être allés*] <III R *avoir été* A *être allés*> chez des cousins chargés d'enfants où *nous fûmes accueillis* <III R *nous fûmes accueillis* A *on nous accueillit*> avec surprise et embarras, nous fûmes reçus avec *non moins* de surprise et d'embarras *par* une vieille parente qui *habitait* une

4168-4172 I effarés [R *que nous ne pouvions voir que grâce à des taffetas gommés* A *étaient*] surmontés de deux bouts de [R *taffetas gommés sans quoi ses paupières paralysées seraient retombées* <illisible> *de l'un à l'autre* A *sparadrap qui retenaient ses paupières paralysées*]. Elle s'en excusait. Quand vint l'heure *du* départ, elle était tout à fait habituée à nous et ce fut avec des [R *larmes*] yeux

4172-4173 I partir. // [*AR Vous reviendrez, vous reviendrez. Hélas!*] Nous reprîmes la route de Québec. Nous étions contents

4175-4180 I débordements. // *Peu avant* d'arriver à la maison, nous aperçûmes André qui se jeta presque devant *la voiture pour nous arrêter.* // — Papa <...> téléphoné [R *chez nous*] vers

4185-4197 I mourir <III A *plutôt*> que de faire face à ce qui m'arrivait. André avait déjà décidé de la marche à suivre. [A *Nous*] les trois filles [R *rentraient* A *rentrions*] à pied et [R *feignaient une grande tranquilité*] prétendions avoir *fait une courte visite à des* anciennes compagnes de pensionnat [R *après avoir été*] que nous aurions rencontrées en allant voir les deux petites au parloir. André <...> disparaître *pendant* quelques *jours*. // Nous

4197-4204 I général. *Ainsi*, pendant <...> tasse [R *C'est* A *parce*] que mon père <...> même [R *si l'enfant* A *s'il*] venait avouer sa faute de lui-même. [A <À l'encre bleue sur quatre feuillets supplémentaires, précédé du mot «Inutilisable»> *La haine que mon père avait développée envers Benoît était quelque chose d'horrible. Surtout il me semble, au moment où Ben atteignait l'âge de la puberté et même un peu avant — 12, 13, 14 ans. Il le battait tellement que nous, les filles, étions tout de suite submergées par la terreur aussitôt que les premières gifles tombaient. Je me souviens nettement de deux «séances» plus abominables que les autres. La première se déroula dans la chambre de Benoît, Elle durait déjà depuis quelques minutes quand mon père s'écria: «Puisque tu ne veux pas avouer (Benoît pleurait tellement qu'il ne pouvait parler) je vais être "obligé" de te frapper avec la courroie». Tout le temps qu'il mit à chercher cette courroie (celle qui servait à apprêter son grand rasoir coupe-gorge) on entendait B. qui criait à travers ses larmes «Non, non, non!». Dine, Françoise et moi étions dans l'escalier. «Il va tuer cet enfant» disait Dine. «Si j'avais le courage de monter». Mais ce courage n'était pas possible. // Quand mon père donna le premier coup de courroie, un cri immense remplit la maison. Un cri affreux. Eh bien! il eut la lâcheté de frapper encore plusieurs fois. Il ne s'arrêta que lorsque B. ne fut plus capable de crier. // Cela se passait juste avant qu'il ne parte en voyage. Après son départ, Dine déshabilla Benoît pour soigner ses plaies. L'enfant, car c'était encore un enfant — je revois les épaules frêles, la peau tendre, était zébré de la tête aux pieds. Mon père l'avait frappé avec le bout de la courroie qui portait la ferrure d'attache. Même là où la peau tenait encore, elle laissait suinter le sang. // Mais ce qu'il y avait de pire c'était le comportement de Benoît. Un incroyable durcissement. Il riait* [R *au* A *à*] *travers ses larmes. «Ah, le vieux ne m'a pas tué encore de ce coup-là. J'ai la vie dure, j'ai la vie dure!» Dine était en larmes. Françoise s'était renfermée dans sa chambre, ne pouvant regarder ce dos. Moi, je tenais la cuvette et je pleurais aussi. Mais c'est le visage de Dine que je vois bien. // (L'autre séance: Benoît revint de l'hopital, où mon oncle lui a opéré le nez. Mon père lui lance une grosse chaîne au visage. Quand Benoît retourne au bureau de mon oncle, celui-ci s'étonne: «Qu'est-il arrivé, ton nez est presque en aussi mauvais état qu'avant l'opération»). Benoît souffrait d'une déviation de la cloison sûrement causée par les coups. L'os avait été cassé et recassé nombre de fois — comme Dine, comme Margot, comme moi.*] *Tandis* que nous, les grandes filles, [R *avions un peu plus de* A *courions la*] chance

4208-4225 I franchise, je ne te punirai pas comme tu mériterais, *disait-il à la menteuse.* / / Il ne fut *même* pas question de discuter *si nous acceptions ou non* le sacrifice d'André. C'était la seule solution. Si *mon père avait connu notre escapade,* nous prenions toutes les trois et dès le lendemain le chemin de [R *l'école de correc*] la maison de correction. [R *Si* <illisible> *mon père n'avait pas pratiqué* <illisible>]. Pour le moment <...> tremblants. *Il nous restait* l'espoir qu'André eût <III R *ait* A *eût*> mal composé son numéro de téléphone et *qu'il se soit* <III R *qu'il se soit* A *se fût*> trompé en croyant reconnaître la voix [R *de mon père* A *paternelle*]. *Un bien minime* espoir. Il nous fallut l'abandonner en [R *fran-*] ouvrant la porte: l'air était empesté par *la kyrielle de* cigares que mon père avait fumés en nous attendant. Il était assis [R *dans le* A *au*] salon, *et n'avait pas bougé* en nous

4213 III l'analyse [R ,] les autorités

4227-4230 I claironnante. [R *Dépêchons-n*] Hâtons-nous de dire la prière du soir et allons nous coucher. / / Ces [D *pieux* S *pieuses*] [R *propos*] paroles durent [A *le*] décourager d'entendre rien qui en valût la peine, car *mon père* se montra

4234-4237 I comme *une rafale* de <...> fermes. [R *Au bout d'une heure environ, il téléphona à son sous-ministre pour l'avertir que «son fils avait volé*] / / Comme

4237-4245 I servait [R *surtout*] de sa voiture *surtout* pour son travail, elle lui était payée *par* <III R *par* A *de*> moitié par son ministère. Personne d'entre nous n'avait *pensé* à cela. Au bout d'une heure environ, *comme* André ne *revenait* pas <...> nous [D *permettait* S *permit*] d'écouter *la* conversation. Le sous-ministre sembla fort scandalisé par *la question* de mon

4248-4250 I S'il *l'a prise* pour la soirée, il rentrera vers minuit... / / C'*était* au tour

4252-4282 I neuf heures. / / La prière du soir dite, enfin! nous eûmes la permission d'aller nous coucher. / / Vers deux heures, *j'entendis* le crissement puis le[R *s*] pas d'André qui *s'éloignait. Je tremblais* <III R *Je t* A *Nous tremblions*> qu'il ne se fasse surprendre car mon père s'était déjà relevé deux ou trois fois pour *venir* nous poser des questions à quoi il venait de penser. / / Au reste, ces

4252 III qu'André peut *entrer* à

4256 III mon père [R *bondit* A *surgit*>. / / Je vous

4259-4261 III En vingt[R *-cinq*] ans <...> tenait pour [R *des*] menteuses

4268 III Dieu sait [R *que* A *si*] nous

4276 III dans le [R *frigo* A *frigidaire*]. / / — Du

4282-4284 I nuit. [R *Le lendemain matin, malgré l'heure hâtive, Dine téléphona* [R *che*] *à son amie Annette pendant que mon père était à la messe.* [AR <au verso> *La nature qui n'a pas donné d'armes dangereuses qui a fait craintif un animal rapide comme le lièvre pour qui des armes* A *La nature qui ne donne pas*] [R *tous les moyens d'attaque* A *toutes les armes offensives et toutes les* [D *offensives* S *défensives*] *au même animal, a* [R *rendu* A *fait*] *les tyrans vaniteux. C'est* [R *comme* A *pour*] *ça que l'espèce des tyrannisés a survécu et s'est propagée jusqu'à nos jours! Elle aurait autrement disparu!*] Le lendemain matin, pendant que mon père *était* à la messe, Dine téléphona, malgré l'heure *hâtive*, à

4289-4292 I l'enquête. *Vraiment, l'autre* clan n'était pas <...> Non seulement *nous avions* eu le temps

4297-4309 I quinzaine *passée chez* [R *des* A *un*] *ami* [R *s*], [A *Jean,*] qui [D *vinrent* S *vint*] le reconduire et [D *attendirent* S *attendit*] devant la porte, dans [R *leur*] sa voiture, le résultat de l'entrevue. *Ce fut* la première fois *que* mon père fut obligé de composer avec l'un de ses enfants. [R *S'il se* <*illisible*>,] C'était l'été, les fenêtres étaient ouvertes, le moindre cri pouvait *être entendu par le robuste garçon* qui <...> événements. *Malgré notre* <III R *notre* A *la*> *séquestration,* [R *depuis quelque temps, il n'entendait plus parler*] *il était forcé de s'apercevoir que* [R *nous avions* A *ses filles avaient*] <III que [R *nous avions* A *ses filles avaient*] quelques amis, [A *et*] que son fils [R *en*] avait [A *même un camarade fort dévoué*]. C'était> *des amies, que son fils en avait aussi. Pour lui, c'était le* commencement de la fin *de la tyrannie.* Un modeste commencement. / / Au cours

4311-4313 I partir avant le retour <...> devant lui un *homme aussi robuste que* Jean

4316-4338 I elle [R *le dimanche* A *l'*]après-midi [A *du dimanche*] et, après *de longues* hésitations, mon père accepta. Presque tout de suite, *ces* appels *téléphoniques* cachèrent de fausses invitations. [R *Marcelle téléphonait*] Au lieu d'aller chez [R *elle* A *Marcelle*], nous allions au cinéma avec nos amoureux [A *et celles qui n'en avaient pas* [AR *alla*] *passaient l'après-midi chez* [AR *mon*] *oncle Eugène.*] / / [R *Ce n'était pas, au reste, les premiers dimanches où nous pouvions les voir.*] L'année précédente [R , A *aussi nous avons pu passer quelques* [AR *dimanches*] *heures, le dimanche, avec nos petits amoureux.*] [D *mon* S *Mon*] père avait recommencé d'assister aux offices du Tiers-Ordre de Saint-François qu'il avait négligés depuis [R *de longues années*] longtemps. Il <...> Tiers-Ordre, *nous aussi.* Les cérémonies *avaient lieu* <III R *avaient* A *se donnaient*> dans la petite église [A *de la rue*] des <...> dans l'église et, quand nous voyions *mon* père <III R *revêtu de sa robe brune*> sortir de la sacristie *revêtu de sa robe brune,* [A *et s'asseoir dans un des premiers bancs,*] nous allions les rejoindre. <III Nous ne craignions [R *pas d'être pinc* A *rien.*]> *Cette*

robe nous était une garantie de tranquillité. On ne peut guère [R *courir après ses filles en robe* A *vêtu*] de bure, courir *par les rues après ses filles.* // L'ennuyeux

4319 III doutions [R *un peu que mon* A *qu'il*] allait

4340-4351 I vous arrivez en soutane, nous on ne marche plus, disaient les [R *garçons*] amoureux. // Ce fut ma sœur qui dut subir, cette fois-là encore — je [A *re*]pense à l'épisode <...> de Tiers-Ordre. *Se souvenant de la façon dont elle s'était tirée de ce premier embarras, elle* prit encore

4345-4347 III Mon père en était même [R *rendu* A *arrivé*] à insinuer <...> Nous les [R *connaissions* A *voyions*] bien

4353-4355 I mon *confesseur.* Il dit <...> plutôt employer [D *mon* S *mes* R *temps libre*] loisirs

4357-4376 I scrupule. // [R *Et toc!*] Stupéfait et admiratif — le scrupule, considéré ailleurs comme un défaut, a toujours eu bonne presse *au Québec* — mon père <...> paupières baissées, Dine [R *ressemblait à une* AR *faisait la* A *jouait les*] bigote [A *s*] de village. // Fort heureusement, *mon père* ne pratiquait pas souvent le deux et deux font quatre. *L'hiver suivant, comme il se donnait à Québec un* [R *grand*] bal auquel elle fut invitée, Dine demanda et obtint la permission d'aller *faire retraite, pour* trois jours, dans une maison religieuse. [A *Tout le monde semblait avoir oublié les recommandations du confesseur*]. La semaine *précédente fut employée à confectionner la robe* [R *de bal*]. C'était la première *robe* [R *de bal* A *du soir*] *à quoi je* travaillais, *j'en* étais tout émue. Il fallait la faire de façon que, raccourcie, elle *puisse* <III R *puisse* A *pût*> encore servir <...> qui ne *sert* qu'une fois

4378-4401 I chez *oncle* Eugène et *tante* Berthe où elle passa [R *le week end* AR *la* A *une*] fin de semaine [R *Un week-end*] mémorable <...> mois. // Peu à peu

4383-4396 III Mais, [A *à mon frère André,*] il était arrivé <...> s'exercer, [R *à la fois* A *en même temps,*] à la piété <...> Un [R *matin*] samedi matin <...> Sainte-Anne [R *avec toi* A *moi aussi*]. Bien sûr <...> marcher avec toi [A ,] et

4401-4411 I d'obstination, notre vie devenait moins pénible. Il était maintenant courant que nous *obtenions la permission* d'aller chez Marcelle et Aline, chez Annette. [R *Quand mon père revenait de voyage alors que* A *Si*] l'une de nous était sortie [A *quand mon père revenait de voyage*], ce n'était plus un drame où nous risquions *la vie.* // Ce fut

4403 III obtinssions — non sans difficulté [A *toujours*], mais

4411-4439 I pour *lui trouver une femme.* Juste comme nous commencions à souffler. // Une [R *cousine* A *parente*] de mon père connaissait une

infirmière qui ferait l'affaire. *Le plus triste de l'histoire, c'est qu'elle la connaissait vraiment très bien et* depuis de longues années. *Qu'elle* nous ait jeté dans les jambes cette *femme* sotte, inculte et méchante, restera une de [A *s*] [R *ces*] énigmes

4417-4419 III histoire de [R *belle-*] marâtre [R . A *?*] / / — Je

4427-4436 III cousines [A ,] etc., se mirent <...> parmi leurs [R *mauvaises* A *méchantes*] raisons il y en avait une [R *bonne* A *gentille*]: une belle-mère nous aiderait à [R *nous marier* A *trouver*] des maris <...> ferait l'affaire [R . *Justement* A *et qui, justement*], [R *elle*] avait <...> voient tout [R *simplement* A *avec simplicité*]: une fille <...> mon père et [R *cette personne* A *la candidate*] se connaissaient

4439-4443 I résoudre. / / [R *Les présentations*] La rencontre fut arrangée pour un mercredi [R *après les heures de bureau* A *à cinq heures*]. Mon père <...> thé [R *chez sa sœur avec la dame et notre cousine* A *avec les femmes de la famille et*] la dame en question, il *avait été* <III R *avait été* A *était allé*> reconduire

4446-4450 I présentées [R *que*] Dine <...> connurent [R *notre* A *leur*] belle-mère qu'aux vacances de Noël. / / — C'est une jolie femme

4451-4459 I bruns. / / [R *Cela eût été* A *Rien d'im*]possible [A *à cela*] car la personne n'avait que quarante-neuf ans [R .] [A *et comme*] [D *Nous* S *nous*] étions bien disposées envers elle [R *et*] nous l'avions [A *tout de suite*] imaginée [R *ressemblant à ces* [AR *un*] *beau* [R *x*] *fruit* [R *s*] *mûr* [R *s*] *qu'on nous présente dans les romans.*] [A <au verso> *belle* [AR *encore mince*] *tout juste enrobée d'un embonpoint léger et gracieux, l'œil grand un peu bistré, la chevelure lourde, la voix harmonieuse — bref, un beau fruit d'automne.*] Nous vîmes entrer

4461-4469 I affleurait [R *guère* A *pas*]. La bouche était informe et ressemblait [R *plus* A *davantage*] à une mauvaise cicatrice [R *qu'à une bouche* A *et une citatrice qui s'ouvre de temps en temps, c'est abominable!*] *Deux affreux dentiers y* [R *logeaient* A *brimbalaient à l'aise.*] <III abominable — derrière quoi deux dentiers pas beaux [R *brinque* A *brimbalaient*] à l'aise avec force bruits.> *Le corps faisait penser à* un cône <...> allait *en* s'amenuisant: des cuisses minces, des jambes maigres *et ce dangereux* échafaudage [R *reposait*] s'appuyait sur deux pieds d'une difformité rare. Mais le pire, c'était

4472-4478 I étions *bouches bées.* / / Nous la *fîmes passer au* salon où elle s'assit tout au bord d'un fauteuil — vu son corset, *une redoutable armure* <III R *une redoutable* A *un puissant caparaçon*> aux baleines aussi <...> dit [A *d'une voix fort vulgaire:*] / / — C'est

4482-4484 I gâteaux? / / *Il prenait un air de gamin gourmand.* Il souriait largement et sans arrêt. Nous n'avions

4487-4493 I gâteaux? / / [R *Pendant* AR *Durant* A *Pendant*] toute la durée de la visite, ce fut là le plus clair de *la* conversation. Chaque fois que le silence *devenait trop pénible*, il y en avait un des deux qui revenait *à la charge* avec *la* maison ou *les* gâteaux. / / Au bout d'une demi-heure, ils *s'en allèrent*. / / — Elle

4496-4509 I poussin. / / [R *Le fait est qu'* A *À la vérité*] il avait l'air <...> répéter. / / Enfin, le lundi

4500 III l'air [R *de l'inquiéter* A *d'inquiéter mon père*]. Une

4510-4516 I déjeuner, *il s'était mis à neiger* de façon si abondante que mon père avait jugé prudent d'aller coucher en ville de peur *de ne* [A *plus*] *pouvoir s'y rendre* le lendemain. *La cérémonie avait lieu* à neuf heures <...> mena *en ville* tout juste pour [D *la* S *le*] [R *réception* A *déjeuner de noces*] *qui avait lieu* chez

4518-4532 I arrivâmes là <III A ,> jupes, bas et chaussures détrempé <III R *e*>s. Je ne *me souviens* <III R *me souviens* A *sais*> plus comment mes sœurs étaient habillées — des chapelles, *c'était* couru — mais, pour ma part, je portais une abominable robe bordeaux, *qui était* <III robe [R *rouge* A *bordeaux*] [R *qui était* A ,]> une vieille *robe* de ma tante <...> possession, [R *elles* A *ces vêtements*] *passaient au rang de vêtements* <III vêtements, dans son esprit [A ,] redevenai[D *t* S *ent*]> neufs. Si, au moins, nous avions pu les refaire, *mais* ma tante ne l'entendait pas de cette oreille. [A <au verso> *Elle conservait sur ses vieilles robes un droit de regard.*] Il fallait les porter [D *tels quels* S *telles quelles*], <III mal [R *taillées* A *coupées*],> [D *cousus* S *cousues*] surtout *aux* manches [A *si mal*] <III R *mal* A *gauchement*> montées [R *de telle façon*] qu'en peu de temps le tissu craquait derrière les bras. / / — Tu

4535-4552 I jupe [R *était*], à larges plis, [R *ce qui lui donnait* A *avait*] tout loisir <...> nouveaux [D *beaux* S *demi-*] frères qui <...> voir la semelle [A *de mon soulier*]. L'absence de semelle. Pour aveugler le trou, j'avais disposé [A *à l'intérieur*] une pièce de caoutchouc d'un joli rouge [R *à l'in*]. Le garçon <...> sa fiancée *qui n'avait pas d'argent pour* [R *s'acheter*] *s'acheter un trousseau*, il avait [D *donné* S *offert*] *plusieurs centaines de dollars*. Elle avait accepté et elle fit bien car ce *fut un événement unique dans sa vie maritale*. / / Les époux

4547-4551 III prit [A ,] probablement [A ,] pour <...> les [R *très*] hauts

4552-4568 I heure. Un voyage de quinze jours. Nous n'avions jamais été à pareille fête. Sans préjudice [R *s*] des [A *sorties et des*] *petits dîners* [R *quotidiens*] *ordinaires*, nous avions lancé

4556-4557 III avait [R *décidé* A *d'abord résolu*] de [R *n'en* A *ne*] point [R *faire* A *bouger*]. / / — Comment

4566 III dernières [R *avant* A *de*] longtemps

4570-4591 I à *la* <III R *la*> Noël. *Tous les* constructeurs <...> bien lui *donnaient* des cigares <...> caisses de [R *douze* A *six*] bouteilles <...> finissait par *les donner*. Au moment où j'en suis, nous avions [R *une* A *deux*] caisse [A *s*] de champagne <...> décidé de leur faire un sort. *D'autant plus que* j'avais, à l'époque, un amoureux qui prétendait pouvoir *enlever le bouchon des bouteilles «comme si elles avaient éclaté», car, disait-il, «cela éclate au bout d'un certain temps».* [A <au verso> [R *remettre les bouchons des bouteilles de ce — après les a*] *arranger une petite mise en scène destinée à faire croire que les bouteilles avaient éclaté toutes seules. Il suffisait, disait-il, de déboucher tout doucement la bouteille, et, celle-ci vide, de la casser après avoir replacé le bouchon et son fil de fer* <III R *fil de fer* A *muselet*>. [R *Il dis*] *accident qui* [R *arrivait toujours*] *(ce qui pouvait leur arriver se* [R *produisait souvent*] *si on avait la mauvaise idée de ne pas les coucher.)* À l'usage, nous [A *nous*] aperçumes que les connaissances du petit copain [D *était* S *étaient*] illusoires <...> Qu'importe, *nous* avions invité nos amis à *boire du* champagne et à demain les problèmes techniques. / / [R *Je me souviens que je fus bien déçue par ma première coupe. Encore une fois, j'avais affaire à quelque chose dont je n'avais qu'une connaissance littéraire. Aussi* [R *m'étais-je imaginé*] *il me fallait comparer la réalité* [R *avec*] *à ce que mon imagination avait construit autour des héros de roman qui s'abreuvaient d'extra-dry ou de brut. Je m'étais persuadé que l'on ressent à boire du champagne, un plaisir presque impossible à supporter.*] / / Je fus

4595-4607 I avertie des mérites <...> sucré. [A *Pourtant, c'était du Pommery 1926. J'en reprendrais bien une petite coupe.*] / / [R *Bien à regret,*] [D *pour* S *Pour*] la vraisemblance, il fut décidé, [A *bien à regret,*] de ne pas [A *tout*] boire [R *toutes les bouteilles*]. [D *Il* S *Nous*] [R *en laissâmes* A *abandonnâmes*] deux [A *bouteilles*] comme preuve de notre bonne foi. Au matin, après avoir [R *donné un coup de marteau sur chacune* AR *chaque bouteille vide* A *à l'aide d'un marteau, maquillé notre larcin en accident*], nous portâmes les débris au ruisseau. Quant aux *bouteilles de* whiskey, <III auquel nous avions goûté [R *pendant* A *lors*] de réceptions> c'était facile à reboucher. Nous avions procédé par prélèvements et rempli *avec du* thé

4608-4613 I Sous <III R *le*> prétexte de déjeuner de retour, nous [A *les*] avions persuadés de nous téléphoner la veille de leur arrivée. Ils [R *arrivèrent* A *entrèrent*] vers une heure. Nous accueillîmes notre marâtre à bras ouverts. / / Elle faisait

4617-4630 I qui [A *t'a*] suivie jusqu'ici? / / *À partir de ce moment,* tous <...> des amants *désespérés* <III R *désespérés* A *délaissés*> qui avaient fait le voyage *de* Québec *à* New York dans l'espérance de retrouver, *et de regarder de loin,* leur infidèle. Des hordes d'amants. *C'*eût pu être flatteur *mais* mon père

<...> traverser le hall au pas de course. Aussi rapportait-elle *de ce voyage de noces* quelque inquiétude

4631-4633 I En ces occasions, la bonne humeur est de rigueur. [R *La nôtre* A *Celle-ci*] était *artificielle* et difficile

4638-4656 I une sorte de *vin ou de* cidre <...> Pas cidre de champagne. Champagne tout court. // — Bon. Eh bien <...> partout. // — *Les bouteilles* étaient-elles couchées? // — Non, non, non! Elles étaient debout. // — Mais c'est couchées qu'il faut les tenir. // — Ah? // — C'est <III peut-être [A *pour*] ça...> Tant pis, dit mon père, j'apporterai <...> ministère *vont me donner*. Bonne occasion pour se débarrasser de *tout cela*. // Il

4657-4658 I revint, [D *pas* S *par*] certains de nos amis que le *wisky bu* <III [R *whisky* A *scotch*] servi> lors de cette [R *petite*] réception fut *trouvé* insipide

4660-4666 I escalopes [R *de veau*] sont <...> viens de dépenser *pour ce voyage*, il convient <...> s'établit et *le déjeuner* <III le repas [R *finit* A *se termina*] presque>

4667-4670 I manifesta, *durant* les premiers jours, beaucoup d'amitié <...> était malade. [R *La première fois*] Elle

4672-4695 I bas. // — *Qu'est-ce que tu as à pleurer*? // — *Rien... J'ai eu* une lettre de ma fille. // C'était *nous* qui allions <...> passait» [R *chaque fois que nous obtenions un demi-dollar*], ainsi que nous prîmes l'habitude de [R *le*] dire, chaque fois que nous obtenions un demi-dollar, nous mîmes peu de temps à reconnaître la source de ces eaux. [A <au verso> [R *Lorsqu'elle devint malade*] [R *Pendant sa dernière maladie, elle conserva*] <III R *l*> *La peur de nous savoir un peu d'argent en poche lui dura jusqu'à la mort. Pendant sa dernière semaine, elle gardait encore son porte-monnaie* <III R *monnaie* A *feuille*> *sous l'oreiller et sortait du coma pour payer les fournisseurs* [A *qu'il fallait amener à son lit et*] *à qui elle allait jusqu'à dire: «Payez-vous vous-même» plutôt que de laisser mes jeunes sœurs toucher à ses sous.*] <III R *)*> Quelques semaines <...> nos mouchoirs [A *nos gants,*] nos chapelets, [A *qui disparurent*]. Quand mes sœurs *aînées* <III R *aînées*> se mirent à [R *faire* AR *monter* A *préparer*] leur trousseau, il leur [D *fallait* S *fallut*] trois fois par semaine aller *chercher* leurs taies d'oreiller [A *et leurs serviettes de table*] dans les tiroirs de *la belle-mère*. Lorsqu'elle s'apercevait que [R *les taies étaient retournées là d'où elles venaient* A *l'objet de son larcin lui avait été dérobé*] le pigeon

4698-4724 I paternelle *devint* gravement malade. // *Je n'avais jamais aimé cette grand-mère.* <III [R *-là. Même dans* A *. Dans*] ce temps-là> *D'abord parce que je* reportais sur [R *toute sa famille* A *elle une partie*] [D *les* S *des*] *sentiments que j'éprouvais envers* [R *mon père* A *le fils*] *Ensuite, je* l'avais

presque toujours <...> l'occasion de *le connaître*. Mes cousins et mes cousines l'aimaient [A *et ce ne devait pas être sans raison*]. *Il faut dire que*, pour eux, tout *était* bien différent <...> Ils *arrivaient* dans cette maison quand ils le *voulaient*, *seuls et détendus. Comme ils* ne *vivaient* pas sous le système des ukases, on ne se croyait pas obligé de soutenir, à leur endroit, *l'autorité* paternelle. / / Quand nous

4724-4740 I l'air *des parents de la campagne* [R *muets, timides* A *balbutiants*] et mal fagotés <...> pour [R *que nous*] la sacrifier par vanité. En effet, qui eût cru, à nous regarder que nous pouvions sabler le champagne et danser le *tango*? Mon père avait beau nous traiter de filles perdues <III [R *pour* A *à propos de*] tout et [R *pour* A *de*] rien>, il devait bien penser, à nous voir aussi godiches, que nous ne pouvions pas nous perdre [D *bien* S *très*] loin. [R *Il* A *C'*] *était bien un peu agaçant de nous entendre comparer, toujours à notre désavantage, avec les cousins tous si intelligents et si débrouillards mais c'était le prix qu'il fallait payer.* / / — Vous

4742-4757 I pendant *qu'eux autres*, civilisés, récoltaient les compliments. Au demeurant, ils étaient *très gentils avec nous* et nous aurions pu être amis si mon père l'avait permis [R *mais* A *seulement*] *il les considérait comme perdus, amis là vraiment perdus, aussi n'en était-il* même pas question. La maladie de notre grand-mère *favorisa* plusieurs rencontres qui eussent pu nous rapprocher. *Il n'en fut rien. Ordinairement*, nous étions téléphoniquement avertis, *de nuit*, que la malade *était* plus mal. Mon père venait nous secouer dans nos lits. *Tout le monde s'habillait en deux ou trois minutes et sautait* dans la voiture

4759-4767 I jusqu'à [D *deux* S *trois*] ou [R *trois* A *quatre*] nuits de suite. Ahuris, fous de sommeil insatisfait, *il nous fallait* encore avoir l'air désespérés. Moi, je pensais à [R *la mort de*] grand-maman *de Lachevrotière*, qui était morte sans nous avoir [A *re*] vus une seule fois en trois ans, et je rageais. [A <au verso> *Je pensais à maman et au décret paternel quand nous étions allés la regarder pour la dernière fois dans sa tombe. «Que je n'en vois pas un seul pleurer», et je n'avais plus envie de prendre l'air désespéré.*] / / En dix

4767-4791 I minutes, alors qu'il en fallait bien vingt normalement, nous arrivions à la maison grand-paternelle. Tous les huit, *nous* nous enfournions dans le hall d'entrée. [R *Si* A *Lorsque*] mon oncle, [A *sa femme*] et [D *ses* S *leurs*] enfants *étaient là*, cela faisait dix-[R *neuf* A *huit*] personnes [R *en* A *si l'on*] [D *comptant* S *compte*] les habitants réguliers [A *et que l'on excepte notre grand-mère*]. *Il n'était pas question que cette* <III que toute [R *cette* A *notre*]> *tribu pénètre* dans la chambre de la malade. / / — Nous allons réciter le chapelet, décrétait mon père. / / *Pour qu'il puisse nous surveiller, il était entendu que* <III malade. [D . *Mais* S , *mais*] encore fallait-il [AR *nous* R *la surveiller* A *que nous* AR *soy* A *fussions surveillés*].

C'est pourquoi> cette récitation se *ferait* en arpentant <...> grand-mère en pensait, mais j'espère que le sort m'épargnera, à mon lit de mort, de subir dix- [D *neuf* S *huit*] récitants de chapelet, [R *ambulants*] et ambulants *encore! La pauvre* femme n'avait rien d'une pécheresse. *Au surplus*, [A *elle était*], les cinq dernières années de sa vie, [R *elle était*] dans un état de diminution [R *presque complet. Aussi ne voyais-je pas bien quel changement à son destin éternel*] tout à fait impropre <...> le père noble [R *accompagné du* A *et le*] chœur des récitants revenaient *à la maison.* // — Pas la peine de *se* <III R *se* A *nous*> recoucher. Nous allons [A *prendre le petit*] déjeuner tout de suite, *décrétait le chef.* // Transis

4791-4792 I hébétés [R *et presque*] somnambules, nous attendions que l'heure de son travail *sonne.* Sîtôt

4794-4799 I chapelets [D *qui se* S *qu'on*] *disait* <III R *disait* A *dit*> dans cette famille, je ne me serais pas mariée. // *Ces remarques* tombaient dans un silence [A *faussement*] outragé. Nous allions nous coucher. *À* neuf heures, la sonnerie du téléphone nous éveillait. *Bulletin* de

4801-4807 I dormir! // [R *Si tu nous l'avais demandé...*] // [A <au verso> *«Si j'avais su» fut un temps, son observation la plus fréquente, car peu* [R *de temps*] *après son mariage avec mon père, elle apprit qu'un veuf sur qui elle avait eu des vues, venait de mourir. Il était pourtant plus jeune que mon père, mais le sort vous joue de ses tours...Elle philosophait sur sa déveine, à haute voix, sans vergogne.*] // Notre grand-mère

4807-4809 I juillet. [R *Mes souvenirs de*] [D *cet* S *Cet*] événement [R *sont* A *dans ma mémoire est assez*] confus *car, pour* moi, c'est le moment où Dine faillit mourir brûlée [A *et*] tout s'efface

4813-4815 I car [R *le maniement* A *l'emploi*] de cet engin ne présentait pas d'autre [A *s?*] avantage [A *s?*]. Il était

4818-4829 I touche-à-tout. // [R *C'était* A *Cela se passa*] le jour [R *de l'ente*] des funérailles *de notre grand-mère.* Nous <...> personne ne [R *s'était*] se souvint <...> et que [A *c'était*] *la* belle-mère [A *qui*] l'avait *éteint la veille.* Nous lui avions répété cent fois qu'il y avait deux manettes à fermer, *celle* <III R *celle*> *de l'air et celle de l'essence. Comme la première éteignait la flamme, cela l'avait satisfaite.* [R *Tout*] *le réservoir s'était vidé sur le plancher* [A *mais la cave était trop sombre pour que cela se voit*] <III R *voit* A *vît*>. Dine <...> craqua une allumette, *une* des dernières

4832-4837 I la véranda [R *h*]. *Je* n'oublierai jamais *le* visage horrifié *de Thérèse,* un visage <...> que *jusqu'aux premières marches* de l'escalier et, maintenant, elle se jetait vers nous en criant. // — Marraine est en feu, *marraine est en feu.* // Sans

4840-4854 I toutes *les* trois la même *pensée. Pénétrer* jusqu'à elle par *le soupirail* <III R le *soupirail* A , *les soupiraux*>. Mais mon père avait négligé <III A , *cette année-là,*> de faire déclouer *les soupiraux cette année-là.* [R *Nous revenions en courant lorsque nous aperçu*] Dine allait <...> ne pouvait empêcher et je fus submergée par une horreur et un désespoir *que j'ai* peu de fois ressentis dans ma vie. Nous revenions *en courant* <III R *en courant* A *au galop*> vers [R *la porte*] l'intérieur de la maison [D *quand* S *lorsque*] nous aperçûmes *Dine* qui sortait *sur la vérandah* par la porte de la cuisine. À nos cris <...> chaque tentative *de respiration* se traduisait par un bruit effroyable, une sorte de grincement pâmé. *À notre joie, la stupeur avait succédé,* et nous

4856-4866 I vision! *Elle était noire de suie, de la tête aux pieds.* Des mèches <...> retenues [R *par* A *dans*] son chignon, retombaient tout autour de sa tête. Ses vêtements étaient en lambeaux <III — mais, [A *faite*] d'un coton>. Toute cette suie nous empêchait de voir si *elle* était <...> nous voyions bien <III R ,> montrait <III la main avec laquelle il [A *lui*] avait fallu>. *Pour sortir de son enfer, elle avait dû traverser le feu et s'agripper pour* franchir *un* obstacle, *à une poutre enflammée. À partir de* la base des doigts, [R *un poignet*] la peau était relevée

4869-4874 I souffla-t-elle. // [R *Françoise, Marguerite et Thérèse s'en occupèrent* A <au verso> *Dans la maison, il était presque impossible de respirer. Margot s'empara d'une chaise et cassa une des grandes vitres du cabinet de travail. Puis elle alla rejoindre Françoise et Thérèse qui s'occupaient* [A *à éteindre le feu*], *et fort bien puisqu'elles sauvèrent la maison*] *et se* <III R *se*> méritèrent

4879-4888 Tu *vas te faire* gronder <...> téléphone, <III dans mon [R *affolement* A *désarroi*],> je criais <...> suivirent *semblèrent* interminables. Dine souffrait de plus en plus et ne pouvait *plus* retenir ses cris <...> coupé [R *tous*] les vêtements, les bas, ce qui permettait *de constater* <III R *de constater* A *d'évaluer*> l'étendue <...> au visage, ce *ne sera rien,* dit

4890-4896 I éteint, [D *il* S *nous*] pouvions penser à téléphoner à notre père. [R *l'heure*] Les funérailles <...> frère [A *(qui était, je l'ai déjà dit, oculiste et oto-rhino-laryngologiste)*]. *Celui-ci décida tout de suite d'accompagner mon père. Il s'inquiétait des yeux de Dine que le feu avait pu endommager.* // Quand

4896-4906 I arrivèrent *(*étaient venus, aussi, les cousins, les cousines*)* nous <...> qui recouvrait [R *tous*] les murs [R *de la maison*] et les parquets. [R *Nous savions que*] *mon père n'aurait pas tenu cette tragédie comme raison suffisante pour retarder le nettoyage de la maison.* // *Elle* lui fournit, *cette tragédie,* l'occasion, une fois de plus, de donner sa mesure <...> vêtements de Dine *et, bien sûr,* d'avoir téléphoné au médecin [R *en premier* A *de mon* <III A *propre*> *chef*]. Mais

4906-4911 I rien. <Note de l'auteur: «Alinéa»> [R *Je passai la première nuit avec elle. Alors que je m'apprêtais à passer la seconde car sa soif était inapaisable.*

Au surplus [R *elle*] *ses mains étant pansées, elle ne pouvait tenir un verre et sa bouche brûlée exigeait l'usage du chalumeau.* A <au verso> *À mesure que les heures passaient, Dine souffrait de plus en plus de la soif. Dans l'état où elle était, les mains pansées,* [R *la bouche*] *les lèvres gonflées, elle ne pouvait assurément boire* [R *toute seule*] *sans aide. Je passai la première nuit avec elle.*] Alors que je m'apprêtais à passer la deuxième [R *nuit*], mon père [R *arriva* A *entra*] dans la chambre

4912-4918 I Qu'est-ce que *ces histoires* de passer <...> Dine a *besoin de boire* à tout instant, dis-je. / / Mon père appela *notre belle-mère.* / / Donne-lui <...> viendras *la faire* boire

4920-4927 I et *ne* s'éveilla *qu'*au matin, comme une fleur. Dine eut beau sonner, sonner [A *les autres chambres étaient trop éloignées pour que la clochette soit entendue*] <III pour [R *être* A *que la clochette* AR *soit* A *fût*] entendue>, elle dut passer la nuit avec sa soif. Nous la trouvâmes, *le lendemain,* fiévreuse <...> belle-mère [R *aux* A *à la*] *terrible* [R *s*] *souffrance* [R *s*] de Dine

4928-4941 I bornes. / / [A <au verso> *L'illusion est tenace au cœur des enfants* <III R *des enfants* A *de l'enfant*>. *(J'étais presque adulte aussi employé-je le mot enfant pour signifier la relation* [R *père-familiale*] *entre le père et sa progéniture). Il ne demande pas mieux que d'oublier, entre deux catastrophes, jusqu'où peut aller la méchanceté humaine. Il prend volontiers pour acquis qu'il en a vu le fond et que cette fois-ci, les choses* [A *ne*] *se passeront pas aussi mal que cette fois-là. Il se persuade que ce cœur va s'amollir avec le temps et que, justement, les temps sont* [A *peut-être*] *arrivés pour cet amollissement. Quand il se frappe encore au même rocher, il est chaque fois blessé de frais et chaque fois plus grièvement.*] / / Notre *belle-mère* avait été infirmière

4945-4951 I elle *défaisait* tout, le visage <...> considérait les *brûlures* d'un <...> la *fenêtre* [R *s*] ouvertes, se tordait de douleur sans l'effet de l'air *sur ses plaies.* / / Habituée

4955-4956 I aggravé, *vers le milieu de ce laps de temps,* par une [A *longue*] série de furoncles [R *, une trentaine en tout*]. Enfin

4964-4973 I faut *faire des reproches* mais à celle-là <...> la belle-mère <III R *,*> qui se mit [R *comme elle le* A *ainsi qu'elle le*] faisait toujours <...> profita pour *ajouter: / / Je vais garder, de cela, des cicatrices pour* toute ma vie et c'est à elle que je *le* devrai. C'est elle

4974 I souffle [R *et, lui* A *et lui*] qui [R *venait de récriminer amèrement pour*] A *venait de se répandre en reproches à propos de*] *quelques dollars,* [R *il*] eut ce mot

4978-4982 I répondre. [A *Je me souviens que pendant cette conversation, j'étais à la fois si satisfaite et si apeurée que je ne savais plus comment arranger les muscles*

de mon visage. Ils s'en allèrent de tous côtés et me donnaient l'envie de me cacher dans ma serviette de table.] / / Après ces événements

4982-4996 I couteaux, *entre notre belle-mère et nous,* <III R , *entre notre belle-mère et nous,*> demeurèrent à jamais tirés <III A *entre notre belle-mère et nous*>. [R *Ce furent surtout les trois plus jeunes qui en souffrirent. Nous, les grands, étions de taille à nous défendre.* A *Pour ma part, je ne pouvais plus la voir sans penser à sa culpabilité dans cette affaire et à l'absence totale de regret qu'elle avait manifestée.*] D'un côté <...> empêchait *de s'* <III R *de s'* A *d'*> envenimer <...> avançant vers *la* belle-mère qui reculait *jusqu'à ce que le mur l'immobilise* ce qui <...> Si bien qu'ils [R *furent* A *étaient*] à la fin, nez à nez, *littéralement.* Comme ni l'un ni l'autre ne *voulai*[A *en*]t baisser les yeux

4998-5001 I tuerai, *je te tuerai,* criait Benoit. / La belle-mère <...> rire [R *au spectacle* A *à la vue*] de

5006-5013 I sort [R *l'avait, lui avait poussé sous*] lui jeta dans les mains un livre [D *du* S *de son*] charlatan [R *américain — le*] préféré [R *de mon père* A *et*], c'est dire si [R *le paragraphe*] l'avertissement <...> les pères [R *étaient* A *sont*] cocufiés par leurs fils. Cette révélation tomba dans un *sol* fertile <...> retirer. [D *Si* S *S'il*] n'avait qu'un soupçon, au coucher, il se réveilla, le lendemain *matin,* avec

5016-5017 I c'était à [R *mon tour d'aller à la messe avec lui* A *moi de l'accompagner à la messe*]. Ni à l'aller ni au retour il n'ouvrit la bouche. [R *Après la messe,* A *Puis,*] il s'assit

5020-5026 I demanda la belle-mère <...> et *cria à la belle-mère*: / / — *Monte à la chambre: j'ai à te parler.* / / Nous

5026-5031 I tintamarre était *grand.* Les portes claquaient, les [R *cris* A *clameurs*] s'élevaient. Nous avions beau *prêter* l'oreille <...> belle-mère se tut <III pour pleurer [A ,]> ce qui nous permit d'entendre les imprécations

5034-5041 I de *sa* penderie <...> pas [R *lui donner* A *ajouter*] d'idées [R *en plus de* A *à*] celles qui pouvaient venir toutes seules. / / [A *Pendant des heures*], la pauvre femme sanglota à faire pitié. Elle

5047-5054 I signet, *bien entendu,* elle trouva le paragraphe-clé. Mon père l'avait <III R *soigneusement* A *ingénieusement*> souligné <...> à peu près *ainsi*: Si vous <...> perspicace. Il [R *faudrait* A *aurait fallu*] être

5056-5060 I traitements de la *belle-mère. Entre elles deux, une haine inexpiable s'installa presque tout de suite.* Cela s'explique *de la façon suivante: les* plus grands *étaient* hors *de* jeu. Benoît [A *lui*] *faisait peur* [A *et*], Thérèse avait conservé [R *le coup de son* A *un dangereux*] *empire* sur mon père. Il ne restait donc que Marguerite sur qui *l'autorité* de notre *marâtre* pût s'exercer

5062-5071 I de [D *20* S *21*] ans. On l'y envoyait dénuée de tout, sans un sou en poche, [R *avec* A *n'ayant*] pour tout trousseau [A *qu'*] une pièce unique *de chaque vêtement* <III unique [R *de chaque*] des vêtements> *nécessaire*: une paire de bas, une culotte, une serviette éponge, etc. *Tous les soirs, il lui fallait* demander la permission de faire une petite lessive. *Vint* un moment où sa robe [R *était* A *fut*] tellement reprisée que les sœurs ne savaient plus [A *où*] cacher <...> À [R *ce moment-là* A *cette époque*], *nous* les plus grands *étions* <III R *étaient*> tous *partis de* la maison. La marâtre pouvait y aller à fond de train. *Pas* de témoins

5072-5089 I malade <III A ,> par qui cette horrible femme fut-elle soignée [A *pendant plus d'une année?*] Par Marguerite, *et* avec dévouement encore! <Note de l'auteur:« (Ici psychologie de Ma)»> [AR <au verso> *Car les femmes de notre famille sont toutes semblables. Les malheurs de nos bourreaux ne nous vengent pas. Au contraire, ils nous fondent le cœur et après avoir chanté vengeance pendant des années, nous finissons toutes par le pardon.*] <Note de l'auteur dans la marge gauche: «Faux»> [A <au verso> *Il est toujours tentant d'essayer d'établir ce qui se passe dans la tête des méchants, car la* [A *vraie*] *méchanceté est chose assez surprenante.*] / / [R *Il* A *C'*]est toujours tentant <...> méchanceté est chose [R *s*] assez surprenante. Il y a plusieurs catégories, [A *et*] il pourrait y avoir plusieurs méthodes de classification. *L'une d'elles, peut-être* la plus simple, serait de [R *la diviser en* A *reconnaître*] deux [R *espèces* A *variétés*]: la méchanceté intelligente et la méchanceté imbécile. *Je* ne souhaite <...> comme ça, *on ne sait pas de quoi elle provient,* quels sont <...> Je n'ai pas agi comme

5093-5121 I même *tendrement*. C'était logique <...> nous n'avions rien à lui reprocher. Les enfants [R *tiennent* A *gardent*] parfois rancune à celle qui [R *a pris* A *prend*] la place <...> pas le cœur *mais* les bras. La première journée *qu'elle passa seule* avec *nous* fut charmante. Elle *n'aurait eu qu'à* rester <III R *n'aurait eu qu'à rester* A *serait restée*> *celle* qu'elle fut, ce jour-là, et tout eût été simple. *Beaucoup* trop simple. Comme tous les *imbéciles*, elle *aimait* fort les complications <...> affaires. Pour les «placoteuses» (je m'en voudrais de ne pas employer *au moins une fois* ce *beau* mot québécois) la matière première n'est jamais suffisante, [D *on l'* S *ça s'*] épuise <III suffisante [R *; elle* A *et elle*] s'épuise> vite <...> pour [R *qui*] *celui qui est la source de* si vifs plaisirs. Point. Les potins sont toujours [R *accompagnés* A *assaisonnés*] de haine. / / Ce qu'il

5122-5131 I Rien ne *pouvait l'attendrir*. J'ai raconté *comment elle avait agi avec Dine, l'impassibilité qu'elle montrait devant* [R *ses*] [AR *cette*] *souffrance* [R *s*] [A *ces affreuses tortures*]. Il y a mieux. Cette femme avait une amie [A ,] que la crise économique avait réduite à la pauvreté [R *et* A ,] à qui elle téléphonait *toutes les semaines* pour lui raconter <...> et pour qui elle *devait inventer*

<III R *devait inventer* A *inventait*> des histoires de teinturier (*«Toutes* mes belles choses sont au dégraissage *en ce moment»*) quand d'aventure elle la recevait chez nous. // — Pourquoi *lui dis-tu* ça <III D , S *?*> lui

5135-5138 I Margot et Thérèse, elle put se laisser aller à tous ses petits instincts. Ainsi

5137 III méchanceté une [R *bonne*] base [A *bien*] solide

5143-5149 I pommes. // Ce régime dura toute une année et jamais mon père ne s'en [R *quit* AR *surprit*] étonna

5151-5153 I formuler. Quand, au bout de neuf ans, elle mourrut enfin, il n'y eut *guère* de *larmes* <III R *guère de larmes* A *pas de sanglots*>. // — Je

5157-5166 I mois. // [A <au crayon> *Indépendamment* [R *du senti-ment*] *d'injustice qu'on ressent, de la mortification de la gourmandise // du sentiment de frustration que l'on ressent à voir les autres mieux manger que soi* [R *juste à côté* A *à la même table*] *du sentiment d'injustice il y a qq chose de profondément humiliant à se voir traiter de la sorte. J'essaie d'imaginer ce spectacle et les larmes m'aveuglent.*] L'année où Dine se brûla fut aussi celle où *Françoise se maria.* Paul était [A *encore*] étudiant en médecine lorsqu'*ils se rencontrèrent tous les deux.* Ce fut <...> Au bout de *sept ou huit* mois *de fréquentations* clandestines, car sur ce point rien n'avait changé [A <au verso> *et bien que mon père eût été poussé au mariage en vue de notre établissement nous étions*] *et nous étions* toujours réduites <...> en fiancé, Paul voulut

5168-5169 I qui avait *servi* [R *e*] à la présentation de *Louis*, resservit [R *à peu de détail*] presque

5170-5183 I C'est [R *le frère* A *l'ami*] du frère [R *d'une de mes amies*] de mon amie Aline. // *Paul* était interne dans un hôpital pour malades mentaux. *Mais,* depuis le temps que nous le connaissions, il y avait belle lurette que nous savions par cœur *toutes ses histoires de fous.* Le premier soir où il vint faire sa cour officielle, je me souviens *que* [A *malicieusement*] nous le poussâmes [R *toutes*] à les recommencer de bout en bout. *Le pauvre* garçon! Il s'ennuyait à crier. *Il était* d'un naturel *un peu* sceptique *et je crois bien qu'il* ne prenait pas au sérieux [R *la totalité* A *toutes* D *des* S *les*] histoires que nous lui racontions à propos de mon père. [R *Il avait tort* A *Celui-ci se chargea de nous donner raison.*] // Le dernier

5183-5187 I l'année [R *académique* A *universitaire*], les [A *bonnes*] sœurs de l'hôpital décidèrent d'organiser [A *avant le départ des internes*] une [R *petite*] représentation <...> faire en *donnant* à Paul *la permission* d'inviter

5190-5207 I les *sœurs* m'invitent à y assister. // Silencieux, *l'air* outragé, mon père n'en finissait plus de regarder sa fille. // — Comment! finit-il par rugir, mais ce garçon veut te déshonorer! *Te rends-tu compte, ma fille* que si je te

[D *laissais* S *laisse*] accepter cette invitation, tu [D *n'entendrais* S *n'entendras*] <III A *plus*> jamais parler de *ce garçon*? Qu'il *aura* [R *it*] le droit <...> non? // — Mais les *sœurs* <III R *sœurs* A *religieuses*> [R *sont* A *seront*] là... // — Elles peuvent être obligées de vous laisser pour s'occuper d'un [R *patient* A *malade*]. Il suffit <...> même s'il [D *n'arrive* S *n'arrivait*] rien, que tu te places [A *seulement*] dans <...> l'habitude de [R *prendre*] courir

5208-5224 I profiter. // Notre pauvre père tenait [R *absolument*] à nous bien enfoncer dans la tête qu'un homme seul avec une femme ne [R *pouvait* A *peut*] absolument faire autre chose que lui sauter dessus, la déshabiller et la violer. Tout cela en moins de temps [R *qu'une bonne sœur n'en prend* A *que n'en prend une bonne sœur*] pour donner une potion à un malade. C'est dire s'il avait confiance *en* son [R *système, il ne lui vint jamais à l'esprit que nous pussions avoir déjà été seules avec un homme et donc de savoir que le viol n'est pas de rigueur*] système de claustration. *Il* ne lui vint *jamais* à l'esprit que nous *pussions* avoir quelque <...> de rigueur. [A <au verso> *C'est un bien mauvais service à rendre à une* [A *jeune*] *fille que de lui faire croire que les hommes sont aussi ardents. Elle ne peut qu'être déçue.*] // [R <illisible>] // Quelques jours

5224-5237 I Il *lui fallait*, maintenant, *découvrir* la petite ville <...> ces départs *ne se faisaient pas sans* une foule de recommandations *à la belle-mère*. Ne les <...> pour *sortir*, aller voir ses amies, [R <illisible>] les recevoir. Tout cela ne lui était pas interdit, mais *c'était mal vu. Aussi* était-ce plus facile de le faire en cachette <III , comme nous [A , *les enfants*,] avions toujours fait>. // Se trouvant

5238-5241 I la [R *visite des villages*] tournée de reconnaissance <...> revenir le [R *même*] soir même <...> avant eux. [D *La* S *Ma*] belle-mère

5243-5248 I soufflé [R *en l'entendant rentrer*]. Dis-lui que la tante de Paul est avec eux. // Bon! Et me voilà <...> le visage, *la robe*. Aussitôt <III R *que*> la

5251-5270 I Première visite [A *paternelle*]. // — Tu m'as menti. // — *C'est* elle qui m'a demandé de vous dire [R *cela* A *ça*]. // Deuxième visite: // — Ta belle-mère m'assure qu'elle ne t'a [R *jamais* A *rien*] demandé [R *cela* A *de pareil*]. // À cela, rien à répondre. J'étais dégoûtée. [R *Chose pareille* A *Semblable* AR *chose* A *démenti*] ne s'était jamais *vu* [R *e*] chez nous. // Troisième *et* quatrième visite. // *Ta sœur n'est pas encore rentrée?* <III R *Ta sœur n'est* A *Tes sœurs ne sont*> // *Elles n'arrivèrent qu'à* une heure du matin. Mon père dormait <III A dormait [A ,] malgré tout>. Françoise <...> outre mesure, *elle* se mariait [R *dans quatre mois* A *bientôt*] et l'on <III A *ne*> ressent <...> moi aussi [R *Cinquième visite*]. Mon père s'éveilla vers quatre heures [A *et, sans attendre...*] // *Cinquième* visite

5270-5291 I quart d'heure *après quoi* mon père *alla visiter* Dine. Là <...> dans [D *la* S *sa*] voiture, histoire d'occuper le chaperon? Ou mieux [R *n'avait-*

il pas] ne les avait-il pas déshonorées l'une après l'autre <...> s'arrêtait mal. Enfin, il retourna se coucher, quitte à reprendre le cours de son sermon *durant* le petit déjeuner. Avant de partir

5278 III commode de nous [R *la faire*] élever

5294-5301 I n'oserait [R *jamais* A *pas*] se montrer devant moi après avoir déshonoré mes deux filles. // Quand [R *il* AR *mon père* A *il*] revint *du bureau*, à cinq heures, Paul était déjà là. [R *Il venait dîner avec nous.*] Mon père ne [A *manifesta aucune surprise et ne*] ne souffla pas *un* mot *sur* les événements <...> à court d'impertinence <III R *s*>, expliqua <...> qu'il avait visité [A *s*]. Mon père

5303-5313 I Enfin, Paul [R *partit*] [R *Françoise et lui s'écrivaient*] [A <au verso> *Enfin Paul fit son* <III R *son* A *un* > *choix et s'en fut ouvrir son bureau quelque part dans un village de la rive sud.*] Il écrivait tous les jours. Nous allions, [R *elle* A *Françoise*] et moi, chercher le courrier à la poste. Pour ma part, je ne recevais *qu'une* <III R *qu'une* A *pas de*> *lettre* [A *tant*] *hebdomadaire et clandestine* [A *que bourrée de fautes, ennuyeuse*] *d'un jeune* [R *médecin* A *homme médecin*] *également.*] *Un soir*, après avoir lu la lettre de Paul, Françoise [R *replia le papier*] me regarda avec son air des grandes circonstances qui ne va pas sans de larges taches rouges [R *par tout*] sur

5316-5345 I mariage. // [R *Je fus tellement surprise que je m'aperçois bien, maintenant, de mon scepticisme à propos de ce mariage.*] Je fus stupéfaite <...> Un vrai miracle, les [R *le bras qui poussait à marcher* A *les jambes qui repoussaient*] *à un cul de jatte qui se* [R *mettait à marcher*] *levait et qui s'en allait.* <III s'en va. [A *J'étais extasiée.*]> Moi aussi <...> appris à [R *différencier l'amour*] voir la différence *qu'il y a* entre l'amour et le désir de quitter la maison paternelle. *J'étais amoureuse, mais n'importe quel chien coiffé qui m'eut demandée aurait vu mon amour* se tourner vers lui, et de façon foudroyante encore! [A *j'avais* <au verso> *je le vois bien, oublié les promesses que j'avais* <III R *que j'avais*> *faites à grand-maman, et je ne cherchais, aux garçons, pas d'autres qualités que celles d'un bon chef de train qui crie: «En voiture, on part» d'une voix puissante.*] // Il restait

5334 III bêtement [R ,] que

5344 III bien au-delà [D *du peu* S *de ce*] que

5345-5350 I octobre. <III A <à la mine de plomb> «Enchaîner avec page 201 bis (Françoise commença etc.)»> Françoise commença son trousseau <...> nécessaires à *son* installation, car rarement jeune mariée [A *de famille aisée*] apporta si peu de choses à son mari. Mon père [R *commença par accorder*] donna [R *quelques* A *les premiers*] dollars sans trop se faire prier

5357-5360 I Pour les [A *autres*] plats <...> chapeau. // — Un chapeau? Et qui

5363 I problèmes qu'engendre [R *-n*] un mariage

5368-5379 I mariées *sous* [R *la protection* A *le protectorat*] du drapeau anglais <III A ,> ce <...> père [A *ne*] l'allait hisser [A *qu'*] une fois habillé <...> par un père *poussiéreux et chiffonné. Ceci fait,* tout le monde partit pour l'église. *Sauf moi.* // Seul avec Françoise, dans la voiture, mon père *réfléchit* qu'il y avait peut-être

5373-5377 III garni [R *d'effilures* A *d'une ou deux effilures*] de laine <...> l'étendard de [D *sa gracieuse majesté* S *Sa Gracieuse Majesté*] [R *fut*] hissé

5382-5386 I avait *24* ans et je pense que c'est le moment de le faire. // — Oui, répondit-elle sans rire. // — *J'ai* autre chose *à te dire.* Tu épouses un garçon qui m'a l'air bien fragile. Tu l'as voulu. *Aussi, si* tu deviens

5387-5390 I ta marmaille <III R *s*>. // *Quel charmant* homme! Ceci me remet en mémoire *la conversation que nous eûmes le matin de mon mariage à moi.* <Note de l'auteur: «Alinéa»> // — Je ne connais

5391-5396 I garçon. // — *Mais* c'est <...> d'une douceur [A *vraiment*] extraordinaire. [A *Mon père me jeta un mauvais regard.*] // — Ma fille, l'intelligence et la douceur n'ont aucune *espèce* d'importance

5397-5410 I reste. // Suivit, je reviens *à* Françoise, une dissertation sur l'allaitement maternel obligatoire pour toute femme chrétienne *car, dans la plupart des cas, cela permet au mari de faire l'amour sans faire* [A *trop*] *d'enfants.* Ahurie, *ma sœur* trouvait [D *les* S *ses*] dernières de célibat interminables. // La réception fut morne. La sœur et les frères de Paul [R *ne tenaient* <illisible> A *étaient intimidés. Ils*] s'étaient tout de suite aperçus que [R *le genre de la maison*] nous étions

5415-5452 I invités. *Bien* entendu, il *ne fut* pas question [R *d'inviter* A *de demander*] *oncle* Eugène et *tante* Berthe <...> presque un an. [A <au verso> [R *et comme il*] *car mon père n'avait pas le pardon plus facile que le prophète Élisée qui fit dévorer par les ours quarante malheureux bambins qui lui avaient crié «tête chauve» et ma tante avait laissé échapper*] *Depuis qu'elle* <III un an. [R *Le 8 décembre 1933* A *Un jour, en effet,*] la pauvre femme> avait laissé échapper un mot malheureux *où mon père avait voulu à toute force trouver* une allusion à *sa* calvitie. Nous étions donc, si ma mémoire est bonne, et en comptant *le curé,* quinze ou seize personnes à ce déjeuner de noces. Quinze personnes qui se taisaient comme une *toute* seule. D'énervement, Françoise était *sur le* bord des larmes. *L'heure* du départ des jeunes mariés arriva alors que, résignés, nous ne faisions plus qu'attendre ce moment. Mon père *dit quelque chose* sur la tristesse et l'émotion que ressent *nécessairement* une jeune fille *qui quitte sa famille,* <III quitte la maison [R *de son père* A *paternelle*]> les [R *portières*] portières [R *de la voiture*] claquèrent et la voiture emporta la première des filles de mon

père qui se mariait. // [R *Au soir de ce jour, quand tout fut remis dans l'ordre habituel, nous nous aperçûmes que notre père, depuis un bon moment, faisait l'ours en cage.*] // — Eh bien, soupira Dine au soir de ce jour, si l'on m'avait dit que l'une d'entre nous *réussirait à se marier!* // Mon père *ne laissa pas passer cette réflexion sans y répondre d'autant plus qu'il n'était guère de bonne humeur.* Non seulement une de ses filles se trouvait seule avec un homme. [R *et* A *Aussi*] depuis le départ de Françoise, [R *il*] faisait [A *-il*] l'ours en cage et venait [A *-il*] nous regarder sous le nez pour voir si nous *entretenions* quelque [R *s*] pensée libidineuse. Il parla longtemps, mais personne ne l'écoutait.

Page laissée blanche

Appendices

I

Fragment I[f] (feuillet non situé)

de ce premier souvenir.

Le deuxième est affreux. Il commence, en ma mémoire, la longue série d'horreurs qui l'encombre et dont rien ne me défera jamais. Souvent, le dimanche, mon père allait voir ses parents. Il partait, au sortir de table et revenait en fin d'après-midi. Ce dimanche-ci, maman était couchée. C'était peu de jours avant la naissance de Benoît. Nous, les aînés, seuls en bas et ne sachant que faire pour que le temps passe, avions imaginé de sortir de leur tiroir les mètres à ruban en étuis de cuir qui servaient pour l'arpentage. Puis, nous nous étions mis à les dérouler. Quand nous aperçumes mon père qui descendait du tramway, nous comprîmes d'un coup que le temps avait passé vite et que nous ne réussirions jamais à tout rouler avant qu'il n'ouvre la porte.

Dine fut battue la première, puis ce fut le tour de Françoise pendant qu'André et moi attendions à notre rang. Soudain, une effroyable terreur s'abattit sur moi. Profitant de ce que mon père était vraiment très occupé, je grimpai l'escalier et courut me réfugier auprès de maman. Je la trouvai assise dans son lit, le visage défait, les mains sur les oreilles. Je lui demandai de me cacher et elle me prit dans son lit. Peu après, nous l'entendîmes monter l'escalier en criant que je serais punie deux fois plus fort. Maman me tenait toujours étroitement. Il entra et me dit de sortir du lit, mais maman me tenait toujours.

— Laisse-la, elle est trop petite.

Il m'attrapa les pieds pendant que maman me tenait aux épaules et que moi je m'agrippais à elle.

— Je ne veux pas, criait maman, je ne veux pas.

Mais elle dut me lâcher et il me battit, là, sur le lit de

II

Lettres de Berthe Nadeau

Montréal, 11 octobre 1966

Chère madame,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de compréhension vos deux volumes «Dans un gant de fer» et «La Joue droite».

Ma mère était la sœur de ma tante Laura, la première femme de votre père. À la mort de maman j'avais six ans et comme elle laissait quatre enfants, mon père étant mort aussi, nous avons tous été séparés les uns des autres. Moi, vous le devinez, je suis allée vivre chez votre père. Ce que nous en avons eu des fessées Gérard et moi, et pour des bagatelles, j'avais toujours des bleus partout car il n'y allait pas de main morte quand il s'y mettait.

Heureusement à mes sept ans il m'a mise pensionnaire à Saint-Joseph de Sèves où était ma sœur ainée alors je les voyais rarement. Lorsqu'il venait me chercher pour les vacances de Noël ou de Pâques je suppliais les sœurs de me garder parce que j'avais trop peur de lui.

Ma tante Laura était devenue très malade; à la fin de l'année, je suis allée à l'île d'Anticosti chez nos grands-parents et je ne suis plus retournée chez lui.

Je crois qu'il a aimé sa première femme, à sa manière bien entendu, mais il n'aimait pas que sa sœur lui rende visite trop souvent et surtout qu'elle ne mange pas à la maison!

C'est cette tante qui était allée chez votre grand-mère afin d'empêcher le mariage de votre mère, mais elle l'avait su à la dernière minute, cela faisait à peine 6 mois que tante Laura était morte.

Excusez cette longue lettre un peu décousue, je n'ai pas l'habitude d'écrire, mais je voulais vous dire mon admiration pour avoir pu vous affranchir de toute cette misère et que je comprends ce que vous avez dû souffrir.

Me permettez-vous, chère Madame, de vous envoyer un de vos livres d'avoir votre autographe, cela me ferait énormément plaisir.

Bien à vous,

Berthe Nadeau

Montréal 26 octobre 1966

Chère madame,

Je vous remercie de tout cœur pour votre gentille lettre, et je vous envoie les deux volumes pour être autographier (*sic*).

Soyez assurée chère Madame que nous sommes toutes les deux, un peu là pour vous défendre lorsque quelqu'un trouve que vous n'auriez pas dû parler ainsi de votre père. Même dans la famille où ils ne l'ont connu que sur ses vieux jours et tout à fait adouci, ils ne pouvaient croire qu'il avait été aussi brutal.

Merci encore chère madame et croyez-moi

Votre toute dévouée

Berthe Nadeau

III

Lettre de démission de la Société royale du Canada

Monsieur le Président,

Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai décidé de ne plus appartenir à la Société royale du Canada.

Quand j'ai accepté de poser ma candidature, j'ai cru, comme tous les autres membres je le suppose, que l'on me faisait beaucoup d'honneur et j'en ai été reconnaissante à la Société royale. Seulement, en peu de temps, je me suis aperçue que l'on m'avait fait beaucoup trop d'honneur, Beaucoup plus, en fait, que votre société n'entend en rendre aux femmes, dont elle ne reconnaît pas bien l'existence. La preuve, je n'ai pas reçu, depuis trois ans, de lettres qui n'aient été adressées au «cher confrère» ou au «cher monsieur».

Chaque fois que la société m'envoie son questionnaire à propos de la réunion annuelle, je constate, toujours avec la même horreur, que l'on s'inquiète de savoir si ma femme m'accompagnera, si elle assistera au banquet, si elle ira voir les tulipes ou prendre le thé à Rideau Hall. J'ai eu beau aviser l'honorable société que je n'avais pas de femme et que je ne comptais pas en prendre, je n'ai rien obtenu qu'une lettre charmante du Président. Dès le mois de mars suivant, j'ai reçu un questionnaire semblable concernant le congrès de juin 69. Nouvelle protestation de ma part, mais à laquelle je n'ai pas eu, cette fois, de réponse. Cependant à la fin de mai, on a téléphoné chez moi pour avertir monsieur Martin qu'il y aurait réunion le 1er juin. C'est dire si on a l'habitude de tenir compte des femmes au bureau de la société.

Certains membres de la Société royale à qui j'ai fait part de mes griefs, m'ont répondu que ces lettres et ces questionnaires étaient préparés par des femmes, les secrétaires du bureau, comme si cette ironie du sort, aggravante à mon sens, y changeait quelque chose. Je me permets de répondre à cela que des gentilshommes auraient, dès l'année de réception de la première femme, pensé tout naturellement à faire faire les changements nécessaires. En effet, je ne peux concevoir qu'un gentilhomme qui fait partie d'une société mixte, n'ait pas, en lisant: «Serez-

vous accompagné de votre femme?» — la réaction de penser que, si les femmes méritent de faire partie de cette compagnie, elles méritent également qu'on tienne compte de leur existence dans la préparation des textes.

En tout cela, ce n'est pas le symptôme qui est tellement important — je peux souffrir qu'on m'appelle monsieur de temps en temps — c'est la maladie qu'il révèle.

Si j'ai décidé de démissionner aujourd'hui, c'est qu'après avoir espéré pendant quelque temps que les choses changeraient, je m'aperçois qu'il n'en est rien. Je viens de recevoir le tome VII, quatrième série, des Délibérations de la Société royale. Page 116 (3ème et 8ème lignes) et page 121 (5ème et 21ème lignes) je vois qu'il est encore question des femmes des membres; les deux dernières lettres que j'ai reçues (27 octobre 69 et 25 février 70) sont encore adressées au cher confrère. Je comprends bien qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. J'abandonne.

Je prie tous mes anciens collègues d'excuser ma mauvaise humeur que je crois justifiée et je vous demande, monsieur le Président, de croire à mes sentiments respectueux.

Claire Martin

Ottawa, le 6 mars 1970.

Page laissée blanche

Bibliographie

A – FONDS D'ARCHIVES

B – ŒUVRES DE CLAIRE MARTIN

I – Livres

II – Articles et récits brefs dans des livres et des périodiques

III – Traductions

C – ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE CLAIRE MARTIN

I – Articles et comptes rendus sur *Dans un gant de fer* et *La Joue droite*

II – Articles et études sur Claire Martin et son œuvre

III – Mémoires, thèse et bibliographie

IV – Ouvrages généraux traitant de Claire Martin

D – OUVRAGES THÉORIQUES SUR L'AUTOBIOGRAPHIE

E – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

A — FONDS D'ARCHIVES

Fonds Claire-Martin, 1956-1986, Bibliothèque nationale du Canada: dactylographie de *Dans un gant de fer* et *La Joue droite*; dactylographie de la traduction *Le harpon du chasseur*; correspondance; coupures de presse.

Fonds Claire-Martin, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa: dactylographie de *Dans un gant de fer* et *La Joue droite*, correspondance et textes divers.

Archives des Ursulines de Québec.

Archives de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal.

B — ŒUVRES DE CLAIRE MARTIN

I – Livres

Avec ou sans amour, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1958, 186 p.; *Avec ou sans amour. Nouvelles*, Paris, Robert Laffont, 1959, 205 p.; *Avec ou sans amour*, présentation et annotation de Robert Vigneault, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, coll. «Lecture Québec», 1969, 187 p.; Montréal, Le Cercle du livre de France, coll. «CLF poche», 1970, 157 p.; *Avec ou sans amour. Nouvelles*, [I. «Rupture» et II «Faux Départ»], 2 vol., Hull, Éditions E.L.V.O., 1985, 142 p.; *Love Me, Love Me Not*, trad. David Lobdell, Ottawa, Oberon Press, 1987, 142 p.

Doux-amer. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, 192 p.; Paris, Robert Laffont, 1960, 222 p.; Montréal, Le Cercle du livre de France, coll. «CLF poche, n° 3», 1967, 166 p.; présentation et bibliographie par Aurélien Boivin, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 212 p.; *Best Man*, trad. David Lobdell, Ottawa, Oberon Press, 1983, 149 p.

Quand j'aurai payé ton visage. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1962, 187 p.; Paris, Robert Laffont, 1962, 187 p.; *The Legacy*, trad. David Lobdell, Ottawa, Oberon Press, 1986, 149 p.

Dans un gant de fer. Première Partie. La joue gauche, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 235 p.; *Dans un gant de fer II. La joue droite*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 209 p.; Montréal, Le Cercle du livre de France, 1978, 235 p. et 209 p.; *Dans un gant de fer. La joue gauche*, présentation et bibliographie d'Aurélien Boivin, Montréal, Bibliothèque

québécoise, 1999, 230 p.; *In an Iron Glove*, trad. Philip Stratford, Toronto, The Ryerson Press, 1968, 327 p.; *The Right Cheek: An Autobiography* by Claire Martin, trad. Philip Stratford, Montréal, Harvest House, coll. «French Writers of Canada», 1975, 161 p.

Les pages 131-133 de *Dans un gant de fer* ont paru dans *Liberté*, n° 26, mars-avril, 1963, p. 131-138; les pages 67-75 de *La joue droite* ont paru dans *Le Devoir*, 31 mars 1966, p. 18; les pages 73 et 75 de *La joue droite* ont été reprises dans Michel Lebel et Jean-Marcel Paquette, sous le titre «Spectacles de couvent», dans *Le Québec par ses textes littéraires (1534-1976)*, Montréal/Paris, Fernand Nathan, 1979, p. 274-276.

Les morts. Roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1970, 152 p.

«Moi, je n'étais qu'espoir», Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, 54 p.

La petite fille lit, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Publication du Département des lettres françaises, coll. «Textes», 1973, 18 p.; repris dans *Le Choix de Claire Martin dans l'œuvre de Claire Martin* et dans *Toute la vie*.

Le Choix de Claire Martin dans l'œuvre de Claire Martin, Charlesbourg, Les Presses Laurentiennes, coll. «Le choix de...», 1984, 79 p.

Toute la vie, présentation de Gilles Dorion, Québec, L'instant même, 1999, 113 p.

L'amour impuni. Roman, Québec, L'instant même, 2000, 145 p.

La brigande. Roman, Québec, L'instant même, 2001, 188 p.

Il s'appelait Thomas, Québec, L'instant même, 2003, 204 p.

L'inconnu parle encore, Québec, L'instant même, 2004, 184 p.

II – Articles et récits brefs dans des livres et des périodiques

«Colette», *Bulletin. Société d'étude et de conférences*, mars 1954, p. 79-84.

«De ce que la nécessité est mère de l'invention», *Bulletin. Société d'étude et de conférences*, février 1956, p. 44-48; repris dans *Avec ou sans amour* sous le titre «Nécessité, mère de l'invention».

«Toute la vie», *Liberté*, n° 1, janvier-février 1959, p. 31-32; repris dans *Toute la vie*.

«Le risque d'être dupe», *Liberté*, n° 4, juillet-août 1959, p. 238-241; repris dans *Toute la vie*.

«Notre roman, image de notre milieu», *Revue dominicaine*, juillet-août 1960, p. 18-24.

«Le français sans maître au Canada», *Le Devoir*, «Supplément littéraire», 22 octobre 1960, p. 11.

«La nouvelle chanson», *Châtelaine*, juillet 1961, p. 25, 58 et 60; repris dans Karch, Mariel O'Neil et Pierre Paul Karch, *Options*, Toronto, Oxford University Press, 1974, p. 75-82, et dans *Toute la vie*.

«Un homme», *Le Magazine Maclean*, juillet 1961, p. 25 et 38; repris dans *Toute la vie*.

«L'homme dans le roman canadien-français», *Incidences*, avril 1964, p. 5-8.

«Témoignages des romanciers canadiens-français», *Le Roman canadien-français. Évolution-Témoignages-Bibliographie*, Montréal, Fides, 1964, p. 346-352; rééd. 1971 et 1977, p. 383-389.

«À propos de ces nouvelles techniques», *Incidences*, mai 1965, p. 15-20.

«À propos de son autobiographie. Témoignages», *Le Devoir*, 27 octobre 1966, p. 36.

«Three Points in my Life. At Three and a Half», trad. Philip Stratford, *The Tamarack Review*, printemps 1967, p. 5-18.

«Situation de la littérature québécoise. Faut-il trouver des catégories!», *Le Devoir*, «Supplément littéraire», 31 octobre 1967, p. X.

«Une question, des réponses», *Liberté*, n° 54, novembre-décembre 1967, p. 35-36.

«Paris-Montréal», *Europe*, février-mars 1969, p. 77-82; repris dans *Le Choix de Claire Martin dans l'œuvre de Claire Martin* et dans *Toute la vie*.

«Suis-moi» (*Avec ou sans amour*) a paru en serbe, dans *Smederevo. Revue pour la culture, l'art et les questions sociales*, décembre 1987, p. 9-11, Smederevo, Yougoslavie.

«Lettre ouverte à un ami lointain et dont je ne sais presque plus rien», *Écrits du Canada français*, n° 81, 3e trimestre 1994, p. 5-16.

«Combien j'ai douce souvenance», *Les Écrits*, n° 84, 3e trimestre 1995, p. 47-60; repris dans *Toute la vie*.

«Que reste-t-il de nos amours?», Gilles Pellerin (dir.), *Québec. Des écrivains dans la ville*, Québec, L'instant même / Musée du Québec, 1995, p. 81-83.

«Un fleuve», *Les Écrits*, n° 90, 3e trimestre 1997, p. 5-12; repris dans *Toute la vie*.

«Histoire enveloppée», *Les Écrits*, n° 95, 2e trimestre 1999, p. 59-62; repris dans *Toute la vie*.

«Les fantômes de mon enfance», *Châtelaine*, juin 2000, p. 68-70.

«La première personne du singulier», *Les Écrits*, n° 99, août 2000, p. 61-65.

«Je ne suis pas revenue de tout», Gilles Pellerin (dir.), *Les Travaux de Philocrate Bé découvreur de mots suivis d'une biographie d'icelui*, Québec, L'instant même / Musée de la civilisation, 2000, p. 81-93.

«Le vert paradis et le chapeau noir», *De la couleur des mots 7, regards, histoires*, Montréal, Les 400 coups, 2001, p. 15-21.

«Pauvre Joyce! Moi non plus!», *Nuit blanche*, n° 91, été 2003, p. 28-29.

«Le démon de midi», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 13-14.

III – Traductions

[PATSAUQ], Markoosie, *Le Harpon du chasseur. Roman* [*Harpoon of the Hunter*], trad. de l'anglais par Claire Martin, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 95 p.

PITSEOLAK, [Peter], *Le Livre d'images de ma vie* [*Pictures Out of my Life*], tiré des interviews enregistrées par Dorothy Eber, texte français de Claire Martin, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, [n.p.]

LAURENCE, Margaret, *L'Ange de pierre* [The Stone Angel], trad. de l'anglais par Claire Martin, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, coll. «Des deux Solitudes», 1976, 342 p.

ALLEN, Robert Thomas, *Le Violon* [*The Violin*], trad. de l'anglais par Claire Martin, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, coll. «Des deux Solitudes. Juvénile», 1976, 78 p.

DAVIES, Robertson, *Le Lion avait un visage d'homme. Roman* [*The Manticore*], trad. de l'anglais par Claire Martin, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, 1978, 323 p.

DAVIES, Robertson, *Le Monde des merveilles* [*World of Wonders*], trad. de l'anglais par Claire Martin, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, coll. «Des deux Solitudes», 1979, 417 p.

BLAISE, Clark, *La Justice tribale. Récits [Tribal Justice]*, trad. de l'anglais par Claire Martin, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, coll. «Des deux Solitudes», 1985, 268 p.

C — ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE CLAIRE MARTIN

I – Articles et comptes rendus sur Dans un gant de fer *et* La Joue droite

ANONYME, «*Châtelaine* en pantoufles», *Châtelaine*, juin 1965, p. 3.

ANONYME, «En quelques mots [...]. *Dans un gant de fer*», *Le Bien public*, 14 janvier 1966, p. 6.

ANONYME, «Aquin édité à Paris et Martin rééditée à Montréal», *La Presse* (supplément), 26 février 1966, p. 2.

ANONYME, «M.-C. Blais et C. Martin: Prix France-Québec 1966», *Le Devoir*, 2 avril 1966, p. 11.

ANONYME, «Parmi les lauréats des Concours de la province, des noms familiers aux Québécois», *Le Soleil*, 22 octobre 1966, p. 10.

ANONYME, «Votre première sélection. *La joue droite* de Claire Martin», *Le Soleil*, 22 octobre 1966, p. 11 [publicité du CLF].

ANONYME, «*La joue droite*», Fiches bibliographiques de littérature canadienne, novembre 1966.

ANONYME, «Prix littéraires du Gouverneur général», *Le Devoir*, 25 mars 1967, p. 12.

ARCHAMBAULT, Gilles, «*La joue droite* de Claire Martin», *Livres et Auteurs canadiens*,1966, p. 25-26.

ASSELIN, Normand, «Claire Martin nous parle», *Incidences*, janvier 1966, p. 25-29.

BASILE, Jean [né Bezroudnoff], «Autour de *Un gant de fer*, tome premier de la biographie précoce de Claire Martin. Pardon et souvenirs. Une entrevue de Jean Basile», *Le Devoir*, 11 décembre 1965, p. 11.

BELLEMARE, Yvon, «L'enfance, une histoire», *Québec français*, n° 63, octobre 1986, p. 25-28.

BERNARD, Michel, [«*La joue droite*»], *L'École*, nº 15, 17 mai 1969, p. 806.

BERTRAND, André, «Claire Martin: la famille et le couvent», *Le Quartier latin*, 27 janvier 1966, p. 8.

BERTRAND, André, «De Mauriac à Claire Martin. *Dans un gant de fer* et *La joue droite*», *Le Quartier latin*, 29 septembre 1966, p. 6.

BLOIS, «Quelques propos de Claire Martin. Les souvenirs d'enfance ne sont pas tous affreux», *Le Petit Journal*, 19 décembre 1965, p. 32.

BOSCO, Monique, «Monique Bosco a lu Claire Martin. Née d'un tigre et d'une colombe», *Le Magazine Maclean*, mars 1966, p. 46.

BOSCO, Monique, «La rentrée littéraire [...] Trois livres décevants», *Le Magazine Maclean*, novembre 1966, p. 78-79.

BOUCHER, Claude, «La résignation fait des jeux de salauds. Claire Martin, tome deux: *La joue droite*», *Le Sainte-Marie* (*Les Carnets*), 3 octobre 1966, p. 8.

BOURBONNAIS, Nicole, «Claire Martin», dans William Toye (dir.), *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto/Oxford/New York, Oxford University Press, 1983, p. 520-521.

CALLAGHAN, Barry, «Women in an Iron Glove», *The Telegram*, 1er février 1969.

CARSON, Edwina, «Fiction. *In an Iron Glove* [...]», *Commentator*, juillet-août 1969, p. 30.

CHENARD, Rosaire, «*Dans un gant de fer*», *Le Cécilien*, 10 février 1967, p. 7.

COULON, Jacques, «C'est mon homme, hélas... La complainte des femmes du Québec», *Perspectives*, n° 17, 23 avril 1966, p. 2.

COUTURE, Gilles, «Humor Bids Adieu to Impotence», *The Globe and Mail*, 7 décembre 1968, p. 23.

CRAWFORD, Linda, «Pour vivre, Claire Martin doit vivre en français», *La Presse*, 3 octobre 1966, p. 32.

DALLARD, Sylvie, «*Dans un gant de fer*, mémoires de Claire Martin (née Montreuil)», dans Maurice Lemire *et al.*, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. IV: *1960-1969*, Montréal, Fides, 1984, p. 244-246.

DUHAMEL, Louis-C., «Lancement de *La joue droite* de Claire Martin», *La Rotonde* (*Le Trac*), 11 octobre 1966, p. 3.

DUHAMEL, Roger, «Claire Martin, vipère au poing», *Le Droit*, 31 décembre 1965, p. 7.; repris dans *Québec*, mai 1966, p. 84-85.

DUHAMEL, Roger, «Claire Martin nous joue un vilain tour», *Photo-Journal*, semaine du 16 au 23 novembre 1966, p. 16.

DUHAMEL, Roger, «Non, le livre n'est pas mort», *Photo-Journal*, semaine du 1er au 8 mars 1967, p. 73.

DUPIRE, Jacques, «Livres», *Sept-Jours*, 17 septembre 1966, p. 4.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «*Dans un gant de fer* de Claire Martin», *Le Devoir*, 30 décembre 1965, p. 10.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Livres en français. Romans», *University of Toronto Quarterly*, juillet 1966, p. 522-523.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, «La joue droite», *Le Devoir*, 17 septembre 1966, p. 11; repris dans *Signets II*, p. 224-228, sous le titre «Entre femmes seules».

FERRON, Jacques, «*Dans un gant de fer*», *Le Magazine Maclean*, février 1971, p. 42 et 44.

FOURNIER, Roger, «Claire Martin: des pages écorchantes», *Le Petit Journal*, 16 octobre 1966, p. 51.

Francion [pseudonyme de Lisette Morin], «Claire Martin et le "livre noir" de son père», *Le Progrès du Golfe*, 24 décembre 1965, p. 19.

FRANCION [pseudonyme de Lisette Morin], «Les noirs souvenirs d'un "vert paradis", *La joue droite*», *Le Progrès du Golfe*, 29 septembre 1966, p. 15.

FRÉCHETTE, Jean, «Notes de lecture. Les enfances de Claire Martin», *L'Action nationale*, décembre 1966, p. 386-389.

GAGNON, Lysiane, «Du Québec des années noires à celui de 1968», *La Presse* (section Magazine), 30 décembre 1967, p. 3-5.

GAY, Paul, «*Dans un gant de fer*», *Le Droit*, 24 décembre 1965, p. 7.

GOURD, Anne, «Au pays des livres. Et puis le pardon. *Dans un gant de fer*, par Claire Martin», *Actualité*, mai 1966, p. 33.

GOURD, Anne, «Au pays des livres. L'enfance terrorisée. *La joue droite*», *Actualité*, décembre 1966, p. 44-45.

H[OULE], R[ené], «Les mémoires de Claire Martin: *Dans un gant de fer*», *L'Écho de Frontenac*, 28 novembre 1968, p. 19.

H[OULE], R[ené], «Les mémoires de Claire Martin: *Dans un gant de fer*», *Ici Radio-Canada*, 30 novembre 1968, p. 11

KUNSTLER, Marion, «Two Roads Lead to Success», *The Gazette*, 19 octobre 1967, p. 13.

LAPOINTE, Pierre, «Nos romans noirs», *Le Bien public*, 27 janvier 1967, p. 1 ; repris dans *L'Action*, 1er février 1967, p. 4.

LÉGARÉ, Céline, «Claire Martin ou le procès de l'éducation féminine», *La Patrie*, 18 septembre 1966, p. 20.

LÉGARÉ, Romain, «Chronique. [...] Prix littéraires», *Culture*, juin 1966, p. 196.

LÉGARÉ, Romain, «Les livres canadiens. *Dans un gant de fer*», *Culture*, juin 1966, p. 210-211.

LÉGARÉ, Romain, «Les livres canadiens. *La joue droite*», *Culture*, décembre 1966, p. 484-486.

LOCKQUELL, Clément, «Un livre de Claire Martin. *Dans un gant de fer*», *Le Soleil*, 8 janvier 1966, p. 6.

LOCKQUELL, Clément, «*La Joue droite* de Claire Martin», *Le Soleil*, 17 septembre 1966, p. 8 ; repris dans *Québec*, février 1967, p. 100-102.

MAILHOT, Laurent, «Sur les deux joues. Relecture d'un diptyque», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 47-64.

MAJOR, André, «Le *gant de fer*», *Le Petit Journal*, semaine du 16 janvier 1966, p. 36.

MAJOR, André, «*Dans un gant de fer*. Claire Martin et son univers», *Vient de paraître*, novembre 1966, p. 28-29.

MARCOTTE, Gilles, «Claire Martin, le "vieux démon ironique" et les surprises de la mémoire», *La Presse*, 11 décembre 1965, p. 5.

MARCOTTE, Gilles, «*Dans un gant de fer* ou l'histoire d'un combat», *La Presse* (supplément), 24 décembre 1965, p. 4 ; repris dans *Les Bonnes Rencontres*, chroniques littéraires, p. 161-165, sous le titre «Le grand combat de Claire Martin».

MARTEL, Réginald, «Le malheur tue rarement», *La Presse*, 6 février 2000, p. B-4.

MORIN, Yvon, «Livres à lire au coin du feu. *La joue droite*», *L'Évangéline*, 14 janvier 1967, p. 4.

NORMANDEAU, Mimi, «*Dans un gant de fer* — Claire Martin», *Bulletin. Société d'étude et de conférences*, juin 1966, p. 59.

OORE, Irène, «Claire Martin et Marie-Claire Blais : vers la parole et la libération», *Atlantis*, vol. 15, n° 1 (automne 1989), p. 84-90.

OUELLET, Lise, «Du monde raconté à l'autoportrait: *Dans un gant de fer* [...]», *Revue de l'Université de Moncton*, 1986, p.167-186.

PALLASCIO-MORIN, Ernest, «*La joue droite* de Claire Martin», *L'Action*, 4 novembre 1966, p. 21.

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, «Les bonnes sœurs de Claire Martin», *Maintenant*, février 1967, p. 64-65.

PILON, Jean-Guy, «Les écrits. *Dans un gant de fer*», *Liberté*, n° 43, janvier-février 1966, p. 68-69.

PILON, Jean-Guy, «Notes de lecture. *La joue droite*, par Claire Martin», *Liberté*, nos 47-48, septembre-décembre 1966, p. 178.

PILOTTE, Hélène, «La romancière Claire Martin. Analyste de l'amour et de la femme», *Châtelaine*, juin 1965, p. 28-29 et 46-49 (avec un extrait de *Dans un gant de fer*, p. 30).

POISSANT, Georges, «Le livre du mois», *Le Sainte-Marie (Les Carnets)*, février 1966, p. 4.

PONTAUT, Alain, «Claire Martin et l'exorcisme d'une adolescence», *La Presse* (supplément), 10 septembre 1966, p. 5.

Pontaut, Alain, «L'enfant devant les monstres», *La Presse* (supplément), 17 septembre 1966, p. 4.

POULIOT, Conrad, «Vous avez le dernier mot. Une affaire Claire Martin», *Châtelaine*, «Courrier des lecteurs», avril 1966, p. 148.

POUPART, Jean-Marie, «Claire Martin: "Oui, j'aime mon père!"», *L'Illettré*, avril-mai 1971, p. 4.

RANCOURT, Marcel, «Claire Martin», *Campus estrien* (numéro spécial), avril 1968, p. 9.

RENAUD, André, «Lecture du mois. *Dans un gant de fer*», *Relations*, avril 1966, p. 116.

RENAUD, André, «*La joue droite*», *Relations*, novembre 1966, p. 314.

RIVARD, Yvon, «Claire Martin. Notre théoricienne du cœur humain», *L'Action nationale*, juin 1967, p. 1041-1046.

ROBIDOUX, Réjean, «Livres en français. Romans et nouvelles», *University of Toronto Quarterly*, juillet 1968, p. 571-572.

ROY, Claire, «*Dans un gant de fer.* Claire Martin dévoile la dure étreinte de son enfance», *Le Nouvelliste*, 12 février 1966, p. 5.

S[AIN]T-GERMAIN, André, «Cris-tics», *Le Carabin*, 27 septembre 1966, p. 11.

SAINT-MARTIN, Fernande, «Éditorial. On ne peut prêter aux autres ses souvenirs d'enfance», *Châtelaine*, février 1966, p. 1.

SAINT-ONGE, Paule, «*Châtelaine* a lu pour vous. Deux mondes fantastiques», *Châtelaine*, février 1966, p. 44.

SAINT-ONGE, Paule, «*Châtelaine* a lu pour vous. Les Mémoires de Claire Martin [...]», *Châtelaine*, novembre 1966, p. 17.

SAMSON, Jean-Noël, «Dialogue avec les livres d'hier et d'aujourd'hui. *Dans un gant de fer* de C. Martin», *Lectures*, avril 1966, p. 199-200.

SMART, Patricia, «Quelle vérité? *Dans un gant de fer*, sa réception et la question de la référentialité», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 33-46.

STAFFORD, Jan, «Claire Martin: "J'ai tout pardonné"», *Désormais*, avril 1966, p. 15.

STARRS, Roy, «Inside View of Woman in a Straitjacket Society», *The Province* (Supplement), 21 février 1969, p. 5.

STRATFORD, Philip, «Quebec Books», *The Globe Magazine*, 29 octobre 1966, p. 26.

TARD, Louis-Martin, «Claire Martin, un rayon de soleil après l'orage», *La Patrie*, 7 août 1966, p. 45.

THÉBERGE, Jean-Yves, «En retard. *Dans un gant de fer*», *Le Canada français*, 25 août 1966, p. 22.

THÉBERGE, Jean-Yves, «S'il n'y avait pas le style...», *Le Canada français*, 29 septembre 1966, p. 42.

THÉRIAULT, Jacques, «Dix minutes avec Claire Martin. C'était une très bonne histoire à raconter», *Le Devoir*, 10 septembre 1966, p. 14.

THÉRIO, Adrien [né Thériault], «Et voici le père. *Dans un gant de fer* de Claire Martin», *Livres et auteurs canadiens*, 1965, p. 49-51.

TRANQUILLE, Henri, «Culture et loisirs. Livres. *La joue droite*», *Sept-Jours*, 1er octobre 1966, p. 47.

VALIQUETTE, Bernard, «À la page. Le livre de la semaine. *Dans un gant de fer*», *Échos-Vedettes*, 25 décembre 1965, p. 24.

VALIQUETTE, Bernard, «À la page. *La joue droite* de Claire Martin», *Échos-Vedettes*, 15 octobre 1966, p. 22.

WARWICK, Jack, «Translating Brilliance», *Canadian Literature*, automne 1969, p. 82-84.

II – Articles et études sur Claire Martin et son œuvre

ANONYME, «Wilfrid Lemoine anime "Gros Plan"; sa 1ère invitée: Claire Martin», *Ici Radio-Canada*, 30 mai 1970, p. 5.

ANONYME, «Sondage au Québec. Diverses personnalités féminines répondent à nos questions. [...] Claire Martin. Romancière [...]», *Châtelaine*, novembre 1970, p. 26-28, 56.

ANONYME, «Qui est vraiment Claire Martin», *Ici Radio-Canada*, janvier 1971, p. 16.

BEAULIEU, Alain, «Claire Martin», Entretien. Enregistrement sonore, Québec, Alain Beaulieu, coll. «Je vous entends écrire», 2002, 1 disque, CKRL-MF 89,1.

BOISCLAIR, Isabelle, «Claire Martin, tous genres confondus», *Québec Studies*, nº 26, automne 1998/hiver 1999, p. 52-61.

BOURBONNAIS, Nicole, «Robert Vigneault à l'écoute de Claire Martin», *Lettres québécoises*, n° 3, septembre 1976, p. 27-29.

BOURNEUF, Roland, «Claire Martin, la note juste», *Nuit blanche*, n° 91, été 2003, p. 23-27 [précédé d'une photo de Claire Martin, p. 22].

BROCHU, André, «*L'amour impuni* et *La brigande* de Claire Martin: le sentiment, ses secrets, ses paradoxes», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 77-86.

BRUNELLE, Christiane, «Au Salon du Livre. "Mes personnages féminins sont égaux aux hommes" (Claire Martin)», *Le Soleil*, 27 octobre 1964, p. 9.

CHANTAL, Geneviève de, «Une heure avec Claire Martin», *Le Droit*, 3 juin 1961, p. 11.

CLOUTIER, Cécile, «Panorama de la littérature québécoise d'aujourd'hui», *The Canadian Modern Language Review*, octobre 1974, p. 8-32 (p. 9).

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES, UNIVERSITÉ LAVAL, «Rencontre de Claire Martin, le 11 octobre 1972, à la Faculté des lettres de l'Université Laval», dactylographie, Québec, novembre 1972, 22 p.

DORION, Gilles, «La littérature québécoise contemporaine 1960-1977. Le roman», *Études françaises*, «Petit manuel de littérature québécoise», nos 3-4, octobre 1977, p. 314-316.

DORION, Gilles, «Martin, Claire», *L'encyclopédie du Canada*, t. II, Montréal, Stanké, 1987, p. 1200.

DORION, Gilles, «Martin, Claire», *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, Hurtig Publishers, rééd. 1988, p. 1310.

DORION, Gilles (dir.), Dossier Claire Martin, *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003.

FAVREAU, Mariane, «Les héroïnes livresques de Claire Martin face à la "critique" de Suzanne Paradis», *La Presse*, 8 mars 1972, p. D-1.

FESSOU, Didier, «Heureuse qui comme Claire...», *Le Soleil*, 18 avril 2004, p. C1.

GIRARD, Marie-Claire, «L'entrevue. Claire Martin. Dans un gant de velours», *Le Devoir*, 1er avril 1997, p. B-1.

GODIN, Gérald, «Notre littérature, image de notre milieu? ou l'art de discuter de faux problèmes», *Le Nouvelliste*, 8 octobre 1960, p. 10.

IQBAL, Françoise et Gilles DORION, «Claire Martin. Une interview», *Canadian Literature*, n° 82, automne 1979, p. 59-77.

KAYE, Françoise, «Claire Martin ou le "je" aboli», *Incidences*, mai-décembre 1980, p. 49-58.

KOSKI, Raija, «Claire Martin: la femme et l'écriture», *Le Roman contemporain au Québec (1960-1985)*, «Archives des lettres canadiennes», Montréal, Fides, 1992, p. 349-362.

LAMOUREUX, Georgette, «Entretien avec Claire Martin», *Le Droit*, 14 octobre 1972, p. 13.

LEGAULT, Agathe, «Claire Martin, sa sagesse, ses jugements, sa géographie du monde», *Bulletin de la Société des écrivains canadiens*, été 1970, p. 8-12.

LEGRIS, Renée, «Hommage à Claire Martin», *Arcade*, n° 40, «Voix internationales», 2e trimestre 1997, p. 107-117.

LÉVESQUE, Gaëtan, «Entretien. Rompre le silence», *XYZ. La Revue de la nouvelle*, printemps 1985, p. 5-10.

LORD, Michel, «Claire Martin et l'espace nouvellistique», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 65-75.

MARTEL, Réginald, «La terrible disposition au bonheur», *La Presse*, 25 avril 2004, p. L8.

RICARD, André, «Entretien avec Claire Martin», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 15-30.

RICARD, François, «Claire Martin retrouvée», *Les livres d'ici*, 1975, n° 48, [n.p.]

ROBERT, Lucette, «Ce dont on parle», *La Revue populaire*, juillet 1945, p. 12.

ROBERTS, Katherine A., «Genres intimes et discours politique: Claire Martin, Andrée Maillet et Francine Noël», dans Lucie Joubert (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, Québec, Nota bene, 2000, p. 49-66.

ROBIDOUX, Réjean, «Claire Martin, romancière», *Études françaises*, n° 2, juin 1965, p. 67-86.

ROBIDOUX, Réjean, «Robert Vigneault, *Claire Martin, son œuvre, les réactions de la critique*», *Livres et auteurs québécois*, 1976, p. 249-250.

ROBILLARD, Jean-Paul, «Chez Claire Martin. Ottawa ne l'a pas "eue"», *Le Petit Journal*, semaine du 4 juin 1961, p. B-30.

ROY, Monique, «Un écrivain se raconte», *Châtelaine*, juin 2000, p. 68.

SARRAZIN, Pierre, «Évocation d'écrivains de chez nous: Claire Martin et Monique Champagne», *Ici Radio-Canada*, 28 juin 1969, p. 9.

SENÉCAL, Louise-Marie, «Claire Martin ou le refus du rôle traditionnel de mère», *Le Devoir*, 19 décembre 1964, p. 13-14.

TASSÉ, Emmanuelle, «Avoir 20 ans au XX^e siècle?», *Femmes Plus*, décembre 1999, p. 33.

TASSO, Lily, «"Une femme libérée est plus intéressante" — Claire Martin», *La Presse*, 15 décembre 1970, p. C-4.

URBAS, Jeannette, «Le jeu et la guerre dans l'œuvre de Claire Martin», *Voix et images du pays*, vol. 8, 1974, p. 133-147.

VIGNEAULT, Robert, *Claire Martin, son œuvre, les réactions de la critique*, préface de Roger Le Moine, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, 1975, 215 p.

WYCZYNSKI, Paul, «Panorama du roman canadien-français», dans *Le Roman canadien-français. Évolution-Témoignages-Bibliographie*, Montréal, Fides, 1964, «Archives des lettres canadiennes», p. 11-35 (voir p. 21, 25-26).

YOKEN, Mel B., *Entretiens québécois*, vol. 1, Montréal, CLF Pierre Tisseyre, 1986, 187 p. (p. 115-126).

III – Mémoires, thèse et bibliographie

ABRIOUX, Ann Lewese, «Love in the Works of Claire Martin», mémoire de maîtrise, Hamilton, McMaster University, 1973, IV-65 f.

BOILY, Johanne, «Le féminisme dans l'œuvre de Claire Martin», mémoire de maîtrise, Winnipeg, University of Manitoba, 1985, II-88 f.

COSTISELLA, Béatrice, «Le portrait de son père par Claire Martin dans son autobiographie intitulée *Dans un gant de fer* et *La joue droite*», mémoire de maîtrise, Dijon, Université de Bourgogne, 147 f.

DORION, Gilles, «Bibliographie de Claire Martin», *Voix et images*, vol. 29, n° 1, automne 2003, p. 87-101.

KOSKI, Raija Hellevi, «L'échec de l'amour dans *Quand j'aurai payé ton visage* de Claire Martin», mémoire de maîtrise, London, University of Western Ontario, 1977, v-96 f.

KOSKI, Raija Hellevi, «La femme et l'espace chez Claire Martin», thèse de doctorat, Toronto, University of Toronto, 1985, 255 f.

MARSOLAIS, Jeanne Georgette, «Naissance et mort de l'amour dans les romans et nouvelles de Claire Martin», mémoire de maîtrise, Montréal, McGill University, 1972, 150 f.

MOREY, Elizabeth M., «Claire Martin à travers son œuvre», mémoire de maîtrise (Romance Studies), Calgary, University of Calgary, 1973, VI-93 f.

SMITH, Diane Lee, «Claire Martin in English: Theory and Practice of Literary Translation», mémoire de maîtrise, Edmonton, University of Alberta, 1976, 115 f.

STERNS, Margaret M[elinda], «Le couvent dans l'œuvre de Laure Conan, Claire Martin et Anne Hébert», mémoire de maîtrise, Kingston, Queen's University, 1986, 127 f.

TARDIF, Jacqueline, «Bio-bibliographie de Claire Martin», Université de Montréal, École de bibliothéconomie, 1970, 14 f.

THIBAUDEAU, Huguette, «Les femmes dans l'œuvre de Claire Martin», mémoire de maîtrise, Vancouver, University of British Columbia, 1975, IV-119 f.

TREMBLAY, Rose-Marie, «Le personnage-écrivain dans *Les morts* de Claire Martin», mémoire de maîtrise, Vancouver, University of British Columbia, 1987, 125 f.

IV – Ouvrages généraux traitant de Claire Martin

ARGUIN, Maurice, *Le Roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Québec, Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, 1985, p. 140, 152, 161, 189 ; Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 182, 197, 209, 247.

BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 587-593.

DUHAMEL, Roger, *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, p. 136-137.

GAY, Paul, *Notre littérature*, Montréal, HMH, 1969, p. 168-169.

GAY, Paul, *Notre Roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 82, 127-128, 145, 147-148, 167.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 484-485.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 952-954.

HAMEL, Réginald (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997, p. 314, 317, 321, 354, 355.

MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. «Que sais-je?» n° 1579, 1974, p. 119.

MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal, Typo, 1997, p. 159, 174, 337.

MAJOR, Jean-Louis, «Claire Martin», dans Pierre de Grandpré (dir.), *Histoire de la littérature française du Québec*, t. IV, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 88-94.

PARADIS, Suzanne, *Femme fictive, femme réelle. Le personnage féminin dans le roman féminin canadien-français, 1884-1966*, Québec, Garneau, 1966, p. 149-159.

RACINE, Claude, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Littérature. Les Cahiers du Québec», 1972, p. 36, 118.

ROBIDOUX, Réjean, et André RENAUD, *Le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 147-162.

D — OUVRAGES THÉORIQUES SUR L'AUTOBIOGRAPHIE

ANDERSON, Linda, *Autobiography*, Londres, Routledge, 2001, 156 p.

BENSTOCK, Shari (dir.), *The Private Self: Theory and Practice of Women's Autobiographical Writings*, Chapel Hill, University of North Carolina Press,1988, 319 p.

BRUSS, Elizabeth, «L'autobiographie considérée comme acte littéraire», *Poétique*, n° 17, 1974, p. 14-26.

GILMORE, Leigh, *Autobiographics: A Feminist Theory of Women's Self-Representation*, Ithaca, Cornell University Press, 1994, 255 p.

GUSDORF, Georges, «Conditions et limites de l'autobiographie», dans Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, p. 217-237.

GUSDORF, Georges, «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire», *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre-décembre 1975, p. 957-1002.

GUSDORF, Georges, *Les Écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991, 430 p.

HAVERCROFT, Barbara et Julie LeBlanc (dir.), *Effets autobiographiques au féminin* (dossier). *Voix et images*, n° 64, automne 1996.

JELINEK, Estelle C. (dir.), *Women's Autobiography: Essays in Criticism*, Bloomington, Indiana University Press,1980, 274 p.

LAMONDE, Yvan, *Je me souviens. La Littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 275 p.

LAMONDE, Yvan, et Marie-Pierre TURCOT, *La Littérature personnelle au Québec (1980-2000)*, Bibliothèque Nationale du Québec, 2000, 100 p.

LECARME, Jacques et Éliane LECARME-TABONE. *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1997, 313 p.

LEJEUNE, Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971, 272 p.

LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 357 p.

LEJEUNE, Philippe, «Autobiographie et histoire littéraire», *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre-décembre 1975, p. 903-936.

LEJEUNE, Philippe, «*Le pacte autobiographique (bis)*», *Poétique 56*, novembre 1983, p. 416-34 ; repris dans Philippe Lejeune, *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, p. 13-35.

STANTON, Domna C. (dir.), *The Female Autograph*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, 289 p.

VAN ROEY-ROUX, Françoise, *La Littérature intime du Québec*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1983, 254 p.

E — AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

ALLAIRE, J.-B. Arthur, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Montréal, Imprimerie de l'école des sourds-muets, 1910, t. I, 543 p.

ANONYME, *Deschambault et son patrimoine*, Société du Vieux Presbytère de Deschambault, 1990, 17 p.

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *La Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979; t. I: *1896-1910*, 417 p.

BÉGIN, Louis-Nazaire, *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, Henri Têtu et Charles-Octave Gagnon, éds., nouvelle série, t. XII (1919-1925), [1925?], 578 p.

BÉLANGER, Diane, et Lucie ROZON, *Les Religieuses au Québec*, Montréal, Libre Expression, 1982, 338 p.

BESSY, Maurice et Raymond CHIRAT, *Histoire du cinéma français: encyclopédie de films 1929-1934*, Paris, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 1988, 553 p.

BETHLÉEM, Louis, *Romans à lire et romans à proscrire: essai de classification au point de vue moral des principaux romans et romanciers (1500-1932) avec notes et indications pratiques*, onzième édition (121e au 140e mille), Paris, Éditions de la revue des lectures, 1932, 620 p.

BROWN, George B. et Marcel TRUDEL (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, t. I (1000-1700), Québec, University of Toronto Press/Presses de l'Université Laval, 1966, 774 p.

CAULIER, Brigitte (dir.), *Les Prêtres de Saint-Sulpice au Canada: grandes figures de leur histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 430 p.

DANYLEWYCZ, Marta, *Taking the Veil. An Alternative to Marriage, Motherhood, and Spinsterhood in Quebec*, 1840-1920, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, 203 p.

DE LA CHEVROTIÈRE, Jacques, *Les Chavigny de la Chevrotière. En Nouvelle-France. À la Martinique*, Québec, Septentrion, 1997, 170 p.

DULONG, Gaston, *Dictionnaire des canadianismes*, Montréal, Larousse Canada, 1989, 461 p.

DUMONT, Micheline, *L'Instruction des filles au Québec, 1639-1960*, Ottawa, Société historique du Canada, 1990, 32 p.

DUMONT, Micheline et Nadia Fahmy-Eid (dir.), *Les Couventines. L'éducation des filles au Quebec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, Montréal, Boreal, 1986, 315 p.

ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM (dir.), *La Bible de Jérusalem* (traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem), 12e édition, Paris, Desclé de Brouwer, 1989, 1844 p.

FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria 1810-1814*, introduction, notes et chronologie par Geoges Aubin, Montréal, Lux, 2002, 205 p.

GUAY, Jean-Pierre, *Lorsque notre littérature était jeune. Entretiens avec Pierre Tisseyre*, Montréal, CLF/Pierre Tisseyre, 1983, 264 p.

HAMELIN, Jean (dir.), *Les Franciscains au Canada 1890-1990*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990, 439 p.

HAMELIN, Jean et Francess Halpenny (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, t. XI, 1881-1890, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982, 1092 p.

HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois. Le XX^e siècle*, t. I: *1898-1940*, Montréal, Boréal Express, 1984, 508 p.

JETTÉ, René, *Dictionnaire généalogique des familles du Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1983, 1176 p.

LE JEUNE, Louis, *Dictionnaire général de biographie, histoire, litterature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, mœurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, 2 t.

LEMIRE, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I: *Des origines à 1900*, Montréal, Fides, 1980, 927 p.; t. II: *1900-1939*, Montréal, Fides, 1980, 1363 p.; t. III: *1940-1959*, Montréal, Fides, 1982, 1252 p.

MARTIN, Joseph et T. H. OLIVER, *Code municipal de la province de Québec (annoté): comprenant tous les amendements jusqu'au 1^er janvier 1888 ainsi que les décisions des tribunaux l'expliquant, rendues jusqu'au même jour, et suivi d'un appendice contenant les lois qui affectent particulièrement les municipalités*, Québec, J. O. Filteau, 1888, 494 p.

MYRAND, Ernest, *Noëls anciens de la Nouvelle-France*, Montréal, Beauchemin, 1926, 300 p.

PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse (1822-1837)*, texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin, Québec, Septentrion, 1998, 134 p.

PARTIN, Malcolm O., *Waldeck-Rousseau, Combes and the Church: the politics of anticlericalism 1899-1905*, Durham, N.C., Duke University Press, 1969, 299 p.

PASSEK, Jean-Loup (dir.), *Dictionnaire du cinéma français*, Paris, Larousse, 1987, 435 p.

PIE X, *Catéchisme de saint Pie X*, Versailles, Éditions de la R.O.C., 1969, 223 p.

QUÉBEC (Archidiocèse de), *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, C.-O. Gagnon, éd., Québec, A. Côté, 1930, 243 p.

ROY, Camille, *Nos origines littéraires*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale,1909, 354 p.

ROY, Pierrre-Georges, *La Famille de Chavigny de la Chevrotière*, Lévis, L'Action sociale Ltée, 1916, 166 p.

RUMILLY, Robert, *Histoire de Montréal*, t. II, Montréal, Fides, 1970, 419 p.; t. III, Montréal, Fides, 1972, 526 p.

RUMILLY, Robert, *Histoire de la province de Québec*, t. V: *Louis Riel*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 320 p.

RUMILLY, Robert, *Honoré Mercier et son temps*, t. I: *1840-1888*, 419 p.; t. II: *1888-1894*, 419 p., Montréal, Fides, 1975.

SAKA, Pierre, *Histoire de la chanson française de 1930 à nos jours*, Paris, Nathan, 1989, 219 p.

STANLEY, George F. G., *Nos soldats. L'histoire militaire du Canada de 1604 à nos jours*, trad. Serge Bernier, Montréal, Éditions de l'homme, 1980, 620 p.

THWAITES, Reuben Gold (éd.), *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France 1610-1791*, New York, Pageant Book Company, 1959; vol. 34: *Lower Canada, Hurons: 1649*, 292 p.; vol. 50: *Lower Canada, Iroquois, Ottawas: 1664-1667*, 328 p.

TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. 3, *La seigneurie des Cent-Associés 1627-1663*, t. II: *La société*, Montréal, Fides, 1963, 669 p.

VERNILLAT, France et Jacques CHARPENTREAU, *La Chanson française*, Paris, Presses de l'Université de France, «Que sais-je?», n° 1453, 1971, 127 p.

VEYRON, Michel, *Dictionnaire canadien des noms propres*, Montréal, Larousse, 1989, 757 p.

Page laissée blanche

Table des matières

Introduction 7

Note sur l'établissement du texte 53

Chronologie 63

Dans un gant de fer

La Joue gauche 73

La Joue droite 267

Notes 441

Variantes 467

Appendices 635

Bibliographie 641

Page laissée blanche

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise. Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*
t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*
t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*
édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe
1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Louis DANTIN, *Essais critiques I, II*
édition critique par Yvette Francoli
2002, 1020 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*
édition critique par Jean-Marcel Paquette
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Claude GAUVREAU, *Lettres à Paul-Émile Borduas*
édition critique par Gilles Lapointe
2002, 462 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Correspondance*
édition critique par Bernard Chassé
2003, 746 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*
édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*
édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Alain GRANDBOIS, *Les Voyages de Marco Polo*
édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé
2000, 372 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*
édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*
édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*
édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie LeBlanc
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ
Nouvelle Relation de la Gaspesie
édition critique par Réal Ouellet
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

Albert LOZEAU, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Michel Lemaire
2002, 712 p.

Claire MARTIN, *Dans un gant de fer*
édition critique par Patricia Smart
2005, 664 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Jacques Michon
2000, 640 p.

Étienne PARENT, *Discours*
édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde
2000, 470 p.

Nicolas PERROT, *Mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*
édition critique par Pierre Berthiaume
2004, 583 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD
Le Grand Voyage du pays des Hurons
suivi de *Dictionaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN
Relation des avantures de Mathieu Sagean, Canadien
édition critique par Pierre Berthiaume
1999, 234 p.

Félix-Antoine SAVARD
Menaud maître-draveur
édition critique par Yvan G. Lepage
2004, 783 p.

Page laissée blanche

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada
2005